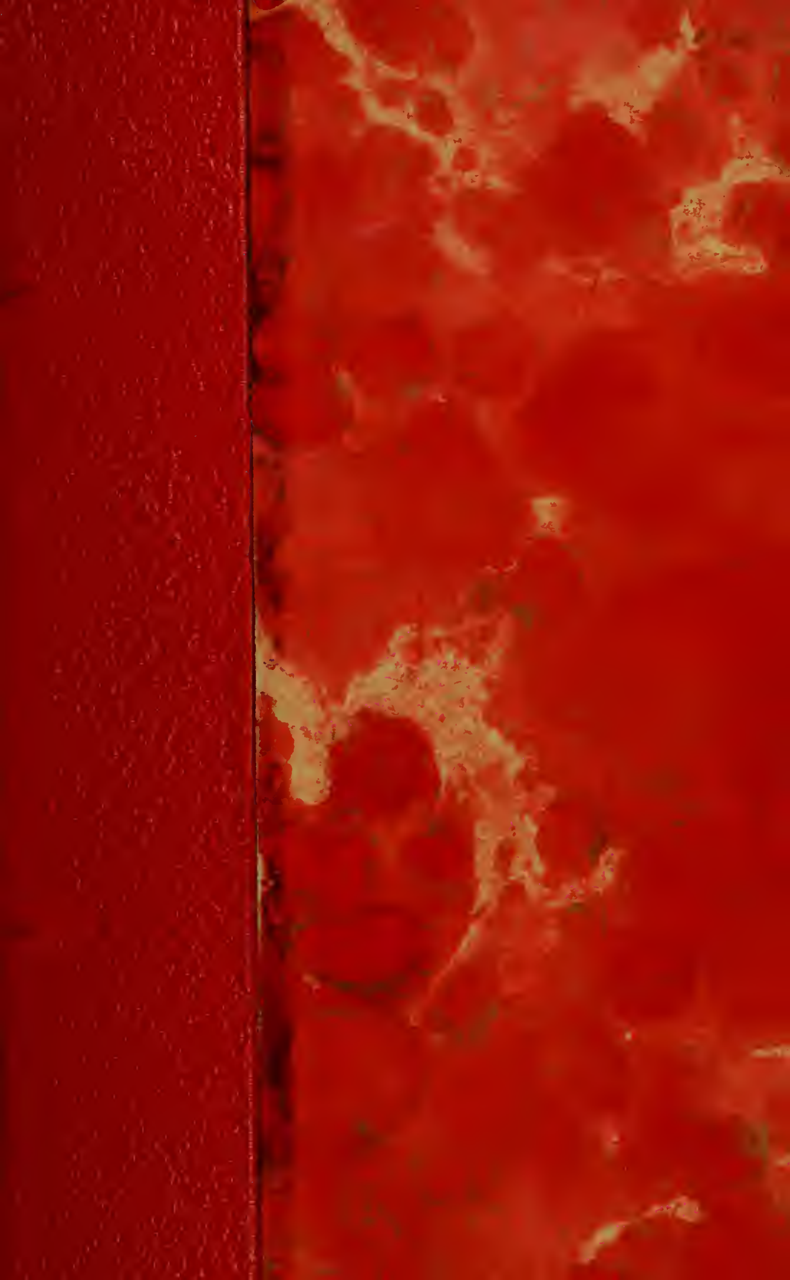







SABLE
COLLECTION
SABLE



SAINTE-BEUVE

EXTRAITS

DES

CAUSERIES DU LUNDI

CHOISIS ET MIS EN ORDRE

PAR

A. PICHON

Professeur de Rhétorique au Lycée Saint-Louis

AVANT-PROPOS

PAR

LÉON ROBERT

Inspecteur général de l'Instruction publique

Ouvrage orné d'un portrait de Sainte-Beuve

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



EXTRAITS

DES

CAUSERIES DU LUNDI



SAINTE-BEUVE

(1804-1869)

SAINTE-BEUVE

CAUSERIES DU LUNDI

ET

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Extraits choisis et mis en ordre

PAR

A. PICHON
Professeur de Rhétorique au Lycée Saint-Louis.

AVANT-PROPOS

PAR

LÉON ROBERT
Inspecteur général de l'Instruction publique.

AVEC UN PORTRAIT DE SAINTE-BEUVE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1910

AVANT-PROPOS

Sainte-Beuve ne se piquait guère d'écrire pour les jeunes gens, encore moins pour les élèves des écoles primaires et voici pourtant que son nom figure sur les programmes classiques, voici que l'on invite notamment à étudier des *Extraits des Lundis* les candidats au professorat des Écoles normales. Rendre les *Causeries du Lundi* familières à ces futurs maîtres, pour épurer leur goût et affiner leur esprit, ce serait quelque chose sans doute, ce serait peu cependant si l'on ne devait pas, grâce à eux, réussir à faire pénétrer Sainte-Beuve dans les classes, à le faire de bonne heure connaître et goûter des écoliers.

Mais a-t-on eu raison d'avoir cette espérance. et d'inscrire les *Lundis* entre le *Traité de l'Éducation des Filles* de Fénelon et les *Pages choisies* de M. Renan? Sainte-Beuve ne sera-t-il point dépaysé dans les écoles populaires? Offrira-t-il un secours efficace pour la culture morale et intellectuelle des enfants?

C'est la question que l'on voudrait examiner rapidement sans se départir du simple point de vue pédagogique.

Tout d'abord, s'il ne s'agissait de Sainte-Beuve, on pourrait s'étonner de voir figurer un critique à côté des plus grands écrivains, de ceux que l'on considère comme des classiques, c'est-à-dire, dont la maîtrise est incontestée. Récemment encore le Ministre de l'Instruction publique se plaignait d'apprendre que « dans certaines écoles normales, la dernière chose que font les élèves est de lire Corneille et Racine, tant ils sont occupés à lire ce qu'on a écrit sur Corneille et sur Racine [1]. » Et presque en même temps il prescrit la lecture des Causeries de Sainte-Beuve sur *le Cid* et sur *Athalie*.

C'est que, seul peut-être parmi les critiques, Sainte-Beuve, par la façon même dont il parle des créations d'autrui, crée des œuvres originales. Il n'a pas l'air d'y songer, il s'en défend presque, il y réussit d'autant mieux : « Le critique, à lui seul, dit-il, ne fait « rien et ne peut rien. La bonne critique elle-même « n'a son action que de concert avec le public et « presque en collaboration avec lui. J'oserai dire que « le critique n'est que le *secrétaire* du public, mais « un secrétaire qui n'attend pas qu'on lui dicte et qui « devine, qui démêle et rédige chaque matin la pensée « de tout le monde [2]. »

A la bonne heure, mais démêler et rédiger la pensée de tout le monde, à prendre les mots dans leur plein sens, n'est-ce pas là justement l'œuvre des plus

[1] Circulaire du 16 octobre 1890.

[2] Causeries du Lundi, t. Ier, article sur *M. de Feletz et la Critique littéraire sous l'Empire.*

grands écrivains ? sans compter qu'à cette pensée de tout le monde Sainte-Beuve ajoute tant du sien ! Sans jamais enfler la voix, sans vouloir que sa critique fût objective, subjective, ou évolutionniste, sans prêcher une doctrine, sans affecter non plus de se jouer du lecteur et de lui-même, Sainte-Beuve, en causant tous les Lundis de littérature dans un journal, s'est placé de plain-pied à côté des écrivains les meilleurs et les plus originaux. Les hommes de génie exceptés, il traite d'égal à égal avec tous les autres ; non qu'il cherche à lutter avec eux, encore moins à les effacer ; il s'applique seulement à les bien comprendre. Il entre, jusqu'à paraître les partager, dans leurs idées, leurs sentiments, leurs préjugés, leurs passions même, mais il ne se confond avec personne ; vous ne perdez jamais de vue son fin sourire et son œil perçant. Certes, quand vous avez lu Port-Royal, vous connaissez à fond les illustres solitaires, « directeurs redoutés et savants, parfaits confesseurs et prêtres, vertueux laïques, etc... », mais allez jusqu'à la conclusion, et le personnage que vous connaîtrez le mieux ce sera encore Sainte-Beuve lui-même.

Et Sainte-Beuve est aussi vivant aujourd'hui qu'au temps où sa Causerie du dernier Lundi était parfois un événement, et non le moins intéressant de la semaine. Par un privilège encore plus rare que son originalité, ce critique survit à la génération pour laquelle il écrivait. Où trouver aujourd'hui des lecteurs pour La Harpe ? Où est passée « la monnaie de La Harpe ? » où sont les de Feletz, les Dussault, les Geoffroy, les Hoffmann et les Duviquet ? Leurs noms mêmes seraient engloutis s'ils ne surnageaient çà et là dans quelque article de Sainte-Beuve. De plus grands

qu'eux sont déjà atteints par la vague. Il faut bien oser le dire, puisque le fait est trop facile à constater : Villemain même, Saint-Marc Girardin et Désiré Nisard, dont les œuvres, il n'y a pas plus de vingt ans, étaient le bréviaire de tout écolier laborieux, ne sont plus dès maintenant assez lus dans les classes. A tort ou à raison, le plus souvent à tort, on trouve Villemain trop éloquent, d'une éloquence trop continue, Désiré Nisard trop dogmatique et tendu, Saint-Marc Girardin — si agile pourtant et si souple ! — trop abondant en allusions qui ne portent plus, en malices dont on ne sent plus l'aiguillon.

Enfin, — comment exprimer cette inquiétude quand il s'agit de maîtres si justement respectés ? — ils ont la force, la précision, le mouvement, les meilleures qualités du style, mais, malgré tout, ce style excellent n'a-t-il pas un peu vieilli ? n'est-il pas visible qu'il commence au moins à *dater* ? Sainte-Beuve, lui, n'a pas une ride. Ouvrez le présent volume au hasard, et dites si ces articles ne sont pas d'hier. Les *Portraits Littéraires* sentent encore un peu l'effort et l'école, mais dans les *Causeries* quelle aisance d'allure ! Quelle verve toujours jaillissante ! Y a-t-il donc quarante ans qu'ont été écrits les articles sur Commynes, sur Regnard, sur Montesquieu, sur Honoré de Balzac, sur les Lectures populaires, la Question des théâtres, la Réforme de l'Orthographe ? Le ton est si naturel, la langue si largement puisée aux plus pures sources françaises, les jugements surtout pénètrent toujours si loin au fond des choses qu'on a peine à comprendre comment une pareille œuvre pourra jamais vieillir. Non seulement Sainte-Beuve n'a pas été emporté avec sa génération, mais en vérité il ne semble pas qu'il

soit absent; on le lit, on le cite sans cesse, il est toujours là, « il prend le bras de celui qui l'écoute » comme il le disait de Montesquieu. N'allons-nous pas le rencontrer tout à l'heure? Dans toute notre littérature, Diderot seul peut-être reçut au même degré ce don de la jeunesse et de la vie.

Sainte-Beuve, en effet, comme Diderot, n'a jamais voulu s'abstraire, se confiner; il s'est obstiné au contraire à garder toujours le contact rafraîchissant de la réalité humaine. Sans doute, comme on l'a dit excellemment, il était d'abord un lettré, *le plus merveilleux lettré peut-être que le génie français ait produit* [1], mais il n'a jamais été permis de le confondre avec ces *gens de littérature* dont parle Bossuet Il s'en distingue par tous les traits de sa physionomie et de son caractère, il s'en sépare absolument en ce point surtout qu'il n'a pas peur du peuple, qu'il ne le dédaigne pas, qu'il lui témoigne confiance et sympathie. Il a été recherché par tous les mondes et les a tous fréquentés, mais ce qu'il a au fond préféré c'est la compagnie des cœurs simples et des esprits tout unis [2].

1 O. Gréard. *Étude* sur E. Scherer, p. 178.

2 « Quand je rentre dans mes quartiers non lettrés et tout populaires, quand je m'y replonge dans la foule, comme cela me plaît, surtout les jours de fête, j'y vois, ce que n'offrent pas à beaucoup près, dit-on, toutes les autres grandes villes, une population facile, sociable et encore polie... »

« S. B. *Nouveaux Lundis*, t. III, p. 53.

« Et quand sa petite maison de la rue Montparnasse avait été toute une journée hantée par les beaux esprits de Paris, d'Europe et d'Amérique, — les Tourgueneff, les Longfellow — qu'elle était devenue, pendant une après-midi, un centre, un but de pèlerinage pour les illustrations sédentaires ou de passage, il se hâtait d'aller seul le soir se retremper par une promenade à

Il n'a jamais oublié les impressions de sa première enfance à Boulogne-sur-Mer « de l'humble milieu domestique où il fut nourri, milieu simple, honnête et sain (*sanus*) » ; il se plaisait à répéter que sa mère lui avait transmis un fonds de constitution solide, *saine*, avec un coin de fermeté et de décision critique [1] ».

S'il n'a fait que traverser le romantisme, si tout en lui rendant justice, il lui est resté « assez antipathique, c'est à cause du royalisme et de la mysticité, qu'il ne partageait pas. » Aussi la Révolution de Juillet 1830 ne lui causa-t-elle aucun effroi. Plusieurs de ses amis, de ses collaborateurs au *Globe*, étaient hésitants : « les uns, a-t-il raconté, étaient devenus gou-« vernementaux et conservateurs subitement effrayés. « *Les autres ne demandaient qu'à marcher. J'étais de* « *ces derniers* [2]. » C'est alors qu'il écrivit sur Victor Hugo l'article qui fit tant de bruit « où il revendiquait « le poète au nom de la France nouvelle [3]. » Quand le journal est vendu aux saints-simoniens, il ne le quitte point pour cela, mais il n'a garde de se laisser enfermer dans la petite église de la rue Taitbout. « Je suis, avouait-il plaisamment, comme celui qui

pied dans son faubourg. Il y allait même et surtout quand il avait dîné dans le monde, dans des salons d'Altesse...

Le peuple du quartier, qui le connaissait, lui adressait souvent ses doléances au passage. Il était le confident de bien des misères, de bien des vexations arbitraires, de bien des abus. Il s'attachait à soulager les unes de son mieux, à faire cesser les autres, à réprimer les injustices... »

Jules Troubat. *Souvenirs et Indiscrétions*, p. 305. Calmann-Lévy.

[1] Causeries du Lundi. En tête du volume de la Table. *Notes et Remarques*, p. 38, 48.

[2] Causeries du Lundi, t. XI, *Notes et Remarques*, p. 532.

[3] Sainte-Beuve. *Ma biographie.* — En tête du volume *Souvenirs et Indiscrétions*, Calmann-Lévy, p. 35.

disait : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière [1]. » Dès 1831, il répondait sans scrupule à l'appel d'Armand Carrel qui lui demandait des articles pour le *National*, franchement républicain. Il allait toujours plus volontiers du côté où il croyait voir le peuple. Bien qu'il évitât de se mêler directement à la politique, il cachait si peu ses sentiments, que longtemps après, quand il fut élu à l'Académie française (1844), sa vieille mère s'en félicitait naïvement, disant à ses amis qu'elle était enfin rassurée parce qu'un académicien ne monte pas d'ordinaire sur les barricades. Celles de 1848 n'étaient donc pas pour déconcerter Sainte-Beuve et, quoiqu'elles lui aient coûté son poste de conservateur à la bibliothèque Mazarine, il en a toujours parlé sans colère. — Il n'eut jamais de haine que contre les doctrinaires, et les doctrinaires étaient les premiers vaincus.

C'est dans cet ordre d'idées sans doute qu'il a bien fallu chercher non pas une excuse — on ne l'eût jamais trouvée — mais une explication à la grande faute de la vie de Sainte-Beuve, son adhésion au coup d'État du 2 décembre. « Le parti qu'il avait pris, dit un homme qui n'est point suspect de faiblesse pour le second Empire, M. E. Scherer, « le parti qu'il avait « pris tenait à des instincts profonds chez lui... Ce « qui dominait chez Sainte-Beuve et ce qui le rendait « moins fervent pour la liberté qu'il ne convient à un « homme de pensée, c'était assurément un des senti- « ments honorables de sa nature. Il avait, au plus

[1] Sainte-Beuve. *Ma biographie.* — En tête du volume : *Souvenirs et Indiscrétions*, Calmann-Lévy. p. 35.

« haut degré, *l'humanité*. Il était touché des souf-
« frances de la foule, et l'adoucissement de ces
« souffrances lui paraissait le plus grand devoir
« comme le plus grand intérêt des sociétés... Sainte-
« Beuve au surplus, nous n'avons pas besoin de le
« rappeler, n'avait pas tardé à comprendre qu'il y
« avait eu beaucoup d'illusion dans ses espérances,
« que le génie sauveur, dans tous les cas, n'était pas
« apparu et que le plus sûr était encore de s'en tenir
« à la liberté de tous et à toutes les libertés. Vers la fin
« de sa vie, la conversion, dirai-je, ou le désenchante-
« ment, était à peu près complet [1] ».

Ni converti, ni désenchanté : Sainte-Beuve avait seulement laissé éclater enfin des sentiments dont il avait longtemps, beaucoup trop longtemps, contenu l'expression. Il était dans la logique des choses qu'un tel homme reprit son rang parmi les défenseurs de la liberté. Il avait trop de probité littéraire pour avoir dit un adieu définitif à la probité politique.

Il était pareillement dans la logique des choses que Sainte-Beuve prit nettement place à son tour parmi les éducateurs de la démocratie.

Les critiques venus après lui, ceux que l'on pourrait, sans blesser personne, appeler aussi « la monnaie de Sainte-Beuve » ne paraissent guère s'être souciés jusqu'ici de rechercher un si beau rôle. Les plus grands esprits au XVIIIe siècle, les plus généreux au XIXe, ont mis leur gloire à se préoccuper de l'avenir social, à éclairer, à instruire, à élever le peuple, ils ne concevaient point de plus noble but. Leurs efforts finissent par triompher, le peuple est émancipé,

[1] Ed. Scherer. Études sur la littérature contemporaine.

il prend conscience de ses devoirs, il sait lire enfin. Alors il se tourne vers ceux qui sont plus savants que lui et leur demande des leçons, des chants, des récits, des livres en un mot pour se délasser, s'affermir, se défendre : mais, par on ne sait quel malentendu bizarre et funeste, les lettrés aujourd'hui ne veulent pas écrire des livres pour lui. Plus ils ont ou se croient de talent, pour la plupart, plus ils affectent de ne le point connaître.

Sainte-Beuve n'avait pas de ces déplorables dédains. Non pas qu'il fût jamais dupe ni qu'il s'abaissat à flatter la démocratie : il a pour cela bien trop d'esprit. « Soyons hommes avant toutes choses, disait-il à Béranger, et sachons ce que valent les hommes. Ne faisons pas d'une classe, si nombreuse qu'elle soit, l'origine et la souche de toutes les vertus [1]. » Seulement cette classe populaire dont il n'ignorait pas les défauts ni la faiblesse, il n'a jamais cessé de souhaiter, de suivre son progrès. « Je désire « tout simplement qu'on fasse désormais pour tout le « monde ce que Bossuet, en son temps, faisait pour « M. le Dauphin. M. le Dauphin alors était l'héritier « présomptif de la monarchie. Aujourd'hui c'est « tout le monde qui est M. le Dauphin et à qui appar- « tient, bon gré mal gré, l'avenir ; c'est donc tout le monde qu'il faut se hâter d'élever. » C'est en 1849 que Sainte-Beuve conseillait déjà de se hâter.

Continuant sur ce thème, il montrait ces ouvriers qui s'en venaient au Conservatoire, leur journée finie, pour assister à huit heures du soir à une lecture littéraire. Il faut citer tout ce passage, car rien ne saurait

[1] CAUSERIES DU LUNDI, t. II, art. sur Béranger.

mieux prouver combien on est entré dans les sentiments et les vœux de Sainte-Beuve en mettant des extraits de ses œuvres entre les mains des enfants des Écoles :

« Il y a là une disposition morale digne d'estime et « presque de respect, et qu'on serait coupable de ne « pas favoriser et servir, quand elle vient s'offrir « d'elle-même.

« J'ai vu un temps où nous étions loin de songer « à ces choses ; c'était le beau temps des *Athénées*, « des *Cénacles*, des réunions littéraires choisies, « entre soi, à huis clos. On lisait pour inscription « sur la porte du sanctuaire : *Odi profanum vulgus !* « *Loin d'ici les profanes!* Le règne de ces théories dé- « licieuses, de ces jouissances raffinées de l'esprit et « de l'amour-propre, est passé. Il faut aborder fran- « chement l'œuvre nouvelle, pénible, compter doré- « navant avec tous, tirer du bon sens de tous ce « qu'il renferme de mieux, de plus applicable aux « nobles sujets, vulgariser les belles choses, sembler « même les rabaisser un peu, pour mieux élever « jusqu'à elles le niveau commun. C'est à ce prix « seulement qu'on se montrera tout à fait digne de « les aimer en elles-mêmes et de les comprendre, car « c'est le seul moyen de les sauver désormais et d'en « assurer à quelque degré la tradition, que d'y faire « entrer plus ou moins chacun et de les placer sous « la sauvegarde universelle[1]. »

Ces belles choses que Sainte-Beuve, désormais familier, il faut l'espérer, aux élèves de nos écoles,

[1] Causeries du lundi, t. I, p. 239.

placera ainsi sous la sauvegarde universelle, ce ne sont pas seulement les œuvres des grands écrivains qu'il apprend à lire judicieusement, les anciennes mémoires qu'il renouvelle, les voix déjà lointaines auxquelles il redonne de l'accent, ce sont encore ces qualités sans lesquelles l'esprit français tournerait à mal et se pervertirait, le naturel, la simplicité, la sincérité, la pureté du goût, la santé intellectuelle qui prépare et soutient la santé morale. Il préservera nos maîtres de « la vulgarité outrecuidante et du pédantisme formaliste [1] » ; il les initiera par degrés, il leur apprendra comment on initie les autres, aux plus délicates jouissances littéraires [2], il les aidera à défendre leurs élèves contre ces fléaux envahissants qui finiraient par nous perdre si de la surface ils venaient à pénétrer dans les couches profondes : le scepticisme, l'ironie « qui de toutes les dispositions de l'esprit est la moins intelligente » la banalité des idées, la médiocrité des sentiments et surtout « la grossièreté croissante, la grossièreté immense qui de loin ressemble à une mer qui monte [3] »....

« Savez-vous, disait Sainte-Beuve, ce qui de nos jours, a manqué à nos poètes, si pleins à leur début

[1] « Deux vices ou si l'on veut deux travers qui, en dérobant aux yeux l'image d'une haute perfection, empêchent les nations comme les individus d'approcher de la véritable grandeur. »

Félix Pécaut. Revue pédagogique. Sept. 1890. p. 194.

[2] « Combien se méprennent ceux qui; sur la foi des antiques compartiments, s'imaginent que la culture littéraire, la finesse du goût, les jouissances de l'esprit, l'art d'écrire, de lire et de penser, sont l'apanage exclusif de l'éducation bourgeoise et finissent au point précis où commence l'étiquette officielle : Enseignement primaire ! »

F. Buisson. Revue pédagogique. Nov. 1890, p. 406.

[3] Sainte-Beuve. *La question des théâtres.* Octobre 1849.

de facultés naturelles, de promesses et d'inspirations heureuses? Il leur a manqué un Boileau ». Quel progrès et quelle sécurité, si quelque jour les jeunes gens sortis de nos écoles, à la vue de tant de sottises imprimées qu'on leur prodigue à si bon compte, haussaient les épaules en disant : « Ah ! si nous avions un Sainte-Beuve ! »

Léon ROBERT

Mars 1891

AVERTISSEMENT

Comme l'indique le titre, les Extraits qui composent ce volume, sont presque exclusivement empruntés aux *Causeries du Lundi;* quelques-uns cependant, en très petit nombre, ont été pris dans les *Portraits littéraires* et dans les *Portraits de Femmes*.

Ces Extraits, dans leur ensemble, forment comme un Tableau de notre Littérature à ses diverses époques, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours.

En y prenant connaissance de l'œuvre de Sainte-Beuve, on verra donc en même temps passer devant soi, caractérisés et peints au vif, avec leurs traits essentiels et leur physionomie propre, nos principaux écrivains.

A côté d'eux figurent quelques grands hommes étrangers aux Lettres, mais qui ont marqué par leur génie dans la Science ou dans l'Histoire.

Dans la dernière partie du volume, on trouvera

traitées un certain nombre de questions générales qui ouvriront des vues et feront utilement réfléchir.

En choisissant les extraits relatifs au XVIIe siècle, on a cru devoir se souvenir que les articles de Sainte-Beuve sur cette époque sont la partie de ses écrits la plus répandue, et qu'on les voit fréquemment cités dans les Introductions ou dans les notes qui accompagnent les diverses éditions classiques. Il a donc paru plus utile d'être relativement sobre sur cette période, pour faire au XVIIIe et au XIXe siècle une plus large part.

Le Classement adopté suit en général l'ordre chronologique, sans s'y astreindre cependant tout à fait. Il a semblé commode pour l'étude, de rapprocher, quand ils étaient à peu près contemporains, des écrivains de même genre, poètes ou prosateurs, critiques, historiens, etc. C'est un travail que le lecteur aurait eu lui-même à faire : il lui sera en partie épargné.

Des intervalles en blanc indiquent tous les passages où des coupures ont été faites, et des caractères italiques, les mots, extrêmement rares, qui, au début d'un paragraphe, ont dû parfois être ajoutés pour servir de liaison.

A. P.

SAINTE-BEUVE

EXTRAITS

DES

CAUSERIES DU LUNDI

DES

LECTURES PUBLIQUES DU SOIR

Lundi 21 janvier 1850.

On a eu l'idée, dans un moment où il venait des idées de bien des sortes et qui toutes n'étaient pas aussi louables, d'établir dans les divers quartiers de Paris des Lectures publiques du soir, à l'usage des classes laborieuses, de ceux qui, occupés tout le jour, n'ont qu'une heure ou deux dont ils puissent disposer après leur travail. Ces Lectures, dans lesquelles devait entrer le moins de critique possible, le strict nécessaire seulement en fait de commentaires, et où l'on devait surtout éviter de paraître professer, avaient pour objet de répandre le goût des choses de l'esprit, de faire connaître par extraits les chefs-d'œuvre de notre littérature, et d'instruire insensiblement les auditeurs en les amusant. Une lecture bien faite d'un beau morceau d'éloquence ou d'une pièce de théâtre est une sorte de représentation au petit

pied, une réduction, à la portée de tous, de l'action oratoire ou de la déclamation dramatique, et qui, tout en les rapprochant du ton habituel, en laisse encore subsister l'effet. C'est un peu ce qu'est le dessin, la lithographie par rapport au tableau. Ces Lectures du soir ont eu déjà de l'effet et un certain succès; elles sont loin pourtant d'avoir tout le développement dont elles seraient susceptibles et qu'elles méritent. Elles ont eu à passer jusqu'ici par plusieurs régimes de ministères, qui peut-être ne leur étaient pas tous également favorables. Il leur était resté, de la date de leur naissance, je ne sais quelle tache originelle. On avait eu tant d'horreur et de dégoût des clubs, que la prévention d'abord a pu s'étendre, par une association injuste, sur ce qui y ressemblait le moins, et qui était bien plutôt propre à en guérir. Il serait temps, aujourd'hui que l'expérience a suffisamment parlé, et que les hommes de mérite qui se sont chargés par pur zèle de ces humbles Lectures ont assez montré dans quel sens utile et désintéressé ils les conçoivent, que de son côté aussi le public a montré dans quel esprit de bienséance et d'attention il les vient chercher, il serait temps, je crois, de donner à cette forme d'enseignement la consistance, l'ensemble, l'organisation enfin qui peut, seule, en assurer le plein effet et la durée. Une telle institution bien comprise est plus qu'aucune autre selon l'esprit de la société actuelle, aux yeux de quiconque accepte franchement celle-ci et la veut dans sa marche modérée et régulière.

J'ai donc passé mes soirées de cette semaine à entendre quelques-unes de ces Lectures qui ont recommencé à l'entrée de l'hiver.

Ce qu'il y a de particulier à ce genre d'enseignement indirect, c'est d'être une *lecture* et non une *leçon;* c'est que le maître ne paraisse point, qu'il n'y ait point de maître à proprement parler, mais un guide qui devance à peine et fasse avec vous les mêmes pas. « Il ne s'agit point, disait le Programme primitif, de faire un Cours de littérature ni une rhétorique française, ni des leçons d'esthétique, mais simplement une série de lectures. Une lecture bien faite porte son commentaire avec soi. » Cette dernière observation est vraie, moyennant quelque amendement toutefois. J'admets très bien la limite établie entre la lecture et la leçon; je crois pourtant qu'on peut aller assez loin en explications, en commentaires, sans que la lecture cesse d'en être une. Le commentaire est dans le ton sans doute, mais pourquoi ne serait-il pas aussi dans une parenthèse rapide, jetée en courant, qui n'interrompt rien et qui accélère l'intelligence?

J'irai plus loin, et, d'après ma très courte expérience de professeur, voici ce qui m'a semblé. Suivant moi, à part les Cours tout à fait supérieurs et savants, tels que je me figure ceux du Collège de France ou des Facultés, les leçons de littérature, pour être utiles et remplir leur véritable objet, doivent se composer en grande partie de lectures, d'extraits abondants, faits avec choix, et plus ou moins commentés. Quand vous avez à parler d'un auteur, commencez par le lire vous-même attentivement, notez les endroits caractéristiques, prenez bien vos points, et venez ensuite lire et dérouler des pages habilement rapprochées de cet auteur, qui va ainsi, moyennant une très légère intervention de votre part, se

traduire et se peindre lui-même dans l'esprit de vos auditeurs. L'accent qui insiste, qui souligne, pour ainsi dire, en lisant; quelques remarques courantes, et comme marginales, qui se glissent dans la lecture, et s'en distinguent par un autre ton; quelques rapprochements indiqués comme du doigt, suffiront pour mettre l'auditeur à même de bien saisir la veine principale et de se former une impression. C'est ainsi qu'il vous suivra avec une honnête liberté, et qu'il tirera la conclusion en même temps que vous, sans croire accepter l'autorité d'un maître, sans l'accepter en effet, et en se faisant par lui-même une idée distincte de l'auteur en question. On ne peut tout lire, sans doute, de chaque auteur; il n'est besoin que d'en lire assez pour bien marquer le sens de sa manière et donner, à l'auditeur qui sort de là, l'envie d'en savoir plus en recourant à l'original : mais il faut, à la rigueur, lui en avoir déjà offert et servi un assez ample choix, pour que, même sans aller s'informer au delà, il en garde un souvenir propre, et qu'il attache à chaque nom connu une idée précise. L'art de la critique, en un mot, dans son sens le plus pratique et le plus vulgaire, consiste à savoir lire judicieusement les auteurs, et à apprendre aux autres à les lire de même, en leur épargnant les tâtonnements et en leur dégageant le chemin.

Cela étant vrai, même des leçons, je ne pense pas qu'il y ait à établir au fond une différence si essentielle entre la leçon et la lecture. Seulement, il convient que celle-ci, tout en revenant finalement au même, n'ait jamais l'air d'être une leçon. Voilà le point délicat où il faut se tenir.

Dans le cas présent, on a affaire à des intelligences

neuves, non pas molles et tendres comme celles des enfants, à des intelligences en général droites, saines, bien qu'en partie atteintes déjà par les courants déclamatoires qui sont dans l'air du siècle, à des intelligences mâles et un peu rudes, peu maniables de prime-abord, et qui deviendraient aisément méfiantes, ombrageuses, qui se cabreraient certainement si on voulait leur imposer. Le grand art est de les ménager, de ne point prétendre leur dicter à l'avance les impressions qui doivent résulter simplement de ce qu'on leur présente. Il faut d'abord les *tâter,* comme dirait Montaigne, les essayer longtemps, les laisser courir devant soi dans la liberté de leur allure. Un lecteur qui a fait ses preuves, qui leur a bien montré qu'il n'a aucun parti pris, aucune arrière-pensée autre que celle de leur amélioration intellectuelle, et qui a su par là s'acquérir du crédit sur son auditoire, un tel lecteur pourra naturellement beaucoup plus que celui qui est au début. S'il est une fois tout à fait établi et ancré dans la confiance, en étroite et complète sympathie avec son public, il pourra beaucoup sans effaroucher jamais et sans paraître empiéter en rien.

Pour les explications, en tout cas, et même en les réduisant à ce qu'elles ont de moindre, le lecteur ne saurait se dispenser, par un préambule, de mettre l'auditoire au point de vue, de faire connaître en peu de mots l'auteur dont il va lire quelque chose, de montrer cet auteur *en place* dans son siècle, et d'amener tellement, pour ainsi dire, les deux parties en présence, que l'effet, à un certain degré du moins, soit immanquable. C'est ainsi qu'un guide en Suisse, pour l'ascension du Righi ou de toute autre montagne, vous

conduit au meilleur endroit, un peu avant l'aurore, s'y place à côté de vous : et l'on voit tout à coup le soleil se lever à l'horizon et sa vive lumière elle-même développer par degrés l'immense paysage, dont le guide alors vous indique les hauts sommets et vous dénombre tous les noms. Ce mode de démonstration appliqué à la littérature suppose tout un art qui se dérobe, et qui n'est au-dessous d'aucune science ni d'aucune supériorité critique, si élevée et si distinguée qu'elle soit ; car il ne s'agit pas ici simplement de se faire petit avec les petits, il faut se faire souple avec les rudes, insinuant avec les robustes, en restant sincère, toujours de cette sincérité qui ne veut que le beau et le bien ; il faut arriver à inoculer une sorte de délicatesse dans le bon sens, en fortifier les parties simples, en rabattre doucement les tendances déclamatoires, plus innées en France qu'on ne le croirait, dégager enfin dans chacun ce je ne sais quoi qui n'a jamais trouvé son objet. Fournir matière et jour à admiration, voilà la tâche en elle-même ; et quelle autre est plus enviable et plus belle?

Tout cela dit, et cette noble inspiration agissant, il restera toujours dans la pratique une difficulté très grande, celle d'aborder ainsi sur une foule de sujets. et sans avoir l'air de professer, des intelligences peu préparées et qui n'ont pas reçu une première couche régulière de connaissances. Chaque fois, par exemple, qu'on introduit un livre, un auteur nouveau, à chaque cadre de lecture nouvelle qu'on a, en quelque sorte, à suspendre dans l'esprit des auditeurs, on se voit obligé de dresser un appareil tout exprès. Et avec toutes ces lectures nécessairement très variées et disparates, on ne parvient à former qu'une suite d'accidents, d'anec-

dotes littéraires, sans rapport et sans lien. Pour reprendre ma comparaison, ce qui manque à tous ces cadres, c'est un fond solide et continu auquel ils viennent s'attacher. Aussi, comme auxiliaire et complément indispensable de ces Lectures publiques, pour qu'elles atteignent tout leur résultat et produisent tout leur fruit, il semblerait nécessaire d'établir deux petits Cours parallèles, que j'indiquerai en deux mots.

1° Un Cours d'histoire générale et nationale. Dans un tel Cours, l'histoire universelle, comme on peut penser, serait traitée d'une façon très sommaire, très rapide : l'histoire de France seule devrait être développée. J'en demande bien pardon, je désire ici tout simplement qu'on fasse désormais pour tout le monde ce que Bossuet, en son temps, faisait pour M. le Dauphin dans cet admirable *Discours* qui, par malheur, s'arrête à Charlemagne, là où le développement moderne allait commencer. M. le Dauphin, alors, était l'héritier présomptif de la monarchie. Aujourd'hui c'est tout le monde qui est M. le Dauphin, et à qui appartient, bon gré mal gré, l'avenir ; c'est donc tout le monde qu'il faut se hâter d'élever.

2° Il conviendrait, indépendamment du Cours d'histoire proprement dit, d'établir un Cours très simple, très clair, de littérature générale moderne et de littérature française en particulier, celle-ci, comme dans le cas précédent, ayant droit au principal développement. On expliquerait rapidement ainsi comment la langue s'est formée, comment elle compte déjà plusieurs siècles de chefs-d'œuvre. On passerait en revue tous les grands noms d'écrivains dans leur succession et leur génération naturelle. A l'occasion de chacun

de ces écrivains célèbres, la partie biographique, anecdotique, viendrait très à propos, à la condition qu'on choisirait non pas l'anecdote futile, mais celle qui caractérise. Pour rendre ces simples Cours intéressants, pour savoir être à la fois clair et agréable sur de tels sujets, en s'adressant à des auditeurs qui ne sont pas de tout jeunes esprits, mais des adultes déjà faits et plus exigeants, ce ne serait pas trop d'un talent capable d'emplois en apparence très supérieurs et qui ne le sont point.

Dans ces deux Cours je voudrais que, tout en insistant sur les beautés et sur les grandeurs de la littérature française et de l'histoire nationale, on se gardât bien de dire ce qui se dit et se répète partout, dans les Collèges et même dans les Académies, aux jours de solennité, que le peuple français est le plus grand et le plus sensé de tous les peuples, et notre littérature la première de toutes les littératures. Je voudrais qu'on se contentât de dire que c'est une des plus belles, et qu'on laissât entrevoir que le monde n'a pas commencé et ne finit pas à nous.

Je voudrais qu'en disant nos belles qualités comme peuple, à des hommes qui en sont déjà assez pénétrés, on ajoutât, en le prouvant quelquefois par des exemples, que nous avons aussi quelques défauts; qu'en France ce qu'on a le plus, c'est l'essor et l'élan, que ce qui manque, c'est la consistance et le caractère; que cela a manqué à la noblesse autrefois et pourrait bien manquer au peuple aujourd'hui, et qu'il faut se prémunir de ce côté et se tenir sur ses gardes. En un mot, échauffer et entretenir le sentiment patriotique en l'éclairant, sans tomber dans le lieu commun national, qui est une autre sorte d'ignorance qui

s'infatue et qui s'enivre, ce serait là l'esprit dont je voudrais voir animé cet humble et capital enseignement.

Ces deux Cours parallèles une fois faits, et tout en se faisant, permettraient beaucoup plus de variété dans les lectures, et une variété utile. Dans l'état actuel, beaucoup de bonnes choses, notez-le, et même d'excellentes, ne se peuvent pas lire, parce qu'elles ne seraient pas suffisamment goûtées et senties : par exemple, d'excellentes pages de Voltaire en histoire. Elles ne mordent pas assez directement et ne trouvent pas d'avance dans l'auditoire un fond de connaissances générales qui les porte. Ce fond général une fois posé, il serait possible d'y rattacher les morceaux qui sont d'une manière plus sobre, modérée et légère, et l'on ne serait pas forcé de se tenir, dans les citations d'histoire, aux auteurs plus tranchés qui ont le relief un peu gros, et qui, avec du feu et de la sève, ne sont pas exempts de déclamation. On aurait toujours de temps en temps recours à du Michelet pour de bons endroits (car il en a), mais là même on le corrigerait par du Voltaire. Rien n'est plus rare que le bon goût, à le prendre en son sens exquis, et je crois que, dans le cas actuel, il ne faudrait viser qu'au suffisant, mais aussi ne jamais perdre une occasion de favoriser l'amour du simple, du sensé, de l'élevé, de ce qui est grand sans phrase. On arriverait quelquefois à faire sentir en quoi le simple peut être supérieur à ce qui frappe tout d'abord. A tel chapitre vanté d'un roman moderne, on opposerait un récit de Xavier de Maistre. Les auditeurs se trouveraient avoir pleuré à l'un, tandis qu'ils auraient applaudi à l'autre. On ne le leur dirait pas (c'est en

quoi on ne ferait point un Cours à proprement parler), mais ils se le diraient à eux-mêmes.

Tantôt, dans une même séance, on associerait ce qui a le plus d'analogie ; tantôt on userait du contraste, et ce contraste serait souvent un correctif. Un jour qu'on aurait lu une page de Voltaire où quelque trait peu religieux se serait glissé, on lirait cet Éloge du général Drouot [1] dont nous parlions dernièrement, et qui prouverait que la religion et le patriotisme se concilient très bien, et dans le guerrier qu'on loue et à la fois dans l'orateur qui le célèbre.

Après une lecture qui aurait un peu trop exalté l'orgueil militaire des auditeurs, on leur lirait cette belle lettre de M. d'Argenson à Voltaire, écrite du champ de bataille de Fontenoy, et qui se termine par ces mots : « Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine ! » Ils y verraient qu'on n'était pas seulement brave sous l'ancienne monarchie, et qu'on y était humain. On y pourrait joindre tout de suite *l'Enlèvement d'une redoute*, de Mérimée, qui montre aussi la gloire militaire par son revers sombre. C'est ainsi que par le simple choix des morceaux et avec deux mots d'indication à peine jetés dans l'intervalle, on ferait un Cours de littérature pratique et en action.

Mais je ne sais pourquoi j'ai l'air d'inventer et de supposer, quand presque tout cela se fait dès à présent, et quand j'ai sous les yeux une liste de lectures déjà anciennes, que M. Just Olivier et M. Émile Souvestre ont eu l'obligeance d'écrire pour moi. M. Souvestre a pris, de plus, le soin d'y noter l'effet

(1) Par le P. Lacordaire.

que les divers morceaux ont paru produire sur l'auditoire; on a là une sorte d'échelle dans les impressions populaires, qui ne laisse pas d'être instructive et curieuse. On me permettera de m'y arrêter.

L'auditoire de M. Souvestre [1] est un des plus complets et des plus homogènes; c'est un auditoire déjà formé et habitué à son lecteur. J'ai dit que c'est au Conservatoire de musique, dans le faubourg Poissonnière, que M. Souvestre lit le plus ordinairement. Ces lectures ont commencé bien peu après les événements de juin 1848, et l'on sait que le Conservatoire n'est pas loin du clos Saint-Lazare. Il y avait donc parmi les auditeurs bien des figures qui pouvaient être celles des combattants de la veille. C'est sur ce public, dont les huit neuvièmes se composaient d'ouvriers, que le lecteur a eu à exercer son action insensible, morale, affectueuse, et il y a complètement réussi. Pour une des premières lectures il choisit quelques extraits des *Mémoires de madame de La Rochejaquelein*, croyant qu'il était bon, pour dégoûter des guerres civiles, de montrer, dans un exemple à distance, les calamités affreuses où elles conduisent.. L'émotion, à cette lecture, fut grande, et telle qu'il l'avait souhaitée. D'autres extraits dans lesquels il présenta successivement les batailles d'Azincourt, de Poitiers et de Crécy, d'après les anciens historiens et chroniqueurs, parurent un moment choquer le patriotisme de l'auditoire, et il lui en vint des plaintes dans une lettre, d'ailleurs respectueuse. Le lecteur, à la séance prochaine, répondit que tout désastre avait sa

(1) M. Souvestre est mort depuis, prématurément enlevé à la littérature et à ses amis, le 6 juillet 1854, d'une maladie du cœur. S. B.

cause, qu'il fallait oser la chercher et sonder les blessures de la patrie; que les malheurs d'une mère, après tout, n'étaient pas une honte, et que lui n'était pas venu là pour flatter le patriotisme, mais pour l'éclairer. Ces paroles excitèrent, chez ceux mêmes qui s'étaient choqués d'abord, un sentiment de cordialité et de confiance qui, depuis, ne s'est plus démenti.

Il faut beaucoup d'art pour tirer de ces lectures tout le parti moral possible, un art honnête et loyal, qui porte dans les esprits la conviction de son entière impartialité. Un jour que M. Souvestre, dans les commencements, avait risqué le joli conte d'Andrieux, *le Procès du Sénat de Capoue,* où il est question

> D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
> Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,

et qui se termine par ce vers :

> Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs !

ce jour-là, pour montrer qu'il n'avait pas d'intention systématique, il lut, comme contre-partie, une pièce de Victor Hugo sur l'aumône, où le pauvre a sa belle et large part.

Pour un curieux qui vient assister à ces Lectures, le spectacle, on le conçoit, est plutôt encore du côté de l'auditoire que du côté du lecteur. A cette époque si rude de la saison, dans une salle de spectacle non chauffée, comme celle du Conservatoire, il serait difficile de prendre une juste idée de ce que sont les réunions en temps ordinaire; l'auditoire se trouve nécessairement très réduit. Quand le temps est convenable, le nombre des auditeurs va jusqu'à 300 environ; ce nombre descend, par les soirées rigoureuses,

à 80 ou 100; on flotte entre ces deux extrêmes. Parmi les ouvriers (qu'on me passe ces détails), ce sont les bijoutiers, les dessinateurs pour étoffes, les mécaniciens, les charpentiers et les menuisiers qui fournissent le plus grand nombre. Il y a très peu d'ouvriers imprimeurs, soit parce qu'ils sont occupés le soir, soit que la profession les ait déjà rassasiés de lecture tout le jour. Au printemps, quelques ouvriers viennent de très loin, et quelques-uns avec leur famille.

On ne se douterait pas, à la première vue, qu'il y ait autant d'ouvriers dans l'auditoire; la plupart, en effet, ont quitté la blouse par un sentiment d'amour-propre pour eux-mêmes, et aussi d'égard et de respect pour les choses qu'ils viennent entendre et pour celui qui les lit.

Une parfaite bienséance règne dans la salle avant l'arrivée du lecteur : dès qu'il est arrivé, le plus profond silence s'établit, et les moindres impressions se peignent, soit par un silence encore plus attentif, soit par un frémissement très sensible, comme dans les auditoires les plus exercés. Quand on lit des comédies, la gaieté brille sur les visages, et, aux bons endroits, le rire ne se fait pas attendre. Voici, au reste, quelques notes que je donne telles que je les reçois de M. Souvestre sur l'effet des diverses lectures :

« Poésies de Casimir Delavigne. — Goûtées.

« Jeanne d'Arc, récit de Michelet, — Très grand effet.

« Molière. — Je n'ai jamais lu de pièces complètes (si ce n'est *le Dépit amoureux* et *les Précieuses*). J'analysais et je donnais les principales scènes, de manière à pouvoir faire connaître, chaque fois, toute une pièce. — L'effet a toujours été très grand.

« Corneille. — J'ai agi pour lui comme pour Molière ; effet très grand.

« Racine. — Même méthode ; effet moins grand. »

On pouvait le prévoir; il faut plus d'éducation et de culture pour goûter Racine; la force n'y est pas tout en dehors comme chez Corneille, elle y est vêtue et voilée. Les personnes qui ont le mieux connu Napoléon ont remarqué que, dans cette éducation littéraire rapide qu'il dut s'improviser à lui-même quand il eut pris possession de la puissance, il commença par préférer hautement Corneille; il n'en vint que plus tard à goûter Racine, mais il y vint. Il avait commencé comme le peuple commence; il finit comme aiment à finir les esprits cultivés et avertis. Je continue de donner les simples notes qui suggèrent, chemin faisant, plus d'une réflexion littéraire :

« Fables de La Fontaine. — Elles amusent; mais la morale qu'elles expriment déroute parfois les ouvriers ; ils cherchent où est la *leçon*. Les Fables de Florian, plus directes de marche et d'intention, plaisent peut-être davantage. »

Et en effet encore, la fable pour La Fontaine n'a été le plus souvent qu'un prétexte au récit, au conte, à la rêverie; la moralité s'y ajuste à la fin comme elle peut. Les esprits droits et logiques (et tout esprit simple l'est aisément), qui comptent trop sur une vraie fable, peuvent être parfois un peu déconcertés. Je poursuis :

« Châteaubriand. — Grand effet. J'ai analysé *les Martyrs* et lu plusieurs épisodes. J'ai lu en partie *Atala*.

« Bernardin de Saint-Pierre. — *La Chaumière indienne* a fait grand plaisir.

« Xavier de Maistre. — J'ai lu *le Lépreux* avec succès.

« Malherbe. — Le Brun (Ode sur le vaisseau *le Vengeur*) ; grand plaisir.

« Boileau. — Deux épîtres, deux ou trois satires ; peu d'effet.

« Contes en vers d'Andrieux. — Très applaudis.

« Paul-Louis Courier. — Quoique j'eusse choisi dans ses œuvres ce qu'il y a de plus général et ce qui sent le moins son œuvre de circonstance, l'effet a été médiocre. Les allusions fines ne portaient pas; cette politique de la Restauration est oubliée, puis le style travaillé et artificiel gênait les auditeurs.

« Béranger. — Quelques chansons (*Escousse et Lebras, les Souvenirs du peuple, le Juif errant,* etc.) ; de l'effet, mais moins que je ne l'aurais cru : le *refrain,* heureux quand on chante, gêne quand on lit.

« Ségur. — Fragments de l'*Histoire de la Grande Armée* · grand effet.

« Voltaire. — *Histoire de Charles XII*, par extraits ; assez d'effet. »

Je ne pousserai pas plus loin cette échelle comparative d'impressions. Dans de telles lectures, notons-le bien, l'épreuve est réciproque : on éprouve dans une certaine mesure l'ouvrage qu'on soumet; on n'éprouve pas moins les esprits à qui on le soumet. Trop d'artifice, trop d'art nuit auprès des esprits neufs : trop de simplicité nuit aussi; ils ne s'en étonnent pas, et ils ont, jusqu'à un certain point, besoin d'être étonnés. Paul-Louis Courier manque son effet, parce qu'il est trop artificiel; Voltaire manque en partie le sien, parce qu'il est trop simple.

Comme moyen d'action, rien de plus souverain que l'exemple. La vie des hommes célèbres, de ceux qui ont percé et qui sont fils de leurs œuvres, de ces hommes dont Franklin offre le type, serait une des

lectures les plus profitables. Dans l'histoire des savants, dans celle des artistes, on trouverait amplement à puiser On n'oublierait pas, à côté des gens de talent sortis du peuple, ceux qui y sont restés, qui, tout en ayant un génie et un don, n'ont pas cessé de pratiquer un métier. La difficulté, en de tels sujets, est de trouver une biographie déjà faite, écrite avec assez d'intérêt pour être lue de suite sans froideur. On est, dans ce cas, presque toujours obligé de citer le trait saillant et d'abréger le reste, c'est-à-dire qu'on est ramené insensiblement à y mettre du sien comme dans un Cours ; et, une fois les conditions bien posées, je ne vois pas grand mal à cela.

La biographie bien comprise et bien maniée est un instrument sûr pour initier à l'histoire des hommes et des temps, même les plus éloignés de nous. La Vie de Bayard, extraite par M. Souvestre de la chronique originale du XIVe siècle, à produit sur les auditeurs une vive émotion et leur a fait admirer l'esprit de la chevalerie dans la personne de son dernier rejeton. Les Vies de Plutarque fourniraient également un moyen de faire connaître de l'antiquité ce qui est indispensable. On dirait à ce peuple de Paris, par exemple : « Il y a eu autrefois, un peuple à qui on vous a souvent comparé, mais à qui vous ne ressemblez encore qu'à demi. Les Grecs aimaient l'instruction, ils l'aimaient comme vous, et bien plus encore que vous. Un jour, dans une traversée à bord d'un vaisseau, un Grec, homme du peuple, écoutait depuis longtemps des gens instruits, des sages, causer des choses de l'esprit : tout à coup il se précipita dans la mer. On parvint à le sauver, et on lui demanda pourquoi il avait voulu se noyer; il répondit que c'était de

désespoir d'avoir entrevu de si belles choses, et de sentir qu'il en était exclu par son ignorance. » On leur dirait : « Tout Grec libre savait écrire. Après la prise de Corinthe, le général romain, pour distinguer les enfants de condition libre d'avec les autres, ordonna à chacun d'eux de tracer quelques mots. L'un de ces enfants écrivit aussitôt ces vers d'Homère, dans lesquels Ulysse regrette de n'être point mort sur le champ de bataille et de survivre aux héros ses compatriotes : *Trois et quatre fois heureux ceux qui sont morts en combattant dans les champs d'Ilion !...* Cet enfant, le jour de la ruine de sa patrie, écrivit ces vers sous les yeux du vainqueur, et le fier Romain ne put retenir une larme. » On leur dirait : « Les Grecs aimaient tant la poésie, qu'elle adoucissait même les guerres, chez eux si cruelles. Les Athéniens, vaincus en Sicile, rachetaient leur vie, leur liberté, ou ils obtenaient des vivres dans les campagnes, en récitant des vers du grand poète Euripide, dont les Siciliens étaient avant tout, épris. Revenus à Athènes, ces soldats délivrés allaient trouver le poète et le remerciaient avec transport de leur avoir sauvé la vie. Le même Euripide sauva sa patrie en un jour de malheur. Athènes était prise par Lysandre, et les plus terribles résolutions allaient prévaloir dans le Conseil des alliés ; il s'agissait de raser la cité de Minerve. Mais voilà que, dans un banquet, quelqu'un des convives s'avise de chanter un des plus beaux chœurs d'Euripide, et aussitôt tous ces vainqueurs farouches se sentent le cœur brisé, et il leur parut que ce serait un crime d'exterminer une cité qui avait produit de tels hommes. » Voilà ce qu'on trouverait à chaque page dans Plutarque, et il fournirait, à lui seul, de quoi rendre vivante et sen-

sible par des exemples toute l'antiquité dont on aurait besoin. On arriverait même, j'en suis sûr, en sachant s'y prendre, à faire pleurer avec le Priam d'Homère, et à faire applaudir Démosthène.

Il y a un symptôme général à constater, et dont on serait coupable de ne pas tenir compte : l'esprit de la classe ouvrière à Paris *s'améliore*. Si l'on me demande ce que j'entends par ce mot, je répondrai que j'entends cette amélioration dans un sens qui ne saurait être contesté par les honnêtes gens d'aucun parti et d'aucune nuance d'opinion. S'améliorer, pour la classe laborieuse, ce n'est pas, selon moi, avoir telle ou telle idée politique, incliner vers tel ou tel point de vue social (j'admets à cet égard bien des dissidences), c'est tout simplement comprendre qu'on s'est trompé en comptant sur d'autres voies que celle du travail régulier; c'est rentrer dans cette voie en désirant tout ce qui peut la raffermir et la féconder. Quand la majeure partie d'une population en est là, et que les violents sont avertis peu à peu de s'isoler de la masse et de s'en séparer, je dis que la masse s'améliore, et c'est le moment pour les politiques prévoyants d'agir sur elle par des moyens honnêtes, moraux, sympathiques. Les Lectures du soir, dans leur cadre modeste, sont tout cela. Les hommes distingués qui se sont dévoués jusqu'ici, par goût et par zèle, à ces fonctions tout à fait gratuites, font certainement une œuvre bien estimable; mais il y a quelque chose qui l'est encore plus (ils m'excuseront de le penser, et ils l'ont pensé avant moi), c'est de voir, comme cela a lieu au Conservatoire, des ouvriers, leur journée finie, s'en venir de Passy ou de Neuilly pour assister, à

huit heures du soir, à une lecture littéraire. Il y a là une disposition morale digne d'estime et presque de respect, et qu'on serait coupable de ne pas favoriser et servir, quand elle vient s'offrir d'elle-même.

J'ai vu un temps où nous étions loin de songer à ces choses; c'était le beau temps des *Athénées*, des *Cénacles*, des réunions littéraires choisies, entre soi, à huis clos. On lisait pour inscription sur la porte du sanctuaire : *Odi profanum vulgus! Loin d'ici les profanes!* Le règne de ces théories délicieuses, de ces jouissances raffinées de l'esprit et de l'amour-propre, est passé. Il faut aborder franchement l'œuvre nouvelle, pénible, compter dorénavant avec tous, tirer du bon sens de tous ce qu'il renferme de mieux, de plus applicable aux nobles sujets, vulgariser les belles choses, sembler même les rabaisser un peu, pour mieux élever jusqu'à elles le niveau commun. C'est à ce prix seulement qu'on se montrera tout à fait digne de les aimer en elles-mêmes et de les comprendre ; car c'est le seul moyen de les sauver désormais et d'en assurer à quelque degré la tradition, que d'y faire entrer plus ou moins chacun et de les placer sous la sauvegarde universelle.

(*Causeries du Lundi* t. I).

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN

Lundi 6 février 1854.

Il ne faut pas passer en ce monde sans faire quelque chose de sa vie sur la terre. Cette noble idée de gloire se confondait chez Villehardouin, et chez les plus généreux des Croisés, avec celle de gagner le bonheur dans l'autre vie par le juste et pieux emploi de leur force ici-bas. Ainsi, tout en visant à Jérusalem et à la délivrance de la Cité sainte, ils ne reculaient pas devant les entreprises qui, en les écartant de leur but, leur semblaient glorieuses et suffisamment légitimes. Une vaillante armée de pèlerins s'était rassemblée : elle ne pouvait se rompre, sous peine de honte, sans avoir rien fait de hardi et de grand. Cette pensée, si elle n'est pas exprimée aussi nettement, ressort pourtant, en bien des endroits, du récit de Villehardouin. Je n'ai à suivre ce récit qu'autant qu'il sert à peindre l'historien lui-même.

Les Croisés se sont engagés avec les Vénitiens pour faire le siège de Zara contre le roi de Hongrie. Ce siège ne se passe point sans opposition de la part de

bon nombre de pèlerins zélés ou soi-disant tels, ni de la part de Rome, qui craint de voir se dissiper une expédition sainte. Mais une autre diversion bien autrement éclatante se préparait, toute favorable à Rome cette fois, et à l'Église latine. Un jeune prince grec, Alexis, fils d'Isaac l'Ange, d'un de ces empereurs dépossédés à qui leurs parents et frères usurpateurs faisaient crever les yeux, sollicite l'appui de l'armée; il arrive lui-même dans le camp; d'un visage animé et avec le feu de son âge, il implore les chefs. La politique de Venise fut pour beaucoup, à ce qu'il semble, dans la détermination qui fut prise alors. Les Vénitiens, jaloux des Pisans, voulurent reconquérir à Constantinople une influence qui depuis quelque temps n'était plus sans partage : Henri Dandolo fut toujours considéré par les Grecs comme le plus habile instigateur de cette conquête et l'auteur de tous leurs maux. Quoiqu'il en soit, l'occasion était belle et tentante pour les pèlerins : on marchait vers l'Orient, on se détournait à peine, et, une fois qu'on avait restauré un empereur ami sur le trône de Constantinople, une fois la Croix latine plantée à Sainte-Sophie, on s'assurait d'un appui et d'une alliance inestimable pour les futures expéditions de Syrie et de Palestine.

C'est à Corfou qu'après une crise violente dans l'armée et une faction qui faillit tout dissoudre, les principaux chefs et barons parvinrent à ramener les dissidents, à réconcilier les esprits, et l'on put faire voile enfin pour l'expédition désirée, la veille de la Pentecôte (1203).

Ici Villehardouin, dans son récit, laisse percer un éclair d'enthousiasme et une joie d'homme de cœur. Nous avons vu dans Joinville un sentiment pareil lors

du départ de la flotte de saint Louis à Marseille, et lors du second départ, à l'île de Chypre : mais l'enthousiasme de Villehardouin a un caractère plus haut et plus sévère que l'épanouissement et l'enfance d'allégresse de l'aimable Joinville. Celui-ci, au moment de l'expédition, était jeune, dans la fleur de l'espérance et de la confiance première ; et lorsque plus tard, parvenu à l'âge le plus avancé, il retraçait ses souvenirs chéris, il était dans son beau châtel de Joinville, entouré des objets de ses affections et de tout ce qui pouvait lui rendre le sourire. Villehardouin, au moment du départ, est un homme mûr et qui a passé le milieu de la vie ; la ride s'est faite à son front ; il sait le poids des choses et les difficultés de tout genre ; il est dans le conseil des chefs, et l'un des plus prudents à prévoir ; il a peu d'illusions, comme nous dirions aujourd'hui. Plus tard, à moins de dix ans de là, lorsqu'en ces moments de répit il écrira ou dictera sa Chronique dans quelque château de Romanie, il n'aura pas revu sa Champagne, il sera toujours sur cette terre de conquête qu'il faut défendre pied à pied et payer de son sang chaque jour ; où l'on perd en chaque rencontre un compagnon, un ami, et où le vainqueur en armes n'a pas une nuit sans veille. Certes l'enthousiasme d'un tel homme, s'attachant à l'heure la plus brillante du souvenir, a tout son prix :

Le temps fut beau et clair, dit-il en parlant de ce jour mémorable où l'on appareilla de Corfou, et le vent bon et clément ; aussi laissèrent-ils leurs voiles aller au vent ; et bien l'atteste le maréchal Geoffroy qui dicta cet ouvrage et qui n'y a dit mot, à son escient, qui ne soit de pure vérité, comme celui qui assista à tous les conseils ; bien

atteste-t-il que jamais si grande chose navale ne fut vue, et bien semblait que ce fût expédition à devoir conquérir les royaumes; car, aussi loin qu'on pouvait voir aux yeux, ne paraissaient que voiles de nefs et de vaisseaux, tellement que le cœur de chacun s'en réjouissait très fortement.

Sentiment du départ, naturel à l'homme, que chaque génération mêlée à une belle entreprise éprouve à son tour, et que chaque historien s'essaye à rendre ! sentiment qu'on a au départ de Corfou pour Byzance, comme à celui de Toulon ou de Malte pour l'Égypte, comme à celui de Toulon encore, en 1830, pour Alger ! sentiment du départ guerrier, cher à tous les hommes jeunes et vaillants, et à notre nation en particulier, Villehardouin est le premier qui a eu l'honneur de l'exprimer chez nous, il y a plus de six cents ans, dans sa prose simple, nue et grave. On dirait qu'elle s'éclaire à cet endroit, et qu'elle laisse passer le rayon.

Et quant au caractère même de l'homme, du guerrier si noblement historien, je dirai pour conclure : Villehardouin, tel qu'il apparaît et se dessine dans son Histoire, est bien un homme de son temps, non pas supérieur à son époque, mais y embrassant tous les horizons; preux, loyal, croyant, crédule même, mais sans petitesse; des plus capables d'ailleurs de s'entremettre aux grandes affaires; homme de conciliation, de prudence, et même d'expédients ; visant avec suite à son but; éloquent à bonne fin; non pas de ceux qui mènent, mais de première qualité dans le second rang, et sachant au besoin faire tête dans les intervalles; attaché féalement, avec reconnaissance,

mais sans partialité, à ses princes et seigneurs, et gardant sous son armure de fer et du haut de ses châteaux de Macédoine ou de Thrace des mouvements de cœur et des attaches pour son pays de Champagne. Il a des larmes de pitié sous sa visière, mais il n'en abuse pas ; il sait s'agenouiller à deux genoux, et se relever aussitôt sans faiblesse ; il a l'équité et le bon sens qu'on peut demander aux situations où il se trouve ; jusqu'à la fin sur la brèche, il porte intrépidement l'épée, il tient simplement la plume : c'est assez pour offrir à jamais, dans la série des historiens hommes d'action où il s'est placé, un des types les plus honorables et les plus complets de son temps

(*Causeries du Lundi*, t. IX).

JOINVILLE

Lundi 12 septembre 1853.

Joinville n'a pas la gravité simple ni le ton uni de ce premier en date de nos historiens : mais il a plus de bonhomie jointe à un sens subtil, il a de la gentillesse, de la grâce enfantine si l'on peut dire, une imagination tendre et riante. Né vers 1224, Joinville ne mourut que vers 1317, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans environ, et il écrivit ou plutôt il dicta ses Mémoires dans son extrême vieillesse, à cet âge où les impressions, quand elles ne deviennent pas décidément chagrines et moroses, font volontiers un retour aimable en arrière et se teignent encore une fois des couleurs de l'enfance. Grâce à lui, on peut suivre le roi saint Louis dans son intérieur, dans ses habitudes de conversation et de propos, aussi bien que dans ses exploits et dans ses guerres. Si la figure de ce saint roi est devenue aussi reconnaissable et presque aussi populaire que celle de Henri IV, c'est à Joinville qu'on le doit.

Dans le désordre apparent de sa narration, Joinville

commence par un trait principal et caractéristique : c'est qu'en plusieurs occasions signalées, saint Louis mit son corps et sa personne en péril de mort pour épargner dommage à son peuple. Il en cite quatre exemples dont lui-même il fut témoin, mais la plus notable circonstance est celle-ci. On revenait en France de cette croisade malheureuse ; on s'était embarqué à Acre, on était en vue de l'île de Chypre (1er mai 1254), et plus près qu'on ne pensait. Un brouillard dérobait la côte voisine ; le vaisseau de saint Louis, en s'approchant le soir à force de rames, heurta contre un banc et reçut un si grand choc, que chacun criait : *Hélas !* On jeta la sonde ; on sentit la terre ; on se crut perdu ; le roi, pieds nus, en simple cotte et tout échevelé, était déjà sur le pont, les bras en croix devant le Saint-Sacrement (1), comme celui qui croyait bien périr. La nef résista. Au matin, on fit descendre à l'eau quatre plongeurs, qui rapportèrent chacun séparément ce qu'ils avaient vu : la nef, au frotter du sablon, avait bien perdu quatre toises de sa quille. Alors le roi appela les maîtres nautoniers devant les autres passagers principaux, dont était Joinville, et leur demanda leur avis sur le coup que le bâtiment avait reçu. Ils furent unanimes à dire que toutes les planches de la nef étaient ébranlées, et que, lorsqu'elle viendrait à être en haute mer, il était à craindre qu'elle ne pût supporter le choc des vagues. Se tournant vers son chambellan, vers le connétable de France et autres seigneurs présents, le roi leur demanda ce qui leur en semblait, et chacun opinait pour

(1) Devant le corps de Notre-Seigneur qui était sur le vaisseau.

faire selon le conseil des gens du métier et pour quitter le bord. Alors le roi dit aux nautoniers : « Je vous demande sur votre loyauté, supposé que la nef fût à vous et qu'elle fût chargée de vos marchandises, si vous en descendriez ? » Et ils répondirent tous ensemble que non ; car ils aimeraient mieux mettre leur corps à l'aventure que d'acheter une nef 4.000 livres et plus. — « Et pourquoi, reprit le roi, me conseillez-vous donc que je descende ? » — « Parce que, firent-ils, ce n'est pas jeu égal : car or ni argent ne peut équivaloir à votre personne, à celle de votre femme et de vos enfants qui sont à bord. » Alors le roi se tournant vers les principaux passagers, dit : « Seigneurs, j'ai ouï votre avis et, celui de mes gens. Or, maintenant je vous dirai le mien qui est tel, que si je descends du vaisseau, il y a céans telles personnes au nombre de cinq cents et plus [1], qui n'y voudront non plus rester et qui demeureront en l'île de Chypre par peur du péril ; *car il n'y a homme qui autant n'aime sa vie comme je fais la mienne ;* et ils courront risque de ne jamais rentrer en leur pays. C'est pourquoi j'aime mieux mettre ma personne et ma femme et mes enfants en la main de Dieu, que de faire tel dommage à tant de monde qu'il y a céans. » Saint Louis acheva donc le reste de la navigation, qui fut de plus de deux mois encore, sur cette grande nef si endommagée, se risquant humblement et sans effort pour le salut des siens. — « O le bon Roi ! s'écrie Mézeray, n'est-ce pas plus aimer ses sujets que soi-même ? »

Le grand cœur de saint Louis, son humanité toute

[1] A un autre endroit Joinville dit huit cents. S. B.

chrétienne et toute fraternelle, se montre ainsi tout d'abord dans le récit de Joinville d'une manière bien touchante. On y voit confirmé le bel éloge que Voltaire a fait du saint roi quand il a dit : « Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, *compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux.* » A considérer cette réponse magnanime et si simple qu'on vient de lire, la pensée se reporte à d'autres monarques de renom, et l'on se demande ce qu'en pareille circonstance ils auraient répondu, ce qu'ils auraient fait à leur tour. Louis XIV, on peut le croire, ayant pris avis des mariniers et les ayant entendus, aurait adopté la conclusion ; il aurait changé de bord. Pour Henri IV, je crois que sinon par charité et humanité chrétienne, du moins par noblesse de cœur et point d'honneur de soldat, par bonne grâce de Béarnais, il aurait fait comme saint Louis. Quant à Napoléon... Ceux qui aiment à retourner en idée les caractères par tous les aspects, peuvent s'exercer et faire leur rêverie là-dessus.

Joinville est peintre, au milieu de toutes ses inexpériences premières, il a un sentiment vif qui le sert souvent avec bonheur, et il montre, comme écrivain, de ravissants commencements de talent. Il a l'image parfaitement nette et qui joue à l'œil, la comparaison à la fois naturelle et poétique. On en a pu remarquer bon nombre dans les citations, chemin faisant. Au treizième siècle on était, ce me semble, sur la voie des vraies images, comme les Anciens ; mais depuis la société s'alambiqua ; on s'enferma dans les salons, et il fallut tout un effort à quelques peintres du dix-huitième siècle pour revenir à l'image naturelle, en

sortant de l'abstrait et du factice : aussi sent-on chez eux comme l'effort d'une conquête.

Vers la fin de son livre, on dirait que Joinville, en le dictant (1), s'accoutume peu à peu à être auteur; parlant de saint Louis et des maisons religieuses de tout genre, des monastères de tout ordre qu'il fonda, il dit : « Et ainsi que l'écrivain qui a fait son livre et qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumiña ledit roi son royaume de belles abbayes qu'il y fit. » Voilà une comparaison littéraire proprement dite; et elle est encore vive et riante.

Les compatriotes du sire de Joinville, justement fiers de sa renommée de plus en plus pure et de mieux en mieux dessinée après des siècles, viennent de lui vouer un hommage public, et de décider qu'il lui sera élevé une statue. Ne le quittons point aujourd'hui nous-même sans saluer en lui cet ensemble de qualités jeunes, aimables, ingénues et fidèles, qui ne se retrouveront plus depuis au même degré. Il est le représentant le plus agréable, le plus familier et le

(1) Car il dicte et n'écrit pas; et j'emprunte ici une remarque à un érudit en ces matières : « On s'est longtemps récrié sur l'ignorance de l'antique noblesse, sur l'incapacité de tel ou tel seigneur qui ne savait pas écrire, *attendu sa qualité de gentilhomme :* si l'on se reporte au temps où tout châtelain avait à ses côtés un *clerc* ou chapelain, dont l'emploi était de tenir la plume pour son maître, on verra qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que le seigneur se dispensât d'écrire; les *écrivains* alors remplaçaient les *imprimeurs* d'aujourd'hui, et étaient destinés comme eux, à transmettre aux siècles futurs les pensées et les actes de leur époque... Les gens du métier seulement transcrivaient ce qu'on voulait conserver; il en résulte de belles et uniformes copies. » (Arthur Dinaux, *Trouvères de la Flandre*, t. II, p. 36). S. B.

plus expressif de cet âge que nous aimons à nous représenter de loin comme l'âge d'or du bon vieux temps. Si ce beau règne exista quelque part dans le passé, ce fut certes sous saint Louis, durant ces quinze années de paix, à l'ombre du chêne de Vincennes, et c'est par la plume de Joinville qu'il nous a légué sa plus attrayante image. On croyait alors à son roi, on croyait surtout à son Dieu ; on y croyait non pas en général et de cette manière toujours un peu vague et abstraite, dans ce lointain où la science moderne, si on n'y prend garde, le fait de plus en plus reculer, mais dans une pratique continuelle et comme si Dieu était présent même physiquement dans les moindres occurrences de la vie. Le monde alors était semé à chaque pas d'obscurités et d'embûches, l'inconnu était partout : partout aussi était le protecteur invisible et le soutien ; à chaque souffle qui frémissait, on croyait le sentir comme derrière le rideau. Le ciel au-dessus était ouvert, peuplé en chaque point de figures vivantes, de patrons attentifs et manifestes, d'une invocation directe, et faciles à intéresser ; le plus intrépide guerrier marchait dans ce mélange habituel de crainte et de confiance comme un tout petit enfant. A cette vue, les esprits les plus émancipés d'aujourd'hui ne sauraient s'empêcher de dire en tempérant leur sourire par le respect : *Sancta simplicitas !* Le bon sens, certes, ne manquait pas, et il avait ses retours, ses contradictions piquantes au milieu de ce réseau de croyances et, pour tout dire, de crédulités. L'esprit naturel avait ses saillies, ses échappées d'enjouement, ses subtilités et ses hardiesses toujours renaissantes : mais tout cela ne jouait encore que dans le cercle tracé, et venait s'arrêter à temps devant tout objet

vénéré et redoutable. Le mot de *prud'homie* comprenait toutes les vertus, la sagesse, la prudence et le courage, l'habileté au sein de la foi, l'honnêteté civile et le *comme il faut*, tel que l'entendait cette race des vieux chrétiens dont Joinville est pour nous le rejeton le plus fleuri, et l'on définirait bien cet ami de saint Louis, qui resta un vieillard si jeune de cœur et si frais de souvenirs, en disant qu'il fut le plus gracieux et le plus souriant des *prud'hommes* d'alors.

(*Causeries du Lundi*, t. VIII).

FROISSART

Lundi 24 octobre 1853.

Louons d'abord Froissart d'avoir compris et embrassé dans toute son ampleur sa fonction de *chroniqueur,* qui était le véritable rôle de l'historien d'alors. De la critique, de la philosophie même, en histoire, il en faut sans doute quand il y a moyen d'en mettre; mais la critique suppose le choix, la comparaison, la libre disposition de nombreux matérianx antérieurs. Ce qui était le plus important à l'âge et à l'époque de Froissart, c'était précisément d'amasser ces matériaux, de les posséder et de les disposer dans toute leur étendue et leur richesse; et c'est ce qu'il a fait avec un zèle, une ardeur infatigables, et avec un sentiment élevé du service qu'il rendait à ses contemporains et à la postérité en conservant ainsi la mémoire des grands événements et des nobles prouesses. Il n'y a pas de plus ample *information* que la sienne (*historia* dans le sens d'Hérodote); il n'en est pas pour les bonnes parties, de plus facilement et lumineusement exposée et ordonnée. Il comprit à première vue qu'il n'y avait que la prose qui pût suffire à embrasser ainsi et à

porter à l'aise tous ces événements, et, malgré la facilité tout ovidienne qu'il avait à rimer, il se garda bien d'imiter Philippe Mouskes, l'évêque de Tournay, et d'aller emprisonner sa Chronique dans des rimes. L'âge des *chansons de geste* était proprement passé, et la grande chanson de geste contemporaine du quatorzième siècle devait être la *chronique*-pure, la chronique émancipée, et elle devait s'écrire en belle, facile et abondante prose.

Pour prendre idée du zèle et du sentiment que Froissart apportait à la confection de son œuvre, il faut lire les diverses préfaces et les passages où il s'en exprime avec effusion. Voici le début de son 4e livre par lequel il se remettait, après quelque interruption, au travail. La verve et la chaleur de l'historien s'y produisent avec redoublement, et l'on y sent, pour ainsi dire, la ferveur de l'ouvrier, du forgeron en sa forge. Je n'y change toujours et n'y rajeunis çà et là que quelques mots :

« A la requête, contemplation et plaisance de très haut et noble prince, mon très cher seigneur et maître Gui de Châtillon, comte de Blois, sire d'Avesnes, de Chimay, etc., je, Jean Froissart, prêtre et chapelain de mon très cher seigneur susnommé, et pour lors trésorier et chanoine de Chimay et de Lille en Flandre, *me suis de nouveau réveillé et entré dedans ma forge*, pour ouvrer et forger en la haute et noble matière de laquelle dès longtemps je me suis occupé, laquelle traite et propose les faits et les événements des guerres de France et d'Angleterre, et de tous leurs conjoints et leurs adhérents...

« Or, considérez, entre vous qui me lisez, ou lirez, ou avez lu, ou entendrez lire, comment je puis avoir su ni rassemblé tant de faits desquels je traite avec tant de détail. Et pour vous informer de la vérité, je commençai jeune dès l'âge de vingt ans; je suis venu au monde avec

les faits et les événements, et y ai toujours pris grand-plaisance plus qu'à autre chose; et Dieu m'a fait la grâce d'avoir toujours été de toutes les Cours et hôtels des rois, et spécialement du roi Édouard d'Angleterre et de la noble reine sa femme, Madame Philippe de Hainaut, de laquelle en ma jeunesse je fus clerc et secrétaire. Et je la servois de beaux livres de poésie et traités amoureux ; et pour l'amour du service de la noble dame à qui j'étois, tous autres seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, *de quelque nation qu'ils fussent,* m'aimoient, m'écoutoient et voyoient volontiers, et m'étoient grandement utiles. Ainsi, au nom de la bonne dame et à ses frais, et aux frais des hauts seigneurs de mon temps, je visitai la plus grande partie de la Chrétienté...; et partout où je venois, je faisois enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avoient été en faits d'armes et qui proprement en savoient parler, et aussi à quelques hérauts d'armes de confiance pour vérifier et justifier toutes choses. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière ; et tant que je vivrai, par la grâce de Dieu, je continuerai ; car *d'autant plus j'y suis et plus y laboure, et plus elle me plaît ; tout de même que le gentil chevalier et écuyer qui aime les armes, en persévérant et continuant, s'y nourrit et s'y accomplit, ainsi en travaillant et opérant sur cette matière, je m'habilite et délite* (je me rends *habile* et je me *réjouis).* »

C'est, en effet, ce sentiment de *délectation* très sensible chez Froissart dans la composition de son histoire et dans l'acquisition de tout ce qui peut y servir, qui le caractérise entre tous ses pareils et qui fait de lui le chroniqueur par vocation et par excellence. C'est bien de lui qu'on peut dire qu'il ne plaint aucune fatigue ni aucune dépense pour obtenir ses résultats. S'il y a en Écosse ou ailleurs au loin quelque chevalier qui peut le bien renseigner sur tel ou tel fait de guerre qui s'est passé en ces pays étrangers, messire Jean Froissart monte à cheval, sur son cheval gris, et

tenant un blanc lévrier en laisse, il va interroger et questionner quiconque le saura compléter sur une branche d'événements qu'il ignore. Aussi est-il partout presque à la fois, et jamais ne vit-on voyageur plus multiplié, plus infatigable : tantôt à la suite du prince de Galles à Bordeaux, tantôt à Melun, tantôt à Milan, à Bologne, à Rome, tantôt à Auch ou à Orthez, puis en Hollande, et à travers tout cela de temps en temps en Hainaut où il obtient une cure ; mais il n'y eut oncques curé moins sédentaire ni qui fît plus gagner les aubergistes et taverniers en tous lieux où il passait.

Froissart ne se paye pas de ce qui contenterait Joinville : il en est , par moments, à vouloir connaître les causes secondes. Un siècle après, Commynes remontera jusqu'aux principes politiques, aux causes premières des événements : voilà la gradation. Froissart va jusqu'à-mi-chemin ; il est de son siècle pourtant et de sa robe, et, si l'on surprend parfois chez lui un sourire, l'idée ne lui vient jamais de s'émanciper. Il est religieux et dévot, quoique mondain et bon vivant ; il s'agenouille devant une croix qu'il rencontre, et récite des *Pater* et des *Ave* pour les morts ; il félicite les chevaliers qu'il célèbre, et tire sujet de louange pour eux que Dieu leur ait accordé pleine connaissance et entière repentance à l'heure de la mort. Il a des prédications, des miracles soudains, de singuliers châtiments du Ciel qu'il expose en détail sans paraître en douter. C'est ce que j'appelle chez lui des restes de fabliaux dévots à la Joinville. En certains cas, il va plus loin : il croit aux esprits, aux démons familiers. Tout ce mélange, ce composé naturel et sincère où domine et sur-

nage partout la curiosité historique, nous est d'un grand charme en le lisant.

Ses Chroniques embrassent les événements pendant les trois quarts du siècle, depuis 1325 jusqu'en 1400 (c'est-à-dire depuis le couronnement du roi Édouard III d'Angleterre jusqu'au détrônement et à la mort de son petit-fils Richard II). On y voit l'histoire de ce qui s'est passé, pendant cette longue période, dans toutes les provinces du royaume de France; ce qui est arrivé de considérable en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Flandre : une infinité de particularités touchant les affaires des papes de Rome et d'Avignon, touchant celles d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne, d'Italie et quelquefois même de pays plus lointains, tels que Hongrie, Turquie, et des pays d'outre-mer. Mais, ici, quand le bon Froissart s'aventure si loin, il n'y a plus du tout à compter sur lui, et les méprises, même les fables, abondent. Au milieu de cette vaste trame un peu confuse, l'Angleterre et la France tiennent le premier plan; et c'est dans les tableaux qu'il en retrace qu'on pourrait le mieux choisir pour donner idée de sa manière. Entre trois morceaux d'une peinture bien expressive qu'on rencontre chez lui dès le début, l'un purement gracieux et romanesque, l'épisode de l'amour du roi Édouard III pour la comtesse de Salisbury; — l'autre, pathétique et dramatique, l'épisode du siège de Calais et des six bourgeois pour qui la reine d'Angleterre obtint grâce; — un troisième enfin, tout épique et grandiose, la bataille de Poitiers, j'ai préféré ce dernier comme nous montrant mieux Froissart dans sa plus haute et plus grande manière et dans son entier développement. Rien n'est plus largement conté, plus clair, plus circonstancié que cette

bataille, mieux suivi dans ses moindres circonstances en même temps que posé dans son ensemble et couronné par une fin vraiment touchante. On suit à la fois distinctement le plan général comme dans une relation moderne, et chaque duel singulier comme dans un combat de *l'Iliade*.

Quiconque raconte et expose les choses de cette sorte peut laisser à désirer d'ailleurs, pour quelques qualités qui lui manquent, mais il a assurément de bien essentielles et grandes parties de l'historien

Si je tenais à être tant soit peu complet, j'aurais encore beaucoup à dire sur Froissart, même au seul point de vue littéraire et sans entrer dans la discussion du fond. Après le grand tableau, il faudrait le prendre dans l'épisode, dans l'anecdote militaire et chevaleresque, dans les mille incidents et tableaux de genre qui sont ses vignettes à lui. Quand on l'aurait présenté comme le narrateur le plus varié et le plus piquant des entreprises d'armes et de toutes les chevaleries d'alors, il y aurait à se garder encore de le trop circonscrire et de lui refuser l'intelligence du reste; car, s'il entend par excellence le fait des chevaliers et gentilshommes, il a montré dans ses récits des affaires et des troubles de Flandre qu'il n'entendait pas moins bien le tribun du peuple, le factieux de la bourgeoisie et de la commune, le chef des *chaperons blancs*, c'est-à-dire des bonnets rouges de ce temps-là. Son portrait de Jean Lyon de Gand, l'orateur et le meneur populaire, serait reconnaissable encore et frappant de vérité aujourd'hui.

(*Causeries du Lundi*, t. IX).

PHILIPPE DE COMMYNES

Lundi 7 janvier 1855.

Philippe de Commynes est, en date, le premier écrivain vraiment moderne. Les lecteurs même qui ne voudraient pas remonter bien haut, ni se jeter dans la curiosité érudite, ceux qui ne voudraient se composer qu'une petite bibliothèque française toute moderne ne sauraient se dispenser d'y admettre et Montaigne et Commynes. Ce sont des hommes qui ont nos idées et qui les ont dans la mesure et dans le sens où il nous serait bon de les avoir ; qui entendent le monde, la société, particulièrement l'art d'y vivre et de s'y conduire, comme nous serions trop heureux de l'entendre encore aujourd'hui ; des têtes saines, judicieuses, munies d'un sens fin et sûr, riches d'une expérience moins amère que profitable et consolante, et comme savoureuse. Ce sont des conseillers et des causeurs bons à écouter après trois ou quatre siècles comme au premier jour ; Montaigne sur tous les sujets et à toutes les heures, Commynes sur les affaires d'Etat, sur le ressort et le secret des grandes choses, sur ce qu'on nommerait dès lors les intérêts politiques modernes, sur tant de mobiles qui

menaient les hommes de son temps, et qui n'ont pas cessé de mener ceux du nôtre. Ce qui semble naïveté chez eux n'est qu'une grâce et une fleur de langage qui orne leur maturité, et d'où leur expérience, si consommée qu'elle soit, prend à nos yeux je ne sais quel air de nouveauté précoce, qui la rend agréable et piquante, et qui l'insinue. On se figure volontiers la sagesse en cheveux blancs et la prudence en cheveux gris ; ici, elles se montrent plutôt avec un sourire, avec un parler jeune et plein de fraîcheur.

« *Au saillir de l'enfance*, dit Commynes (nous dirions aujourd'hui moins gaiement : *au sortir* de l'enfance), et en l'âge de pouvoir monter à cheval, je fus amené à Lille devant le duc Charles de Bourgogne. » Voilà Commynes, âgé d'environ dix-sept ans, qui met le pied à l'étrier et qui entre d'emblée à l'école du monde. Il avait été jusque-là assez négligemment élevé par un tuteur, ne savait ni grec ni latin, ce qu'il regrettait plus tard ; mais nous ne le regrettons ni pour lui ni pour nous : il eut moins à faire pour se débarrasser de la rhétorique pédantesque de son temps. Quand il écrivait ses Mémoires dans sa retraite, il les adressait à un de ses amis, archevêque de Vienne, et il a l'air d'espérer que cet ami, ancien aumônier de Louis XI, et, de plus, savant médecin et astrologue, ne les lui a demandés que pour les mettre ensuite en latin et en composer quelque œuvre considérable. Cet espoir de Commynes, que son livre pourra être mis en langue latine, ressemble presque à une plaisanterie, et peut passer pour une simple politesse. Quoi qu'il en soit, son récit, d'autant moins ambitieux qu'il ne le donnait qu'à titre de matériaux,

est resté l'histoire définitive de ce temps, un monument de naïveté, de vérité et de finesse; l'histoire politique en France date de là.

Avant de passer au service de Louis XI, Commynes était donc attaché à l'héritier de Bourgogne, au prince qui allait être Charles le Téméraire.

Devenu son chambellan et son conseiller, il perdit sa peine et ses avis à tâcher de le modérer et à vouloir lui insinuer sa jeune prudence. Il dut avoir plus d'une fois à se plaindre de lui ; on raconte l'histoire d'une botte armée d'éperon dont le duc lui donna un jour à travers le visage, sans doute en remercîment de quelque bon conseil. De semblables brutalités ne s'oublient pas. Commynes s'élève en maint endroit contre la *bestialité* des princes, et sans cesse il oppose les insensés aux sages. Il en a connu des uns et des autres; il a horreur des rois *bêtes*, incapables de conseil ; de ces princes « qui n'ont jamais doute ni crainte de leurs ennemis, et qui le tiendroient à honte. » On voit bien à qui il pense en parlant ainsi. Non pas qu'il en veuille à Charles : en peut-on vouloir à ceux en qui le sens naturel fait défaut ? Il en parle même toujours avec convenance et discrétion quand il le nomme; mais il le juge : « Il étoit assez puissant, dit-il, de gens et d'argent, mais il n'avoit point assez de sens ni de malice pour conduire ses entreprises. » Ce mot de *malice* revient souvent chez Commynes, et toujours en bonne part. « C'étoit un *sage homme et malicieux*, » dit-il de l'un de ses personnages. Avec Commynes, cela se marque même dans la langue, le règne de la chevalerie est passé, celui de la bourgeoisie commence.

Tout éloignait Commynes de Charles le Téméraire, tout le rapprochait de Louis XI. Il est facile de voir, du premier moment qu'il parle de celui-ci, que ce sera le prince de son choix. Charles et les siens sont venus mettre le siège devant Paris, du côté de Charenton; Louis XI fait avorter l'entreprise sans rien livrer au hasard, et en travaillant à petit bruit, et à la faveur d'une trêve, à détacher un à un ses ennemis. Il appliquait sa maxime : *Diviser pour régner.* « Entre tous ceux que j'ai jamais connus, dit Commynes, le plus sage pour se tirer d'un mauvais pas en temps d'adversité, c'étoit le roi Louis XI, notre maître, et le plus humble en paroles et en habits. » Et il nous initie au procédé de Louis XI, à sa manière de gagner les gens, de les pratiquer, de ne se point rebuter d'un premier refus. Pour gagner un homme, la première chose à savoir est : *Qu'aime-t-il ?* « Les passions des hommes, a dit Vauvenargues, sont autant de chemins ouverts pour aller à eux. » Louis XI savait ce principe, que tout homme qui aspire à gouverner doit savoir, et il le mettait doucement en usage. On a ici, chez Commynes, le portrait de Louis XI au naturel, sans charge aucune, sans rien de ces exagérations qu'on y a mêlées, un exact et fin portrait selon Holbein ou Albert Durer. « Il étoit naturellement ami des gens de moyen état et ennemi de tous grands qui se pouvoient passer de lui. Nul homme ne prêta jamais tant l'oreille aux gens, ni ne s'enquit de tant de choses... Il connoissoit toutes gens d'autorité et de valeur qui étoient en Angleterre, Espagne et Portugal, Italie, comme il faisoit ses sujets. » A tant de qualités faites pour capter, Louis XI joignait un défaut bien grave chez un roi. Il avait, comme le grand Fré-

déric, le propos méchant, caustique ; il ne pouvait se tenir de lâcher un bon mot sur les gens, quand il ne les craignait pas. Mais, le bon mot lâché, il fallait voir comme il réparait, comme il se condamnait lui-même aux dépens ; il guérissait de son mieux, avec sa libéralité, les blessures qu'il avait faites à l'amour-propre. Il disait avec une grâce parfaite, car son propos se retrouvait charmant dès qu'il le voulait : « Ma langue m'a porté grand dommage, aussi m'a-t-elle fait beaucoup de plaisir : c'est raison que je paie l'amende. » Si l'on ne se tenait sur ses gardes en lisant Commynes, on se prendrait par instants, non seulement à excuser et à goûter Louis XI, mais à l'aimer pour tant de bonne grâce et de finesse. Ce serait tomber dans un autre excès et accorder assurément beaucoup plus que Louis XI lui-même ne désira jamais.

Commynes avait vingt et un ans lorsqu'eut lieu l'entrevue de Péronne (1468). Louis XI, on ne sait trop comment, et par excès de confiance en sa supériorité de finesse, s'était venu mettre au pouvoir de Charles ; le renard s'était jeté sous les griffes du lion. Il y eut là un moment terrible pour le rusé pris au piége. Ce fut quand Charles eut la preuve qu'au même moment où le roi venait pour le leurrer de belles paroles et le faire revenir sur les conditions onéreuses du traité juré, il excitait sous main les Liégeois révoltés contre lui. En cette crise, Commynes et Louis XI s'entendirent de prime abord et d'un clin d'œil. Commynes couchait dans la chambre du duc ; il l'avait vu toute la nuit debout et rôder troublé de colère. Il savait à point nommé ses projets et les limites d'où il ne se départirait pas. Il fit prévenir à temps le roi

de l'excès de danger et de la nécessité d'en passer à tout prix par les conditions qu'on exigerait. La scène du matin entre le roi et le duc nous est rendue au vif. Le duc, en abordant le roi, tremble; sa voix est âpre et émue, bien qu'il veuille paraître calme. Il pose les conditions extrêmes, humiliantes pour Louis XI. Celui-ci, d'un air doux et sans effort répond *oui* à tout, et fait si bien qu'en un instant son brusque adversaire passe du courroux à la joie, presque à la tendresse. « La parole du roi, dit un contemporain de Commynes, étoit tant douce et *vertueuse*, qu'elle endormoit comme la Sirène tous ceux qui lui présentoient oreilles. » Homère nous vante les paroles de *miel* d'Ulysse. On a également vanté la douceur séduisante de M. de La Rochefoucauld, de M. de Talleyrand. Louis XI était de cette race et avait reçu en partage le même don, celui de manier les esprits par son accent et par les caresses de sa parole.

N'omettons pas un trait qui peint Commynes autant que Louis XI. Pendant cette captivité de Péronne, avant le dernier jour et dans les premières ouvertures que fit le roi, celui-ci offrait de signer un traité de paix tout à l'avantage de Charles, moyennant qu'il recouvrerait aussitôt sa liberté et qu'il pourrait s'en retourner à Compiègne. Il offrait en même temps, comme garants de son alliance sincère et de son prochain retour, des otages considérables, tels que le duc de Bourbon, le cardinal son frère et plusieurs autres. Ceux-ci s'offraient également et avaient l'air tout haut de réclamer cet honneur d'être pris pour otages. « Je ne sais s'ils disoient ainsi à part, ajoute Commynes, je me doute que non; et à la vérité je crois qu'il les y eût laissés et qu'il ne fût pas revenu. »

Commynes exprime ainsi sa conjecture, et il ne s'en indigne pas. Le génie italien de cet âge l'a gagné. Ce n'est pas un Tacite que Commynes, mais c'est en douceur, et sans en faire semblant, notre Machiavel. Louis XI apparaît chez lui dans tout son naturel à nu ; s'il est parfois odieux, c'est nous qui, à la réflexion, le voyons et le concluons tel : Commynes ne le dit pas, et peut-être il ne le sent pas. Il y a là dans sa morale un côté faible que je ne prétends pas dissimuler.

Si l'on avait le temps de s'égayer, après avoir vu Louis XI pris au piège et le renard en défaut, il faudrait le voir un peu sur son terrain, avec ses avantages, et jouant à son tour avec ses ennemis, comme fait le chat avec la souris. Pour juste pendant à la scène de Péronne, il y aurait à montrer une scène de *paravent* extrêmement comique, qui amène la perte du connétable de Saint-Pol. Ce grand seigneur et officier de la Couronne, à force de vouloir se ménager et s'agrandir entre le roi de France, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, n'avait réussi qu'à offenser de tous côtés. Cependant le duc de Bourgogne hésitait encore à permettre sa ruine. Un jour que Louis XI reçoit un envoyé du Connétable, dans un temps où il a près de lui un seigneur de Contay, fidèle serviteur du duc, il avise de faire cacher ce sieur de Contay derrière un paravent avec Commynes, tandis qu'il ferait jaser l'envoyé du Connétable. L'envoyé, qui se croit en tête-à-tête avec le roi, s'égaie sur le compte du duc de Bourgogne, le contrefait dans ses fureurs, dans ses gestes et ses jurements. Louis XI, qui est venu s'asseoir sur un escabeau, tout contre le paravent, rit aux éclats et lui dit de répéter, de parler

haut, et qu'il commence à devenir un peu sourd. On a là une scène de comédie qui rappelle celle du *Tartufe*, quand Elmire, pour convaincre son mari, l'a caché sous la table. Le serviteur du duc de Bourgogne, au sortir de là, impatient de colère, n'a de hâte que pour faire seller son cheval, et aller raconter à son maître la trahison du Connétable. Celui-ci, malgré tous les symptômes d'orage, ne sait pas se mettre à couvert, et périt d'une mort misérable. « J'ai peu vu de gens en ma vie, dit Commynes, qui sachent bien fuir à temps. »

Commynes était de ce petit nombre qui savent saisir l'heure et le moment. Dans la nuit du 7 au 8 août 1472, il avait quitté brusquement le duc de Bourgogne, et s'était retiré auprès du roi de France, qui, depuis longtemps, le désirait pour sien. Cet acte de Commynes a été jugé diversement. Il convient, pour rester au vrai point de vue, de ne pas oublier que l'idée de *patrie* n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : les liens qui obligeaient un gentilhomme envers son souverain étaient surtout personnels ; et Charles, par ses fureurs, par ses mauvais procédés, par sa déraison croissante, avait tout fait pour délier un conseiller de la trempe de Commynes, de même que Louis XI, en belles paroles et en bons effets, n'avait rien négligé pour se l'attacher. Commynes n'avait que vingt-cinq ans alors, et il servit fidèlement Louis XI comme conseiller et chambellan jusqu'à la mort du roi (1483). C'est donc à l'âge de trente-six ans seulement que son ambition reçut le plus rude échec et que fut interceptée sa fortune. Sa carrière de conseiller se brisa à l'âge où elle commence à peine pour les autres. Il a raison de remar-

quer quelque part que presque tous ceux qui ont fait de grandes choses ont commencé fort jeunes ; mais ce qui est bien rare, c'est de conseiller si sagement et de voir si juste, de tenir la balance si exacte, dès cette première moitié de la vie.

Commynes, dans ses Mémoires, n'est pas seulement un narrateur, c'est un philosophe politique, embrassant, comme Machiavel et comme Montesquieu, l'étendue des temps, les formes diverses de gouvernements, leurs principes et les conséquences éloignées qui en découlent.

Commynes a vu et sondé la plaie de ces temps rudes et violents du moyen âge, la guerre. Il la prise peu dans sa gloire, il la déteste dans son *tous-les-jours ;* il a en horreur les avanies, habituelles aux gens de guerre d'alors, même en pays ami, et il comprend déjà les intérêts positifs modernes en digne serviteur de son prudent maître. Point de bravade chez lui, point de fausse gloire ni de chevalerie prolongée : « C'est grand honneur de craindre ce que l'on doit, dit-il, et d'y bien pourvoir. » Il est plein de ces maximes-là, qui mènent au juste milieu, comme nous l'entendons, et au gouvernement de la société sans choc, moyennant un sage équilibre des forces et des intérêts.

Il est partisan du gouvernement d'Angleterre, comme Montesquieu, et par des raisons du même ordre. Il est pour le *self government,* ou du moins pour les taxes consenties, d'où le reste de la liberté moderne et de l'ordre constitutionnel dépend. Et ce ne sont pas des velléités ni des éclairs d'aperçus ; il y insiste et embrasse l'idée moderne dans sa portée. Il faut lire là-dessus le chapitre XIXe du livre V, intitulé

Caractère du peuple françois et du gouvernement de ses rois, pour avoir de Commynes et de son esprit politique toute l'estime qu'il mérite. Il pose en principe qu'il n'y a ni roi ni seigneur qui ait pouvoir de mettre un denier sur ses sujets sans octroi et consentement de ceux qui doivent le payer. Il pense que le délai même que ce consentement entraîne en cas de guerre, est bon et profitable : que les rois et princes, quand ils n'entreprennent rien que du conseil de leurs sujets, en sont plus forts et plus craints de leurs ennemis. Il a remarqué que, de toutes les seigneuries du monde dont il a connaissance, celle où la chose publique est le mieux traitée, où règne le moins de violence sur le peuple, même en temps de guerre civile, c'est l'Angleterre. Ainsi, dans les luttes sanglantes des deux Roses, les malheurs de la guerre frappaient sur les nobles bien plus que sur le peuple et les gens des Communes. Il attribue cette modération jusque dans les maux à la part de gouvernement et d'action publique que les Communes se sont réservées en Angleterre. Quant au roi de France, Commynes est d'avis qu'il n'est pas plus fondé qu'aucun roi à dire : « J'ai privilège de lever sur mes sujets ce qui me plaît. » Car ce privilège, *ni lui ni autre ne l'a.* Les courtisans qui, par flatterie, le lui concèdent, lui font plus de tort que d'honneur. On a là d'avance, dans Commynes, la critique de ce mot de Louis XIV : *L'État, c'est moi*, et de cet autre mot d'un courtisan à Louis XV enfant : *Tout cela est à vous.* Commynes pense qu'il serait bon de tenir des États réguliers ; que ceux qui s'y opposent en élevant ces grands mots de majesté et d'autorité royale, ne le font que par des motifs personnels, parce que, n'étant que gens fri-

voles et propres à conter *fleurette* dans l'oreille, ils n'auraient pas de quoi figurer dans une grande assemblée où il faudrait discuter avec sérieux, et qu'aussi ils ont peur que leurs œuvres ne soient connues et blâmées. Il entre à ce propos dans des détails de budget, dans des chiffres; l'habile homme sait au fond que tout en politique dépend de là. Commynes, dans ce chapitre, devance les idées réformatrices des Vauban, des d'Argenson. Si j'osais, je dirais que j'aime encore mieux ce chapitre-là qu'un chapitre analogue de Montesquieu. C'est du Montesquieu pris à sa source, au naturel. Le malheur de la France est qu'un tel gouvernement n'ait pas été constitué régulièrement quand le peuple était bon, les Communes consistantes, les grands corps de l'État animés d'un esprit de tradition, et la vitalité du royaume en son entier. Après Louis XIV, après Louis XV, 89 vint trop tard. La société était déjà gâtée.

Je n'irai pas jusqu'à croire que Commynes conseillât la tenue des États à Louis XI, si jaloux et si méfiant en matière d'autorité. Commynes loue fort son maître de l'unité qu'il voulait établir dans son royaume, de l'unité dans les poids et mesures, de l'unité dans les coutumes et de l'espèce de *Code civil* qu'il projetait ; ajoutez-y encore le projet d'abolir les péages à l'intérieur, et d'établir pour le commerce la libre circulation, en rejetant les douanes à la frontière. Mais la pensée de Louis XI n'allait pas au-delà. Ces idées de commynes purent ne lui venir à lui-même qu'après la mort de son maître, quand il eut connu à son tour l'adversité, l'oppression, et qu'il eut pu vérifier par expérience sa maxime : « Les plus grands maux viennent volontiers des plus forts, car

les faibles ne cherchent que patience. » Mais, quelle que soit leur date, dans la vie de Commynes, les idées qu'on vient de voir donnent la mesure de l'étendue de son horizon. C'est le côté le plus sérieux et le plus nouveau par où il a mérité d'être le *bréviaire* des hommes d'État qui ont suivi. En un mot, Commynes est tellement moderne par les idées et par les vues, qu'on pourrait assigner en le lisant (ce qui est bien rare pour les auteurs d'une autre époque) la place qu'il aurait tenue à coup sûr dans notre ordre social actuel, et sous les divers régimes que nous avons traversés depuis 89.

(*Causeries du Lundi*, t. I.)

RABELAIS

Lundi 7 octobre 1850.

Causer avec Rabelais, si on le pouvait en effet, s'il était donné de le saisir un instant tel qu'il fut en réalité, et de l'entendre, que ne donnerait-on point pour cela ? Chacun a son idéal dans le passé, et la nature, la vocation de chaque esprit ne se déclarerait jamais mieux, j'imagine, que par le choix du personnage qu'on irait d'abord chercher si l'on revenait dans un temps antérieur. J'en sais pourtant qui n'auraient aucun choix de préférence et qui iraient indifféremment à l'un ou l'autre, ou même qui n'iraient pas du tout. Laissons ces esprits sans amour et sans flamme, sans désir ; ce sont les tièdes : ils manquent du feu sacré dans les Lettres. J'en sais d'autres qui voudraient courir à plus d'un à la fois, et qui embrasseraient dans leur curiosité et leur tendresse quantité d'auteurs favoris sans trop savoir par lequel commencer. Ces esprits-là ne sont pas indifférents comme les autres ; ils ne sont pas tièdes, mais un peu volages et

libertins : je crains que, nous autres critiques, nous n'en tenions. Mais les bons et louables esprits sont ceux qui ont dans le passé un goût bien net, une préférence bien déclarée, et qui s'en iraient tout droit par exemple à Molière, même sans s'arrêter devant Bossuet, ce sont ceux enfin qui osent avoir une passion, une admiration hautement placée, et qui la suivent. A ce prix-là, si l'on pouvait aller passer une journée tout entière au xvie siècle, et s'en aller causer chacun avec son auteur, avec son philosophe, où iriez-vous ?

Calvin, Rabelais, Amyot, Montaigne, sont les quatre grands prosateurs du xvie siècle, desquels Montaigne et Rabelais peuvent être dits plutôt deux poètes. Je ne compte pas ici une foule d'écrivains secondaires, dignes, à côté d'eux, d'être mentionnés et salués. Or, dans cette journée que je suppose qu'on puisse aller passer au xvie siècle avec son auteur préféré, je doute que Calvin, de nos jours, eut beaucoup de chalands Le bon Amyot nous attirerait assez par son sourire de vieillard aimable et par ses grâces un peu traînantes. Mais Montaigne, tout le monde voudrait aller à lui, tout le monde, excepté un groupe assez nombreux et déterminé, qui, même en regrettant, entre les deux, d'être obligé de choisir, s'en irait faire ses dévotions à Rabelais.

Il y a dans le goût et le culte qu'ont certaines personnes pour Rabelais plus que de l'admiration encore, il y a de cette curiosité excitée qui tient à un coin d'inconnu et de mystère. Nous savons presque à l'avance comment serait Montaigne; nous nous le figurons assez bien tel qu'il nous paraîtrait au premier abord ; mais Rabelais, qui le sait ? On a fort discuté sur la vie

et sur le caractère réel de Rabelais. Je crois, et tout lecteur réfléchi croira de même, que ceux qui se seraient attendus à trouver exactement en lui l'homme de son livre, une espèce de curé-médecin, jovial, bouffon, toujours en ripaille et à moitié ivre, auraient été fort désappointés. La débauche de Rabelais se passait surtout dans son imagination et dans son humeur ; c'était une débauche de cabinet, débauche d'un grand savant, plein de sens, et qui s'en donnait, plume en main, à gorge déployée. Toutefois, je ne suis pas moins persuadé qu'après très peu de temps passé dans son commerce, en pratiquant l'homme de science, d'étude, et sans doute aussi de très bonne compagnie pour son siècle, on devait retrouver au fond et bien vite le railleur incomparable. Il était impossible que le jet naturel d'une telle veine se contînt et ne sortît pas. La personne de l'homme, si noble de prestance et si vénérable qu'elle pût être au premier aspect, devait par instants s'animer et se réjouir aux mille saillies de ce génie intérieur, de cette belle humeur irrésistible qui s'était jouée dans son roman, ou plutôt dans son théâtre. Je dirai cela de Rabelais comme de Molière. Ce dernier n'était pas toujours gai et plaisant, tant s'en faut ; on l'appelait *le Contemplatif ;* il avait même de la tristesse, de la mélancolie, quand il était seul. Mais il est immanquable qu'excité et une fois poussé dans l'entretien, il devait redevenir le Molière que nous savons. Ainsi sans doute de Rabelais.

Les chapitres XXIIe et XXIVe du premier livre sont vraiment admirables, et nous offrent le plus sain et le plus vaste système d'éducation qui se puisse imaginer, un système mieux ménagé que celui de l'*Emile,*

à la Montaigne, tout pratique, tourné à l'utilité, au développement de tout l'homme, tant des facultés du corps que de celles de l'esprit. On y reconnaît à chaque pas le médecin éclairé, le physiologiste, le philosophe.

Gargantua s'éveille à quatre heures du matin environ : pendant sa première toilette, on lui lit quelques pages de la sainte Écriture, hautement et clairement, de manière à élever dès le matin son esprit vers les œuvres et les jugements de Dieu. Suivent quelques détails d'hygiène, car le médecin en Rabelais n'oublie rien. Après quoi, le précepteur emmène son élève, et lui montre l'état du ciel qu'ils avaient également observé la veille au soir avant de se coucher ; il lui fait remarquer les différences de position, les changements des constellations et des astres, car chez Rabelais, l'astronome, celui qui avait publié des almanachs, n'est pas moins habile que le médecin, et il ne veut considérer comme étrangère aucune science, aucune connaissance humaine et naturelle.

Sur ce point de la connaissance physique du ciel, nous avons bien peu profité en éducation depuis Rabelais. Quoique Newton soit venu, et quoique M. Arago ait donné le signal dans ses leçons de l'Observatoire, l'enseignement journalier n'y a rien gagné. Nous, qui rougirions d'ignorer la géographie et ses divisions principales, nous n'avons qu'à lever les yeux vers le ciel pour voir que nous ignorons à peu près tout de cette cosmographie sublime qu'il suffirait cependant de quelques soirées et d'un démonstrateur pour nous apprendre. Ponocrates aurait rougi que son élève restât dans une telle ignorance d'un spectacle si majestueux et si habituel.

Après cette petite leçon en plein air, viennent les leçons du dedans, *trois bonnes heures* de lecture ; puis les jeux ; la balle, la paume, tout ce qui peut servir « à galamment exercer le corps, comme ils avaient auparavant exercé les âmes. » C'est ce mélange et ce juste équilibre qui caractérise la véritable et complète éducation selon Rabelais : le médecin, l'homme qui sait les rapports du physique au moral et qui consulte en tout la nature, se retrouve en lui à chaque prescription.

A table, à ce qu'on appelait alors le dîner (et que nous appellerions le déjeuner), il ne fait manger à son élève que ce qu'il faut pour apaiser *les abois de l'estomac ;* il veut que ce dîner, ce premier repas, soit *sobre et frugal*, lui réservant un souper plus large et copieux. Pendant ce repas du matin, à propos de chaque mets, l'entretien roule sur la vertu, propriété et nature des objets, des viandes, poissons, herbes ou racines. On rappelle les passages des anciens qui en ont parlé ; au besoin, on se fait apporter les livres ; sans s'en apercevoir, l'élève devient aussi savant qu'un Pline, « et n'était médecin alors qui en sut la moitié autant qu'il faisait. »

Après les repas viennent les cartes, mais c'est encore pour apprendre, sous ce prétexte, mille petites gentillesses et inventions nouvelles, qui toutes dépendent de l'arithmétique et des nombres. Le jeune Garguantua fait de la sorte ses *récréations mathématiques* en se jouant.

La digestion faite, et après quelques soins d'hygiène encore, que je passe sous silence, mais que Rabelais ne sous-entend jamais, on se remet à l'étude pour la seconde fois et sérieusement, *par trois heures*

ou davantage. Après quoi vers l'heure de deux ou trois heures après-midi environ, on sort de l'hôtel et l'on va en compagnie de l'écuyer *Gymnaste* s'essayer à l'art de la chevalerie et à la gymnastique. Garguantua, sous un si habile maître, profite hardiment et utilement. Il ne s'amuse pas à rompre des lances, « car c'est la plus grande rêverie du monde, remarque Rabelais, de dire : *J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille;* un charpentier en ferait bien autant; mais une louable gloire, c'est d'une lance d'avoir rompu dix de ses ennemis. » Ne sentez-vous pas déjà comme le bon sens se substitue au faux point d'honneur, et comme ce Rabelais, qui ne fait rien par gloriole et par crânerie, va corriger désormais les derniers des Bayards? Ils ne se corrigeront que trop.

Ici, dans la description des divers exercices, manège, chasse, lutte, natation, Rabelais s'amuse : ces tours de force de maître Gymnaste deviennent, sous sa plume, des tours de force de la langue. La prose française fait là aussi sa gymnastique, et le style s'y montre prodigieux pour l'abondance, la liberté, la souplesse, la propriété à la fois et la verve. Jamais la langue, jusque-là, ne s'était trouvée à pareille fête.

C'est vraiment un admirable tableau idéal d'éducation, où presque tout devient sérieux, si on le réduit, du géant Garguantua, à des proportions un peu moindres. Il y a de l'excès, de la charge assurément dans tout l'ensemble, mais c'est une charge qu'il est facile de ramener au vrai, et dans le sens juste de l'humaine nature. Le caractère tout nouveau de cette éducation est dans le mélange du jeu et de l'étude, dans ce soin de s'instruire de chaque matière en s'er

servant, de faire aller de pair les livres et les choses de la vie, la théorie et la pratique, le corps et l'esprit, la gymnastique et la musique, comme chez les Grecs, mais sans se modeler avec idolâtrie sur le passé, et en ayant égard sans cesse au temps présent et à l'avenir.

Nous avons dans ce cours d'éducation et d'étude à l'usage du jeune Garguantua le premier modèle de ce qu'ont représenté depuis, plus au sérieux, mais non plus sensément, Montaigne, Charron, l'école de Port-Royal par endroits et parties, cette école chrétienne qui ne se savait pas si fort à cet égard dans la même voie que Rabelais, l'étrange précurseur ! Nous avons d'avance, dans une vue et une gaieté de génie, ce que Jean-Jacques étendra dans l'*Emile* en le systématisant, et Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Études de la Nature* en l'affadissant.

Ce plan d'éducation que j'admire chez Rabelais, chez Montaigne, chez Charron et chez quelques-uns de leurs successeurs, avait une grande opportunité quand il s'agissait d'émanciper la jeunesse, de l'affranchir des méthodes serviles et accablantes et de ramener les esprits aux voies naturelles. On a pour réaliser ce programme, même après trois siècles, bien des progrès à faire encore. Toutefois, rappelons-nous bien que ces méthodes nouvelles, et, avant tout, agréables, d'apprendre les sciences aux enfants moyennant un précepteur ou un gouverneur pour chacun, ne tiennent nul compte des difficultés inhérentes à l'éducation publique et de celles qui dépendent de l'ordre de la société même. Dans celle-ci en effet, et à mesure

qu'on avance dans la vie, que de fatigues, que de luttes et de peines n'a-t-on pas à supporter ! Il n'est pas mal de s'y être accoutumé de longue main par l'éducation, et qu'on ait à y sentir de bonne heure le poids des choses. Un philosophe du XVIIIe siècle plus sensé que Jean-Jacques (Galiani), recommande deux points avant tout dans l'éducation : apprendre aux enfants à supporter l'injustice; leur apprendre à supporter l'ennui.

Mais Rabelais ne voulait que jeter à l'avance quelques idées de grand sens et d'à-propos dans un rire immense : ne lui en demandez pas davantage. Il y a de tout dans son livre, et chaque admirateur peut se flatter d'y découvrir ce qui est le plus analogue à son propre esprit. Mais aussi il s'y voit assez de parties tout à fait comiques et franchement réjouissantes pour justifier son renom et sa gloire devant tous. Le reste est contestable, équivoque, sujet à controverse et à commentaire. Les lecteurs qui sont de bonne foi avoueront qu'ils ont peine à mordre à ces endroits-là et même à les entendre. Ce qui est incontestablement admirable, c'est la forme du langage, l'ampleur et la richesse des tours, le jet abondant et intarissable de la parole. Son français sans doute, malgré les moqueries qu'il fait des *latinisants* et des *grécisants* d'alors, est encore bien rempli et comme farci des langues anciennes; mais il l'est par une sorte de nourriture intérieure, sans que cela lui semble étranger, et tout, dans sa bouche, prend l'aisance du naturel, de la familiarité et du génie.

(*Causeries du Lundi*, t. III).

MONTAIGNE

Lundi 28 avril 1851.

Montaigne avait l'âme simple, naturelle, populaire, et des plus heureusement tempérées. Né d'un père excellent et qui, médiocrement instruit, avait donné avec un véritable enthousiasme dans le mouvement de la Renaissance et dans toutes les nouveautés *libérales* de son temps, il avait corrigé ce trop d'enthousiasme, de vivacité et de tendresse, par une grande finesse et justesse de réflexion; mais il n'en avait point abjuré le fond originel. Il n'y a guère plus de trente ans que, lorsqu'on avait à parler du XVIe siècle, on en parlait comme d'une époque *barbare,* en ne faisant exception que pour le seul Montaigne: il y avait là erreur et ignorance. Le XVIe siécle était un grand siècle, fécond, puissant, très savant, déjà très délicat par portions, quoiqu'il soit bien rude et violent et qu'il ait l'air encore grossier par bien des aspects. Ce qui lui manquait surtout, c'était le goût, si l'on entend par goût le choix net et parfait, le dégagement des éléments du beau. Mais ce goût-là, dans

les âges suivants, est trop vite devenu du dégoût. Pourtant, si en littérature il est indigeste, dans les arts proprement dits, dans ceux de la main et du ciseau, même en France, le XVI[e] siècle est fort supérieur par la qualité du goût aux deux siècles suivants ; il n'est ni maigre ni massif, ni lourd ni contourné. En art, il a le goût riche et fin, libre à la fois et compliqué, antique tout ensemble et moderne, tout à fait particulier et original. Dans l'ordre moral il reste inégal et très mélangé. C'est le siècle des contrastes, et des contrastes dans toute leur rudesse, siècle de philosophie déjà et de fanatisme, de scepticisme et de forte croyance. Tout s'y entre-choque, s'y heurte ; rien ne s'y fond encore et ne s'y nuance. Tout y fermente, il y a chaos ; chaque coup de soleil y fait orage. Ce n'est pas un siècle doux ni qu'on puisse appeler un siècle de lumières, c'est un âge de lutte et de combats. La grande singularité de Montaigne, et ce qui fait de lui un *phénomène,* c'est d'avoir été la modération, le ménagement et le tempérament même en un tel siècle.

Tel qu'il est, Montaigne est notre Horace ; il l'est par le fond, il l'est par la forme souvent et l'expression, bien que par celle-ci il aille souvent aussi jusqu'au Sénèque. Son livre est un trésor d'observations morales et d'expérience ; à quelque page qu'on l'ouvre et dans quelque disposition d'esprit, on est assuré d'y trouver quelque pensée sage exprimée d'une manière vive et durable, qui se détache aussitôt et se grave, un beau sens dans un mot plein et frappant, dans une seule ligne forte, familière ou grande. Tout son livre, a dit Étienne Pasquier, est un vrai *séminaire* de belles

et notables sentences ; et elles entrent d'autant mieux qu'elles courent et se pressent, et ne s'affichent pas ; il y en a pour tous les âges et pour toutes les heures de la vie : on ne peut le lire quelque temps sans en avoir l'âme toute remplie et comme tapissée, ou, pour mieux dire, toute armée et toute revêtue. On vient de voir qu'il a plus d'un conseil utile et d'une consolation directe à l'usage de l'honnête homme né pour la vie privée et engagé dans les temps de trouble et de révolution. A quoi j'ajouterai encore un de ces conseils qu'il adresse à ceux qui, comme moi et comme bien des gens de ma connaissance, subissent les tourmentes politiques sans les provoquer jamais et sans se croire d'étoffe non plus à les conjurer. Montaigne, ainsi que ferait Horace, leur conseille, tout en s'attendant de longue main à tout, de ne pas tant se préoccuper à l'avance, de profiter jusqu'au bout, dans un esprit libre et sain, des bons moments et des intervalles lucides ; il fait là-dessus de piquantes et justes comparaisons coup sur coup, et termine par celle-ci, qui me paraît la plus jolie, et qui d'ailleurs est tout à fait de circonstance et de saison : c'est folie et fièvre, dit-il, de « *prendre votre robe fourrée dès la Saint-Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël.* »

(*Causeries du Lundi,* t. IV).

AMYOT

Lundi 25 août 1851.

Amyot est un des noms les plus célèbres de notre vieille littérature, on dit *le bon Amyot*, sans trop savoir, comme *le bon Henri IV*, comme *le bon La Fontaine*. Aucun nom littéraire de son siècle (si l'on excepte Montaigne) ne jouit d'une faveur aussi universelle. Quand il s'agit d'une jolie et gracieuse naïveté de langage, on dit aussitôt, pour la définir : C'est de la langue d'Amyot. Ce simple traducteur de Plutarque s'est acquis la gloire personnelle la plus enviable ; on le traite comme un génie naturel et original. Il semble qu'à travers ses traductions on lise dans sa physionomie, et qu'on l'aime comme s'il nous avait donné ses propres pensées.

Un poète italien moderne, Leopardi, enviant la gloire de ces opportuns et heureux traducteurs italiens qui se sont enchaînés à quelque illustre classique des Anciens pour n'en plus être séparé, s'écrie : « Qui ne sait que Caro vivra autant que Virgile, Monti autant qu'Homère, Bellotti autant que Sophocle? *Oh!*

la belle destinée de ne pouvoir plus mourir, sinon avec un immortel ! » Tel est le lot et le bonheur d'Amyot. Il a contribué à rendre Plutarque populaire, et Plutarque le lui a rendu en le faisant immortel.

C'est justice quand on y regarde bien. Et cependant toute faveur, en se prolongeant dans la postérité, rencontre ses épreuves et ses retours, et la réputation d'Amyot n'a pas été sans quelque flux et reflux. On s'est demandé si, en un siècle aussi riche que le seizième, en un siècle qui possédait un si grand nombre d'écrivains énergiques, colorés, vifs, naïfs, ou même gracieux par endroits, il était juste de transférer tout l'honneur de la naïveté, de la grâce et de l'éloquence sur un simple traducteur. Examinant ses traductions en elles-mêmes, des érudits et des critiques exacts y ont relevé des fautes, des inadvertances, des infidélités de divers genres. Mais tout cela dit, le tout examiné et débattu, Amyot garde sa place et la gardera ; et il la mérite. Il la mérite, nous dit Montaigne, excellent juge, pour *la naïveté et pureté d'un langage en quoi il surpasse tous les autres*, pour *la constance d'un si long travail*, pour *la profondeur de son savoir*, ayant pu développer si heureusement *un auteur si épineux et ferré* que Plutarque (car il n'est pas besoin de savoir le grec pour sentir qu'on est porté avec Amyot dans un courant de sens continu, et que, sauf tel ou tel point de détail, il est maître de son sujet et dans l'esprit de l'ensemble). « Mais surtout, ajoute Montaigne, je lui sais bon gré d'avoir su tirer et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier. » Et il ajoute avec un vif sentiment de ce bienfait :

« Grâce à lui, nous osons à cette heure, et parler et écrire ; les dames en régentent les maîtres d'école : *c'est notre bréviaire.* » Rien ne saurait prévaloir contre un tel témoignage. Il est juste que la récompense des écrivains se mesure à l'étendue de l'influence qu'ils exercent, quand cette influence est toute bienfaisante et salutaire. Amyot a rendu des services ; 1° un service inappréciable à la langue, en la répandant et en la popularisant dans ses meilleurs tours, dans son économie la plus ample et la plus facile, dans sa diction la plus large et la plus sincère, à l'aide de l'intérêt qui s'attachait aux Vies de Plutarque ; 2° il a rendu un service non moindre à la raison et au bon sens public en faisant circuler Plutarque, et ses trésors de vertu antique et de morale, dans toutes les mains, à l'aide d'une langue si claire, si facile, si diffuse, si courante et si riante. Il y a eu bien du bonheur dans un tel choix : comment s'étonner qu'il soit entré de la faveur dans la justice et quelque entrainement dans la reconnaissance ?

On ferait de la réputation d'Amyot le plus piquant chapître, ou plutôt M. de Blignières [1] l'a fait. On a vu les louanges de Vaugelas proclamant Amyot, l'un des pères de notre langue. Amyot, avec son excellent français de Melun, était beaucoup plus agréé alors de l'Académie naissante que Montaigne, suspect de néologisme et de *gasconisme.* Boileau raillait Tallemand qui se mêlait de traduire Plutarque, en l'appelant *le sec traducteur du français d'Amyot.* Racine lisait Amyot à Louis XIV, et, à force d'adresse, il le lui faisait goûter.

(1) Essai sur Amyot, 1851.

Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, citait Amyot comme exemple de ce qu'il y a de plus regrettable dans le vieux langage. Au commencement du XVIII[e] siècle, Massillon me paraît souvent un Amyot en chaire, par l'ampleur et l'économie de ses phrases, comme par la riche et un peu diffuse abondance de sa morale. Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre profitèrent beaucoup d'Amyot, Rousseau enfant n'avait pas de lecture plus favorite que Plutarque, et il s'y abreuvait par Amyot aux sources de la plus pure et de la moins genevoise des langues. Bernardin de Saint-Pierre, qui cite perpétuellement Plutarque, ne le fait que dans le texte d'Amyot. Un critique de nos jours, que j'aime à citer comme le plus fin et le plus délicat des esprits, M. Joubert, qui parle admirablement de Plutarque et sans superstition, a dit : « toute l'ancienne prose française fut modifiée par le style d'Amyot et le caractère de l'ouvrage qu'il avait traduit. En France, la traduction d'Amyot est devenue un ouvrage original. » Ç'a été mon point de départ, et ce sera là aussi mon unique conclusion.

(*Causeries du Lundi*, t. IV).

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Lundi 24 juillet 1854.

La postérité, qui s'inquiète peu des souffrances des hommes et des traverses qu'ils ont eu à supporter dans leur vie; qui les prend, quand elle a à s'occuper d'eux, par leur ensemble, et qui aime à les voir sous leurs aspects principaux, a fait à d'Aubigné une belle place et de plus en plus distincte. Elle lui sait gré avant tout d'être un peintre, et de ce don énergique et coloré de la parole par lequel elle est mise en communication avec le passé. Sans se dissimuler quelques exagérations de ton et les jactances ou les fougues de pinceau, elle reconnaît en lui la force, la conviction, l'honneur, ce qui rachète bien des défauts et des faiblesses; elle l'accepte volontiers, malgré les contradictions et les disparates, comme le représentant de ce vieux parti dont il avait le culte et dont il cherche à rehausser la mémoire. Le duc de Mayenne, interrogé un jour par des amis de d'Aubigné sur la manière dont s'était passé le combat d'Arques et sur ce qui avait précipité la victoire, après quelques essais d'explication, et se sentant trop pressé, finit par répondre:

« Qu'il dise que c'est la vertu de la vieille phalange huguenote et de gens qui de père en fils sont apprivoisés à la mort. » D'Aubigné, qui prend au pied de la lettre la réponse du duc de Mayenne, s'est donné pour tâche dans son histoire, de raconter les exploits et de produire les preuves de cette vertu guerrière, d'en retracer l'âge héroïque dans ses diverses phases : c'est sa page à lui, c'est son coin dans le tableau de son siècle ; et il l'a traité avec assez d'impartialité en général, avec assez de justice rendue au parti contraire, pour qu'on lui accorde à lui-même, tous les honneurs dus finalement à un champion de la minorité et à un courageux vaincu. A la première vue, il a une physionomie grandiose et une ride austère qui étonne, et qui semble accuser en lui et en ses contemporains une race plus forte que celle d'aujourd'hui. Tel fut, en l'abordant, mon impression première et de jeune homme, il y a plus de vingt-cinq ans ; ce qui me faisait dire avec Virgile, parlant du laboureur qui découvre de grands ossements dans le sillon :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Telle est encore aujourd'hui mon impression réfléchie, après cette seconde étude ; et je redirai avec une légère variante, et en usant cette fois de vers de Lucrèce :

Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset.

« Les hommes de ce temps étaient beaucoup plu vigoureux et durs que ceux d'aujourd'hui, ce qui devait être, parce que le sol qui les avait portés avait plus de dureté et de vigueur. »

(*Causeries du Lundi,* t. X).

RONSARD

13 octobre 1855.

Il est jeune quand il conçoit son dessein : pourtant il a déjà vécu, voyagé; il a fait légèrement ses premières études et les a manquées; il est devenu page, et encore enfant il a couru le monde; il est allé en Angleterre, en Écosse, en Hollande, en Allemagne, en Piémont. A le voir, on le croirait tout destiné au monde et aux armes, voué au service des princes. Il est de belle taille, de mine élégante, alerte et adroit aux exercices du corps, le front ouvert, l'air noble et généreux; il a la conversation agréable et facile. Une surdité qui lui survient et qui l'afflige dès la jeunesse lui est un premier temps d'arrêt, un premier rappel intérieur qui le sollicite à la retraite. Et surtout il y avait alors dans l'air un grand souffle et un grand courant qui enlevait et qui embrâsait toutes les âmes studieuses, et, parmi les ignorants mêmes, tous ceux qui étaient capables d'une ambition vraiment libérale.

Ce mouvement de la Renaissance, comme on l'a vu du mouvement de 89, était un de ces puissants et fé-

conds orages auxquels la jeunesse ne résiste pas. Ronsard en fut atteint; Lazare de Baïf, auprès duquel il avait été quelque temps en Allemagne, l'initia à ce goût nouveau d'études. Ronsard prit une grande résolution. A l'âge de dix-sept ans, après sept ou huit années de courses, de dissipations, il se dit qu'il fallait être homme, compter dans son temps par un genre d'ambition et de succès qui ne ressemblât point à un autre, et cueillir la seule palme qui ne se flétrit pas.

De retour à Paris, il s'enferma dans un collège auprès de Jean Dorat pour maître, et pendant sept ans (1542-1549), avec quelques condisciples de sa trempe et qu'il excitait de sa propre ardeur, il refit de fond en comble son éducation. Il lut tous les poètes anciens, surtout les Grecs, chose très neuve alors en France. Ce que fera un jour Alfieri à un âge plus avancé, Ronsard le fit plus jeune, mais par un même principe d'opiniâtre volonté; il se dit : « Je serai poète, je le suis; » et il le fut. Il sortit de là plein d'enthousiasme et chargé de munitions poétiques, et il leva son drapeau. Lui et ses amis ils avaient conjuré ensemble pour que la langue française eût enfin une haute poésie, et ils se mirent incontinent à l'œuvre pour la lui donner (1550).

Ici j'entends des érudits de nos jours qui en parlent bien à leur aise, et qui disent (Messieurs de Schlegel en tête) : Cette poésie française élevée existait au moyen âge, elle était dans les romans de chevalerie, dans ces chansons de Geste qu'on exhume chaque jour, dans ces traditions vraiment modernes où il fallait l'aller chercher comme à sa source naturelle, et non chez les Grecs et les Latins. Le poète polonais Mickiewicz, dans ses considérations d'histoire littéraire, adresse un reproche de ce genre à Ronsard; il

l'accuse d'avoir rompu avec la tradition du moyen âge, et d'avoir jeté la poésie française dans la route qu'elle n'a plus quittée. Tout ce qu'on a dit plus vulgairement de Malherbe, il l'impute à Ronsard, et il a raison en un certain sens. La poésie française classique, à proprement parler, date bien de celui-ci, et Malherbe n'a fait que recommencer l'œuvre en la corrigeant, en la prenant d'un cran plus bas. Les critiques étrangers romantiques sont donc sévères à Ronsard et à l'esprit même de sa tentative, en tant que revenant sans discrétion à l'antiquité : de sorte qu'en se chargeant de défendre et de maintenir ce brave poëte, on a à la fois affaire et aux classiques français qui ne veulent pas reconnaître en lui leur grand-père, et aux plus éclairés des romantiques étrangers qui le traitent comme le premier en date de nos classiques. On est entre deux feux.

Mais dans ces considérations générales où l'on opère sur des siècles et des âges tout entiers, et où la critique parcourt à vol d'oiseau d'immenses espaces, on oublie trop un point essentiel, c'est que le poëte vient à une heure précise et à un moment. Or, au moment où s'essaya Ronsard, la tradition du moyen âge chez nous était toute dispersée et rompue, sans qu'il eût à s'en mêler ; ces grands poëmes et chansons de Geste, qui reparaissent aujourd'hui un à un dans leur vrai texte, grâce à un labeur méritoire, étaient tous en manuscrit, enfouis dans les bibliothèques et complètement oubliés ; on n'aurait trouvé personne pour les déchiffrer et les lire. Depuis un siècle on n'avait sur tout cela en France que des romans en prose interminables, affadissants. Rabelais après Villon était venu, et avait fait sa parodie bouffonne, dont

le rire au loin retentissait. Ronsard, qui n'avait pas le génie et qui n'était qu'un homme de talent poussé d'érudition, prit la poésie française au point où elle était, et vit, avant tout, un progrès à faire, une victoire à remporter sur Marot et sur Mellin de Saint-Gelais. Il marque nettement chez nous l'époque et l'avènement de la Renaissance, et en est le produit direct en français : elle avait retardé jusque-là, elle fit irruption avec lui.

(*Causeries du Lundi*, t. XII).

MALHERBE

Lundi 18 avril 1853.

Depuis l'ode de bienvenue à la reine Marie de Médicis, cinq années s'écoulèrent encore avant que Malherbe fût appelé à la Cour où ses compatriotes Du Perron et Des Yveteaux avaient parlé de lui et l'avaient recommandé au roi. Mais à partir de septembre 1605, il y fut introduit et aussitôt en pied ; à peu près inconnu de la veille, il y prend sa place dès le premier jour, et son astre règne. Il avait pour lors cinquante ans. Sa vie, depuis cette heure, est en pleine lumière ; ses singularités, ses moindres mots ont été recueillis. Tranchant, exclusif, grondeur, bourru même, avare ou du moins positif, cynique parfois, n'oublions jamais le bon sens qui se mêle à ses saillies et qu'il observe toujours jusque dans ses accès d'enthousiasme et d'orgueil. Sa verve même, quand elle lui vient, se combine avec une certaine habitude raisonnable qui est le propre de la race française en poésie, et qu'il a contribué à fortifier. Jusque dans les familiarités et les inélégances de sa conversation, il avait cela du poète que, s'il parlait peu, « il ne disait mot qui ne portât. »

Dans ses œuvres rares, difficiles, toujours remaniées, qu'il prise haut, mais qu'il n'estima jamais assez terminées pour en publier lui-même le Recueil, il semble avoir cherché surtout à donner des exemples d'une nouvelle et meilleure manière de faire ; on dirait qu'il n'a voulu que changer le procédé et remonter l'instrument plutôt que d'en user largement lui-même. Ne lui demandons que quelques strophes. Les quatre stances où il a paraphrasé une partie du Psaume CXLV sont parfaites :

N'espérons plus, mon Ame, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer !...

Quelques strophes de ce ton suffisent pour réparer une langue et pour monter une lyre. Celles-ci sont des derniers temps de sa vie ; car sa vieillesse est allée jusqu'au terme en s'affermissant et en se perfectionnant. Son ode à Louis XIII partant pour la Rochelle (1627), qu'il a faite à soixante-douze ans, est la plus complète de toutes, la plus hardie de composition, de style, d'images, et vers la fin la plus virilement touchante :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages,
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
Je les possédais jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours...

Le ton de Corneille y est déjà trouvé. Ne prenons Malherbe que là où il est bon, là où il est excellent. Retranchons le reste ; nous-mêmes soyons-lui Malherbe. Cette belle ode finale à Louis XIII commence en ces mots : *Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête!...* Malherbe a de ces brusqueries majestueuses ; il débute bien ; il entonne son chant avec vigueur et avec essor en l'accompagnant d'un geste haut et souverain. Cela se retrouve chez lui dans les petites pièces comme dans les grandes; ainsi dans ce sonnet au cardinal Richelieu : *A ce coup, nos frayeurs n'auront plus de raison...* Le sonnet, la chanson même chez Malherbe ont de la tournure et de la fierté : cela dure peu, la voix chez lui se casse vite, mais le ton est donné. Il porte le mouvement lyrique jusque dans les moindres choses. On aurait lu, aujourd'hui, dans une demi-heure tout ce qui est à retenir de Malherbe : on commencerait par ses fameuses stances à Du Perrier, stances qui elles-mêmes sont de moitié trop longues : il aurait fallu un second Malherbe pour les abréger. On mettrait au premier rang quelques morceaux que le poète n'a point achevés, tels que le fragment *aux Mânes de Damon* où se trouve cette belle stance sur l'Orne et ses campagnes, le seul endroit où il ait exprimé avec vérité et largeur le sentiment de la nature champêtre. On a de Malherbe quelques belles strophes *d'attente* qui étaient toutes taillées pour des odes qui ne sont point venues ; ce sont des ébauches fières, un peu roides, des jets de marbre coupé court, mais qui sentent un mâle ciseau. En tout, Malherbe, même dans sa maigreur et son peu d'étoffe, est toujours digne et a des moments d'une élégance parfaite et ravissante. C'est un gentilhomme lyrique qui s'entend admirable-

ment à draper son court manteau, et qui laisse voir jusque dans la pauvreté bien de la distinction et de la noblesse naturelle.

On a dit de nos jours avec un grain de malice et un coin de vérité ; « La poésie française, au temps de Henri IV, était comme une demoiselle de trente ans qui avait déjà manqué deux ou trois mariages, lorsque, pour ne pas rester fille, elle se décida à faire un mariage de raison avec M. Malherbe, lequel avait la cinquantaine. » Mais ce ne fut pas seulement un mariage de raison que la poésie française contracta alors avec Malherbe, ce fut un mariage d'honneur. Elle trouvait un honnête homme et sensé, et qui, s'il ne lui donna pas tous les agréments, la mit hors d'état désormais de déchoir et l'ennoblit.

Nous ne connaissons Malherbe que déjà gris et ridé, dans sa verte vieillesse. A en juger par ce qu'on a dit de lui, on croirait qu'il a eu de la jeunesse à peine ; il en a eu pourtant, et il l'a sentie. N'est-ce pas lui qui a fait ces vers délicieux qui expriment comme dans un regret rapide et sobre les premières grâces de la vie :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

Il y a quelquefois chez Malherbe une grâce fine et rare qui, au milieu de cette hauteur et de cette roideur lyrique, a tout son prix.

(*Causeries du Lundi*, t. VIII).

CORNEILLE

1828

L'état général de la littérature au moment où un nouvel auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre que lui a départi la nature, voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre pour faire à chacune sa part, et déterminer nettement ce qui revient de droit au pur génie. Or, quand Corneille, né en 1606, parvint à l'âge où la poésie et le théâtre durent commencer à l'occuper, vers 1624, à voir les choses en gros, d'un peu loin, et comme il les vit d'abord du fond de sa province, trois grands noms de poëtes, aujourd'hui fort inégalement célèbres, lui apparurent avant tous les autres, savoir : Ronsard, Malherbe et Théophile. Ronsard, mort depuis longtemps, mais encore en possession d'une renommée immense, et représentant la poésie du siècle expiré: Malherbe vivant, mais déjà vieux, ouvrant la poésie du nouveau siècle, et placé à côté de Ronsard par ceux qui ne regardaient pas de si près aux détails des

querelles littéraires ; Théophile enfin, jeune, aventureux, ardent, et par l'éclat de ses débuts semblant promettre d'égaler ses devanciers dans un prochain avenir.

Quant au théâtre, il était occupé depuis vingt ans par un seul homme, Alexandre Hardy, auteur de troupe, qui ne signait même pas ses pièces sur l'affiche, tant il était notoirement le *poète dramatique* par excellence. Sa dictature allait cesser, il est vrai ; Théophile, par sa tragédie de *Pyrame et Thisbé*, y avait déjà porté coup ; Mairet, Rotrou, Scudéry, étaient près d'arriver à la scène. Mais toutes ces réputations à peine naissantes, qui faisaient l'entretien précieux des ruelles à la mode, cette foule de beaux esprits de second et de troisième ordre, qui fourmillaient autour de Malherbe, au-dessous de Maynard et de Racan, étaient perdus pour le jeune Corneille, qui vivait à Rouen, et de là n'entendait que les grands éclats de la rumeur publique. Ronsard, Malherbe, Théophile et Hardy, composaient donc à peu près sa littérature moderne.

Élevé d'ailleurs au collège des jésuites, il y avait puisé une connaissance suffisante de l'antiquité ; mais les études du barreau, auquel on le destinait, et qui le menèrent jusqu'à sa vingt et unième année, en 1627, durent retarder le développement de ses goûts poétiques.

Depuis 1629, époque où Corneille vint pour la première fois à Paris, jusqu'en 1636, où il fit représenter *le Cid*, il acheva réellement son éducation littéraire, qui n'avait été qu'ébauchée en province. Il se mit en relation avec les beaux esprits et les poètes du temps,

surtout avec ceux de son âge, Mairet, Scudéry, Rotrou : il apprit ce qu'il avait ignoré jusque-là, que Ronsard était un peu passé de mode, et que Malherbe, mort depuis un an, l'avait détrôné dans l'opinion ; que Théophile, mort aussi, ne laissait qu'une mémoire équivoque et avait déçu les espérances, que le théâtre s'ennoblissait et s'épurait par les soins du cardinal-duc ; que Hardy n'en était plus à beaucoup près l'unique soutien, et qu'à son grand déplaisir une troupe de jeunes rivaux le jugeaient assez lestement et se disputaient son héritage. Corneille apprit surtout qu'il y avait des règles dont il ne s'était pas douté à Rouen, et qui agitaient vivement les cervelles à Paris : de rester durant les cinq actes au même lieu ou d'en sortir, d'être ou de n'être pas dans les vingt-quatre heures, etc. Les savants et les réguliers faisaient la guerre aux déréglés et aux ignorants. Mairet tenait pour ; Claveret se déclarait contre : Rotrou s'en souciait peu ; Scudéry en discourait emphatiquement.

Dans les diverses pièces qu'il composa en cet espace de cinq années, Corneille s'attacha à connaître à fond les habitudes du théâtre et à consulter le goût du public ; nous n'essaierons pas de le suivre dans ces tâtonnements. Il fut vite agréé de la ville et de la cour ; le cardinal le remarqua et se l'attacha comme un des cinq auteurs ; ses camarades le chérissaient et l'exaltaient à l'envi. Mais il contracta en particulier avec Rotrou une de ces amitiés si rares dans les lettres, et que nul esprit de rivalité ne put jamais refroidir. Moins âgé que Corneille, Rotrou l'avait pourtant précédé au théâtre, et, au début, l'avait aidé de quelques conseils. Corneille s'en montra reconnaissant au point de donner à son jeune ami le nom touchant de

père; et certes s'il nous fallait indiquer, dans cette période de sa vie, le trait le plus caractéristique de son génie et de son âme, nous dirions que ce fut cette amitié tendrement filiale pour l'honnête Rotrou. Il y avait là-dedans, selon nous, plus de présage de grandeur sublime que dans *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Suivante*, *la Place Royale*, *l'Illusion*, et pour le moins autant que dans *Médée*.

Cependant Corneille faisait de fréquentes excursions à Rouen. Dans l'un de ces voyages, il visita un M. de Châlons, ancien secrétaire des commandements de la reine-mère, qui s'y était retiré dans sa vieillesse : « Monsieur, lui dit le vieillard après les premières « félicitations, le genre de comique que vous em- « brassez ne peut vous procurer qu'une gloire passa- « gère. Vous trouverez dans les Espagnols des sujets « qui, traités dans notre goût par des mains comme « les vôtres, produiraient de grands effets. Apprenez « leur langue, elle est aisée ; je m'offre de vous mon- « trer ce que j'en sais, et, jusqu'à ce que vous soyez « en état de lire par vous-même, de vous traduire « quelques endroits de Guillen de Castro. » Ce fut une bonne fortune pour Corneille que cette rencontre ; et dès qu'il eut mis le pied sur cette noble poésie d'Espagne, il s'y sentit à l'aise comme en une patrie. Génie loyal, plein d'honneur et de moralité, marchant la tête haute, il devait se prendre d'une affection soudaine et profonde pour les héros chevaleresques de cette brave nation. Son impétueuse chaleur de cœur, sa sincérité d'enfant, son dévouement inviolable en amitié, sa mélancolique résignation en amour, sa religion du devoir, son caractère tout en dehors, naïvement grave et sentencieux, beau de fierté et de

prud'homie, tout le disposait fortement au genre espagnol ; il l'embrassa avec ferveur, l'accommoda, sans trop s'en rendre compte, au goût de sa nation et de son siècle, et s'y créa une originalité unique au milieu de toutes les imitations banales qu'on en faisait autour de lui. Ici, plus de tâtonnements ni de marche lentement progressive, comme dans ses précédentes comédies. Aveugle et rapide en son instinct, il porte du premier coup la main au sublime, au glorieux, au pathétique, comme à des choses familières, et les produit en un langage superbe et simple que tout le monde comprend, et qui n'appartient qu'à lui. Au sortir de la première représentation du *Cid*, notre théâtre est véritablement fondé ; la France possède tout entier le grand Corneille ; et le poète triomphant, qui, à l'exemple de ses héros, parle hautement de lui-même comme il en pense, a droit de s'écrier, sans peur de démenti, aux applaudissements de ses admirateurs et au désespoir de ses envieux :

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer je ne fais point de ligue ;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue ;
Et mon ambition, pour faire un peu de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.
Mon travail, sans appui, monte sur le théâtre ;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre.

Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois des applaudissements ;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans ;
Par leur seule beauté ma plume est estimée ;

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal [1].

(*Portraits littéraires*, t. I).

[1] Il sent bien qu'il va un peu loin et s'en excuse :

Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous.
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous!

Ceci devient malin; on croirait que c'est du La Fontaine.
(S. B.).

RACINE

Décembre 1829.

Les grands poètes, les poètes de génie, indépendamment des genres, et sans faire acception de leur nature lyrique, épique ou dramatique, peuvent se rapporter à deux familles glorieuses qui, depuis bien des siècles, s'entremêlent et se détrônent tour à tour, se disputent la prééminence en renommée, et entre lesquelles, selon les temps, l'admiration des hommes s'est inégalement répartie.

Les poètes primitifs, fondateurs, originaux sans mélange, nés d'eux-mêmes et fils de leurs œuvres, Homère, Pindare, Eschyle, Dante et Shakespeare, sont quelquefois sacrifiés, préférés le plus souvent, toujours opposés aux génies studieux, polis, dociles, essentiellement éducables et perfectibles, des époques moyennes. Horace, Virgile, le Tasse, sont les chefs et les plus brillants de cette famille secondaire, réputée, et avec raison, inférieure à son aînée, mais d'ordinaire mieux comprise de tous, plus accessible et plus chérie. Parmi nous, Corneille et Molière s'en détachent par plus d'un

côté; Boileau et Racine y appartiennent tout à fait et la décorent, surtout Racine, le plus merveilleux, le plus accompli en ce genre, le plus vénéré de nos poètes.

C'est le propre des écrivains de cet ordre d'avoir pour eux la presque unanimité des suffrages, tandis que leurs illustres adversaires qui, plus hauts qu'eux en mérite, les dominent même en gloire, sont à chaque siècle remis en question par une certaine classe de critiques. Cette différence de renommée est une conséquence nécessaire de celle des talents. Les uns, véritablement prédestinés et divins, naissant avec leur lot, ne s'occupent guère à le grossir grain à grain en cette vie, mais le dispensent avec profusion et comme à pleines mains en leurs œuvres; car leur trésor est inépuisable en dedans. Ils font, sans trop s'inquiéter ni se rendre compte de leurs moyens de faire; ils ne se replient pas à chaque heure de veille sur eux-mêmes; ils ne retournent pas la tête en arrière à chaque instant pour mesurer la route qu'ils ont parcourue et calculer celle qui leur reste; mais ils marchent à grandes journées sans se lasser ni se contenter jamais. Des changements secrets s'accomplissent en eux, au sein de leur génie, et quelquefois le transforment; ils subissent ces changements comme des lois, sans s'y mêler, sans y aider artificiellement, pas plus que l'homme ne hâte le temps où ses cheveux blanchissent, l'oiseau la mue de son plumage, ou l'arbre les changements de couleur de ses feuilles aux diverses saisons; et, procédant ainsi d'après de grandes lois intérieures et une puissante donnée originelle, ils arrivent à laisser trace de leur force en des œuvres sublimes, monumentales, d'un ordre réel et stable sous une

irrégularité apparente comme dans la nature, d'ailleurs entrecoupées d'accidents, hérissées de cimes, creusées de profondeurs : voilà pour les uns.

Les autres ont besoin de naître en des circonstances propices, d'être cultivés par l'éducation et de mûrir au soleil : ils se développent lentement, sciemment. Ils montent par degrés, parcourent les intervalles et ne s'élancent pas au but du premier bond ; leur génie grandit avec le temps et s'édifie comme un palais auquel on ajouterait chaque année une assise : ils ont de longues heures de réflexion et de silence durant lesquelles ils s'arrêtent pour reviser leur plan et délibérer : aussi l'édifice, si jamais il se termine, est-il d'une conception savante, noble, lucide, admirable, d'une harmonie qui d'abord saisit l'œil, et d'une exécution achevée. Pour le comprendre, l'esprit du spectateur découvre sans peine et monte avec une sorte d'orgueil paisible l'échelle d'idées par laquelle a passé le génie de l'artiste. Or, suivant une remarque très fine et très juste du Père Tournemine, on n'admire jamais dans un auteur que les qualités dont on a le germe et la racine en soi. D'où il suit que, dans les ouvrages des esprits supérieurs, il est un degré relatif où chaque esprit inférieur s'élève, mais qu'il ne franchit pas, et d'où il juge l'ensemble comme il peut. C'est presque comme pour les familles de plantes étagées sur les Cordillères, et qui ne dépassent jamais une certaine hauteur, ou plutôt c'est comme pour les familles d'oiseaux dont l'essor dans l'air est fixé à une certaine limite. Que si maintenant, à la hauteur relative où telle famille d'esprits peut s'élever dans l'intelligence d'un poème, il ne se rencontre pas une qualité correspondante qui soit comme une pierre où

mettre le pied, comme une plate-forme d'où l'on contemple tout le paysage, s'il y a là un roc à pic, un torrent, un abîme, qu'adviendra-t-il alors? Les esprits qui n'auront trouvé ou poser leur vol s'en reviendront comme la colombe de l'arche, sans même rapporter le rameau d'olivier. — Je suis à Versailles, du côté du jardin, et je monte le grand escalier; l'haleine me manque au milieu et je m'arrête, mais du moins je vois de là en face de moi la ligne du château, ses ailes, et j'en apprécie déjà la régularité, tandis que si je gravis sur les bords du Rhin quelque sentier tournant qui grimpe à un donjon gothique, et que je m'arrête d'épuisement à mi-côte, il pourra se faire qu'un mouvement de terrain, un arbre. un buisson, me dérobe la vue tout entière ([1]). C'est là l'image vraie des deux poésies.

La poésie racinienne est construite de telle sorte qu'à toute hauteur il se rencontre des degrés et des points d'appui avec perspective pour les infirmes : l'œuvre de Shakespeare à l'accès plus rude, et l'œil ne l'embrasse pas de tout point ; nous savons de fort honnêtes gens qui ont sué pour y aborder, et qui, après s'être heurté la vue sur quelque butte ou sur quelque bruyère sont revenus en jurant de bonne foi qu'il n'y avait rien là-haut ; mais, à peine redescendus en plaine, la maudite tour enchantée leur apparaissait de nouveau dans son lointain, mille fois plus impor-

([1]) Il faut tout dire. Si les esprits supérieurs, les génies *à pic* ne prêtent pas pied à divers degrés aux esprits inférieurs, ils en portent un peu la peine, et ne distinguent pas eux-mêmes les différences d'élévation entre les esprits estimables, qu'ils voient d'en haut tous confondus dans la plaine au même niveau de terre. S. B.

tune aux pauvres gens que ne l'était à Boileau celle de Montlhéry :

Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui les fuit semblent suivre les yeux.

Janvier 1830.

Qu'est-ce qu'un style dramatique? C'est quelque chose de simple, de familier, de vif, d'entrecoupé, qui se déploie et se brise, qui monte et redescend, qui change sans effort en passant d'un personnage à l'autre, et varie dans le même personnage selon les moments de la passion. On se rencontre, on cause, on plaisante; puis l'ironie s'aiguise, puis la colère se gonfle, et voilà que le dialogue ressemble à la lutte étincelante de deux serpents entrelacés. Les gestes, les inflexions de voix et les sinuosités du discours sont en parfaite harmonie; les hasards naturels, les particularités journalières d'une conversation qui s'anime, se reproduisent en leur lieu. Auguste est assis avec Cinna dans son cabinet et lui parle longuement; chaque fois que Cinna veut l'interrompre, l'empereur l'apaise d'autorité, étend la main, ralentit sa parole, le fait rasseoir et continue. Le jeu de Talma, c'était tout le style dramatique mis en dehors et traduit aux yeux. — Les personnages du drame, vivant de la vie réelle comme tout le monde, doivent en rappeler à chaque instant les détails et les habitudes. *Hier*, *aujourd'hui, demain*, sont des mots très significatifs pour eux. Les plus chers souvenirs dont se nourrit leur passion

favorite leur apparaissent au complet avec une singulière vivacité dans les moindres circonstances. Il leur échappe souvent de dire : *Tel jour, à telle heure, en tel endroit.* L'amour dont une âme est pleine, et qui cherche un langage, s'empare de tout ce qui l'entoure, en tire des images, des comparaisons sans nombre, en fait jaillir des sources imprévues de tendresse. Juliette, au balcon, croit entendre le chant de l'alouette et presse son jeune époux de partir ; mais Roméo veut que ce soit le rossignol qu'on entend, afin de rester encore.

La douleur est superstitieuse ; l'âme, en ses moments extrêmes, a de singuliers retours ; elle semble, avant de quitter cette vie, s'y rattacher à plaisir par les fils les plus déliés et les plus fragiles. Desdemona, émue du vague pressentiment de sa fin, revient toujours, sans savoir pourquoi, à *une chanson du Saule* que lui chantait dans son enfance une vieille esclave qu'avait sa mère. C'est ainsi que le lyrique même, grâce aux détails naïfs qui le retiennent et le fixent dans la réalité, ne fait pas hors-d'œuvre, et concourt directement à l'effet dramatique.

Le pittoresque épique, le descriptif pompeux sied mal au style du drame ; mais sans se mettre exprès à décrire, sans étaler sa toile pour peindre, il est tel mot de pure causerie qui, jeté comme au hasard, va nous donner la couleur des lieux et préciser d'avance le théâtre où se déploiera la passion. Duncan arrive avec sa suite au château de Macbeth ; il en trouve le site agréable, et Banquo lui fait remarquer qu'il y a des nids de martinets à chaque frise et à chaque créneau : preuve, dit-il, que l'air est salubre en cet endroit. Shakespeare abonde en traits pareils ; les tra-

giques grecs en offriraient également. Racine n'en a jamais.

Le style de Racine se présente, dès l'abord, sous une teinte assez uniforme d'élégance et de poésie; rien ne s'y détache particulièrement. Le procédé en est d'ordinaire analytique et abstrait; chaque personnage principal, au lieu de répandre sa passion au dehors en ne faisant qu'un avec elle, regarde le plus souvent cette passion au dedans de lui-même, et la raconte par ses paroles telle qu'il la voit au sein de ce monde intérieur, au sein de ce *moi*, comme disent les philosophes : de là une manière générale d'exposition et de récit qui suppose toujours dans chaque héros ou chaque héroïne un certain loisir pour s'examiner préalablement; de là encore tout un ordre d'images délicates, et un autre coloris de demi-jour, emprunté à une savante métaphysique du cœur; mais peu ou point de réalité, et aucun de ces détails qui nous ramènent à l'aspect humain de cette vie. La poésie de Racine élude les détails, les dédaigne, et quand elle voudrait y atteindre, elle semble impuissante à les saisir. Il y a dans *Bajazet* un passage, entre autres, fort admiré de Voltaire : Acomat explique à Osmin comment, malgré les défenses rigoureuses du sérail, Roxane et Bajazet ont pu se voir et s'aimer :

> Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
> De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
> La sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
> Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
> Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
> De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent :
> Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
> Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.

Au lieu d'une explication nette et circonstanciée de la rencontre, comme tout cela est touché avec précaution! comme le mot propre est habilement évincé! *les esclaves tremblèrent! les gardes se troublèrent!* Que d'efforts en pure perte! que d'élégances déplacées dans la bouche sévère du grand-vizir! — Monime a voulu s'étrangler avec son bandeau, ou, comme dit Racine, *faire un affreux lien d'un sacré diadème;* elle apostrophe ce diadème en vers enchanteurs que je me garderai bien de blâmer. Je noterai seulement que, dans la colère et le mépris dont elle accable ce *fatal tissu,* elle ne l'ose nommer qu'en termes généraux et avec d'exquises injures.

Il résulte de cette perpétuelle nécessité de noblesse et d'élégance que s'impose le poète, que lorsqu'il en vient à quelques-unes de ces parties de transition qu'il est impossible de relever et d'ennoblir, son vers inévitablement déroge, et peut alors sembler prosaïque par comparaison avec le ton de l'ensemble. Chamfort s'est amusé à noter dans *Esther* le petit nombre de vers qu'il croit entachés de prosaïsme. Au reste, Racine a tellement pris garde à ce genre de reproche, qu'au risque de violer les convenances dramatiques, il a su prêter des paroles pompeuses ou fleuries à ses personnages les plus subalternes comme à ses héros les plus achevés. Il traite ses confidentes sur le même pied que ses reines; Arcas s'exprime tout aussi majestueusement qu'Agamemnon. M. Villemain a déjà remarqué que, dans Euripide, le vieillard qui tient la place d'Arcas n'a qu'un langage simple, non figuré, conforme à sa condition d'esclave : « Pourquoi donc sortir de votre « tente, ô roi Agamemnon, lorsque autour de nous « tout est assoupi dans un calme profond, lorsqu'on

n'a point encore relevé la sentinelle qui veille sur « les retranchements? » Et c'est Agamemnon qui dit : « Hélas! on n'entend ni le chant des oiseaux, ni le « bruit de la mer; le silence règne sur l'Euripe. » Dans Racine au contraire, Arcas prend les devants en poésie, et il est le premier à s'écrier :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Chez Euripide, le vieillard a vu Agamemnon dans tout le désordre d'une nuit de douleur; il l'a vu allumer un flambeau, écrire une lettre et l'effacer, y imprimer le cachet et le rompre, jeter à terre ses tablettes et verser un torrent de larmes. Racine fils avoue avec candeur qu'on peut regretter dans l'Iphigénie française cette vive peinture de l'Agamemnon grec; mais Euripide n'avait pas craint d'entrer dans l'intérieur de la tente du héros, et de nommer certaines choses de la vie par leur nom (1).

Le procédé continu d'analyse dont Racine fait usage, l'élégance merveilleuse dont il revêt ses pensées, l'allure un peu solennelle et arrondie de sa phrase, la mélodie cadencée de ses vers, tout contribue à rendre son style tout à fait distinct de la plupart des styles franchement et purement dramatiques. Talma, qui, dans ses dernières années, en était venu à donner à ses rôles, surtout à ceux que lui fournissait Corneille, une simplicité d'action, une familiarité saisissante et sublime, l'aurait vainement essayé pour

(1) Euripide d'ailleurs ne s'était pas fait faute, on le voit, de quelques anachronismes de mœurs et de moyens. On n'écrivait pas de lettres au siége de Troie; il n'est jamais question d'écriture dans Homère; mais les Grecs songeaient plus aux convenances dramatiques qu'à l'exactitude historique. S. B.

les héros de Racine; il eût même été coupable de briser la déclamation soutenue de leur discours, et de ramener à la causerie ce beau vers un peu chanté.

Est-ce à dire pourtant que le caractère dramatique manque entièrement à cette manière de faire parler des personnages? Loin de notre pensée un tel blasphème? Le style de Racine convient à ravir au genre de drame qu'il exprime, et nous offre un composé parfait des mêmes qualités heureuses; tout s'y tient avec art, rien n'y jure et ne sort du ton; dans cet idéal complet de délicatesse et de grâce, Monime, en vérité, aurait bien tort de parler autrement. C'est une conversation douce et choisie, d'un charme croissant, une confidence pénétrante et pleine d'émotion, comme on se figure qu'en pouvait suggérer au poète le commerce paisible de cette société où une femme écrivait *la Princesse de Clèves;* c'est un sentiment intime, unique, expansif, qui se mêle à tout, s'insinue partout, qu'on retrouve dans chaque soupir, dans chaque larme, et qu'on respire avec l'air. Si l'on passe brusquement des tableaux de Rubens à ceux de M. Ingres, comme on a l'œil rempli de l'éclatante variété pittoresque du grand maître flamand, on ne voit d'abord dans l'artiste français qu'un ton assez uniforme, une teinte diffuse de pâle et douce lumière. Mais qu'on approche de plus près et qu'on observe avec soin : mille nuances fines vont éclore sous le regard; mille intentions savantes vont sortir de ce tissu profond et serré; on ne peut plus en détacher ses yeux. C'est le cas de Racine lorsqu'on vient à lui en quittant Molière ou Shakespeare : il demande alors plus que jamais à être regardé de très près et longtemps; ainsi seulement on

surprendra les secrets de sa manière : ainsi, dans l'atmosphère du sentiment principal qui fait le fond de chaque tragédie, on verra se dessiner et se mouvoir les divers caractères avec leurs traits personnels; ainsi, les différences d'accentuation, fugitives et ténues, deviendront saisissables, et prêteront une sorte de vérité relative au langage de chacun; on saura avec précision jusqu'à quel point Racine est dramatique, et dans quel sens il ne l'est pas.

Racine a fait *les Plaideurs;* et, dans cette admirable farce, il a tellement atteint du premier coup le vrai style de la comédie, qu'on peut s'étonner qu'il s'en soit tenu à cet essai. Comment n'a-t-il pas deviné, se dit involontairement la critique questionneuse de nos jours, que l'emploi de ce style sincèrement dramatique, qu'il venait de dérober à Molière, n'était pas limité à la comédie; que la passion la plus sérieuse pouvait s'en servir et l'élever jusqu'à elle? Comment ne s'est-il pas rappelé que le style de Corneille, en bien des endroits pathétiques, ne diffère pas essentiellement de celui de Molière? Il ne s'agissait que d'achever la fusion; l'œuvre de réforme dramatique qui se poursuit maintenant sous nos yeux eût été dès lors accomplie. — C'est que, sans doute, dans la tragédie telle qu'il la concevait, Racine n'avait nullement besoin de ce franc et libre langage; c'est que *les Plaideurs* ne furent jamais qu'une débauche de table, un accident de cabaret dans sa vie littéraire; c'est que d'invincibles préjugés s'opposent toujours à ces fusions si simples que combine à son aise la critique après deux siècles. Du temps de Racine, Fénelon, son ami, son admirateur, et qui semble un de ses parents les plus proches par le génie, écrivait de Molière :

« En pensant bien, il parle souvent mal. Il se sert des « phrases les plus forcées et les moins naturelles. « Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante « simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une mul- « titude de métaphores qui approchent du galima- « tias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par « exemple, *l'Avare* est moins mal écrit que les pièces « qui sont en vers : il est vrai que la versification « française l'a gêné ; il est vrai même qu'il a mieux « réussi pour les vers de l'*Amphitryon*, où il a pris la « liberté de faire des vers irréguliers. Mais en général « il me paraît, jusque dans sa prose, ne parler point « assez simplement pour exprimer toutes les pas- « sions. » Il faut se souvenir que l'auteur de cet étrange jugement avait la manière d'écrire la plus antipathique à Molière qui se puisse imaginer. Il était doux, fleuri, agréablement subtil, épris des antiques chimères, doué des signes gracieux de l'avenir ; et sa prose, *encor qu'un peu traînante,* ne ressemblait pas mal à ces beaux vieillards divins dont il nous parle souvent, à longue barbe plus blanche que la neige, et qui, soutenus d'un bâton d'ivoire, s'acheminaient lentement au milieu des bocages vers un temple du plus pur marbre de Paros. Quoi qu'il en soit, il énonçait à coup sûr, dans cette lettre à l'Académie, l'opinion de plus d'un esprit délicat, de plus d'un académicien de son temps, et Racine lui-même se serait probablement entendu avec lui pour critiquer sur beaucoup de points la diction de Molière.

(*Portraits littéraires*, t. I).

MOLIÈRE

Janvier 1835.

Il y a en poésie, en littérature, une classe d'hommes hors ligne, même entre les premiers, très peu nombreuse, cinq ou six en tout, peut-être, depuis le commencement, et dont le caractère est l'universalité, l'humanité éternelle intimement mêlée à la peinture des mœurs ou des passions d'une époque. Génies faciles, forts et féconds, leurs principaux traits sont dans ce mélange de fertilité, de fermeté et de franchise; c'est la science et la richesse du fonds, une vraie indifférence sur l'emploi des moyens et des genres convenus, tout cadre, tout point de départ leur étant bon pour entrer en matière ; c'est une production active, multipliée à travers les obstacles et la plénitude de l'art, fréquemment obtenue sans les appareils trop lents et les artifices.

Dans le passé grec, après la grande figure d'Homère, qui ouvre glorieusement cette famille et qui nous donne le génie primitif de la plus belle portion de l'humanité, on est embarrassé de savoir qui y rattacher encore. Sophocle, tout fécond qu'il semble avoir été, tout humain qu'il se montra dans l'expression harmonieuse des sen-

timents et des douleurs, Sophocle demeure si parfait de contours, si sacré pour ainsi dire, de forme et d'attitude, qu'on ne peut guère le déplacer en idée de son piédestal purement grec. Les fameux comiques nous manquent, et l'on n'a que le nom de Ménandre, qui fut peut-être le plus parfait dans la famille des génies dont nous parlons; car chez Aristophane la fantaisie merveilleuse, si athénienne, si charmante, nuit pourtant à l'universalité.

A Rome je ne vois à y ranger que Plaute, Plaute mal apprécié encore, peintre profond et divers, directeur de troupe, acteur et auteur, comme Shakespeare et comme Molière, dont il faut le compter pour un des plus légitimes ancêtres. Mais la littérature fut trop directement importée, trop artificielle dès l'abord et apprise des Grecs, pour admettre beaucoup de ces libres génies. Les plus féconds des grands écrivains de cette littérature en sont aussi les plus *littérateurs* et rimeurs dans l'âme, Ovide et Cicéron. Au reste, à elle l'honneur d'avoir produit les deux plus admirables poëtes des littératures d'imitation, d'étude et de goût, ces types châtiés et achevés, Virgile, Horace !

C'est aux temps modernes et à la renaissance qu'il faut demander les autres hommes que nous cherchons : Shakespeare, Cervantes, Rabelais, Molière, et deux ou trois depuis, à des rangs inégaux, les voilà tous; on les peut caractériser par les ressemblances. Ces hommes ont des destinées diverses, traversées ; ils souffrent, ils combattent, ils aiment. Soldats, médecins, comédiens, captifs, ils ont peine à vivre ; ils subissent la misère, les passions, les tracas, la gêne des entreprises. Mais leur génie surmonte les liens, et sans se ressentir des étroitesses de la lutte, il garde le collier franc, les coudées

franches. Vous avez vu de ces beautés vraies et naturelles qui éclatent et se font jour du milieu de la misère, de l'air malsain, de la vie chétive ; vous avez, bien que rarement, rencontré de ces admirables filles du peuple, qui vous apparaissent formées et éclairées on ne sait d'où, avec une haute perfection de l'ensemble, et dont l'ongle même est élégant : elles empêchent de périr l'idée de cette noble race humaine, image des Dieux. Ainsi ces génies rares, de grande et facile beauté, de beauté native et *génuine*, triomphent, d'un air d'aisance, des conditions les plus contraires ; ils se déploient, ils s'établissent invinciblement. Ils ne se déploient pas simplement au hasard et tout droit à la merci de la circonstance, parce qu'ils ne sont pas seulement féconds et faciles comme ces génies secondaires, les Ovide, les Dryden, les abbé Prévost. Non ; leurs œuvres, aussi promptes, aussi multipliées que celles des esprits principalement faciles, sont encore combinées, fortes, nouées quand il le faut, achevées maintes fois et sublimes. Mais aussi cet achèvement n'est jamais pour eux le souci quelquefois excessif, la prudence constamment châtiée des poètes de l'école studieuse et polie, des Gray, des Pope, des Despréaux, de ces poètes que j'admire et que je goûte autant que personne, chez qui la correction scrupuleuse est, je le sais, une qualité indispensable, un charme, et qui paraissent avoir pour devise le mot exquis de Vauvenargues : *La netteté est le vernis des maîtres.* Il y a dans la perfection même des autres poètes supérieurs quelque chose de plus libre et hardi, de plus irrégulièrement trouvé, d'incomparablement plus fertile et plus dégagé des entraves ingénieuses, quelque chose qui va de soi seul et qui se

joue, qui étonne et qui déconcerte par sa ressource inventive les poètes distingués d'entre les contemporains, jusque sur les moindres détails du métier. C'est ainsi que, parmi tant de naturels motifs d'étonnement, Boileau ne peut s'empêcher de demander à Molière *où il trouve la rime.* A les bien prendre, les excellents génies dont il est question tiennent le milieu entre la poésie des époques primitives et celle de siècles cultivés, civilisés, entre les époques homériques et les époques alexandrines ; ils sont les représentants glorieux, immenses encore, les continuateurs distincts et individuels des premières époques au sein des secondes. Il est en toutes choses une première fleur, une première et large moisson ; ces heureux mortels y portent la main et couchent à terre en une fois des milliers de gerbes ; après eux, autour d'eux, les autres s'évertuent, épient et glanent. Ces génies abondants, qui ne sont pourtant plus les divins vieillards et les aveugles fabuleux, lisent, comparent, imitent, comme tous ceux de leur âge ; cela ne les empêche pas de créer, comme aux âges naissants. Ils font se succéder, en chaque journée de leur vie, des productions inégales sans doute, mais dont quelques-unes sont le chef-d'œuvre de la combinaison humaine et de l'art ; ils savent l'art déjà, ils l'embrassent dans sa maturité et son étendue, et cela sans en raisonner comme on le fait autour d'eux ; ils le pratiquent nuit et jour avec une admirable absence de toute préoccupation et fatuité littéraire. Souvent ils meurent, un peu comme aux époques primitives, avant que leurs œuvres soient toutes imprimées ou du moins recueillies et fixées, à la différence de leurs contemporains les poètes et littérateurs de cabinet, qui vaquent à ce soin de bonne

heure ; mais telle est, à eux, leur négligence et leur prodigalité d'eux-mêmes. Ils ont un entier abandon surtout au bon sens général, aux décisions de la multitude, dont ils savent d'ailleurs les hasards autant que quiconque parmi les poètes dédaigneux du vulgaire. En un mot, ces grands individus me paraissent tenir au génie même de la poétique humanité, et en être la tradition vivante perpétuée, la personnification irrécusable.

Molière est un de ces illustres témoins : bien qu'il n'ait pleinement embrassé que le côté comique, les discordances de l'homme, vices, laideurs ou travers, et que le côté pathétique n'ait été qu'à peine entamé par lui et comme un rapide accessoire, il ne le cede à personne parmi les plus complets, tant il a excellé dans son genre et y est allé en tous sens, depuis la plus libre fantaisie jusqu'à l'observation la plus grave, tant il a occupé en roi toutes les régions du monde qu'il s'est choisi, et qui est la moitié de l'homme, la moitié la plus fréquente et la plus activement en jeu dans la société.

Molière est du siècle où il a vécu, par la peinture de certains travers particuliers et dans l'emploi des costumes, mais il est plutôt encore de tous les temps, il est l'homme de la nature humaine.

A peine mort, de toutes parts on apprécia Molière. On sait les magnifiques vers de Boileau, qui s'y éleva à l'éloquence [1] et qui eut un accent de Bossuet sur

[1] *Avant qu'un peu de terre*, etc., dans l'Épître à Racine. Je ferai remarquer que, malgré la brouillerie ancienne de Molière et de Racine, c'était par l'éclatant exemple de Molière que Boileau songeait à consoler l'auteur de *Phèdre* des critiques injustes qu'il essuyait. Il n'entrait pas dans la pensée de Boileau que cet éloge de Molière pût déplaire à Racine : il y avait équité et dé-

une mort où Bossuet eut la violence d'un Le Tellier. La réputation de Molière a brillé croissante et incontestée depuis. Le XVIII[e] siècle a fait plus que la confirmer, il l'a proclamée avec une sorte d'orgueil philosophique. Il ne se fit entendre que contre les réclamations morales de Jean-Jacques et quelques réserves du bon Thomas, l'ami de M[me] Necker, en faveur des dames savantes. Ginguené a publié une brochure pour montrer Rabelais précurseur et instrument de la Révolution française; c'était inutile à prouver sur Molière. Tous les préjugés et tous les abus flagrants avaient évidemment passé par ses mains, et, comme instrument de circonstance, Beaumarchais lui-même n'était pas plus présent que lui; le *Tartufe,* à la veille de 89, parlait aussi net que *Figaro*. Après 94, et jusqu'en 1800 et au delà, il y eut un incomparable moment de triomphe pour Molière, et par les transports d'un public ramené au rire de la scène, et par l'esprit philosophique régnant alors et vivement satisfait, et par l'ensemble, la perfection des comédiens français chargés des rôles comiques. La Révolution close, Napoléon, qui restaurait nombre de vieilleries sociales qu'avait ébréchées autrefois Molière, lui rendit un singulier et tacite hommage; en rétablissant les Princes, Ducs, Comtes et Barons, il désespéra des Marquis, et sa volonté impériale s'arrêta devant Mascarille. Notre jeune siècle, en recevant cette gloire qu'il n'a jamais révoquée en doute, s'en est surtout servi quelque temps comme d'un auxiliaire, comme d'une arme de défense ou de renversement. Mais bientôt, en l'embrassant d'une plus équitable manière, en la

cence jusque dans les brouilleries des grands hommes de ce temps-là. S. B.

comparant, selon la philosophie et l'art, avec d'autres renommées des nations voisines, il l'a mieux comprise encore et respectée. Sans cesse agrandie de la sorte, la réputation de Molière (merveilleux privilège !) n'est parvenue qu'à s'égaler au vrai et n'a pu être surfaite. Le génie de Molière est désormais un des ornements et des titres du génie même de l'humanité. La Rochefoucauld, en son style ingénieux, a dit que l'absence éteint les petites passions et accroît les grandes, comme un vent violent qui souffle les chandelles et allume les incendies : on en peut dire autant de l'absence, de l'éloignement, et de la violence des siècles, par rapport aux gloires. Les petites s'y abîment, les grandes s'y achèvent et s'en augmentent. Mais parmi les grandes gloires elles-mêmes, qui durent et survivent, il en est beaucoup qui ne se maintiennent que de loin, pour ainsi dire, et dont le nom reste mieux que les œuvres dans la mémoire des hommes. Molière, lui, est du petit nombre toujours présent, au profit de qui se font et se feront toutes les conquêtes possibles de la civilisation nouvelle. Plus cette mer d'oubli du passé s'étend derrière et se grossit de tant de débris, et plus aussi elle porte ces mortels fortunés et les exhausse ; un flot éternel les ramène tout d'abord au rivage des générations qui recommencent. Les réputations, les génies futurs, les livres, peuvent se multiplier, les civilisations peuvent se transformer dans l'avenir, pourvu qu'elles se continuent ; il y a cinq ou si grandes œuvres qui sont entrées dans le fonds inaliénable de la pensée humaine. Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Molière.

(*Portraits littéraires*, t. II).

LA FONTAINE

Septembre 1829.

Des auteurs d'esprit ont mis en action, selon le précepte, des animaux, des arbres, des hommes, ont caché un sens fin, une morale saine sous ces petits drames, et se sont étonnés ensuite d'être jugés si inférieurs à leur illustre devancier : c'est que La Fontaine entendait autrement la fable. J'excepte les premiers livres, dans lesquels il montre plus de timidité, se tient davantage à son petit récit, et n'est pas encore tout à fait à l'aise dans cette forme qui s'adaptait moins immédiatement à son esprit que l'élégie et le conte. Lorsque le second recueil parut, contenant cinq livres, depuis le sixième jusqu'au onzième inclusivement, les contemporains se récrièrent comme ils font toujours, et le mirent fort au-dessous du premier. C'est pourtant dans ce recueil que se trouve au complet la fable, telle que l'a inventée La Fontaine. Il avait fini évidemment par y voir surtout un cadre commode à pensées, à sentiments, à causerie : le petit drame qui en fait le fond n'y est plus toujours l'essentiel comme auparavant ; la moralité de quatrain y vient

au bout par un reste d'habitude ; mais la fable, plus libre en son cours, tourne et dérive, tantôt à l'élégie et à l'idylle, tantôt à l'épître et au conte : c'est une anecdote, une conversation, une lecture, élevées à la poésie, un mélange d'aveux charmants, de douce philosophie et de plainte rêveuse. La Fontaine est notre seul grand poète personnel et rêveur avant André Chénier. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui, de son âme, de ses caprices et de ses faiblesses. Son accent respire d'ordinaire la malice, la gaieté, et le conteur grivois nous rit du coin de l'œil, en branlant la tête. Mais souvent aussi il a des tons qui viennent du cœur et une tendresse mélancolique qui le rapproche des poètes de notre âge. Ceux du XVIe siècle avaient bien eu déjà quelque avant-goût de rêverie ; mais elle manquait chez eux d'inspiration individuelle, et ressemblait trop à un lieu commun uniforme, d'après Pétrarque et Bembo. La Fontaine lui rendit un caractère primitif d'expression vive et discrète ; il la débarrassa de tout ce qu'elle pouvait avoir contracté de banal ou de sensuel ; Platon, par ce côté, lui fut bon à quelque chose comme il l'avait été à Pétrarque ; et quand le poète s'écrie dans une de ses fables délicieuses :

> Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
> Ai-je passé le temps d'aimer ?

ce mot *charme*, ainsi employé en un sens indéfini et tout métaphysique, marque en poésie française un progrès nouveau qu'ont relevé et poursuivi plus tard André Chénier et ses successeurs.

Ami de la retraite, de la solitude, et peintre des

champs, La Fontaine a encore sur ses devanciers du XVIe siècle l'avantage d'avoir donné à ses tableaux des couleurs fidèles qui sentent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blés où se promène de grand matin le maître, et où l'alouette cache son nid ; ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde; ces jolies garennes, dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore dans la rosée et parfument de thym leur banquet, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie : j'en reconnais les fermes avec leurs mares, avec les basses-cours et les colombiers ; La Fontaine avait bien observé ces pays, sinon en maître des eaux et forêts, du moins en poète; il y était né, il y avait vécu longtemps, et, même après qu'il se fut fixé dans la capitale, il retournait chaque année vers l'automne à Château-Thierry, pour y visiter son bien et le vendre en détail; car *Jean*, comme on sait, *mangeait le fonds avec le revenu*

Ce qui est vrai jusqu'ici de presque tous nos poètes, excepté Molière et peut-être Corneille, ce qui est vrai de Marot, de Ronsard, de Regnier, de Malherbe, de Boileau, de Racine et d'André Chénier, l'est aussi de La Fontaine : lorsqu'on a parcouru ses divers mérites, il faut ajouter que c'est encore par le style qu'il vaut le mieux. Chez Molière au contraire, chez Dante, Shakespeare et Milton, le style égale l'invention sans doute, mais ne la dépasse pas; la manière de dire y réfléchit le fond sans l'éclipser. Quant à la façon de La Fontaine, elle est trop connue et trop bien analysée ailleurs pour que j'essaye d'y revenir. Qu'il me suffise de faire remarquer qu'il y entre une proportion assez grande de fadeurs galantes et de faux goût pastoral, que nous

blâmerions dans Saint-Évremond et Voiture, mais que nous aimons ici. C'est qu'en effet ces fadeurs et ce faux goût n'en sont plus, du moment qu'ils ont passé sous cette plume enchanteresse, et qu'ils se sont rajeunis de tout le charme d'alentour. La Fontaine manque un peu de souffle et de suite dans ses compositions ; il a, chemin faisant, des distractions fréquentes qui font fuir son style et dévier sa pensée ; ses vers délicieux, en découlant comme un ruisseau, sommeillent parfois, ou s'égarent et ne se tiennent plus ; mais cela même constitue une manière, et il en est de cette manière comme de toutes celles des hommes de génie : ce qui autre part serait indifférent ou mauvais, y devient un trait de caractère ou une grâce piquante.

(*Portraits littéraires*, t. I).

LA FONTAINE ET FÉNELON

1er avril 1850.

Il y a ce rapport entre Fénelon et La Fontaine, qu'on les aime tous deux sans bien savoir pourquoi et avant même de les avoir approfondis. Il émane de leurs écrits comme un parfum qui prévient et s'insinue ; la physionomie de l'homme parle d'abord pour l'auteur : il semble que le regard et le sourire s'en mêlent, et, en les approchant, le cœur se met de la partie sans demander un compte bien exact à la raison. L'examen, chez l'un comme chez l'autre, pourra montrer bien des défauts, bien des faiblesses ou des langueurs, mais la première impression reste vraie et demeure aussi la dernière. Il semble qu'entre les poètes français, La Fontaine seul ait, en partie, répondu à ce que désirait Fénelon lorsque, dans une lettre à La Motte, cet homme d'esprit si peu semblable à La Fontaine, il disait : « Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'essor. et que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un

long ouvrage. » La Fontaine, avec une langue telle que la définissait Fénelon, a su pourtant paraître se jouer en poésie, et donner aux plus délicats ce sentiment de l'exquis qu'éveillent si rarement les modernes. Il a rempli cet autre vœu de Fénelon : « Il ne faut prendre, si je ne me trompe, que la fleur de chaque objet, et ne toucher jamais que ce qu'on peut embellir. » Et, enfin, il semble avoir été mis au monde exprès pour prouver qu'en poésie française, il n'était pas tout à fait impossible de trouver ce que Fénelon désirait encore : « Je voudrais un je ne sais quoi, qui est une facilité à laquelle il est très difficile d'atteindre. » Prenez nos auteurs célèbres, vous y trouverez la noblesse l'énergie, l'éloquence, l'élégance, des portions de sublime; mais ce je ne sais quoi de facile qui se communique à tous les sentiments, à toutes les pensées, et qui gagne jusqu'aux lecteurs, ce facile mêlé de persuasif, vous ne le trouverez guère que chez Fénelon et La Fontaine.

(*Causeries du Lundi,* t. II).

BOILEAU

---

27 septembre 1852.

Boileau, dans ses Satires, dans ses Épîtres, nous fait assister sans cesse au travail et aux délibérations de son esprit. Dès sa jeunesse il était ainsi : il y a dans la muse la plus jeune de Boileau quelque chose de quinteux, de difficultueux et de chagrin. Elle n'a jamais eu le premier timbre ému de la jeunesse, elle a de bonne heure les cheveux gris, le sourcil gris ; en mûrissant, cela lui sied, et, à ce second âge, elle paraîtra plus jeune que d'abord, car tout en elle s'accordera. Ce moment de maturité chez Boileau est aussi l'époque de son plus vif agrément. S'il a quelque *charme* à proprement parler, c'est alors seulement, à cette époque des quatre premiers chants du *Lutrin* et de l'Épître à Racine.

La muse de Boileau, à le bien voir, n'a jamais eu de la jeunesse que le courage et l'audace.

Il en fallait beaucoup pour tenter son entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que de dire aux littérateurs les plus en vogue, aux académiciens les plus en possession du crédit : « Vous êtes de mauvais auteurs, ou du moins des auteurs très mélangés. Vous écrivez

au hasard ; sur dix vers, sur vingt et sur cent, vous n'en avez quelquefois qu'un ou deux de bons, et qui se noient dans le mauvais goût, dans le style relâché et dans les fadeurs. » L'œuvre de Boileau, ce fut, non pas de revenir à Malherbe déjà bien lointain, mais de faire subir à la poésie française une réforme du même genre que celle que Pascal avait faite dans la prose. C'est de Pascal surtout et avant tout que me paraît relever Boileau ; on peut dire qu'il est né littérairement des *Provinciales*. Le dessein critique et poétique de Boileau se définirait très bien en ces termes : Amener et élever la poésie française qui, sauf deux ou trois noms, allait à l'aventure et était en décadence, l'amener à ce niveau où les *Provinciales* avaient fixé la prose, et maintenir pourtant les limites exactes et les distinctions des deux genres. Pascal s'était moqué de la poésie et de ces oripeaux convenus, *siècle d'or*, *merveille de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre :* « Et on appelle ce jargon, disait-il, beauté poétique ! » Il s'agissait pour Boileau de rendre désormais la poésie respectable aux Pascals eux-mêmes, et de n'y rien souffrir qu'un bon jugement réprouvât.

Qu'on se représente l'état précis de la poésie française au moment où il parut, et qu'on la prenne chez les meilleurs et chez les plus grands. Molière, avec son génie, rime à bride abattue ; La Fontaine, avec son nonchaloir, laisse souvent flotter les rênes, surtout dans sa première manière ; le grand Corneille emporte son vers comme il peut, et ne retouche guère. Voilà donc Boileau le premier qui applique au style de la poésie la méthode de Pascal :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Il reprend la loi de Malherbe et la remet en vigueur; il l'étend et l'approprie à son siècle; il l'apprend à son jeune ami Racine, qui s'en passerait quelquefois sans cela; il la rappelle et l'inculque à La Fontaine déjà mûr (1); il obtient même que Molière, en ses plus accomplis ouvrages en vers, y pense désormais à deux fois. Boileau comprit et fit comprendre à ses amis que « des vers admirables n'autorisaient point à négliger ceux qui les devaient environner. » Telle est son œuvre littéraire dans sa vraie définition.

Mais cette seule pensée tuait cette foule de beaux-esprits et de rimeurs à la mode qui ne devaient qu'au hasard et à la multitude des coups de plume quelques traits heureux, et qui ne vivaient que du relâchement et de la tolérance. Elle ne frappait pas moins directement ces oracles cérémonieux et empesés qui s'étaient fait un crédit imposant en Cour à l'aide d'une érudition sans finesse de jugement et sans goût. Chapelain était le chef de ce vieux parti encore régnant. Un des premiers soins de Boileau fut de le déloger de l'estime de Colbert, sous qui Chapelain était comme le premier commis des Lettres, et de le rendre ridicule aux yeux de tous comme écrivain.

Dieu sait quel scandale causa cette audace du jeune homme! Les Montausier, les Huet, les Pellisson, les

(1) Ce fut Boileau, savez-vous bien? qui procura un libraire à La Fontaine pour ses meilleurs ouvrages. La première Édition des Fables, contenant les six premiers livres, fut publiée en 1668, chez le libraire Denys Thierry. Ce Thierry d'abord ne voulait point imprimer les ouvrages de La Fontaine : « Je l'en pressai, dit Boileau, et ce fut à ma considération qu'il lui donna quelque argent. Il y a gagné des sommes infinies. » (Conversation de Boileau du 12 décembre 1703, recueillie et notée par Mathieu Marais.) S. B.

Scudéry en frémirent; mais il suffit que Colbert comprit, qu'il distinguât entre tous le judicieux téméraire, qu'il se déridât à le lire et à l'entendre, qu'au milieu de ses graves labeurs, la seule vue de Despréaux lui inspirât jusqu'à la fin de l'allégresse. Boileau était un des rares et justes divertissements de Colbert. On nous a tant fait Boileau sévère et sourcilleux dans notre jeunesse, que nous avons peine à nous le figurer ce qu'il était en réalité, le plus vif des esprits sérieux et le plus agréable des censeurs.

Pour mieux me remettre en sa présence, j'ai voulu revoir hier, au musée de sculpture, le beau buste qu'a fait de lui Girardon. Il y est traité dans une libre et large manière : l'ample perruque de rigueur est noblement jetée sur son front et ne le surcharge pas; il a l'attitude ferme et même fière, le port de tête assuré; un demi-sourire moqueur erre sur ses lèvres; le pli du nez un peu relevé, et celui de la bouche, indiquent l'habitude railleuse, rieuse et même mordante ; la lèvre pourtant est bonne et franche, entr'ouverte et parlante ; elle ne sait pas retenir le trait. Le cou nu laisse voir un double menton plus voisin pourtant de la maigreur que de l'embonpoint; ce cou un peu creusé, est bien d'accord avec la fatigue de la voix qu'il éprouvera de bonne heure. Mais à voir l'ensemble, comme on sent bien que ce personnage vivant était le contraire du triste et du sombre, et point du tout ennuyeux !

Avant de prendre lui-même cette perruque un peu solennelle, Boileau jeune en avait arraché plus d'une à autrui. Je ne répéterai pas ce que chacun sait, mais voici une historiette qui n'est pas encore entrée, je

crois, dans les livres imprimés. Un jour, Racine, qui était aisément malin quand il s'en mêlait, eut l'idée de faire l'excellente niche de mener Boileau en visite chez Chapelain, logé rue des Cinq-Diamants, quartier des Lombards. Racine avait eu à se louer d'abord de Chapelain pour ses premières Odes, et avait reçu de lui des encouragements. Usant donc de l'accès auprès du docte personnage, il lui conduisit le satirique qui déjà l'avait pris à partie sur ses vers, et il le présenta sous le titre et en qualité de M. *le bailli* de Chevreuse, lequel se trouvant à Paris, avait voulu connaître un homme de cette importance. Chapelain ne soupçonna rien du déguisement; mais, à un moment de la visite, le bailli qu'on avait donné comme un amateur de littérature, ayant amené la conversation sur la comédie, Chapelain, en véritable érudit qu'il était, se déclara pour les comédies italiennes et se mit à les exalter au préjudice de Molière. Boileau ne se tint pas; Racine avait beau lui faire des signes, le prétendu bailli prenait feu et allait se déceler dans sa candeur. Il fallut que son introducteur se hâtât de lever la séance. En sortant ils rencontrèrent l'abbé Cotin sur l'escalier, mais qui ne reconnut pas le bailli. Telles furent les premières espiègleries de Despréaux et ses premières irrévérences. Le tout, quand on en fait, est de les bien placer.

Les Satires de Boileau ne sont pas aujourd'hui ce qui plaît le plus dans ses ouvrages. Les sujets en sont assez petits, ou, quand l'auteur les prend dans l'ordre moral, ils tournent au lieu commun : ainsi la Satire à l'abbé Le Vayer sur les *folies humaines*, ainsi celle à Dangeau sur la *noblesse*. Dans la Satire et dans l'Épître, du moment qu'il ne s'agit point en particulier

des ouvrages de l'esprit, Boileau est fort inférieur à Horace et à Pope ; il l'est incomparablement à Molière et à La Fontaine ; ce n'est qu'un moraliste ordinaire, honnête homme et sensé, qui se relève par le détail et par les portraits qu'il introduit. Sa meilleure Satire est la IXe, « et c'est peut-être le chef-d'œuvre du genre » a dit Fontanes. Ce chef-d'œuvre de satire est celle qu'il adresse à son *Esprit*, sujet favori encore, toujours le même, rimes, métier d'auteur, portrait de sa propre verve ; il s'y peint tout entier avec plus de développement que jamais, avec un feu qui grave merveilleusement sa figure, et qui fait de lui dans l'avenir le type vivant du critique.

La sensibilité de Boileau, on l'a dit, avait passé de bonne heure dans sa raison, et ne faisait qu'un avec elle. Sa passion (car en ce sens il en avait) était toute critique, et s'exhalait par ses jugements. Quand son droit sens était choqué, il ne se contenait pas, il était prêt plutôt à se faire toutes les querelles :

> Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
> On sera ridicule, et je n'oserai rire !...

Et encore, parlant de la vérité dans la satire :

> C'est elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
> M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre...;

la haine des sots livres, et aussi l'amour, le culte des bons ouvrages et des beaux. Quand Boileau loue à plein cœur et à plein sens, comme il est touché et comme il touche ! comme son vers d'Aristarque se passionne et s'affectionne !

En vain contre *le Cid* un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Quelle générosité d'accent! comme le sourcil s'est déridé! Cet œil gris pétille d'une larme; son vers est bien alors ce vers de la saine satire, et *qu'elle épure aux rayons du bon sens;* car le bon sens chez lui arrive, à force de chaleur, au rayonnement et à la lumière. Il faudrait relire ici en entier l'Épître à Racine après *Phèdre* (1677), qui est le triomphe le plus magnifique et le plus inaltéré de ce sentiment de justice, chef-d'œuvre de la poésie critique, où elle sait être tour à tour et à la fois étincelante, échauffante, harmonieuse, attendrissante et fraternelle. Il faut surtout relire ces beaux vers au sujet de la mort de Molière sur lesquels a dû tomber une larme vengeresse, une larme de Boileau. Et quand il fait, à la fin de cette Épître, un retour sur lui-même et sur ses ennemis :

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire?
. . . .
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées!

quelle largeur de ton, et, sans une seule image, par la seule combinaison des syllabes, quelle majesté! — Et dans ces noms qui suivent, et qui ne semblent d'abord qu'une simple énumération, quel choix, quelle gradation sentie, quelle plénitude poétique! Le roi d'abord à part et seul dans un vers; Condé de même, qui le méritait bien par son sang royal, par son génie, sa gloire et son goût fin de l'esprit; En-

ghien, son fils, a un demi vers : puis vient l'élite des juges du premier rang, tous ces noms qui, convenablement prononcés, forment un vers si plein et si riche comme certains vers antiques :

. . . . Que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne, etc.

Mais dans le nom de Montausier, qui vient le dernier à titre d'espoir et de vœu, la malice avec un coin de grâce reparaît. Ce sont là de ces tours délicats de flatterie comme en avait Boileau ; ce satirique, qui savait si bien piquer au vif, est le même qui a pu dire :

La louange agréable est l'âme des beaux vers.

Nous atteignons, par cette Épître à Racine, au comble de la gloire et du rôle de Boileau. Il s'y montre en son haut rang, au centre du groupe des illustres poètes du siècle, calme, équitable, certain, puissamment établi dans son genre qu'il a graduellement élargi, n'enviant celui de personne, distribuant sobrement la sentence, classant même ceux qui sont au-dessus de lui... *his dantem jura Catonem;* le *maître du chœur*, comme dit Montaigne ; un de ces hommes à qui est déférée l'autorité et dont chaque mot porte.

Saluons et reconnaissons aujourd'hui la noble et forte harmonie du grand siècle. Sans Boileau, et sans Louis XIV, qui reconnaissait Boileau comme son Contrôleur Général du Parnasse, que serait-il arrivé? Les plus grands talents eux-mêmes auraient-ils rendu également tout ce qui forme désormais leur plus so-

lide héritage de gloire? Racine, je le crains, aurait fait plus souvent des *Bérénice*, La Fontaine moins de Fables et plus de Contes ; Molière lui-même aurait donné davantage dans les Scapins, et n'aurait peut-être pas atteint aux hauteurs sévères du *Misanthrope*. En un mot, chacun de ces beaux génies aurait abondé dans ses défauts. Boileau, c'est-à-dire le bon sens du poète critique, autorisé et doublé de celui d'un grand roi, les contint tous et les contraignit, par sa présence respectée, à leurs meilleures et à leur plus graves œuvres. Savez-vous ce qui, de nos jours, a manqué à nos poètes, si pleins à leur début de facultés naturelles, de promesses et d'inspirations heureuses? Il a manqué un Boileau

(*Causeries du Lundi*, t. VI).

PASCAL

Lundi 29 mars 1852.

Pascal était un grand esprit et un grand cœur, ce que ne sont pas toujours les grands esprits, et tout ce qu'il a fait dans l'ordre de l'esprit et dans l'ordre du cœur, porte un cachet d'invention et d'originalité qui atteste la force, la profondeur, une poursuite ardente et comme acharnée de la vérité. Né en 1623 d'une famille pleine d'intelligence et de vertu, élevé librement par un père qui était lui-même un homme supérieur, il avait reçu des dons admirables, un génie spécial pour les calculs et pour les concepts mathématiques, et une sensibilité morale exquise qui le rendait passionné pour le bien et contre le mal, avide de bonheur, mais d'un bonheur noble et infini. Ses découvertes dès l'enfance sont célèbres; partout où il portait son regard, il cherchait et il trouvait quelque chose de nouveau; il lui était plus facile de trouver pour son compte que d'étudier d'après les autres. Sa jeunesse échappa aux légèretés et aux dérèglements qui sont l'ordinaire écueil : sa nature, à lui, était très capable d'orages; ces orages, il les eut, il les épuisa dans la

sphère de la science, et surtout dans l'ordre des sentiments religieux. Son excès de travail intellectuel l'avait de bonne heure rendu sujet à une maladie nerveuse singulière qui développa encore sa sensibilité naturelle si vive. La rencontre qu'il fit de Messieurs de Port-Royal fournit un aliment à son activité morale, et leur doctrine, qui était quelque chose de neuf et de hardi, devint pour lui un point de départ d'où il s'élança avec son originalité propre pour toute une reconstruction du monde moral et religieux. Chrétien sincère et passionné, il conçut une apologie, une défense de la religion par une méthode et par des raisons que nul n'avait encore trouvées, et qui devait porter la défaite au cœur même de l'incrédule. Agé de trente-cinq ans, il se tourna à cette œuvre avec le feu et la précision qu'il mettait à toute chose : de nouveaux désordres plus graves, qui survinrent dans sa santé, l'empêchèrent de l'exécuter avec suite, mais il y revenait à chaque instant dans l'intervalle de ses douleurs; il jetait sur le papier ses idées, ses aperçus, ses éclairs. Mort à trente-neuf ans (1662), il ne put en ordonner l'ensemble, et ses *Pensées sur la Religion* ne parurent que sept ou huit ans après (1670), par les soins de sa famille et de ses amis.

Ne pouvant entrer à fond dans l'examen de la méthode de Pascal, je voudrais ici insister, d'après M. Havet, sur un seul point, et montrer comment, malgré tous les changements survenus dans le monde et dans les idées, malgré la répugnance que causent de plus en plus certaines vues particulières à l'auteur des *Pensées*, nous sommes aujourd'hui dans une meilleure position pour sympathiser avec Pascal qu'on ne l'était du temps

de Voltaire; comment ce qui scandalisait Voltaire dans Pascal nous scandalise moins que les belles et cordiales parties, qui sont tout à côté, ne nous touchent et ne nous ravissent.

C'est que Pascal n'est pas seulement un raisonneur, un homme qui presse dans tous les sens son adversaire, qui lui porte mille défis sur tous les points qui sont d'ordinaire l'orgueil et la gloire de l'entendement; Pascal est à la fois une âme qui souffre, qui a ressenti et qui exprime en lui la lutte et l'agonie.

Il y avait des incrédules du temps de Pascal; le seizième siècle en avait engendré un assez grand nombre, surtout parmi les classes lettrées; c'étaient des païens, plus ou moins sceptiques, dont Montaigne est pour nous le type le plus gracieux, et dont nous voyons se continuer la race dans Charron, la Motte le Vayer, Gabriel Naudé. Mais ces hommes de doute et d'érudition, ou bien les libertins simplement gens d'esprit et du monde, comme Théophile ou Des Barreaux, prenaient les choses peu à cœur; soit qu'ils persévérassent dans leur incrédulité ou qu'ils se convertissent à l'heure de la mort, on ne sent en aucun d'eux cette inquiétude profonde qui atteste une nature morale d'un ordre élevé et une nature intellectuelle marquée du sceau de l'Archange; ce ne sont pas, en un mot, des natures royales, pour parler comme Platon. Pascal, lui, est de cette race première et glorieuse; il en a au cœur et au front plus d'un signe: c'est un des plus nobles mortels, mais malade, et il veut guérir. Le premier il a introduit dans la défense de la religion cette ardeur, cette angoisse et cette haute mélancolie que d'autres ont portées plus tard dans le scepticisme.

« Je blâme également, dit-il, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir; et je ne puis approuver que ceux *qui cherchent en gémissant.* »

La méthode qu'il emploie dans ses *Pensées* pour combattre l'incrédule, et surtout pour exciter l'indifférent, pour lui mettre au cœur le désir, est pleine d'originalité et d'imprévu. On sait comment il débute. Il prend l'homme au milieu de la nature, au sein de l'infini; le considérant tour à tour par rapport à l'immensité du ciel et par rapport à l'atome, il le montre alternativement grand et petit, suspendu entre deux infinis, entre deux abîmes. La langue française n'a pas de plus belles pages que les lignes simples et sévères de cet incomparable tableau. Poursuivant l'homme au dedans comme il l'a fait au dehors, Pascal s'attache à démontrer dans l'esprit même deux autres abîmes, d'une part une élévation vers Dieu, vers le beau moral, un mouvement de retour vers une illustre origine, et d'autre part un abaissement vers le mal et une sorte d'attraction criminelle du côté du vice. C'est là, sans doute, l'idée chrétienne de la corruption originelle et de la Chute; mais, à la manière dont Pascal s'en empare, il la fait sienne en quelque sorte, tant il la pousse à bout et la mène loin: il fait de l'homme tout d'abord un monstre, une chimère, quelque chose d'incompréhensible. Il fait le nœud et le noue d'une manière insoluble, afin que plus tard il n'y ait qu'un Dieu tombant comme un glaive, qui puisse le trancher.

On n'a jamais mieux fait sentir que lui ce que c'est que la foi; la foi parfaite, c'est « Dieu sensible au

cœur, non à la raison. — Qu'il y a loin, dit-il, de la connaissance de Dieu à l'aimer! »

Ce côté affectueux de Pascal, se faisant jour à travers tout ce que sa doctrine et son procédé ont d'âpre et de sévère, a d'autant plus de charme et d'empire. La manière émue dont ce grand esprit souffrant et en prière nous parle de ce qu'il y a de plus particulier dans la religion, de Jésus-Christ en personne, est faite pour gagner tous les cœurs, pour leur inspirer je ne sais quoi de profond et leur imprimer à jamais un respect attendri. On peut rester incrédule après avoir lu Pascal, mais il n'est plus permis de railler ni de blasphémer; et, en ce sens, il reste vrai qu'il a vaincu par un côté l'esprit du dix-huitième siècle et de Voltaire.

Dans un morceau jusqu'alors inédit, et dont la publication est due à M. Faugère, Pascal médite sur l'agonie de Jésus-Christ, sur les tourments que cette âme parfaitement héroïque, et si ferme quand elle veut l'être, s'est infligés à elle-même au nom et à l'intention de tous les hommes: et ici, dans quelques versets de méditation tour à tour et d'oraison, Pascal pénètre dans le mystère de cette douleur avec une passion, une tendresse, une pitié, auxquelles nulle âme humaine ne peut demeurer insensible. Il suppose tout d'un coup un dialogue où le divin Agonisant prend la parole et s'adresse à son disciple en lui disant:

Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. — Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais; ne t'inquiète donc pas.

Je pensais à toi dans mon agonie; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes

Il faut lire en entier et à sa place ce morceau. Jean-Jacques Rousseau n'aurait pu l'entendre, j'ose le croire, sans éclater en sanglots, et peut-être tomber à genoux. C'est par de telles pages, brûlantes, passionnées, et où respire dans l'amour divin la charité humaine, que Pascal a prise sur nous aujourd'hui plus qu'aucun apologiste de son temps. Il y a dans ce trouble, dans cette passion, dans cette ardeur, de quoi faire plus que racheter ses duretés et ses outrances de doctrine. Pascal est à la fois plus violent que Bossuet et plus sympathique pour nous; il est plus notre contemporain par le sentiment. Le même jour où l'on a lu *Childe-Harold* ou *Hamlet*, *René* ou *Werther*, on lira Pascal, et il leur tiendra tête en nous, ou plutôt il nous fera comprendre et sentir un idéal moral et une beauté de cœur qui leur manque à tous, et qui, une fois entrevue, est un désespoir aussi. C'est déjà un honneur pour l'homme que d'avoir de tels désespoirs placés en de si hauts objets.

Quelques curieux et quelques érudits continueront d'étudier à fond tout Pascal; mais le résultat qui paraît aujourd'hui bon et utile pour les esprits simplement sérieux et pour les cœurs droits, le conseil que je viens leur donner d'après une lecture faite dans cette dernière édition des *Pensées*, c'est de ne pas prétendre trop pénétrer dans le Pascal particulier et janséniste, de se contenter de le deviner par ce côté et de l'entendre en quelques articles essentiels, mais de se tenir avec lui au spectacle de la lutte morale, de l'orage et de cette passion qu'il ressent pour le bien et pour un digne bonheur. En le prenant de la sorte, on résistera suffisamment à sa logique quelque peu étroite, opiniâtre et absolue; on s'ouvrira

cependant à cette flamme, à cet essor, à tout ce qu'il y a de tendre et de généreux en lui ; on s'associera sans peine à cet idéal de perfection morale qu'il personnifie si ardemment en Jésus-Christ, et l'on sentira qu'on s'est élevé et purifié dans les heures qu'on aura passées en tête-à-tête avec cet athlète, ce martyr et ce héros du monde moral invisible : Pascal pour nous est tout cela.

Le monde marche ; il se développe de plus en plus dans les voies qui semblent les plus opposées à celles de Pascal, dans le sens des intérêts positifs, de la nature physique travaillée et soumise, et du triomphe humain par l'industrie. Il est bon qu'il y ait quelque part contrepoids ; que, dans quelques cabinets solitaires, sans prétendre protester contre le mouvement du siècle, des esprits fermes, généreux et non aigris, se disent ce qui lui manque et par où il se pourrait compléter et couronner. De tels réservoirs de hautes pensées sont nécessaires pour que l'habitude ne s'en perde point absolument, et que la pratique n'use pas tout l'homme. La société humaine, et pour prendre un exemple plus net, la société française m'apparaît quelquefois comme un voyageur infatigable, qui fait son chemin et poursuit sa voie sous plus d'un costume, et en changeant de nom et d'habit bien souvent. Depuis 89, nous sommes debout et nous marchons : où allons-nous ? qui le dira ? mais nous marchons sans cesse. Cette Révolution, au moment où on la croyait arrêtée sous une forme, elle se relevait et se poursuivait sous une autre : tantôt sous l'uniforme militaire, tantôt sous l'habit noir de député ; hier en prolétaire, avant-hier en bourgeois. Aujourd'hui, elle est industrielle avant tout ; et c'est l'ingé-

nieur qui a le pas et qui triomphe. Ne nous en plaignons point, mais rappelons-nous l'autre partie de nous-mêmes, et qui a fait si longtemps l'honneur le plus cher de l'humanité. Allons voir à Londres, allons visiter et admirer le Palais de Cristal et ses merveilles, allons l'enrichir et l'enorgueillir de nos produits : oui, mais en chemin, mais au retour, que quelques-uns se redisent avec Pascal ces paroles qui devraient être gravées au frontispice :

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

Car c'est ainsi que s'exprime Pascal dans ces Pensées courtes et brèves, écrites pour lui seul, un peu saccadées, et sorties, comme par jet, de la source même.

Le livre de Pascal, dans l'état où il nous est venu, et dans la hardiesse ou le décousu des restitutions récentes, ne saurait être pour personne un livre d'apologétique exact et complet : ce ne peut être qu'une lecture ennoblissante, et qui reporte l'âme dans la sphère morale et religieuse d'où trop d'intérêts vulgaires la font déchoir aisément. M. Havet a constamment visé à maintenir cette impression éle-

vée, et à la débarrasser des questions de secte où la doctrine particulière de Pascal pouvait l'engager. Sa conclusion résume bien l'esprit même de tout son travail : « En général, dit M. Havet, nous autres, hommes d'aujourd'hui, nous sommes, dans notre façon d'entendre la vie, plus raisonnables que Pascal; mais, si nous voulons pouvoir nous en vanter, il faut être en même temps, comme lui, purs, désintéressés, charitables. »

(*Causeries du Lundi*, t. V).

LA ROCHEFOUCAULD

15 janvier 1840.

Il a près de quarante ans : la goutte le tient déjà, et le voilà presque aveugle. Il retombe dans la vie privée et s'enfonce dans le fauteuil pour n'en plus sortir. Les amis empressés l'entourent, et Mme de Sablé est aux petits soins. L'honnête homme accompli commence, et le moraliste se déclare.

M. de La Rochefoucauld va nous paraître tout sage, du moment qu'il est tout désintéressé. Ainsi des hommes : sagesse d'un côté, et action de l'autre. Le bon sens est au comble quand on n'a plus qu'à juger ceux qui n'en ont pas.

Le *je ne sais quoi* dont Retz cherchait l'explication en M. de La Rochefoucauld se réduit à ceci, autant que j'ose le préciser : c'est que sa vocation propre consistait à être observateur et écrivain. Ce fut la fin à quoi lui servit tout le reste. Avec ses diverses qualités essayées de guerrier, de politique, de courtisan, il n'était dans aucune tout entier ; il y avait toujours un coin essentiel de sa nature qui se dérobait et qui

déplaçait l'équilibre. Sa nature, sans qu'alors il s'en doutât, avait son *arrière-pensée* dans toutes les entreprises : cette arrière-pensée était d'y réfléchir quand ce serait passé. Toutes les aventures devaient finir chez lui, non comme la Fronde par des chansons, mais par des maximes ; une moquerie aussi, couverte et grave. Ce qui semblait un débris ramassé par l'expérience après le naufrage, composa le vrai centre, enfin trouvé, de sa vie ([1]).

Un léger signe très singulier me paraît encore indiquer en M. de La Rochefoucauld cette destination expresse de la nature. Pour un homme de tant de monde, il avait (Retz nous le dit) un air de honte et de timidité dans la vie civile. Huet (dans ses *Mémoires*) nous le montre comme tellement embarrassé en public, que s'il avait eu à parler *d'office* devant un cercle de six ou sept personnes, le cœur lui aurait failli. L'effroi de la solennelle harangue l'empêcha toujours d'être de l'Académie Française. Nicole était ainsi, et n'aurait pu prêcher ni soutenir une thèse. Un des traits du moraliste est dans cette observation à la dérobée, dans cette causerie à mi-voix. Montesquieu dit quelque part que s'il avait été forcé de vivre en

([1]) C'est en pleine Fronde qu'il lui échappa un mot souvent cité, et qui révélait en lui le futur auteur des *Maximes*. Pendant les conférences de Bordeaux (octobre 1650), comme il se trouvait avec M. de Bouillon et le conseiller d'État Lenet dans le carrosse du cardinal Mazarin, celui-ci se mit à rire en disant : « Qui aurait pu croire, il y a seulement huit jours, que nous serions tous quatre aujourd'hui dans un même carrosse? » — « *Tout arrive en France*, » repartit le frondeur moraliste; et pourtant, remarque M. Bazin, il était loin encore d'avoir vu tout ce qui pouvait y arriver. — Un moraliste de l'école de La Rochefoucauld a dit : « Il n'est que de vivre; on voit tout et le contraire de tout. » S. B.

professant, il n'aurait pu. Combien l'on conçoit cela de moralistes surtout, comme La Rochefoucauld, comme Nicole ou La Bruyère ! Les *Maximes* sont de ces choses qui ne s'enseignent pas : les réciter devant six personnes, c'est déjà trop. On n'accorde à l'auteur qu'il a raison, que dans le tête-à-tête. A l'homme en masse, il faut plutôt du Jean-Jacques ou du Lamennais.

Voltaire, qui a jugé les *Maximes* en quelques lignes légères et charmantes, y dit qu'aucun livre ne contribua davantage à former le goût de la nation : « On lut avidement ce petit recueil ; il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu avant lui, en Europe, depuis la renaissance des lettres. » Trois cent seize pensées formant cent cinquante pages eurent ce résultat glorieux. En 1665, il y avait neuf ans que les *Provinciales* avaient paru ; les *Pensées* ne devaient être publiées que cinq ans plus tard, et le livre des *Caractères* qu'après vingt-deux ans. Les grands monuments de prose, les éloquents ouvrages oratoires qui consacrent le règne de Louis XIV, ne sortirent que depuis 1669, à commencer par l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. On était donc, en 1665, au vrai seuil du beau siècle, au premier plan du portique, à l'avant-veille d'*Andromaque;* l'escalier de Versailles s'inaugurait dans les fêtes : Boileau, accostant Racine, montait les degrés; La Fontaine en vue s'oubliait encore ; Molière dominait déjà, et le *Tartufe*, achevé dans sa première forme, s'essayait sous le manteau. A ce moment décisif et d'entrain universel, M. de La Rocnefoucauld,

qui aimait peu les hauts discours, et qui ne croyait que causer, dit son mot : un grand silence s'était fait ; il se trouva avoir parlé pour tout le monde, et chaque parole demeura.

C'était un misanthrope poli, insinuant, souriant, qui précédait de bien peu et préparait avec charme l'autre *Misanthrope*.

Dans l'histoire de la langue et de la littérature française, La Rochefoucauld vient en date au premier rang après Pascal, et comme en plein Pascal [1], qu'il devance même en tant que pur moraliste. Il a cette netteté et cette concision de tour que Pascal seul, dans ce siècle, a eues avant lui, que La Bruyère ressaisira, que Nicole n'avait pas su garder, et qui sera le cachet propre du dix-huitième siècle, le triomphe perpétuellement aisé de Voltaire.

Si les *Maximes* peuvent sembler, à leur naissance, n'avoir été qu'un délassement, un jeu de société, une sorte de gageure de gens d'esprit qui jouaient aux proverbes, combien elles s'en détachent par le résultat, et prennent un caractère au-dessus de la circonstance ! Saint-Évremond, Bussy, qu'on a comparés à La Rochefoucauld pour l'esprit, la bravoure et les disgrâces, sont aussi des écrivains de qualité et de société ; ils ont de l'agrément parfois, mais je ne sais quoi de corrompu ; ils sentent leur Régence. Le moraliste, chez La Rochefoucauld, est sévère, grand,

[1] Celui-ci était mort dès 1662; mais la mise en ordre et la publication de ses *Pensées* furent retardées par suite des querelles jansénistes jusqu'à l'époque dite de la *paix de l'Église* (1669). Il résulte de ce retard que La Rochefoucauld ne put rien lui emprunter : tous deux restent parfaitement originaux et collatéraux. S. B.

simple, concis; il atteint au beau; il appartient au pur Louis XIV.

On ne peut assez louer La Rochefoucauld d'une chose, c'est qu'en disant beaucoup, il n'exprime pas trop. Sa manière, sa forme est toujours honorable pour l'homme, quand le fond l'est si peu.

En correction, il est de l'école de Boileau, et bien avant l'*Art poétique*. Quelques-unes de ses maximes ont été refaites plus de trente fois, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'expression nécessaire. Avec cela il n'y paraît aucun tourment. Ce petit volume original, dans sa primitive ordonnance qui s'est plus tard rompue, offrant ses trois cent quinze pensées si brèves, encadrées entre les considérations générales sur l'*amour-propre* au début et les réflexions sur le *mépris de la mort* à la fin, me figure encore mieux, que les éditions suivantes, un tout harmonieux, où chaque détail espacé arrête le regard. La perfection moderne du genre est là : c'est l'aphorisme aiguisé et poli. Si Racine se peut admirer après Sophocle, on peut lire La Rochefoucauld après Job, Salomon, Hippocrate et Marc-Aurèle.

Les réflexions morales de La Rochefoucauld semblent vraies, exagérées ou fausses, selon l'humeur et la situation de celui qui lit. Elles ont droit de plaire à quiconque a eu sa Fronde et son coup de feu dans les yeux. Le célibataire aigri les chérira. L'honnête homme heureux, le père de famille rattaché à la vie par des liens prudents et sacrés, pour ne pas les trouver odieuses, a besoin de ne les accepter qu'en les interprétant. Qu'importe si aujourd'hui j'ai paru y croire ? demain, ce soir, la seule vue d'une famille

excellente et unie les dissipera. Une mère qui allaite, une aïeule qu'on vénère, un noble père attendri, des cœurs dévoués et droits, non alambiqués par l'analyse, les fronts hauts des jeunes hommes, les fronts candides et rougissants des jeunes filles, ces rappels directs à une nature franche, généreuse et saine, recomposent une heure vivifiante et toute subtilité de raisonnement a disparu.

(*Portraits de femmes*).

BOSSUET

Lundi 29 mai 1854.

La gloire de Bossuet est devenue l'une des religions de la France; on la reconnaît, on la proclame, on s'honore soi-même en y apportant chaque jour un nouveau tribut, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître; on ne la discute plus. C'est le privilège de la vraie grandeur de se dessiner davantage à mesure qu'on s'éloigne, et de commander à distance. Ce qu'il y a de singulier pourtant dans cette fortune et cette sorte d'apothéose de Bossuet, c'est qu'il devient ainsi de plus en plus grand pour nous sans, pour cela, qu'on lui donne nécessairement raison dans certaines controverses des plus importantes où il a été engagé. Vous aimez Fénelon, vous chérissez ses grâces, son insinuation noble et fine, ses chastes élégances ; vous lui passeriez même aisément ce qu'on appelle ses erreurs : et Bossuet les a combattues, ces erreurs, non seulement avec force, mais à outrance, mais avec une sorte de dureté. N'importe! la grande voix du contradicteur vous enlève malgré vous et vous force à vous incliner, sans égard à vos

secrètes attaches pour celui qu'il abat. De même pour les longues et opiniâtres batailles rangées qui se sont livrées sur la question gallicane. Êtes-vous gallican, où ne l'êtes-vous pas ? vous applaudissez, ou vous poussez un soupir à cet endroit de la carrière, mais l'ensemble de la course illustre ne garde pas moins à vos yeux sa hauteur et sa majesté. J'oserai dire la même chose de la guerre sans trêve que Bossuet a faite au Protestantisme sous toutes les formes. Tout protestant éclairé, en faisant ses réserves sur les points d'histoire, avouera avec respect qu'il n'a jamais rencontré deux pareils adversaires. En politique aussi, quelque peu partisan que l'on soit de la théorie sacrée et du droit divin, tel que Bossuet l'institue et le renouvelle, on serait presque fâché que cette doctrine n'eût pas trouvé un si simple, si mâle, si sincère organe, et si naturellement convaincu. Un Dieu, un Christ, un évêque, un roi, — voilà bien dans son entier la sphère lumineuse où la pensée de Bossuet se déploie et règne : voilà son idéal du monde. De même qu'il y eut dans l'antiquité un peuple à part, qui, sous l'inspiration et la conduite de Moïse, garda nette et distincte l'idée d'un Dieu créateur et toujours présent, gouvernant directement le monde, tandis que tous les peuples alentour égaraient cette idée, pour eux confuse, dans les nuages de la fantaisie, ou l'étouffaient sous les fantômes de l'imagination et la noyaient dans le luxe exubérant de la nature, de même Bossuet entre les Modernes a ressaisi plus qu'aucun cette pensée simple d'ordre, d'autorité, d'unité, de gouvernement continuel de la Providence, et il l'applique à tout sans effort et comme par une déduction invincible. Bossuet, c'est le génie hébreu,

étendu, fécondé par le Christianisme, et ouvert à toutes les acquisitions de l'intelligence, mais retenant quelque chose de l'interdiction souveraine, et fermant exactement son vaste horizon là où pour lui finit la lumière. De geste et de ton, il tient d'un Moïse ; il y mêle dans la parole des actions du Prophète-Roi, des mouvements d'un pathétique ardent et sublime ; il est la voix éloquente par excellence, la plus simple, la plus forte, la plus brusque, la plus familière, la plus soudainement tonnante. Là même où il a son cours rigide et son flot impérieux, il y roule des trésors d'éternelle morale humaine. Et c'est par tous ces caractères qu'il est unique pour nous, et que, quel que soit l'emploi de sa parole, il reste le modèle de l'éloquence la plus haute et de la plus belle langue.

Lundi 3 juin 1854.

Il n'y a nul doute que, si Bossuet avait poursuivi cette carrière de sermonnaire qu'il remplit de 1661 à 1669, il n'eût gardé le sceptre et que Bourdaloue ne fût venu dans l'estime générale qu'après et un peu au-dessous. Et pourtant, peut-être, cette égalité solide, forte et continue de Bourdaloue, sans tant d'audace ni d'éclat, atteignait-elle plus sûrement la masse moyenne des auditeurs. Je ne fais qu'indiquer cette idée que je crois vraie, et qui ne revient pas tout à fait à ce que dit un biographe souverainement inexact : « On compara *avec passion*, dit M. de Lamartine parlant de Bossuet et de Bourdaloue, ces deux émules d'éloquence. *A la honte du temps*, le nombre des admirateurs de Bourdaloue dépassa en peu de temps celui

des enthousiastes de Bossuet. La raison de cette préférence d'une argumentation froide sur une éloquence sublime est dans la nature des choses humaines. Les hommes de stature moyenne ont plus d'analogie avec leur siècle que les hommes démesurés n'en ont avec leurs contemporains. Les orateurs qui argumentent sont plus facilement compris par la foule que les orateurs qui s'enthousiasment; il faut des ailes pour suivre l'orateur lyrique... » Cette théorie faite tout exprès à la plus grande gloire des *orateurs lyriques* et des *hommes démesurés* est ici en défaut. M. de Bausset a remarqué au contraire, comme une espèce de singularité, qu'il ne vint à l'idée de personne alors de prendre Bossuet et Bourdaloue pour sujet de parallèle, et de balancer leur mérite et leur génie, comme on le faisait si souvent pour Corneille et pour Racine ; ou du moins, si on les compara, ce ne fut que très peu. *A l'honneur* et non *à la honte du temps*, le goût et le sentiment public se rendirent compte de la différence. Bossuet, dans la sphère supérieure de l'épiscopat, demeurait l'oracle, le docteur, un Père moderne de l'Église, le grand orateur qui intervenait aux heures funèbres et majestueuses; qui reparaissait quelquefois dans la chaire à la demande du monarque, ou pour solenniser les Assemblées du Clergé, laissant chaque fois de sa parole un souvenir imposant et mémorable. Cependant Bourdaloue continua d'être pour le siècle le prédicateur ordinaire par excellence, celui qui donnait un Cours continuel de Christianisme moral et pratique, et qui distribuait à tous fidèles sous la forme la plus saine le pain quotidien. Bossuet a dit quelque part dans un de ses sermons : « S'il n'était mieux séant à la dignité de cette

chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir, etc. » Là où Bossuet eût souffert de s'abaisser ou de s'astreindre à une trop longue preuve et à une argumentation suivie, Bourdaloue, qui n'avait pas les mêmes impatiences de génie, était sans doute un ouvrier apostolique plus efficace à la longue et plus approprié dans sa constance. Le siècle dans lequel tous deux vivaient eut le mérite de faire cette distinction, et d'apprécier chacun sans les opposer l'un à l'autre : et aujourd'hui ceux qui triomphent de cette opposition et qui écrasent si aisément Bourdaloue avec Bossuet, l'homme de talent avec l'homme de génie, parce qu'ils croient se sentir eux-mêmes de la famille des génies, oublient trop que cette éloquence chrétienne était faite pour édifier et pour nourrir encore plus que pour plaire ou pour subjuguer.

Maintenant, il est juste de dire que dans ces Sermons ou discours prononcés par Bossuet de 1661 à 1669 et au delà, — dans presque tous, il y a des endroits admirables, et qui pour nous autres lecteurs de quelque ordre que nous soyons, sont tout autrement émouvants que les Sermons lus aujourd'hui de Bourdaloue. Dans le *Panégyrique de saint Paul* tout d'abord, quelle prise de possession du sujet par le fond, par le côté le plus intime et le plus hardi, le plus surnaturel ! Paul est *d'autant plus puissant qu'il se sent plus faible ;* c'est sa faiblesse qui fait sa force. Il est l'Apôtre sans art d'une sagesse cachée, d'une sagesse incompréhensible, qui choque et qui scandalise, et il n'y mettra ni fard ni artifice :

Il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne du proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, Chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu plus qu'humaine qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine : ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du Ciel d'où elle descend.

Il n'y a rien après de telles beautés.

Prenons maintenant tout autre sermon prêché depuis à la Cour, celui sur l'*Ambition* (1666), sur l'*Honneur* (1666), sur l'*Amour des plaisirs* (1662) ; des beautés du même ordre éclatent partout. Sur l'ambition et sur l'honneur, il dit en face de Louis XIV tout ce qui pouvait prévenir l'idolâtrie future et prochaine

dont il fut l'objet, si elle avait pu être combattue. Il recherche par les exemples d'un Néron ou d'un Nabuchodonosor « ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise, dit-il, va tous les jours se subtilisant et *se renviant pour ainsi dire sur elle-même.* De là naissent des vices inconnus... » Et sur cet homme petit en soi et honteux de sa petitesse, qui travaille à s'accroître, à se multiplier, qui s'imagine qu'il incorpore tout ce qu'il amasse et ce qu'il acquiert : « Tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort... Dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste. » Le propre de Bossuet est d'avoir ainsi du premier coup d'œil toutes les grandes idées qui sont les bornes fixes et les extrémités nécessaires des choses, et qui suppriment les intervalles mobiles où s'oublie et se joue l'éternelle enfance des hommes

Pour qu'il ne soit pas dit que je ne cherche chez lui que les leçons aux grands et aux puissants, dans ce même sermon sur l'*Honneur*, où il énumère et poursuit les différentes sortes de vanités, il n'oublie pas les hommes de lettres, les poètes, ceux aussi qui, à leur manière, se disputent le renom et l'empire : « Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, Chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font

un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits, et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin et de décider de tout souverainement? *O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions,* riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer?...» Éternelle Poétique, principe, entretien et règle supérieure des vrais talents, vous voilà établie en passant dans un sermon de Bossuet, au moment même où Despréaux essayait de vous retrouver de son côté dans ses Satires. Mais combien la source découle de plus haut et dérive d'une région plus fixe chez Bossuet que chez les Horace et les Despréaux!

Enfin la mort de la reine d'Angleterre vint lui offrir (1669) le plus majestueux et le plus grandiose des sujets. Il lui fallait la chute et la restauration des trônes, la révolution des empires, toutes les fortunes diverses assemblées en une seule vie et pesant sur une même tête : il fallait à l'aigle la vaste profondeur des cieux, et en bas tous les abîmes et les orages de l'Océan. Mais notons encore un service que Louis XIV et son règne rendirent à Bossuet : ces grands sujets, il les aurait eus également dans les époques désastreuses et à travers les Frondes et les discordes civiles, mais il les aurait eus épars, en quelque sorte, et sans limites : Louis XIV présent avec son règne lui donna le cadre où ces vastes sujets se limitèrent et se fixèrent

sans se rétrécir. Dans l'époque auguste et si définie au sein de laquelle il parlait, Bossuet sans rien perdre de son étendue ni de ses hardiesses de coup d'œil à distance, trouvait partout autour de lui ce point d'appui, cette sécurité et cet encouragement ou avertissement insensible dont le talent et le génie lui-même ont besoin. Bossuet mettait sans doute sa certitude avant tout dans le Ciel ; mais, orateur, il redoublait d'autorité et de force calme en sentant que sous lui, et au moment où il la pressait du pied, la terre de France ne tremblait plus.

(*Causeries du Lundi*, t. X).

MADAME DE SÉVIGNÉ

Mai 1829.

Les critiques, et particulièrement les étrangers, qui, dans ces derniers temps, ont jugé avec le plus de sévérité nos deux siècles littéraires, se sont accordés à reconnaître que ce qui y dominait, ce qui s'y réfléchissait en mille façons, ce qui leur donnait le plus d'éclat et d'ornement, c'était l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentiments, la grâce, le piquant, la politesse achevée du langage. Et en effet c'est bien là, avec les réserves que chacun fait, et deux ou trois noms comme ceux de Bossuet et de Montesquieu qu'on sous-entend, c'est là, jusqu'en 1789 environ, le caractère distinctif, le trait marquant de la littérature française entre les autres littératures d'Europe. Cette gloire, dont on a presque fait un reproche à notre nation, est assez féconde et assez belle pour qui sait l'entendre et l'interpréter.

Au commencement du dix-septième siècle, notre civilisation, et partant notre langue et notre littéra-

ture, n'avaient rien de mûr ni d'assuré. L'Europe, au sortir des troubles religieux et à travers les phases de la guerre de Trente ans, enfantait laborieusement un ordre politique nouveau; la France à l'intérieur épuisait son reste de discordes civiles. A la cour, quelques salons, quelques *ruelles* de beaux esprits étaient déjà de mode; mais rien n'y germait encore de grand et d'original, et l'on y vivait à satiété sur les romans espagnols, sur les sonnets et les pastorales d'Italie. Ce ne fut qu'après Richelieu, après la Fronde, sous la reine-mère et Mazarin, que tout d'un coup, du milieu des fêtes de Saint-Mandé et de Vaux, des salons de l'hôtel de Rambouillet ou des antichambres du jeune roi, sortirent, comme par miracle, trois esprits excellents, trois génies diversement doués, mais tous les trois d'un goût naïf et pur, d'une parfaite simplicité, d'une abondance heureuse, nourris des grâces et des délicatesses indigènes, et destinés à ouvrir un âge brillant de gloire où nul ne les a surpassés.

Molière, La Fontaine, et Mme de Sévigné appartiennent à une génération littéraire qui précéda celle dont Racine et Boileau furent les chefs, et ils se distinguent de ces derniers par divers traits qui tiennent à la fois à la nature de leurs génies et à la date de leur venue. On sent que, par tournure d'esprit comme par position, ils sont bien plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français; qu'ils y ont été bien plus mêlés par leur éducation et leurs lectures, et que, s'ils sont moins appréciés des étrangers que certains écrivains postérieurs, ils le doivent précisément à ce qu'il y a de plus intime, de plus indéfinissable et de plus charmant pour nous

dans leur accent et leur manière. Si donc aujourd'hui, et avec raison, l'on s'attache à réviser et à remettre en question beaucoup de jugements rédigés, il y a quelque vingt ans, par les professeurs d'Athénée; si l'on déclare impitoyablement la guerre à beaucoup de renommées surfaites, on ne saurait en revanche trop vénérer et trop maintenir ces écrivains immortels, qui, les premiers, ont donné à la littérature française son caractère d'originalité, et lui ont assuré jusqu'ici une physionomie unique entre toutes les littératures Molière a tiré du spectacle de la vie, du jeu animé des travers, des vices et des ridicules humains, tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie. La Fontaine et Mme de Sévigné, sur une scène moins large, ont eu un sentiment si fin et si vrai des choses et de la vie de leur temps, chacun à sa manière, La Fontaine, plus rapproché de la nature, Mme de Sévigné plus mêlée à la société; et ce sentiment exquis, ils l'ont tellement exprimé au vif dans leurs écrits, qu'ils se trouvent placés sans effort à côté et fort peu au-dessous de leur illustre contemporain.

On a beaucoup dit que Mme de Sévigné soignait curieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors, dont elle recherchait le suffrage. Cela est faux; le temps de Voiture et de Balzac était déjà loin. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume, et le plus de choses qu'elle peut; et quand l'heure presse, à peine si elle relit. « En vérité, dit-elle, il faut un peu entre « amis laisser trotter les plumes comme elles veulent : « la mienne a toujours la bride sur le cou. » Mais il y a des jours où elle a plus de temps et où elle se sent

davantage en humeur; alors, tout naturellement, elle soigne, elle arrange, elle compose à peu près autant que La Fontaine pour une de ses fables : ainsi la lettre à M. de Coulanges sur le mariage de Mademoiselle; ainsi celle encore sur ce pauvre Picard qui est renvoyé pour n'avoir pas voulu *faner*. Ces sortes de lettres, brillantes de forme et d'art, et où il n'y avait pas trop de petits secrets ni de médisances, faisaient bruit dans la société, et chacun désirait les lire. « Je ne « veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin, écrit « Mme de Coulanges à son amie; on m'a dit : Madame, « voilà un laquais de Mme de Thianges; j'ai ordonné « qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avait à me dire : « Madame, c'est de la part de Mme de Thianges, qui « vous prie de lui envoyer la lettre du *cheval* de Mme de « Sévigné et celle de la *prairie*. J'ai dit au laquais « que je les porterais à sa maîtresse, et je m'en suis « défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méri- « tent, comme vous voyez; il est certain qu'elles sont « délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. » Les correspondances avaient donc alors, comme les conversations, une grande importance; mais on ne les composait ni les unes ni les autres; seulement on s'y livrait de tout son esprit et de toute son âme. Mme de Sévigné loue continuellement sa fille sur ce chapitre des lettres : « Vous avez des pensées et des tirades « incomparables. » Et elle raconte qu'elle en lit *par-ci par-là* certains endroits choisis aux gens qui en sont dignes : « quelquefois j'en donne aussi une petite part « à Mme de Villars, mais elle s'attache aux tendresses, « et les larmes lui en viennent aux yeux. »

Si on a contesté à Mme de Sévigné la naïveté de ses lettres, on ne lui a pas moins contesté la sincérité de

son amour pour sa fille ; et en cela on a encore oublié le temps où elle vivait, et combien dans cette vie de luxe et de désœuvrement les passions peuvent ressembler à des fantaisies, de même que les manies y deviennent souvent des passions. Elle idolâtrait sa fille et s'était de bonne heure établie dans le monde sur ce pied-là. Arnauld d'Andilly l'appelait à cet égard une *jolie païenne*. L'éloignement n'avait fait qu'exalter sa tendresse : elle n'avait guère autre chose à quoi penser ; les questions, les compliments de tous ceux qu'elle voyait la ramenaient là-dessus ; cette chère et presque unique affection de son cœur avait fini par être à la longue pour elle une contenance dont elle avait besoin comme d'un éventail. D'ailleurs, Mme de Sévigné était parfaitement sincère, ouverte, et ennemie des faux-semblants ; c'est même à elle, une des premières, qu'on doit d'avoir dit une personne *vraie ;* elle aurait inventé cette expression pour sa fille, si M. de La Rochefoucauld ne l'avait déjà trouvée pour Mme de La Fayette : elle se plaît du moins à l'appliquer à ce qu'elle aime. Quand on a bien analysé et retourné en cent façons cet inépuisable amour de mère, on en revient à l'avis et à l'explication de M. de Pomponne : « Il paroît que Mme de Sévigné aime passionnément « Mme de Grignan ? Savez-vous le dessous des cartes ? « Voulez-vous que je vous le dise ? *C'est qu'elle l'aime* « *passionnément*. » Ce serait en vérité se montrer bien ingrat que de chicaner Mme de Sévigné sur cette innocente et légitime passion, à laquelle on est redevable de suivre pas à pas la femme la plus spirituelle, durant vingt-six années de la plus aimable époque de la plus aimable société française.

La Fontaine, peintre des champs et des animaux, n'ignorait pas du tout la société, et l'a souvent retracée avec finesse et malice. Mme de Sévigné, à son tour, aimait beaucoup les champs ; elle allait faire de longs séjours à Livry chez l'abbé de Coulanges, ou à sa terre des *Rochers* en Bretagne ; et il est piquant de connaître sous quels traits elle a vu et a peint la nature. On s'aperçoit d'abord que, comme notre bon fabuliste, elle a lu de bonne heure l'*Astrée*, et qu'elle a rêvé dans sa jeunesse sous les ombrages mythologiques de Vaux et de Saint-Mandé. Elle aime à se promener *aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion*, à passer deux heures seule avec les *hamadryades;* ses arbres sont décorés d'inscriptions et d'ingénieuses devises, comme dans les paysages du *Pastor fido* et de l'*Aminta*. — « Pour nos sentences, elles ne sont « point défigurées; je les visite souvent : elles sont « même augmentées, et deux arbres voisins disent « quelquefois les deux contraires. Il y en a cinq ou six « dans cette contrariété. » Ces réminiscences un peu fades de pastorales et de romans sont naturelles sous son pinceau, et font agréablement ressortir tant de descriptions fraîches et neuves qui n'appartiennent qu'à elle : « Je suis venue ici (*à Livry*) achever les beaux « jours, et dire adieu aux feuilles; elles sont encore « toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de « couleur; au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et « de tant de sortes d'aurore que cela compose un bro- « card d'or riche et magnifique, que nous voulons trou « ver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour « changer. » Et quand elle est aux Rochers : « Je serais « fort heureuse dans ces bois, si j'avois une feuille « qui chantât : ah ! la jolie chose qu'une feuille qui

« chante ! » Et comme elle nous peint encore *le triomphe du mois de mai,* quand *le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvrent le printemps dans nos forêts!* comme elle nous fait sentir et presque toucher *ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids!* Quand son fils, pour fournir à de folles dépenses, fait jeter bas les antiques bois de Buron, elle s'émeut, elle s'afflige avec toutes ces *dryades* fugitives et ces *sylvains* dépossédés; Ronsard n'a pas mieux déploré la chute de la forêt de Gastine, ni M. de Chateaubriand celle des bois paternels.

(*Portraits de Femmes*).

LA BRUYÈRE ET SAINT-SIMON

Lundi 1er avril 1850.

Saint-Simon était doué d'un double génie qu'on unit rarement à ce degré : il avait reçu de la nature ce don de pénétration et presque d'intuition, ce don de lire dans les esprits et dans les cœurs à travers les physionomies et les visages, et d'y saisir le jeu caché des motifs et des intentions; il portait, dans cette observation perçante des masques et des acteurs sans nombre qui se pressaient autour de lui, une verve, une ardeur de curiosité qui semble par moments insatiable et presque cruelle : l'anatomiste avide n'est pas plus prompt à ouvrir la poitrine encore palpitante, et à y fouiller en tous sens pour y étaler la plaie cachée. A ce premier don de pénétration instinctive et irrésistible, Saint-Simon en joignait un autre qui ne se trouve pas souvent non plus à ce degré de puissance, et dont le tour hardi le constitue unique en son genre : ce qu'il avait comme arraché avec cette curiosité acharnée, il le rendait par écrit avec le même feu, avec la même ardeur et presque la même fureur de pinceau. La Bruyère

aussi a la faculté de l'observation pénétrante et sagace; il remarque, il découvre toute chose et tout homme autour de lui; il lit avec finesse leurs secrets sur tous ces fronts qui l'environnent; puis rentré chez lui, à loisir, avec délices, avec adresse, avec lenteur, il trace ses portraits, les recommence, les retouche, les caresse, y ajoute trait sur trait jusqu'à ce qu'il les trouve exactement ressemblants. Mais il n'en est pas ainsi de Saint-Simon, qui, après ces journées de Versailles ou de Marly que j'appellerai des débauches d'observation (tant il en avait amassé de copieuses, de contraires et de diverses!), rentre chez lui tout échauffé, et là, plume en main, à bride abattue, sans se reposer, sans se relire et bien avant dans la nuit, couche tout vifs sur le papier, dans leur plénitude et leur confusion naturelle, et à la fois avec une netteté de relief incomparable, les mille personnages qu'il a traversés, les mille originaux qu'il a saisis au passage, qu'il emporte tout palpitants encore, et dont la plupart sont devenus par lui d'immortelles victimes.

(*Causeries du Lundi*, t. II. Article sur Fénelon).

MADAME DE MAINTENON

Lundi 6 novembre 1854

Dans un fragment d'instruction adressée par Mme de Maintenon aux maîtresses de Noisy, on distingue déjà tout l'esprit moral et chrétien qui sera celui de Saint-Cyr :

Qu'on leur fasse entendre ce qu'on leur dit et ce qu'on leur lit.

Qu'on leur apprenne à parler français, mais simplement.

Qu'elles écrivent de même.

Qu'on leur parle chrétiennement et toujours raisonnablement...

Qu'on égaye souvent leurs intructions.

Qu'on ne leur en fasse point de trop longues.

Qu'on les élève en séculières, bonnes chrétiennes, sans exiger d'elles des pratiques, etc., etc.

Sur ce point, *chrétiennement et toujours raisonnablement*, repose toute l'éducation telle que la conçoit Mme de Maintenon et telle qu'elle voulut l'établir à Saint-Cyr : « Inspirer la *religion* et la *raison*, c'est là le

sonde de l'éducation de Saint-Cyr. » — Le *Christianisme* et la *raison*, qui est tout ce que l'on veut leur inspirer, sont également bons aux princesses et aux misérables. »Mais ceci demande quelque éclaircissement.

Mme de Maintenon, qui a passé par toutes les conditions et par toutes les épreuves, qui a vu se former et s'évanouir autour d'elle tant d'égarements et de chimères, s'est confirmée de plus en plus dans l'idée qu'il n'y a encore rien de tel que le bon sens dans la vie, mais un bon sens qui ne s'enivre point de lui-même, qui obéit aux lois tracées, et qui connaît ses propres limites. Son sexe en particulier est fait pour obéir, elle le sait : aussi la raison qu'elle recommande tant et sans cesse n'est point du tout un raisonnement ni une enquête curieuse ; gardez-vous de l'entendre ainsi. C'est une raison toute chrétienne et docile : « Vous ne serez véritablement raisonnables qu'autant que vous serez à Dieu. » Elle ne la sépare jamais de la piété ni d'une entière soumission aux décisions supérieures. Cela bien entendu, elle veut le *vrai* dans l'éducation dès le bas âge : « Point de contes aux enfants, point en faire accroire ; leur donner les choses pour ce qu'elles sont. » — « Ne leur faire jamais d'histoires dont il faille les désabuser quand elles ont de la raison, mais leur donner le vrai comme vrai, le faux comme faux. » — » Il faut parler à une fille de sept ans aussi raisonnablement qu'à une de vingt ans. » — « Il faut entrer dans les divertissements des enfants, mais il ne faut jamais s'accommoder à eux par un langage enfantin, ni par des manières puériles ; on doit, au contraire, les élever à soi en leur parlant toujours raisonnablement ; en un mot, on ne peut être ni trop, ni trop tôt rai-

sonnable. » — « Il n'y a que les moyens raisonnables qui réussissent. » — Elle le redit en cent façons : il ne leur faut donner que ce qui leur sera toujours bon, religion, raison, vérité.

Dans un siècle où sa jeunesse pauvre et souriant avait vu se jouer tant de folies, tant de passions e d'aventures, suivies d'éclatants désastres et de repen tirs ; où les romans de Scudéry avaient occupé tous les loisirs et raffiné les sentiments, où les héros chevaleresques de Corneille avaient monté bien des têtes : dans cet âge des Longueville, des La Vallière et des La Fayette (celle-ci, la plus raisonnable de toutes, créant sa *Princesse de Clèves*), Mme de Maintenon avait constamment résisté à ces embellissements de la vérité et à ces enchantements de la vie ; elle avait gardé son cœur net, sa raison saine, ou elle l'avait aussitôt purgée des influences passagères : il ne s'était point logé dans cette tête excellente un coin de roman.

Une fois Saint-Cyr établi, Mme de Maintenon s'y adonne tout entière ; se considérant comme chargée d'une mission par le roi et par l'État, elle y consacre les moindres parcelles de son temps et y dirige toute la lumière et tout l'effort de son esprit. Elle aussi, du moment que le champ lui est ouvert, elle a son idéal, c'est de former la *parfaite novice* et la *parfaite Dame de Saint-Louis*, l'institutrice religieuse et raisonnable par excellence ; elle en propose à ses jeunes maîtresses et en retrace en vingt endroits un portrait admirable : simplicité, droiture de piété, justesse soumise, nulle singularité, nulle curiosité d'esprit, une égalité sans tristesse, un renoncement absolu de soi, et toute une vie tournée à un labeur pratique et

fructifiant. C'est dans le livre même qu'il faut voir ces modèles complets qui ne restèrent point à l'état d'idée, et qui se réalisèrent avec plus au moins de gravité et de douceur dans ces figures charmantes et légèrement distinctes sous le voile, Mme du Pérou, Mme de Glapion, Mme de Fontaines, Mme de Berval. Quand elle a ainsi rappelé toutes les conditions imposées et toutes les obligations, ce caractère où se confond le personnage de mère, de sœur aînée et de religieuse, et qui a pour objet de former de pauvres nobles jeunes filles destinées à édifier ensuite des maisons religieuses, mais surtout des familles, et à renouveler le christianisme dans le royaume; des jeunes filles a qui l'on dit sans cesse : « Rendez-vous à la raison aussitôt que vous la voyez. — Soyez raisonnables, ou vous serez malheureuses. — Si vous êtes orgueilleuses, on vous reprochera votre misère, et si vous êtes humbles, on se souviendra de votre naissance; » — quand elle a ainsi épuisé la perfection et la beauté de l'œuvre à accomplir, on conçoit que Mme de Maintenon, s'arrêtant devant son propre tableau, ajoute : « La vocation d'une Dame de Saint-Louis est sublime, quand elle voudra en remplir tous les devoirs. »

Tout ne se fit point en un jour; il y eut des années de tâtonnement, et même où l'on sembla faire fausse route. *Esther* et Fénelon furent deux tempêtes pour Saint-Cyr. Une dévotion subtile, recherchée et fuyant les voies communes, y pénétra avec Fénelon et Mme Guyon, et il fallut en venir aux sévérités et aux retranchements inexorables envers quelques membres devenus rebelles. Mais avec *Esther* et les représentations toutes royales qui s'en étaient suivies, il y avait

eu un enchantement plus insensible et comme une légère ivresse de la communauté tout entière : le goût de l'esprit, de la poésie, des écritures de tout genre, s'était glissé dans ces jeunes têtes, et menaçait de corrompre à sa source l'éducation simple et droite, et principalement utile, dont elles avaient avant tout besoin. Une lettre de M[me] de Maintenon à M[me] de Fontaines, maîtresse générale des classes, du 20 septembre 1691, expose cet état périlleux et cette crise ; elle sent d'ailleurs et convient avec sincérité que c'est elle-même qui a introduit le mal, et elle prend tout sur son compte :

La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr ne se peut réparer que par le temps et par un changement entier de l'éducation que nous leur avons donnée jusqu'à cette heure ; il est bien juste que j'en souffre, puisque j'y ai contribué plus que personne, et je serai bien heureuse si Dieu ne m'en punit pas plus sévèrement. Mon orgueil s'est répandu par toute la maison, et le fond en est si grand qu'il l'emporte même par-dessus mes bonnes intentions. Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr, mais j'ai bâti sur le sable. N'ayant point ce qui seul peut faire un fondement solide, j'ai voulu que les filles eussent de l'esprit, qu'on élevât leur cœur, qu'on formât leur raison ; j'ai réussi à ce dessein : elles ont de l'esprit et s'en servent contre nous ; elles ont le cœur élevé, et sont plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses...

Venant au remède, elle veut pourtant ne procéder que par degrés et ne corriger le mal que de la même façon qu'il est venu :

Comme plusieurs petites choses fomentent l'orgueil, plusieurs petites choses le détruiront. Nos filles ont été trop

considérées, trop caressées, trop ménagées : il faut les oublier dans leurs classes, leur faire garder le règlement de la journée... Il faut encore défaire nos filles de ce tour d'esprit railleur que je leur ai donné, et que je connais présentement très opposé à la simplicité ; c'est un raffinement de l'orgueil qui dit par ce tour de raillerie ce qu'il n'oserait dire sérieusement...

Et elle ajoute par un aveu vrai et qui n'a rien d'une fausse humilité : « Que vos filles ne se croient pas mal avec moi, cela ne ferait que les affliger et les décourager ; en vérité, ce n'est point elles qui ont tort. »

Les craintes qu'avait fait naître à un moment l'invasion du bel-esprit étant passées, et le correctif ayant réussi, on revint à Saint-Cyr à une voie moyenne, et où le bon langage eut sa part d'attention et de culture. On continua d'y jouer quelquefois les belles tragédies faites pour la maison, mais on les joua entre soi, sans témoin du dehors. Cependant Mme de Maintenon ne manquait pas de recommander à son jeune monde le style qui est si proprement le sien, « le style simple, naturel et sans tour, » des lettres courtes, un naturel parfait et précis. Elle faisait pour les élèves de petits modèles de lettres qui nous sont transmis. Aux maîtresses elle recommande aussi de n'employer que des mots qui soient bien compris des jeunes intelligences, de ne pas emprunter aux livres qu'on lit les termes qui sont bons surtout pour ces livres, et qui sont de trop grands mots pour le discours commun. Elle applique cela même à la lecture de l'Écriture sainte : « Nous ne devons en savoir les termes, disait-elle à une des maîtresses, qu'autant

qu'il le faut pour l'entendre. On loue souvent M. Fagon de ce qu'il parle de médecine d'une manière si simple et si intelligible qu'on croit voir les choses qu'il explique : un médecin de village veut parler grec. » Dans le texte actuel des Lettres de Mme de Maintenon telles que nous les possédons enfin, sans les altérations de La Beaumelle, il nous est permis, à notre tour, de juger avec plus d'assurance de sa façon de dire et d'écrire. Je vois que M. Th. Lavallée et même M. de Sacy, entre autres qualités, y louent l'*ampleur*. Me permettront-ils de différer avec eux sur ce seul point? Il y a certainement dans le style de Mme de Maintenon, ainsi reproduit avec fidélité, de l'abondance, de la récidive, une aisance libre et un cours heureux ; mais ce qui me paraît toujours y dominer plus que tout, c'est la justesse, la netteté et une parfaite exactitude, quelque chose que le terme d'*ampleur* enveloppe et dépasse.

L'idée si élevée de faire de Saint-Cyr un abri et un foyer chrétien, un refuge et une école de simplicité vertueuse et pure, à mesure que la corruption et la grossièreté augmentent parmi les jeunes femmes de la Cour, se montre à découvert dans ces lettres de Mme de Maintenon :

Que ne donnerais-je pas, s'écrie-t-elle (octobre 1703), parlant à l'une des maîtresses, pour que vos filles vissent d'aussi près que je le vois combien nos jours sont longs ici, je ne dis pas seulement pour des personnes revenues des folies de la jeunesse, je dis pour la jeunesse même qui meurt d'ennui parce qu'elle voudrait se divertir continuellement et qu'elle ne trouve rien qui contente ce désir insatiable de plaisir! Je rame, en vérité, pour amuser Madame la duchesse de Bourgogne...

Comme on sent partout dans Mme de Maintenon à Saint-Cyr une âme qui en a assez du monde, qui dit aux jeunes âmes riantes : « Si vous connaissiez le monde, vous le haïriez ; » qui a connu la pauvreté et le manquement de tout, qui a été obligée de faire bonne mine et de sourire contre son cœur, d'amuser les autres, puissants et grands, et qui, sensée, délicate, raisonnable, et au bout de toute cette longue et amère comédie, — ne désirait plus, le masque tombé, que le repos, la réalité, la vérité, et une tranquillité égale et fructueuse dans l'ordre de Dieu !

Mais ce qui est beau dans cette fatigue, c'est son zèle, son feu, son ardeur dernière. d'utilité et de semence pour autrui. Là est la grandeur et quelque chose qui vaut mieux qu'une sensibilité vulgaire et apparente.

Et toutefois, hommes ou femmes de notre siècle, il nous semble que quelque chose manque à tous ces mérites si excellents et aujourd'hui si avérés : « Peu de gens, a dit Mme de Maintenon, sont assez solides pour ne regarder que le fond des choses. » Serait-ce, en effet, que nous ne serions pas assez solides? je le croirais volontiers ; mais ne serait-ce point aussi chez elle un peu de nature qui manque, un peu de tendresse qu'on voudrait dans cette raison, et sans prétendre certes diminuer en rien le christianisme qui la règle et l'accompagne? Elle a fait faire *Esther*, elle l'a fait jouer, et s'en est un peu repentie. Cela dit tout. Aujourd'hui, avec le nouvel état du monde, dans une société plus également morale en son milieu, nous qui ne sommes pas près de Versailles (dans le sens où l'était Saint-Cyr), il nous semble qu'il est quelquefois permis de se récréer d'un chant, d'une fleur,

d'une joie d'imagination, mêlée aux choses du cœur, dans une éducation même de l'ordre le plus moral. Il y a un peu de sécheresse, en définitive, à retrancher tout cela, à l'arracher quand on le rencontre sur son chemin.

(*Causeries du Lundi*, t. XI).

REGNARD

Lundi 4 octobre 1852.

« Qui ne se plaît pas à Regnard n'est pas digne d'admirer Molière, » a dit excellemment Voltaire. C'est ce texte que tout critique, parlant de ce second comique de notre scène, a désormais à développer. Les premières petites comédies en prose de Regnard à la Comédie-Française, *Attendez-moi sous l'Orme* et *la Sérénade* (1694), sont peu de chose, mais amusantes. *Attendez-moi sous l'Orme* n'est proprement qu'un petit proverbe avec des rôles très animés, et semés dans le dialogue de mots excellent : « En une nuit il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un Français. » — « Oh ! quand il s'agit de placer des fadaises, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. » Dans *la Sérénade* il y a un certain Champagne qui est bien l'ivrogne le plus naturel et le plus franc. Dans *le Bal*, Regnard commence à employer le vers et nous donne le premier échantillon de cette jolie versification si vive, si nourrie, si pétillante. On a plus d'esprit en

vers, quand on en a, qu'en prose. C'est le cas de Regnard. Le couplet qui commence ainsi :

Oui-da, l'état de veuve est une douce chose!...

rappelle un peu le mouvement de quelques beaux morceaux de Molière dans *le Misanthrope ;* c'est de lui, non de Boileau, que Regnard est véritablement le disciple en poésie.

Avec le *Joueur* (1696) la grande comédie commence. Le caractère est bien soutenu, l'intrigue bel et bien nouée, les scènes pleines et sans langueur, l'action attachante et jusqu'à la fin en suspens, le style surtout dru, ample, aisé, délicieux. Les valets et les soubrettes de Regnard dans *le Joueur*, dans *les Folies amoureuses*, dans *le Légataire,* partout, ont en eux des sources et des torrents de verve; ils ont de l'esprit pour ainsi dire au galop. Dans *le Joueur*, le caractère principal a beaucoup de vérité : cet homme, qui a joué, qui joue et qui jouera, qui, toutes les fois qu'il perd, sent revenir sur l'eau son amour, mais qui, au moindre retour de fortune, lui refait banqueroute de plus belle, cet homme est incurable; il a beau s'écrier dans sa détresse : *Ah! charmante Angélique !* il ne mérite pas de la posséder, et il a mérité au contraire de la perdre, non point tant encore pour avoir mis le portrait de sa maîtresse en gage que parce que, le pouvant et averti par son valet, il a refusé de le dégager et a répondu : *Nous verrons!* Ce mot-là le juge. Je m'étais dit d'abord : cette fin n'est pas naturelle ; puisque Angélique aime réellement Valère, elle doit l'épouser malgré son défaut, et lui il continuera de jouer, sauf à la rendre malheureuse : ainsi les deux

passions auront leur satisfaction et atteindront leur fin. Mais une femme me fait remarquer qu'à ce dénoûment du *Joueur*, lorsque Angélique a trouvé son portrait aux mains de la revendeuse, il y a quelque chose dans son âme qui domine à bon droit l'amour, c'est l'amour-propre. Elle aime Valère, mais en aimant elle souffrira, et ne l'épousera point. Voilà ce qu'il y a de plus naturel chez une femme, et Regnard l'a trouvé.

Dans sa comtesse bourgeoise et précieuse, dans son marquis fringant et freluquet, dont le *saute, Marquis !* est resté proverbial, et dans bien d'autres portraits qu'il introduit incidemment, Regnard a peint les anoblis, les enrichis, les fats de toutes sortes qui vont être bientôt le monde de la Régence. Il a fait de même dans le chevalier du *Distrait*, et en général dans ses personnages épisodiques. En lisant Regnard, on est frappé de cette idée qu'il donne des mœurs finales du règne de Louis XIV. Ce grand roi avait régné trop longtemps ; il en était résulté, durant les quinze ou vingt dernières années, un régime convenu et hypocrite sous lequel couvaient et levaient déjà la tête les vices et les ridicules d'un certain genre, qui n'attendaient plus que le jour et l'heure pour déborder. Regnard, qui ne devait pas assister à ce débordement et qui mourut avant Louis XIV, voyait au naturel et peignait avec saillie ces générations affectées et grossières, dont nous trouvons également le portrait en vingt endroits des lettres de Mme de Maintenon. Chose remarquable ! la femme sensée et rigide, le comique riant et un peu dissolu disent la même chose; Mme *Grognac* et *Lisette* chez Regnard, quand elles parlent des jeunes gens à la mode, font le pendant

exact de ce que Mme de Maintenon racontait à Mme des Ursins sur les jeunes femmes à la mode au temps de la duchesse de Bourgogne : des deux côtés, c'est le jeu effréné, c'est le vin, le contraire en tout du sobre et du poli ; l'orgie avait commencé à huis clos sous Louis XIV.

Regnard, qui menait à sa manière quelque chose de ces mêmes mœurs, en ne les corrigeant que par l'esprit, ne songeait pas trop, en les peignant, à faire une leçon ; il donnait carrière à sa veine et à ce démon de gaieté qui l'animait. Placé à côté de Molière, Regnard s'en distingue en ce qu'il rit avant tout pour rire. Dans Molière, au fond du comique il y a un honnête homme qui n'est indifférent ni au bien ni au mal, ni au vice ni à la vertu, il y a même quelque peu un misanthrope : dans Regnard, au fond, il n'y a que le bon vivant et l'homme de plaisir le plus désintéressé et le plus libre, à qui la vie n'est qu'un pur carnaval. Chez Beaumarchais, si on le rapprochait de tous deux, qui sont ses maîtres, on rencontrerait, jusque dans le comique, un peu le charlatan, le prêcheur du jour et le faiseur.

Tel qu'il est, Regnard reste original et sans comparaison. Il est artiste même à travers ses négligences. Prenez-le dans ses quatre excellentes pièces en vers. *le Joueur* (1694), *les Folies amoureuses* (1704), *les Ménechmes* (1705) et *le Légataire* (1708) ; ces pièces, au point de vue de l'action, sont mieux montées peut-être, plus intriguées et mieux dénouées que celles de Molière. Dans d'autres légers croquis tel que *le Retour imprévu*, la liaison et l'activité des scènes ne laissent pas un instant de trêve. Quand au style, il est égal à ce qu'il y a de mieux dans la comédie. Cette

charmante pièce des *Folies amoureuses*, restée si jeune au théâtre, est d'une verve continuelle et toujours recommençante. Cette Lisette, ce Crispin, nous enlèvent par leur feu roulant d'esprit sans effort; ils ont coup sur coup des poussées de veine. Agathe, dans ses déguisements, est le plus ravissant lutin. Cette pièce des *Folies* est celle où Regnard a le plus développé peut-être sa qualité dominante : l'imagination dans la gaieté. La comédie de Regnard a beau prendre des années, elle est comme Agathe dans son rôle de vieille, et, en riant aux éclats, elle a droit de dire avec elle :

On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.

Je n'ai pas à revenir ici sur des pièces qui sont dans toutes les mémoires, et qui ont été cent fois analysées par les critiques nos confrères. Heureux ces génies qui amusent tandis que nous raisonnons ! On n'analyse pas les causes du rire, et il en est de lui comme de l'amour : le meilleur est encore celui dont on ne peut dire la cause. Regnard en a souvent de tel ; ainsi, dans *les Ménechmes*, quand celui des deux jumeaux, fraîchement débarqué de Picardie, a affaire à un marchand fripier, syndic et marguillier, de plus créancier de son frère, et qui lui défile tous ses titres en le prenant pour son débiteur, le franc Picard s'irrite, il s'emporte contre ce faux créancier qu'il ne connaît pas et qu'il prend pour un imposteur : « *Laissez-moi lui couper le nez !* » s'écrie-t-il ; et Valentin lui répond avec sang froid :

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier.

Le trait est lâché, le rire est parti du même coup : pourquoi ? Aristote ne le sait pas mieux que nous.

On a cité, dans les premiers ouvrages en vers de Regnard, dans ses Satires et Épitres, de grandes négligences de rimes et de versification. Dans ses bonnes comédies en vers, son style est du meilleur aloi et du meilleur coin. Les images sont vives, les expressions puisées au vrai fond de la langue. Agathe, en vieille, dira :

Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes;
Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes;
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau;
Je fais rubis sur l'ongle, et n'y mets jamais d'eau.

Comme tout cela brille et pétille, et sans rien de cherché ! Hector, le valet du *Joueur*, dira dans son rêve de fortune :

J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants;
De ma rotondité j'emplirais le dedans...

J'ai rendu toute justice et tout hommage à Boileau ; mais ici, dans cette large et copieuse façon de dire, Regnard remontait par-delà Boileau, et dérivait en droite ligne de Regnier.

Dans une scène du *Légataire*, Crispin, travesti en gentilhomme campagnard, et faisant le parent de Géronte pour dégoûter le bonhomme, arrive heurtant et frappant à tue-tête et bouleversant tout dans la maison :

Bonne chère, grand feu! que a cave enfoncée
Nous fournisse, à plein broc, une liqueur aisée!

Voilà de ces vers encore, entre tant d'autres de Regnard, qui m'aideront à définir sa manière, et dans lesquels il se sent comme un rejaillissement de l'esprit de Rabelais. Le style de Regnard est comme le bon vin qu'il versait à ses hôtes dans sa maison d'auprès de Montmartre ou dans son château de Grillon : il a le corps et le bouquet.

(*Causeries du Lundi,* t. VII.)

QU'EST-CE QUE L'URBANITÉ?

Lundi 28 octobre 1850.

Qu'est-ce que l'urbanité, et en quoi proprement consiste-t-elle? Est-elle tout entière dans la justesse et la brièveté d'un bon mot? est-elle surtout dans l'ironie, dans la plaisanterie et l'enjouement, ou faut-il la chercher encore ailleurs? Un abbé, homme savant et homme d'esprit, l'abbé Gédoyn, le même qui a traduit Quintilien, a traité cette question de l'urbanité, et il a terminé son agréable et docte Mémoire par y joindre un *Éloge* de Mme de Caylus, en remarquant que, de toutes les personnes qu'il avait connues, il n'en était aucune qui rendit d'une manière si vive ce qu'il concevait par ce mot d'*urbanité*. Voyons donc un peu ce que l'aimable abbé comprenait sous ce mot; c'est nous occuper de Mme de Caylus toujours.

Selon l'abbé Gédoyn, l'*urbanité*, ce mot tout romain, qui dans l'origine ne signifiait que la douceur et la pureté du langage de la *ville* par excellence (*Urbs*), par opposition au langage des provinces, et qui était proprement pour Rome ce que l'atticisme était pour Athènes, ce mot-là en vint à exprimer bientôt un ca-

ractère de politesse qui n'était pas seulement dans le parler et dans l'accent, mais dans l'esprit, dans la manière et dans tout l'air des personnes. Puis, avec l'usage et le temps, il en vint à exprimer plus encore, et à ne pas signifier seulement une qualité du langage et de l'esprit, mais aussi une sorte de vertu et de qualité sociale et morale qui rend un homme aimable aux autres, qui embellit et assure le commerce de la vie. En ce sens complet et charmant, l'urbanité demande un caractère de bonté ou de douceur, même dans la malice. L'ironie lui sied, mais une ironie qui n'a rien que d'aimable, celle qu'on a si bien définie *le sel de l'urbanité*. Avoir de l'urbanité, comme Gédoyn l'entend, c'est avoir des *mœurs*, non pas des mœurs dans le sens austère, mais dans le sens antique : Horace et César en avaient. Avoir des mœurs en ce sens délicat, qui est celui des honnêtes gens, c'est ne pas s'en croire plus qu'à personne, c'est ne prêcher, n'injurier personne au nom des mœurs. Les esprits durs, rustiques, sauvages et fanatiques, sont exclus de l'urbanité; le critique acariâtre, fût-il exact, n'y saurait prétendre. Les esprits tristes eux-mêmes n'y sont pas admis, car il y a un fond de joie et d'enjouement dans toute urbanité, il y a du sourire.

A considérer les soins extrêmes que prenaient les anciens pour donner à leurs enfants, dès le sein de la nourrice, ce tact fin et ce sens exquis, on est frappé de la différence avec l'éducation moderne. « Quand on voit dans les ouvrages de Cicéron et ailleurs, particulièrement dans Quintilien, a remarqué un grand esprit (Bolingbroke), les soins, les peines, l'application continuelle, qui allaient à former les grands hommes de l'antiquité, on s'étonne qu'il n'y en ait pas eu plus ; et

quand on réfléchit sur l'éducation de la jeunesse de nos jours, on s'étonne qu'il s'élève un seul homme capable d'être utile à la patrie. » Cette remarque, qui paraîtra bien sévère si on l'étend à toute l'éducation, reste évidente si on ne l'applique qu'à l'urbanité. A comparer sur ce point l'éducation de nos jours à celle des anciens, on est tout surpris qu'il reste encore chez nous quelque peu du mot et de la chose. A la fin du XVII[e] siècle, c'est-à-dire au plus beau moment de notre passé, on se plaignait déjà; c'était l'âge d'or de l'urbanité pourtant. Mais les femmes alors, avec cette facilité de nature qui de tout temps les distingue, réussirent mieux encore que les hommes à offrir de parfaits modèles de ce que nous cherchons, et dont les semences étaient comme répandues dans l'air qu'on respirait. C'est chez elles, parmi celles qui ont écrit, qu'on trouverait le plus sûrement des témoignages de cette familiarité décente, de cette moquerie fine, et de cette aisance à tout dire, qui remplit d'autant plus les conditions des anciens, qu'elles-mêmes n'y songeaient pas. « Tout ce qui est excessif messied nécessairement, et tout ce qui est *peiné* ne saurait avoir de grâce. » Voilà ce que disaient les Quintilien et les Gédoyn, et voilà ce qu'on vérifie en lisant les simples pages de M[me] de Caylus. L'abbé Gédoyn le sentit si bien (et c'est son honneur), qu'ayant achevé son Mémoire par une sorte de compliment pour les académiciens devant qui il le lisait, il se hâta d'y ajouter un post-scriptum, et d'indiquer du doigt M[me] de Caylus comme exemple plus concluant et comme *pièce à l'appui.*

Causeries du Lundi, t. III. Art. sur M[me] de Caylus).

VOLTAIRE

Lundi 17 juin 1850.

Voltaire, du premier jour qu'il débuta dans le monde et dans la vie, semble avoir été lui tout entier et n'avoir pas eu besoin d'école. Sa grâce, son brillant, sa pétulance, le sérieux et parfois le pathétique qui se cachaient sous ces dehors légers, du premier jour il eut tout cela. Pourtant il n'acquit toute sa vigueur de talent et son ressort de caractère que lorsqu'il eut connu l'injustice et le malheur. L'insulte sanglante qu'il reçut un soir du chevalier de Rohan, et la protection qui couvrit ce misérable, l'impuissance où se vit tout à coup l'homme de cœur outragé de laver son affront, ces iniquités sociales qu'on ne juge bien que quand on les a senties, l'avertirent que l'esprit pourtant n'était pas tout en France, et qu'il y avait un pouvoir despotique qui mettait quelques privilégiés au-dessus des lois, au-dessus même de l'opinion. Voltaire, malheureux pour la première fois, s'exila en Angleterre; il y étudia le gouvernement, les mœurs publiques, l'esprit philosophique, la littérature, et il revint de là tout entier formé et avec sa trempe dernière.

La pétulance de son instinct ne se corrigea sans doute jamais, mais il y mêla dès lors une réflexion, un fond de prudence, auquel il revenait à travers et nonobstant toutes les infractions et les mésaventures. Il était de ceux à qui le plaisir de penser et d'écrire en liberté tient lieu de tout, et un moment il songea à se livrer sans réserve à cette passion dans un pays libre et en renonçant au sien. Cependant Voltaire n'était pas un pur Descartes, il avait besoin aussi de l'amitié, des arts, des excitations sympathiques de chaque jour. Haï des uns, et le leur rendant, il avait besoin d'être aimé et caressé des autres. Il voulait penser et dire, mais il était impatient aussi d'entendre à l'instant l'écho. Il écrivait naïvement à Formont : « Que vous êtes sage, mon cher Formont! vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer : et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. » Il rêvait donc, après ce premier grand orage de sa vie, une retraite où il pût, sans être isolé, vivre abrité, indépendant, et penser assez haut, sans être privé tout à fait de sentir : « Mon Dieu! mon cher Cideville, écrivait-il à cet autre ami si cher, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de Lettres, avec des talents et point de jalousie, de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis. » Ce paradis terrestre, il le trouva, il se le créa, et c'est à Cirey, auprès de Mme du Châtelet, qu'il en avait choisi le lieu, non sans art, dans un pays de frontières, un pied en Lorraine et l'autre en France. Dans les premiers temps

de ce séjour à Cirey, il écrivait à d'Argental, en revenant de faire un voyage de Hollande, et en nous découvrant toute sa pensée, ses affections, les parties les plus sérieuses de son âme :

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que tous les autres sentiments, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre ne sont point à craindre. Un homme de Lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître... Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey, ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit : si mon père, mon frère ou mon fils était premier ministre dans un état despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin Mme du Châtelet est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils. Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey.

Quand Voltaire écrivait cela, en mars 1735, il venait d'avoir quarante et un ans, et les quatorze années qui suivirent, il les passa dans cette union intime qui remplit tout le milieu de sa vie. N'oublions pas qu'en parlant avec tant de reconnaissance de l'hospitalité de Mme du Châtelet, il y contribuait largement lui-même. Voltaire avait une grande fortune pour le temps (quelque chose comme 80,000 livres de rentes); cette fortune alla en s'accroissant avec les années par la bonne administration du maître, et partout où il passait il faisait couler avec lui une veine d'or, ce qui ne nuit jamais, même à des paradis terrestres.

Dans cette retraite, chacun de son côté travaille, et

travaille opiniâtrément. C'est, au fond, leur plus vif plaisir. Ces deux esprits puissants, actifs, Mme du Châtelet et Voltaire, sont chacun à son œuvre; elle aux sciences et à la philosophie, pour lesquelles elle a vocation et qu'elle aime uniquement; lui aux sciences aussi, qu'il avait la faiblesse alors de vouloir également embrasser, mais en même temps aux vers, aux épîtres, à l'histoire, enfin à tout; car son activité ne veut renoncer à rien. Je me suis amusé à recueillir dans les Lettres de Voltaire quelques passages qui le peignent au vif dans cette universalité et cette avidité passionnée de goûts. Pour faire le plus charmant et le plus vrai portrait de Voltaire, il suffirait d'extraire avec choix quelques-unes de ses propres paroles; Voltaire n'est pas homme à se contraindre, même en ce qui le juge, ni à retenir longtemp ses pensées :

Ne me dites point que je travaille trop, écrivait-il, vers ces années de Cirey : ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit plié depuis longtemps aux belles lettres s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a longtemps apprise, et comme la main du musicien se promène sans fatigue sur le clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faiblesse ce qu'on ferait avec force dans la santé.

Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passion désagréable, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis et beaucoup de goûts.

Je voudrais que Newton eût fait des vaudevilles, je l'en estimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable.

Il faut donner à son âme toutes les formes possibles, C'est un feu que Dieu nous a confié ; nous devons le nourrir

de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde.

Parlant expressément de cette vie qu'il menait à Cirey, il disait encore :

Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques... Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art. C'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres; il faut laisser ce fanatisme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à Dieu que dans leur secte. On peut donner des préférences, mais pourquoi des exclusions? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos âmes! Faudra-t-il n'en ouvrir qu'une?

Je regarde un homme qui a aimé la poésie et qui n'en est plus touché, comme un malade qui a perdu un de ses sens.

Voilà Voltaire pur esprit. Il avait pour principe qu'il faut dévorer les choses pour qu'elles ne nous dévorent pas et pour ne pas se dévorer soi-même. Mme de Grafigny nous le montre bien tel en effet, avide de ce qui l'occupe, avare du temps, si acharné à son ouvrage qu'il faut, pour le faire souper, l'arracher à son secrétaire, où il est travaillant encore. Mais, dès qu'il s'est mis à table, il se pique et s'excite jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelque conte à faire, bien facétieux, bien drôle, bien bouffon, qui n'est souvent bon à entendre que dans sa bouche, et qui nous le montre encore, comme il s'est peint à nous :

Toujours un pied dans le cercueil
De l'autre faisant des gambades.

Cette bouffonnerie, qui ira en augmentant avec l'âge, ne plaît pas toujours, et elle dégénère vite en laideur Pourtant, elle semble aussi des plus naturelles chez lui. A table, Mme de Grafigny nous le fait voir charmant, attentif, servi d'ailleurs en prince, avec ses laquais et son valet de chambre derrière son fauteuil.

Son valet de chambre ne quitte point sa chaise à table, et ses laquais lui remettent (au valet de chambre) ce qui lui est nécessaire, comme les pages aux gentilshommes du roi; mais tout cela est fait sans aucun air de faste, tant il est vrai que les bons esprits savent en toute occasion conserver la dignité qui leur convient, sans avoir le ridicule d'y mettre jamais de l'affectation. Il a une façon plaisante d'ordonner qui tient aux bonnes grâces de ses manières; il ajoute toujours en riant : Et qu'on ait bien soin de Madame !

Madame, c'est sans doute Mme du Châtelet dont il s'agit : mais il s'inquiète aussi des autres. Être à souper à côté de lui, que cette place est délicieuse ! Mme de Grafigny, qui voit bien tous les ridicules, apprécie en femme d'esprit ce bonheur-là.

(*Causeries du Lundi*, t. II).

Lundi 27 octobre 1856.

Le voyage de Prusse et son essai d'établissement à Berlin furent pour Voltaire une triste campagne, dont il a été assez parlé, et dont on aime à sortir comme lui le plus tôt possible. A sa rentrée en France, il ressemble à un homme qui se tâte, qui s'assure qu'il est dans son entier et qui sent des contusions dans tous

ses membres. Cette dernière expérience paraît avoir été pour lui décisive, et après quelques saisons de convalescence morale en Alsace, dans les Vosges, entre deux montagnes, il comprit qu'il était temps de prendre ses quartiers de vieillesse et d'indépendance. Il passa en Suisse, et s'établit dans le pays de Vaud d'abord, puis près de Genève. Sa grande *seconde renaissance* date de là. Il avait soixante et un ans, et bien de l'avenir encore... *dum prima et recta senectus.*

Sa vie à Monrion, à Lausanne, et ensuite aux *Délices* à la porte de Genève, offre une agréable nuance de transition. Il est comme un homme délivré et qui respire librement; il se remet à rire, à jouer la comédie et la tragédie en société; il est heureux de cette bienveillance intelligente qu'il inspire, et de cette culture mêlée de simplicité qu'il rencontre au pied des Alpes. Quand il eut acquis Ferney, il fut au complet chez lui, et dans tout son aplomb.

Un des premiers soins qu'il se donna dans sa retraite fut d'élever et de doter la petite-nièce de Corneille; il entreprit le Commentaire sur le théâtre de son grand-oncle. Quelque jugement qu'on porte sur l'ensemble de ce travail, il le conçut à bonne fin et le commença avec un zèle extrême :

L'entreprise est délicate, écrivait-il à un de ses amis de Paris, M. de Chenevières; il s'agit d'avoir raison sur trente-deux pièces; aussi je consulte l'Académie toutes les postes, et je soumets toujours mon opinion à la sienne. J'espère qu'avec cette précaution l'ouvrage sera utile aux Français et aux étrangers. Il faut se donner le plus d'occupation que l'on peut pour se rendre la vie supportable dans ce monde. Que deviendrait-on si on perd son temps à dire : Nous avons perdu Pondichéry, les billets royaux perdent

soixante pour cent, etc?... Vous m'avouerez que ces discours seraient fort tristes. Je prends donc mon parti de planter, de bâtir, de commenter Corneille, et de tâcher de l'imiter de loin, le tout pour éviter l'oisiveté. — « Plus j'avance dans la carrière de la vie, disait-il encore, et plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues. »

Dans ce Commentaire sur Corneille, il fut fort sincère ; là même où sa critique nous paraît excessive et trop peu intelligente de l'ancienne langue, il obéit à son goût personnel, à ses habitudes d'élégance, à l'ennui que lui causaient à la longue les mauvaises pièces du vieux tragique. D'Olivet, ancien professeur de Voltaire, s'était mis à étudier Racine en grammairien et y avait relevé toutes sortes de fautes :

Mon cher maître, lui écrivait Voltaire, je vous trouve quelquefois bien sévère avec Racine. Ne lui reprochez-vous pas quelquefois d'heureuses licences, qui ne sont pas des fautes en poésie? Il y a dans ce grand homme plus de vers faibles qu'il n'y en a d'incorrects; mais, malgré tout cela, nous savons, vous et moi, que personne n'a jamais porté l'art de la parole à un plus haut point, ni donné plus de charme à la langue française. J'ai souscrit, il y a deux ans, pour une édition qu'on doit faire de ses pièces de théâtre avec des commentaires. J'ignore qui sera assez hardi pour le juger, et assez heureux pour le bien juger. Il n'en est pas de ce grand homme, qui allait toujours en s'élevant, comme de Corneille, qui allait toujours en baissant ou plutôt en tombant de la chute la plus lourde Racine a fini par être le premier des poètes dans *Athalie* et Corneille a été le dernier dans plus de dix pièces de théâtre, sans qu'il y ait dans ces enfants infortunés ni la plus légère étincelle de génie, ni le moindre vers à retenir. Cela est presque incompréhensible dans l'auteur des beaux morceaux de *Cinna,* du *Cid,* de *Pompée,* de *Polyeucte.*

Il dit là toute sa pensée.

Un avocat journaliste qui ne demandait avis à personne et qui jugeait d'après lui-même jusqu'à être souvent seul contre tous, Linguet, dont Voltaire a su apprécier les talents et la vigueur d'esprit, publia sur le grand écrivain, au lendemain de sa mort, un Essai où il y a quelques réflexions très justes et fort bien rendues. Linguet veut expliquer à ses contemporains comment Voltaire a pu être et paraître si universel, et par quel enchaînement de circonstances, par quelle suite d'événements qui ne furent des épreuves que le moins possible, la destinée le favorisa en lui donnant une jeunesse si aisée, si répandue, si bien servie de tous les secours, et en lui ménageant à Ferney une longue vieillesse si retirée et si garantie du tourbillon :

La jeunesse de presque tous les écrivains célèbres, disait Linguet, se consume ordinairement, ou dans les angoisses du malaise, ou dans les embarras attachés à ce qu'on appelle le *choix d'un état*. Ils sont tyrannisés, ou du moins distraits longtemps par leurs familles, si ce n'est par leurs besoins. Il n'y en a presque pas un chez qui le premier essor du talent n'ait été combattu comme un délire qu'il fallait réprimer, ou retardé, affaibli par la détresse, plus accablante encore que les contradictions... Il y a donc bien peu d'entre eux dont le public puisse se flatter de connaître les talents en entier. Dans l'âge où la culture, l'exercice, la liberté, seraient nécessaires pour les nourrir, les développer et les accroître, le souci les dessèche et l'esclavage les étouffe : plus tard, quand la réputation est faite, le repos, l'abondance les énervent. Jeunes, les gens de lettres sont éloignés du monde, dont le commerce modéré, recherché sans avilissement d'un côté, accordé sans orgueil de l'autre, servirait infiniment à les former : dans un âge plus avancé ils y sont portés, fêtés,

absorbés, de manière qu'il ne leur reste plus de temps pour l'étude ou le travail. Il n'en a pas été ainsi de M. de Voltaire.

Et, en effet, on se rend compte aussitôt de la différence : sa jeunesse fut toute portée, toute favorisée par les circonstances, et il ne cessa d'avoir le zéphir en poupe, depuis le jour ou Ninon lui légua *de quoi acheter des livres* jusqu'au jour, le premier tout à fait sérieux et douloureux de sa vie, où il eut son aventure avec le chevalier de Rohan. Les longues années de Cirey furent encore pour lui des années d'étude variée et de bonheur. Lorsqu'il quitta la Prusse après sa seconde épreuve douloureuse et quand était venue déjà la première vieillesse, il était le mieux muni et le mieux préparé des hommes pour mettre à profit les loisirs de la retraite où il sut entrer, et pour y multiplier les productions de tous genres avec une abondance et une facilité qui étonnerait moins aujourd'hui, mais qui parut phénoménale dans son siècle. Cette santé même dont il se plaignait toujours, cette *complexion voltairienne*, de tout temps « assez robuste pour résister au travail d'esprit le plus actif, et assez délicate pour soutenir difficilement tout autre excès, » lui était un fonds précieux dont il usait à merveille, et qu'il gouvernait sous air de libéralité avec une prudente économie. Lui-même, d'ailleurs, dans une des lettres les plus jolies du nouveau Recueil, et qui est de son meilleur entrain, il a réduit à sa valeur cette réputation exagérée d'universalité qu'on se plaisait à lui faire ?

Je viens de lire un morceau, écrivait-il à M. Daquin, censeur et critique (22 décembre 1766), où vous assurez que

je suis heureux. Vous ne vous trompez pas : je me crois le plus heureux des hommes; mais il ne faut pas que je le dise : cela est trop cruel pour les autres.

Vous citez M. de Chamberlan, auquel vous prétendez que j'ai écrit que tous les hommes sont nés avec une égale portion d'intelligence. Dieu me préserve d'avoir jamais écrit cette fausseté! J'ai, dès l'âge de douze ans, senti et pensé tout le contraire. Je devinais dès lors le nombre prodigieux de choses pour lesquelles je n'avais aucun talent. J'ai connu que mes organes n'étaient pas disposés à aller bien loin dans les mathématiques. J'ai éprouvé que je n'avais nulle disposition pour la musique. Dieu a dit à chaque homme : tu pourras aller jusque-là, et tu n'iras pas plus loin. J'avais quelque ouverture pour apprendre les langues de l'Europe, aucune pour les orientales : *Non omnia possumus omnes*. Dieu a donné la voix aux rossignols et l'odorat aux chiens; encore y a-t-il des chiens qui n'en ont pas. Quelle extravagance d'imaginer que chaque homme aurait pu être un Newton! Ah! monsieur, vous avez été autrefois de mes amis; ne m'attribuez pas la plus grande des impertinences!

Quand vous aurez quelque *Semaine* curieuse [1], ayez la bonté de me la faire passer par M. Thieriot, mon ami; il est, je crois, le vôtre. Comptez toujours sur l'estime, sur l'amitié d'un vieux philosophe qui a la manie, à la vérité, de se croire un très bon cultivateur, mais qui n'a pas celle de croire qu'on ait tous les talents.

Quand Voltaire a raison, il n'y a que lui pour avoir la raison si facile et si légère.

N'allons pas croire, toutefois, que Ferney ait corrigé Voltaire : il était de ceux qui pensent qu'on ne se donne rien et qu'on se corrige très peu. Il vivait sans se contraindre, selon ses veines et ses boutades de nature. Il y a chez lui l'homme irréligieux, anti-chrétien, que le séjour de Ferney ne fera que fortifier par la sécurité

[1] Une espèce de Revue littéraire que publiait M. Daquin. S. B.

et confirmer dans ses hardiesses. De même que dans ses lettres les plus ordinaires, il y a toujours un joli tour, un je ne sais quoi de piquant et de leste et un air d'agrément, de même dans ses meilleures pages, il y a presque toujours une pointe de licence, d'impiété, qui se glisse et qui se fait sentir, ne fût-ce qu'en jouant, et au moment où l'on s'y attend le moins.

On a dit que la Révolution, s'il avait assez vécu pour en être témoin, l'aurait désolé ; ce qui est bien certain, c'est que les excès et les horreurs qui se mêlèrent dès l'abord aux utiles réformes ne l'auraient en rien surpris. En 93 même, s'il y avait assisté, il aurait dit : « Les y voilà, je les reconnais, mes Welches ; c'est bien cela. » Nul n'a aussi vivement et aussi fréquemment exprimé le contraste qui se fait remarquer dans le caractère des Français et des Parisiens aux diverses époques de notre histoire. Voici un passage entre dix autres :

J'ai toujours peine à concevoir, écrit-il au père de Benjamin Constant (janvier 1776), comment une nation si agréable peut être en même temps si féroce, comment elle peut passer si aisément de l'Opéra à la Saint-Barthélemy; être tantôt composée de singes qui dansent, et tantôt d'ours qui hurlent; être à la fois si ingénieuse et si imbécile, tantôt si courageuse et tantôt si poltronne.

Et encore, et plus gaiement (septembre 1770) :

Je crois que rien ne pourra empêcher le Factum de La Chalotais de paraître; le public s'amusera, disputera, s'échauffera; dans un mois, tout finira; dans cinq semaines, tout s'oubliera.

Il faut que ce soit un Français aussi Français que

Voltaire qui dise de ces choses à sa nation d'alors et d'autrefois pour qu'on se permette de les répéter. Ajoutons, pour être juste, que dans toutes ses appréciations piquantes et sagaces, mais qui sentent la boutade, Voltaire oubliait ou ne prévoyait pas un adoucissement graduel de mœurs, un progrès insensible et continu auquel lui-même contribuera. Le peuple de Paris a montré de nos jours, et même dans les périodes d'excès, qu'il n'était plus le même que ce peuple informe, tout nouvellement sorti de la société d'avant 89.

En s'installant à Ferney, Voltaire s'était emporté tout entier lui-même, avec son imagination et ses caprices, avec tous ses principes d'agitation et d'inquiétude. On l'y retrouve surtout dans les premières années, engendrant encore les tracasseries jusque dans son bonheur. Il se créait des dangers en idée, se voyait déjà décrété par le Parlement, et tenait parfois ses paquets tout prêts, même en plein hiver et pendant les mois de neige, pour pouvoir d'un saut, s'il le fallait, franchir la frontière. Mais il dut bientôt à la protection du duc de Choiseul de vivre plus rassuré, et alors il se livra avec une incroyable ardeur au plaisir de bâtir, de planter, de peupler ses environs, d'y établir des industries et des fabriques de montres, d'y introduire la joie, la santé et l'aisance. Il obtint notamment pour ses fabriques de Ferney et de Versoix des exemptions qui favorisèrent la naissance de ces petites colonies. Quand M. de Choiseul tomba, il sut, tout en restant honnêtement fidèle au ministre disgracié, à l'illustre *Barmécide,* comme il l'appelait, se ménager la protection du chancelier Meaupeou. Voltaire n'avait point d'aver-

sion pour ce ministère Maupeou, de près si impopulaire; l'éloignement l'avait bien servi et lui avait fait voir juste sur un point. Il avait les Parlements en haine, et il estimait que c'était beaucoup de s'être débarrassé de ces corps arriérés et désormais gênants, qui faisaient un perpétuel obstacle à toute amélioration et réforme émanant du pouvoir royal. Il n'eût jamais été d'avis qu'on les ressuscitât. Cependant ce ne fut qu'avec le ministère de M. Turgot et les espérances auxquelles l'avènement de Louis XVI ouvrit carrière, que Voltaire, philosophe et berger, manufacturier et laboureur, parut reprendre une vie toute nouvelle. Le nouveau Recueil de lettres dessine très bien ce vieillard de quatre-vingts ans qui tout d'un coup rajeunit, qui se multiplie pour écrire au ministre réformateur et à ceux qui le servent, aux Trudaine, aux De Vaisnes, aux Dupont de Nemours, et s'écrie gaiement : « Nous sommes dans l'âge d'or jusqu'au cou. »

Il était arrivé à Voltaire ce qui arrive naturellement à toute grande renommée littéraire qui est jointe à une existence sociale considérable, mais ce qui devait lui arriver à lui plus qu'à un autre, à cause de son activité prodigieuse et des preuves éclatantes qu'il en avait données. Chacun, de près ou de loin, réclamait ses bons offices ; on le consultait, on lui racontait les injustices dont on était victime, et on sollicitait le secours de sa plume, de son crédit. Ce ne sont à Ferney que requêtes sur requêtes, de toute forme et de toute espèce : tantôt Lalli-Tollendal plaidant pour réhabiliter la mémoire de son père, tantôt une directrice de théâtre à Lyon à laquelle on retire son privilège ; aujourd'hui d'Étallonde songeant à faire reviser

son procès, demain les *mainmortables* de Saint-Claude à affranchir de la glèbe monacale et à rendre sujets du roi. C'est une noble idée, et qui ne saurait être tout à fait une illusion, que plus un homme est cultivé, et plus il doit être bon; que dans une position élevée, et avec une renommée toute faite, on est plus aisément impartial et qu'on se doit à tous. Voltaire, disons-le, dans les dernières années de sa vie, nous apparaît, par cette suite même de lettres, comme s'étant occupé activement du bien public dans sa petite contrée de Gex, et de tous les intérêts particuliers qui, de loin, faisaient appel à son patronage; il plaide sans cesse auprès des ministres et des sous-ministres pour ses colons et pour tout ce qui peut assurer leur existence ou améliorer leur bien-être, et aussi pour les autres clients plus éloignés qui se donnaient à lui. Il est l'avocat bénévole et zélé de plus d'une belle cause. Ce qui avait pu ne paraître qu'inquiétude fébrile devint à la fin une sollicitude noble pour des intérêts généraux. Cela honore sa vieillesse; cela explique qu'on ait fini par rattacher à son nom une renommée plus sérieuse et plus grandiose que ne semblaient l'autoriser tantd'incartades de conduite et d'inconséquences, et cela aussi fait regretter qu'il ne se soit pas toujours souvenu de ce qu'il écrivit une fois à un libraire de Hollande, Marc-Michel Rey, qui lui attribuait dans son catalogue des ouvrages indignes de lui :

Mon nom ne rendra pas ces ouvrages meilleurs, et n'en facilitera pas la vente. J'aurais trop de reproches à me faire, si je m'étais amusé à composer un seul de ces ouvrages pernicieux. Non seulement je n'en ai fait aucun. mais je les réprouve tous, et je regarde comme une injure

cruelle l'artifice des auteurs qui mettent sous mon nom ces scandaleux écrits. Ce que je dois à ma religion, à ma patrie, à l'Académie française, à l'honneur que j'ai d'être un ancien officier de la maison du roi, et surtout à la vérité, me force de vous écrire ainsi.

Voltaire, absent de Paris depuis des années, et qui depuis sa première jeunesse n'y avait jamais, à l'en croire, demeuré deux ans de suite, avait contre ce monde parisien dont il était l'idole une prévention invétérée : « L'Europe me suffit, disait-il un peu impertinemment ; je ne me soucie guère du tripot de Paris, attendu que ce tripot est souvent conduit par l'envie, par la cabale, par le mauvais goût et par mille petits intérêts qui s'opposent toujours à l'intérêt commun. » Il croyait sincèrement à la décadence des lettres, et il le dit en vingt endroits avec une amère énergie : « La littérature n'est à présent (mars 1760) qu'une espèce de brigandage. S'il y a encore quelques hommes de génie à Paris, ils sont persécutés. Les autres sont des corbeaux qui se disputent quelques plumes de cygne du siècle passé qu'ils ont volées, et qu'ils ajustent comme ils peuvent à leurs queues noires. » A Le Kain il écrivait en 1765 : « Je vous souhaite un autre siècle, d'autres auteurs, d'autres acteurs et d'autres spectateurs. » Ce fut bien autre chose quand il crut voir qu'on abandonnait Racine pour Shakespeare, il poussa des cris d'aigle : « La canaille se mêle de vouloir avoir de l'esprit, écrivait-il en janvier 1778 au censeur Marin ; elle fait taire les honnêtes gens et les gens de goût. Vous buvez la lie du détestable vin produit dans le siècle qui a suivi le siècle de Louis XIV. Si j'avais quelques bouteilles de l'ancien temps, je voudrais les boire avec vous. » Enfin il était nettement d'avis qu'on

n'avait jamais autant écrit qu'alors et que jamais on n'avait écrit plus mal. Voltaire, homme de goût, était impitoyable pour le siècle de Voltaire. Mais patience! moins d'un mois après cette lettre à Marin, il arrive à Paris, dans ce dernier et imprudent voyage qu'il se décida à y faire. Il y est reçu comme on sait, et, au sortir de cette représentation où son buste est couronné, il écrit à la présidente de Meynières : » Après trente ans d'absence et soixante ans de persécution, j'ai trouvé un public et même un parterre devenu philosophe, et surtout compatissant pour la vieillesse mourante... » Il est séduit, il pardonne, toute sa colère est tombée. C'est la Fable de Borée et du Soleil : le Soleil n'a eu qu'à montrer son rayon, et le voyageur a quitté son manteau.

Voltaire, retiré en Suisse depuis plus de vingt ans, n'avait pas créé seulement Ferney et Versoix; il avait fait Paris à son image, et il l'avait fait de loin. Ce n'est pas le résultat le moins singulier de cette merveilleuse existence.

(*Causeries du Lundi*, t. XIII).

MONTESQUIEU

Lundi 25 octobre 1852.

Les ouvrages de Montesquieu ne sont guère que le résumé philosophique et la reprise idéale de ses lectures : on ne raisonne pas mieux que lui de l'histoire, quand il a fermé le livre où en est le récit. Il en exprime la pensée; il y met la suite, l'enchaînement, le conseil; et ce qui fait le beau de son discours, c'est la manière dont il est jeté. Montesquieu s'avance d'un pied ferme, par une suite de réflexions serrées et vives, et dont l'ensemble a l'air grand; il a le trait prompt, court, et qui porte haut.

Cette façon de voir et de dire était faite pour s'appliquer merveilleusement aux Romains. Pour juger du livre de *Considérations* qu'il leur a consacré, il y aurait à examiner ce qui a été dit avant lui sur ce sujet, à rendre à Machiavel, à Saint-Évremond, à Saint-Réal, ce qui leur est dû; et, pour la forme, on aurait à rapprocher du discours historique de Montesquieu le discours même de Bossuet.

La nature de l'esprit de Montesquieu est tellement de raisonner sur l'histoire, qu'il le fait là où il n'y a pas lieu encore et où la base est insuffisante : ainsi pour les commencements de Rome. Avant de tirer une réflexion de ses lectures, il faudrait se demander si les historiens disent vrai; il y a une critique à faire sur les textes et sur les traditions à demi fabuleuses : Montesquieu ne la fait pas. De ce que Romulus prit, dit-on, le bouclier des Sabins, qui était large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'était servi jusqu'alors, Montesquieu en conclut déjà à un certain usage et à une certaine politique des Romains, qui consistait à emprunter successivement des vaincus ce que ceux-ci avaient de meilleur.

Ce n'est qu'à partir d'Annibal et des guerres puniques que la pensée de Montesquieu se déploie à l'aise et qu'il trouve toute sa matière. Le chapitre VI sur la politique des Romains et sur leur conduite dans la soumission des peuples est un chef-d'œuvre où la prudence et la majesté se combinent; la grande manière commence pour ne plus cesser. En parlant des Romains, la langue de Montesquieu s'est faite comme latine, et elle a un caractère de concision ferme qui la rapproche de la langue de Tacite ou de Salluste. Il nous montre le Sénat, « pendant que les armées *consternaient tout,* » tenant à terre ceux qu'il trouvait abattus. Ce mot, *consternaient,* est pris ici dans l'acception propre, ce que Montesquieu fait volontiers. Il excelle à retremper ainsi les expressions et à leur redonner toute leur force primitive, ce qui permet à son style d'être court, fort, et d'avoir l'air simple. Il dira encore : « Rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord

les rois dans le silence et les rendit comme *stupides.* » *Stupides* est pris là aussi dans le sens latin et primitif pour signifier la stupeur physique. Et encore : « Des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient jeter des *regards fixes* sur le peuple romain. » Je pourrais multiplier ces remarques et montrer comment Montesquieu affecte de rendre leur sens exact et propre à quantité de mots (*ajuster, engourdir,* etc.), et comment il double leur effet en les appliquant nettement à de grandes choses. Pour marquer que les soldats, à mesure qu'ils faisaient la guerre plus loin de Rome, sentaient s'affaiblir en eux l'esprit du citoyen, il dira : « Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à *voir de plus loin la ville.* » La ville par excellence, *Urbs*, c'est Rome ; on ne peut dire d'une manière en apparence plus simple une chose plus forte. Si l'on disait que Montesquieu n'y visait pas, on n'en croirait rien. C'est ici seulement qu'il est inférieur comme écrivain à Bossuet, en ce qu'il a une *manière*, une préméditation constante. Chez Bossuet, la parole grande et simple sort et se répand par un cours naturel, irrésistible, et en déroulant à grands flots ses largeurs, ses audaces ou ses négligences : chez Montesquieu, il y a eu étude, combinaison profonde, effort, comme chez Salluste, pour revenir à une propriété expressive de termes et à une concision mémorable ; comme chez Tacite, pour faire l'image à la fois magnifique et brève, et imprimer à toute sa diction je ne sais quoi de grave et d'*auguste.*

Il y atteint dans tout ce volume, et, en restant dans son ordre de Considérations, il a, à tout moment, de

ces expressions à la Bossuet et à la Corneille. Montrant les Romains habiles à isoler les rois qu'ils veulent abattre, à détacher leurs alliés, et à se faire de longue main des amis de toutes parts autour de l'ennemi puissant : « Il semblait, dit-il, qu'ils ne conquissent que pour donner; mais ils restaient si bien les maîtres que, lorsqu'ils faisaient la guerre à quelque prince, ils l'accablaient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers. »

Nul n'est mieux entré que Montesquieu dans l'idéal du génie romain; il est, par inclination, favorable au Sénat, et un peu patricien de l'antique République. Il est à remarquer que lui qui a si admirablement parlé d'Alexandre, de Charlemagne, de Trajan et de Marc-Aurèle, est moins généreux au sujet de César; il n'en parle pas du moins comme de ces autres grands mortels avec une sorte d'enchantement. Il lui en veut encore d'avoir été l'instrument puissant de la grande transformation du monde romain. Montesquieu (si l'on excepte les *Lettres Persanes*) a toujours eu pour le Christianisme de belles paroles, et, en avançant, il en a de plus en plus accepté et comme épousé les bienfaits en tout ce qui est de la civilisation et de l'humanité. Pourtant il a pour la nature romaine pure et antérieure à toute action chrétienne, pour la nature romaine stoïque, une prédilection qu'il ne dissimulera pas. Ces suicides des Caton, des Brutus, lui inspirent des réflexions où il entre peut-être quelque idolâtrie classique et quelque prestige : « Il est certain, s'écrie-t-il, que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étaient lorsque, par cette puissance qu'on prenait sur soi-même, on pouvait à tous

les instants, échapper à toute autre puissance. » Il le redira jusque dans l'*Esprit des Lois,* à propos de ce qu'on appelait *vertu* chez les anciens : « Lorsqu'elle y était dans sa force, on y faisait des choses que nous ne voyons plus aujourd'hui, et qui étonnent nos petites âmes. »

A côté de Montesquieu j'ai voulu lire du Machiavel ; c'en est la vraie réfutation, ou du moins la vraie correction. Avec Machiavel, on est toujours plus voisin de la corruption naturelle, de la cupidité première ; Machiavel se méfie, et Montesquieu ne se méfie pas. C'est Machiavel qui a dit qu'il y a toujours dans les hommes une disposition vicieuse cachée, qui n'attend que l'occasion pour sortir, et qu'il faut toutes les lois civiles, armées de la force, pour réprimer. Les hommes, selon lui, ne font le bien que quand ils ne peuvent faire autrement : « Mais, dès qu'ils ont le choix et la liberté de commettre le mal avec impunité, ils ne manquent jamais de porter partout la confusion et le désordre. » Machiavel est très persuadé que les hommes ont beau avoir l'air de changer pendant des durées de régime, qu'au fond ils ne changent pas, et que, certaines occasions se reproduisant, on les retrouve absolument les mêmes. Montesquieu n'est pas assez convaincu de cette vérité. Au début de l'*Esprit des Lois*, il va jusqu'à dire que les premiers hommes supposés sauvages et purement naturels sont avant tout timides et ont besoin de la *paix :* comme si la cupidité physique, le besoin et la faim, ce sentiment aveugle que toute jeunesse a de sa force, et aussi « cette rage de la domination qui est innée au cœur humain, » ne devaient pas engendrer dès l'abord les

rixes et les guerres. Cette critique est fondamentale et porte, selon moi, sur tout l'*Esprit des Lois*. Montesquieu accorde trop non seulement en dehors, mais en secret et dans sa propre pensée, au décorum de la nature humaine. Ce défaut de Montesquieu est infiniment honorable, mais n'en est pas moins très réel. Admirable explicateur et ordonnateur du passé et de ces choses accomplies qui ne tirent plus à conséquence, il est propre à induire en erreur ceux qui le prendraient au mot pour l'avenir. Né sous un gouvernement doux, vivant dans une société éclairée où le souvenir des factions était lointain, et où le despotisme qui les avait réprimées n'était plus présent ou du moins sensible, il accommoda légèrement l'humanité à son désir. Il oublia ce qu'avaient su et ce qu'avaient eu à faire Richelieu ou Louis XIV au début. Il aurait eu besoin, je le répète, d'une révolution (ne fût-ce que d'une Fronde comme en vit Pascal) pour lui rafraîchir l'idée de la réalité humaine, cette idée qui se recouvre si aisément durant les temps calmes et civilisés.

Machiavel, au contraire (ne l'oublions pas dans la comparaison des deux génies), vivait dans un temps et dans un pays où il y avait par jour, pour les individus comme pour les cités, plus de trente manières d'être détruit et de périr. Un tel état de société est fait pour tenir en éveil et pour donner toute la prudence.

Je reviens au livre des *Considérations* d'où je me suis écarté.

Montesquieu a tellement vécu en idée parmi ces Romains, qu'il a sur eux un avis, une impression directe, personnelle, qui se produit parfois d'une

manière assez naïve. Parlant du triumvir Lépide sacrifié par Octave : « On est bien aise, s'écrie-t-il, de voir l'humiliation de ce Lépide. C'était le plus méchant citoyen qui fût dans la République... » *On est bien aise*... Montesquieu, en écrivant, a tout d'un coup de ces petits mots familiers qui lui échappent, et qui dénotent toute son intimité avec ces grands sujets : il entre dans ces chapitres quelque chose du brusque et de l'imprévu de sa conversation. Ainsi sur Alexandre, il dira : « Parlons-en tout à notre aise. » Ainsi encore : « On ne peut jamais quitter les Romains... » Ou bien : « Je ne saurais quitter ce sujet... » Ou bien : « Je prie qu'on fasse un peu d'attention..., » etc. J'y vois comme une espèce de geste d'un homme vif qui est plein de son sujet, qui craint en causant d'en laisser échapper quelque chose, et qui prend le bras de celui qui l'écoute. Tel était volontiers Montesquieu.

Quelquefois le geste est plus grand, moins familier; l'orateur se lève : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines... » Et il énumère dans un mouvement digne de Bossuet tout ce travail du peuple romain et du Sénat, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de triomphes, tant de sagesse et de courage, le tout pour arriver finalement « à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres. » Tout ce passage est du Bossuet pur.

Il y a un point capital, pourtant, par lequel Montesquieu se sépare de Bossuet. Tous deux croient à un conseil souverain dans les choses humaines ; mais Bossuet met ce conseil en Dieu et dans la Providence, qui a son secret et son but : Montesquieu le met ailleurs.

Ce n'est pas, dit-il, la fortune qui domine le monde; on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes; et, si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause générale qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers.

Toute la philosophie de l'histoire de Montesquieu est dans cette parole, et il faut convenir qu'en ce qui concerne les Romains, à voir les choses après coup, il semble avoir raison. Les Romains, en effet, se prêtent merveilleusement à l'application de ce système si enchaîné : on dirait, en vérité, qu'ils sont venus au monde exprès pour que Montesquieu les considérât.

Et pourtant, si l'on ne reporte pas directement, comme fait Bossuet, le conseil et la loi du monde historique au sein de la Providence même, il me semble qu'il est fort difficile et fort périlleux d'y trouver cette suite et cet enchaînement que Montesquieu, après coup, se flatte d'y découvrir ; et Machiavel, sur ce point, me paraît plus sage encore et plus dans le vrai que Montesquieu, en nous rappelant toujours, au milieu de ses réflexions mêmes, combien il entre de hasard, c'est-à-dire de causes à nous inconnues dans l'origine et dans l'accomplissement de ces choses de l'histoire et dans la vie des empires. Là encore il a manqué à Montesquieu de vivre hors de

son cabinet et de voir l'histoire se faire devant lui. Il se serait dit alors plus souvent : « A combien peu ont tenu les grandes choses ! » — On rapporte du cardinal Albéroni une critique de Montesquieu qui est dans ce sens : « Il y a de la témérité, disait cet ancien premier ministre, à chercher les causes de la grandeur et de la décadence des Romains dans la Constitution de leur État. Les événements où la prudence humaine n'eut que la plus petite part sont des époques plutôt que des conséquences. »

Le fameux *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, qui parut quelques années après les *Considérations sur les Romains* (1745), ne s'en sépare guère : il fut composé pour l'espèce d'Académie des Sciences morales et politiques en germe, qui s'assemblait dans un entresol de la place Vendôme, chez l'abbé Alary. Ce Dialogue est beau, mais un peu tendu ; ce n'est pas tout à fait ainsi que des héros et des hommes d'État causent dans leur chambre, même avec des philosophes. Ce Sylla de Montesquieu est un peu un Sylla de tragédie ; il est académique de l'école de David ; il y a du drapé, du nu et des cambrures.

Montesquieu avait soixante ans quand il publia l'*Esprit des Lois* (fin de 1748). Dans les années qui précédèrent, et quand il n'était pas à son château de La Brède, il vivait à Paris, fort répandu dans le grand monde, particulièrement dans le cercle de la duchesse d'Aiguillon, de Mme Du Deffand, et fort désiré partout, fort souhaité ; simple, bonhomme même, payant de sa personne sans chercher à briller. « J'ai eu le bonheur de vivre dans les mêmes sociétés que lui, disait Maupertuis ; j'ai vu, j'ai partagé l'impatience avec laquelle il était toujours attendu,

la joie avec laquelle on le voyait arriver. » — « Et qui n'aimerait, écrivait le chevalier D'Aydie à Mme Du Deffand, qui n'aimerait pas cet homme, ce bonhomme, ce grand homme, original dans ses ouvrages, dans son caractère, dans ses manières, et toujours ou digne d'admiration ou adorable ? » Et le marquis d'Argenson, qui le juge très bien à cette date, disait : « Comme il a infiniment d'esprit, il fait un usage charmant de ce qu'il sait ; mais il met plus d'esprit dans ses livres que dans sa conversation, parce qu'il ne cherche pas à briller et ne s'en donne pas la peine. Il a conservé l'accent gascon qu'il tient de son pays, et trouve en quelque façon au-dessous de lui de s'en corriger. Il ne soigne point son style, qui est bien plus spirituel, et quelquefois même nerveux, qu'il n'est pur. » Et parlant du grand ouvrage que Montesquieu préparait depuis vingt ans, M. d'Argenson ajoutait :

J'en connais déjà quelques morceaux qui, soutenus par la réputation de l'auteur, ne peuvent que l'augmenter ; mais je crains bien que l'ensemble n'y manque, et qu'il n'y ait plus de chapitres agréables à lire, plus d'idées ingénieuses et séduisantes, que de véritables et utiles instructions sur la façon dont on devrait rédiger les lois et les entendre... Je lui connais tout l'esprit possible ; il a acquis les connaissances les plus vastes, tant dans ses voyages que dans ses retraites à la campagne ; mais je prédis encore une fois qu'il ne nous donnera pas le livre qui nous manque, quoique l'on doive trouver dans celui qu'il prépare beaucoup d'idées profondes, de pensées neuves, d'images frappantes, de saillies d'esprit et de génie, et une multitude de faits curieux, dont l'application suppose encore plus de goût que d'étude.

M. d'Argenson ne se trompait pas dans un sens, mais il se trompait dans un autre : le livre de Montes-

quieu, avec tous ses défauts, allait déjouer les craintes et surpasser les espérances de ses amis mêmes. Il y a des ouvrages qu'il ne faut pas voir de trop près : ce sont des monuments. Le mot de Mme Du Deffand : « Ce n'est pas *l'Esprit des Lois*, c'est *de l'esprit sur les lois*, » est un mot qui pouvait être vrai dans la société particulière de Montesquieu, mais qui cessait de l'être au point de vue du public et du monde. Le public voit les choses plus dans leur ensemble, et quand il y a un souffle supérieur et une haute empreinte dans une œuvre, il suppose à l'auteur de la raison sur tous les points, et il se prête à l'impulsion qu'il en reçoit. C'est de ce même *Esprit des Lois* que le studieux Gibbon disait, en parlant de ses lectures : « Je lisais Grotius et Puffendorf ;... je lisais Barbeyrac ;... je lisais Locke et ses traités ;... mais mes délices, c'était de lire et de relire Montesquieu, dont l'énergie de style et les hardiesses d'hypothèses furent si puissantes pour éveiller et stimuler le génie du siècle. » Et Horace Walpole, parlant de l'ouvrage dans sa nouveauté, écrivait de même : « Je le considère comme le meilleur livre qui ait jamais été écrit, — au moins je n'ai jamais appris la moitié autant de tout ce que j'ai jamais lu. Il y a autant d'esprit que de connaissances pratiques. » Ce dernier point est devenu douteux pour nous : « Il n'y a aucun livre, a dit au contraire un critique anglais moderne, qu'on puisse citer comme ayant autant fait pour la race humaine dans le temps où il parut, et duquel un lecteur de nos jours puisse tirer si peu d'idées positives applicables. » Mais c est là la destinée de presque tout ouvrage qui a fait marcher l'esprit humain.

Montesquieu, aux abords de sa publication, nous paraît, par sa correspondance, dans toute la douleur et la fatigue extrême de l'enfantement. Il avait passé en dernier lieu presque trois années de suite dans ses terres (1743-1746) travaillant sans relâche. Ses yeux le trahissaient ; il y voyait peu, et son œil le meilleur était affligé d'une cataracte. Son secrétaire et sa fille lui faisaient les lectures qu'il ne pouvait plus faire lui-même : « Je suis accablé de lassitude, écrivait-il (31 mars 1747) ; je compte de me reposer le reste de mes jours. » L'idée d'ajouter à son ouvrage une digression sur l'origine et les révolutions des Lois civiles en France, ce qui forme les quatre derniers livres de l'*Esprit des Lois*, ne lui vint que tout à la fin : « J'ai pensé me tuer depuis trois mois, disait-il (28 mars 1748), afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui sera un livre de l'origine et des révolutions de nos Lois civiles de France. Cela formera trois heures de lecture ; mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en sont blanchis. » Et l'ouvrage terminé et publié à Genève, il s'écriait : « Mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer : je vais me reposer, je ne travaillerai plus. »

Quelque chose de cet effort, si vivement accusé par Montesquieu, a passé dans son ouvrage. Le premier livre qui traite des lois en général, en les prenant dans l'acception la plus étendue, et par rapport à tous les êtres de l'univers, est bien vague ; et, si l'on osait dire, on sent dans ce premier livre un homme embarrassé, de même qu'on sent un homme fatigué et un peu haletant ans les derniers.

On n'attend pas que je me donne ici les airs de critiquer l'*Esprit des Lois :* il y faudrait plusieurs volumes et le prendre livre par livre, chapitre par chapitre. Je connais trois réfutations de ce genre : celle de M. de Tracy, car, malgré le titre, c'est une réfutation logique et une rectification plutôt qu'un *Commentaire;* celle du fermier-général Dupin, qui n'est pas à mépriser ; et enfin j'ai vu une autre réfutation manuscrite remarquable par le cardinal de Boisgelin, ancien archevêque d'Aix. On peut arrêter à chaque pas Montesquieu sur ses divisions générales de gouvernement, sur le principe qu'il assigne à chacun d'eux, sur les climats et le degré d'influence qu'il leur attribue, sur les citations de détail dont il a semé son ouvrage. Il arrive souvent qu'il cite inexactement et pour l'effet, comme Châteaubriand le fera plus tard : cela arrive aux hommes d'imagination qui se servent de l'érudition sans pouvoir s'y assujettir ni la maîtriser. On prend, en lisant, une note avec esprit, avec saillie, et ensuite, en composant, on se donne une peine infinie pour faire passer sa route royale par l'endroit de la note illustre ou même quelquefois de l'historiette légère. Montesquieu abuse de ces historiettes de l'antiquité et des petits exemples équivoques qu'elle lui fournit. Que nous fait à nous, je vous prie, ce que put faire *Arribas*, roi d'Épire, pour tempérer le gouvernement d'un seul ? Que nous fait telle ou telle mesure de police qu'adoptèrent les *Épidamniens*, et qu'en peut-on raisonnablement conclure ? Les fréquentes coupures de l'*Esprit des Lois*, le morcellement des chapitres, composés quelquefois d'une seule phrase, annoncent aussi ou un certain embarras d'ordonnance, ou une certaine prétention. Buffon, si

opposé à cette manière d'écrire, l'expliquait chez Montesquieu par le physique : « Le Président, disait-il, était presque aveugle, et il était si vif, que la plupart du temps il oubliait ce qu'il voulait dicter, en sorte qu'il était obligé de se resserrer dans le moindre espace possible. » Montesquieu est convenu lui-même qu'en causant, s'il sentait qu'il était écouté, il lui semblait dès lors que toute la question s'évanouissait devant lui. Il avait besoin d'être appuyé d'un interlocuteur : « Quant aux conversations de raisonnement, ajoutait-il, où les sujets sont toujours coupés et recoupés, je m'en tire assez bien. » L'*Esprit des Lois* s'offre bien souvent à nous *coupé* et *recoupé*, comme ces conversations dont parle Montesquieu. Tout cela dit, il reste l'œuvre de génie : des chapitres comme ceux d'Alexandre et de Charlemagne consolent de tout. Les chapitres comme ceux de la Constitution, et principalement des mœurs politiques de l'Angleterre (livre XIX, ch. 27), sont des découvertes dans le monde de l'histoire. On sent à tout moment en Montesquieu un de ces esprits rapides et perçants qui remuent les premiers toute une masse et qui l'éclairent.

J'ai dit le défaut radical que je crois à la politique de Montesquieu : il met la moyenne de l'humanité, considérée dans ses données naturelles, un peu plus haut qu'elle n'est. Ce n'est pas mal qu'un législateur pousse les hommes, fût-ce même moyennant un peu d'illusion, à toutes leurs facultés et à toute leur vertu ; mais il doit savoir au dedans à quelles conditions cela est possible et prendre ses précautions en conséquence. Non seulement Montesquieu n'avertit pas assez son lecteur, mais il ne s'avertit pas assez

lui-même. En peignant si en beau le gouvernement des Anglais, qu'il avait pourtant vu de près avec ses ombres, il ne paraît pas s'être demandé de quel effet ces tableaux seraient en France. Il ne voulait certainement pas la ruine de la monarchie même de Louis XV; il la considérait comme tempérée par les Parlements et réformable en elle-même : « Je n'ai point naturellement, disait-il, l'esprit désapprobateur; » tant il était loin de l'avoir révolutionnaire. Bien loin en cela de Jean-Jacques, il voulait que chacun, après l'avoir lu, eût « de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois ; » et pourtant il ne s'est nulle part inquiété du résultat de la comparaison qu'il présentait aux imaginations de ses compatriotes. Dans l'*Esprit des Lois* , Montesquieu paraît trop oublier que les hommes, les Français, restent tels qu'il les a vus et peints dans les *Lettres Persanes*, et, bien qu'il parle continuellement, et avec une conviction vertueuse, de gouvernement modéré, il ne se dit pas assez tout bas que cette modération n'est pas de ces qualités qui se transplantent.

On citera de Montesquieu, sans doute, tel chapitre où il avertit le législateur en France qu'il ne faut pas tout corriger, et combien il faut être attentif à ne point changer l'esprit général d'une nation (1) ; il rapproche les Français des Athéniens, et fait entendre qu'avec les qualités et les défauts, ils doivent rester ce qu'ils sont, mais là encore Montesquieu fait comme un Athénien qui, sans le vouloir, aurait si bien parlé de Lacédémone à Athènes, qu'il aurait beau dire en-

(1) Voir notamment le chapitre v du livre XIX, qui commence ainsi : « S'il y avait dans le monde une nation qui eût une humeur sociable, etc. » S. B.

suite à ses compatriotes : Ne l'imitez pas ! c'est à qui prendra bientôt à l'envi la mode de Lycurgue.

Quand on a beaucoup lu Montesquieu et qu'on est Français, une tentation vous prend : « Il semble, a dit de lui un critique sagace ([1]), enseigner l'art de faire des empires ; on croit l'apprendre en l'écoutant ; et, toutes les fois qu'on le lit, on est tenté d'en construire un. » Montesquieu ne dit pas assez à ceux qui le lisent : « Pour considérer l'histoire avec cette réflexion et avec cette suite, et pour en raisonner si à l'aise et de si haut, vous n'êtes pas, je ne suis pas moi-même un homme d'État. » Le premier mot et le dernier de l'*Esprit des Lois* devrait être : « La politique ne s'apprend point par les livres. »

Que nous tous, esprits qui formons le commun du monde, nous tombions dans ces erreurs et dans ces oublis d'où nous ne sommes tirés que rudement ensuite par l'expérience, rien de plus naturel et de plus simple : mais que le législateur et le génie qui s'est levé comme notre guide y soit jusqu'à un certain point tombé lui-même, ou qu'il n'ait point paru se douter qu'on y pût tomber, là est le côté faible et une sorte d'imprudence. Jean-Jacques Rousseau, qui ne craint pas une révolution, ne sera que hardi et téméraire : mais Montesquieu, qui n'en veut pas, est-il prévoyant?

Prenons l'*Esprit des Lois* pour ce qu'il est, pour une œuvre de pensée et de civilisation. Ce qu'il y a de beau chez Montesquieu, c'est l'homme derrière le livre. Il ne faut pas demander à ce livre plus de méthode, plus de suite, plus de précis et de positif dans le détail,

([1]) M. Joubert.

plus de sobriété dans l'érudition et dans l'imagination, plus de conseils pratiques qu'il n'y en a en réalité ; il faut y voir le caractère de modération, de patriotisme et d'humanité que l'auteur a porté dans toutes les belles parties, et qu'il a revêtu de mainte parole magnanime. Il a de ces mots qui, transportés ailleurs, illustrent la matière. C'est bien en ce sens qu'il a eu raison de parler de la *majesté* de son sujet et d'ajouter : « *Je ne crois pas avoir totalement manqué de génie.* » Partout, à ces beaux endroits si souvent cités, on sent l'homme qui désire la liberté véritable, la véritable vertu du citoyen, toutes choses dont il n'avait vu nulle part l'image parfaite chez les modernes, et dont il achevait de se former l'idée dans l'étude du cabinet et devant les bustes des anciens.

L'*Esprit des Lois* est un livre qui n'a plus guère d'autre usage que ce noble usage perpétuel de porter l'esprit dans la haute sphère historique et de faire naître une foule de belles discussions. Dans l'habitude et dans l'ordre des gouvernements libres et modérés, on continuerait d'y trouver des inspirations générales et des textes mémorables. Quant à des oracles, ceux qui les aiment peuvent les y chercher. Le cercle des choses humaines, qui a tant de tours et de retours, et duquel on ne peut jamais dire qu'il est clos et terminé, a semblé déjà bien des fois donner tort ou raison à Montesquieu. Bien habile et bien confiant serait celui qui y verrait la confirmation d'un certain ordre annoncé par lui, et non l'éternelle vicissitude.

Cet esprit supérieur et qui, sans le vouloir, a donné naissance ou prétexte à cette quantité de demi-Mon-

tesquieu qui sont si tranchants d'ordinaire et si suffisants, était, lui, la modestie même : « Hommes modestes, s'écriait-il dans les *Lettres Persanes,* venez, que je vous embrasse ! vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien, et moi je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde; et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois partout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds. » Il avait la bonhomie de croire qu'il avait négligé de faire la fortune de son nom et l'illustration de sa maison : « J'avoue, disait-il, que j'ai trop de vanité pour souhaiter que mes enfants fassent un jour une grande fortune ; ce ne serait qu'à force de raison qu'ils pourraient soutenir l'idée de moi ; ils auraient besoin de toute leur vertu pour m'avouer. » Ainsi il croyait, par exemple, que si l'un de ses enfants devenait ministre, chancelier, ou quelque chose de tel, ce serait un embarras à un personnage si considérable que d'avoir un père ou un aïeul comme lui qui n'aurait fait que des livres. Ceci même est un excès de modestie ou un reste de préjugé qu'on a peine à comprendre.

Montesquieu mourut à Paris le 10 février 1755. Les circonstances de sa fin et les obsessions qui la signalèrent ont été souvent racontées. Ce qu'on sait moins, c'est que son convoi funéraire se fit sans presque personne ; Diderot (au rapport de Grimm) est, de tous les gens de Lettres, le seul qui s'y soit trouvé. Le dix-huitième siècle, qui allait marcher bientôt avec ensemble et prosélytisme comme un seul homme, et qui se donnera tout entier son rendez-vous final aux funérailles solennelles de Buffon (avril 1788), n'était

pas encore enrôlé ni même debout à la date où mourut Montesquieu.

Un contemporain de Montesquieu, mais qu'on ose à peine citer à son sujet, le frivole abbé de Voisenon, a pourtant sur lui quelques traits heureux et bien rendus : « Il était si bon père qu'il croyait de bonne foi que son fils valait mieux que lui. Il était ami doux et solide; sa conversation était rompue comme ses ouvrages. Il avait de la gaieté et de la réflexion; il savait raisonner et en même temps bien causer. Il était extrêmement distrait : il partit un jour de Fontainebleau et fit aller son carrosse devant lui, afin de le suivre à pied pendant une heure pour faire de l'exercice; il alla jusqu'à Villejuif croyant n'être qu'à Chailly. » Et Garat, dans ses Mémoires sur la vie de Suard, a montré Montesquieu dans son domaine de La Brède, « parmi les pelouses, les fontaines et les forêts dessinées à l'anglaise, courant du matin au soir, un bonnet de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule : ceux qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe lui demandèrent plus d'une fois, en le tutoyant comme un vigneron, si c'était là le château de Montesquieu. » Tous les témoignages concordent. Un jeune Anglais de distinction, lord Charlemont, se trouvant à Bordeaux en compagnie d'un de ses amis, fut invité par Montesquieu à l'aller voir à La Brède, et dans son Journal de voyage il a rendu compte de cette visite en ces termes : « Nous fûmes éveillés toute la nuit en pensant à cette flatteuse invitation; et le lendemain matin nous nous mîmes en route de si bonne heure, que nous arrivâmes à sa campagne avant qu'il fût levé. Le domestique nous fit entrer dans la bibliothèque, où le premier objet qui s'offrit à notre curiosité fut un livre ouvert sur une table à laquelle il s'était probablement assis le soir précédent : la lampe éteinte était encore à côté. Impatients de connaître les lectures de nuit de ce grand philosophe, nous allâmes aussitôt au livre : c'était le volume des Œuvres d'Ovide contenant les *Élégies*.

Nous n'étions pas revenus de notre surprise, elle aug-

menta encore lorsque nous vîmes entrer le Président, dont l'aspect et les manières étaient tout à fait opposés à l'idée que nous nous étions faite de lui : au lieu d'un grave et austère philosophe dont la présence aurait pu intimider des enfants comme nous étions, la personne qui s'adressait à nous était un Français gai, poli, plein de vivacité, qui, après mille agréables compliments et mille remerciements pour l'honneur que nous lui faisions, désira savoir si nous ne voudrions pas déjeuner; et comme nous nous excusions (car nous avions déjà mangé en route) : « Venez donc, nous dit-il, promenons-nous; il fait une belle journée, et je désire vous montrer comme j'ai tâché de pratiquer ici le goût de votre pays et d'arranger mon habitation à l'anglaise. » Nous le suivîmes, et, du côté de la ferme, nous arrivâmes bientôt à la lisière d'un beau bois coupé en allées, clos de palissades, et dont l'entrée était fermée d'une barrière mobile d'environ trois pieds de haut, attachée avec un cadenas : « Venez, dit-il après avoir cherché dans sa poche; ce n'est pas la peine d'attendre la clef; vous pouvez, j'en suis sûr, sauter aussi bien que moi, et ce n'est pas cette barrière qui me gêne. » Ainsi disant, il courut à la barrière et sauta par-dessus le plus lestement du monde. Nous le suivîmes avec surprise, et non sans un secret plaisir de voir le philosophe si prêt à devenir notre camarade de jeux. » A Paris, lord Charlemont revit Montesquieu, et fut surtout frappé de le trouver la galanterie même auprès des dames. — Enfin, le naturaliste genevois Trembley, ayant rencontré Montesquieu en Angleterre, fut invité par lui à le visiter en France dans sa terre de La Brède. Trembley, nous dit M. Sayous à qui nous devons ce détail, comptait les trois jours qu'il avait passés avec ce grand homme excellent parmi les plus délicieux de sa vie; c'était dans l'automne de 1752 : « Je ne puis, écrivait-il à Bonnet, vous exprimer, mon cher ami, les délices que j'ai goûtées pendant ce séjour. Que de belles, que d'agréables choses j'ai entendues! Que penserez-vous de conversations qui commençaient à une heure après midi et qui ne finissaient qu'à onze heures du soir? Tantôt vous auriez entendu traiter les sujets les plus relevés, et tantôt vous auriez entendu rire de grand cœur à l'occasion de quelque conte exquis.

Nous avons traité quelques matières qui m'ont bien fait penser à vous. J'ai beaucoup parlé agriculture avec M. de Montesquieu. Si mademoiselle votre sœur savait comment il pense sur la vie des champs, elle serait bien glorieuse. Dans une conversation que nous avions sur ce sujet, il s'écria : *O fortunatos!...* Il ajouta ensuite : « J'ai souvent pensé à mettre ces paroles au frontispice de ma maison. »

(*Causeries du Lundi*, t. VII).

J.-J. ROUSSEAU

Lundi 4 novembre 1850.

Après avoir parlé de la langue pure, légère, non appuyée, tout à fait courante et facile, que le XVIIe siècle finissant avait en partie léguée au XVIIIe siècle, je voudrais parler aujourd'hui de cette langue du XVIIIe siècle, considérée dans l'écrivain qui lui a fait faire le plus grand progrès, qui lui a fait subir du moins la plus grande révolution depuis Pascal, une révolution de laquelle, nous autres du XIXe siècle, nous datons. Avant Rousseau et depuis Fénelon, il y avait eu bien des essais de manières d'écrire qui n'étaient plus celles du pur XVIIe siècle : Fontenelle avait sa manière, si jamais manière il y eut ; Montesquieu avait la sienne, plus forte, plus ferme, plus frappante, mais manière aussi. Voltaire seul n'en avait pas, et sa parole vive, nette, rapide, courait comme à deux pas de la source. « Vous trouvez, écrit-il quelque part, que je m'explique assez clairement : je suis comme les petits ruisseaux, ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds ». Il disait cela en riant ; on se dit ainsi à soi-même bien des demi vérités. Le siècle pourtant demandait plus ; il

voulait être ému, échauffé, rajeuni par l'expression d'idées et de sentiments qu'il se définissait mal et qu'il cherchait encore. La prose de Buffon, dans les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, lui offrait quelque image de ce qu'il désirait, une image plus majestueuse que vive, un peu hors de portée, et trop enchaînée à des sujets de science. Rousseau parut : le jour où il se découvrit tout entier à lui-même, il révéla du même coup à son siècle l'écrivain le plus fait pour exprimer avec nouveauté, avec vigueur, avec une logique mêlée de flamme, les idées confuses qui s'agitaient et qui voulaient naître. En s'emparant de cette langue qu'il avait fallu conquérir et maîtriser, il la força un peu, il la marqua d'un pli qu'elle devait garder désormais ; mais il lui rendit plus qu'il ne lui faisait perdre, et, à bien des égards, il la retrempa, et la régénéra. Depuis Jean-Jacques, c'est dans la forme de langage établie et créée par lui que nos plus grands écrivains ont jeté leurs propres innovations et qu'ils ont tenté de renchérir. La pure forme du XVIIe siècle telle que nous aimons à la rappeler, n'a plus guère été qu'une antiquité gracieuse et qu'un regret pour les gens de goût.

C'est de Rousseau que date chez nous, au XVIIIe siècle, le sentiment de la nature. C'est de lui aussi que date dans notre littérature le sentiment de la vie domestique, de cette vie bourgeoise, pauvre, recueillie, intime, où s'accumulent tant de trésors vertueux et doux. A travers quelques détails de mauvais ton où il parle de volerie et de *mangeaille*, comme on lui pardonne en faveur de cette vieille chanson d'enfance dont il ne sait plus que l'air et à peine quelques paroles décousues, mais qu'il voudrait ressaisir toujours, et qu'il ne se rap-

pelle jamais, tout vieux qu'il est, sans un charme attendrissant!

C'est un caprice auquel je ne comprends rien, dit-il, mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connaisse encore : mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeler cet air s'évanouirait en partie, si j'avais la preuve que d'autres que ma pauvre tante Suzon l'ont chanté.

Voilà le nouveau chez Rousseau, voilà ce qui nous ravit, en nous ouvrant une source imprévue de sensibilité intime et domestique. Nous lisions l'autre jour ensemble Mme de Caylus et ses *Souvenirs :* mais de quels souvenirs d'enfance nous parle-t-elle ? qu'a-t-elle aimé? qu'a-t-elle pleuré en quittant le foyer où elle est née, où elle a été nourrie? Songe-t-elle le moins du monde à nous le dire? Ces races aristocratiques et fines, douées d'un tact si exquis et d'un sentiment de raillerie si vif, ou n'aimaient pas ces choses simples ou n'osaient pas le laisser voir. Leur esprit, nous le connaissons de reste et nous en jouissons ; mais où est le cœur? Il faut être bourgeois, et de province, et homme nouveau comme Rousseau, pour se montrer ainsi sujet aux affections du dedans et à la nature.

Aussi, quand nous remarquons avec quelque regret que Rousseau a forcé, creusé et comme labouré la langue, nous ajoutons aussitôt qu'il l'a ensemencée en même temps et fertilisée.

Un homme de la fière race aristocratique, mais élève de Rousseau, et qui n'avait pas beaucoup plus que lui le sentiment et la crainte du ridicule, M. de Chateaubriand, a repris dans *René* et dans ses *Mémoires*

cette manière plus ou moins directe d'aveux et de confessions, et il en a tiré des effets magiques et surprenants. Notons pourtant les différences. Rousseau n'a pas l'élévation première; il n'est pas tout à fait, et tant s'en faut! ce qu'on appelle un enfant *bien né*; il a un penchant au vice et à des vices bas; il a des convoitises honteuses et cachées qui ne sentent pas le gentilhomme; il a de ces longues timidités qui se retournent tout d'un coup en effronteries; en un mot, il n'a pas cette sauvegarde de l'honneur, que M. de Chateaubriand eut, dès l'enfance, comme une sentinelle vigilante à côté de ses défauts. Mais Rousseau, avec tous ces désavantages vaut mieux que Chateaubriand, en ce sens qu'il est plus humain, plus homme, plus attendri. Il n'a pas cette incroyable dureté (une dureté toute féodale vraiment) et ces inadvertances de cœur en parlant de ses père et mère, par exemple. Quand il en est, lui, sur les torts de son père, qui, honnête homme, mais homme de plaisir, léger et remarié, l'abandonne et le livre à son sort, avec quelle délicatesse il indique ce point douloureux! comme tout cela est touché par le dedans! Ce n'est pas de la délicatesse chevaleresque que je parle, c'est de la véritable, de l'intérieure, de celle qui est morale et humaine.

Il est incroyable que ce sentiment moral intérieur dont il était pourvu, et qui le tenait si fort en rapport avec les autres hommes, n'ait pas averti Rousseau à quel point il y dérogeait en maint endroit de sa vie et en mainte locution qu'il affecte. Son style, comme sa vie même, a contracté quelque chose des vices de sa première éducation et des mauvaises compagnies qu'il a hantées d'abord. Après une enfance honnêtement

passée dans le cercle du foyer domestique, il est mis en apprentissage et y subit des duretés qui lui gâtent le ton et lui dépravent la délicatesse. Les mots de *polisson*, de *vaurien*, de *gueux*, de *fripon*, n'ont rien qui l'arrête, et il semble même qu'ils reviennent avec une certaine complaisance sous sa plume. Sa langue garda toujours quelque chose du mauvais ton de ses premières années. Je distingue chez lui deux sortes d'altération dans la langue : l'une qui tient seulement à ce qu'il est de province, et qu'il parle un français né hors de France. Rousseau écrira sans sourciller : *Comme que je fasse*, *comme que ce fût*, etc., au lieu de dire :*De quelque manière* que je fasse, *de quelque manière* que ce fût, etc. ; il articule fortement et avec âpreté : il a par moments un peu de goître dans la voix. Mais c'est là un défaut qu'on lui passe, tant il est parvenu à en triompher en des pages heureuses, tant, à force de travail et d'émotion, il a assoupli son organe et a su donner à ce style savant et difficile la mollesse et le semblant d'un premier jet! — L'autre espèce d'altération et de corruption qu'on peut noter en lui est plus grave, en ce qu'elle tient au sens moral : il ne semble pas se douter qu'il existe certaines choses qu'il est interdit d'exprimer, qu'il est certaines expressions ignobles, dégoûtantes, cyniques, dont l'honnête homme se passe et qu'il ignore. Rousseau, quelque temps, a été laquais ; on s'en aperçoit à plus d'un endroit de son style. Il ne hait ni le mot ni ni la chose. « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique, » lui disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, en le voyant attendri à quelque cérémonie du culte. « Oh! si Fénelon vivait, s'écria Rousseau tout en larmes, je chercherais à être son laquais pour mériter

d'être son valet de chambre. » On saisit le manque de goût jusque dans l'émotion. Rousseau n'est pas seulement un ouvrier de la langue, apprenti avant d'être maître, et qui laisse voir par endroits la trace des soudures : c'est au moral un homme qui, jeune, a passé par les conditions les plus mêlées, et à qui certaines choses laides et vilaines ne font pas mal au cœur quand il les nomme. Je n'en dirai pas plus sur ce vice essentiel, sur cette souillure qu'il est pénible d'avoir à rencontrer et à dénoncer chez un si grand écrivain et un si grand peintre, chez un tel homme.

Lent à penser, prompt à sentir, avec des convoitises, ardentes et rentrées, avec une souffrance et une contrainte de chaque jour, Rousseau arrive à l'âge de seize ans, et il se peint à nous en ces termes :

J'atteignis ainsi ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi, sans goût de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de désirs dont j'ignorais l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi; enfin caressant tendrement mes chimères, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches, mes camarades venaient me chercher, après le prêche, pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurais volontiers échappé si j'avais pu; mais, une fois en train dans leurs jeux, j'étais plus ardent et j'allais plus loin qu'un autre; *difficile à ébranler et à retenir.*

Toujours dans un extrême ! — Nous venons là de reconnaître la première forme des pensées et presque des phrases de René, de ces paroles devenues déjà une musique et qui chantent encore à nos oreilles :

Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les

abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber dans le feuillage...

Et encore :

Jeune, je cultivais les Muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

René, en effet, n'est autre que ce jeune homme de seize ans transposé, dépaysé au milieu d'une autre nature et au sein d'une autre condition sociale ; non plus un apprenti graveur, fils d'un bourgeois de Genève, d'un bourgeois *du bas*, mais chevalier, noble, voyageur en grand, épris des Muses ; tout, au premier aspect, revêt une couleur plus séduisante, plus poétique; l'inattendu du voyage et du cadre rehausse le personnage et caractérise une nouvelle manière ; mais le premier type sensible est là où nous l'indiquons, et c'est Rousseau qui, en regardant en lui-même l'a trouvé.

René est un modèle plus flatteur pour nous, parce que tous les vilains côtés humains y sont voilés ; il a une teinte de la Grèce, de la chevalerie et du christianisme, qui croisent leurs divers reflets à la surface. Les mots, en ce chef-d'œuvre de l'art, ont pris une magie nouvelle ; ce sont des mots pleins de lumière et d'harmonie. L'horizon s'est agrandi dans tous les sens, et le rayon de l'Olympe s'y joue. Rousseau n'a rien de comparable au premier abord, mais il est plus vrai au fond, plus réel, plus vivant. Cet enfant de métier, qui va jouer avec ses camarades après le *prêche*, ou rêver seul s'il le peut, ce petit adolescent à la

taille bien prise, à l'œil vif, à la physionomie fine, et qui accuse toutes choses plus qu'on ne voudrait, il a plus de réalité que l'autre et plus de vie; il a de la bonhomie, il a de l'émotion et des entrailles. Les deux natures, celle de René et celle de Rousseau, ont un coin malade, trop d'ardeur mêlée à l'inaction et au désœuvrement, une prédominance de l'imagination, et de la sensibilité qui se replient sur elles-mêmes et se dévorent; mais, des deux, Rousseau est le plus vraiment sensible, celui qui est le plus original et le plus sincère dans ses élans chimériques, dans ses regrets, dans ses peintures d'un idéal de félicité permise et perdue. Lorsque, quittant sa patrie, il se représente le tableau simple et touchant de l'obscur bonheur qu'il aurait pu y goûter; quand il nous dit: « J'aurais passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille et de mes amis, une vie paisible et douce, telle qu'il le fallait à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût et d'une société selon mon cœur; j'aurais été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose; j'aurais aimé mon état, *je l'aurais honoré peut-être*, et, après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens; bientôt oublié sans doute, j'aurais été regretté du moins aussi longtemps qu'on se serait souvenu de moi; » quand il nous parle ainsi, il nous convainc en effet de la sincérité de son vœu et de son regret; tant respire en toutes ses paroles un sentiment profond et vif du charme doux, égal et honnête de la vie privée.

Aussi nous tous, en ce siècle, qui avons été plus ou moins malades du mal de rêverie, ne faisons pas

comme ces anoblis qui renient leur aïeul, et sachons qu'avant d'être les fils très indignes du noble René, nous sommes plus sûrement les petits-fils du bourgeois Rousseau.

Nous courons risque d'être aujourd'hui trop peu sensibles aux premières pages pittoresques de Rousseau; nous sommes si gâtés par les couleurs, que nous oublions combien ces premiers paysages parurent frais et nouveaux alors, et quel événement c'était au milieu de cette société très spirituelle, très fine, mais sèche, aussi dénuée d'imagination que de sensibilité vraie, dépourvue en elle-même de cette sève qui circule et qui, à chaque saison, refleurit. C'est Rousseau qui le premier ramena et infusa cette sève végétale puissante dans l'arbre délicat qui s'épuisait. Les lecteurs français, habitués à l'air factice d'une atmosphère de salon, ces lecteurs *urbains*, comme il les appelle, s'étonnèrent tout ravis de sentir arriver, du côté des Alpes, ces bonnes et fraîches haleines des montagnes, qui venaient raviver une littérature aussi distinguée que desséchée.

Il était temps, et c'est en cela que Rousseau n'est pas un corrupteur de la langue, mais, somme toute, un régénérateur.

Avant lui, le seul La Fontaine, chez nous, avait connu et senti à ce degré la nature et ce charme de la rêverie à travers champs; mais l'exemple tirait peu à conséquence; on laissait aller et venir le bonhomme avec sa fable, et l'on restait dans les salons. Rousseau est le premier qui ait forcé tout ce beau monde d'en sortir, et de quitter la grande allée du parc pour la vraie promenade aux champs.

Le *voyage pédestre*, avec ses impressions de chaque instant, fut encore une des inventions de Rousseau, une des nouveautés qu'il importa dans la littérature : on en a fort abusé depuis. Le premier, après en avoir joui d'abord, il ne songea que bien plus tard à raconter ce qu'il avait senti. Ce n'est qu'alors, nous assure-t-il, « quand il faisait route à pied, par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, » ayant pour terme du voyage un objet agréable qu'il ne se hâtait pas trop d'atteindre, c'est alors qu'il était tout entier lui-même, et que les idées, froides et mortes dans le cabinet, s'animaient et prenaient leur essor en lui :

La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées ; je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière...

Ne lui demandez pas d'écrire en ces moments les pensées sublimes, folles, aimables, qui lui traversent l'esprit : il aime bien mieux les goûter et les savourer que de les dire : « D'ailleurs portais-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avais pensé à tout cela, rien ne me serait venu. Je ne prévoyais pas que j'aurais des idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. » Ainsi, dans tout ce qu'il a raconté depuis,

nous n'aurions, à l'en croire, que des ressouvenirs lointains et des restes affaiblis de lui-même, tel qu'il était en ces moments. Et pourtant quoi de plus vrai, de plus précis et de plus délicieux à la fois ! Qu'on se rappelle cette nuit qu'il passe à la belle étoile au bord du Rhône ou de la Saône, dans un chemin creux près de Lyon :

Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi, je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai : la faim me prit; je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore.

Tout le Rousseau naturel est là avec sa rêverie, son idéal, sa réalité ; et cette pièce de *six blancs* elle-même, qui vient après le rossignol, n'est pas de trop pour nous ramener à la terre et nous faire sentir toute l'humble jouissance que la pauvreté recèle en soi quand elle est jointe avec la poésie et avec la jeunesse. J'ai voulu pousser la citation jusqu'à cette pièce de six blancs pour montrer qu'avec Rousseau nous ne sommes pas uniquement dans le *René* et dans le *Jocelyn*.

Le pittoresque de Rousseau est sobre, ferme et net, même aux plus suaves instants ; la couleur y porte toujours sur un dessin bien arrêté : ce Genevois est bien de la pure race française en cela. S'il lui manque par moments une plus chaude lumière et les clartés d'Italie ou de la Grèce ; si, comme autour de ce beau

lac de Genève, la bise vient quelquefois refroidir l'air, et si quelque nuage jette tout à coup une teinte grisâtre aux flancs des monts, il y a des jours et des heures d'une limpide et parfaite sérénité. On a depuis renchéri sur ce style, on a cru le faire pâlir et surpasser ; on y a certainement réussi pour quelques effets de couleurs et de tons. Toutefois, le style de Rousseau reste encore le plus sûr et le plus ferme qu'on puisse offrir en exemple dans le champ de l'innovation moderne. Avec lui le centre de la langue ne s'est pas trop déplacé. Ses successeurs sont allés plus loin ; ils n'ont pas seulement transféré le siège de l'Empire à Byzance, ils l'ont souvent porté à Antioche et en pleine Asie. Chez eux l'imagination dans sa pompe absorbe et domine tout.

(*Causeries du Lundi*, t. III).

BUFFON

Lundi 21 juillet 1851.

Durant ces cinquante années de travaux (1739-1788), la vie de Buffon est uniforme. Chaque année, il vient passer quelques mois à Paris pour les devoirs et les obligations de sa place, pour les intérêts de l'établissement auquel il préside (*Le Jardin-du-Roi*), et dont il accroît chaque jour l'importance. Puis il retourne habiter la plus grande partie de l'année à Montbard pour s'y livrer à l'étude et à la composition. On l'a souvent représenté dans cette habitation rurale et féodale, dans sa tour où il s'enferme dès le matin pour méditer et pour écrire. Je regrette qu'un peu de plaisanterie se soit mêlé, sous nos plumes françaises, à l'idée de respect et de vénération qu'une telle existence devait avant tout inspirer. Au milieu de cette vie tumultueuse, de cette vie dissipée et morcelée du XVIIIe siècle, Buffon s'isole ; il retrouve dans la force de son caractère, dans son amour élevé de la gloire et dans le puissant intérêt de l'étude immense à laquelle il s'est voué, de quoi résister à toutes les irritations, à toutes les chétives tentations d'alentour. Re-

marquez comme tous, plus ou moins, y cèdent et y succombent, excepté lui ; je dis tous, et je parle des plus grands. Voltaire, on le sait trop, ne vit que de combats et de querelles ; le pauvre Jean-Jacques en meurt durant vingt années, et sa tête s'égare à vouloir répondre aux méchants propos et aux calomnies. Montesquieu lui-même ne reste point calme si on le prend à partie. Son *Esprit des Lois* paraissait en même temps que les premiers tomes de Buffon. Le Gazetier janséniste attaqua vivement les deux ouvrages, et Montesquieu plus violemment encore que Buffon : Montesquieu, aussitôt, prit la plume : « il a répondu par une brochure assez épaisse et du meilleur ton, écrivait Buffon à un ami (21 mars 1750) ; sa réponse a parfaitement réussi. Malgré cet exemple, je crois que j'agirai différemment, et que je ne répondrai pas un seul mot. Chacun a sa délicatesse d'amour-propre. La mienne va jusqu'à croire que de certaines gens ne peuvent pas même m'offenser [1]. » Tel fut constamment le principe de conduite de Buffon, *laisser la calomnie retomber sur elle-même.* Et reporté vingt-huit ans après sur le même sujet d'attaque en reprenant, dans ses *Époques de la Nature*, ce même

[1] Lettre à l'abbé Le Blanc, dans les *Mélanges de la Société des Bibliophiles*, 1822. — Les articles dont il s'agit se peuvent lire dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, feuille janséniste, à la date du 6 et du 13 février 1750; c'était une dénonciation formelle, et qui amena la Sorbonne à censurer le livre (voir encore la même feuille à la date du 26 juin 1754). Au milieu des vues étroites et des aigreurs, il est pourtant un point sur lequel le Gazetier théologien ne se méprend pas, c'est sur la tendance non chrétienne du livre de Buffon. Je l'ai dit ailleurs (*Port-Royal*, tome III, page 332), le plus grand adversaire de Pascal au XVIIIe siècle, son plus grand réfutateur sans en avoir l'air, c'est Buffon. S. B.

ensemble de vues et de travaux : « Tâchons néanmoins, disait-il, de rendre la vérité plus palpable ; augmentons le nombre des probabilités ; rendons la vraisemblance plus grande ; ajoutons lumières sur lumières, en réunissant les faits, en accumulant les preuves, et laissons-nous juger ensuite sans inquiétude et sans appel ; car j'ai toujours pensé qu'un homme qui écrit doit s'occuper uniquement de son sujet et nullement de soi ; qu'il est contre la bienséance de vouloir en occuper les autres, et que, par conséquent, les critiques personnelles doivent demeurer sans réponse. »

Cette haute dignité personnelle préside à toute la vie de Buffon. Il ne se laissa jamais détourner ni distraire un seul jour de cette contemplation et de cette description de la nature, pour laquelle la plus longue existence humaine était si courte encore.

La publication des trois premiers tomes de *l'Histoire naturelle* (1749) fit grand éclat et grand bruit. On admira, on se récria. Ce ne furent pas seulement les théologiens qui se récrièrent, ce furent les savants. On a les *Observations* critiques que ces volumes firent écrire à M. de Malesherbes. Buffon en entrant dans ce vaste sujet, même après dix années d'études, s'y trouvait encore trop peu préparé. Les botanistes particulièrement le pouvaient prendre en faute, en flagrant délit d'inexactitude et de légèreté sur la manière dont il jugeait Linné, et dont il appréciait les méthodes. Buffon savait peu la botanique : « J'ai la vue courte, disait-il ; j'ai appris trois fois la botanique, et je l'ai oubliée de même : si j'avais eu de bons yeux, tous les pas que j'aurais faits m'auraient retracé mes connaissances en ce genre. »

Quand il parle des animaux, il ne conçoit d'abord l'autre méthode que celle qui consiste à prendre les êtres selon leurs rapports de proximité et d'utilité avec l'homme. Il imagine un homme tout neuf et sans notions aucunes, dans une campagne où les animaux, les oiseaux, les poissons, les plantes, les pierres se présentent successivement à ses yeux. Après un premier débrouillement, cet homme distinguera la matière animée de l'inanimée, et, de la matière proprement dite, il distinguera la matière végétative. Arrivé à cette première grande division, *animal*, *végétal* et *minéral*, il en viendra à distinguer dans le règne animal les animaux qui vivent sur la *terre* d'avec ceux qui demeurent dans l'*eau* ou ceux qui s'élèvent dans l'*air :* « Ensuite mettons-nous à la place de cet homme, continue Buffon, ou supposons qu'il ait acquis autant de connaissances et qu'il ait autant d'expérience que nous en avons, il viendra à juger des objets de l'Histoire naturelle par les rapports qu'ils auront avec lui ; ceux qui lui seront les plus *nécessaires*, les plus *utiles*, tiendront le premier rang ; par exemple, il donnera la préférence dans l'ordre des animaux au cheval, au chien, au bœuf, etc... Ensuite il s'occupera de ceux qui, sans être familiers, ne laissent pas d'habiter les mêmes lieux, les mêmes climats, comme les cerfs, les lièvres, etc. » Dans cet ordre qu'il appelle le plus naturel de tous, et qui n'est que provisoire, Buffon ne va donc classer d'abord les animaux et les êtres de la nature que selon leurs rapports d'utilité avec l'homme, et non d'après les caractères essentiels qui sont en eux et qui peuvent en rapprocher de très éloignés en apparence. Pour en finir sur ce chapitre, qui ne saurait être le nôtre, je dirai que ce ne fut qu'après un assez

grand nombre de volumes que Buffon, instruit peu à peu par la pratique et par les descriptions auxiliaires de Daubenton, en vint à former des classifications plus réelles et plus fondées sur l'observation comparée des êtres en eux-mêmes. Les hommes du métier remarquent ce genre de progrès dans son travail sur les Gazelles, publié en 1774 (t. XII), et surtout dans sa nomenclature des Singes (1766 et 1767, t. XIV et XV).

Mais si ce détail et cette méthode scientifique laissèrent longtemps à désirer chez Buffon auprès d'un petit nombre d'observateurs avancés, il frappa tout d'abord les esprits par de grandes vues, par les plus grandes qui puissent être proposées à la méditation du physicien philosophe. Dans un discours sur la théorie de la terre, il cherchait à déterminer au préalable la structure et le mode de formation de ce globe terrestre, théâtre de la vie des animaux et de la végétation des plantes; il cherchait, d'après les grands faits géologiques alors connus, à en fixer les révolutions successives dès l'origine jusqu'à son état de consistance et de composition actuelle. Il passait de là à des considérations conjecturales sur la naissance et la reproduction des êtres animés. Lorsqu'il en venait à l'homme, ces explications tant soit peu mystérieuses se relevaient par des observations aussi sensées que fines sur les divers âges d'enfance, de puberté, de virilité, de vieillesse, sur les acquisitions et la sphère d'action des divers sens. Le troisième volume se couronnait par l'admirable morceau si connu, où le premier homme est supposé tel qu'il pouvait être au premier jour de la Création, s'éveillant tout neuf pour lui-même et pour tout ce qui l'environne, et racontant l'histoire de ses premières pensées. C'est ici que

Buffon devenait l'émule de Milton lui-même, un Milton physicien, moins la religion et l'adoration.

Le quatrième volume de l'*Histoire naturelle* parut en 1753. Fidèle à la méthode qu'il avait annoncée, Buffon y donnait l'histoire des principaux animaux domestiques, le cheval, l'âne, le bœuf, et il la faisait précéder par un admirable *Discours sur la nature des animaux* comparée avec celle de l'homme. Il y montre le bien l'emportant généralement sur le mal, et le plaisir sur la douleur, dans la nature physique de chaque être sentant. Ce qui rompt l'équilibre dans l'homme, c'est son imagination qui corrompt le bien et qui, devançant le mal, le produit souvent. Buffon ne voudrait pas réduire l'homme au bonheur stupide des animaux, mais il voudrait l'élever par la raison à un état de félicité supérieure. Il voudrait nous convaincre que « le bonheur est au dedans de nous-même ; que la jouissance paisible de notre âme est notre seul et vrai bien. » Il voudrait détourner l'homme des passions insensées qui forcent la nature et amènent après elles l'ennui et le dégoût. A la manière dont il parle « de cet horrible dégoût de soi-même, qui ne nous laisse d'autre désir que celui de cesser d'être, » on voit que si cette âme calme et supérieure n'a jamais été atteinte du mal des Rousseau, des Werther et des futurs René, elle n'a pas été sans le reconnaître et sans le dénoncer à sa source : « Dans cet état d'illusion et de ténèbres, dit-il, nous voudrions changer la nature même de notre âme ; elle ne nous a été donnée que pour connaître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir. » Le vrai sage, selon lui, est celui qui sait maîtriser ces fausses prétentions et ces faux désirs :

« Content de son état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivre que comme il a toujours vécu; se suffisant à lui-même, il n'a qu'un faible besoin des autres, il ne peut leur être à charge; occupé continuellement à exercer les facultés de son âme, il perfectionne son entendement, il cultive son esprit, il acquiert de nouvelles connaissances, et se satisfait à tout instant sans remords, sans dégoût, il jouit de tout l'univers en jouissant de lui-même. Un tel homme est sans doute l'être le plus heureux de la Nature. » Donnez un motif, un ressort de plus à ce sage, donnez-lui « la gloire, ce puissant mobile de toutes les grandes âmes, » faites qu'il se la propose comme un but éclatant qui l'attire sans le troubler et vous aurez Buffon lui-même, Buffon qui, pour peindre le plus noble idéal de l'homme, n'a eu qu'à en saisir les traits en lui. A tout le mal qu'il dit des passions, on peut lui opposer cependant une seule chose: « Mais vous-même, pourrait-on lui dire, auriez-vous échappé à cet ennui, à cette langueur de l'âme qui suit l'âge des passions, si vous n'aviez pas été soutenu et possédé de cette passion fixe de la gloire? »

Comme peintre de métaphysique, dans ce Discours et dans ceux qui sont relatifs aux sens, Buffon est du premier ordre. Ce qu'il y a de contestable et de hasardé se rachète par des vues qui sont d'une raison profonde et définitive (1). Comme peintre d'animaux, il n'a rien fait de plus noble, de plus majestueux et de plus accom-

(1) Il y a, en lisant Buffon sur la métaphysique, à faire la part des précautions qu'il avait à prendre : « Buffon sort d'ici, disait dans une lettre le Président de Brosses; il m'a donné la clef de son quatrième volume, sur la manière dont doivent être entendues les choses dites pour la Sorbonne. » S. B.

pli que ses portraits du *Cheval*, du *Cerf*, du *Cygne :* ce sont des tableaux de nature vivante, de la plus grande manière et de la plus royale. Dans le *Cerf*, on remarquera avec quel art il a employé à dessein tout le vocabulaire de l'ancienne vénerie : si ce vocabulaire était perdu, c'est là qu'il faudrait le retrouver, ménagé de la façon la plus ingénieuse et la plus large. On lui a reproché dans cet article du *Cerf* d'avoir fait sans restriction l'éloge de la chasse, ce passe-temps destructeur. Mais, indépendamment du plaisir qu'il prenait en effet à la peindre avec la grandeur qu'il y voyait, ne sent-on pas que Buffon, par un tel morceau, visait à enlever tous les suffrages à la Cour ? Cela le couvrait du côté de ses ennemis, et lui valait bien de l'appui et de la faveur pour l'agrandissement du Jardin-du-Roi.

Je ne sais où l'on a pris que le style de Buffon a de l'emphase : il n'a que de la noblesse, de la dignité, une magnifique convenance, une clarté parfaite. Il est élevé, moins par le mouvement et le jet, que par la continuité même dans un ordre toujours sérieux et soutenu. Fontenelle, avant Buffon, avait beaucoup fait pour introduire parmi le monde, pour insinuer la science ; mais quelle différence entre cette démarche oblique et mince et la manière grande, ouverte et vraiment souveraine de Buffon ! Ce à quoi Buffon tenait avant tout en écrivant, c'était à la suite, au lien du discours, à son enchaînement continu. Il ne pouvait souffrir ce qui était haché, saccadé, et c'était un défaut qu'il reprochait à Montesquieu. Il attribuait le génie à la continuité de la pensée sur un même objet, et il voulait que la parole en sortit comme un fleuve qui s'épand et baigne toutes choses avec plénitude et limpidité. « Il n'a pas mis dans ses ouvrages un seul mot

dont il ne pût rendre compte. » On voit, d'apres une critique qu'il fit en causant d'un écrit de Thomas, ce qu'il entendait par ces petits mots, par ces liens naturels et ces nuances graduées du discours, et quelle finesse de goût il y apportait. Il était, en ce genre de soin, aussi scrupuleux que le plus délicat des Anciens ; il avait l'oreille, la mesure et le nombre. La clarté autant que l'enchaînement était sa grande préoccupation. En faisant lire tout haut à son secrétaire ses manuscrits, au moindre arrêt, à la moindre hésitation, il mettait une croix, et corrigeait ensuite le passage jusqu'à ce qu'il l'eût rendu lumineux et coulant. Après cela, je ne trouve pas chez lui une nouveauté ni une création d'expression aussi vive qu'il se pourrait aujourd'hui imaginer ; Chateaubriand à cet égard, et même Bernardin de Saint-Pierre, l'ont fait pâlir. On cite chez lui quelques exemples charmants d'une langue neuve et véritablement trouvée, mais ils sont rares. La grande beauté chez Buffon consiste plutôt dans la suite et la plénitude du courant. Son expression, du moins, n'a jamais ce tourment ni cette inquiétude qui accompagne chez d'autres l'extrême désir de la nouveauté. Elle offre, dans certains coins de tableaux, de ces grâces légères qui me touchent plus que les endroits plus souvent cités. Par exemple, parlant du Cerf : « Le Cerf, dit-il, paraît avoir l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter, il lève la tête, dresse les oreilles, et alors il entend de fort loin : *lorsqu'il sort dans un petit taillis ou dans quelque autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, et cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter.* » Quel tableau léger, dessiné en trois lignes, et tranquillement

complet ! Ainsi, parlant de la Fauvette babillarde, de cet oiseau au caractère craintif et si prompt à s'effrayer, il dira : « Mais l'instant du péril passé, tout est oublié, et le moment d'après notre Fauvette reprend sa gaieté, ses mouvements et son chant. » *C'est des rameaux les plus touffus qu'elle le fait entendre ; elle s'y tient ordinairement couverte, ne se montre que par instants au bord des buissons, et rentre vite à l'intérieur, surtout pendant la chaleur du jour. Le matin, on la voit recueillir la rosée, et, après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage.* » C'est dans ces parties fines et transparentes que Buffon se rejoint comme peintre à Bernardin de Saint-Pierre, lequel apportera de plus, dans ces scènes de la nature, un rayon de lune et une demi-teinte de mélancolie.

En général, Buffon peint la nature sous tous les points de vue qui peuvent élever l'âme, qui peuvent l'agrandir, la rasséréner et la calmer ; il aime d'un mot à tout ramener à l'homme ; il a de la volupté souvent dans le pinceau, mais il n'a pas cette sensibilité où Rousseau et d'autres excelleront : Buffon est un génie qui manque d'attendrissement.

Le plus parfait écrit de Buffon, je l'ai dit, est son discours ou tableau des *Époques de la Nature* qu'il publia en 1778, à l'âge de soixante et onze ans, et qu'il avait fait recopier, assure-t-on, jusqu'à *dix-huit fois* (rabattez-en, si vous le voulez) avant de l'amener au degré de perfection qui le pût satisfaire. Il y reprenait les anciennes idées de son premier volume sur la Théorie de la terre, et les présentait dans un jour plus complet et avec des combinaisons, je n'ose dire avec des vraisemblances nouvelles. Car c'est ainsi que

Buffon se corrigeait : dans son ampleur de forme, il était l'ennemi des remaniements ; comme un grand artiste, il trouvait plus simple, l'ouvrage une fois produit, de se corriger dans un ouvrage nouveau, dans un tableau nouveau, et en recommençant derechef comme fait aussi la Nature. Ici, dans les *Époques*, il raconte et décrit en sept tableaux les révolutions du globe terrestre, depuis le moment où il le suppose fluide jusqu'à celui où l'homme y apparaît pour régner. Buffon n'y présente point son hypothèse comme réelle, mais comme un simple moyen de concevoir ce qui a dû se passer d'une manière plus ou moins analogue, et de fixer les idées sur les plus grands objets de la Philosophie naturelle. Cette précaution une fois prise, il raconte avec une suite, une précision et un sentiment de réalité qui étonne et fait illusion à la fois, ces scènes immenses et terribles de débrouillement, ces spectacles effroyables, et qui n'eurent point de spectateur humain. On dit que Buffon aimait fort le romancier Richardson « à cause de sa grande vérité, et parce qu'il avait regardé de près tous les objets qu'il peignait. » On pourrait lui appliquer le même éloge pour les *Époques de la Nature;* il sait et voit ces choses d'avant l'homme pour les avoir regardées de près. Richardson, en vérité, ne sait pas mieux l'intérieur de la famille Harlowe que Buffon ne paraît savoir ces Époques à jamais inconnues et évanouies qu'il rend présentes, cet intérieur de l'Univers auquel il nous fait assister. Jamais, dans ce vaste détail circonstancié, le sourire du doute ne vient effleurer sa lèvre. Il a traité ce roman sublime avec la précision achevée qu'il aurait mise à une description de la nature existante et réelle. « Où étiez-vous, disait Dieu à Job, lorsque je

jetais les fondements de la terre ? » M. de Buffon semble nous dire sans s'émouvoir : *J'étais là !* Il élève la pensée, il l'agrandit, il la trouble et la confond aussi par cette hardiesse qui consiste à se mettre si résolûment dans ce récit, soi, simple mortel, en lieu et place de Dieu, de la Puissance infinie. Il semble qu'un tel acte de témérité ou de sublimité, comme vous voudrez l'appeler, un tel acte d'usurpation ne se puisse expier qu'en tombant à genoux aussitôt après et en s'humiliant dans la plus profonde des prières.

Milton et Bossuet l'eussent fait, et leur tableau n'en eût paru que plus grand. Buffon ne le fait pas et n'y songe pas. Le sentiment moral reste un peu blessé, au milieu de tous les étonnements qu'excite ce bel ouvrage, de le trouver si muet et si désert du côté du Ciel. — Seul le Génie de l'humanité y domine et s'y glorifie dans une dernière page d'une perspective grandiose et superbe, bien que légèrement attristée [1].

(*Causeries du Lundi*, t. IV).

(1) Il y aurait un chapitre à faire sur la religion de Buffon. Habituellement il est dans le point de vue purement naturel, dans celui de Lucrèce, mais la prudence le lui fait masquer par endroits, et il parle du Créateur pour la forme. Cela se sent trop, et dans les *Époques de la Nature*, par exemple, il régnerait un sentiment plus religieux *relativement* et plus sacré, si l'auteur avait pu mettre de côté ses précautions, et s'il avait déchaîné avec ampleur cette force immense et féconde de génération, telle qu'il la concevait, circulant incessamment dans la nature. Mme Necker parle de Buffon comme d'un *Pyrrhonien*, et l'on trouverait, en effet, bien des contradictions et du pour et du contre dans les diverses parties de son *Histoire naturelle*. Tel de ses chapitres sur l'Homme semble être d'un *idéaliste* qui croit à peine à la matière : ses discours sur la Nature et ses *Époques* sont d'un naturaliste qui se passerait aisément de Dieu. Dans l'habitude de la vie, Buffon affectait de respecter tout ce qui est respectable, et quand il était à Montbard, il observait même régulièrement les pratiques du culte : il était homme à y prendre part avec une sorte d'émotion sincère, par l'imagination et la sensibilité. S. B.

VAUVENARGUES

18 novembre 1850.

Moins peintre que La Bruyère, Vauvenargues a un plus grand dessein, un dessein plus philosophique : il ne veut pas simplement observer les hommes de la société dans leurs variétés, en donner des portraits, des médaillons finis, en faire le sujet d'une suite de remarques profondes et vives; il envisage l'homme même, et voudrait atteindre au point où bien des maximes qu'on a crues contradictoires se rejoignent et se concilient. L'esprit de l'homme lui paraît en général plus pénétrant que conséquent, et d'ordinaire embrassant plus qu'il ne peut lier. Son ambition, à lui, est de lier et d'unir. Il veut remonter aux racines et aux principes des choses, et à cet effet il va parcourir, selon son expression, *toutes les parties de l'esprit* et toutes celles de l'âme. Dans un premier livre il traite de l'*esprit* proprement dit, et de ses principales branches, imagination, réflexion et mémoire; dans le second livre il traite des *passions;* dans le troisième il traite *du bien et du mal moral*, en d'autres termes, des vertus et des vices.

Parmi les personnes qui ont le plus feuilleté Vauvenargues et qui aiment à citer de lui des Pensées, il en est peu, on ose l'affirmer, qui aient étudié exactement cette première partie de ses écrits, et qui aient bien cherché à se rendre compte de sa théorie véritable. L'auteur y a amassé et enchaîné une suite de définitions si concises et qui sont le résultat d'une si longue réflexion, qu'on ne sait comment extraire et analyser, comment entamer ce qui est déjà un extrait si substantiel et si dense. « J'ose comparer ces principes, a dit Marmontel, aux premiers éléments des chimistes dont on ne peut faire l'analyse. » Sans entrer ici dans une discussion qui serait peu à sa place, je me bornerai à dégager l'idée de Vauvenargues dans sa plus grande généralité.

Au XVII[e] siècle, les moralistes, soit tout à fait chrétiens, comme Pascal, Nicole, Bourdaloue, soit philosophes, comme La Rochefoucauld, La Bruyère, Molière le plus grand de tous, avaient été fort sévères pour l'homme et ne l'avaient nullement flatté. Le Christianisme, qui ne considère l'homme actuel qu'à titre de créature déchue, ne craint pas d'insister sur les vices de la nature, à qui il veut faire sentir le besoin d'un remède et d'une restauration surnaturelle. Les observateurs comme La Rochefoucauld, ayant surpris l'homme dans un temps d'intrigue et dans une société corrompue, avaient insisté dans le même sens, avec cette différence qu'ils ne lui offraient point de remède, de sorte que, sous ce regard également inexorable des moralistes tant chrétiens que philosophes, sous ce double concert déprimant, toutes les vertus naturelles périssaient. Une telle conséquence choqua d'abord Vauvenargues; son âme

simple et grande sentit s'élever en elle-même une protestation contre ce dénigrement universel de l'humanité : « L'homme est maintenant en disgrâce chez les philosophes, dit-il, et c'est à qui le chargera de plus de vices ; mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus. » Et sans système, sans parti pris, mais par la seule considération de l'homme complet, il mit le premier la main à l'œuvre de cette réhabilitation.

Vauvenargues, dans tout ce qu'on lit et qu'on sait de lui, apparaît comme un esprit d'une forte trempe, comme une âme d'une grande élévation et un grand cœur. Il offre le rare exemple d'un homme supérieur longtemps retenu au-dessous de son niveau, comprimé, abreuvé de disgrâces, qui ne s'aigrit ni ne se révolte, mais prend sa revanche noblement et se rouvre la carrière dans l'ordre de l'esprit avec vigueur et sérénité. Lui qui a tant souffert et si peu réussi, il croit que le plus sûr moyen de faire sa fortune, c'est encore de la mériter ; qu'il n'y a que le mérite réel pour aller directement à la gloire. Sans faux enthousiasme, sans ressentiment, il a jugé l'humanité dans la juste mesure. Involontairement et si l'on n'y prend garde, quand on juge l'humanité, on se laisse influencer par l'arrière-pensée du rang qu'on y tiendrait soi-même ; on est porté à l'élever ou à la rabaisser selon qu'on se sent au dedans plus ou moins de vertu, plus ou moins de portée et d'essor. Vauvenargues avait intérêt à ce que le milieu de l'humanité fût le plus haut possible, certain qu'il était d'y atteindre. Il ne mettait cependant point ce milieu trop haut. Il a reconnu les vices et les défauts des hommes, mais il

les a reconnus avec douleur, sans cette joie maligne qui ressemble à une satisfaction et à une absolution qu'on se donne en secret, de même qu'il a maintenu les grandes lignes, les parties saines et fortes de la nature, sans cet air de jactance par lequel on semble s'exalter en soi et s'applaudir. Placé entre les moralistes un peu chagrins du XVIIe siècle et les philosophes témérairement confiants du XVIIIe, il n'a pas enflé la nature de l'homme, et il ne l'a pas dénigrée. C'est un Pascal adouci et non affaibli, qui s'est véritablement tenu dans le milieu humain, et qui ne s'est pas creusé d'abîme.

(*Causeries du Lundi*, t. III).

DIDEROT

Juin 1831.

Diderot, si diversement jugé, est de tous les hommes du XVIIIe siècle celui dont la personne résume le plus complètement l'insurrection philosophique avec ses caractères les plus larges et les plus contrastés. Il s'occupa peu de politique, et la laissa à Montesquieu, à Jean-Jacques et à Raynal ; mais en philosophie il fut en quelque sorte l'âme et l'organe du siècle, le théoricien dirigeant par excellence. Jean-Jacques était spiritualiste, et par moments une espèce de calviniste socinien : il niait les arts, les sciences, l'industrie, la perfectibilité, et par toutes ces faces heurtait son siècle plutôt qu'il ne le réfléchissait. Il faisait, à plusieurs égards, exception dans cette société libertine, matérialiste et éblouie de ses propres lumières. D'Alembert était prudent, circonspect, sobre, et frugal de doctrine, faible et timide de caractère, sceptique en tout ce qui sortait de la géométrie ; ayant deux paroles, une pour le public, l'autre dans le privé, philosophe de l'école de Fontenelle ; et le XVIIIe siècle avait

l'audace au front, l'indiscrétion sur les lèvres, la foi dans l'incrédulité, le débordement des discours, et lâchait la vérité et l'erreur à pleines mains. Buffon ne manquait pas de foi en lui-même et en ses idées, mais il ne les prodiguait pas ; il les élaborait à part, et ne les émettait que par intervalles, sous une forme pompeuse dont la magnificence était à ses yeux le mérite triomphant. Or, le XVIII[e] siècle passe avec raison pour avoir été prodigue d'idées, familier et prompt, tout à tous, ne haïssant pas le déshabillé ; et quand il s'était trop échauffé en causant de verve, en dissertant dans le salon pour ou contre Dieu, ma foi ! il ne se faisait pas faute alors, le bon siècle, d'ôter sa perruque, comme l'abbé Galiani, et de la suspendre au dos d'un fauteuil. Condillac, si vanté depuis sa mort pour ses subtiles et ingénieuses analyses, ne vécut pas au cœur de son époque, et n'en représente aucunement la plénitude, le mouvement et l'ardeur. Il était cité avec considération par quelques hommes célèbres ; d'autres l'estimaient d'assez mince étoffe. En somme, on s'occupait peu de lui ; il n'avait guère d'influence. Il mourut dans l'isolement, atteint d'une sorte de marasme causé par l'oubli. Juger la philosophie du XVIII[e] siècle d'après Condillac, c'est se décider d'avance à la voir tout entière dans une psychologie pauvre et étriquée. Quelque état qu'on en fasse, elle était plus forte que cela. Cabanis et M. de Tracy, qui ont beaucoup insisté, comme par précaution oratoire, sur leur filiation avec Condillac, se rattachent bien plus directement, pour les solutions métaphysiques d'origine et de fin, de substance et de cause, pour les solutions physiologiques d'organisation et de sensibilité à Condorcet, à d'Holbach, à

Diderot ; et Condillac est précisément muet sur ces énigmes, autour desquelles la curiosité de son siècle se consuma. Quant à Voltaire, meneur infatigable, d'une aptitude d'action si merveilleuse, et philosophe pratique en ce sens, il s'inquiéta peu de construire ou même d'embrasser toute la théorie métaphysique d'alors ; il se tenait au plus clair, il courait au plus pressé, il visait au plus droit ; ne perdant aucun de ses coups, harcelant de loin les hommes et les dieux, comme un Parthe, sous ses flèches sifflantes. Dans son impitoyable verve de bon sens, il alla même jusqu'à railler à la légère les travaux de son époque à l'aide desquels la chimie et la physiologie cherchaient à éclairer les mystères de l'organisation. Après la Théodicée de Leibnitz, les anguilles de Needham lui paraissaient une des plus drôles imaginations qu'on pût avoir. La faculté philosophique du siècle avait donc besoin, pour s'individualiser en un génie, d'une tête à conception plus patiente et plus sérieuse que Voltaire, d'un cerveau moins étroit et moins effilé que Condillac ; il lui fallait plus d'abondance, de source vive et d'élévation solide que dans Buffon, plus d'ampleur et de décision fervente que chez d'Alembert, une sympathie enthousiaste pour les sciences, l'industrie et les arts, que Rousseau n'avait pas. Diderot fut cet homme ; Diderot, riche et fertile nature, ouverte à tous les germes, et les fécondant en son sein, les transformant presque au hasard par une force spontanée et confuse ; moule vaste et bouillonnant où tout se fond, où tout se broie, où tout fermente ; capacité la plus encyclopédique qui fût alors, mais capacité active, dévorante à la fois et vivifiante, animant, embrâsant tout ce qui y tombe, et le renvoyant

au dehors dans des torrents de flamme et aussi de fumée ; Diderot, passant d'une machine à bas qu'il démonte et décrit, aux creusets de d'Holbach et de Rouelle, aux considérations de Bordeu ; disséquant, s'il le veut, l'homme et ses sens aussi dextrement que Condillac, dédoublant le fil de cheveu le plus ténu sans qu'il se brise, puis tout d'un coup rentrant au sein de l'être, de l'espace, de la nature, et taillant en plein dans la grande géométrie métaphysique quelques larges lambeaux, quelques pages sublimes et lumineuses que Malebranche ou Leibnitz auraient pu signer avec orgueil s'ils n'eussent été chrétiens ; [1] esprit d'intelligence, de hardiesse et de conjecture, alternant du fait à la rêverie, flottant de la majesté au cynisme, bon jusque dans son désordre, un peu mystique dans son incrédulité, et auquel il n'a manqué, comme à son siècle, pour avoir l'harmonie, qu'un rayon divin, un *fiat lux*, une idée régulatrice, un Dieu.

Tel devait être, au XVIIIe siècle, l'homme fait pour présider à l'atelier philosophique, le chef du camp ndiscipliné des penseurs, celui qui avait puissance pour les organiser en volontaires, les rallier librement, les exalter, par son entrain chaleureux, dans la conspiration contre l'ordre encore subsistant. Entre Voltaire, Buffon, Rousseau et d'Holbach, entre les chimistes et les beaux-esprits, entre les géomètres, les mécaniciens et les littérateurs, entre ces derniers et les artistes, sculpteurs ou peintres, entre les défenseurs du goût ancien et les novateurs comme Sedaine,

(1) *Chrétiens?* cela est plus vrai de Malebranche que de Leibnitz.
S. B.

Diderot fut un lien. C'était lui qui les comprenait le mieux tous ensemble et chacun isolément, qui les appréciait de meilleure grâce, et les portait le plus complaisamment dans son cœur ; qui, avec le moins de personnalité et de *quant-à-soi*, se transportait le plus volontiers de l'un à l'autre. Il était donc bien propre à être le centre mobile, le pivot du tourbillon ; à mener la ligue à l'attaque avec concert, inspiration, et quelque chose de tumultueux et de grandiose dans l'allure. La tête haute et un peu chauve, le front vaste, les tempes découvertes, l'œil en feu ou humide d'une grosse larme, le coup nu et, comme il l'a dit, *débraillé*, *le dos bon et rond*, les bras tendus vers l'avenir ; mélange de grandeur et de trivialité, d'emphase et de naturel, d'emportement fougueux et d'humaine sympathie ; tel qu'il était, et non tel que l'avaient gâté Falconet et Vanloo, je me le figure dans le mouvement théorique du siècle, précédant dignement ces hommes d'action qui ont avec lui un air de famille, ces chefs d'un ascendant sans morgue, d'un héroïsme souillé d'impur, glorieux malgré leurs vices, gigantesques dans la mêlée, au fond meilleurs que leur vie : Mirabeau, Danton, Kléber

Tout homme doué de grandes facultés, et venu en des temps où elles peuvent se faire jour, est comptable, par-devant son siècle et l'humanité, d'une œuvre en rapport avec les besoins généraux de l'époque et qui aide à la marche du progrès. Quels que soient ses goûts particuliers, ses caprices, son humeur de paresse ou ses fantaisies de hors-d'œuvre, il doit à la société un monument public, sous peine de rejeter sa mission et de gaspiller sa destinée. Montesquieu

par l'*Esprit des Lois*, Rousseau par l'*Émile* et le *Contrat social*, Buffon par l'*Histoire naturelle*, Voltaire par tout l'ensemble de ses travaux, ont rendu témoignage à cette loi sainte du génie, en vertu de laquelle il se consacre à l'avancement des hommes ; Diderot, quoi qu'on en ait dit légèrement, n'y a pas non plus manqué. On lui accorde du reste les fantaisies humoristes, les boutades d'une saillie incomparable, les chaudes esquisses, les riches prêts à fonds perdu dans les ouvrages et sous le nom de ses amis, le don des romans, des lettres, des causeries, des contes, les *petits-papiers*, comme il les appelait, c'est-à-dire les petits chefs-d'œuvre ; ce que nous tenons ici à lui maintenir, c'est son titre social, sa pièce monumentale, l'Encyclopédie ! Ce ne devait être à l'origine qu'une traduction revue et augmentée du Dictionnaire anglais de Chalmers, une spéculation de librairie. Diderot féconda l'idée première et conçut hardiment un répertoire universel de la connaissance humaine à son époque. Il mit vingt-cinq ans à l'exécuter. Il fut à l'intérieur la pierre angulaire et vivante de cette construction collective, et aussi le point de mire de toutes les persécutions, de toutes les menaces du dehors. D'Alembert, qui s'y était attaché surtout par convenance d'intérêt, et dont la Préface ingénieuse a beaucoup trop assumé, pour ceux qui ne lisent que les préfaces, la gloire éminente de l'ensemble, déserta au beau milieu de l'entreprise, laissant Diderot se débattre contre l'acharnement des dévots, la pusillanimité des libraires, et sous un énorme surcroît de rédaction. Grâce à sa prodigieuse verve de travail, à l'universalité de ses connaissances, à cette facilité multiple acquise de bonne heure dans la détresse,

grâce surtout à ce talent moral de rallier autour de lui, d'inspirer et d'exciter ses travailleurs, il termina cet édifice audacieux, d'une masse à la fois menaçante et régulière : si l'on cherche le nom de l'architecte, c'est le sien qu'il faut y lire.

Diderot savait mieux que personne les défauts de son œuvre ; il se les exagérait même, eu égard au temps, et se croyant né pour les arts, pour la géométrie, pour le théâtre, il déplorait mainte fois sa vie engagée et perdue dans une affaire d'un profit si mince et d'une gloire si mêlée. Qu'il fût admirablement organisé pour la géométrie et les arts, je ne le nie pas ; mais certes, les choses étant ce qu'elles étaient alors, une grande révolution, comme il l'a lui-même remarqué [1], s'accomplissant dans les sciences, qui descendaient de la haute géométrie et de la contemplation métaphysique pour s'étendre à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la nature, à la physique expérimentale et à l'industrie ; de plus, les arts au XVIIIe siècle étant faussement détournés de leur but supérieur et rabaissés à servir de porte-voix philosophique ou d'arme pour le combat ; au milieu de telles conditions générales, il était difficile à Diderot de faire un plus utile, un plus digne et mémorable emploi de sa faculté puissante qu'en la vouant à l'Encyclopédie. Il servit et précipita, par cette œuvre civilisatrice, la révolution qu'il avait signalée dans les sciences. Je sais d'ailleurs quels reproches sévères et réversibles sur tout le siècle doivent tempérer ces éloges, et j'y souscris entièrement ; mais l'esprit antireligieux qui présida à l'Encyclopédie et à toute la

(1) *Interprétation de la Nature*.

philosophie d'alors ne saurait être exclusivement jugé de notre point de vue d'aujourd'hui, sans presque autant d'injustice qu'on a droit de lui en reprocher. Le mot d'ordre, le cri de guerre, *Écrasons l'infâme!* tout décisif et inexorable qu'il semble, demande lui-même à être analysé et interprété. Avant de reprocher à la philosophie de n'avoir pas compris le vrai et durable christianisme, l'intime et réelle doctrine catholique, il convient de se souvenir que le dépôt en était alors confié, d'une part aux jésuites intrigants et mondains, de l'autre aux jansénistes farouches et sombres ; que ceux-ci, retranchés dans les parlements, pratiquaient dès ici-bas leur fatale et lugubre doctrine sur la grâce, moyennant leurs bourreaux, leur question, leurs tortures, et qu'ils réalisaient pour les hérétiques, dans les culs de basse-fosse des cachots, l'abîme effrayant de Pascal. C'était là l'*infâme* qui, tous les jours, calomniait auprès des philosophes le christianisme dont elle usurpait le nom ; l'*infâme* en vérité, que la philosophie est parvenue à *écraser* dans la lutte, en s'abîmant sous une ruine commune. Diderot, dès ses premières *Pensées philosophiques*, paraît surtout choqué de cet aspect tyrannique et capricieusement farouche, que la doctrine de Nicole, d'Arnauld et de Pascal prête au Dieu chrétien ; et c'est au nom de l'humanité méconnue et d'une sainte commisération pour ses semblables qu'il aborde la critique audacieuse où sa fougue ne lui permit plus de s'arrêter. Ainsi de la plupart des novateurs incrédules : au point de départ, une même protestation généreuse les unit. L'Encyclopédie ne fut donc pas un monument pacifique, une tour silencieuse de cloître avec des savants et des penseurs de toute espèce distribués à chaque étage.

Elle ne fut pas une pyramide de granit à base immobile ; elle n'eut rien de ces harmonieuses et pures constructions de l'art, qui montent avec lenteur à travers des siècles fervents vers un Dieu adoré et béni. On l'a comparée à l'impie Babel ; j'y verrais plutôt une de ces tours de guerre, de ces machines de siège, mais énormes, gigantesques, merveilleuses, comme en décrit Polybe, comme en imagine le Tasse. L'arbre pacifique de Bacon y est façonné en catapulte menaçante. Il y a des parties ruineuses, inégales, beaucoup de plâtras, des fragments cimentés et indestructibles. Les fondations ne plongent pas en terre : l'édifice roule, il est mouvant, il tombera ; mais qu'importe ? pour appliquer ici un mot éloquent de Diderot lui-même, « la statue de l'architecte restera debout au « milieu des ruines, et la pierre qui se détachera de « la montagne ne la brisera point, parce que les pieds « n'en sont pas d'argile. »

(*Portraits littéraires,* t. I).

Lundi 20 janvier 1851.

Si l'*Encyclopédie* fut l'œuvre sociale et principale de Diderot en son temps et à son heure, sa principale gloire à nos yeux aujourd'hui est d'avoir été le créateur de la critique émue, empressée et éloquente : c'est par ce côté qu'il survit et qu'il nous doit être à jamais cher à nous tous, journalistes et improvisateurs sur tous sujets. Saluons en lui notre père et le premier modèle du genre.

Avant Diderot, la critique en France avait été

exacte, curieuse et fine avec Bayle, élégante et exquise avec Fénelon, honnête et utile avec Rollin ; j'omets par pudeur les Fréron et les Des Fontaines. Mais nulle part elle n'avait été vive, féconde, pénétrante, et, si je puis dire, elle n'avait pas trouvé son âme. Ce fut Diderot qui, le premier, la lui donna. Naturellement porté à négliger les défauts et à prendre feu pour les qualités, « je suis plus affecté, disait-il, des charmes de la vertu que de la difformité du vice : je me détourne doucement des méchants, et *je vole au-devant des bons.* S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau, dans une statue, un bel endroit, c'est là que mes yeux s'arrêtent ; je ne vois que cela, je ne me souviens que de cela, le reste est presque oublié. Que deviens-je lorsque tout est beau !... » Cette disposition de bon accueil, de facilité universelle et d'enthousiasme, avait son péril sans doute. On a dit de lui qu'il était singulièrement heureux en deux points, « en ce qu'il n'avait jamais rencontré ni un méchant homme, ni un mauvais livre. » Car si le livre était mauvais, il le refaisait, et il imputait, sans y songer, à l'auteur quelques-unes de ses propres inventions à lui-même. Il trouvait de l'or dans le creuset, comme l'alchimiste, parce qu'il l'y avait mis. J'indique l'inconvénient et l'abus. Pourtant c'est bien à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier chez nous la critique féconde des *beautés*, qu'il substitua à celle des *défauts;* et, en ce sens, Chateaubriand lui-même, dans cette partie du *Génie du Christianisme* qui traite éloquemment de la critique littéraire, ne fait que suivre la voie ouverte par Diderot.

L'abbé Arnaud disait à Diderot : « Vous avez l'inverse du talent dramatique : il doit se transformer

dans tous les personnages, et vous les transformez tous en vous. » Mais si Diderot n'était rien moins qu'un poète dramatique, s'il n'était nullement suffisant à ce genre de création souveraine et de transformation tout à fait impersonnelle, il avait en revanche au plus haut degré cette faculté de *demi*-métamorphose, qui est le jeu et le triomphe de la critique, et qui consiste à se mettre à la place de l'auteur et au point de vue du sujet qu'on examine, à lire tout écrit *selon l'esprit qui l'a dicté*. Il excellait à prendre pour un temps et à volonté cet esprit d'autrui, à s'en inspirer et souvent mieux que cet autre n'avait fait lui-même, à s'en échauffer non seulement de tête, mais de cœur ; et alors il était le grand journaliste moderne, l'Homère du genre, intelligent, chaleureux, expansif, éloquent, jamais chez lui, toujours chez les autres, ou, si c'était chez lui et au sein de sa propre idée qu'il les recevait, le plus ouvert alors, le plus hospitalier des esprits, le plus ami de tous et de toute chose, et donnant à tout son monde, tant lecteurs qu'auteurs ou artistes, non pas une leçon, mais une fête.

Tel il se montre dans ses admirables *Salons de Peinture*. Un jour Grimm, qui écrivait à plusieurs souverains du Nord des nouvelles de la littérature et des beaux-arts, demanda à Diderot de lui faire un compte rendu du Salon de 1761. Diderot s'était occupé jusque-là de bien des choses, mais des beaux-arts en particulier, jamais. Commandé par son ami, il s'avisa, pour la première fois, de regarder, d'examiner ce qu'il n'avait jusque-là que vu en passant ; et du résultat de son observation et de ses réflexions naquirent ces pages de causeries merveilleuses, qui ont véritablement créé en France la critique des beaux-arts.

Je sais une objection qu'on fait d'ordinaire à ces beaux discours sur les arts, et que les *Salons* de Diderot provoquent en particulier. C'est qu'ils sont *à côté* du sujet, c'est qu'ils le traitent au point de vue littéraire, dramatique, qui est le point de vue cher aux Français. Mme Necker écrivait à Diderot : « Je continue à m'amuser infinimen de la lecture de votre *Salon : je n'aime la peinture qu'en poésie;* et c'est ainsi que vous avez su nous traduire tous les ouvrages, même les plus communs, de nos peintres modernes. » Voilà bien l'éloge, et qui, selon quelques gens de goût, est la plus grande critique. « En effet, disent ces derniers, le propre des Français est de tout juger par l'esprit, même les formes et les couleurs. Il est vrai que, comme il n'y a pas de langue qui puisse exprimer les finesses de la forme ou la variété des effets de la couleur, du moment qu'on veut en discourir, on est réduit, faute de pouvoir exprimer ce qu'on sent, à décrire d'autres sensations qui peuvent être comprises par tout le monde. » Diderot échappe moins qu'un autre à ce reproche, et les tableaux qu'il voit ne sont le plus souvent qu'un prétexte et un motif à ceux qu'il refait et qu'il imagine. Chaque article de lui se compose presque invariablement de deux parties : dans la première, il décrit le tableau qu'il a sous les yeux ; dans la seconde, il propose le sien. Pourtant de tels discoureurs, quand ils sont comme lui imbus de leur sujet, pénétrés d'un vif sentiment de l'art et des choses dont ils parlent, sont utiles en même temps qu'intéressants : ils vous conduisent, ils vous font faire attention, et tandis qu'on les suit, qu'on les écoute, qu'on en prend avec eux et qu'on en laisse, le sens de la forme et de la couleur, si l'on en est

doué, s'éveille en nous, se fait et s'aiguise : on devient insensiblement bon juge à son tour et connaisseur, par des raisons secrètes qu'on ne saurait dire et que la parole n'atteint pas.

Dans un grand nombre de cas, Diderot a de ces remarques justes et frappantes de vérité, et qu'il exprime encore moins en critique qu'en peintre. S'adressant à M. Vien, par exemple, qui a fait une Psyché tenant sa lampe à la main, et venant surprendre l'Amour endormi :

Oh! que nos peintres ont peu d'esprit! dira-t-il; qu'ils connaissent peu la nature! La tête de Psyché devrait être penchée vers l'Amour, le reste de son corps porté en arrière, comme il est lorsqu'on s'avance vers un lieu où l'on craint d'entrer, et dont on est prêt à s'enfuir; un pied posé, et l'autre effleurant la terre. Et cette lampe, en doit-elle laisser tomber la lumière snr les yeux de l'Amour? Ne doit-elle pas la tenir écartée, et interposer sa main pour en amortir la clarté? Ce serait, d'ailleurs, un moyen d'éclairer le tableau d'une manière bien piquante. Ces gens-là ne savent pas que les paupières ont une espèce de transparence; ils n'ont jamais vu une mère qui vient, la nuit, voir son enfant au berceau une lampe à la main, et qui craint de l'éveiller.

Mais là où Diderot est surtout excellent à entendre, même pour des peintres, c'est quand il insiste sur la force de l'unité dans une composition, sur l'harmonie et l'effet d'un ensemble, sur la *conspiration générale des mouvements;* il comprend d'instinct cette vaste et large unité, il y revient sans cesse; il veut la concordance des tons et des expressions, la liaison facile des accessoires à l'ensemble, la convenance naturelle. A propos d'un saint Benoît mourant et recevant le viatique, par

Deshays, il fait voir que si l'artiste avait montré le saint un peu plus proche de sa fin, « les bras un peu étendus, la tête renversée en arrière, avec la mort sur les lèvres et l'extase sur le visage, » en raison de cette circonstance changée dans l'expression de la principale figure, il aurait fallu changer par suite toutes les physionomies, y marquer plus de commisération, y répandre plus d'onction attendrie : « Voilà un morceau de peinture, ajoute-t-il, d'après lequel on ferait toucher à l'œil à de jeunes élèves, qu'en altérant une seule circonstance on altère toutes les autres, ou bien la vérité disparaît. On en ferait un excellent chapitre de *la force de l'unité.* » Diderot en tout ceci est grand critique, et dans cet ordre de critique générale auquel aucun art, sous prétexte de technique, ne saurait se dérober : « Il me semble, dit-il, que quand on prend le pinceau, il faudrait avoir quelque idée forte, ingénieuse, délicate ou piquante, et se proposer quelque effet, quelque impression... Il y a bien peu d'artistes qui aient des idées, et il n'y en a presque pas un seul qui puisse s'en passer... Point de milieu, ou des idées intéressantes, un sujet original, ou un faire étonnant. »

Ce *faire étonnant*, qui est la condition sans laquelle l'idée elle-même, après tout, ne peut vivre, cette exécution à part et supérieure qui est le cachet de tout grand artiste, quand Diderot la rencontre chez l'un d'eux, il est le premier à la sentir et à nous la traduire par des paroles étonnantes aussi, singulières, d'un vocabulaire tout nouveau dont il est comme l'inventeur dans notre langue. Il a dans le style de ces reflets révélés. Et, en général, toutes les facultés d'improvisation, d'imagination pittoresque et prompte, dont il était doué; tous ses trésors d'idées profondes, ingé-

nieuses et hardies ; l'amour de la nature, du paysage et de la famille ; même sa sensualité, son goût décidé de toucher et de décrire les formes, le sentiment de la couleur, le *sentiment de la chair*, de la vie et du sang, « qui fait le désespoir des coloristes, » et que, lui, il rencontrait au courant de la plume, toutes ces qualités précieuses de Diderot trouvent leur emploi dans ces *feuilles volantes* qui sont encore son titre le plus sûr auprès de la postérité.

Il s'est surpassé lui-même toutes les fois qu'il a parlé de Vernet et de Greuze. Greuze est l'idéal de Diderot comme artiste ; c'est un peintre sincère, affectueux, de famille et de drame, touchant et honnête, à la fois légèrement sensuel et moral. Aussi, quand Diderot le rencontre, il s'attache à lui, il le traduit, l'interprète, l'explique, y ajoute et ne le lâche plus : « Je suis peut-être un peu long, dit-il, mais si vous saviez comme je m'amuse en vous ennuyant ! c'est comme tous les autres ennuyeux du monde. » Les analyses ou plutôt les peintures que Diderot a données de *l'Accordée de Village*, de *la Jeune Fille pleurant son Oiseau mort*, de *la Mère bien-aimée*, etc., sont des chefs-d'œuvre et de petits poèmes à propos et en regard des tableaux. Diderot dit volontiers de ses peintres : « il *peint large*, il *dessine large ;* » lui, il fait de même en critique : il se répand largement. Sa critique a de l'effusion.

*Il y a pourtan*t un côté faible chez lui, un côté vulgaire et même un peu bas. Cet homme excellent, cordial, élevé, chaleureux, ce critique si animé, si ingénieux, si fin, et qui a par dessus tout la manie de prêcher les *mœurs*, ne sait pas, en présence d'un objet d'art, se contenter d'élever et de fixer notre

idée du beau, ou de satisfaire même notre impression de sensibilité : il fait plus, il trouble un peu nos sens. Aussi par moments, quand vous lui voyez au front un reflet du rayon de Platon, ne vous y fiez pas, regarde bien, il y a toujours un pied du Satyre.

Diderot, dans ses *Salons*, a trouvé la seule et vraie manière de parler aux Français des beaux-arts, de les initier à ce sentiment nouveau, par l'esprit, par la conversation, de les faire entrer dans la couleur par les idées. Combien, avant d'avoir lu Diderot, auraient pu dire avec Mme Necker : « Je n'avais jamais vu dans les tableaux que des couleurs plates et inanimées ; son imagination leur a donné pour moi du relief et de la vie ; c'est presque un nouveau sens que je dois à son génie [1] ». Ce sens nouveau et acquis s'est fort développé chez nous depuis lors ; espérons qu'il nous est devenu tout à fait naturel aujourd'hui.

Diderot ne fut pas moins secourable et profitable aux artistes qu'au public. On m'a raconté que David, le grand chef d'école, sinon le grand peintre, ne parlait de Diderot qu'avec reconnaissance. Les débuts de David avaient été pénibles, il avait échoué jusqu'à deux et trois fois dans ses premières luttes. Diderot, qui hantait les ateliers, arrive dans celui de David : il voit un tableau que le peintre achevait ; il admire, il l'explique, il y voit des pensées, des intentions grandioses, David l'écoute, et lui avoue qu'il n'a pas eu

[1] Les *Salons* de Diderot ne parurent point de son vivant, et ils n'ont été imprimés pour la première fois que dans la collection de ses *Œuvres* donnée par Naigeon (1798) ; mais ils étaient connus dans la société, et il en circulait des copies, comme on le voit par la lettre de Mme Necker. S. B.

toutes ces belles idées. « Quoi ! s'écrie Diderot, c'est à votre insu, c'est d'instinct que vous avez procédé ainsi ; c'est encore mieux ! » Et il motive son admiration de plus belle. Cette chaleur d'accueil, de la part d'un homme célèbre, rendit courage à David, et fut pour son talent un bienfait.

Diderot vieillissant se demandait s'il avait bien employé sa vie et s'il ne l'avait point dissipée. Lisant dans Sénèque le Traité *de la Brièveté de la Vie*, et ce chapitre III° où le lecteur est pris à partie si vivement : « Allons, repasse tes jours et tes années, fais-leur rendre compte! Dis-nous combien de ce temps as-tu laissé ravir par un créancier, par un patron, par un client... Combien de gens n'ont-ils pas mis ta vie au pillage, quand, toi, tu ne sentais même pas ce que tu perdais! » Diderot, ainsi rappelé à son examen de conscience, écrivait pour tout commentaire : Je n'ai jamais lu ce chapitre sans rougir, *c'est mon histoire.* » Bien des années auparavant, il s'était dit :« Je n'ai pas la conscience d'avoir encore employé la moitié de mes forces: jusqu'à présent, je n'ai que *baguenaudé.* » Il put se répéter la même chose en mourant. Mais, comme correctif et comme adoucissement à ces regrets mal étouffés de l'écrivain et de l'artiste, le philosophe en lui et l'homme moral répondait :« On ne me vole point ma vie, je la donne; et qu'ai-je de mieux à faire que d'en accorder une portion à celui qui m'estime assez pour solliciter ce présent ? » C'est dans un sentiment tout pareil qu'il a écrit quelque part encore ces admirables et humaines paroles :

Un plaisir qui n'est que pour moi me touche faiblement

et dure peu. C'est pour moi et pour mes amis que je lis, que je réfléchis, que j'écris, que je médite, que j'entends, que je regarde, que je sens. Dans leur absence, ma dévotion rapporte tout à eux. Je songe sans cesse à leur bonheur. Une belle ligne me frappe-t-elle, ils la sauront. Ai-je rencontré un beau trait, je me promets de leur en faire part. Ai-je sous les yeux quelque spectacle enchanteur, sans m'en apercevoir j'en médite le récit pour eux. Je leur ai consacré l'usage de tous mes sens et de toutes mes facultés; et c'est peut-être la raison pour laquelle tout s'exagère, tout s'enrichit un peu dans mon imagination et dans mon discours; ils m'en font quelquefois un reproche, les ingrats!

Nous qui sommes de ses amis, de ceux à qui il songeait confusément de loin et pour qui il a écrit, nous ne serons point ingrats. Tout en regrettant de rencontrer trop souvent chez lui ce coin d'exagération que lui-même il accuse, le peu de discrétion et de sobriété, quelque licence de mœurs et de propos, et les taches de goût, nous rendons hommage à sa bonhomie, à sa sympathie, à sa cordialité d'intelligence, à sa finesse et à sa richesse de vues et de pinceaux, à la largeur, à la suavité de ses touches, et à l'adorable fraîcheur dont il avait gardé le secret à travers un labeur incessant. Pour nous tous, Diderot est un homme consolant à voir et à considérer. Il est le premier grand écrivain en date qui appartienne décidément à la moderne société démocratique. Il nous montre le chemin et l'exemple : être ou n'être pas des Académies, mais écrire pour le public, s'adresser à tous, improviser, se hâter sans cesse, aller au réel, au fait, même quand on a le culte de la rêverie; donner, donner, donner encore, sauf à ne recueillir jamais; *plutôt s'user que se rouiller*, c'est sa devise. Voilà ce qu'il a fait jusqu'à

la fin, avec énergie, avec dévouement, avec un sentiment parfois douloureux de cette déperdition continuelle. Et pourtant, à travers cela, et sans trop y viser il a su, de toutes ces choses éparses, en sauver quelques-unes de durables, et il nous apprend comment on peut encore atteindre jusqu'à l'avenir et à la postérité, y arriver, ne fût-ce qu'en débris, du milieu du naufrage de chaque jour.

(*Causeries du Lundi*, t. III).

BEAUMARCHAIS

Lundi 14 juin 1852.

Il n'y a pas plus de dix-huitième siècle complet sans Beaumarchais que sans Diderot, Voltaire ou Mirabeau ; il en est un des personnages les plus originaux, les plus caractéristiques, les plus révolutionnaires. Quand il est révolutionnaire, il l'est par entraînement, par verve, et sans parti-pris d'aller aussi loin qu'on le croirait. Il a, en ce sens, bien du rapport avec Voltaire, avec qui il partage l'honneur d'être peut-être l'homme le plus spirituel de son temps ; je prends le mot esprit avec l'idée de source et de jet perpétuel. Mais Voltaire a de plus que Beaumarchais le goût ; Beaumarchais suivait son esprit sur toutes les pentes, s'y abandonnait, et ne le dominait point. En parlant de lui, il faut se garder d'être systématique, car lui-même il ne l'était pas : ce n'a été qu'un homme de grand naturel, jeté, porté, et parfois noyé dans les flots de son siècle, et surnageant dans bien des courants.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'un critique peut espérer

découvrir quelque chose de nouveau sur *le Barbier de Séville.* L'auteur, en introduisant pour cette première fois Figaro, n'avait pas encore prétendu en faire ce personnage à réflexion et à monologue, ce raisonneur satirique, politique et philosophique qu'il est devenu plus tard entre ses mains : « Me livrant à mon gai caractère, dit-il, j'ai tenté dans *le Barbier de Séville* de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle ; mais, comme cela même était une espèce de nouveauté, la pièce fut vivement poursuivie. Il semblait que j'eusse ébranlé l'État... » La nouveauté du *Barbier de Séville* fut bien telle que Beaumarchais la définit ici. Il était naturellement et abondamment gai ; il osa l'être dans *le Barbier* ; c'était une originalité au dix-huitième siècle. « Faites-nous donc des pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui *osiez rire en face,* » lui disait-on. Collé, qui était de la bonne race gauloise, n'avait ni l'abondance ni le jet de verve de Beaumarchais, et il se complaisait un peu trop dans le graveleux. Beaumarchais y allait plus à cœur ouvert ; et en même temps, il avait le genre de plaisanterie moderne, ce tour et ce trait aiguisé qu'on aimait à la pensée depuis Voltaire ; il avait la saillie, le pétillement continuel. Il combina ces qualités diverses et les réalisa dans des personnages vivants, dans un seul surtout qu'il anima et doua d'une vie puissante et d'une fertilité de ressources inépuisable. On peut dire de lui qu'il donna une nouvelle forme à l'esprit.

Le fond du *Barbier* est bien simple et pouvait sembler presque usé : une pupille ingénue et fine, un vieux tuteur jaloux, un bel et noble amoureux au dehors, un valet rusé, rompu aux stratagèmes, et qui

introduit son maître dans la place, quoi de plus ordinaire au théâtre? mais comme tout ce commun se relève et se rajeunit à l'instant! Quel plus vif et plus engageant début que celui de la pièce, quand le comte et Figaro se retrouvent et se rencontrent sous le balcon! Dès ce premier dialogue, il y avait des gens qui vous disaient alors qu'il y avait trop d'esprit. N'a pas ce défaut qui veut. Beaumarchais nous a parlé quelque part d'un *Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop:* lui, il n'était pas ce Monsieur-là. Il a tout son esprit à tous les instants; il le dépense, il le prodigue, il y a des moments même où il en fait, c'est alors qu'il tombe dans les lazzis, les calembours; mais le plus souvent il n'a qu'à suivre son jet et à se laisser faire. Sa plaisanterie a une sorte de verve et de pétulance qui est du lyrisme dans ce genre et de la poésie

Les scènes de Rosine et du docteur au second acte, dans lesquelles la plus innocente, prise sur le fait, réussit à son tour à faire prendre le change au jaloux; celle de Bartholo qu'on rase pendant le duo de musique au troisième acte; l'excellente scène de stupéfaction de Bazile survenant à l'improviste et que chacun s'accorde à renvoyer en lui criant qu'il a la fièvre, si bien que le plat hypocrite s'éloigne en murmurant entre ses dents: « Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? » tout est fait pour amuser et pour ravir dans cette charmante complication de ruse et de folie. Et qu'est-ce que cela fait, je vous prie, que ce ne soit point parfaitement vraisemblable? Depuis quand la vraie gaieté au théâtre n'enlève-t-elle point l'invraisemblable avec elle? Tout l'ensemble du *Barbier* est gai de situation, de contraste, de pose, de

motif et de jeu de scène, de ces choses que la musique traduira aussi bien que la parole. La parole de Beaumarchais qui court là-dessus est vive, légère, brillante, capricieuse et rieuse. Attendez! bientôt sur ce canevas si follement tracé viendra une musique tout assortie, rapide, brillante aussi, légère, tendre, fine et moqueuse, s'insinuant dans l'âme par tous les sens, et elle aura nom Rossini.

L'œuvre dramatique de Beaumarchais se compose uniquement de deux pièces, *le Barbier* et *le Mariage de Figaro;* le reste est si fort au-dessous de lui qu'il n'en faudrait même point parler pour son honneur. Je vais en venir au *Mariage de Figaro;* mais disons-le tout d'abord, il ne faut point tant de raisonnement pour expliquer la vogue et le succès de Beaumarchais. On en avait assez des pièces connues, et très connues; il y avait longtemps qu'il n'y avait point eu de nouveauté d'un vrai comique. En voilà une qui se présente ; une veine franche y jaillit, elle frappe, elle monte, elle amuse; l'esprit moderne y prend une nouvelle forme, bien piquante, bien folle et bien frondeuse, bien à propos. Tout le monde applaudit; Beaumarchais récidive et l'on applaudit encore. En récidivant il abuse, il généralise, il a du système ; il fait un monde à l'envers d'un bout à l'autre, un monde que son Figaro règle, *régente* et mène. Malgré tout, il y a eu là une infusion d'idées, de hardiesses, de folies et d'observations bien frappées, sur lesquelles on vivra cinquante ans et plus. Il a créé des personnages qui ont vécu leur vie de nature et de société : « Mais qui sait combien cela durera? dit-il plaisamment dans la préface du *Barbier*. Je ne vou-

drais pas jurer qu'il en fût seulement question dans cinq ou six siècles, tant notre nation est inconstante et légère ! »

« Qui dit *auteur* dit *oseur*, » c'est un mot de Beaumarchais, et nul n'a plus justifié que lui cette définition. En mêlant au vieil esprit gaulois les goûts du moment, un peu de Rabelais et du Voltaire, en y jetant un léger déguisement espagnol et quelques rayons du soleil de l'Andalousie, il a su être le plus réjouissant et le plus remuant Parisien de son temps, le Gil Blas de l'époque encyclopédique, à la veille de l'époque révolutionnaire; il a redonné cours à toutes sortes de vieilles vérités d'expérience ou de vieilles satires, en les rajeunissant. Il a refrappé bon nombre de proverbes qui étaient près de s'user. En fait d'esprit, il a été un grand *rajeunisseur*, ce qui est le plus aimable bienfait dont sache gré cette vieille société qui ne craint rien tant que l'ennui, et qui y préfère même les périls et les imprudences.

Beaumarchais est le littérateur qui s'est avisé de plus de choses modernes, bonnes ou mauvaises, mais industrieuses à coup sûr et neuves. En matière de publicité et de théâtre, il est maître passé, il a perfectionné l'art de l'affiche, de la réclame, de la préface, l'art des lectures de société qui forcent la main au pouvoir et l'obligent d'accorder tôt ou tard la représentation publique; l'art de préparer ces représentations par des répétitions déjà publiques à demi et où déjà la claque est permise ; l'art de soutenir et de stimuler l'attention, même au milieu d'un succès immense, moyennant de petits obstacles imprévus ou par des actes de bruyante bienfaisance qui rompent à temps la monotonie et font accident... .

Ce fameux *Mariage* était fait depuis longtemps et ne pouvait se produire au grand jour. C'était le prince de Conti qui, après *le Barbier de Séville*, avait porté à l'auteur le défi de reprendre ainsi son Figaro et de le montrer une seconde fois dans des circonstances plus développées, plus fortement nouées et agrandies. Beaumarchais tint la gageure, et *le Mariage* fut écrit ou crayonné dès 1775 ou 1776, c'est-à-dire dans cette période que je considère comme celle où Beaumarchais fut en possession de tout son esprit et de tout son génie, et après laquelle nous le verrons baisser légèrement et s'égarer de nouveau. Il y eut là pour lui cinq ou six années uniques (1771-1776) où, sous le coup de la lutte et de la nécessité, et dans le premier souffle de la faveur, il arriva à la pleine expansion de lui-même, et où il se sentit naître comme des facultés surnaturelles qu'il ne retrouvera plus jamais à ce degré. Il fallait encore plus d'esprit, a-t-on dit, pour faire jouer *le Mariage de Figaro* que pour l'avoir fait. Beaumarchais s'y employa durant des années. Il avait contre lui le roi, les magistrats, le lieutenant de police, le garde des sceaux, toutes les autorités sérieuses. Avec cette assurance et cet air osé qui n'est qu'à lui, il chercha aide et appui auprès même des courtisans, c'est-à-dire de ceux dont il s'était le plus moqué.

FIGARO

. . . . J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE

On dit que c'est un métier si difficile !

FIGARO

Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots.

... Enfin, le 27 avril 1784, l'explosion eut lieu, et la défense étant levée, la pièce put être représentée à Paris.

Ainsi lancée, après une telle résistance, la pièce alla au delà de cent représentations et fut un des grands événements politiques et moraux de ce temps-là. Ici il ne s'agissait plus, comme dans *le Barbier*, d'un simple imbroglio gai, piquant, amusant; il y avait dans *le Mariage* une Fronde armée, tout ce que le public, depuis que la pièce était défendue, avait cru y voir et y avait mis, tout ce que l'auteur lui-même cette fois avait songé bien réellement à y mettre. Napoléon disait de *Figaro* que « c'était la Révolution déjà en action. » Les gens sensés et modérés du temps ne pensaient pas autrement. M. Suard en jugeait comme Napoléon, et La Harpe écrivait : « Il est facile de concevoir les jouissances et les joies d'un public charmé de s'amuser aux dépens de l'autorité, qui consent elle-même à être bernée sur les planches. » Mais, où le rire général se mêle et où l'ivresse éclate, que peuvent les prévisions et les réserves de quelques esprits ? que peuvent quelques La Harpe clair-semés, quelques froids et minces Suard, fussent-ils aussi nombreux qu'ils sont rares, contre un jouteur de la force et de l'entrain de Beaumarchais ? Il y a des moments où il semble que la société tout entière réponde aux avis du docteur comme Figaro : « Ma foi! Monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois point de profit je veux au moins du plaisir; et vive la joie! qui sait si le monde durera encore trois semaines ? »

Après que les événements sont accomplis, quand les révolutions ont eu leur cours et se sont chargées de tirer toutes les conséquences, ces choses d'un jour, dont la portée ne se sentait pas, prennent une signification presque prophétique, et nous pouvons dire aujourd'hui : L'ancienne société n'aurait pas mérité, à ce degré, de périr, si elle n'avait pas assisté ce soir-là, et cent fois de suite, avec transport, à cette gaie, folle, indécente et insolente moquerie d'elle-même, et si elle n'avait pas pris une si magnifique part à sa propre mystification.

Quand on relit aujourd'hui ou qu'on revoit *le Mariage de Figaro* après toutes ces veines et toutes ces satires épuisées, voici ce qu'il semble. Rien de charmant, de vif, d'entraînant comme les deux premiers actes : la comtesse, Suzanne, le page, cet adorable Chérubin qui exprime toute la fraîcheur et le premier ébattement des sens, n'ont rien perdu. Figaro, tel qu'il se dessine ici dès l'entrée et tel qu'il se prononce à chaque pas en avançant dans la pièce, jusqu'au fameux monologue du cinquième acte, est peut-être celui qui perd le plus. Il a bien de l'esprit, mais il en veut avoir ; il se pose, il se regarde, il se mire, il déplaît. Un homme d'esprit et de sens, que j'aime à consulter sur ces choses et ces personnages d'expérience humaine, me fait remarquer qu'il y a de la prétention et du métier dans les mots et les reparties de Figaro. Ce n'est plus un Gil Blas tout simple et naturel, se laissant aller au cours des événements et au fil de la vie pour en tirer ensuite une expérience non amère. Le Figaro du *Mariage* affecte la gaieté plus encore qu'il ne l'a ; il est devenu un personnage, et il le sent ; il régente et dirige tout un monde, et il s'en

pique. Quand il s'arrête sous les marronniers au dernier acte, et qu'il se met à se tourner vers le parterre, et à lui raconter sa vie en drapant la société et en satirisant toutes choses, il est pédant, il y a un commencement de clubiste en lui; il n'est pas loin de celui qui montera le premier sur une chaise au jardin du Palais-Royal et qui fera également un discours en plein vent et à tout propos. Avec cela de l'intérêt et de la cupidité affichée, tendant la main sans honte, croyant à l'or et le disant, y mettant même une sorte de cynisme, c'est ce qui déplaît en lui. Je sais que dans une troisième pièce, dans *la Mère coupable*, il se corrigera et que l'auteur essaiera de l'ennoblir; mais laissons ce Figaro final vertueux et dégénéré, qui ne se ressemble plus à lui-même. Il n'y a plus de vrai Figaro chez Beaumarchais après *le Mariage*.

Au contraire, les autres personnages plaisent et séduisent par une touche légère et d'une nuance bien naturelle: et Suzanne, « la charmante fille, toujours riante, verdissante, pleine de gaieté et d'esprit, » et dans un ordre plus élevé, la comtesse, si habile déjà à son corps défendant, et si perfectionnée en femme du monde, sans avoir pourtant failli encore au devoir et à la vertu. Le comte Almaviva, au milieu des situations qui perdraient et dégraderaient tout autre, sait conserver son grand air, sa noblesse et un fonds d'élévation qui n'est pas à l'usage ni à la portée de Figaro; il est toujours dupe et jamais colère, ou du moins jamais rancunier ni méchant; c'est l'homme qui supporte le plus décemment le ridicule; il le sauve par la bonne humeur et par des sentiments qui se sentent de leur origine. Bref, il est *bien né*, on ne l'oublie pas malgré ses fautes, et si Beaumarchais avait songé à

faire par lui une critique de son Figaro, il y aurait réussi. Dans ses conversations avec Figaro, le comte n'a pas toujours tort. Après cette fameuse tirade sur la politique : « Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, etc..., » quand le comte répond à Figaro : « Eh ! c'est l'intrigue que tu définis, et non la politique, » il a simplement raison. Enfin, si l'on prend les deux personnages comme types des deux sociétés aux prises et en présence, il y a lieu à hésiter (quand on est galant homme) si l'on n'aimerait pas mieux vivre, après tout, dans une société où régneraient les Almaviva, que dans une société que gouverneraient les Figaro.

Figaro est comme le professeur qui a enseigné systématiquement, je ne dirai pas à la bourgeoisie, mais aux parvenus et aux prétendants de toutes classes, l'insolence.

Chérubin, à lui seul, est une création exquise et enchanteresse de Beaumarchais ; il y a personnifié un âge, un premier moment de la vie de chacun, dans toute cette fraicheur et cette émotion naissante, fugitive, irréparable : il n'a jamais été plus poète que ce jour-là.

Il y a jusqu'à la fin de délicieux détails; mais le tout finit dans un parfait imbroglio et dans un tohubohu d'esprit. La prétendue moralité finale est une dérision. Une telle pièce où la société entière était traduite en mascarade et en déshabillé comme dans un carnaval de Directoire ; où tout était pris à partie et retourné sens dessus dessous, le mariage, la maternité, la magistrature, la noblesse, toutes les choses d'État; où le maitre-laquais tenait le dé d'un

bout à l'autre, et où la licence servait d'auxiliaire à la politique, devenait un signal évident de révolution. Je n'assurerais pas que Beaumarchais en ait senti lui-même toute la portée; je l'ai dit, il était entraîné par les courants de son siècle, et, s'il lui arriva d'en accélérer le cours, il ne les domina jamais.

(*Causeries du Lundi*, t. VII.

MIRABEAU

Lundi 14 avril 1851.

Mirabeau écrivain est, en général, jugé assez sévèrement. Cet impertinent Manuel l'a loué d'avoir *secoué tous les despotismes jusqu'à celui des langues.* Rivarol l'a appelé *un Barbare effroyable en fait de style.* Gardons-nous des exagérations et de ces mots tout faits qui dispensent de l'examen. Mirabeau sortait d'une famille où l'on avait un style original, énergique, pittoresque, un style à la Saint-Simon, où, pour nommer les choses comme elles le méritent, un style à la Mirabeau. Son père et son oncle le Bailli écrivaient sur ce pied-là. Il commença lui-même par écrire dans ce style altier et féodal une Notice sur son aïeul, qu'il rédiga du temps de sa détention au château d'If (1774) ; il avait vingt-cinq ans. Mais déjà, vers ce même temps, il avait composé son *Essai sur le Despotisme* dans la langue plus générale du jour et avec la part voulue de déclamation et de lieux-commun qui circulaient alors.

C'est que Mirabeau (je l'ai fait remarquer dès l'abord) n'était plus seulement par son organisation

un homme de cette race féodale et haute, sauvage et peu affable, dont étaient ses aïeux, ces hommes qui se vantaient d'être tout d'une pièce et *sans jointure*. Son père, qui l'a si bien connu, persécuté, maudit, haï, et finalement salué et admiré, son père disait de lui : « Il est bâti d'une autre argile que moi, oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles. » Lui, nullement hagard, nullement sauvage et timide, ayant gardé de ses ancêtres le don du commandement, et y joignant *ce terrible don de la familiarité*, qui lui faisait manier et retourner grands et petits à sa guise, il aspirait par instinct à la vie commune et à une action populaire universelle. Cet orateur inné qui était en lui, et qui s'agita de bonne heure sous l'écrivain, sentait bien que, pour arriver à cette action vaste et souveraine, pour embrasser les masses et les foules d'un tour familier et puissant, il fallait quitter cette langue que j'appellerai patrimoniale et domestique, cette manière de s'exprimer toute particulière qui était la griffe et parfois le chiffre de sa maison ; il lui fallait quitter une bonne fois le style de famille et descendre de sa montagne. Il descendit donc, et, pour arriver à la langue générale et publique, il ne craignit point de traverser la déclamation à la nage et de se plonger dans le plein courant du siècle, bien sûr qu'il était d'en ressortir à la fin non moins original et plus grand. Quand on saisit Mirabeau dans ce développement intermédiaire, dans la plupart de ses écrits et de ses pamphlets, on le trouve inégal, inachevé, indigeste, et on en triomphe aisément. Pour être juste, n'oublions jamais le point de départ et le but : le point de départ, c'est-à-dire le style abrupt, accidenté, escarpé, de ses ancêtres, d'où il lui fallait descendre à tout prix

pour conquérir à lui les masses et déployer ses larges sympathies ; le but, c'est-à-dire l'orateur définitif qui sortit de là et qui domina puissamment son époque dans la plus grande tourmente sociale qui fut jamais.

Mirabeau écrivain ne se rendait pas compte sans doute de toutes ces choses. Il écrivait au jour le jour, par besoin, par nécessité, s'aidant de tous les moyens à sa portée : « Il semble que ma fatale destinée soit d'être toujours obligé de tout faire en vingt-quatre heures. » Pourtant à travers les inégalités et les obstacles, sa puissante nature intérieure suivait sa pente et poussait sa voie. Le Dieu était en lui, qui veillait, qui remettait, à son insu, l'ordre et une sorte d'harmonie supérieure, jusque dans le tumultueux désordre et le chaos orageux de l'homme.

(*Causeries du Lundi*, t. IV).

FRANKLIN

Lundi 15 novembre 1852

Il y a une fleur de religion, une fleur d'honneur, une fleur de chevalerie, qu'il ne faut pas demander à Franklin. L'utile en tout est volontiers sa mesure.

Cet homme judicieux, ferme, fin, entendu, honnête, sera inébranlable quand l'injustice l'atteindra, lui et ses compatriotes. Il fera tout pendant des années, auprès de la mère-patrie, pour éclairer l'opinion et conjurer les mesures extrêmes ; jusqu'au dernier moment, il s'efforcera d'atteindre à une réconciliation fondée sur l'équité ; un jour qu'un des hommes influents de l'Angleterre (lord Howe) lui en laissera entrevoir l'espérance à la veille même de la rupture, on verra une larme de joie humecter sa joue : mais, l'injustice s'endurcissant et l'orgueil obstiné se bouchant les oreilles, il sera transporté de la plus pure et de la plus invincible des passions ; et lui qui pense que *toute paix est bonne*, et que *toute guerre est mauvaise*, il sera pour la guerre alors, pour la sainte guerre d'une défense patriotique et légitime.

Dans l'ordre habituel de la vie, Franklin reste le plus gracieux, le plus riant et le plus persuasif des utilitaires. « J'approuve, pour ma part, qu'on s'amuse de temps en temps à la poésie, dit-il, autant qu'il faut pour se perfectionner le style, mais pas au-delà. » Il a pourtant lui-même, sans y songer, des formes d'imagination et des manières de dire qui font de lui non seulement le philosophe, mais quelquefois le poète du sens commun. Dans un petit Journal de voyage écrit à l'âge de vingt ans (1726), pendant son retour de Londres à Philadelphie, parlant de je ne sais quelle peinture atroce qu'on lui fait d'un ancien gouverneur de l'île de Wight : « Ce qui me surprit, dit-il, ce fut que le vieux bonhomme de concierge qui me parlait de ce gouverneur eût une si parfaite notion de son caractère. En un mot, je crois qu'il est impossible qu'un homme, eût-il toute la ruse d'un démon, puisse vivre et mourir comme un misérable, et pourtant le cacher si bien qu'il emporte au tombeau la réputation d'un honnête homme. Il arrivera toujours que, par un accident ou un autre, il se démasquera. La vérité et la sincérité ont un certain lustre naturel distinctif qui ne peut jamais bien se contrefaire ; *elles sont comme le feu et la flamme, qu'on ne saurait peindre.* »

Indiquant un moyen d'économie pour avoir toujours de l'argent dans sa poche, moyen qui consiste, indépendamment du conseil fondamental du travail et de la probité, « à dépenser toujours un sou de moins que le bénéfice net, » il ajoute : « Par là ta poche si plate commencera bientôt à s'enfler et n'aura plus jamais à crier qu'elle a le ventre vide. Tu ne seras pas insulté de tes créanciers, pressé par le be-

soin, rongé par la faim, transi par la nudité. *L'horizon tout entier brillera plus vivement à tes regards, et le plaisir jaillira dans chaque recoin de ton cœur.* » Si jamais la doctrine de l'économie est arrivée, à force de contentement et d'allégresse, à une sorte de poésie familière d'expression, c'est dans Franklin qu'il la faut chercher. Une chaleur intérieure de sentiment anime sa prudence ; un rayon de soleil éclaire et égaie sa probité.

Franklin revient d'un premier voyage d'Angleterre à Philadelphie, et, après quelques essais encore, il s'y établit imprimeur à vingt et un ans (1727), d'abord avec un associé et bientôt seul. Il nous fait en quelque sorte son inventaire moral à ce moment décisif de sa vie ; il énumère ses principes dont il ne se départira jamais : « Je demeurai convaincu que la *vérité*, la *sincérité* et l'*intégrité* dans les relations entre les hommes étaient de la dernière importance pour la félicité de la vie, et je formai la résolution écrite, qui est toujours consignée dans mon livre-journal, de les pratiquer tant que je vivrais. » A cette probité réelle et fondamentale, Franklin tenait aussi à joindre le profit social légitime qui en revient; mais, en remarquant les petites adresses et les petites industries qu'il mettait à se rendre de plus en plus vertueux au dedans et à être de plus en plus considéré au dehors, on ne saurait jamais séparer chez lui l'apparence d'avec la réalité. C'était, si l'on veut, le plus fin et le plus prudent des honnêtes gens, mais aussi le moins hypocrite des hommes.

« Afin d'assurer, dit-il, mon crédit et ma réputation comme commerçant, je pris soin non seulement d'être *en réalité* laborieux et économe, mais aussi

d'éviter les apparences du contraire. Je m'habillais simplement, et on ne me voyait dans aucun des lieux de réunion oisive. Je ne faisais jamais de parties de pêche ni de chasse : il est bien vrai qu'un livre me débauchait quelquefois de mon travail, mais c'était rarement, c'était au logis et sans donner de scandale. Et pour montrer que je n'étais pas au-dessus de mon métier, j'apportais quelquefois à la maison le papier que j'avais acheté dans les magasins, à travers les rues, sur une brouette. » On a quelquefois cité cette brouette de Franklin par contraste avec sa destinée future; mais, on le voit, elle était plutôt, de sa part, une petite adresse très légitime qu'une nécessité de sa position.

Franklin eut, pendant toute sa vie, une marche constante, progressive, et qui tenait à un plan invariable. Vers l'âge de vingt-quatre ans, il conçut le projet hardi et difficile de parvenir à la *perfection morale*, et, pour y atteindre, il s'y prit comme un physicien habile qui, moyennant des procédés très simples et de justes mesures qu'il combine, obtient souvent de très grands résultats. Il nous a exposé en détail sa méthode presque commerciale, son *livret* des treize vertus (*tempérance*, *silence*, *ordre*, *résolution*, *économie*, etc.), et le petit tableau synoptique sur lequel il *pointait* ses fautes chaque jour de la semaine, s'occupant chaque semaine plus spécialement d'une seule vertu, puis passant à une autre, de manière à en faire un cours complet en treize semaines, ce qui faisait juste quatre cours de vertu par an. « Et de même, dit-il, que celui qui a un jardin à sarcler n'entreprend point d'arracher toutes les mauvaises herbes à la fois

(ce qui excéderait sa portée et sa force), mais travaille sur un seul carré d'abord, et, ayant fini du premier passe à un second, de même j'espérais bien avoir l'encourageant plaisir de voir sur mes pages le progrès fait dans une vertu, à mesure que je débarrasserais mes lignes de leurs mauvais points, jusqu'à ce qu'à la fin, après un certain nombre de tours, j'eusse le bonheur de voir mon livret clair et net. »

Il nous est difficile de ne pas sourire en voyant cet *art de vertu*, ainsi dressé par lui pour son usage individuel, et en l'entendant nous dire que de plus, à cette même époque, il avait conçu le plan de former, parmi les hommes de toutes les nations, un *parti uni pour la vertu.* Franklin eut là son coin de chimère et d'ambition morale excessive, dont les hommes les plus pratiques ne sont pas toujours exempts. Il était très frappé de ce que peut faire de prodigieux changements dans le monde un seul homme d'une capacité raisonnable, quand il s'applique avec suite et fixité à son objet, et quand il *s'en fait une affaire.* A ses heures de spéculation, il laissait volontiers aller sa pensée, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, à des conjectures et à des hypothèses très hardies et très lointaines. Mais, pour lui qui maîtrisait ses passions et qui se gouvernait par prudence, ces sortes d'aventures d'un moment et d'échappées à travers l'espace n'avaient point d'inconvénients ; il revenait dans la pratique de chaque jour à l'expérience et au possible : ce que ses disciples, nous le verrons, ne firent pas toujours.

Rien donc ne vint à la traverse de ses premiers projets d'amélioration si bien calculés pour l'état social et moral de ses compatriotes. Parmi ses moyens

d'action, il faut mettre les *Almanachs* qu'il publia, à partir de 1732, sous le nom de *Richard Saunders*, autrement dit *le Bonhomme Richard*. Franklin avait naturellement ce don populaire de penser en proverbes et de parler en apologues ou paraboles. Je ne rappellerai parmi les proverbes qu'il a frappés et mis en circulation que les plus connus :

L'oisiveté ressemble à la rouille, elle consume plus vite que le travail n'use. La clef dont on se sert est toujours claire.

Pour peu que vous aimiez la vie, ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu'un gentilhomme à genoux.

Si vous êtes laborieux, vous ne mourrez jamais de faim : car la faim peut bien regarder à la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose y entrer.

Le second vice est de mentir, le premier est de s'endetter. Le mensonge monte à cheval sur la dette.

Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques.

L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insolent.

La pauvreté prive souvent un homme de tout ressort et de toute vertu : il est difficile à un sac vide de se tenir debout.

Plus d'un de ces proverbes, par le sens comme par le tour, rappelle Hésiode ou La Fontaine, mais surtout Hésiode parlant en prose et à la moderne, chez une race rude et positive, que n'avaient pas visitée les Muses.

Quant aux apologues et aux contes, c'était une

forme habituelle chez Franklin ; tout lui fournissait matière ou prétexte. Dans sa vieillesse, il ne parlait même un peu de suite que quand il faisait des contes. Il y en a quelques-uns qui, écrits, peuvent sembler un peu enfantins ; il y en a d'autres agréables ; mais la plupart perdent à ne plus être sur sa lèvre à demi souriante. — En voici un, entre les deux, qui peut donner idée des autres :

La dernière fois que je vis votre père, écrivait-il, vieux, à l'un de ses amis de Boston (le docteur Mather), c'était au commencement de 1724, dans une visite que je fis après ma première tournée en Pensylvanie. Il me reçut dans sa bibliothèque ; et, quand je pris congé de lui, il me montra un chemin plus court pour sortir de la maison à travers un étroit passage, qui était traversé par une poutre à hauteur de tête. Nous étions encore à causer comme je m'éloignais, lui m'accompagnant derrière, et moi me retournant à demi de son côté, quand il me dit vivement : « Baissez-vous ! baissez-vous ! » Je ne compris ce qu'il voulait me dire que lorsque je sentis ma tête frapper contre la poutre. C'était un homme qui ne manquait jamais une occasion de donner une leçon utile, et là-dessus il me dit : « Vous êtes jeune, et vous avez le monde devant vous ; baissez-vous pour le traverser, et vous vous épargnerez plus d'un bon choc. » Cet avis, ainsi inculqué, m'a été fréquemment utile, et j'y pense souvent quand je vois l'orgueil mortifié et les mésaventures qui arrivent aux gens pour vouloir porter la tête trop haute.

Il avait cinquante et un ans quand ses compatriotes de Philadelphie le choisirent pour être leur agent en Angleterre, en 1757.

On conçoit bien la prédilection de Franklin pour le monde lettré d'Édimbourg ; il a en lui de cette phi-

losophie à la fois pénétrante et circonspecte, subtile et pratique, de cette observation industrieuse et élevée ; comme auteur d'Essais moraux, et aussi comme expérimentateur et physicien, comme *expositeur* si clair et si naturel de ses procédés et de ses résultats, il semble que l'Écosse soit bien sa patrie intellectuelle. Il a écrit quelque chose sur les *vieilles mélodies écossaises*, et sur l'impression délicieuse qu'elles font sur l'âme. Il a essayé, par une analyse très déliée, et comme l'eût fait plus tard un Dugald Stewart, d'expliquer pourquoi ces vieilles mélodies sont si agréables. Ses remarques, à ce sujet, portent le cachet, a-t-on dit, de cette « ingénieuse simplicité de pensée qui est le signe d'un esprit véritablement philosophique. » Pourtant, en fait de musique comme en tout, il est évident que Franklin n'aime que la partie simple ; il veut une musique toute conforme au sens des mots et du sentiment exprimé, et avec le moins de frais possible. Or, il y a un royaume des Sons comme il y en a un de la Couleur et de la Lumière ; et ce royaume magnifique où s'élèvent et planent les Haendel et les Pergolèse, comme dans l'autre on voit nager et se jouer les Titien et les Rubens, Franklin n'est pas disposé à y entrer : lui, qui a inventé ou perfectionné l'*harmonica*, il en est resté par principes à la musique élémentaire. Il n'aime le luxe en rien ; et, en fait de beaux-arts, le luxe, c'est la richesse et le talent même. C'est ainsi encore que, dans la religion et dans le culte d'adoration publique que rendent les peuples à la Divinité, il y a, si j'ose dire, le royaume de la Prière et des Hymnes. Franklin, là aussi, a essayé d'appliquer sa méthode : prenant le livre des *Prières communes* à l'usage des Protestants, il a voulu le

rendre plus raisonnable selon lui, et de plus en plus moral; et pour cela il en a retranché et corrigé plus d'une partie; il a touché aux Psaumes, il a abrégé David. Lui qui, à certains égards, a paru si bien sentir et a même imité en quelques paraboles le style de l'Évangile, il ne sent bien ni Job ni David. Leurs obscurités le gênent; leur parole, qui éclate en partie dans le nuage, l'offusque; il veut que tout se comprenne, et il aplanit de son mieux le Sinaï. Et pourtant, du moment qu'on admet, comme il avait la sagesse de le faire, l'adoration publique et le culte, n'y a-t-il donc pas dans l'âme humaine des émotions, dans la destinée humaine des mystères et des profondeurs, qui appellent et justifient l'orage de la parole divine? Quoi qu'il en soit, il n'en admirait pas le désordre sublime, et il faisait tout son possible pour empêcher les tonnerres de Moïse d'arriver jusqu'à nous, absolument comme pour l'autre tonnerre. Job, David, Bossuet, le vieil Haendel et Milton, dépassent Franklin; ou plutôt, chef et introducteur zélé de la race rivale et positive, si vous le laissez faire, il va vouloir doucement les obliger à compter avec lui.

Ce serait ici le cas, si j'avais quelque compétence pour cela, de parler de lui comme physicien et de bien marquer sa place et, en quelque sorte, son niveau entre les grands noms. Un excellent critique anglais (Jeffrey) en a touché un mot dans le sens où il est permis à des littérateurs comme nous d'aborder ce sujet. Franklin n'est pas géomètre, il est purement physicien; ses travaux en ce genre ont un caractère de simplicité, d'analyse fine et curieuse, d'expérience facile et décisive, de raisonnement clair et à la portée de tous, de démonstration lumineuse, graduelle et

convaincante : il va aussi loin qu'on le peut avec l'instrument du langage vulgaire et sans l'emploi du calcul et des formules. La science chez lui est inventive, et il la rend familière : « Un singulier bonheur d'induction, a dit sir Humphry Davy, guide toutes ses recherches, et par de très petits moyens il établit de très grandes vérités. » Il ne se retient point dans ses conjectures et dans ses hypothèses, toutes les fois qu'il s'en présente de naturelles à son imagination, et il s'en est permis de fort hardies pour l'explication de certains grands phénomènes de la nature, mais sans y attacher d'autre importance que celle qu'on peut accorder à des conjectures et à des théories spéculatives. Le tour de son esprit pourtant le ramène toujours à la pratique et à l'usage qu'on peut tirer de la science pour la sûreté ou le confort de la vie. C'est ainsi que ses découvertes générales sur l'électricité aboutirent à l'invention du paratonnerre. Il n'a jamais fait, en aucun temps, la traversée de l'Atlantique sans se livrer à des expériences sur la température de l'eau marine ou sur la vitesse de marche des vaisseaux, expériences qui devaient servir après lui aux futurs navigateurs. Il aimait surtout et recherchait les applications usuelles, domestiques. En même temps qu'il garantissait les édifices du tonnerre, il inventait, pour l'intérieur des maisons, des cheminées commodes, économiques et sans fumée. Le savant, ckez Franklin, se souvenait toujours de l'homme de main et d'industrie, et de l'ouvrier. On a défini l'homme en général de bien des manières, dont quelques-unes sont royales et magnifiques ; lui, il se bornait à le définir « *un animal qui fait des outils.* »

Il avait foi à la science expérimentale et à ses dé-

couvertes croissantes ; il regrettait souvent, vers la fin de sa vie, de n'être pas né un siècle plus tard, afin de jouir de tout ce qu'on aurait découvert alors : « Le progrès rapide que la *vraie* science fait de nos jours, écrivait-il à Priestley (8 février 1780), me donne quelquefois le regret d'être né sitôt. Il est impossible d'imaginer le degré auquel peut-être porté dans mille ans le pouvoir de l'homme sur la matière. Nous apprendrons peut-être à dégager de grandes masses de leur pesanteur et à leur donner une légèreté absolue, pour en faciliter le transport. L'agriculture pourra diminuer son travail et doubler son produit. Toutes les maladies pourront, par des moyens sûrs, être prévenues ou guéries, sans excepter même celle de la vieillesse, et notre vie s'allongera à volonté, même au-delà de ce qu'elle était avant le Déluge. » Franklin, en parlant ainsi, sourit un peu, mais il est bien certain qu'il en croit au fond quelque chose. Il a, quand il se met à rêver, de ces horizons infinis et de ces éblouissements de perspective. C'est le genre d'illusion de bien des savants. Une partie du moins de ces prédictions quant au monde matériel est en train de se réaliser. En même temps, il a le bon sens de regretter que la science morale ne soit pas dans une voie de perfectionnement parallèle, et qu'elle fasse si peu de progrès parmi les hommes.

Les sentiments de Franklin pour la France ont varié dans le cours de sa longue carrière et pendant le temps même de son séjour ; il est juste de tenir compte des divers moments pour ne pas faire de lui un moqueur ni un ingrat. Patriote breton à l'origine et Américain de la vieille Angleterre, il avait commencé par ne point

aimer la France et par la considérer comme une ennemie, autant qu'il pouvait considérer comme telle une nation composée d'hommes ses semblables. Mais il se méfiait alors de la France, et, pendant son séjour à Londres, lorsque M. Durand, le ministre plénipotentiaire français, lui témoignait de l'estime et cherchait à tirer de lui des renseignements sur les affaires d'Amérique, il se tenait sur la réserve : « Je m'imagine, disait-il (août 1767), que cette intrigante nation ne serait pas fâchée de s'immiscer dans nos affaires, et de souffler le feu entre la Grande-Bretagne et ses colonies ; mais j'espère que nous ne lui en fournirons point l'occasion. »

L'occasion était toute produite et toute ouverte dix ans après, et c'était Franklin qui venait lui-même solliciter la nation et le roi d'y prendre part et d'en profiter. Dans les premiers temps de son séjour, il est sensible aux inconvénients, aux ridicules ; il se voit l'objet, non seulement de l'admiration, mais d'un engouement subit, et il ne s'y fait pas tout d'abord. Il est assiégé de sollicitations, de demandes de toutes sortes. Une fièvre généreuse possédait alors notre nation chevaleresque ; on se battait en Amérique, chaque militaire y voulait courir. La vogue était d'aller tirer l'épée pour les *Insurgents*, comme elle sera plus tard d'aller chercher de l'or en Californie. On ne pouvait supposer que Franklin ne venait pas, avant tout, pour solliciter de tels secours militaires et pour engager des officiers : « Ces demandes, écrivait-il, sont mon perpétuel tourment... Pas un jour ne se passe sans que j'aie bon nombre de ces visites de sollicitation, indépendamment des lettres... Vous ne pouvez vous faire idée à quel point je suis harassé.

On cherche tous mes amis et on les excède, à charge à eux de m'excéder. Les fonctionnaires supérieurs de tout rang dans tous les départements, des dames, grandes et petites, sans compter les solliciteurs de profession, m'importunent du matin au soir. Le bruit de chaque voiture qui entre dans ma cour suffit pour m'effrayer. Je redoute d'accepter une invitation à dîner en ville, presque sûr que je suis d'y rencontrer quelque officier ou quelque ami d'officier qui, dès qu'un verre ou deux de champagne m'ont mis en bonne humeur, commence son attaque sur moi. Heureusement que, dans mon sommeil, je ne rêve pas souvent de ces situations désagréables, autrement j'en viendrais à redouter ce qui fait maintenant mes seules heures de repos... » Et tous ceux qu'on lui recommande sont, notez-le bien, « des officiers *expérimentés*, *braves comme leur épée*, *pleins de courage*, *de talent et de zèle pour notre cause*, en un mot, dit-il, de *vrais Césars*, dont chacun doit être une acquisition inestimable pour l'Amérique. » Dans ces premiers moments, Franklin n'apprécie pas sans doute assez l'élan qui emporte la nation, qui va entraîner le Gouvernement même, et dont l'Amérique aura tant à profiter. Peu à peu toutefois il s'acclimate ; les petites plaisanteries diminuent, la légère ironie cesse, et, après une année ou deux passées en France, il est tout à fait conquis à l'esprit général de notre nation : « Je suis charmé, écrit-il à M. J. Quincy (22 avril 1779), de ce que vous racontez de la politesse française et des manières honnêtes que montrent les officiers et l'équipage de la flotte. Les Français, à cet égard, dépassent certainement de beaucoup les Anglais. Je les trouve la plus aimable nation du monde pour y

vivre. Les Espagnols passent communément pour être cruels, les Anglais orgueilleux, les Écossais insolents, les Hollandais avares, etc.; mais je pense que les Français n'ont aucun vice national qu'on leur attribue. Ils ont de certaines frivolités, mais qui ne font de mal à personne. Se coiffer de manière à ne pouvoir mettre un chapeau sur sa tête, et alors tenir son chapeau sous le bras, et se remplir le nez de tabac, peuvent s'appeler des ridicules peut-être, mais ce ne sont pas des vices; ce ne sont que les effets de la tyrannie de la mode. Enfin, il ne manque au caractère d'un Français rien de ce qui appartient à celui d'un agréable et galant homme. Il y a seulement quelques bagatelles en sus, et dont on pourrait se passer. » Quand il quittera la France, en juillet 1785, Franklin sera tout à fait devenu nôtre; il payera l'hospitalité qu'il aura reçue, et la popularité dont il aura été environné depuis le premier jusqu'au dernier jour, par les sentiments d'une affection et d'une estime réciproque. On peut dire de lui qu'il est le plus Français des Américains.

J'ai hâte d'en venir à son rôle philosophique et social, ce qui nous intéresse surtout aujourd'hui. Franklin eut de l'influence chez nous; il en eût plus qu'il ne voulait en avoir. Nul mieux que lui n'a senti la différence qu'il y a entre les jeunes et les vieilles nations, entre les peuples vertueux et les corrompus. Il a répété maintes fois « qu'il n'y a qu'un peuple vertueux qui soit capable de la liberté, et que les autres ont plutôt besoin d'un maître; que les révolutions ne peuvent s'opérer sans danger quand les peuples n'ont pas assez de vertu. » Il le disait de l'Angleterre : comment ne

l'eût-il pas un peu pensé de la France? Lorsque, sur la fin de sa vie, il apprit les premiers événements de juillet 89, il en conçut autant de méfiance et de doute que d'espérance; les premiers meurtres, certaines *circonstances* dont la Révolution était accompagnée dès l'origine, lui semblèrent *fâcheuses*, *affligeantes:* « Je crains que la voix de la philosophie n'ait de la peine à se faire entendre au milieu de ce tumulte. » — « Purifier sans détruire, » était une de ses maximes, et il voyait bien tout d'abord qu'on ne la suivait pas. Il n'est pas douteux pourtant qu'il n'ait, dans son intimité de Passy, agi sur bien des hommes éminents qui prirent part ensuite à ce grand mouvement révolutionnaire, et qu'il n'ait contribué à leur donner plus de confiance et de hardiesse : « Franklin, nous dit Mallet du Pan, répéta plus d'une fois à ses élèves de Paris que celui qui transporterait dans l'état politique les principes du christianisme primitif changerait la face de la société. » Il est un de ceux qui ont le plus mis en avant cette doctrine de *séculariser* le christianisme, d'en obtenir, s'il se peut, les bons et utiles résultats sur la terre. Mais, prendre le christianisme et le tirer si fort en ce sens, n'est-ce pas en altérer, en retrancher ce qui en a fait jusqu'ici l'essence, à savoir l'abnégation et l'esprit de sacrifice, la patience fondée sur l'attente immortelle? Quoiqu'il en soit, l'idée de travail et de paix, qui, malgré les échecs qui lui arrivent de temps en temps, semble devoir dominer de plus en plus les sociétés modernes, doit beaucoup à Franklin.

Il visita Voltaire daus le dernier voyage que celui-ci fit à Paris (février 1778), et où il mourut. Les deux patriarches s'embrassèrent, et Franklin voulut que Voltaire donnât sa bénédiction à son petit-fils. Il est

probable qu'il connaissait assez peu Voltaire dans toutes ses œuvres, et qu'il le prenait seulement comme un apôtre et un propagateur de la tolérance. Mais une telle scène, avec les mots sacramentels qu'y prononça Voltaire : *Dieu et liberté* ! retentit au loin et parla vivement à l'imagination des hommes.

La Correspondance de Franklin est d'une lecture des plus agréables et des plus douces : l'équilibre parfait, la justesse, l'absence de toute mauvaise passion et de toute colère, le bon usage qu'il apprend à tirer de ses ennemis mêmes, un sentiment affectueux qui se mêle à l'exacte appréciation des choses, et qui bannit la sécheresse, un sentiment élevé toutes les fois qu'il le faut, un certain air riant répandu sur tout cela, composent un vrai trésor de moralité et de sagesse. Mise en regard de la Correspondance de Voltaire, celle de Franklin fait naître bien des pensées ; tout y est sain, honnête, et comme animé d'une vive et constante sérénité. Franklin avait le bon sens gai, net et brillant ; il appelait la mauvaise humeur, *la malpropreté de l'âme*.

Plus d'une fois il s'élève ; le sentiment de la réalité et la vivacité de son affection humaine lui suggèrent une sorte de poésie :

Je dois bientôt quitter cette scène, écrivait-il à Washington (5 mars 1780) ; mais vous pouvez vivre assez pour voir notre pays fleurir, comme il ne manquera pas de le faire d'une manière étonnante et rapide lorsqu'une fois la guerre sera finie : semblable à un champ de jeune blé de Turquie qu'un beau temps trop prolongé et trop de soleil avaient desséché et décoloré, et qui, dans ce faible état, assailli d'un ouragan tout chargé de pluie, de grêle et de tonnerre,

semblait menacé d'une entière destruction, cependant, l'orage venant à passer, il recouvre sa fraîche verdure, se relève avec une vigueur nouvelle, et il réjouit les yeux, non seulement de son possesseur, mais de tout voyageur qui le regarde en passant.

N'est-ce pas là une comparaison qui, par la douceur de l'inspiration et la largeur de l'image, rappelle tout à fait les comparaisons homériques de l'*Odyssée?* Franklin, vieux, lisait peu les poètes; il en est un pourtant qui, par son naturel, sa grâce simple, et la justesse de ses sentiments, sut trouver le chemin de son cœur : c'était William Cowper, l'humble poète de la vie morale et de la réalité. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce poète, dont nous n'avons pas le pareil en notre littérature, c'est Franklin qui l'a fait en quelques lignes.

Pendant que Franklin correspondait ainsi avec ses amis d'Amérique ou d'Angleterre, avec sa fille absente, et qu'il anticipait pour son pays les perspectives de l'avenir ou qu'il regrettait les joies du foyer, il était populaire en France, il était à la mode. Ses portraits en médaillons, ses bustes, ses estampes se voyaient partout; on le portait en bagues, en bracelets, sur les cannes, sur les tabatières. Au bas des portraits gravés se trouvait le fameux vers qui lui avait été adressé par Turgot :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.
Au ciel il prit la foudre, et le sceptre aux tyrans.

Franklin rougissait beaucoup de ce vers, et il en rougissait avec sincérité; il aurait bien voulu qu'on supprimât cet éloge *extravagant* selon lui, et qui exagérait

en effet son rôle ; mais il avait à faire à une nation monarchique, qui aime avant tout que quelqu'un tout seul ait tout fait, et qui a besoin de personnifier ses admirations dans un seul nom et dans une seule gloire. En envoyant ce portrait à ses amis d'Amérique, il faisait remarquer, par manière d'excuse, ce caractère propre à la nation française, de pousser l'éloge à l'extrême, tellement que la louange ordinaire, toute simple, devient presque une censure, et que la louange extrême, finit à son tour, par devenir insignifiante. A un M. Nogaret, menu rimeur infatigable et des plus oubliés, qui lui demandait son avis sur une traduction française du vers de Turgot, il répondait avec beaucoup de franchise :

Paris, 8 mars 1781

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 courant, dans laquelle, après m'avoir accablé d'un déluge de compliments que je ne puis jamais espérer de mériter, vous me demandez mon avis sur votre traduction d'un vers latin qui m'a été appliqué. Si j'étais ce que je ne suis réellement pas, suffisamment habile en votre excellente langue pour être un juge compétent de la poésie, l'idée que j'en suis le sujet devrait m'empêcher d'exprimer aucune opinion sur ce vers; je me contenterai de dire qu'il m'attribue beaucoup trop, particulièrement en ce qui concerne les tyrans; la Révolution a été l'œuvre de quantité d'hommes braves et capables, et c'est bien assez d'honneur pour moi si l'on m'y accorde une petite part.

Tout ce qu'il dit à ce sujet dans ses lettres (et il y revient à plusieurs reprises) est de pur bon sens, d'un ton plus digne encore que moqueur, et sans fausse

modestie. Franklin est un des hommes qui, tout en honorant l'humanité et en aimant à regarder vers le ciel, ont le moins visé à faire l'ange.

Un critique spirituel l'a très bien défini « le parrain des sociétés futures ; » mais je ne sais comment ce même critique a pu trouver moyen de rapprocher le nom de M. de Talleyrand de celui de Franklin ; ces deux noms jurent de se voir rapprochés et associés. Franklin, au milieu de toute son habileté, est droit et sincère. Lord Shelburne lui avait adressé son fils lord Fitzmaurice ; et, à la seconde visite, Franklin écrit dans son *Journal* (26 juillet 1784) ;

Lord Fitzmaurice vient me voir. Son père m'ayant prié de lui donner les avis que je croirais pouvoir lui être utiles, j'ai pris occasion de lui citer la vieille histoire de Démosthène, répondant à celui qui lui demandait quel est le premier point de l'art oratoire : *L'action.* — Et le second ? — *L'action.* — Et le troisième ? — *L'action.* Je lui dis que cela avait été généralement entendu de l'action d'un orateur avec les gestes en parlant, mais que je croyais qu'il existait une autre sorte d'action bien plus importante pour un orateur qui voudrait persuader au peuple de suivre son avis, à savoir une suite et une tenue dans la conduite de la vie, qui imprimerait aux autres l'idée de son intégrité aussi bien que de ses talents ; que, cette opinion une fois établie, toutes les difficultés, les délais, les oppositions, qui d'ordinaire ont leur cause dans les doutes et les soupçons, seraient prévenus, et qu'un tel homme, quoique très médiocre orateur, obtiendrait presque toujours l'avantage sur l'orateur le plus brillant, qui n'aurait pas la réputation de sincérité...

Tout cela était d'autant plus approprié au jeune homme, que lord Shelburne, son père, doué de tant

de talents, avait la réputation d'être l'*opposé du sincère*. En tout Franklin veut d'abord l'essentiel, le fond, persuadé que ce fond produira ensuite son apparence, et que la considération solide portera ses fruits.

Après plus de huit ans de séjour en France, âgé de soixante-dix-neuf ans, il retourna en Amérique. Malade de la pierre, il ne pouvait supporter la voiture: une litière de la reine, trainée par des mules espagnoles, le prit à Passy et le mena au port du Havre, où il s'embarqua. Il vécut près de cinq années encore à Philadelphie, et ne mourut que le 17 avril 1790, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son retour dans sa patrie, les honneurs qu'il y reçut, les légers dégoûts (car il en est dans toute vie) qu'il y essuya sans le faire paraître, son bonheur domestique dans son jardin, à l'ombre de son mûrier, à côté de sa fille et avec ses six petits-enfants jouant à ses genoux, ses pensées de plus en plus religieuses en avançant, lui font une fin et une couronne de vieillesse des plus belles et des plus complètes que l'on puisse imaginer. Sa correspondance, en ces années, ne cesse pas d'être intéressante et vive, et elle se nourrit jusqu'au bout des mêmes sentiments. Entre divers passages, en voici un que je choisis comme exprimant bien ce mélange de sérénité et de douce ironie, d'expérience humaine et d'espoir, qui fait son caractère habituel. Je le tire d'une lettre adressée à son ancienne amie miss Mary Stevenson, devenue mistriss Hewson :

J'ai trouvé, lui écrit-il de Philadelphie (6 mai 1786), j'ai trouvé ma famille ici en bonne santé, dans de bonnes conditions de fortune, et respectée par ses concitoyens. Les compagnons de ma jeunesse, à la vérité, s'en sont allés

presque tous, mais je trouve une agréable société parmi leurs enfants et leurs petits-enfants. J'ai d'affaires publiques ce qu'il en faut pour me préserver de l'*ennui*, et avec cela des amusements privés, tels que conversation, livres, mon jardin et le *cribbage* (jeu de cartes). Considérant que notre marché est aussi abondamment approvisionné que le meilleur des jardins, je me suis mis à transformer le mien, au milieu duquel est ma maison, en pièces de gazon et en allées sablées, avec des arbres et des arbustes à fleurs. Nous jouons quelquefois aux cartes dans les longues soirées d'hiver, mais c'est comme on joue aux échecs, non pour l'argent, mais pour l'honneur ou pour le plaisir de se battre l'un l'autre. Ce ne sera pas tout à fait une nouveauté pour vous, car vous pouvez vous rappeler que nous jouions ensemble de cette manière durant l'hiver à Passy. J'ai, il est vrai, par-ci par-là un petit remords en réfléchissant que je perds le temps si paresseusement ; mais une autre réflexion vient me soulager, en murmurant tout bas à mon oreille : « Tu sais que l'âme « est immortelle : pourquoi donc serais-tu chiche à ce « point d'un peu de temps, quand tu as toute une éternité « devant toi ? » Ainsi, étant aisément convaincu, et, comme bien d'autres créatures raisonnables, me payant d'une petite raison quand elle est en faveur de mon désir, je bats de nouveau les cartes, et je commence une autre partie. »

(*Causeries du Lundi*, t. IV).

LES FABLES DE FLORIAN

30 décembre 1850.

La Fable est un genre naturel, une forme d'invention inhérente à l'esprit de l'homme, et elle se retrouve en tous lieux et en tous pays. On l'a voulu faire venir de l'Orient, et voilà que le moyen âge nous la montre arrivant du Nord dans cet admirable *Roman de Renart*, qui est toute une épopée. La Fable est partout, et on la réinventerait dans chaque siècle, si elle était oubliée. La Fontaine, chez nous, l'a tellement élevée, diversifiée et agrandie, qu'il semblait devoir décourager tous ceux qui seraient tentés d'être ses successeurs. Il n'en a rien été pourtant. Après lui, on a continué de faire des fables, et l'on en a fait de bonnes, de justes, d'agréables ; La Motte lui-même, le duc de Nivernais, l'abbé Aubert, M. Arnault ; et nous arrivons ainsi jusqu'à nos proches contemporains. M. de Stassart, M. Viennet, si goûté pour sa verve et si applaudi. Chez tous on trouverait des fables vives, ingénieuses, piquantes qui remplissent toutes les conditions propres à ce petit poème. Pour La Fontaine, qui est comme le Dieu ou l'Homère du

genre, qu'il me soit permis de dire qu'il n'y est si grand et si admirable que parce qu'il le dépasse souvent et qu'il en sort.

Dans une Étude détaillée sur la Fontaine, cela se prouverait aisément : on le verrait, dans sa première manière, s'appliquer à la Fable proprement dite, et en atteindre la perfection dès la fin de son premier livre, dans *le Chêne et le Roseau;* mais bientôt il est maître et il se joue ; il agrandit son cadre, il le laisse souvent, il l'oublie. La Motte a prétendu démontrer, par toutes sortes de bonnes raisons, que la fable des *Deux Pigeons* pèche contre l'*unité*, « qu'on ne sait trop ce qui domine dans cette image, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après une longue absence. » Ces deux Pigeons, d'ailleurs, qui ne sont d'abord que deux *frères* et deux amis, se trouvent être à la fin deux *amants*. Eh ! que m'importe ? le récit est charmant ; il m'attache, il m'enchante, et le moment où le poète en sort m'enchante encore plus et me fait tout oublier. Lisez *le Songe d'un habitant du Mogol;* ce sera de même : la fable n'y est rien ; elle se rattache par un fil des plus légers à la réflexion, à la rêverie finale où s'égare le poète. Il a prononcé le mot de *solitude*, et ce mot, en réveillant toute une suite de pensées, le ravit dans un doux enthousiasme qui nous gagne avec lui. Ajoutez chez La Fontaine à cette liberté et à cette fantaisie de composition une poésie perpétuelle de détail, et des aperçus d'élévation, de grandeur, toutes les fois qu'il y a lieu, et tout à côté des circonstances les plus simples. Ne demandons rien de tel à ses successeurs, pas plus à Florian qu'aux autres, bien que généralement on s'accorde à

lui donner le second rang... Mais, entre ce second rang et le premier, il ne faut pas même essayer de mesurer la distance.

Les *Fables* de Florian sont bien composées, d'une combinaison ingénieuse et facile ; le sujet y est presque partout dans un parfait rapport, dans une proportion exacte avec la moralité. Et en même temps on n'y sent pas l'arrangement artificiel comme chez La Motte, ni ce genre d'esprit qui, ayant pour point de départ une idée abstraite, a besoin ensuite de s'avertir lui-même qu'il faut être figuré, riant familier, et même naïf. Les qualités du fabuliste sont naturelles chez Florian : il a la fertilité de l'invention, et les images lui viennent sans effort. Il se plaît en réalité avec les animaux ; lui aussi, il vit avec eux à sa manière :

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
A mes Fables souvent c'est là que je travaille...

On nous le montre aussi logé à l'hôtel de Toulouse, ayant sa bibliothèque tout près d'une volière peuplée d'une multitude d'oiseaux, sujets vivants de ses *Fables*. Faut-il indiquer quelques-unes des meilleures, les excellentes : *l'Aveugle et le Paralytique ; le Grillon ; le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat ; le Pacha et le Dervis ; le Singe qui montre la lanterne magique ; le Lapin et la Sarcelle ?* Dans cette dernière fable, où il s'est souvenu des *Deux Pigeons*, Florian a su trouver une double combinaison ingénieuse, par laquelle les deux amis, tour à tour en péril, et poursuivis du même chasseur, se secourent et se sauvent l'un

l'autre. Il y a, au début, comme un souffle de fraîcheur et de poésie dans le paysage, ce qui est rare même chez Florian :

Le terrier du Lapin était sur la lisière
    D'un parc bordé d'une rivière.
    Soir et matin, nos bons amis,
    Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
    L'un chez l'autre *étaient réunis.*

Mais pourtant, à la fin du vers, ne sentez-vous pas déjà le prosateur-rimeur qui recommence à paraître ? L'invention dernière, l'idée de la Sarcelle remorquant à la nage le Lapin assis sur un radeau qu'elle a construit exprès pour lui faire passer la rivière, est exprimée d'une manière tout à fait pittoresque et gracieuse :

    Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? attends-moi... La Sarcelle le quitte,
    Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
    De supporter un lourd fardeau ;
    Puis elle attache à ce vaisseau
  Un brin de jonc qui servira de câble.
    Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le Lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la Sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
    Cette nef à son cœur si chère.

Dans *le Laboureur de Castille,* qui est comme son *Paysan du Danube*, Florian a trouvé quelques accents

énergiques et fermes pour peindre le costume et l'air de ce rustique et loyal sujet. On noterait encore ailleurs quelques-uns de ces traits, beaucoup trop rares chez Florian. C'est la haute poésie qui lui fait défaut, cette poésie qui n'est de trop nulle part, et dont les éclairs traversent et agrandissent si souvent les horizons de La Fontaine. Dans sa fable d'*Hercule au Ciel* Florian commence par ces lignes prosaïques :

> Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
> Fut reçu dans le Ciel, tous les Dieux *s'empressèrent*
> *De venir au-devant de ce fameux héros...*

Certes, La Fontaine, ayant à peindre Hercule enlevé de son bûcher dans l'Olympe, et s'asseyant *tout en feu entre les Dieux*, s'y serait pris autrement. Là où l'esprit et la grâce peuvent suppléer à la poésie, là où il suffit de bien conter et d'égayer le récit par un trait agréable, Florian s'en tire à merveille, comme lorsqu'il nous montre, dans la querelle entre le Hibou, le Chat et l'Oison, ce Rat arbitre,

> Rat savant qui rongeait des thèmes dans sa hutte !

La Fontaine n'eût pas mieux dit.

On trouve aussi dans Florian un certain nombre de fables d'un genre net et plus ferme qu'on ne l'attendrait de lui : *le Perroquet; le Paon*, *les deux Oisons et le Plongeon; la Chenille,* qu'on dit faite en vue de Mme de Genlis. Il y a telle fable de lui qui est vive et courte comme une épigramme.

En terminant ses *Fables* à une époque où déjà l'ancienne société française était bouleversée et en train de périr, Florian exprimait un vœu sincère, le désir

vrai d'être oublié ; il souhaitait la paix secrète, la paix du cœur, un abri studieux,

Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie ;
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.

Mais ces vœux modérés, que de tout temps a caressés le poëte et le sage, étaient alors la plus ambitieuse des chimères. Cette existence, jusque-là si heureuse, de Florian, allait être profondément atteinte, et surtout terrifiée et consternée. M. Lacretelle, dans ses *Dix Années d'Épreuves,* nous a raconté plus d'un trait qui témoigne de l'effroi que commençait à ressentir Florian, et de l'altération qui en résultait dans sa nature, jusque-là si sociable et si expansive. Mais voici un détail plus aimable et plus touchant, et qui lui ressemble mieux. Florian allait volontiers, chaque été, passer quelques semaines d'un agrément toujours nouveau dans une habitation magnifique et délicieuse, qui appartenait à Mme de La Briche, belle-sœur de Mme d'Houdetot et belle-mère de M. le comte Molé, et là il présidait à la représentation de quelqu'une de ses pièces. A la fois auteur, acteur, metteur en scène, il était l'âme des divertissements de la société. Or, dans la première quinzaine de septembre 1793, le château privilégié réunissait encore, au sein de sa douce et fraîche vallée, une vingtaine de personnes de tout âge, hommes, femmes, tous plus ou moins menacés, et qui, au milieu de ces idées de ruine, de prison et de mort même, dont chacun était environné alors, tâchaient d'oublier l'orage et de jouir ensemble des derniers beaux jours. Le ciel n'avait jamais été d'une sérénité

plus pure, plus inaltérable. C'était, m'a raconté un témoin fidèle, une sorte d'enivrement, de bonheur mêlé d'un charme attendri, une gaieté quelquefois forcée et pourtant toujours vive. Pas un moment n'était laissé aux souvenirs ; on ne se quittait point, de peur de se retrouver avec un nuage au front. Cependant, au milieu de ces plaisirs, Florian qui en était l'âme, et qui redoublait, pour en donner à chacun, les saillies de sa gaieté communicative, s'arrêtait quelquefois tout rêveur, en disant : « Croyez-moi, nous paierons bien cher ces jours heureux ! » Il ajoutait que, s'il mourait, il voulait être enterré dans ce beau jardin, et il désignait même la place. Une épitaphe fut faite alors pour lui en plaisantant ; un an après, elle était trop justifiée. Mis en arrestation à son tour, il mourut, comme on sait, peu après sa sortie de prison, en septembre 1794. Son organisation, délicate et faite pour le bonheur, n'avait pu résister à l'ébranlement de tant d'émotions, il n'avait que trente-neuf ans.

Il avait terminé l'un des livres de ses *Fables* par ces vers, qui pourraient être plus forts d'expression, mais qui sont pleins de sentiment et de philosophie, et qu'il a intitulés *le Voyage :*

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain, où l'on n'arrive pas ;
Détrompé, vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir,

On appelle cela naître, vivre et mourir :
La volonté de Dieu soit faite!

C'est là la véritable épitaphe de Florian, de cet homme heureux, de ce talent facile et riant que tout favorisa à souhait dès son entrée dans le monde et dans la vie, mais qui ne put empêcher un jour l'inévitable douleur, l'antique douleur de Job, qui se renouvelle sans cesse sur la terre, de se faire sentir à lui, et de lui noyer tout le cœur dans une seule goutte d'amertume.

(*Causeries du Lundi*, t. III).

LE BRUN-PINDARE

LE GENRE DE L'ODE

Lundi 24 novembre 1851.

Qu'est-ce que l'Ode, à la considérer dans toute son élévation ? C'est un chant destiné à traduire et à exprimer l'ivresse publique, la gloire des vainqueurs, la pompe des noces solennelles ou le deuil des grandes funérailles, quelque sentiment général qui transporte à un moment une nation. Toute ode est, de sa nature, destinée à être chantée. Telles étaient essentiellement celles de Pindare, la couronne et la gloire des Jeux de la Grèce. L'Ode, dans Horace, a déjà perdu de ce caractère primordial : quelques-unes de celles où il célèbre les grandes choses romaines ont pu être chantées en effet, mais la plupart n'étaient que des odes de cabinet, et ce charmant Horace, le modèle et le trésor des esprits cultivés, n'est lui-même qu'un lyrique déjà éclectique. Chez les modernes, au moyen âge, il y eut un genre lyrique vrai, naturel et vivant. Les troubadours du Midi sortaient chaque année avec le printemps, et faisaient leur tournée dans les châteaux, accompagnés de quelques jongleurs ou musi-

ciens qui les aidaient à mettre en action leur gai savoir. Hors de là, dans l'ordre religieux, l'Église eut aussi ses belles odes sacrées, ses *proses :* qu'est-ce que le *Dies iræ*, sinon une ode terrible et sublime? Mais après la Renaissance, et quand on se remit à faire des odes à l'instar des Anciens, on tomba dans l'artificiel, Ronsard en tête. Après lui, Malherbe lui même, tout le premier, n'y put échapper. Quand Racine, dans *Esther*, nous fait entendre ses chœurs mélodieux, si bien placés dans la bouche des filles de Saint-Cyr, il retrouve un lyrique vrai, naturel, motivé. Mais quand Jean-Baptiste Rousseau s'échauffe dans son ode au comte Du Luc, ou sur une naissance ou sur une mort de prince du sang, il a beau produire quelques tons brillants et harmonieux, le vide des idées et des sentiments se fait aussitôt sentir ; le factice du genre apparaît ; cet auteur qui, de propos délibéré, entre en délire, trouve des lecteurs froids, et il les laisse froids. Là est l'écueil de l'Ode moderne. Le Brun le sentait bien ; il aurait voulu associer le public à son inspiration et renouer à quelque degré la chaîne électrique des Anciens. Lorsqn'il envoya un exemplaire de son ode au grand tragédien Le Kain, il lui disait : « Quelle sensation n'eût point faite cette ode où parle l'Ombre de Corneille, si vous l'eussiez lue sur le théâtre après *Cinna* ou *les Horaces !* Cet usage de lire en public et sur la scène des ouvrages nouveaux existait chez les Grecs et les Latins : c'était une source de gloire et d'émulation ; j'ai vu M. de Voltaire regretter qu'il soit aboli. »

Ce que je veux conclure de tout ceci, c'est que, pour être véritablement vivante, une ode politique ou religieuse ne doit être que la voix harmonieuse et vaste

de tout un peuple assemblé, qui y reconnaît et y salue son âme, et s'y exalte en l'écoutant : tel était le chœur antique. Or, chez les modernes, à part de très rares circonstances, une telle réunion de sentiments, un tel accord sympathique n'a guère lieu que dans le genre de la chanson, à table et au dessert. Le sublime peut s'y glisser (et on l'a vu), mais seulement à petite dose.

Ce n'était pas le compte de Le Brun, qui, sans dédaigner l'anacréontique, visait plus habituellement au sublime. De là un désaccord qui frappe tous les gens de bon sens.

(*Causeries du Lundi*, t. V).

MATHURIN REGNIER

ET

ANDRÉ CHÉNIER

Août 1829.

Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas ici un rapprochement à antithèses, un parallèle académique que nous prétendons faire. En accouplant deux hommes si éloignés par le temps où ils ont vécu, si différents par le genre et la nature de leurs œuvres, nous ne nous soucions pas de tirer quelques étincelles plus ou moins vives, de faire jouer à l'œil quelques reflets de surface plus ou moins capricieux. C'est une vue essentiellement logique qui nous mène à joindre ces noms, et parce que, des deux idées poétiques, dont ils sont les types admirables, l'une, sitôt qu'on l'approfondit, appelle l'autre et en est le complément. Une voix pure, mélodieuse et savante, un front noble et triste, le génie rayonnant de jeunesse, et, parfois, l'œil voilé de pleurs : la volupté dans toute sa fraîcheur et sa décence ; la nature dans ses ombrages ; une flûte de buis, un ar-

chet d'or, une lyre d'ivoire ; le beau pur, en un mot, voilà André Chénier. Une conversation brusque, franche et à saillies ; nulle préoccupation d'art, nul *quant-à-soi* ; une bouche de satyre aimant encore mieux rire que mordre ; de la rondeur, du bon sens, une malice exquise, par instants une amère éloquence ; des récits enfumés de cuisine et de taverne ; aux mains, en guise de lyre, quelque instrument bouffon, mais non criard ; en un mot, du laid et du grotesque à foison, c'est ainsi qu'on peut se figurer en gros Mathurin Regnier. Placé à l'entrée de nos deux principaux siècles littéraires, il leur tourne le dos et regarde le seizième ; il y tend la main aux aïeux gaulois, à Montaigne, à Ronsard, à Rabelais, de même qu'André Chénier, jeté à l'issue de ces deux mêmes siècles classiques, tend déjà les bras au nôtre, et semble le frère aîné des poètes nouveaux. Depuis 1613, année où Regnier mourut, jusqu'en 1782, année où commencèrent les premiers chants d'André Chénier, je ne vois en exceptant les dramatiques, de poète parent de ces deux grands hommes que La Fontaine, qui en est comme un mélange agréablement tempéré.

Prenant successivement les quatre ou cinq grandes idées auxquelles d'ordinaire puisent les poètes, Dieu, la nature, le génie, l'art, l'amour, la vie proprement dite, nous verrons comme elles se sont révélées aux deux hommes que nous étudions en ce moment, et sous quelle face ils ont tenté de les reproduire. Et d'abord, à commencer par Dieu, *ab Jove principium*, nous trouvons, et avec regret, que cette magnifique et féconde idée est trop absente de leur poésie, et qu'elle la laisse déserte du côté du ciel. Chez eux, elle n'ap-

parait même pas pour être contestée; ils n'y pensent jamais, et s'en passent, voilà tout. Ils n'ont assez longtemps vécu, ni l'un ni l'autre, pour arriver, au sortir des plaisirs, à cette philosophie supérieure qui relève et console. La corde de Lamartine ne vibrait pas en eux. Épicuriens et sensuels, ils me font l'effet, Régnier, d'un abbé romain, Chénier, d'un grec d'autrefois. Chénier était un païen aimable, croyant à Palès, à Vénus, aux Muses [1]; un Alcibiade candide et modeste, nourri de poésie, d'amitié et d'amour. Sa sensibilité est vive et tendre; mais, tout en s'attristant à l'aspect de la mort, il ne s'élève pas au-dessus des croyances de Tibulle et d'Horace :

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
Je ne veux point, couvert d'un funèbre *linceuil*,
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.

Il aime la nature, il l'adore, et non seulement dans ses variétés riantes, dans ses sentiers et ses buissons, mais dans sa majesté éternelle et sublime, aux Alpes,

(1) Je lis dans les notes d'un voyage d'Italie : « Vers le même « temps où se retrouvaient à Pompéi tout une ville antique « et tout l'art grec et romain qui en sortait graduellement, « piquante coïncidence! André Chénier, un poète grec vivant, « se retrouvait aussi. En parcourant cet admirable musée de « statuaire antique à Naples, je songeais à lui; la place de sa « poésie est entre toutes ces Vénus, ces Ganymèdes et ces Bac- « chus; c'est là son monde. Sa jeune *Tarentine* y appartient « exactement, et je ne cessais de l'y voir en figure. — La poésie « d'André Chénier est l'accompagnement sur la flûte et sur la « lyre de tout cet art de marbre retrouvé. » S. B.

au Rhône, aux grèves de l'Océan. Pourtant l'émotion religieuse que ces grands spectacles excitent en son âme ne le fait jamais se fondre en prière *sous le poids de l'infini.* C'est une émotion religieuse et philosophique à la fois, comme Lucrèce et Buffon pouvaient en avoir, comme son ami Le Brun était capable d'en ressentir. Ce qu'il admire le plus au ciel, c'est tout ce qu'une physique savante lui en a dévoilé ; ce sont *les mondes roulant dans les fleuves d'éther*, *les astres et leurs poids*, *leurs formes*, *leurs distances :*

Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses ;
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux.
Dans l'éternel concert je me place avec eux ;
En moi leurs doubles lois agissent et respirent ;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent :
Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.

On dirait, chose singulière ! que l'esprit du poète se condense et se matérialise à mesure qu'il s'agrandit et s'élève. Il ne lui arrive jamais, aux heures de rêverie, de voir, dans les étoiles, des *fleurs divines qui jonchent les parvis du saint lieu*, des âmes heureuses qui respirent un air plus pur, et qui parlent, durant les nuits, un mystérieux langage aux âmes humaines.

L'art, à le prendre isolément, tenait peu de place dans les idées de Regnier ; il le pratiquait pourtant, et si quelque grammairien chicaneur le poussait sur ce terrain, il savait s'y défendre en maître, témoin sa belle satire neuvième contre Malherbe et les puristes. Il y flétrit avec une colère étincelante de poésie ces réformateurs mesquins, ces *regratteurs de mots*, qui

prisent un style plutôt pour ce qui lui manque que pour ce qu'il a, et, leur opposant le portrait d'un génie véritable qui ne doit ses grâces qu'à la nature, il se peint tout entier dans ce vers d'inspiration :

Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Déjà il avait dit :

La verve quelquefois s'égaye en la licence.

Mais là où Regnier surtout excelle, c'est dans la connaissance de la vie, dans l'expression des mœurs et des personnages, dans la peinture des intérieurs ; ses satires sont une galerie d'admirables portraits flamands. Son poète, son pédant, son fat, son docteur, ont trop de saillie pour s'oublier jamais, une fois connus.

Les styles d'André Chénier et de Regnier sont un parfait modèle de ce que notre langue permet au génie s'exprimant en vers, et ici nous n'avons plus besoin de séparer nos éloges. Chez l'un comme chez l'autre, même procédé chaud, vigoureux et libre; même luxe et même aisance de pensée, qui pousse en tous sens et se développe en pleine végétation, avec tous ses embranchements de relatifs et d'incidences entre-croisées ou pendantes ; même profusion d'irrégularités heureuses et familières, d'idiotismes qui sentent leur fruit, grâce et ornements inexplicables qu'ont sottement émondés les grammairiens, les rhéteurs et les analystes; même promptitude et sagacité de coup d'œil à suivre l'idée courante sous la transparence des images, et à ne pas la laisser fuir, dans son court trajet de telle fi-

gure à telle autre ; même art prodigieux enfin à mener à extrémité une métaphore, à la pousser de tranchée en tranchée, et à la forcer de rendre, sans capitulation, tout ce qu'elle contient ; à la prendre à l'état de filet d'eau, à l'épandre, à la chasser devant soi, à la grossir devant toutes les affluences d'alentour, jusqu'à ce qu'elle s'enfle et roule comme un grand fleuve. Quant à la forme, à l'allure du vers dans Regnier et dans Chénier, elle nous semble, à peu de chose près, la meilleure possible, à savoir, curieuse sans recherche et facile sans relâchement, tour à tour oublieuse et attentive, et tempérant les agréments sévères par les grâces négligentes. Sur ce point, ils sont l'un et l'autre bien supérieurs à La Fontaine, chez qui la forme rythmique manque presque entièrement et qui n'a pour charme, de ce côté-là, que sa négligence.

Que si l'on nous demande maintenant ce que nous prétendons conclure de ce long parallèle que nous aurions pu prolonger encore ; lequel d'André Chénier ou de Regnier nous préférons, lequel mérite la palme, à notre gré ; nous laisserons au lecteur le soin de décider ces questions et autres pareilles, si bon lui semble. Voici seulement une réflexion pratique qui découle naturellement de ce qui précède, et que nous lui soumettons : Regnier clôt une époque ; Chénier en ouvre une autre. Regnier résume en lui bon nombre de nos trouvères, Villon, Marot, Rabelais ; il y a dans son génie toute une partie d'épaisse gaieté et de bouffonnerie joviale, qui tient aux mœurs de ces temps, et qui ne saurait être reproduite de nos jours. Chénier est le révélateur d'une poésie d'avenir, et il apporte au monde une lyre nouvelle ; mais il y a chez lui des

cordes qui manquent encore, et que ses successeurs ont ajoutées ou ajouteront. Tous deux, complets en eux-mêmes et en leur lieu, nous laissent aujourd'hui quelque chose à désirer. Or il arrive que chacun d'eux possède précisément une des principales qualités qu'on regrette chez l'autre : celui-ci, la tournure d'esprit rêveuse et les *extases choisies*, celui-là, le sentiment profond et l'expression vivante de la réalité : comparés avec intelligence, rapprochés avec art, ils tendent ainsi à se compléter réciproquement.

(*Portraits Littéraires,* t. I.)

1er février 1839.

André, par l'ensemble de ses poésies connues, nous apparaît, avant 89, comme le poète surtout de l'art pur et des plaisirs, comme l'homme de la Grèce antique et de l'élégie. Il semblerait qu'avant ce moment d'explosion publique et de danger où il se jeta si généreusement à la lutte, il vécut un peu en dehors des idées, des prédications favorites de son temps, et que, tout en les partageant peut-être pour les résultats et les habitudes, il ne s'en occupât point avec ardeur et préméditation. Ce serait pourtant se tromper beaucoup que de le juger un artiste si désintéressé ; et l'*Hermès* nous le montre aussi pleinement et aussi chaudement de son siècle, à sa manière, que pouvaient l'être Raynal ou Diderot.

La doctrine du XVIIIe siècle était, au fond, le matérialisme, ou le panthéisme, ou encore le naturalisme, comme on voudra l'appeler ; elle a eu ses philosophes, et même ses poètes en prose, Boulanger, Buffon ; elle

devait provoquer son Lucrèce. Cela est si vrai, et c'était tellement dans le mouvement et la pente d'alors de solliciter un tel poète, que, vers 1780 et dans les années qui suivent, nous trouvons trois talents occupés du même sujet et visant chacun à la gloire difficile d'un poème sur la nature des choses. Le Brun tentait l'œuvre d'après Buffon; Fontanes, dans sa première jeunesse, s'y essayait sérieusement, comme l'attestent deux fragments, dont l'un surtout (tome I de ses Œuvres, p. 381) est d'une réelle beauté. André Chénier s'y poussa plus avant qu'aucun, et, par la vigueur des idées comme par celle du pinceau, il était bien digne de produire un vrai poème didactique dans le grand sens.

Mais la Révolution vint; dix années, fin de l'époque, s'écoulèrent brusquement avec ce qu'elles promettaient, et abîmèrent les projets ou les hommes; les trois *Hermès* manquèrent : la poésie du XVIIIe siècle n'eut pas son Buffon. Delille ne fit que rimer gentiment les *trois Règnes*.

Toutes les notes et tous les papiers d'André Chénier, relatifs à son *Hermès*, sont marqués en marge d'un delta; un chiffre, ou l'une des trois premières lettres de l'alphabet grec indique celui des trois chants auquel se rapporte la note ou le fragment. Le poème devait avoir trois chants, à ce qu'il semble : le premier sur l'origine de la terre, la formation des animaux, de l'homme; le second sur l'homme en particulier, le mécanisme de ses sens et de son intelligence, ses erreurs depuis l'état sauvage jusqu'à la naissance des sociétés, l'origine des religions; le troisième sur la société politique, la constitution de la morale et l'invention des sciences. Le tout devait se clore par

un exposé du système du monde selon la science la plus avancée.

Le troisième chant devait embrasser la politique et la religion utile qui en dépend, la constitution des sociétés, la civilisation enfin, sous l'influence des illustres sages, des Orphée, des Numa, auxquels le poète assimilait Moïse. Les fragments, déjà imprimés, de l'*Hermès*, se rapportent plus particulièrement à ce chant final : aussi je n'ai que peu à en dire.

« Chaque individu dans l'état sauvage, écrit Chénier, est un tout indépendant; dans l'état de la société, il est partie du tout, il vit de la vie commune. Ainsi, dans le Chaos des poètes chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids; mais quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part, et en même temps une partie du grand tout. Chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre. Tous ont leurs lois à part, et toutes ces lois diverses tendent à une loi commune et forment l'univers...

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,
Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,
Ne gardent point eux-même une immobile place :
Chacun avec son monde emporté dans l'espace,
Ils cheminent eux-même : un invisible poids
Les courbe sous le joug d'infatigables lois,
Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,
Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible. »

C'était une bien grande idée à André que de consacrer ainsi ce troisième chant à la description de l'ordre dans la société d'abord, puis à l'exposé de l'ordre dans le

système du monde, qui devenait l'idéal réfléchissant et suprême.

Il établit volontiers ses comparaisons d'un ordre à l'autre.

Le poëte, pour compléter ses tableaux, aurait parlé prophétiquement de la découverte du nouveau monde : « O destins, hâtez-vous d'amener ce grand jour qui... qui... ; mais non, Destins, éloignez ce jour funeste, et, s'il se peut, qu'il n'arrive jamais ! » Et il aurait flétri les horreurs qui suivirent la conquête. Il n'aurait pas moins présagé Gama et triomphé avec lui des périls amoncelés que lui opposa en vain

Des derniers Africains le Cap noir des Tempêtes !

On a l'épilogue de l'*Hermès* presque achevé : toute la pensée philosophique d'André s'y résume et s'y exhale avec ferveur :

O mon fils, mon *Hermès*, ma plus belle espérance,
O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents;
Confident de ma joie et remède à mes peines;
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,
O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins?
Une mère longtemps se cache ses alarmes;
Elle-même à son fils veut attacher ses armes :
Mais quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.
Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère
Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
Tu pouvais sans péril, disciple curieux,

Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive
Donner un libre essor à ta langue naïve.
Plus de père aujourd'hui ! Le mensonge est puissant,
Il règne : dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité sainte il déteste l'approche ;
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche,
Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir,
Tout mensonge qu'il est, ne le fasse pâlir.
Mais la vérité seule est une, est éternelle ;
Le mensonge varie, et l'homme trop fidèle
Change avec lui : pour lui les humains sont constants,
Et roulent de mensonge en mensonge flottants...

Ici, il y a lacune ; le canevas en prose y supplée : « Mais quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faîte, et que plusieurs siècles se seront écoulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs nouvelles...

Le français ne sera dans ce monde nouveau
Qu'une écriture antique et non plus un langage ;
Oh ! si tu vis encore, alors peut-être un sage,
Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,
Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes :
Il verra si du moins tes feuilles innocentes
Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris
Qui vont sur toi, sans doute, éclater dans Paris ;...

alors, peut-être... on verra si..., et si, en écrivant, j'ai connu d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité ! »

Ce vers final, qui est toute la devise, un peu fas-

tueuse, de la philosophie du XVIIIe siècle, exprime aussi l'entière inspiration de l'*Hermès*. En somme, on y découvre André sous un jour assez nouveau, ce me semble, et à un degré de passion philosophique et de prosélytisme sérieux auquel rien n'avait dû faire croire, de sa part, jusqu'ici.

(*Portraits littéraires,* t. I).

MADAME DE STAËL

Mai 1835.

On aime, après les révolutions qui ont changé les sociétés, et sitôt les dernières pentes descendues, à se retourner en arrière, et, aux divers sommets qui s'étagent à l'horizon, à voir s'isoler et se tenir, comme les divinités des lieux, certaines grandes figures. Cette personnification du génie des temps en des individus illustres, bien qu'assurément favorisée par la distance, n'est pourtant pas une pure illusion de perspective : l'éloignement dégage et achève ces points de vue, mais ne les crée pas. Il est des représentants naturels et vrais pour chaque moment social ; mais, d'un peu loin seulement, le nombre diminue, le détail se simplifie, et il ne reste qu'une tête dominante : Corinne, vue d'un peu loin, se détache mieux au cap Misène.

La Révolution française, qui, en aucune de ses crises, n'a manqué de grands hommes, a eu aussi ses femmes héroïques ou brillantes, dont le nom s'approprie au caractère de chacune des phases successives. L'ancienne société, en finissant, a eu ses vierges et

ses captives, qui se sont couronnées d'un vif éclat dans les geôles et sur les échafauds. La bourgeoisie, en surgissant, a produit bien vite ses héroïnes aussi et ses victimes. Plus tard, l'orage à peine s'enfuyant, des groupes célèbres de femmes se sont élancés, qui ont fêté l'époque du retour à la vie sociale, à l'opulence et aux plaisirs. L'Empire a eu également ses distinctions dans ce sexe, alors pourtant de peu d'influence. On retrouve à la Restauration quelque nom de femme supérieure qui la représente dans la meilleur partie de ses mœurs et dans la distinction modérée de ses nuances. Mais ces diverses renommées successives, qui s'attachent à chacune des phases de la Révolution, viennent, en quelque sorte, trouver leur place et se donner rendez-vous en une seule célébrité qui les comprend et les concilie toutes dans leur ensemble, qui participe de ce qu'elles eurent de brillant ou de dévoué, de poli, d'énergique, de sentimental ou de viril, d'imposant, de spirituel et d'inspiré, en relevant de plus, en encadrant tous ces dons par le génie qui les fait valoir et les immortalise. Issue de souche réformatrice par son père, Mme de Staël se rallie par son éducation et sa première jeunesse aux salons de l'ancien monde. Les personnages parmi lesquels elle a grandi, et qui sourirent à son précoce essor, sont tous ceux qui composent le cercle le plus spirituel des dernières années d'autrefois ; lisant vers 1810, au temps de ses plus grandes persécutions, la Correspondance de Mme du Deffand et d'Horace Walpole, elle se retrouvait singulièrement émue au souvenir de ce grand monde, dont elle avait connu beaucoup de personnages et toutes les familles. Si elle s'y fit remarquer dans sa première attitude par

quelque chose de sentimental et d'extrêmement animé, à quoi se prenaient certaines aristocraties envieuses, c'est qu'elle était destinée à porter du mouvement et de l'imprévu partout où elle se serait trouvée. Mais, même en se continuant dans ce cercle pacifique, sa vie en devenait déjà l'un des plus incontestés ornements, et elle allait prolonger, sous une forme moins régulière et plus grandiose, cette galerie des salons illustres de l'ancienne société française. Mme de Staël reproduit donc suffisamment en elle cette manière et ce charme d'autrefois; mais elle ne s'en tient pas à cet héritage, car ce qui la distingue, comme la plupart des génies, et plus éminemment qu'aucun autre, c'est l'universalité d'intelligence, le besoin de renouvellement, la capacité des affections. A côté des succès traditionnels et déjà classiques de Mme du Deffand, de Mme de Beauvau, qu'elle eût continués à sa manière en les rompant avec originalité, elle ne sent pas moins l'énergie récente, le génie plébéien et la virilité des âmes républicaines. Les héroïsmes de Mme Roland et de Charlotte Corday la trouvent prête et sont à l'aise dans son cœur; ses délicatesses pour les autres nobles amitiés n'y perdent rien. Véritable sœur d'André Chénier en instinct de dévouement, elle a un cri d'éloquence pour la reine, comme lui pour Louis XVI; elle viendrait la défendre à la barre, s'il y avait chance de la sauver. Elle subit bientôt, et, dans son livre *de l'Influence des Passions*, elle exprime toute la tristesse du stoïcisme vertueux en ces temps d'oppression où l'on ne peut que mourir. Sous la période directoriale, ses écrits, sa conversation, sans exclure les qualités précédentes, admettent un ton plus sévère; elle soutient la cause de la philosophie, de la perfectibilité,

de la république modérée et libre, tout comme l'aurait pu faire la veuve de Condorcet. C'est alors ou peu après, dans la préface de *la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales*, qu'elle exprimait cette mâle pensée : « Quelques vies de Plutarque, une lettre de Brutus à Cicéron, des paroles de Caton d'Utique dans la langue d'Addison, des réflexions que la haine de la tyrannie inspirait à Tacite,... relèvent l'âme que flétrissaient les événements contemporains. » Et cela ne l'empêche pas au même moment de se rouvrir et de se complaire à toutes les amitiés de l'ancien monde, à mesure qu'elles reparaissent de l'exil. Et, tout à côté, elle apprécie, elle accueille en son cœur la renommée de femme de ce temps la plus en vogue ([1]), la plus ornée et la plus pure ; elle s'en entoure comme d'une guirlande, tandis que les *Lettres de Brutus* restent entr'ouvertes encore, et que M. de Montmorency lui sourit avec piété. Ainsi, tour à tour ou à la fois, le mouvement d'esprit des salons du dix-huitième siècle, la vigueur des espérances nouvelles et des fortes entreprises, la tristesse du patriotisme stoïque, comme le retour aux gracieuses amitiés et l'accès aux modernes élégances se mêlent ou se succèdent en cette âme aussi diverse que véritablement complète. — Et plus tard, à sa rentrée en France après l'Empire, dans les trop courtes années qu'elle vécut, la voilà qui saisit avec la même promptitude le sens des transactions nécessaires, et sa liaison plus fréquente, dans les derniers temps, avec des personnes comme Mme de Duras, achève de placer en son existence toutes les teintes caractéristiques des phases

(1) Mme Récamier.

sociales où elle a passé, depuis le salon à demi philosophique et novateur de sa mère jusqu'au royalisme libéral de la Restauration. A la prendre sous ce point de vue, l'existence de Mme Staël est dans son entier comme un grand empire qu'elle est sans cesse occupée, non moins que cet autre conquérant, son contemporain et son oppresseur, à compléter et à augmenter. Mais ce n'est pas dans un sens matériel qu'elle s'agite ; ce n'est pas une province après une province, un royaume après un autre, que son activité infatigable convoite et entasse : c'est dans l'ordre de l'esprit qu'elle s'épand sans cesse ; c'est la multiplicité des idées élevées, des sentiments profonds, des relations enviables, qu'elle cherche à organiser en elle, autour d'elle. Oui, en ses années de vie entière et puissante, instinctivement et par l'effet d'une sympathie, d'une curiosité impétueuse, elle aspirait , on peut le dire avec éloge, elle aspirait à une vaste cour, à un empire croissant d'intelligence et d'affection, où rien d'important ou de gracieux ne fût omis, où toutes les distinctions de talent, de naissance, de patriotisme, de beauté, eussent leur trône sous ses regards : comme une impératrice de la pensée, elle aimait à enserrer dans ses libres domaines tous les apanages. Quand Bonaparte la frappa, il en voulait confusément à cette rivalité qu'elle affectait sans s'en rendre compte elle-même.

Le caractère dominant de Mme de Staël, l'unité principale de tous les contrastes qu'elle embrassait, l'esprit rapide, pénétrant, qui circulait de l'un à l'autre et soutenait cet assemblage merveilleux, c'était à coup sûr la conversation, la parole improvisée, soudaine, au moment où elle jaillissait toute divine de la source perpétuelle de son âme : c'était là,

à proprement parler, ce qui constituait pour elle la *vie*, mot magique qu'elle a tant employé, et qu'il faut employer si souvent à son exemple en parlant d'elle. Tous les contemporains se montrent unanimes là-dessus. Il en est d'elle comme du grand orateur athénien : quand vous admirez et que vous vous émouvez aux pages spirituelles ou brûlantes, quelqu'un toujours peut dire : Que serait-ce donc si vous l'aviez entendue elle-même ? Les adversaires et les critiques qui se servent volontiers d'une supériorité pour en combattre une autre dans tout grand individu trop complet à leurs yeux, qui prennent acte du talent déjà prouvé contre le talent nouveau auquel il prétend, rendent sur ce point à Mme de Staël un hommage intéressé et quelque peu perfide, égal, quoi qu'il en soit, à celui de ces admirateurs. Fontanes, en 1800, terminait les fameux articles du *Mercure* par ces mots :« En écrivant, elle croyait converser encore. Ceux qui l'écoutent ne cessent de l'applaudir ; je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée... » Longtemps, en effet, les écrits de Mme de Staël se ressentirent des habitudes de sa conversation. En les lisant, si courants et si vifs, on croirait souvent l'entendre. Des négligences seulement, des façons de dire ébauchées, des rapidités permises à la conversation et aperçues à la lecture, avertissent que le mode d'expression a changé et eût demandé plus de recueillement. Mais, quelles qu'aient été chez Mme de Staël la supériorité et la prédominance de sa conversation sur son style écrit, du moins par rapport à ses premiers ouvrages, il n'en est pas d'elle comme des grands orateurs, improvisateurs, les Mirabeau, les Diderot, un peu pareils aux Talma, puissantes renommées qui eurent le sceptre et dont

il reste des témoignages écrits bien inférieurs à leur action et à leur gloire : elle a laissé assez d'œuvres durables pour témoigner dignement d'elle-même, et n'avoir pas besoin devant la postérité d'explications étrangères, ni du cortège des souvenirs contemporains. Peut-être, et M. de Chateaubriand l'a remarqué dans un jugement porté sur elle vers l'époque de sa mort, pour rendre ses ouvrages plus parfaits il eût suffi de de lui ôter un talent, celui de la conversation. Telle que nous la voyons réalisée pourtant, sa part d'écrivain est assez belle. Malgré les défauts de sa manière, a dit M. de Chateaubriand au même endroit, elle ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent point mourir. Ses écrits, en effet, dans l'imperfection même de beaucoup de détails, dans la succession précipitée des aperçus et le délié des mouvements, ne traduisent souvent que mieux sa pensée subtile, son âme respirante et agitée ; et puis, comme art, comme poème, le roman de *Corinne*, à lui seul, présenterait un monument immortel. Artiste à un haut degré par *Corinne*, Mme de Staël demeure éminente en ses autres développements, à titre de politique, de moraliste, de critique et d'écrivain de mémoires.

(*Portraits de femmes*).

CHATEAUBRIAND

Lundi 16 avril 1854.

Chateaubriand, allant au devant des objections personnelles qu'on ne pouvait manquer de lui faire, disait dans la Préface du *Génie du Christianisme* :

Ceux qui combattent le Christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu : il est donc probable que je n'y échapperai pas, moi surtout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en admirant le Christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé *jadis* dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais : mais j'aime mieux me condamner, je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement de quel moyen la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots, où elle vit périr une partie de ses enfants,

expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs (Mme de Farcy) de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé : je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru.

Les *Mémoires d'Outre-tombe* donnent cette lettre écrite par Mme de Farcy à son frère, et par laquelle elle lui annonçait la mort de sa mère. Mais les *Mémoires d'Outre-tombe*, écrits si longtemps après, et sous l'influence de tant de souvenirs contradictoires et entrecroisés, n'ont pas une grande valeur en ce qui est de la vérité réelle et positive. Au moment où le *Génie du Christianisme* parut, Ginguené, qui rendit compte du livre dans *la Décade*, marqua dès le début de ses articles qu'il ne se tenait point pour satisfait de l'explication vague et générale que l'auteur donnait de sa conversion : il semblait même dénoncer quelque inexactitude dans le récit, et, sans trahir le secret de conversations confidentielles qu'il avait eues avec Chateaubriand, il y faisait allusion de manière à inspirer des doutes au lecteur.

Je vais plus loin, et j'avance sans crainte dans cette voie plus qu'il ne l'a fait et que personne encore ne l'a pu faire, certain que je suis de revenir à bien. Un document curieux existe, je l'ai sous les yeux, et j'en puis parler en toute connaissance de cause : il nous livre

l'état vrai, et trop vrai, des opinions, des croyances et de l'âme de Châteaubriand à la date de 1798, quelques mois seulement avant sa conversion et avant la conception première du *Génie du Christianisme.* Ce document, voici en quoi il consiste :

Chateaubriand avait publié à Londres son *Essai sur les Révolutions* en deux volumes qui n'en faisaient qu'un, un énorme in-8° de près de 700 pages; il y avait versé toute son érudition historique juvénile, tous ses rapprochements d'imagination, toutes ses audaces de pensée, ses misanthropies ardentes et ses douleurs rêveuses ; livre rare et fécond, plein de germes, d'incohérences et de beautés, où est déjà recélé tout le Chateaubriand futur, avant l'art, mais non avant le talent. Quand je dis qu'il y avait tout mis et tout versé de lui-même, je me trompe : il y avait des points sur lesquels il s'était montré moins explicite et moins décidé qu'il ne l'était au fond réellement. Aussi, quelques mois après avoir publié cet écrit et quand il comptait en donner une seconde édition, il avait noté de sa main en marge sur un exemplaire diverses modifications à y introduire, et, oubliant bientôt que l'exemplaire était destiné à des imprimeurs, il s'était mis à y ajouter pour lui-même en guise de commentaires ses plus secrètes pensées. Je les lis de sa main, écrites à une date qui, à quelques mois près, ne peut guère être que 1798.

Il n'est pas malaisé d'y surprendre des particularités qui convainquent les *Mémoires d'Outre-tombe* de légère inexactitude. Ainsi, dans ces derniers *Mémoires*, racontant sa présentation à Versailles et sa présence à l'une des chasses royales, Chateaubriand veut que

dans les deux circonstances Louis XVI ne lui ait parlé qu'une seule fois pour lui dire un mot insignifiant : ici, dans une note de l'*Essai,* il remarque que Louis XVI lui a parlé deux fois, et il écrit même de sa main en marge les mots très courts que le roi lui adressa dans les deux occasions ; mais ces mots, dont il ne reste que quelques lettres, ont été arrachés par un ongle irrité. Quelque royaliste fervent, en parcourant le volume, aura été blessé de les voir dans la bouche de Louis XVI soit comme trop insignifiants, soit pour toute autre raison. On n'a pas eu la même susceptibilité pour ce qui touche Dieu et les idées religieuses : sur ces points l'opinion de Chateaubriand à cette date subsiste tout entière, inscrite de sa main en marge, dans des notes aggravantes et corroboratives du texte. Y a-t-il dans le texte, en effet, des mots qui se rapportent à l'exposé de la doctrine des Stoïciens : « Dieu, la Matière, la Fatalité ne font qu'Un, » Chateaubriand écrit en marge : « Voilà mon système, voilà ce que je crois. Oui tout est chance, hasard, fatalité dans ce monde, la réputation, l'honneur, la richesse, la vertu même... » Et cette note, qui peut tenir lieu des trois ou quatre autres qui sont aussi expressives et aussi formelles sur le même sujet, finit en ces mots sinistres : « Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le Dieu d'Épicure ; il est trop grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires, et nous sommes laissés sur ce globe à nous dévorer les uns les autres. »

Ainsi donc voilà où en était Chateaubriand à la veille du moment où il fut vivement frappé et touché, et où il conçut l'idée du *Génie du Christianisme.* Revenant en souvenir sur cette époque de sa vie dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* et sur cette disposition inté-

rieure où il était après la publication de l'*Essai*, il ne s'en rendait plus un compte bien exact quand il disait: « Je m'exagérais ma faute; l'*Essai* n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur. A travers les ténèbres de cet ouvrage se glisse un rayon de la lumière chrétienne qui brilla sur mon berceau. Il ne fallait pas un grand effort pour revenir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du *Génie du Christianisme.* » Sans doute il y avait des contradictions dans l'*Essai*, et ces contradictions pouvaient être une porte entr'ouverte pour que l'auteur remontât par là jusqu'à la lumière, comme cela est arrivé; sans doute il se séparait, jusque dans son incrédulité, des Encyclopédistes et des philosophes proprement dits, jaloux d'établir leur domination sur les esprits, puisqu'il leur disait: « Vous renversez la religion de votre pays, vous plongez le peuple dans l'impiété, et vous ne proposez aucun autre palladium de la morale. Cessez cette cruelle philosophie; ne ravissez point à l'infortuné sa dernière espérance: qu'importe qu'elle soit une illusion, si cette illusion le soulage? etc. » Toutefois, pour montrer à l'auteur qu'il ne s'exagérait pas sa faute en la confessant, comme il fit, dans la première Préface du *Génie du Christianisme*, il eût suffi de lui faire repasser sous les yeux cette *profession de foi* d'incrédulité, écrite et signée par lui en confirmation des pages de l'*Essai*, cette double et triple négation directe de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du Christianisme, toutes apostasies formelles que j'indique bien suffisamment et dont je supprime d'ailleurs les preuves de détail trop choquantes.

Mais il en est sorti, et c'est ce beau côté victorieux que je tiens à mettre pour le moment en pleine lu-

mière. Il y a, au milieu de toutes les exagérations de l'*Essai*, un sentiment touchant qui y règne en effet et qui y circule; Chateaubriand sauvage et fier, mais malheureux, est alors humain, sympathique et fraternel aux infortunés, modeste même; il est ce que le génie et la gloire, en le couronnant, oublieront trop de le laisser depuis. Dans un singulier chapitre expressément dédié *Aux Infortunés*, et qui est placé, on ne sait trop comment, entre celui de *Denys à Corinthe* et celui d'*Agis à Sparte,* il s'adresse à ses compatriotes émigrés et pauvres, à tous ceux qui souffrent comme lui du désaccord entre leurs besoins, leurs habitudes passées et leur condition présente; il leur rappelle la consolation des Livres saints, « vraiment utiles au misérable, parce qu'on y trouve la pitié, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore, qui composent le seul baume des blessures de l'âme. Ce sont, dit-il, les Évangiles. Leur divin auteur ne s'arrête point à prêcher vainement les infortunés, il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie. » Il entre à son tour, par les conseils qu'il donne, dans mille détails familiers, appropriés; il indique les recettes, les palliatifs applicables aux âmes tristes et ulcérées, surtout les jours de fête et quand tout respire la joie alentour. Sous forme indirecte et à la troisième personne, il raconte sa propre vie en Angleterre, sa fuite ces jours-là loin des jardins publics, loin des promenades fréquentées, sa recherche des sentiers solitaires; il nous initie aux plus humbles consolations de sa vie misérable, comme ferait un enfant du peuple, un Werther et un René des faubourgs : « Lorsque la brune commence à confondre les objets, notre infortuné, dit-il, s'aventure

hors de sa retraite, et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire où il puisse errer en liberté. Un jour, il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée; il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités... » Il faut voir, dans le livre même, le détail des ruses innocentes employées pour éluder ou pour tromper la douleur : « Mais le but favori de ses courses sera peut-être un bois de sapins, planté à quelque deux milles de la ville. Là il a trouvé une société paisible qui, comme lui, cherche le silence et l'obscurité : ces sylvains solitaires veulent bien le souffrir dans leur république, à laquelle il paye un léger tribut, tâchant ainsi de reconnaître, autant qu'il est en lui, l'hospitalité qu'on lui a donnée. » Ce sont les lapins sans doute, les hôtes de la garenne, qu'il désigne ainsi sous cette métaphore indécise et assez gracieuse qu'il livre aux commentateurs. Après avoir conseillé surtout l'étude de la botanique, comme propre à calmer l'âme et à lui ouvrir une source d'aimables et faciles jouissances, il montre le promeneur fatigué rentrant plus riche le soir dans sa pauvre chambre : « Oh ! qu'avec délices, après cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable demeure, chargé de la dépouille des champs ! » Puis en marge il ajoute de sa main cette note touchante qui est faite pour racheter bien des incrédulités amères, et dont les premiers mots respirent une naïveté douloureuse : « *C'est ce qui m'est arrivé vingt fois*, mais malheureusement j'avais toujours l'inquiétude du lendemain. Je pourrais encore être heureux et à peu de frais : il ne s'agirait que de trouver quelqu'un qui voulût me prendre

à la campagne ; *je payerais ma pension après la guerre.* Là, je pourrais écrire, herboriser, me promener tout à mon aise. Pourvu que je ne fusse obligé de faire compagnie à personne, etc. ! » — Qui ne se sentirait ému en lisant cette phrase jetée en passant : *Je payerais ma pension après la guerre!* Et encore, le vœu du retour dans la patrie est exprimé sans faste, comme on l'aime chez un naufragé : « Si la paix se fait, j'obtiendrai aisément ma radiation, et je m'en retournerai à Paris où je prendrai un logement au Jardin des Plantes. Je publierai mes *Sauvages*, je reverrai toute ma société. Toute ma société ! combien je trouverai d'absents !... » A cette première époque de Londres et avant la gloire, Chateaubriand avait encore en lui une simplicité et une sensibilité qui le montrent comme l'un de nous tous, comme un homme de la vie commune et naturelle, plus égaré seulement, plus rêveur, plus facile à effaroucher et à rejeter dans les bois.

C'est alors que, par un concours de circonstances qu'il ne nous a expliqué qu'à demi, éclata tout d'un coup en lui une explosion de sentiments dont on a peine à se faire idée. La mort de sa mère, la lettre de sa sœur en furent l'occasion déterminante : il est à croire que les reproches et les plaintes de sa mère mourante portaient moins encore sur des écrits de son fils qu'elle avait peu lus et dont l'écho avait dû parvenir difficilement jusqu'à elle, que sur quelques autres égarements, peut-être sur quelque passion fatale qu'il n'est permis que d'entrevoir. Quoiqu'il en soit, la sincérité de l'émotion dans laquelle Chateaubriand conçut la première idée du *Génie du Christianisme* est démontrée par la lettre suivante écrite à Fontanes, lettre que j'ai trouvée autrefois dans les

papiers de celui-ci ; dont Mme la comtesse Christine de Fontanes, fille du poète, possède l'original; et qui, n'étant destinée qu'à la seule amitié, en dit plus que toutes les phrases écrites ensuite en présence et en vue du public. On me permettra de la donner ici tout entière : c'est un titre essentiel; c'est la seule réponse victorieuse qui se puisse opposer aux notes marginales qu'on invoque, et dont j'ai cité quelques-unes, du fameux exemplaire de l'*Essai*. Confidence intime contre confidence; et, à quelques mois de date, un cœur qui se retourne et qui se réfute éloquemment avec sanglots. Le ton de cette lettre paraîtra certainement étrange, le style est exagéré ; celui qui écrit est encore sous l'empire de l'exaltation, mais le caractère véridique de cette exaltation ne saurait être mis en doute un moment.

Lettre de Chateaubriand à Fontanes.

Ce 25 octobre 1799 (Londres).

Je reçois votre lettre en date du 17 septembre. La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez, les larmes aux yeux, dites-vous. Le Ciel m'est témoin que les miens n'ont jamais manqué d'être pleins d'eau [1], toutes les fois que je parle de vous. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrit davantage, parce que vous êtes selon les choses de mon cœur et selon l'idée que je m'étais faite de l'homme à grandes espérances. Mon cher ami, si vous ne faisiez que des vers comme Racine, si vous n'étiez pas bon par excellence comme vous l'êtes, je vous admirerais, mais vous ne posséderiez pas toutes mes pensées comme aujourd'hui, et mes vœux pour votre bonheur ne seraient pas si

(1) Style de la première manière. S. B.

constamment attachés à mon admiration pour votre beau génie. Au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, à mesure que tous les autres liens se rompent sur la terre. Je viens encore de perdre une sœur [1] que j'aimais tendrement et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie [2]. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures passent si vite et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau. Toutefois Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents, et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui. Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants.

Il faut que je vous parle encore de l'ouvrage auquel vous vous intéressez [3]. Je ne saurais guère vous en donner une idée à cause de l'extrême variété des tons qui le composent ; mais je puis vous assurer que j'y ai mis tout ce que je puis, car j'ai senti vivement l'intérêt du sujet. Je vous ai déjà marqué que vous y trouveriez ce qu'il y a de mieux

(1) Madame de Farcy.

(2) C'est une réfutation directe de la note marginale de l'*Essai* précédemment cité : « Quelquefois je suis tenté de croire à l'immortalité de l'âme, mais ensuite la raison m'empêche de l'admettre, etc., etc. » S. B.

(3) L'ouvrage qu'il avait entrepris sur le *Christianisme*.

dans *les Natchez*. Puisque je vous ai entretenu de morts et de tombeaux au commencement de cette lettre, je vous citerai quelque chose de mon ouvrage à ce sujet. C'est dans la 7e partie où, après avoir passé en revue les tombeaux chez tous les peuples anciens et modernes, j'arrive aux *tombeaux chrétiens ;* je parle de cette fausse sagesse qui fit transporter les cendres de nos pères hors de l'enceinte des villes, sous je ne sais quel prétexte de santé. Je dis : « Un peuple est parvenu au moment de sa dissolution, etc. »

Il cite en cet endroit tout un morceau de son livre :

Dans un autre endroit, continue Chateaubriand, je peins ainsi les Tombeaux de Saint-Denis avant leur destruction : « On frissonne en voyant ces vastes ruines où sont mêlées « également la grandeur et la petitesse, les mémoires « fameuses et les mémoires ignorées, etc. »

Je supprime encore ce second morceau, inséré à la suite du premier, mais je vais donner toute la fin de la lettre avec son détail mélangé , afin que le lecteur en reçoive l'impression entière, telle qu'elle ressort dans son désordre et son abandon :

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'auprès de ces couleurs sombres on trouve de riantes sépultures, telles que nos cimetières de campagne, les tombeaux chez les sauvages de l'Amérique (où se trouve le *tombeau dans l'arbre*, etc.). Je vous avais mal cité le titre de l'ouvrage, le voici : *Des Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne, et de sa Supériorité sur tous les autres Cultes de la terre.* Il formera deux volumes in-8o, 350 pages chacun.

Mais, mon cher ami, ce n'est pas de moi, c'est de vous que je devrais vous entretenir. Travaillez-vous à la G. S. (1)? Vous parlez de talents; que sont les nôtres auprès de ceux que vous possédez ! Comment persécute-t-on un homme

(1) *La Grèce sauvée*, poème de Fontanes.

tel que vous ! Les misérables ! Mais enfin ils ont bien renié le Dieu qui a fait le ciel et la terre, pourquoi ne renieraient-ils pas les hommes en qui ils voient reluire, comme en vous, les plus beaux attributs de cet Être puissant ! etc.

Maintenant nous sommes tranquilles, ce me semble. L'auteur du *Génie du Christianisme* nous a dit vrai, suffisamment vrai dans sa Préface, et ce livre a été entrepris en effet et en partie exécuté sous le genre d'inspiration qu'il exprime et qu'il tend à consacrer. C'est là ce qu'il importait de constater avant tout. Il est trop certain que, dans une nature mobile comme celle de Chateaubriand, cette inspiration première n'a point persisté autant qu'il l'aurait fallu pour l'entière efficacité de sa mission et même pour l'entière convenance de son rôle. Il est le premier à nous l'avouer, et il y aurait mauvaise grâce à le trop presser là-dessus : « Quand les semences de la religion, dit-il en un endroit de ses Mémoires, germèrent pour la première fois dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eût pitié, il lui rendit ses tièdes rosées ; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. » Otez les images, allez au fond, et vous obtenez l'entier aveu. Que nous faut-il de plus?

Dans un Cours que je faisais à Liège il y a six ans et dont M. de Chateaubriand et ses amis formaient le sujet principal, je disais quelques-unes de ces choses ; sur ce point en particulier qui tient à la production

du *Génie du Christianisme*, je concluais en des termes qui ont encore leur application et que je ne pourrais qu'affaiblir en essayant de les varier :

« Je ne crois pas me tromper, disais-je à mes au-« diteurs, en assurant que nous avons eu une satisfac-« tion véritable à lire cette lettre de Chateaubriand à « Fontanes, qui nous l'a montré sous l'empire d'une « haute exaltation sensible et religieuse, au moment « où il concevait le *Génie du Christianisme.* En y réflé-« chissant, il était impossible qu'il n'en eût pas été « ainsi. Une part de factice peut se mêler bientôt et « s'introduire dans l'exécution des longues œuvres, « cela se voit trop souvent ; mais si elles sont élevées « et si elles ont été puissamment émouvantes, il faut « que l'inspiration première du moins ait été vive, et « qu'il y ait eu un foyer. Le talent porté à ce degré a « aussi sa religion, et qui ne saurait tromper.

« Ainsi, quoi que vous entendiez dire, quoi qu'il « puisse tôt ou tard se révéler des variations, des « contradictions subséquentes ou antérieures, de M. de « Chateaubriand, un point nous est fermement acquis : « jeune, exilé, malheureux, vers le temps où il écri-« vait ces pages pleines d'émotion et de tendresse « adressées *Aux Infortunés*, — sous le double coup de « la mort de sa mère et de celle de sa sœur, — les « souvenirs de son enfance pieuse le ressaisirent ; « son cœur de Breton fidèle tressaillit et se réveilla ; « il se repentit, il s'agenouilla, il pria avec larmes ; « — la lettre à Fontanes, expression et témoignage « de cet état d'exaltation et de crise mystique, est « écrite de la même plume, et, si je puis dire, de la « même encre que l'ouvrage religieux qu'il composait « à ce moment et dont il transcrivait pour son ami

« quelques pages. Les taches de goût même et les « exagérations de style que nous avons pu y remar- « quer sont des garants de plus, des témoins de l'en- « tière sincérité. »

C'est une grande gloire pour un écrivain que, cinquante-deux ans après la publication d'un de ses ouvrages, il soit possible d'en parler ainsi, dans le même journal qui l'avait annoncé le premier jour, et que, loin de sembler un hors-d'œuvre, cette attention ramenée de si loin puisse paraître encore un à-propos. Pour moi, je m'estime heureux d'avoir pu (à deux ans près de retard) célébrer à ma manière ce que j'appelle le Jubilé du *Génie du Christianisme*.

(*Causeries du Lundi*, t. X)

CHATEAUBRIAND

HOMME D'ÉTAT ET POLITIQUE

Lundi 30 septembre 1850.

M. de Chateaubriand commença sa carrière politique avec la Restauration en 1814; il avait quarante-cinq ans, il avait publié tous ses grands ouvrages littéraires, et il se sentait dans un certain embarras pour appliquer désormais ses hautes et vives facultés. L'Empire, contre qui il s'était mis en lutte, l'étouffait : quand le colosse parut chanceler, Chateaubriand tressaillit; quand tout croula, il poussa un cri, un cri de joie sauvage. Dès le premier jour, il fut dans l'arène, et on peut dire, en lui empruntant une de ses images, qu'il entra dans la Restauration en rugissant. « *J'avais rugi,* dit-il après sa chute de 1824, *en me retirant des affaires.* » Il aurait pu dire de même : « J'avais rugi en y entrant. »

Quelle était donc cette nature impétueuse et passionnée qui a pris et quitté si vivement les choses de ce monde, tout en s'en proclamant si désabusé?

M. de Chateaubriand, au milieu des songes et des fantômes de son imagination, a toujours eu le goût des études sérieuses. Son premier écrit, son *Essai*

sur les Révolutions, atteste l'étendue et la diversité de ses lectures, et un penchant marqué aux considérations politiques dans les intervalles de la rêverie. A cette première époque de sa vie, le jeune écrivain, bien qu'émigré, n'avait épousé de cœur aucune cause politique ; on se rappelle son mot sur Chamfort : « Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes, eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. » Un tel mot donne la mesure des convictions de M. de Chateaubriand au moment où il l'écrivait. Il ne faut jamais oublier, en le jugeant plus tard, cette indifférence fondamentale sur laquelle germèrent, depuis, toutes les passions, toutes les espérances et les irritations politiques, et les plus magnifiques phrases qu'ait jamais produites talent d'écrivain. Mais ce fond d'indifférence subsista toujours, et il se retrouve subitement chez lui aux instants où l'on s'y attend le moins.

Le chant XXIV[e] des *Martyrs* débute par une admirable invocation et de nobles adieux adressés à la Muse : « C'en est fait, ô Muse ! encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels ! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. » Cette jeunesse, qui s'enfuyait en effet, bien qu'elle dût avoir encore tant de retours, laissait M. de Chateaubriand au milieu de la vie avec un talent puissant, une ardeur dévorante, une ambition qui ne savait où chercher son objet. Il a exprimé en maint endroit ce sentiment impatient et si naturel aux fortes natures, qui leur fait désirer un vaste champ d'activité. Dans ce Discours de réception à l'Académie qui ne put être prononcé, il disait dès l'abord énergiquement :

Il y a des personnes qui voudraient faire de la littérature une chose abstraite, et l'isoler au milieu des affaires humaines... Quoi ! après une révolution qui nous a fait parcourir en quelques années les événements de plusieurs siècles, on interdira à l'écrivain toute considération morale élevée! on lui défendra d'examiner le côté sérieux des objets ! il passera une vie frivole à s'occuper de chicanes grammaticales, de règles de goût, de petites sentences littéraires ! il vieillira enchaîné dans les langes de son berceau ! il ne montrera point sur la fin de ses jours un front sillonné par les longs travaux, les graves pensées, et souvent par ces mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme! Quels soins importants auront donc blanchi ses cheveux? les misérables peines de l'amour-propre et les jeux puérils de l'esprit.

Plus tard il reproduira admirablement cette même pensée dans le dernier chapitre de sa *Monarchie selon la Charte :* il se demande ce que devenaient en France autrefois les hommes qui avaient passé la jeunesse et qui avaient atteint la saison des fruits, et, les montrant privés des nobles emplois de la vie publique, oisifs par état, vieillissant dans les garnisons, dans les antichambres, dans les salons, dans le coin d'un vieux château, n'ayant pour toute occupation que l'historiette de la ville, la séance académique, le succès de la pièce nouvelle, et, pour les grands jours, la chute d'un ministre :

Tout cela, s'écriait-il, était bien peu digne d'un homme! N'était-il pas assez dur de ne servir à rien dans l'âge où l'on est propre à tout? Aujourd'hui les mâles occupations qui remplissaient l'existence d'un Romain, et qui rendent la carrière d'un Anglais si belle, s'offriront à nous de toutes parts. Nous ne perdrons plus le milieu et la fin de notre vie; nous serons des hommes quand nous aurons cessé d'être jeunes gens. Nous nous consolerons

de n'avoir plus les illusions du premier âge, en cherchant à devenir citoyens illustres : on n'a rien à craindre du temps, quand on peut être rajeuni par la gloire.

Une idée se dessine déjà : M. de Chateaubriand, en poète qu'il est, regrette la jeunesse, et il la veut remplacer du moins par quelque chose de grand, de sérieux, d'occupé, et qui en vaille la peine ; il veut de l'éclat et de la gloire pour *se rajeunir*. Dans ses mémoires, le chapitre par lequel il entame sa vie politique et qu'il intitule *De Bonaparte,* débute également par une page qui va rejoindre la dernière invocation de ce poème des *Martyrs:* « La jeunesse est une chose charmante ; elle part au commencement de la vie, couronnée de fleurs, comme la flotte athénienne pour aller conquérir la Sicile... » Et le poète conclut que quand la jeunesse est passée avec ses désirs et ses songes, il faut bien, en désespoir de cause, se rabattre à la terre et en venir à la triste réalité. Que faire alors ? On fait de la politique, faute de mieux ; la politique, pour ces grands poètes, n'est donc qu'un pis-aller, ils s'y rabattent quand les ailes leur manquent. Cette idée de M. de Chateaubriand est exactement celle de M. de Lamartine.

Il reste à savoir si, quand on ressent si vivement le regret idéal du passé et de la jeunesse, on n'en a pas des retours, des *revenez-y* plus vifs qu'il ne faudrait et qui dérangent à tout moment l'exacte prudence et l'attention qu'exigerait le maniement des grands intérêts humains. Il est fort à craindre en effet que quand on aborde la politique à ce point de vue, dans ces dispositions d'un génie désœuvré qui veut faire absolument quelque chose et se désennuyer en

s'illustrant, on y cherche avant tout des émotions et des rôles.

M. de Chateaubriand fit véritablement explosion en politique au mois d'avril 1814, par sa fameuse brochure : *De Buonaparte et des Bourbons.* Il entra dans cette carrière nouvelle l'épée à la main comme un vainqueur forcené, et du premier jour il embrassa la Restauration, de toute sa haine contre le régime qui tombait. Ici commence pour M. de Chateaubriand une période de sa vie politique qu'on ne parviendra jamais à mettre en accord avec la seconde partie. Cette vie politique, depuis 1814, peut se diviser en trois temps : 1° du 30 mars 1814 au 6 juin 1824, la période royaliste pure ; 2° du 6 juin 1824, jour de son renvoi de ministère jusqu'à la chute de la Restauration, la période libérale en contradiction ouverte avec la première ; 3° la période de royalisme et de républicanisme après Juillet 1830, quand Chateaubriand dit à la duchesse de Berry pour l'acquit de sa conscience : *Votre fils est mon roi,* et qu'il donne en même temps une main à Carrel, une autre à Béranger, et prend à l'avance ses précautions avec la république future. Les Mémoires, écrits dans cette dernière période, en expriment toutes les contradictions, et contiennent tous les aveux qu'il suffit de rapprocher.

Pour avoir la clef de ces contradictions et s'expliquer tout l'homme, on n'a d'ailleurs qu'à recourir à cette nature poétique et *littéraire*, qui est essentielle et fondamentale en M. de Chateaubriand : c'est de ce dernier côté seulement qu'on trouvera l'explication. Quiconque le voudrait prendre purement et simplement comme un homme politique, et prétendrait découvrir par des raisons de cet ordre les motifs

fondés de ses variations et de ses disparates, n'en viendrait jamais à bout.

D'admirables pages, d'une éclatante polémique, quelques-unes même qui sont pleines de vérité, si on les détache de ce qui les précède et de ce qui les inspire, ne sauraient dissimuler l'ensemble des résultats. Après avoir, dans la première moitié de sa vie politique, poussé la Restauration dans le sens de l'ultra-royalisme, M. de Chateaubriand, dans la seconde moitié, l'a attaquée par une brusque *volte-face* avec toutes les forces du libéralisme, groupées autour de lui ; et, dans ce duel où un même homme a fait un double rôle, elle a fini par se briser. Elle se fût brisée sans lui très probablement, mais plus que personne il peut se vanter d'y avoir mis la main.

Et il s'en vante en effet. Que lui importe ? il a eu sa part, ce qu'il voulait avant tout, les plus beaux rôles, et le plaisir d'en faire fi, et de dire qu'il en aurait eu un bien plus beau encore si l'on avait voulu. Il a été à la tête de toutes les grandes questions monarchiques ou populaires de son temps ; il les a menées comme on mène volontiers les choses en ce pays de France, c'est-à-dire à côté du port et tout autrement qu'à bonne fin. Mais, encore un coup, qu'est-ce que cela lui fait ? Il s'est entendu applaudir, chaque matin, des deux côtés ; il a eu les fanfares des deux camps.

Lundi 18 mars 1850.

Voici encore un jugement qui n'est pas de moi, mais que je dérobe à l'un des maîtres d'aujourd'hui :

Je lis les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et je m'impatiente de tant de grandes poses et de draperies. C'est un ouvrage

sans moralité. Je ne veux pas dire par là qu'il soit immoral, mais je n'y trouve pas cette bonne grosse moralité qu'on aime à lire même au bout d'une fable ou d'un conte de fées. Jusqu'à présent cela ne prouve rien et ne veut rien prouver. L'âme y manque, et moi qui ai tant aimé l'auteur, je me désole de ne pouvoir aimer l'homme. Je ne le connais pas, je ne le devine pas en le lisant, et pourtant il ne se fait pas faute de s'exhiber; mais c'est toujours sous un costume qui n'est point fait pour lui. Quand il est modeste, c'est de manière à vous faire croire qu'il est orgueilleux, et ainsi de tout. On ne sait pas s'il a jamais aimé quelque chose ou quelqu'un, tant son âme se fait vide avec affectation! Cette préoccupation de montrer le contraste de sa misère et de son opulence, de son obscurité et de sa célébrité, me paraît d'une profondeur puérile, presque bête; le mot est lâché. Je lui pardonne d'être injuste, furieux, absurde en parlant de la Révolution, qu'il ne devait pas comprendre dans son ensemble, et dont le détail même n'était pas sous ses yeux. Je lui pardonne d'autant plus que, quand il épanche sa bile, au moins je retrouve sa physionomie de gentilhomme breton, et je sens en lui quelque chose de vivant; mais le reste du temps, c'est un fantôme; et un fantôme en dix volumes, j'ai peur que ce soit un peu long. Et pourtant, malgré l'affectation générale du style, qui répond à celle du caractère, malgré une recherche de fausse simplicité, malgré l'abus du néologisme, malgré tout ce qui me déplaît dans cette œuvre, je retrouve à chaque instant des beautés de forme grandes, simples, fraîches, de certaines pages qui sont du plus grand maître de ce siècle, et qu'aucun de nous, freluquets formés à son école, ne pourrions jamais écrire en faisant de notre mieux.

Notez encore une fois que l'écrivain dont on vient de lire le jugement est un des plus puissants en talent et des plus célèbres de nos jours (1). Par la nature des défauts qu'il démêle si bien dans les *Mé-*

(1) C'est tout simplement George Sand dans une lettre familière. S. B.

moires et par les beautés de premier ordre qu'il y relève aussi, il me paraît résumer toute la vérité sur l'ensemble.

M. de Chateaubriand est le premier écrivain d'imagination qui ouvre le XIXe siècle; à ce titre, il reste jusqu'ici le plus original de tous ceux qui ont suivi, et, je le crois, le plus grand. C'est de lui que viennent comme de leur source les beautés et les défauts que nous retrouvons partout autour de nous, et chez ceux même que nous admirons le plus; il a ouvert la double porte par où sont entrés en foule les bons et les mauvais songes.

(*Causeries du Lundi,* t. I.)

ÉTIENNE DE LA BOËTIE

L'AMI DE MONTAIGNE

La Boëtie a été la passion de Montaigne; il lui a inspiré son plus beau chapitre, ou du moins son plus touchant; leurs deux noms sont à jamais inséparables, et sitôt qu'on parle d'amitié, on les rencontre des premiers, on les cite inévitablement, de même que lorsqu'on parle de l'amour d'une mère pour sa fille, on nomme madame de Sévigné. La Boëtie mérite donc l'intérêt non-seulement des érudits, mais de tous ceux qui s'occupent des Lettres au point de vue de la morale et des sentiments les plus chers à l'homme.

Étienne de la Boëtie [1], né à Sarlat en Périgord le 1er novembre 1530, était de deux ans l'aîné de Montaigne. Il fit ses études au collège de Bordeaux et montra une précocité surprenante. Le traité de *la Servitude volontaire*, qui, bien lu, n'est à vrai dire qu'une déclamation classique et un chef-d'œuvre de seconde année de rhétorique, mais qui annonce bien de la fermeté de pensée et du talent d'écrire, fut com-

[1] On prononce assez ordinairement La *Boëcie* : autrefois et dans le pays on prononçait *t*, comme dans *amitié*.

posé par lui, à seize ans, disent les uns; à dix-huit ans, disent les autres. Comme toute la jeunesse de son temps, et l'un des premiers, il prit feu au signal poétique donné par Du Bellay et par Ronsard, et il fit des sonnets dans leur genre. On a de lui également des vers latins, qui sont infiniment préférables. Il traduisit aussi en français un traité de Xénophon et un autre de Plutarque. Pourvu d'une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux à l'âge de vingt-trois ans (1553), il s'y trouva, quatre ans après environ, le collègue de Montaigne (1557), et tous deux à l'instant se lièrent. Cette intimité occupa les cinq ou six dernières années de la vie de La Boëtie, car il mourut le 18 août 1563, d'une maladie contractée dans une tournée qu'il avait faite pour le service de sa charge : il n'avait pas accompli sa trente-troisième année [1].

Montaigne, dans une lettre à son père, a raconté en détail les principales circonstances de cette mort à la fois stoïque et chrétienne : surtout il nous a tracé, dans son chapitre sur l'*amitié,* un admirable portrait de sa liaison avec celui qu'il appelait presque dès le premier jour du nom de *frère.* Ce qui nous frappe dans tous les endroits où Montaigne parle de La Boëtie, ce n'est pas seulement l'affection, c'est le respect et

[1] Cette biographie de La Boëtie est devenue incomplète, il faudrait maintenant consulter le *Discours sur la Renaissance des Lettres à Bordeaux au seizième siècle*, de M. Reinhold Dezeimeris, et aussi son opuscule intitulé : *Remarques et Corrections d'Étienne de La Boetie sur le traité de Plutarque*, etc. (1867). M. Dezeimeris a retrouvé là un La Boëtie primitif, antérieur, philologue et tout à fait neuf, un La Boëtie admiré de Scaliger avant de l'être de Montaigne. — Ces humbles travaux d'histoire littéraire seraient sans cesse à retoucher et à remettre au courant : la vie n'y suffit pas.

l'admiration, sentiments que Montaigne, en général, ne prodiguait pas, mais qu'il pousse jusqu'à l'apparence de l'illusion lorsqu'il parle de son ami. Ainsi, il proclame hardiment cet homme de mérite mort à trente-deux ans, et qui n'avait été promu qu'à des charges locales et aux *dignités de son quartier,* il le proclame *le plus grand homme*, à son avis, de tout le siècle : il a connu, dit-il, bien des hommes qui ont de belles parties diverses, l'un l'esprit, l'autre le cœur, tel la conscience, tel autre la parole, celui-ci une science, celui-là une autre ; « mais de grand homme en général et ayant tant de belles pièces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doive admirer ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul (1) ; et le plus grand que j'ai connu au vif, je dis des parties naturelles de l'âme, et le mieux né, c'était Étienne de La Boëtie. C'était vraiment une âme pleine et qui montrait un beau visage à tous sens, une âme à la vieille marque, et qui eût produit de grands effets si sa fortune l'eût voulu... » En dédiant les vers latins de La Boëtie au chancelier de l'Hôpital, Montaigne développe cette même idée : il se console, dit-il, de voir tant de hasard présider au choix des hommes qui gouvernent les autres, et, là même où la chose publique est le mieux réglée, le discernement faire faute trop souvent sur ce point, en considérant qu'Étienne de La Boëtie, « l'un des plus propres et nécessaires hommes aux premières charges de France, avait tout

(1) Des hommes bien distingués en ont jugé pareillement de nos jours : « Notre époque manque de grands hommes, » a dit M. de Rémusat. « Je ne vois nulle part le grand homme, » a dit Tocqueville.

du long de sa vie croupi méprisé ès cendres de son foyer domestique. » Cet exemple paraît à Montaigne devoir consoler de tout mécompte d'ambition si on en avait ; mais on ne voit point que La Boëtie ait nulle part exprimé un regret pareil en ce qui le concernait. Lorsqu'on lit les réflexions et fragments de cet autre généreux écrivain enlevé comme lui dès le début, de Vauvenargues, et qu'on en pénètre l'esprit, l'inspiration secrète, on voit certes un homme de pensée, mais on reconnaît encore plus un homme de caractère et d'action qui a manqué sa destinée et qui en souffre. Vauvenargues, ou *l'homme d'action mutilé et étouffé*, ce point de vue serait à développer et, je crois, ne serait qu'exact. Dans ce qu'on a de La Boëtie, il ne s'aperçoit rien de semblable. Magistrat, époux, n'étaient les malheurs de la patrie, il paraît satisfait de son sort. Il faut s'adresser à Montaigne pour entendre une plainte, pour apprendre que son ami était si loin d'être à la place où l'appelait son mérite, et pour être informé de cette supériorité en tout point qu'il était fier de lui décerner.

Parler de La Boëtie et de Montaigne, c'est nécessairement parler de l'amitié. Il en est de plus d'une sorte dont aucune, si elle est sincère, n'est à dédaigner. Celle qui les unissait a ce caractère propre et singulier, d'être le type de l'*amitié-passion;* elle naquit en eux avec la rapidité et l'imprévu de l'amour : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, dit Montaigne, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : *Parce que c'était lui ; parce que c'était moi.* Nous nous cherchions avant que de nous être vus..., je crois par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms ; et à notre première ren-

contre qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. » Cet attrait intérieur qui les porta ainsi tout d'abord à une mutuelle rencontre était bien celui d'esprit à esprit, d'âme à âme. Étienne de La Boëtie n'avait rien d'ailleurs, à ce qu'il semble, de particulièrement attrayant, et son premier aspect, si l'on en juge par une parole de Montaigne, offrait plutôt quelque *mésavenance* et quelque rudesse ; mais la franchise et une *brave démarche* se faisaient sentir dans toute sa personne.

Cette amitié-passion n'a pas été connue de beaucoup de ceux même qui ont le mieux parlé de l'amitié. La Bruyère, qui a dit ce beau mot : « Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres, » ne paraît pas admettre cette formation prompte et soudaine du même sentiment : « L'amour, dit-il, naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main ! » La Fontaine, au contraire, semble avoir conçu l'amitié aussi vive que l'amour, et il les a quelquefois mêlés par une sorte de confusion charmante. Dans ses *Deux Pigeons,* sont-ce d'abord deux époux, sont-ce deux frères? on ne sait pas bien; ce pourrait être deux amis : il se trouve à la fin que le poète a songé à des

amants. Dans ses *Deux Amis* du Monomotapa, les craintes de l'ami qui se lève la nuit à cause d'un songe et qui court sur l'heure réveiller son autre lui-même, sont un trait de l'amitié-passion :

> Un songe, un rien, tout lui fait peur
> Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Dans l'amitié raisonnable la plus délicate, on se contenterait, après un mauvais rêve, d'envoyer de grand matin savoir des nouvelles de son ami. Sénèque, dans sa lettre 9e à Lucilius, a dit : « Sans doute l'amour ressemble à l'amitié, il en est pour ainsi dire la folie. » Ici, dans le cas des amis de La Fontaine, l'amitié aussi a sa douce folie et son délire. C'est en songeant à l'amitié-passion que Montesquieu a pu dire : « Je suis amoureux de l'amitié. »

Le plus ordinairement l'amitié a une teinte plus douce, plus apaisée, que celle qui marque la passion de Montaigne et de La Boëtie. Lorsqu'ils se rencontrèrent, leurs deux âmes étaient à la fois déjà faites et encore jeunes : elles sentirent à l'instant leur pareille et s'y portèrent avec une énergie adulte qu'elles n'avaient encore nulle part employée. Il s'aimèrent de toutes les facultés puissantes qui étaient en eux et qui avaient vainement cherché matière et issue jusque-là. Il est permis de penser que plus tard leur liaison, en se formant toujours, n'eût point eu cet ardent et absolu caractère; on ne se fond ainsi sous la même écorce que dans la jeunesse. Un homme qui est plus qu'on ne croit de la trempe de Montaigne, Saint-Évremond, trouva également dans sa vie un ami parfait, M. d'Aubigny; mais Saint-Évremond alors n'était déjà plus depuis longtemps à cet âge où on

lutte pour les hautes aspirations premières et pour l'idéal : il se contenta de chercher la sûreté, la douceur du commerce, le charme infini des entretiens ; et, quand il perdit M. d'Aubigny, il le pleura comme l'ami qui faisait sa joie, et dans la conversation duquel il trouvait un agrément universel.

En lisant cet admirable chapitre de Montaigne sur l'amitié, je le trouve incomplet sur un point : il semble exclure les femmes de ce sentiment excellent ; il ne les estime point d'assez forte complexion d'esprit pour suffire à cette communication et consultation perpétuelle sur tout sujet : « Ni leur âme, dit-il, ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable.» Et il revient au commun consentement des anciennes écoles par lequel, en fait d'amitié parfaite, ce sexe était rejeté. Et pourquoi donc cette fois, ô Montaigne, aller vous en rapporter à l'autorité et aux écoles ? Il est vrai que c'est surtout depuis l'établissement de ce qu'on appelle la société polie que les exemples d'amitié où interviennent les femmes sont plus en vue. Quoi qu'on ait dit, elles connaissent entre elles la parfaite amitié ; et, pour m'en tenir aux témoignages que la littérature me prête, qu'on veuille relire à la fin des Mémoires d'une des femmes les plus spirituelles, madame de Staal-Delaunay, ce qu'elle dit de sa dernière et intime amie madame de Bussy, et de sa douleur pénétrée, de son accablement après l'avoir perdue. Ce portrait qui commence ainsi : « Je n'ai connu aucune femme aussi parfaitement raisonnable, et dont la raison eût aussi peu d'âpreté... ; » est à mettre pour l'expression du sentiment et la tendresse du regret à côté de celui de M. d'Aubigny par Saint-Évremond ; et tous deux

supportent le voisinage de celui de La Boëtie par Montaigne.

Mais il y a mieux, il y a cette sorte d'amitié dont La Bruyère a parlé quand il a dit : « L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part. » Madame de Lambert, qui semble nier que l'amitié entre deux femmes soit possible, admet cet autre sentiment mixte entre deux personnes du sexe et le décrit d'une manière pleine de vérité ; c'est qu'elle l'avait éprouvé pour M. de Sacy, l'auteur du *Traité de l'Amitié*. Il arrive d'ordinaire, dans les réflexions de moraliste sur les sentiments, qu'on ne fait ainsi que généraliser ses impressions secrètes et l'histoire de son propre cœur. Madame de Lambert estime que ce sentiment, qui n'est souvent qu'un essai et un doux refus d'amour se terminant en amitié, quand il a lieu entre personnes vertueuses et dignes de le partager, est de toutes les sortes d'affections celle qui a le plus de charme : « Il est sûr que de toutes les unions, dit-elle, c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe ; de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie et la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. » Elle en réserve la perfection et l'exquise délicatesse pour les femmes qui ont su rester fidèles aux vertus de leur sexe, et pour les hommes qui savent le leur pardonner, mais qui, près d'elles et

avec les années, y retrouvent leur compte : « Quand elles n'ont point usé leur cœur par les passions, leur amitié est tendre et touchante ; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. »

J'insiste sur cette espèce et cette qualité d'amitié que Montaigne a oubliée et qu'il semble avoir regardée d'avance comme impossible ; elle est le produit d'une culture sociale très-perfectionnée. L'avantage de ces sortes de liaisons, c'est de pouvoir commencer bien plus tard que les amitiés d'hommes, lesquelles, pour être tout à fait vives et profondes, ont besoin de s'être nouées dans la jeunesse. Ici, c'est le contraire ; c'est sur le déclin, c'est quand les orages de la jeunesse ne nous troublent plus et sont déjà loin, que ces attachements sensibles et permis ont plus de chance pour prendre sans péril et pour durer. Les amitiés d'hommes, pour porter tout leur fruit, doivent être comme des greffes de printemps : ici, on recueille encore les plus doux fruits, même lorsque l'on n'arrive que dans l'extrême automne.

Parmi les exemples, que j'emprunte toujours de préférence à la littérature la plus connue de nous et à notre portée, je citerai l'affection de M. Joubert pour madame de Beaumont, affection qui est consacrée par des lettres touchantes (1). On sait la longue liaison devenue presque classique de M. de La Rochefoucauld et de madame de La Fayette. M. de la Rochefoucauld, qui a écrit quelques paroles injustes et vraiment affreuses sur l'amitié des hommes (« Dans l'adver-

(1) Voir au tome II des *Pensées* de M. Joubert (1850) la correspondance, et notamment pages 309, 317, 326.

sité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas »), était particulièrement et peut-être uniquement sensible à cette amitié des femmes : car il est à observer que les hommes qui se sont accoutumés à cette liaison délicate avec des personnes du sexe se passent plus aisément de l'autre espèce d'amitié. Mais je ne sais personne qui en ait mieux parlé dans la pure nuance et la juste mesure qu'un auteur du commencement de ce siècle, que je cite quelquefois, et à qui la France doit un souvenir, puisqu'il est du petit nombre des étrangers aimables qui ont le mieux écrit en français :

« Malgré les treize lustres qui pèsent sur ma tête, écrivait M. Meister, je ne craindrai point d'avouer encore qu'il n'est point d'amitié dans le monde sur la constance de laquelle je compterais plus volontiers que celle d'une femme intéressante par son esprit et par son caractère, surtout si ce dernier sentiment se trouve enté sur un autre qu'il remplace, qu'il supplée, dont il a reçu la première sève, dont il conserve encore plus ou moins le charme et les illusions.

« Entre hommes et femmes, il y a moins de grandes et moins de petites rivalités qu'entre des personnes du même sexe : il y a, par conséquent, beaucoup moins d'occasions de se heurter et de se blesser. L'habitude des soins, des égards, des ménagements réciproques est plus facile, plus naturelle : on croirait se manquer à soi-même si l'on était capable de s'en dispenser dans les moments même d'abandon, d'humeur, de refroidissement. Tout ce qu'on fait l'un pour l'autre porte plus constamment le caractère d'une heureuse inspiration, d'un mouvement involontaire, indépendant de toute espèce de calcul ou de réflexion. Vis-à-vis de l'homme qu'on chérit le plus, on ne renonce jamais à sa volonté : vis-à-vis d'une femme, il est souvent permis, il est souvent si doux de n'en point avoir! »

Je n'ai voulu qu'indiquer le seul coin par où l'admirable chapitre des *Essais* laisse à désirer et à redire. Montaigne n'aurait-il pas trouvé ces sortes de liaisons qu'on vient de définir, trop molles pour lui et trop délicates? Je le croirais volontiers. Ce qu'on peut affirmer, c'est que, s'il les avait connues, il y a dans ses *Essais* toute une partie qui déplaît, qui rebute, et qu'il se serait interdite. Mais acceptons-le dans la noble et virile amitié qu'il nous a peinte, embrassons-le sans réserve tel que nous l'avons. Quand ils se rencontrérent La Boëtie et lui au début de la vie publique, ils étaient encore sous le vestibule de l'antiquité et comme sous le Portique. L'immortel honneur de La Boëtie est de nous représenter Montaigne en cette époque de stoïcisme moral et *avant le scepticisme*, Montaigne enthousiaste du bien; et toutes les fois qu'il lui arrivera plus tard de ressonger à son ami et d'en parler, Montaigne redeviendra ce qu'il était en ces années où il le connut et où ils s'unirent. L'image de la Boëtie demeura jusqu'à la fin de sa vie et s'y maintint debout comme la colonne isolée d'un temple, — d'un temple resté inachevé et qui n'a jamais été construit. Toutes les fois, du moins, qu'on parlera des nobles vies interrompues au sommet de la jeunesse et à la fleur de la maturité, de ces hommes supérieurs morts jeunes et déjà formés tout entiers, grâce au généreux témoignage de Montaigne, le nom de son ami se présentera, et au-dessous de Pascal, sur un marbre à part, on inscrira Vauvenargues et La Boëtie.

(*Causeries du Lundi*, t. IX).

ANDRÉ CHÉNIER

HOMME POLITIQUE

En parlant l'autre jour de Montaigne, et en le présentant au milieu des dissensions civiles avec toute sa philosophie, tout son bon sens et toute sa grâce, je n'ai pas prétendu offrir un modèle, mais seulement un portrait. Aujourd'hui, c'est un autre portrait que je voudrais montrer en regard, et d'une nature toute différente, d'un caractère non moins enviable et cher aux gens de bien. André Chénier va nous personnifier en lui une autre manière d'être et de se comporter en temps de révolution, une manière de sentir plus active, plus passionnée, plus dévouée et plus prodigue d'elle-même, une manière moins philosophique sans doute, mais plus héroïque. Supposez non plus du tout un Montaigne, mais un Étienne de La Boëtie vivant en 89 et en 93, ou encore un Vauvenargues de cette double date, et vous aurez André Chénier. Par nature, par instinct et par vocation, il n'était nullement un homme politique : il aimait avant tout la retraite, l'étude, la méditation, une société d'amis intimes, une tendre et amoureuse rêverie, ses mâles

pensées elle-mêmes se tournaient volontiers en considérations solitaires, et s'enfermaient, pour mûrir, en de lents écrits. Que si quelque événement public venait à éclater et à faire vibrer les âmes, il y prenait part avec ardeur, avec élévation; mais il aimait à rentrer aussitôt après dans ses studieux sentiers, du côté où était sa *ruche,* toute remplie, comme il dit, d'un *poétique miel.* Tel il fut pendant des années, avant que le grand orage vînt l'arracher à ses pensées habituelles et le lancer dans l'arène politique. Isolé par goût, sans autre ambition que celle des Lettres, des *saintes Lettres,* comme il les appelle, n'aspirant à rien tant qu'à les voir se retremper aux grandes sources et se régénérer, ne désespérant point d'y aider pour sa part en un siècle dont il appréciait les germes de vie et aussi la corruption et la décadence, il n'entra jamais dans la politique qu'à la façon d'un particulier généreux qui vient remplir son devoir envers la cause commune, dire tout haut ce qu'il pense, applaudir ou s'indigner énergiquement. Ne lui demandez point de jugement approfondi ni de révélations directes sur les hommes et les personnages en scène : il pourra porter quelques-uns de ces jugements sur les personnes tout à la fin et après l'expérience faite; mais d'abord il ne les juge que d'après l'ensemble de leur rôle et de leur action, et comme on peut le faire au premier rang du parterre. Ou plutôt, et pour prendre une comparaison plus noble et plus d'accord avec son caractère, André Chénier, par ses vœux, par ses souhaits, par ses chagrins d'honnête homme, par ses conseils et ses colères même, représente assez bien le chef du chœur dans les anciennes tragédies. Sans entrer dans les secrets

de l'action, il la juge sur sa portée visible et sur son développement; il l'applaudit, il la gourmande, il essaie de la contenir dans les voies de la morale et de la raison; il se donne du moins à lui-même et à tous les honnêtes gens la satisfaction d'exprimer tout haut ses sentiments sincères, et, à certains moments plus vifs, il est entraîné, il s'avance et se compromet auprès des principaux personnages, jusqu'à mériter pour un temps prochain leur désignation et leur vengeance. C'est comme si, dans l'*Antigone* de Sophocle, un jeune homme du chœur sortait tout à coup des rangs, transporté de pitié pour la noble vierge, invectivait le tyran au nom de la victime, et méritait que Créon l'envoyât mourir avec elle. Antigone pour André Chénier, c'était la Justice, c'était la Patrie.

Né en 1762 à Constantinople, d'une mère grecque, nourri d'abord en France sous le beau ciel du Languedoc, après ses études faites à Paris au collège de Navarre, il essaya quelque temps de la vie militaire; mais, dégoûté bientôt des exemples et des mœurs oisives de garnison, il chercha l'indépendance. La jeunesse croit aisément se la procurer. Il eut quelques-unes de ces années toutes consacrées à l'étude, à l'amitié, aux voyages, à la poésie. *La dure nécessité* pourtant, comme il l'appelle, le rengagea dans une carrière : il fut attaché à la diplomatie et passa jusqu'à trois années à Londres, trois années d'ennui, de souffrance et de contrainte. La Révolution de 89 le trouva dans cette position, et il ne tarda pas à s'en affranchir. André Chénier partageait à beaucoup d'égards les idées de son siècle, ses espérances, ses illusions même. Ce n'est pas qu'il ne l'eût jugé au moral et littérairement : « Pour moi, dit-il, ouvrant

les yeux autour de moi au sortir de l'enfance, je vis que l'argent et l'intrigue sont presque la seule voie pour aller à tout; je résolus donc dès lors, sans examiner si les circonstances me le permettaient, de vivre toujours loin de toute affaire, avec mes amis, dans la retraite et dans la plus entière liberté. » Comme tous ceux qui portent en eux l'idéal, il était très vite capable de dégoût et de dédain. Pourtant cette misanthropie première ne tint pas devant les grands événements et les promesses de 89. Le serment du Jeu de Paume le transporta. Il n'avait que vingt-sept ans, et, pendant deux années encore, jusqu'en 1792, nous le voyons prendre part au mouvement dans une certaine mesure, donner en quelques occasions des conseils par la presse, ne pas être persuadé à l'avance de leur inefficacité; en un mot, il est plus citoyen que philosophe, et il se définit lui-même à ce moment « un homme pour qui il ne sera point de bonheur, s'il ne voit point la France libre et sage; qui soupire après l'instant où tous les hommes connaîtront toute l'étendue de leurs droits et de leurs devoirs; qui gémit de voir la vérité soutenue comme une faction, les droits les plus légitimes défendus par des moyens injustes et violents, et qui voudrait enfin qu'*on eût raison d'une manière raisonnable.* »

Ce premier moment qui nous laisse voir André Chénier dans la modération toujours, mais pas encore dans la résistance, se distingue par quelques écrits, dont le plus remarqué fut celui qui a pour titre : *Avis aux Français sur leurs véritables Ennemis,* et qui parut d'abord dans le numéro XIII du *Journal de la Société de* 89. Il est signé du nom de l'auteur et porte la date de Passy, 24 août 1790. La ligne

honorable d'André Chénier s'y dessine déjà tout entière :

« Lorsqu'une grande nation, dit-il en commençant, après avoir vieilli dans l'erreur et l'insouciance, lasse enfin de malheurs et d'oppression, se réveille de cette longue léthargie, et, par une insurrection juste et légitime, rentre dans tous ses droits et renverse l'ordre de choses qui les violait tous, elle ne peut en un instant se trouver établie et calme dans le nouvel état qui doit succéder à l'ancien. La forte impulsion donnée à une si pesante masse la fait vaciller quelque temps avant de pouvoir prendre son assiette. »

Et il va chercher quels sont les moyens de lui faire reprendre cette assiette le plus tôt possible, et quelles sont les causes ennemies qui s'opposent à l'établissement le plus prompt d'un ordre nouveau.

Mais d'abord, à la manière dont il attaque son sujet, nous voyons bien que nous ne sommes ici ni avec Mirabeau ni avec Montaigne. A cette date de 1790, et dès le mois de février, Mirabeau, jugeant de son coup-d'œil d'homme d'État le fond de la situation et les troubles de toute sorte prêts à éclater dans vingt endroits du royaume, disait énergiquement : « Il a encore l'aplomb des grandes masses, mais il n'a que celui-là, et il est impossible de deviner quel sera le résultat de la crise qui commence. » En fait, six mois et dix mois auparavant, Mirabeau jugeait les choses bien autrement aventurées et compromise. — Et le philosophe Montaigne, en son temps, embrassant d'un coup d'œil ces grandes révolutions radicales qui ont la prétention de faire table rase et de tout rebâtir à neuf, disait :

« Rien ne presse un État que l'innovation; le changement donne leur forme à l'injustice et à la tyrannie.

Quand quelque pièce se démanche, on peut l'étayer; on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous éloigne trop de nos commencements et principes; mais d'entreprendre de refondre une si grande masse et de changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est à faire à ceux qui, pour décrasser, effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle, et guérir les maladies par la mort. »

André Chénier, dans sa vue plus limitée et tout appliquée aux choses présentes, va dénoncer quelques-uns des plus sérieux dangers, sans les prévoir peut-être aussi grands qu'ils le sont, et sans désespérer encore de l'ensemble. Dans la comparaison qu'on serait tenté d'établir entre lui et les deux grands esprits précédemment cités, il reprendra ses avantages du moins par la précision de son attaque et par son courage.

Il fait voir d'abord, au lendemain d'une révolution et d'un changement si universel, la politique s'emparant de tous les esprits, chacun prétendant concourir à la chose publique autrement que par *une docilité raisonnée*, chacun voulant à son tour *porter le drapeau,* et une foule de nouveaux-venus taxant de tiédeur ceux qui, depuis longues années, imbus et nourris d'idées de liberté, se sont trouvés prêts d'avance à ce qui arrive, et qui demeurent modérés et fermes. Il montre une foule de gens irréfléchis, passionnés, obéissant à leur fougue, à leurs intérêts de parti, au mot d'ordre des habiles; semant des rumeurs vagues ou des imputations atroces; inquiétant l'opinion, la fatiguant dans *une stagnante anarchie,* et troublant les législateurs eux-mêmes dans l'œuvre des *nouveaux Établissements politiques*. De tous côtés on

s'accuse de conspirations, de complots, sans voir qu'à la fin il y a danger « que notre inquiétude errante et nos soupçons indéterminés, dit-il, ne nous jettent dans un de ces combats de nuit où l'on frappe amis et ennemis. » C'est cette confusion de rumeurs et ce nuage gros d'alarmes qu'André Chénier a surtout à cœur d'éclaircir et de démêler. Les vrais, les principaux ennemis de la Révolution, il se le demande, où sont-ils ?

Les ennemis du dehors, il les réduit à ce qu'ils sont, il ne les méconnait pas, mais il ne se les exagère pas ; les émigrés, de même. Dans tous les cas, si l'on a des ennemis au dehors, si l'on en a aussi au dedans, il faut de l'union pour les combattre et en triompher, et ce qui s'oppose le plus à cette union, c'est ce malheureux penchant aux soupçons, au tumulte, aux insurrections, qui est fomenté en France, et qui l'est surtout par une foule d'orateurs et d'écrivains : « Tout ce qui s'est fait de bien et de mal dans cette Révolution est dû à des écrits, » dit André Chénier ; et il s'en prend hardiment à ceux qui sont les auteurs du mal, à « ces hommes qui fatiguent sans cesse l'esprit public, qui le font flotter d'opinions vagues en opinions vagues, d'excès en excès, sans lui donner le temps de s'affermir ; qui usent et épuisent l'enthousiasme national contre des fantômes, au point qu'il n'aura peut-être plus de force s'il se présente un véritable combat. » Il se fait leur dénonciateur déclaré et commence contre eux sa guerre à mort.

« *Comme la plupart des hommes,* dit-il, *ont des passions fortes et un jugement faible*, dans ce moment tumultueux, toutes les passions étant en mouvement, il veulent tous

agir et ne savent point ce qu'il faut faire, ce qui les met bientôt à la merci des scélérats habiles : alors, l'homme sage les suit des yeux; il regarde où ils tendent; il observe leurs démarches et leurs préceptes; il finit peut-être par démêler quels intérêts les animent, et il les déclare ennemis publics, s'il est vrai qu'ils prêchent une doctrine propre à égarer, reculer, détériorer l'esprit public. »

Et il s'attache à définir ce que c'est que *l'esprit public* dans un pays libre et véritablement digne de ce nom :

« N'est-ce pas *une certaine raison générale*, *une certaine sagesse pratique et comme de routine*, à peu près également départie entre tous les citoyens, et toujours d'accord et de niveau avec toutes les institutions publiques; par laquelle chaque citoyen connaît bien ce qui lui appartient, par conséquent ce qui appartient aux autres; par laquelle chaque citoyen connaît bien ce qui est dû à la société entière et s'y prête de tout son pouvoir; par laquelle chaque citoyen respecte sa propre personne dans autrui et ses droits dans ceux d'autrui?... Et quand la société dure depuis assez longtemps pour que tout cela soit dans tous *une habitude innée* et soit devenu *une sorte de religion, je dirais presque de superstition,* certes alors un pays a le meilleur esprit public qu'il puisse avoir. »

On était loin de là en 90 : en est-on beaucoup plus près aujourd'hui? André Chénier, dans cet *Avis aux Français*, s'efforce de susciter les sentiments capables de créer un tel esprit. Il tâche d'élever les âmes, de les animer au bien par la grandeur des circonstances : « La France n'est point dans ce moment chargée de ses seuls intérêts; la cause de l'Europe entière est déposée dans ses mains... On peut dire que *la race humaine est maintenant occupée à faire sur nos têtes une grande expérience.* » A côté de l'honneur insigne de la réussite, il déroule les suites incalculables d'un revers. Par tous les moyens, par toutes

les raisons, il provoque *une ligue active et vigilante* de tous les citoyens probes et sages, *une concorde courageuse* et presque *un vertueux complot* de leur part pour conjurer les efforts contraires de la sottise et de la perversité. Il montre ces efforts subversifs toujours renaissants et infatigables, et les oppose, pour la stimuler, à la tiédeur des honnêtes gens qui, « ennemis de tout ce qui peut avoir l'air de violence, se reposant sur la bonté de leur cause, espérant trop des hommes, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, ils reviennent à la raison ; espérant trop du temps, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, il leur fait justice ; perdent les moments favorables, laissent dégénérer leur prudence en timidité, se découragent, composent avec l'avenir, et, enveloppés de leur conscience, finissent par s'endormir dans une bonne volonté immobile et dans une sorte d'innocence léthargique. » Pour lui, il ne fera point ainsi : tout résolu qu'il était d'abord à ne point sortir de son obscurité, à ne point faire entendre sa voix inconnue au milieu de cette confusion de clameurs, il a pensé qu'il fallait triompher de ces réserves d'amour-propre plutôt encore que de modestie, et payer, coûte que coûte, son tribut pour le salut commun :

« J'ai de plus, ajoute-t-il, goûté quelque joie à mériter l'estime des gens de bien en m'offrant à la haine et aux injures de cet amas de brouillons corrupteurs que j'ai démasqués. J'ai cru servir la liberté en la vengeant de leurs louanges. Si, comme je l'espère encore, ils succombent sous le poids de la raison, il sera honorable d'avoir, ne fût-ce qu'un peu, contribué à leur chute. S'ils triomphent, ce sont gens par qui il vaut mieux être pendu que regardé comme ami. »

Et ici nous retrouvons le sentiment fondamental

de l'inspiration d'André Chénier pendant toute la Révolution. Il le dira et le redira sans cesse : « Il est beau, il est même *doux* d'être opprimé pour la vertu. »

Environ deux ans après son *Avis aux Français*, dénonçant dans le *Journal de Paris* (n° du 29 mars 1792) la pompe factieuse et l'espèce de triomphe indigne décerné aux soldats suisses du régiment de Châteauvieux, il terminera en s'adressant à ceux qui demandent à quoi bon écrire si souvent contre des partis puissants et audacieux, car on s'y brise et on s'expose soi-même à leurs représailles, à leurs invectives :

« Je réponds, dit-il, qu'en effet une immense multitude d'hommes parlent et décident d'après des passions aveugles, et croient juger, mais que ceux qui le savent ne mettent aucun prix à leurs louanges, et ne sont point blessés de leurs injures.

« J'ajoute qu'il est bon qu'il est honorable, qu'il est *doux*, de se présenter, par des vérités sévères, à la haine des despotes insolents qui tyrannisent la liberté même.

« Quand des brouillons tout-puissants, ivres d'avarice et d'orgueil, tombent détruits par leurs propres excès, alors leurs complices, leurs amis, leurs pareils, les foulent aux pieds; et l'homme de bien, en applaudissant à leur chute, ne se mêle point à la foule qui les outrage. Mais, jusque-là, même en supposant que l'exemple d'une courageuse franchise ne soit d'aucune utilité, *démasquer sans aucun ménagement des factieux avides et injustes, est un plaisir qui n'est pas indigne d'un honnête homme.* »

Enfin, c'est le même sentiment qu'il prête à Charlotte Corday, dans l'Ode éloquente où il l'a célébrée :

Oh! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort!

Tel se dessine à nous André Chénier, dans sa courte et vaillante carrière politique. Ce qui l'anime et le

dirige, ce n'est pas la pensée d'un politique supérieur, ambitieux et généreux, qui veut arriver au pouvoir et l'arracher des mains d'indignes adversaires. Le sentiment qui le jette hors de lui et le porte en avant, est surtout moral : c'est la haine de l'homme intelligent contre les brouillons, de l'homme d'esprit contre la sottise, de l'homme de cœur contre les lâches manœuvres et les infamies ; c'est le dédain d'un stoïcien passionné et méprisant contre la tourbe de ceux qui suivent le torrent populaire et qui flagornent aujourd'hui la multitude comme ils auraient hier adulé les rois ; c'est l'expression irrésistible d'une noble satire qui lui échappe, qui se profère avec indignation et bonheur, qui se satisfait *quand même*, dût-elle ne produire d'autre effet en s'exhalant que de soulager une bile généreuse. Son inspiration en ceci est encore antique : elle relève de celle de Tacite et de l'*homme juste* d'Horace ; elle rappelle de vertueux accents de Juvénal ou de Perse, quelque chose comme un Caton poëte, un Alceste lyrique, et qui sait, au besoin, s'armer de l'ïambe.

Orgueil et courage, orgueil et plaisir à se trouver à part, seul debout, exposé à la rage des méchants, quand les lâches et les hébétés se taisent, il entre beaucoup de cela dans l'inspiration politique d'André Chénier.

Ce mot de *brouillons* revient perpétuellement dans sa bouche pour flétrir ses adversaires : c'est le stigmate imprimé par un esprit juste et ferme au genre de défaut qui lui est le plus antipathique et qui le fait le plus souffrir.

André Chénier entra décidément dans la polémique au *Journal de Paris*, par un article du 12 février 1792.

contre la ridicule et indécente Préface que Manuel avait mise en tête des *Lettres de Mirabeau et de Sophie.* C'est l'écrivain homme de goût qui s'irrite d'abord et qui s'indigne de cette violation inouïe de la raison et de la pudeur dans la langue. Lui, amateur des sources antiques, toujours en quête des saines et *bonnes disciplines*, qui voudrait produire dans son style *la tranquillité modeste et hardie* de ses pensées ; lui qui, dans les belles pages de prose où il ébauche des projets d'ouvrages sévères, aspire et atteint à la concision latine, *à la nerveuse et succulente brièveté* d'un Salluste honnête homme et vertueux, on conçoit la colère à la Despréaux, et plus qu'à la Despréaux, qui dut le saisir en voyant un tel débordement de déclamations soi-disant philosophiques, de facéties galantes et de gentillesses libertines, découlant de la plume d'un bel esprit formé à l'école de Danton. Se séparant, pour le mieux flétrir, du faux *bon ton* qui n'avait jamais été le sien, et revendiquant le vrai *bon ton* éternel et naturel, celui qui est tel pour toute âme bien née, et qu'aucune révolution n'est en droit d'abolir : « Tout homme qui a une âme bonne et franche, s'écriait-il, n'a-t-il pas en soi une justesse de sentiment et de pensées, une dignité d'expressions, une gaieté facile et décente, un respect pour les vraies bienséances, qui est en effet le *bon ton,* puisque l'honnêteté n'en aura jamais d'autre? »

Une autre de ses indignations et de ses colères, qui l'engagea dans sa polémique la plus grave, et qui causa finalement sa perte par l'offense mortelle qu'il fit à Collot d'Herbois, est celle que lui causa la fête triomphale décernée (ou tolérée) par la Ville de Paris, en l'honneur des Suisses de Châteauvieux. Il faut se

rappeler que ces soldats, après s'être révoltés à Nancy deux années auparavant et avoir pillé la caisse du régiment, avaient été, au nombre de quarante ou cinquante, condamnés aux galères d'après les lois de la justice fédérale en vigueur parmi les troupes suisses. Non content de les amnistier en mars 1792, on voulut encore les célébrer, et Collot d'Herbois fit la motion factieuse de leur décerner un honneur public. Tout à l'heure, c'était l'écrivain et l'homme de goût, dans Chénier, qui se révoltait contre Manuel; ici, c'est le militaire qui prend feu contre Collot d'Herbois, c'est le gentilhomme qui a porté l'épée et qui sait ce que c'est que la religion du drapeau. Lui, qui eût été un digne soldat de l'armée de Xénophon, il sent toute sa conscience héroïque se soulever à l'idée de cette violation de la discipline et de l'honneur érigée en exploit. Il faut l'entendre qualifier cette *scandaleuse bacchanate,* cette *bambochade ignominieuse,* que favorisaient la lâcheté des Corps constitués et l'immortelle badauderie parisienne, et s'écrier, par un mouvement digne d'un Ancien :

« On dit que, dans toutes les places publiques où passera cette pompe, les statues seront voilées. Et, sans m'arrêter à demander de quel droit des particuliers qui donnent une fête à leurs amis s'avisent de voiler les monuments publics, je dirai que si, en effet, cette misérable orgie a lieu, ce ne sont point les images des despotes qui doivent être couvertes d'un crêpe funèbre, c'est le visage de tous les hommes de bien, de tous les Francais soumis aux lois, insultés par les succès de soldats qui s'arment contre les décrets et pillent leur caisse militaire. C'est à toute la jeunesse du royaume, à toutes les gardes nationales, de prendre les couleurs du deuil, lorsque l'assassinat de leurs frères est parmi nous un titre de gloire pour des étrangers. C'est l'armée dont il faut voiler les

yeux pour qu'elle ne voie point quel prix obtiennent l'indiscipline et la révolte. C'est à l'Assemblée nationale, c'est au Roi, c'est à tous les administrateurs, c'est à la Patrie entière à s'envelopper la tête pour n'être pas de complaisants ou de silencieux témoins d'un outrage fait à toutes les autorités et à la Patrie entière. C'est le Livre de la Loi qu'il faut couvrir, lorsque ceux qui en ont déchiré les pages à coups de fusil reçoivent des honneurs civiques. »

La journée du 10 août vint mettre fin à la discussion libre. André Chénier, retiré de la polémique, se réfugia dans l'indignation solitaire et dans le mépris silencieux. Une lettre de lui, écrite à la date du 28 octobre 1792, nous le montre désormais « bien déterminé à se tenir toujours à l'écart, ne prenant aucune part active aux affaires publiques, et s'attachant plus que jamais, dans la retraite, à une étude approfondie des lettres et des langues antiques. » Sa santé s'était altérée; il allait de temps en temps passer à Versailles des semaines vouées à la méditation, à la rêverie, à la poésie. Un amour délicat l'avait repris et le consolait des autres tristesses par sa blessure même. Il en a célébré l'objet dans des pièces adorables, sous le nom de *Fanny* (1). Mais, suivant moi, la plus belle (s'il fallait choisir), la plus complète des pièces d'André Chénier, est celle qu'il composa vers ce temps, et qui commence par cette strophe :

O Versaille, ô bois, ô portiques!
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

(1) C'était (car le temps permet aujourd'hui de soulever le voile), c'était Mme Laurent Le Coulteux née Pourrat, sœur de Mme Hocquard, et qui habitait alors à Luciennes.

Qu'on veuille la relire tout entière. On y voit, dans un rhythme aussi neuf qu'harmonieux, le sentiment de la nature et de la solitude, d'une nature grande, cultivée et même pompeuse, toute peuplée de souvenirs de grandeur auguste et de deuil, et comme ennoblie ou attristée d'un majestueux abandon. Il y a là l'Élégie royale dans toute sa gloire, puis, tout à côté, le mystère d'un réduit riant et studieux *couronné de rameaux*, et propice au rêve du poëte, au rêve de l'amant. Car il aime, il revit, il espère ; il va chanter comme autrefois, et la source d'harmonie va de nouveau abonder dans son cœur et sur ses lèvres. Mais, tout à coup, devant les yeux lui repasse l'image des horreurs publiques, et alors le sentiment vertueux et stoïque revient dominer le sentiment poétique et tendre. L'homme *juste et magnanime* se réveille, et la vue des innocents égorgés corrompt son bonheur. Tel est, dans cette admirable pièce, l'ordre et la suite des idées, dont chacune revêt tour à tour son expression la plus propre, l'expression hardie à la fois, savante et naïve.

Enfin, pour achever de dessiner cette noble figure d'un poëte honnête homme et homme de cœur qui, dans la plus horrible révolution moderne, comprit et pratiqua le courage et la vertu au sens antique des Thucydide et des Aristote, des Tacite et des Thraséas, il ne faut que transcrire cette page testamentaire trouvée dans ses papiers, et où il s'est peint lui-même à nu devant sa conscience et devant l'avenir :

« Il est las de partager la honte de cette foule immense qui en secret abhorre autant que lui, mais qui approuve et encourage, au moins par son silence, des hommes atroces et des actions abominables. La vie ne vaut pas

tant d'opprobre. Quand les tréteaux, les tavernes et les lieux de débauche vomissent par milliers des législateurs, des magistrats et des généraux d'armée qui sortent de la boue pour le bien de la patrie, il a, lui, une autre ambition, et il ne croit pas démériter de sa patrie en faisant dire un jour : « Ce pays, qui produisit alors tant de prodiges d'imbécillité et de bassesse, produisit aussi un petit nombre d'hommes qui ne renoncèrent ni à leur raison ni à leur conscience; témoins des triomphes du vice, ils restèrent amis de la vertu et ne rougirent point d'être gens de bien. Dans ces temps de violence, ils osèrent parler de justice; dans ces temps de démence, ils osèrent examiner; dans ces temps de la plus abjecte hypocrisie, ils ne feignirent point d'être des scélérats pour acheter leur repos aux dépens de l'innocence opprimée; ils ne cachèrent point leur haine à des bourreaux qui, pour payer leurs amis et punir leurs ennemis, n'épargnaient rien, car il ne leur en coûtait que des crimes; et un nommé A. C. (*André Chénier*) fut un des cinq ou six que ni la frénésie générale, ni l'avidité, ni la crainte, ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés, à toucher des mains souillées de meurtres, et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes. »

Quelle que soit la ligne politique qu'on suive (et je ne prétends point que celle d'André Chénier soit strictement la seule et la vraie), cette manière d'être et de sentir en temps de révolution, surtout quand elle est finalement confirmée et consacrée par la mort, sera toujours réputée *moralement* la plus héroïque et la plus belle, la plus digne de toutes d'être proposée aux respects des hommes.

A ceux qui lui demandaient ce qu'il avait fait pendant la Terreur à la Convention, Sieyès se contentait de répondre : « *J'ai vécu.* » Il sera toujours plus digne et plus beau de répondre, à cette question, avec l'âme d'André Chénier : « *Et moi, j'ai mérité de mourir!* » (*Causeries du Lundi,* t. IV).

NAPOLÉON

Lundi 3 décembre 1849.

Il entrait essentiellement dans le génie et le caractère de l'homme quelque chose de gigantesque, qui, en chaque circonstance, tendait presque aussitôt à sortir et qui devait tôt ou tard amener la catastrophe. Cet élément du gigantesque qui, chez lui, pouvait quelquefois se confondre avec l'élément de grandeur, était de nature aussi à le compromettre et à l'altérer. Quand il s'annonça au monde, la société en détresse appelait un sauveur; la civilisation, épuisée par d'affreuses luttes, était à l'une de ces crises où ce sauvage, qu'elle porte toujours en son sein, se relève avec audace, et se montre tout prêt à l'accabler. C'est alors qu'en présence de cette sauvagerie menaçante, le cri public fait appel à un héros, à quelqu'un de ces hommes puissants et rares qui comprennent à fond la nature des choses, et qui, de même qu'ils auraient autrefois rassemblé les peuplades errantes, rallient aujourd'hui les classes énervées et démoralisées, les rassemblent encore une fois en faisceau, et réinventent, à vrai dire, la société, en en cachant de nouveau

la base, et en la recouvrant d'un autel. Napoléon fut un de ces hommes; mais chez lui, ce législateur qui aurait eu je ne sais quoi de sacré, ce sauveur assez puissant de tête et de bras pour ressaisir une société penchante au bord de l'abîme, et pour la rasseoir sur ses bases, n'avait pas à la fois le tempérament nécessaire pour l'y conserver. Son génie excessif aimait l'aventure. Législateur doublé d'un grand capitaine (ce qui était bien nécessaire alors), mais aussi compliqué d'un conquérant, il aimait avant tout son premier art, celui de la guerre; il en aimait l'émotion, le risque et le jeu. Son génie se croyait sans cesse en droit de demander des miracles, et, comme on dit, de mettre le marché à la main à la Fortune.

Dès le début de Napoléon, j'aperçois en lui ce caractère excessif, qui a contribué en définitive à grandir sa figure dans l'imagination des hommes, mais qui, dans le présent, devait un jour ou l'autre amener la ruine. Après l'admirable campagne d'Italie de 96, n'eut-on pas l'aventure d'Égypte, que j'appelle ainsi parce qu'il y avait bien des chances pour qu'il n'en revînt pas? Après les justes merveilles de l'installation du Consulat, le gigantesque apparaît et sort presque aussitôt; on le retrouve dans cette expédition d'Angleterre, qui avait tant de chances aussi d'être une aventure; car il se pouvait certes que, réussissant à débarquer, sa flotte fût détruite peu après par Nelson, et qu'il eût son Trafalgar le lendemain de la descente, comme il avait eu son Aboukir le lendemain de l'arrivée en Égypte. L'amiral Villeneuve était homme à être battu un an plus tôt. Qu'on se figure ce qu'eût été, dans l'Angleterre à demi conquise, la situation d'une armée française victorieuse, mais coupée de

son empire par une mer et une flotte maîtresse des mers ! Je sais qu'on n'oserait jamais rien de grand et qu'on ne ferait jamais de choses immortelles si l'on ne risquait à un moment le tout pour le tout; aussi n'est-ce point le fait d'avoir risqué une ou deux fois, mais la disposition et le penchant à risquer toujours, que je relève ici chez Napoléon.

Rien n'égale en beauté, comme création de génie majestueuse et bienfaisante, l'œuvre pacifique du Consulat, le Code civil, le Concordat, l'administration intérieure organisée dans toutes ses branches, la restauration du pouvoir dans tous les ordres; c'est un monde qui renaît après le chaos. Mais, même dans le civil, le gigantesque se retrouve bientôt à la fondation de l'Empire; je le vois surgir dans cet échafaudage improvisé d'un trône à la Charlemagne, dans cette machine exagérée et ruineuse d'un Empire de toutes parts flanqué de royautés de famille. Là ressort encore ce qu'on peut appeler, en pareille matière, l'aventure. Mais ce fut surtout dans le jeu terrible des batailles que ce génie extraordinaire l'allait chercher, et qu'il remettait en question coup sur coup les magnifiques résultats obtenus. Ce capitaine, le plus grand peut-être qui ait existé, aimait trop son art pour s'en priver aisément. Cette activité sans pareille n'avait tout son emploi et toute sa jouissance, n'était véritablement à la fête que quand elle rentrait en campagne. Sa passion secrète était ingénieuse à fournir au rare bon sens dont il était doué des prétextes, des apparences de raisons nationales ou politiques pour récidiver sans cesse. Après les miracles d'Austerlitz et d'Iéna, ne le voit-on pas pousser à bout la Fortune, et vouloir absolument

lui faire rendre plus qu'elle ne peut donner? Il y a un moment où la nature des choses se révolte et fait payer cher au génie lui-même ses abus de puissance et de bonheur. C'est ce qui parut à Eylau; et du haut de ce cimetière ensanglanté, sous ce climat d'airain, Napoléon, pour la première fois averti, put avoir comme une vision de l'avenir. Le futur désastre de Russie était là, sous ses yeux, en abrégé, dans une prophétique perspective.

Un moment il parut le comprendre, et, à la vue de ces incendies fumant à travers la neige, de ces cadavres gisant sur cette plaine glacée, il s'écria: « Ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre. » Mais l'impression, sincère peut-être pendant la durée d'une minute, passa vite, et le démon familier reprit possession de son âme. Après Tilsitt, il était à l'apogée de sa grandeur: le continent, broyé, ne remuait pas; l'empereur de Russie, subjugué et charmé, entrait de lui-même dans la sphère d'attraction du vainqueur. Je ne sais pas de spectacle plus philosophique, plus fécond en réflexions de tout genre, que celui de ces deux hommes accoudés durant des heures à une table, une carte déployée sous leurs yeux, et se partageant à eux deux le monde. Il faudrait être Tacite ou Shakespeare pour rendre au vif ce qu'inspire une pareille vue à bien des cœurs, ce que du moins je ressens pour mon compte, et que bien d'autres sentent comme moi confusément. Le génie est grand, mais l'univers l'est aussi; et il y a un moment, je ne puis que le redire, où la nature des choses (y compris la conscience des peuples), trop méconnue, se soulève et se revanche, où l'univers, qu'on voulait étreindre, reprend le dessus.

C'est à l'autre extrémité du continent, c'est en Espagne que se fit sentir le premier craquement et qu'on s'aperçut tout à coup que la statue colossale avait un pied d'argile. Dans son VII[e] volume, M. Thiers a raconté, avec le détail le plus circonstancié et le plus dramatique, toutes les phases et les vicissitudes de cette entreprise (disons le mot comme il le dit lui-même), de cet attentat de Napoléon contre la royauté espagnole. Profitant de la paix forcée de l'Europe, assuré de l'alliance de la Russie et certain d'acheter sa connivence à l'Occident moyennant un appât du côté de la Turquie, Napoléon conçoit à un moment l'idée de mettre la main sur le trône d'Espagne, d'en précipiter un roi imbécile, une reine dissolue, et de déshériter leur fils qui, au fond, ne valait guère mieux, mais à qui l'on n'avait à reprocher alors que de ne pouvoir vivre en intelligence avec ses tristes parents et avec leur scandaleux favori, le prince de la Paix. M. Thiers, en possession de pièces confidentielles dont nul autre que lui n'avait eu jusqu'ici connaissance, et y appliquant sa merveilleuse faculté d'éclaircissement, s'est attaché à fixer avec la dernière précision l'instant où ce projet d'usurpation fatale entra dans la tête de Napoléon et y prit le caractère d'une résolution arrêtée ; car pour l'idée vague, elle avait dû lui traverser depuis longtemps la pensée. Les scrupules de justice ordinaire ne sont pas, en général, ce qui arrête les hommes de la portée des Frédéric et des Napoléon, qu'il s'agisse de la Silésie ou de l'Espagne. Le tout, pour cette race de mortels à part, est de bien prendre son moment, de bien proportionner son audace, et de faire valoir encore dans une certaine juste mesure le droit du lion. Frédéric calcula juste pour la Silésie ;

Napoléon présuma trop pour l'Espagne. M. Thiers est arrivé, sur ce point de l'entreprise d'Espagne étudiée dans son origine, à un résultat des plus curieux et des plus satisfaisants pour l'histoire comme pour la morale. On y voit Napoléon hésiter jusqu'au dernier moment, changer d'avis, ne s'ouvrir tout entier à personne, ne découvrir que des coins de vérité à ses plus intimes agents, vouloir être éclairé et sembler en même temps le craindre. Son rare bon sens, sinon l'instinct de justice, lui disait que c'était là peut-être la plus grosse affaire encore que depuis le 18 brumaire il eût entamée. Mais, au 18 brumaire, il avait derrière lui toute une nation pour complice : ici, il allait avoir devant lui tout un peuple pour adversaire, et, pour juge, la conscience du genre humain indignée. La fatalité et aussi l'appétit l'emportèrent. Le guet-apens de Bayonne s'exécuta à point nommé comme il l'avait résolu : le vieux roi et son fils, amenés avec astuce dans le piège, y restèrent. Mais la nation aussi restait derrière eux, et à cette nouvelle soudaine, par une sorte de commotion électrique, l'Espagne tout entière se leva.

(*Causeries du Lundi*, t. I. — Art. sur l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers)

LA VERTU GUERRIÈRE

Lundi 20 avril 1857

Je n'ai pas la prétention d'embrasser et de dénombrer les différentes formes sous lesquelles peut se présenter le génie guerrier, la vertu guerrière. Il en est deux pourtant dont les types nous sont connus et familiers et se personnifient dans des noms qui s'expliquent d'eux-mêmes. Je parlais, il y a quelque temps, de Villars. Qui n'a salué en lui toute une race de vaillants, et la plus aisée à reconnaître, brave, glorieuse, évidemment née pour la guerre, avide des occasions, impatiente de les faire naître, toujours en avant, en dehors, confiante, brillante, la plus prompte au danger, mais ardente aussi à l'honneur et à la récompense?

Une autre race de guerriers, que personnifie le nom de Catinat, ou, si l'on veut, de Vauban, est celle des militaires qui joignent aux qualités de leur profession des mérites presque contradictoires de penseurs, de philosophes, de raisonneurs; ils jugent, ils ont des idées politiques, des vertus civiles; une capacité de plus les complète, mais parfois aussi

les complique : ils y perdent un peu en relief s'ils y gagnent en profondeur. La réflexion les marque au front et leur ôte de ce qui caractérise avant tout les premiers, je veux dire l'éclair et l'entraînement.

A côté de ces deux familles de guerriers, dont je n'indique que la physionomie la plus générale, il en est une autre bien essentielle et qui, dans cette grande communauté de l'armée, constitue peut-être la partie la plus solide, et, si l'on osait dire, la plus consistante : ce sont ces hommes, non pas glorieux, mais modestes, sensés mais sans être philosophes ni raisonneurs, s'abstenant de toute politique, qui ont le culte de l'honneur, du devoir, de la règle, toujours prêts à servir, à combattre, ne demandant rien, contents et presque étonnés lorsque leur vient la récompense, inviolablement fidèles au drapeau et au serment. Quel nom de chef trouver pour personnifier ces races pures dont le propre est précisément de se sacrifier, de s'effacer, de se tenir au second rang partout, hormis quand on est au feu, et de n'avoir rien d'éclatant? Le nom de Drouot, peut en donner la meilleure idée.

(*Causeries du Lundi*, t. XIII, p. 326).

PAUL-LOUIS COURIER

Lundi 26 juillet 1852.

Courier, quelle que soit l'idée qu'on se fasse de sa personne morale et de ses qualités sociales, restera dans la littérature française comme un type d'écrivain unique et rare. Il était de ces individus distingués à qui il a été donné d'arriver à la perfection dans leur genre et de mettre le fini à leur nature : ils ont fait peu, mais ce peu est parfait et terminé. Les vrais amateurs, aujourd'hui, et désormais, je le pense, aimeront mieux Courier dans ses Lettres que dans ses pamphlets ; je le goûte plus, pour mon compte, quand il est de la famille de Brunck ou d'Horace que quand il veut se rattacher à celle de Swift ou de Franklin. N'oublions jamais toutefois que c'est par ce dernier côté qu'il a eu prise sur son temps, qu'il a fait son service public à certain jour, et qu'il est entré dans la pleine possession de lui-même. On ne connaîtrait que son talent ot non point tout son caractère, si on ne l'avait vu façonner à plaisir et limer ses aiguillons. Les traits de raillerie échappaient d'eux-mêmes

de ses lèvres comme par un ressort irrésistible, mais il n'était content que quand il les avait polis à loisir et serrés les uns contre les autres en faisceau. Il appellerait par plus d'un endroit la comparaison avec Béranger qui, jusque dans la polémique, n'a pas moins de curiosité, d'arrangement et d'art. Et si quelqu'un s'avisait de dire que je n'ai pas donné à Courier assez d'éloges, je m'autoriserais de ce que lui-même, parlant de Béranger, n'a trouvé à dire que ceci : « J'ai encore dîné hier avec le chansonnier, écrivait-il de Sainte-Pélagie (octobre 1821); il imprime le recueil de ses chansons qui paraît aujourd'hui... *Il y a de ces chansons qui sont vraiment bien faites :* il me les donne. » C'est ainsi, j'imagine, qu'en Grèce, avant l'âge des éloges et des panégyriques, et quand on était de l'école de Xénophon, on louait ses amis par un mot juste et léger, dit en passant.

(*Causeries du Lundi*, t. VI).

JOUBERT

Lundi 10 décembre 1849.

M. Joubert fut en son temps le type le plus délicat et le plus original de cette classe d'honnêtes gens, comme l'ancienne société seule en produisait, spectateurs, écouteurs sans ambition, sans envie, curieux, vacants, attentifs, désintéressés et prenant intérêt à tout, le véritable *amateur* des belles choses. « Converser et connaître, c'était en cela surtout que consistait, selon Platon, le bonheur de la vie privée. » Cette classe de connaisseurs et d'amateurs, si faite pour éclairer et pour contenir le talent, a presque disparu en France depuis que chacun y fait un métier. « Il faut, disait M. Joubert, toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre, pour y donner une place aux opinions de ses amis, et les y loger en passant. Il devient réellement insupportable de converser avec des hommes qui n'ont, dans le cerveau, que des cases où tout est pris, et où rien d'extérieur ne peut entrer. Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers. » Mais allez donc aujourd'hui demander l'hospitalité intellectuelle,

l'accueil pour vos idées, pour vos aperçus naissants, à des esprits pressés, affairés, tout remplis d'eux-mêmes, vrais torrents tout bruissants de leurs propres pensées! M. Joubert, dans sa jeunesse, venu de sa province du Périgord à Paris, en 1778, à l'âge de vingt-quatre ans, y trouva ce qu'on n'y trouve plus aujourd'hui; il y vécut comme on vivait alors : il *causa.* Ce qu'il fit en ces années de jeunesse peut se résumer en ce seul mot. Il causa donc avec les gens de lettres en renom; il connut Marmontel, La Harpe, d'Alembert; il connut surtout Diderot, le plus accueillant par nature et le plus hospitalier des esprits. L'influence de ce dernier sur lui fut grande, plus grande qu'on ne le supposerait, à voir la différence des résultats. Diderot eut, certes, en M. Joubert un singulier élève, un élève épuré, finalement platonicien et chrétien, épris du beau idéal et du saint, étudiant et adorant la piété, la chasteté, la pudeur, ne trouvant, pour s'exprimer sur ces nobles sujets, aucune forme assez éthérée, aucune expression assez lumineuse. Pourtant, ce n'est que par ce contact de Diderot qu'on s'explique bien en M. Joubert la naissance, l'inoculation de certaines idées si neuves, si hardies alors, et qu'il rendit plus vraies en les élevant et en les rectifiant. M. Joubert eut sa période de Diderot dans laquelle il essaya tout; plus tard il choisit.

De tout temps, même de bonne heure, il eut du tact; le goût ne lui vint qu'ensuite. « Le bon jugement en littérature, disait-il, est une faculté très lente, et qui n'atteint que fort tard le dernier point de son accroissement. » Arrivé à ce point de maturité, M. Joubert rendait encore à Diderot cette justice qu'il y a bien plus de *folies de style* que de *folies d'idées* dans ses

ouvrages. Ce fut surtout en matière d'art et de littérature qu'il lui dut l'éveil et l'initiation. Mais, en tombant dans une âme si délicate et si légère, ces idées de réforme littéraire et de régénération de l'art qui, chez Diderot, avaient conservé je ne sais quoi de bourgeois et de prosaïque, de fumeux et de déclamatoire, s'éclaircirent et s'épurèrent, revêtirent un caractère d'idéal qui les rapprocha insensiblement de la beauté grecque; car c'était un grec que M. Joubert, c'était un athénien touché de la grâce socratique : « Il me semble, disait-il, beaucoup plus difficile d'être un moderne que d'être un ancien. » Il était surtout un ancien en ce qu'il avait le sentiment calme, modéré; il ne voulait pas qu'on forçât les effets, qu'on appuyât outre mesure. Il demandait un agrément vif et doux, une certaine joie intérieure, perpétuelle, donnant au mouvement et à la forme l'aisance et la souplesse, à l'expression la clarté, la lumière et la transparence. C'est principalement en cela qu'il faisait consister la beauté :

Les Athéniens étaient délicats par l'esprit et par l'oreille. Ils n'auraient pas supporté un mot propre à déplaire, même quand on ne l'aurait que cité. On dirait qu'ils étaient toujours de bonne humeur en écrivant. Ils désapprouvaient dans le style l'austérité qui annonce des mœurs difficiles, âpres, tristes ou sévères.

Il disait encore :

Ces fiers Romains avaient une oreille dure, et qu'il fallait caresser longtemps pour la disposer à écouter les belles choses. De là ce style oratoire qu'on trouve même dans leurs plus sages historiens. Les Grecs, au contraire, étaient doués d'organes parfaits, faciles à mettre en jeu, et qu'il

ne fallait qu'atteindre pour les émouvoir. Aussi la plus simple parure suffisait à une pensée élégante pour leur plaire et la vérité pure les satisfaisait dans les descriptions. Ils observaient surtout la maxime : *Rien de trop*. Beaucoup de choix et de netteté dans les pensées ; des paroles assorties et belles de leur propre harmonie; enfin la sobriété nécessaire pour que rien ne retardât une impression, forment le caractère de leur bonne littérature.

Puisque j'ai parlé de pierres précieuses, à propos des pensées de Joubert, je dirai tout d'abord qu'il y en a trop. Un poète anglais (Cowley) a dit : « On finit par douter si la voie lactée est composée d'étoiles, tant il y en a ! » Il y a trop d'étoiles dans le ciel de M. Joubert. On voudrait plus d'intervalles et de repos. « Je suis comme Montaigne, disait-il, impropre au discours continu. En toutes choses il me semble que les idées intermédiaires me manquent, ou m'ennuient trop. » Ces idées intermédiaires, s'il s'était donné la peine de les exprimer, ne nous ennuieraient pas, ce semble, mais plutôt nous reposeraient en le lisant. On sent chez lui un effort souvent heureux, mais de l'effort. « S'il est un homme tourmenté, dit-il, par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi. » Sa méthode est de toujours rendre une pensée dans une image ; la pensée et l'image pour lui ne font qu'un, et il ne croit tenir l'une que quand il a trouvé l'autre. « Ce n'est pas ma phrase que je polis, mais mon idée. Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume. » Ce ne sont donc que gouttes de lumière que cette suite de pensées ; l'œil de l'esprit finit par s'y éblouir. « Je voudrais dit-il encore, se définissant lui-même à mer-

veille, je voudrais faire passer le sens exquis dans le sens commun, ou rendre commun le sens exquis. » Le bon sens tout seul l'ennuie ; l'ingénieux sans bon sens lui paraît à bon droit méprisable : il veut unir l'un et l'autre, et ce n'est pas une petite entreprise : « Oh ! qu'il est difficile, s'écrie-t-il, d'être à la fois ingénieux et sensé ! » La Bruyère, avant lui, avait senti cette même difficulté et se l'était avouée aussi en commençant : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. » M. Joubert le reconnaît de même : « Toutes les choses qui sont aisées à bien dire ont été parfaitement dites ; le reste est notre affaire ou notre tâche : tâche pénible ! » J'indique tout d'abord l'inconvénient et le défaut. Ces livres de maximes et d'observations morales condensées, comme l'était déjà celui de La Bruyère et comme l'est surtout celui de M. Joubert, ne se peuvent lire de suite sans fatigue. C'est de l'esprit distillé et fixé dans tout son suc : on n'en saurait prendre beaucoup à la fois.

C'est quand il revient à parler des mœurs et des arts, de l'antiquité et du siècle, de la poésie et de la critique, du style et du goût, c'est sur tous ces sujets qu'il nous plaît et nous charme, qu'il nous paraît avoir ajouté une part notable et neuve au trésor de ses devanciers les plus excellents. Le goût, pour lui, est *la conscience littéraire de l'âme.* Pas plus que Montaigne, il n'aime le style *livrier* ou *livresque*, celui qui sent l'encre et qu'on n'a jamais que la plume à la main : « Il faut qu'il y ait, dans notre langage écrit, de la voix, de l'âme, de l'espace, du grand air, des mots qui subsistent tout seuls, et qui portent avec eux leur

place. » Cette vie qu'il demande à l'auteur, et sans laquelle le style n'existe que sur le papier, il la veut aussi dans le lecteur : « Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. C'est dans le fond des esprits que sont les littératures. » Aussi, lui qui sent si bien les anciens, l'antiquité de Rome, de la Grèce, et celle de Louis XIV, il ne nous demande pas l'impossible; il nous dira de la sentir, mais non point d'y retourner. En fait d'expression, il préfère encore le sincère au beau et la vérité au simulacre :

La *vérité* dans le style est une qualité indispensable, et qui suffit pour recommander un écrivain. Si, sur toutes sortes de sujets, nous voulions écrire aujourd'hui comme on écrivait du temps de Louis XIV, nous n'aurions point de vérité dans le style, car nous n'avons plus les mêmes humeurs, les mêmes opinions, les mêmes mœurs... Une emme qui voudrait écrire comme Mme de Sévigné serait ridicule, parce qu'elle n'est pas Mme de Sévigné. Plus le genre dans lequel on écrit tient au caractère de l'homme, aux mœurs du temps, plus le style doit s'écarter de celui des écrivains qui n'ont été modèles que pour avoir excellé à montrer, dans leurs ouvrages, ou les mœurs de leur époque ou leur propre caractère. Le bon goût lui-même, en ce cas, permet qu'on s'écarte du meilleur goût, car le goût change avec les mœurs, même le bon goût.

S'il en est ainsi pour nous déjà du style de Louis XIV que sera-ce de celui de la haute antiquité, et peut-on espérer d'y revenir ? M. Joubert se contente de désirer qu'on adore et qu'on regrette avec tendresse ce qui ne se retrouvera plus :

Dans le luxe de nos écrits et de notre vie, ayons du moins l'amour et le regret de cette simplicité que nous n'avons plus et que peut-être nous ne pouvons plus avoir. En buvant dans notre or, regrettons les coupes antiques. Enfin, pour ne pas être corrompus en tout, chérissons ce qui vaut mieux que nous-mêmes, et sauvons du naufrage, en périssant, nos goûts et nos jugements.

Ce que M. Joubert demande surtout aux modernes, c'est de ne pas insister sur leurs défauts, de ne pas verser du côté où ils penchent, de ne pas s'y jeter de toutes leurs forces. Nature idéale et légère, le sensuel, le boursouflé, le colossal, lui déplaisent par-dessus tout. Nous sommes très sensibles depuis quelques années à ce que nous nommons la force, la puissance. Souvent, quand il m'est arrivé de hasarder quelque remarque critique sur un talent du jour, on m'a répondu : « Qu'importe ! ce talent a de la puissance. » Mais quelle sorte de puissance ? M. Joubert va répliquer pour moi : « La force n'est pas l'énergie : quelques auteurs ont plus de muscles que de talent. La force ! je ne la hais ni ne la crains ; mais j'en suis, grâce au Ciel, tout à fait désabusé. C'est une qualité qui n'est louable que lorsqu'elle est ou cachée ou vêtue. Dans le sens vulgaire, Lucain en eut plus que Platon, Brébeuf plus que Racine. » Il nous dira encore : « Où il n'y a point de délicatesse, il n'y a point de littérature. Un écrit où ne se rencontrent que de la force et un certain feu sans éclat, n'annonce que le caractère. On en fait de pareils, si l'on a des nerfs, de la bile, du sang et de la fierté. » M. Joubert adore l'enthousiasme, mais il le distingue de l'explosion, et même de la verve, qui n'est que de seconde qualité dans l'inspiration, et qui *remue*, tandis que l'autre

émeut : « Boileau, Horace, Aristophane eurent de la verve ; La Fontaine, Ménandre et Virgile, le plus doux et le plus exquis enthousiasme qui fut jamais. » L'enthousiasme, en ce sens, pourrait se définir une sorte de *paix exaltée*. Les beaux ouvrages, selon lui, n'enivrent pas, mais ils enchantent. Il exige de l'agrément et une certaine aménité, même dans les sujets austères ; il réclame du charme partout, même dans la profondeur : « Il faut porter du charme dans ce qu'on approfondit, et faire entrer dans ces cavernes sombres, où l'on n'a pénétré que depuis peu, la pure et ancienne clarté des siècles moins instruits, mais plus lumineux que le nôtre. » Ces mots de *lumineux* et de *lumière* reviennent fréquemment chez lui et trahissent cette nature ailée, amie du ciel et des hauteurs. Le brillant, qu'il distingue du lumineux, ne le séduit pas : « Il est bon, il est beau que les pensées rayonnent, mais il ne faut pas qu'elles étincellent. » Ce qu'il leur souhaite plutôt, c'est la splendeur, qu'il définit un éclat paisible, intime, uniformément répandu, et qui pénètre tout un ensemble.

Je me suis demandé quelquefois ce que pourrait être une rhétorique française, sensée, juste, naturelle, et il m'est même arrivé, une fois dans ma vie, d'avoir à en conférer en quelques séances devant des jeunes gens. Qu'ai-je dû faire pour ne pas tomber dans la routine et ne pas me risquer dans la nouveauté ? J'ai commencé tout simplement par Pascal, par les Pensées de littérature dans lesquelles le grand écrivain a consigné quelques-unes des observations qu'il avait faites sur son art ; je les lisais à haute voix en les commentant. Puis, j'ai pris La Bruyère au cha-

pitre des *Ouvrages de l'esprit.* J'ai passé ensuite à Fénelon pour ses *Dialogues sur l'Éloquence* et pour sa *Lettre à l'Académie française* ; je lisais en parcourant, en choisissant les points et en commentant toujours moyennant quelques exemples, et sans me retrancher au besoin les vivants. Vauvenargues, par ses Pensées et ses Caractères littéraires, est venu ensuite. J'ai emprunté à Voltaire ses articles *Goût* et *Style* du *Dictionnaire philosophique*, son *Temple du Goût*, et quelques passages de ses lettres où il juge Boileau, Racine et Corneille. J'y ai joint, pour étendre un peu l'horizon à ce moment, quelques considérations sur l'esprit de Gœthe et sur le goût anglais de Coleridge; Marmontel, dans ses *Éléments de Littérature*, m'a fourni ensuite l'article *Style*, morceau excellent. Je n'ai eu garde d'oublier Buffon sur le même sujet, couronnant le tout. Puis le cercle classique accompli, j'ai donné M. Joubert à mes jeunes gens pour dessert en quelque sorte, pour récréation, et pour petite débauche finale, une débauche digne de Pythagore! Et ma rhétorique française s'est trouvée finie.

(*Causeries du Lundi,* t. I).

FRANÇOIS ARAGO

Lundi 20 mars 1854.

Le premier volume des Œuvres de M. Arago vient de paraître : il contient, après une Introduction de M. de Humbold, une centaine de pages intitulées *Histoire de ma Jeunesse,* qui sont des Mémoires assez détaillés jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et une suite de Notices biographiques que l'auteur eut à prononcer comme Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences : la série de ces Notices ne remplira pas moins de trois volumes. Parler de M. Arago est une difficulté pour tout le monde peut-être d'ici à quelques années encore, surtout si l'on avait la prétention de le juger à la fois comme savant, comme professeur et comme homme public, en s'attachant à démêler en lui avec précision les diverses capacités dont il était pourvu et les influences générales qu'il a exercées ou subies. Pour moi, qui n'ai pas même l'honneur de comprendre et de lire dans leur langue les Mémoires de haute science où il s'est montré inventeur, ces considérations sur les profondes et fines parties de l'optique et

du magnétisme où il a gravé son nom ; qui n'ai eu que le plaisir de l'entendre quelquefois, soit dans ses Cours à l'usage des profanes, soit dans les séances publiques de l'Académie, je ne puis ici que m'approcher respectueusement de lui par un aspect ouvert à tous ; je ne puis que l'aborder, si ce n'est point abuser du mot, par son côté *littéraire*.

Mais, même en faisant ainsi et en usant à son égard de ce droit de libre et sincère examen qu'il a en tout temps si résolûment pratiqué, il est un point dominant que je n'oublierai pas. Pascal a distingué trois ordres divers, et, dans chaque ordre, des principes : il y a, selon lui, l'ordre de la politique et des conquêtes, des grandeurs et des puissances terrestres ; il y a celui de l'intelligence pure et de l'esprit ; il y a enfin l'ordre de la beauté morale et de la charité. Or, dans l'ordre de l'esprit, il met en tête Archimède. Que Pascal en cela obéit à ses habitudes et à ses inclinations de génie, et qu'il se souvînt qu'il était lui-même géomètre, je ne le crois pas : il ne faisait qu'assigner les rangs selon ce qu'il estimait être la capacité la plus forte et la plus élevée. Sans entrer dans aucune discussion sur la prééminence des talents et sur la préséance des genres, il m'a toujours paru en effet que le premier rang dans l'ordre de l'intelligence pure était dû à ces hommes qu'on appelle Archimède, ou Newton, ou Lagrange. Les comprendre et les lire est déjà une grande et noble chose, et l'acte le plus accompli de l'entendement. Honneur donc et respect à ceux qui, à certains jours, ont prouvé qu'à quelques égards et à quelque degré ils étaient, eux aussi, de cette austère et souveraine famille d'inventeurs ! Même lorsque, venus ensuite dans nos régions et sur

notre terrain, nous les voyons en faute et manquant à certaines conditions de convenance ou de forme qui sautent aux yeux, et que d'autres, de bien moindres, observeraient mieux qu'eux peut-être, souvenons-nous du sommet où ils sont précédemment montés.

J'aime ce titre donné à des fragments de Mémoires : *Histoire de ma Jeunesse;* il me semble que ce n'est guère qu'ainsi et dans cette mesure que chacun devrait écrire les siens. Quand on vieillit, sur quel âge de la vie peut-on se reporter avec plaisir, sinon sur sa jeunesse? et je dirai, sur quel autre âge pourrait-on revenir pour y intéresser les autres et pour les en entretenir avec fidélité entière et sincérité? L'âge mûr est âpre, aride, occupé; les rivalités et les ambitions, les passions sèches nous envahissent; les haines nous troublent; les injustices laissent des traces qui creusent et qu'on s'exagère : mais la jeunesse a échappé à tout cela; ses douleurs même et ses infortunes ont revêtu je ne sais quel charme. Ici l'embellissement qu'on met à les raconter n'est pas un mensonge; la couleur qu'on y voudrait ajouter après coup ne sera jamais qu'un pâle reflet de cette lumière heureuse et première qui nous éclairait.

François Arago, né le 26 février 1786 dans la commune d'Estagel en Roussillon, d'une famille où le type méridional est expressivement marqué, suivit dans ses premières années le collège de la ville de Perpignan, où son père avait la place de trésorier de la monnaie. Il raconte comment son attention fut de bonne heure détournée des études classiques, auxquelles il commençait à s'adonner, par la vue d'un très jeune officier sortant de l'École polytechnique et dont l'épaulette le frappa. Qu'est-ce que l'École po-

lytechnique? » demanda-t-il. — « C'est, lui répondit-on, une École où l'on entre par examen. » Et il se mit dès l'instant à vouloir se préparer à cet examen et à travailler en conséquence, s'éclairant des conseils d'un M. Raynal, savant modeste du pays, et se formant directement par la lecture des grands livres de mathématiques qu'il trouva le moyen d'acquérir. Il fut reçu élève à l'École polytechnique en 1803, à dix-sept ans. Arago se destinait alors à l'artillerie. L'organisation des services étant moins précise et moins rigoureuse qu'elle ne l'a été depuis, il put être considéré à un moment comme détaché de l'École et fut nommé secrétaire de l'Observatoire, où il se trouva le collaborateur de M. Biot, son aîné de douze ans. L'astronome Méchain, qui, après avoir observé, de concert avec Delambre, l'arc terrestre compris entre Dunkerque et Barcelone, s'était occupé de la prolongation de la méridienne en Espagne et qui voulait la pousser jusqu'aux îles Baléares, venait de mourir à la peine et laissait un grand travail interrompu : M. Biot et M. Arago conçurent l'idée de le poursuivre et de le mener à fin. Laplace appuya ce projet; le Bureau des Longitudes les en chargea; l'Empereur ordonna l'expédition et accorda les fonds nécessaires; le Gouvernement espagnol adjoignit aux deux savants français deux commissaires, MM. Chaix et Rodriguez. Arago, à l'âge de vingt ans, eut la joie de se sentir chargé d'une de ces missions qui honorent toute une vie de savant.

Les difficultés d'exécution étaient grandes; M. Biot, dans l'introduction au *Recueil d'Observations géodésiques, astronomiques et physiques*, publié en 1821, en a donné quelque idée. Il s'agissait avant tout de lier l'île d'Iviça à la côte d'Espagne par un triangle dont

le sommet fût dans l'île et la base sur le continent, et, pour cela, il fallait établir à Iviça des signaux qui fussent visibles des sommets choisis sur la côte. Des mois se passèrent dans l'incertitude et l'anxiété. Arago confiné sur son plateau, le *Desierto de las Palmas*, se dévorait à attendre, à regarder chaque nuit sans rien voir. M. Biot, qui avait passé dans l'île d'Iviça et y avait établi M. Rodriguez sur sa station élevée, dans sa cabane montée tout exprès et avec ses miroirs et réverbères, revint trouver son compatriote; mais d'abord les signaux désirés ne s'apercevaient pas mieux qu'auparavant. Et ici la différence de nature chez les deux observateurs se déclare dans leur récit même. M. Biot, esprit plus fin, plus littéraire jusqu'au milieu de la science, raconte en ces termes les impressions qu'il ressentait durant ces mois de veilles, d'observation inquiète et d'attente :

Combien de fois, assis au pied de notre cabane, les yeux fixés sur la mer, n'avons-nous pas réfléchi sur notre situation et rassemblé les chances qui pouvaient nous être favorables ou contraires ! Combien de fois, en voyant les nuages s'élever du fond des vallées et monter en rampant sur le flanc des rochers jusqu'à la cime où nous étions, n'avons-nous pas recherché dans leurs oscillations les présages heureux ou malheureux d'un ciel couvert ou serein ! On a dit avec vérité que l'aspect des lieux prend une couleur agréable ou sombre, selon les sentiments dont l'âme est agitée : nous l'éprouvions bien fortement alors. De la porte de notre cabane, nous avions une des plus belles vues du monde : à notre gauche, mais fort au-dessous de nous, le cap Oropeza élevait dans les airs ses aiguilles qui servent de signaux aux navigateurs ; derrière nous, en se prolongeant dans l'ouest, s'étendaient les chaînes de montagnes noirâtres qui, comme un rideau, abritent le royaume de Valence du côté nord et conservent à cet heureux climat la douce tempé-

ture dont il jouit. Sur notre droite, etc., etc...; mais ces beautés, que notre imagination nous retrace aujourd'hui avec tant de charmes, n'avaient alors pour nous aucun attrait. Tout remplis de la seule idée qui nous occupait, nous ne songions, nous ne pouvions songer qu'à nos travaux et aux invisibles obstacles qui, nous arrêtant au commencement de notre entreprise, nous ôtaient les moyens et jusqu'à l'espoir de la terminer. Tantôt nous pensions que les miroirs avaient été mal dirigés, ou que quelque coup de vent avait emporté la cabane et l'avait jetée dans la mer; car nous avions déjà perdu plusieurs tentes par de semblables accidents, et nous n'avions pu en préserver notre pauvre cabane qu'en passant par-dessus des câbles et la liant au rocher. Quelquefois l'approche d'une belle nuit nous remplissait d'espoir; mais cet espoir était toujours trompé.

Enfin, à force de constance et d'adresse, la lunette mieux dirigée un soir, et par un ciel parfaitement serein, vers le sommet au loin soupçonné, laissa bientôt voir de nuit le point lumineux et presque imperceptible qu'on avait vainement cherché jusque-là dans un champ trop indéfini. Dès lors il ne restait plus que de grandes fatigues à supporter, mais l'opération était sûre. Arago s'y livra avec tout le zèle de son âge et l'ardeur de sa constitution. Durant quelques jours de maladie de son collègue, il continua ses opérations seul et sans relâche, avec un redoublement d'exactitude et d'ardeur : « Souvent, dit M. Biot lui rendant pleine justice, souvent la tempête emportait nos tentes, déplaçait nos stations : M. Arago, avec une constance infatigable, allait aussitôt les rétablir et replaçait les signaux, ne se donnant pour cela de repos ni jour ni nuit. » Et Arago de son côté repassant sur ses souvenirs : « Au moment où j'écris ces lignes, dit-il, vieux et infirme, avec des jambes qui peuvent

à peine me soutenir, ma pensée se reporte involontairement sur cette époque de ma vie où, jeune et vigoureux, je résistais aux plus grandes fatigues et marchais jour et nuit dans les contrées montagneuses qui séparent les royaumes de Valence et de Catalogne du royaume d'Aragon, pour aller rétablir nos signaux géodésiques que les ouragans avaient renversés. »

Des histoires de moines, de brigands, animent cette partie du récit de M. Arago durant son séjour dans le royaume de Valence. S'étant séparé de M. Biot qui rentrait en France, et s'étant rendu à l'île de Mayorque pour y terminer l'opération entreprise, il y subit bientôt le contre-coup de l'effet produit par l'entrée de l'armée française en Espagne. On le considéra comme un espion qui, du haut de sa station nocturne, faisait des signaux à l'ennemi; il fut, un jour, si bien poursuivi et traqué, que, pour sa propre sûreté, il courut à toutes jambes se mettre en prison. Il dut à quelques amis de pouvoir s'évader dans une frêle embarcation et fut transporté à Alger. De là, par l'intervention du consul de France, il fut embarqué sur un bâtiment de la Régence, qui faisait voile pour Marseille. Déjà il était dans le golfe de Lyon et près du port, quand le navire barbaresque fut rencontré par un corsaire espagnol, qui le força de se rendre et qui le conduisit à Rosas en Catalogne. M. Arago, suspect pour avoir été trouvé en compagnie de mécréants, passa quelque temps dans la prison de la forteresse de Rosas et sur les pontons de Palamos. De là, délivré de nouveau, et au moment encore une fois de rentrer à Marseille, il est rejeté par un coup de vent en Afrique, à Bougie; il revoit Alger et y séjourne plus longtemps qu'il n'avait fait d'abord.

Toute cette odyssée enfin se termine le 2 juillet 1809 ; il débarquait au lazaret de Marseille.

Cette partie tout aventureuse de la narration se couronne par un trait imprévu et délicat, tel que sa plume n'en aura pas toujours : il s'agit simplement de la mort d'une gazelle, compagne de la traversée et délassement de la quarantaine ; elle appartenait au principal passager, M. Dubois-Thainville, consul de France à Alger :

Pour tromper les ennuis d'une sévère quarantaine, dit M. Arago, la petite colonie algérienne avait l'habitude de se rendre dans un enclos voisin du lazaret, où était renfermée une très belle gazelle appartenant à M. Dubois-Thainville ; elle bondissait là en toute liberté avec une grâce qui excitait notre admiration. L'un de nous essaya d'arrêter dans sa course l'élégant animal ; il le saisit malheureusement par la jambe et la lui cassa. Nous accourûmes tous, mais seulement, hélas ! pour assister à une scène qui excita chez nous une profonde émotion.

La gazelle, couchée sur le flanc, levait tristement la tête ; ses beaux yeux (des yeux de gazelle !) répandaient des torrents de larmes ; aucun cri plaintif ne s'échappait de sa bouche ; elle fit sur nous cet effet que produit toujours une personne qui, frappée subitement d'un irréparable malheur, se résigne et ne manifeste ses profondes angoisses que par des pleurs silencieux.

Le retour d'Arago en France fit bruit dans le monde savant ; le jeune astronome devait à ses premiers travaux, rehaussés de cette suite de persécutions et d'aventures, une réputation précoce. La première lettre qu'il reçut de Paris était d'un homme déjà célèbre lui-même par ses voyages, par des fatigues de tout genre et des périls encourus pour la science : M. de Humboldt, sur ce qu'il avait entendu dire de

son mérite et de ses malheurs, lui offrait son amitié. Par cette lettre d'avances et de bienvenue qui allait prendre le nouvel arrivé au port, le premier il semblait convier Arago à cette renommée scientifique universelle dont lui même il n'a pas cessé d'être la personnification la plus illustre et par moment le maître des cérémonies un peu empressé, dont ils parurent quelquefois ensemble les deux consuls perpétuels, et qui a bien ses douceurs, mais aussi ses écueils.

L'astronome Lalande venait de mourir : l'Académie des sciences élut Arago pour le remplacer le 18 septembre 1809, à la majorité de quarante-sept voix sur cinquante-deux. Arago n'avait guère que vingt-trois ans.

Ici se termine à peu près le récit d'Arago; les dix ou douze pages qui suivent sont peu intéressantes; il s'y donne le plaisir trop facile de lancer un dernier trait contre quelques-uns de ses confrères encore vivants. Je regrette que les deux ou trois anecdotes relatives à l'illustre Laplace soient toutes désobligeantes. C'est par leurs grands côtés qu'il convient de prendre les grands hommes, et les petitesses qu'il est permis de noter en eux ne doivent venir que dans la perspective de l'ensemble. Il faut se garder à leur égard de l'anecdote grossissante.

Professeur dès 1809 à l'École polytechnique, membre jeune, ardent, influent, de l'Académie des sciences dont Laplace l'avait surnommé le *grand électeur*, Arago, sauf les distractions passionnées inévitables à sa nature, suivit durant vingt ans la carrière scientifique pur et simple. Ses travaux, ses découvertes dans l'optique, dans le magnétisme, datent de ces

années. Plein d'idées, capable d'invention, doué d'une promptitude ingénieuse et fine, tira-t-il de sa belle et puissante intelligence et de cette organisation si riche en semences fécondes tout le parti qu'il aurait pu ? Doué aussi de qualités extérieures imposantes, d'une grande force communicative, de moyens d'action et d'autorité sur les autres, ne se laissa-t-il pas entraîner de ce côté beaucoup plus qu'il n'aurait fallu ? Il n'était pas de ces savants qui s'isolent et se contentent de cultiver durant la sérénité des nuits la muse austère et silencieuse de Newton ou de Pythagore : nature méridionale fortement accusée, il avait besoin d'agir immédiatement sur le public, de le servir et d'en être entouré, d'en reçevoir un contre-coup d'applaudissement et de louange en retour des utiles et faciles enseignements qu'il était toujours prêt à lui prodiguer. Il avait besoin, même dans l'ordre intellectuel, d'une grande dépense physique « *Vivent les malingres !* » dit quelque part Voltaire, voulant faire valoir les avantages d'une chétive santé dans l'exercice des choses de l'esprit. Cela n'est sans doute pas moins vrai pour les savants livrés à ces études lentes et profondes, et qui n'ont que faire des passions d'alentour.

Une expression naturelle de regret se mêle dans la parole d'Arago au sentiment d'orgueil que lui inspire la vérité inaltérable, mais peu accessible, des sciences : « Les sciences exactes, a-t-il dit dans sa Notice sur Thomas Young, ont sur les ouvrages d'art ou d'imagination un avantage qui a été souvent signalé : les vérités dont elles se composent traversent les siècles sans avoir rien à souffrir ni des caprices de la mode ni des dépravations du goût. Mais aussi, dès

qu'on s'élève dans certaines régions, sur combien de juges est-il permis de compter? Lorsque Richelieu déchaîna contre le grand Corneille une *tourbe* de ces hommes que le mérite d'autrui rend *furieux*, les Parisiens sifflèrent à outrance les *séides* du Cardinal despote, (dans tout ceci l'expression est bien violente), et applaudirent le poète. Ce dédommagement est refusé au géomètre, à l'astronome, au physicien, qui cultivent les sommités de la science : leurs appréciateurs compétents, dans toute l'étendue de l'Europe, ne s'élèvent jamais au nombre de huit à dix. »

Si je m'en rapporte aux meilleurs témoignages, M. Arago a été, dans quelques-uns de ses premiers travaux élevés, l'un de ceux qui purent réclamer sans crainte le suffrage de ces huit ou dix juges, et il l'a obtenu : mais ce suffrage lent, froid et grave, émané des seuls êtres pensants, ne pouvait lui suffire dans l'habitude, et les qualités de l'*expositeur* habile, puissant, infatigable, toujours écouté et souvent applaudi, se substituèrent insensiblement en lui à celles de l'inventeur, de celui qui gravit seul les sommets encore inexplorés. Il aima jusqu'à la fin la gloire, mais la gloire plutôt étendue que grande.

Cette nouvelle espece de direction donnée à sa carrière, et que je n'ai ni le droit ni la pensée d'appeler une dispersion, devint pour lui un devoir selon ses goûts lorsqu'il eut été nommé Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences en remplacement de Fourier, le 16 juin 1830. Il en résulta, indépendamment des comptes rendus hebdomadaires de vive voix auxquels il excellait, une série de Notices et de Biographies qu'il nous est donné jusqu'à un certain point de juger.

La difficulté de composer ces Notices, lorsqu'on est Secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques, est très grande et presque insurmontable, si l'on veut unir toutes les nécessités et les convenances, y compris les convenances oratoires : ou bien l'on néglige et l'on sacrifie en partie l'exposition des travaux de l'homme dont on parle ; ou bien, si l'on entre dans le détail de cet exposé, on devient nécessairement inintelligible pour la foule du public, même instruit et lettré, qui assiste à une séance publique de l'Institut. Il y a des chapitres, et souvent les plus essentiels, qu'à une lecture publique il faudrait supprimer tout entiers. Lorsqu'il s'agit d'un savant qui s'est distingué dans les sciences physiologiques ou naturelles, la difficulté est grande, mais elle est plus de nature à être vaincue ; il y a toujours moyen pour le talent ingénieux et habile (nous en avons des preuves) de trouver des expressions qui traduisent le genre de mérite du mort et donnent à tous quelque idée de ses travaux. Ce genre de traduction dans la langue usuelle n'est que très rarement possible en ce qui est des travaux de haute physique, et elle est tout à fait impraticable pour ce qui tient aux mathématiques. Fontenelle, qu'on cite toujours comme le premier maître dans le genre de l'Éloge appliqué aux savants, n'eut pas à triompher de cette difficulté; il se contentait d'indiquer d'un mot les points et les sujets de science, il ne les traitait pas. Son objet principal et même unique était de faire connaître le caractère, la physionomie et les mœurs des savants qu'il présentait au monde dans ses gracieuses et discrètes Notices. Condorcet le premier sentit qu'il était temps d'exposer les vrais titres des hommes éminents dont l'Académie des

sciences s'était honorée ; mais, malgré le mérite de quelques-uns de ses Éloges, il ne sut point offrir de parfaits modèles de ce genre nouveau. Depuis que l'ordre des sciences naturelles est séparé de celui des sciences mathématiques, Cuvier a donné, bien qu'un peu brièvement, d'excellents exemples ; M. Flourens, que je louerais mieux si je n'avais l'honneur d'être son confrère, s'applique, et chaque fois avec un succès nouveau, à étendre et à enrichir cette forme où il est maître. M. Arago, succédant à l'élégant Fourier, lequel avait succédé lui-même à l'estimable Delambre, chercha plutôt à se rattacher à la forme développée de Condorcet. Tenons lui compte des difficultés d'une tâche dont il s'est acquitté si longtemps avec honneur.

Ce n'est point sur les dernières Biographies académiques composées par M. Arago qu'il convient de le juger. J'assistais, le lundi 20 décembre 1852, à la séance de l'Institut dans laquelle on lut la Biographie de Gay-Lussac, la dernière qu'ait écrite ou dictée M. Arago. Aujourd'hui que l'auteur n'est plus, rien n'empêche de dire quelle fut l'impression universelle ou plutôt il suffit de l'indiquer et de la rappeler à tous les témoins qui l'éprouvèrent si péniblememt. L'incohérence et la disproportion des parties avaient dépassé toutes les mesures. Prenons M. Arago dans son bon temps et dans sa meilleure manière. La Notice sur Fresnel, qui ouvre la série des Biographies dans le premier volume, celles qui suivent, sur Fourier, sur le Docteur Young, sur Watt, sont pleines de qualités substantielles et procurent de l'instruction. La Notice sur Carnot ouvre une seconde série en quelque sorte, celle des Notices semi-politiques, telles que

les Biographies de Bailly, de Monge, de Condorcet, dans lesquelles l'auteur abonde dans son sens et ne se refuse plus aucune digression ni aucune controverse. Lorsqu'il lisait dans les séances publiques de l'Institut ces Éloges, ou plutôt des portions de ces énormes assemblages biographiques (car lire le tout eût été impossible), l'auditoire était souvent fatigué, impatienté ; pourtant on écoutait toujours : il y avait dans la manière de M. Arago, même lorsqu'elle choquait, une force qui vous tenait sur place et attentifs.

En parlant de Fresnel, cet homme d'un vrai génie mort jeune après avoir fait des découvertes délicates et rares, et avec lequel il avait été uni par l'analogie des travaux comme par le cœur, M. Arago nous expose la manière dont il conçoit l'Éloge historique, à commencer par celui-là. « Ce n'est qu'une sorte de mémoire scientifique, disait-il, qu'il se propose de faire, et dans lequel, à l'occasion des travaux de son confrère, il va examiner les progrès que plusieurs des branches les plus importantes de l'optique ont faits de nos jours. » Négligeant l'art des transitions, il divise en chapitres et avec des titres distincts la suite des matières qu'il se propose de parcourir, la biographie d'abord, puis les mémoires et travaux. Dans l'exposé qu'il en fait, on assiste à une espèce de leçon dans laquelle, pour plus de clarté, il serait bon quelquefois qu'il y eût un tableau et des figures. Ainsi dans la Biographie de James Watt, l'immortel *perfectionneur* et l'applicateur véritable de la machine à vapeur, celui qui, le premier, lui a donné l'organisation et la *vie*, on aurait besoin de figures pour tout comprendre. Lorsqu'une digression, une discussion plus

ou moins naturelle se présente, au lieu de l'amener avec adresse, de la fondre dans le sujet, M. Arago l'introduit carrément et la pousse à bout sans réserve. Au milieu des exposés les plus scientifiques et les plus désintéressés, s'il s'offre de côté quelque allusion possible à des circonstances politiques, à des émotions bruyantes et passagères, et qui seront demain oubliées, il ne dédaigne pas de faire une sortie et de la marquer avec vigueur. Sur tous ces points, il faut en prendre son parti avec lui : il a la clarté, la force, la droiture du développement scientifique, il n'a pas le goût littéraire proprement dit. Les choses spirituelles qu'il rencontre sont rachetées par d'autres qui ne le sont pas. Pour l'anecdote, elle est très mêlée chez lui : il y en a de vives et de remuantes, il y en a de communes ; il ne choisit pas. Quand il touche à des coins de littérature, il ne retrouve pas cette propriété de langage qu'il a dans les exposés de science. Dans sa Biographie de Monge, il appliquera quelque part, et sans croire faire une injure, la qualification de *brutale* à une parole de Fontenelle qui n'est que noble et digne, comme si ce mot de *brutal* ne criait pas et ne jurait pas avec tout ce qui est sorti de la bouche et de la plume de ce sage discret

Voilà les caractères et les défauts que je pourrais appuyer et démontrer par maint exemple : mais, à côté de cela, on sent l'homme compétent et supérieur quand il parle du fond des sujets ; on s'efforce de le comprendre et de le suivre, et on y parvient avec quelque application. On apprécie, grâce à lui, la portée de l'homme dont il vous entretient ; il vous fait mesurer avec poids la force de sa trempe ; il le classe en général à son

vrai rang (si ce n'est qu'un savant, non un politique); il discute ses titres avec une passion sérieuse et une impartialité définitive (toujours si ce n'est qu'un savant). Dans la Biographie de Thomas Young, une des meilleures qu'il ait écrites, il arrive à une conclusion des plus judicieuses et des plus fines, lorsque, pour refuser à l'illustre docteur la gloire d'avoir découvert la vraie théorie des hiéroglyphes égyptiens et la maintenir à Champollion, il s'appuie de l'exemple de ce même Young et lui maintient contre Hooke l'honneur d'avoir découvert ce qu'on appelle en optique les *interférences,* se servant d'un raisonnement analogue dans les deux cas pour le couronner à la fois et pour le réduire.

Une des Biographies que M. Arago a composées avec le plus de goût et de succès est celle du célèbre Écossais James Watt, ce héros de l'industrie, cet Hercule ingénieux du monde moderne; il se complaît, après une enquête complète et consciencieuse qu'il est allé faire sur les lieux, à nous exposer ses procédés d'invention en tout genre, ses titres à la reconnaissance des hommes. Watt, le grand mécanicien, mort en 1819, à quatre-vingt-trois ans, était un esprit des plus ouverts et des plus compréhensifs, des plus richement meublés. Ceux qui l'ont connu et cultivé dans les dernières années de sa vie, les Walter Scott, les Jeffrey, le trouvaient encore plus étonnant et plus admirable de près dans sa personne que dans ses œuvres : « Jeffrey, dans une éloquente Notice, a dit M. Arago, caractérisa heureusement l'intelligence à la fois forte et subtile de son ami, quand il la compara à la trompe, si merveilleusement organisée, dont l'éléphant se sert avec une égale facilité pour saisir

une paille et pour déraciner un chêne. » Cela n'est pas tout à fait exact : Jeffrey n'a pas dit une telle chose; c'est en parlant de la *machine à vapeur* et de ses merveilleux effets, et non de l'*intelligence* de Watt, qu'il a dit : « La trompe d'un éléphant qui peut ramasser une épingle ou déraciner un chêne n'est rien en comparaison. » Parlant de l'esprit de Watt, Jeffrey le peint plus délicatement : « Il avait, dit-il, une promptitude infinie à tout saisir, une mémoire prodigieuse et une faculté méthodique et rectifiante pour tirer, comme par une chimie naturelle, quelque chose de précieux de tout ce qui s'offrait à lui, soit dans la conversation, soit dans la lecture. Tout sujet d'entretien lui était bon ; il acceptait volontiers celui qu'on mettait sur le tapis, et il étonnait les indifférents par les trésors qu'il tirait à l'instant de la mine qu'ils lui avaient offerte sans y songer. Son esprit était comme une bibliothèque encyclopédique bien ordonnée, qu'il suffisait d'ouvrir à la lettre qu'on voulait, pour en faire sortir des richesses. » Et avec cela une veine d'humeur douce et gaie, en causant, qui imprimait un mouvement agréable et comme un courant à ce lac immense. Il me semble, à lire ces éloges qu'ont donnés au grand mécanicien Watt les meilleurs critiques littéraires de son pays, qu'il y avait là occasion tout naturellement de montrer par cet exemple qu'aucune incompatibilité absolue n'existe entre les dons du génie industriel et les qualités de culture classique excellente. M. Arago a mieux aimé poser en toute rencontre l'antagonisme et se porter d'un seul côté. Après avoir énuméré les honneurs généreux, les hommages de tout genre et les statues décernés par l'Angleterre au génie de Watt, M. Arago, introduisant une idée française au milieu

de la société de nos voisins, s'étonne après cela que Watt n'ait pas été nommé en son temps pair d'Angleterre : « La pairie est en Angleterre, dit-il, la première des récompenses. Vous devez naturellement supposer que Watt a été nommé pair. — On n'y a pas même pensé. — S'il faut parler net, tant pis pour la pairie que le nom de Watt eût honorée! » Et il prononce là dessus le mot de *caste*, il s'élève contre cette prétention de *parquer* les hommes. Il me semble que lorsqu'on vient de lire chez M. Arago même la suite d'éloges et de témoignages décernés par toutes les classes et par tous les rangs de la société en l'honneur de Watt, on ne désire plus rien pour lui, et ce regret à la française, cet étonnement exprimé par le savant que la politique n'a pas trouvé insensible, amène un sourire.

C'est dans cette Biographie de Watt que M. Arago s'attache à revendiquer pour l'illustre ingénieur et mécanicien une découverte que l'Angleterre et le monde savant attribuent généralement à Cavendish, celle de la décomposition de l'eau. Cette opinion de M. Arago excita bien des controverses à l'étranger. Le célèbre physicien de Genève, M. de La Rive, raconte dans un intéressant article sur Arago, qu'étant allé le voir un jour à l'Observatoire, en 1846, il le trouva occupé à lire un article d'une Revue anglaise, où il était assez maltraité. Je laisse parler M. de La Rive :

— « Eh bien, me dit-il dès que je fus entré, je suis sûr que vous avez déjà lu cet article à Genève et que vous me donnez tort ? » — « Mais, dis-je, il est effectivement assez difficile d'ôter à Cavendish une gloire que, depuis plus de cinquante ans, les savants de tous les pays s'accordent à lui reconnaître » — « Allons, répondit-il, je vois que vous

êtes un aristocrate, et que Cavendish le lord aura raison devant vous contre Watt le mécanicien. » — « Ne serait-ce point, ajoutai-je à mon tour en riant, que, devant un démocrate comme vous, le grand seigneur doit nécessairement céder à l'enfant du peuple ? » — Il sourit et passa à autre chose.

Cette obstination à donner à Watt la découverte de la décomposition de l'eau, ajoute ingénieusement M. de La Rive, tenait à un remords de conscience ; il voulait le dédommager de lui avoir enlevé l'invention de la machine à vapeur pour la donner à Papin.

Je ne veux pas abuser du droit que j'ai de n'aborder les écrits de M. Arago que par un seul point. Je le répète, au milieu des défauts qui sont saillants, il y a dans ses meilleurs Éloges, tels que ceux de Fresnel, de Fourier, de Volta, d'Young, de Watt, des parties d'exposition solide où se marque distinctement l'intelligence supérieure et le maître. Si l'exemple d'Arago nous prouve que des esprits ingénieux et fins en matière de science ne sont souvent que robustes en littérature, il nous montre aussi qu'il y a une puissance réelle à ne parler que de ce qu'on sait à fond, et qu'il entre tout autre chose que le goût dans cette prise qu'on a sur les hommes. Il n'est pas jusqu'aux préoccupations cordiales et passionnées que M. Arago a introduites dans ses jugements des savants, qui n'y donnent une certaine vie, tant qu'elles n'excèdent pas la mesure. Un grand portrait de lui, un portrait en pied, serait à faire, et, si on le traitait de la même manière qu'il a traité les autres, Monge par exemple, et pas plus délicatement, il s'y peindrait tant bien que mal tout entier. Pour moi, qui ne puis que rêver à ces choses, je me figurerais volontiers une double statue d'Arago : l'une de lui jeune, dans la beauté de son

ardeur et dans son plus mâle essor, voué à la pure science, à la mesure du globe, à la découverte des espaces célestes et des lois de la lumière, tel qu'il pouvait être à vingt et un ans dans ses veilles sereines sur le plateau du *Desierto de las Palmas*. La second statue, qu'il conviendrait peut-être de placer sur un écueil, nous le représenterait après la double carrière fournie, figure visiblement attristée, imposante toujours ; de haute stature ; la tête inclinée et fléchie, et comme à demi foudroyée ; semblant avertir par un geste les savants de ne point donner trop à l'aveugle sur le récif populaire : mais même alors, et de quelque côté qu'on regarde, gravez et faites lire encore sur le piédestal la date mémorable des services rendus.

(*Causeries du Lundi*, t. X.)

LE PÈRE LACORDAIRE

Lundi 31 décembre 1849.

Les Conférences de l'abbé Lacordaire ont un caractère qui ne les rattache à rien de ce qui est réputé classique en ce genre, mais qui est singulièrement approprié à l'auditoire de ce temps-ci. Tout au plus trouverait-on dans les fragments d'éloquence que l'on connaît du Père Bridaine ou du Père Guénard des précédents qui n'offriraient encore que des analogies infidèles. Il faut donc reconnaître que la forme de l'abbé Lacordaire est neuve, et même *romantique* si l'on veut : ce n'est pas nous qui aurions droit de considérer ce mot comme une injure. Des hommes de haut talent, M. de Chateaubriand, M. de Maistre, M. Lamennais (je ne les prends que par les ressemblances les plus générales), l'un à travers l'encens de la poésie, les autres par l'éclatante hardiesse des interprétations, avaient ressuscité pour les générations du siècle le Christianisme, et l'avaient offert sous des aspects qui ne sont point assurément ceux auxquels nous avaient accoutumés les Fleury, les Massillon, les Bourdaloue. Cette école hardie et brillante n'avait point suscité

jusque-là son prédicateur, et c'est en l'abbé Lacordaire qu'il s'est rencontré.

« L'Église, dit-il en parlant des temps de mélange et de confusion semblables aux nôtres, l'Église alors appelle à son secours une parole qu'il serait difficile de définir par des caractères constants, à cause de la variété des erreurs qu'elle doit combattre et des âmes qu'elle veut convaincre, mais qu'on peut appeler la prédication extérieure ou apostolique. » Le rôle de l'apôtre est, en effet, de convertir les infidèles, les incrédules, et au XIXe siècle nous en tenons tous plus ou moins. « L'antique serpent de l'erreur, dit-il encore, change de couleurs au soleil de chaque siècle. Aussi, tandis que la prédication de mœurs ne subit guère que des diversités de style, il faut que la prédication d'enseignement et de controverse, souple autant que l'ignorance, subtile autant que l'erreur, imite leur puissante versatilité, et les pousse, avec des armes sans cesse renouvelées, dans les bras de l'immuable vérité. » Il ne s'est donc pas contenté de retremper ses armes dans les sources de la doctrine ; il les a repolies à l'air du siècle, et elles brillent entre ses mains d'un éclat tout neuf, parfois éblouissant. « Il ne s'agit pas de suivre les règles de la rhétorique, mais de faire connaître et aimer Dieu, ayons la foi de saint Paul, ajoute-t-il, et parlons le grec aussi mal que lui. » Ici, pourtant, ne le prenez pas au mot. S'il s'affranchit de la rhétorique, c'est en vertu d'un principe supérieur de la rhétorique ; et, pour suivre sa comparaison, il ne parle pas le *grec* plus mal que ses devanciers, il le parle autrement. Ou plutôt, laissons de côté les métaphores, il parle le français du XIXe siècle à des jeunes hommes du XIXe siècle, à ceux dont il

voit dans cette nef immense de Notre-Dame les têtes pressées à ses pieds, et à qui il dit : « Vous qui venez ici entendre la parole divine avec un cœur enflé et comme des juges ! » Il parle donc à ces juges de vingt ans leur langue, il sait leurs images, il leur rend visible par moments leur poésie. Certes, pour qui lit de sang-froid ces Conférences sur l'Église et sur sa constitution, sur son infaillibilité, etc., l'argumentation souvent est faible, la logique en paraît pleine de lacunes, et, en pareille matière, à cette date où nous sommes, il n'est pas surprenant qu'il manque dans la chaîne du raisonnement quelques anneaux. M. Lacordaire franchit les intervalles plus qu'il ne les comble. Souvent l'orateur joue sur les mots ; il se crée des définitions et en conclut ensuite ce qui serait précisément à prouver. Il se paie de comparaisons pittoresques ou d'abstractions subtiles. Il se compose une histoire à vue de pays, à vol d'oiseau, comme le pourrait faire l'œil de la Providence. Son imagination trop forte rapproche des faits qui diffèrent, que mille circonstances séparent et distinguent ; elle les rassemble à son foyer comme sous un verre ardent, jusqu'à ce qu'il y ait flamme. Voilà les défauts, que je pourrais au besoin discuter en détail et éclairer par des exemples. Mais qu'importe à l'orateur qui croit, si, moyennant ce procédé même, son auditoire le saisit mieux et lui accorde davantage, si lui-même il sent que sa parole entre et pénètre !

L'abbé Lacordaire est du siècle à un certain degré, je l'ai dit, et il le reconnaît avec une grâce touchante : « Dieu nous avait préparé à cette tâche en permettant que nous vécussions d'assez longues années dans l'oubli de son amour, emporté sur ces mêmes voies qu'il

nous destinait à reprendre un jour dans un sens opposé. En sorte qu'il ne nous a fallu, pour parler comme nous l'avons fait, qu'un peu de mémoire et d'oreille, et que nous tenir dans le lointain de nous-mêmes, en unisson avec un siècle dont nous avions tout aimé. » Cette connaissance du siècle et de ses faiblesses lui ménage de faciles alliances avec l'imagination et le cœur de son jeune public. « Dieu, dit-il en un endroit, donna à son Église la charité. Par la charité, il n'y eut pas de cœur où l'Église ne pût pénétrer ; car le malheur est le roi d'ici-bas, et, tôt ou tard, tout cœur est atteint de son sceptre... Désormais l'Église pouvait aller avec confiance conquérir l'univers, car il y a des larmes dans tout l'univers, et elles nous sont si naturelles, qu'encore qu'elles n'eussent pas de cause, elles couleraient sans cause, par le seul charme de cette indéfinissable tristesse dont notre âme est le puits profond et mystérieux. » L'éloquence de l'abbé Lacordaire est toute remplie de ces jaillissements de sensibilité qui ressemblent à des aveux, et après lesquels ceux qui l'entendent sont moins rebelles sur les raisons. Et puis, ce qu'il veut, ce n'est pas tant convertir d'un coup, c'est ébranler, c'est remuer et faire rendre témoignage, c'est arracher un *son :* « Dès qu'une âme, dit-il, rend dans le siècle le son de l'éternité, dès qu'elle témoigne en faveur du Christ et de son Église, ne nous montrons pas plus rigoureux que Celui qui a dit : « *Quiconque n'est pas contre vous est pour vous.* » Grâce à ce ton de facilité généreuse et de franchise, il a su conquérir, sur son auditoire de jeunes gens, une autorité de faveur et de sympathie ; il a pu leur donner des conseils moraux sur les sujets les plus délicats : il a fait sur la *chasteté*, par

exemple, des Conférences qui sembleraient d'une étrange audace, si cette audace n'était revêtue d'autant de candeur et servie d'un aussi prodigieux talent. Avec lui on est souvent dans le hasard, dans le péril de l'expression ; mais on se rassure bientôt, quand on s'y est accoutumé. On sent si bien une puissance qui, du haut de cette chaire, est dans la sincérité de sa direction et dans la plénitude de sa nature, une parole qui a cru entendre son mot d'ordre d'en haut : « N'interrogez pas le cours des fleuves ni la direction des montagnes, allez tout droit devant vous ; allez comme va la foudre de Celui qui vous envoie, comme allait la parole créatrice qui porta la vie dans le chaos, comme vont les aigles et les anges. » Il va donc et nous emporte maintes fois sur les crêtes et sur les cimes ; on frémit, mais il ne tombe pas. Quelquefois lui-même il s'arrête comme étonné devant les témérités de sa parole ; mais il la reprend, la répare aussitôt, ou seulement il la redouble, il l'explique ; car rien, chez lui, n'est sorti que d'un cœur net, d'une lèvre ardente et pure.

Trois grands noms de prédicateurs sont l'honneur de la chaire française : Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Les *Sermons* de Bossuet ne sont appréciés que depuis qu'on les a imprimés, et, de son vivant, ils étaient comme perdus dans le reste de sa gloire ; Bourdaloue et Massillon furent de leur temps les maîtres de la chaire dans le genre du *sermon*. Massillon, dont chacun connaît les riches développements, la savante, l'ingénieuse mais déjà un peu prolixe et un peu molle éloquence, est celui des deux qui plaît aujourd'hui le plus à la lecture. C'est Bourdaloue pourtant qui, par les justes proportions, par la beauté de l'ordonnance

et l'exactitude des développements, représente la perfection moyenne et complète de ce genre grave à son plus beau moment. Mais aujourd'hui, quand on lit Bourdaloue (s'il faut être sincère), avec toutes ses qualités saines, solides, mais que ne relèvent en rien l'invention du détail et la fleur de l'expression, il ennuie. On a dit de Bourdaloue que c'est Nicole éloquent. Je dirai aussi : C'est le Despréaux de la chaire ; mais un Despréaux en prose, et dont les qualités essentielles et rassises, séparées de l'accent et de l'action, n'ont conservé aucune vivacité, aucune fraîcheur. Cependant, quand on prend la peine de l'étudier, on y retrouve les plus sérieux mérites. Ce qui manque à l'éloquence de l'abbé Lacordaire, c'est précisément ce que celle de Bourdaloue a de trop. Il n'y a pas du tout de Bourdaloue en lui, c'est-à-dire de cette suite égale, modérée, toujours satisfaisante à la réflexion, toute judicieuse (le dogme une fois admis). Mais j'ai dit que Bourdaloue aujourd'hui relu, ennuie ; et lui, il enlève, il étonne, il conquiert, ou du moins il porte des coups dont on se souvient. Il a du clairon dans la voix, et l'éclair du glaive brille dans sa parole. Il possède l'éloquence militante appropriée à des générations qui ont eu Chateaubriand pour catéchiste et qu'a évangélisées Jocelyn après René.

(*Causeries du Lundi*, t. I).

MAURICE DE GUÉRIN

Lundi 24 septembre 1850.

Maurice de Guérin est arrivé à la Chênaie en hiver, au cœur de la saison morte, et quand tout est dépouillé, quand les forêts sont *couleur de rouille*, sous ce ciel de Bretagne toujours nuageux « et si bas qu'il semble vouloir vous écraser; » mais vienne le printemps, *le ciel se hausse*, les bois reprennent vie et tout redevient riant. L'hiver cependant est lent à partir : le jeune et amoureux observateur en note dans son Journal la fuite tardive, les retours fréquents :

Le 3 mars. — La journée d'aujourd'hui m'a enchanté. Le soleil s'est montré pour la première fois depuis bien longtemps dans toute sa beauté. Il a développé les boutons des feuilles et des fleurs, et réveillé dans mon sein mille douces pensées.

Les nuages reprennent leurs formes légères et gracieuses, et dessinent sur l'azur de charmants caprices. Les bois n'ont pas encore de feuilles; mais ils prennent je ne sais quel air vivant et gai, qui leur donne une physionomie nouvelle. Tout se prépare pour la grande fête de la nature.

Cette fête entrevue et tant désirée retarde ; bien des jours orageux en séparent encore. Tout cela est noté, et peint, et surtout senti : ce jeune enfant du Midi puise dans je ne sais quelle tristesse originelle un instinct particulier pour comprendre et aimer du premier jour cette nature du Nord, voisine des tempêtes :

Le 8 mars. — Jour de neige. Un vent du sud-est la roule en tourbillons, en grandes trombes d'une éblouissante blancheur. Elle se fond en tombant. Nous voilà reportés comme au cœur de l'hiver, après quelques sourires du printemps. Le vent est assez froid : les petits oiseaux chanteurs nouveau-venus grelottent, et les fleurs aussi. Les fentes des cloisons et des croisées gémissent comme en janvier, et moi, dans ma pauvre enveloppe, je me resserre comme la nature.

Le 9. — Encore de la neige, giboulées, coups de vent, froidure. Pauvre Bretagne, tu as bien besoin d'un peu de verdure pour réjouir ta sombre physionomie. Oh ! jette donc vite ta cape d'hiver et prends-moi ta mantille printanière, tissue de feuilles et de fleurs. Quand verrai-je flotter les pans de ta robe au gré des vents !

Le 11. — Il a neigé toute la nuit. Mes volets mal fermés m'ont laissé entrevoir, dès mon lever, cette grande nappe blanche qui s'est étendue en silence sur la campagne. Les troncs noirs des arbres s'élèvent comme des colonnes d'ébène sur un parvis d'ivoire ; cette opposition dure et tranchée et l'attitude morne des bois attristent éminemment. On n'entend rien : pas un être vivant, sauf quelques moineaux qui vont se réfugier en piaulant dans les sapins, qui étendent leurs longs bras chargés de neige. L'intérieur de ces arbres touffus est impénétrable aux frimas ; c'est un asile préparé par la Providence, les petits oiseaux le savent bien.

J'ai visité nos primevères ; chacune portait son petit fardeau de neige, et pliait la tête sous le poids. Ces jolies fleurs si richement colorées faisaient un effet charmant sous leurs chaperons blancs. J'en ai vu des touffes entières

recouvertes d'un seul bloc de neige : toutes ces fleurs riantes, ainsi voilées et se penchant les unes sur les autres, semblaient un groupe de jeunes filles surprises par une ondée et se mettant à l'abri sous un tablier blanc.

Ceci rappelle Bernardin de Saint-Pierre. Guérin sans aucun système et par libre choix, par affinité de talent, est de son école. En ce moment même il achève de lire ses *Études de la Nature* et d'en savourer le charme : « C'est un de ces livres, dit-il, dont on voudrait qu'ils ne finissent pas. Il y a peu à gagner pour la science, mais beaucoup pour la poésie, pour l'élévation de l'âme et la contemplation de la nature. Ce livre dégage et illumine un sens que nous avons tous, mais voilé, vague et privé presque de toute activité, le sens qui recueille les beautés physiques et les livre à l'âme. » Et il insiste sur le second travail de réflexion qui spiritualise, qui fond et *harmonise* dans un ensemble et sous un même sentiment les traits réels, une fois recueillis. Ce sera bien sa manière, à lui ; dans les images fidèles qu'il nous offre de la nature, l'homme, l'âme est toujours en présence ; c'est la vie réfléchie et rendue par la vie. Ses moindres croquis ont ainsi leur sens et leur charme :

Le 19 mars. — Promenade dans la forêt de Coëtquen. Rencontre d'un site assez remarquable pour sa sauvagerie : le chemin descend par une pente subite dans un petit ravin où coule un petit ruisseau sur un fond d'ardoise, qui donne à ses eaux une couleur noirâtre, désagréable d'abord, mais qui cesse de l'être quand on a observé son harmonie avec les troncs noirs des vieux chênes, la sombre verdure des lierres, et son contraste avec les jambes blanches et lisses des bouleaux. Un grand vent du nord roulait sur la forêt et lui faisait pousser de profonds gémissements. Les arbres se débattaient sous les bouffées de

vent comme des furieux. Nous voyions à travers les branches les nuages qui volaient rapidement par masses noires et bizarres, et semblaient effleurer la cime des arbres. Ce grand voile sombre et flottant laissait parfois des défauts par où se glissait un rayon de soleil qui descendait comme un éclair dans le sein de la forêt. Ces passages subits de lumière donnaient à ces profondeurs si majestueuses dans l'ombre quelque chose de hagard et d'étrange, comme un rire sur les lèvres d'un mort.

Le 20. — L'hiver s'en va souriant ; il nous fait ses adieux par un beau ciel resplendissant dans un ciel pur et uni comme une glace de Venise. Encore un pas du temps qui s'achève. Oh ! que ne peut-il, comme les coursiers des Immortels, atteindre en quatre bonds les limites de sa durée !

Il est plus d'une manière de voir et de peindre la nature, et je les admets toutes, pourvu qu'elles aient de la vérité. Mais voilà bien, en effet, des coins de paysage comme je les préfère ; c'est délicat, c'est senti, et c'est *peint* en même temps ; c'est peint de près, sur place, d'après nature, mais sans crudité. Rien n'y sent la palette. Les couleurs ont toute leur fraîcheur, leur vérité, et aussi une certaine tendresse. Elles ont passé au miroir intérieur et sont vues par réflexion. On y saisit avant tout la physionomie, on y respire l'âme des choses.

Le 28 mars. — Toutes les fois que nous nous laissons pénétrer à la nature, notre âme s'ouvre aux impressions les plus touchantes. Il y a quelque chose dans la nature, soit qu'elle rie et se pare dans les beaux jours, soit qu'elle devienne pâle, grise, froide, pluvieuse, en automne et en hiver, qui émeut non seulement la surface de l'âme, mais même ses plus intimes secrets et donne l'éveil à mille souvenirs qui n'ont, en apparence, aucune liaison au spectacle extérieur, mais qui sans doute entretiennent une

correspondance avec l'âme de la nature par des sympathies qui nous sont inconnues. J'ai ressenti aujourd'hui cette puissance étonnante, en respirant, couché dans un bois de hêtres, l'air chaud du printemps.

Et le 5 avril :

Journée belle à souhait. Des nuages, mais seulement autant qu'il en faut pour faire paysage au ciel. Ils affectent de plus en plus leurs formes d'été. Leurs groupes divers se tiennent immobiles sous le soleil comme les troupeaux de moutons dans les pâturages, quand il fait grand chaud. J'ai vu une hirondelle, et j'ai entendu bourdonner les abeilles sur les fleurs. En m'asseyant au soleil pour me pénétrer jusqu'à la moelle du divin printemps, j'ai ressenti quelques-unes de mes impressions d'enfance : un moment, j'ai considéré le ciel avec ses nuages, la terre avec ses bois, ses chants, ses bourdonnements, comme je faisais alors. Ce renouvellement du premier aspect des choses, de la physionomie qu'on leur a trouvée avec les premiers regards, est, à mon avis, une des plus douces réactions de l'enfance sur le courant de la vie.

Il s'enivre de la vie des choses et voudrait par accès s'y confondre, s'y universaliser :

25 avril. — Il vient de pleuvoir. La nature est fraîche, rayonnante ; la terre semble savourer avec volupté l'eau qui lui apporte la vie. On dirait que le gosier des oiseaux s'est aussi rafraîchi à cette pluie : leur chant est plus pur, plus vif, plus éclatant, et vibre à merveille dans l'air devenu extrêmement sonore et retentissant. Les rossignols, les bouvreuils, les merles, les grives, les loriots, les pinsons, les roitelets, tout cela chante et se réjouit. Une oie, qui crie comme une trompette, ajoute au charme par le contraste. Les arbres immobiles semblent écouter tous ces bruits. D'innombrables pommiers fleuris paraissent au loin comme des boules de neige ; les cerisiers aussi tout blancs se dressent en pyramides ou s'étalent en éventails de fleurs.

Les oiseaux semblent viser parfois à ces effets d'orchestre où tous les instruments se confondent en une masse d'harmonie.

Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature! se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité! Que serait-ce de moi? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela.

Un mois s'est écoulé; le moment où le printemps longuement couvé et nourri éclate, non plus en fleurs mais en feuilles, où la verdure déborde, où il y a en deux ou trois matinées inondation presque subite de verdure, est admirablement rendu :

3 mai. — Jour réjouissant, plein de soleil, brise tiède, parfums dans l'air; dans l'âme, félicité. La verdure gagne à vue d'œil; elle s'est élancée du jardin dans les bosquets, elle domine tout le long de l'étang; elle saute, pour ainsi dire, d'arbre en arbre, de hallier en hallier, dans les champs et sur les coteaux, et je la vois qui a déjà atteint la forêt et commence à s'épancher sur son large dos. Bientôt elle aura débordé aussi loin que l'œil peut aller, et tous ces grands espaces, clos par l'horizon, seront ondoyants et mugissants comme une vaste mer, une mer d'émeraude. Encore quelques jours et nous aurons toute la pompe, tout le déploiement du règne végétal.

Et le moment où tout ce qui d'abord n'était que fleur sans feuille n'est plus que germe et feuillage, où les amours des végétaux ont cessé, et où la nutrition du fruit commence :

22 mai. — Il n'y a plus de fleurs aux arbres. Leur mis-

sion d'amour accomplie, elles sont mortes, comme une mère qui périt en donnant la vie. Les fruits ont noué, ils aspirent l'énergie vitale et reproductrice qui doit mettre sur pied de nouveaux individus. Une génération innombrable est actuellement suspendue aux branches de tous les arbres, aux fibres des plus humbles graminées, comme des enfants au sein maternel. Tous ces germes, incalculables dans leur nombre et leur diversité, sont là suspendus entre le ciel et la terre dans leur berceau, et livrés au vent qui a la charge de bercer ces créatures. Les forêts futures se balancent imperceptibles aux forêts vivantes. La nature est tout entière aux soins de son immense maternité.

Quoique voué de cœur à la Bretagne qu'il appelle *la bonne contrée*, l'enfant du Midi se réveille parfois en Guérin; *Mignon* se ressouvient du ciel bleu et du pays où les oliviers fleurissent. L'hôte de la Chênaie, ne se fait pas illusion sur ces magnificences et ces beautés silvestres, bocagères, qui sont toujours si près, là-bas, de redevenir sèches et revêches; la Chênaie, la Bretagne tout entière « lui fait l'effet, dit-il, d'une vieille bien ridée, bien chenue, redevenue par la baguette des Fées jeune fille de seize ans et des plus gracieuses. » Mais sous la jeune fille gracieuse, la vieille, à de certains jours, reparaît. En plein juin, la belle saison un matin s'en est allée on ne sait où; le vent d'ouest a tout envahi comme un pasteur humide chassant devant lui ses innombrables troupeaux de nuages. A la verdure près, c'est l'hiver, avec l'affligeant contraste de plus; et même quand il y a splendeur, l'été, jusque dans ses jours de solennité, a toujours, il le sent, « quelque chose de triste, de voilé, de borné. C'est comme un avare qui se met en frais; il y a de la ladrerie dans sa magnificence. Vive notre

ciel du Languedoc si libéral en lumière, si bleu, si largement arqué! » Ainsi s'écrie ces jours-là presque en exilé celui qui ressonge à son doux nid du Cayla et à la Roche d'Onelle. Dans ses excursions par le pays et quand il traverse les landes, c'est bien alors que la nature lui apparaît maigre et triste, en habit de mendiante et de pauvresse; mais pour cela il ne la dédaigne pas : il a fait sur ce thème des vers bien pénétrants et où l'âpreté du pays est rendue au vrai; il la comprend si bien, cette âpreté, il la serre de si près qu'il en triomphe. Comme cette Cybèle de l'Hymne homérique qui se présenta d'abord à de jeunes filles assises au bord du chemin, sous le déguisement d'une vieille femme stérile, et qui ensuite redevint soudainement la féconde et glorieuse Déesse, la Nature bretonne finit par livrer à Guérin tout ce qu'elle contient : s'il l'a méconnue un moment, il s'en repent vite, elle lui pardonne; elle cesse de paraître ingrate à ses yeux, elle redevient aussi belle qu'elle peut l'être : la lande elle-même s'anime, se revêt pour lui, dans ses moindres accidents, de je ne sais quel charme.

Les derniers jours que passa Guérin à la Chênaie eurent de la douceur, mais une douceur souvent troublée; il sentait en effet que cette vie de retraite allait cesser et que l'époque des vacances amènerait pour lui la nécessité d'un parti à prendre. Il jouissait d'autant plus, quand son imagination le lui permettait, du calme uni et profond des dernières heures :

Le 14 août. — Après une longue série de jours éclatants, j'aime assez à trouver un beau matin le ciel tendu de gris, et toute la nature se reposant en quelque sorte de ses jours de fête dans un calme mélancolique. C'est bien cela

aujourd'hui. Un voile immense, immobile, sans le moindre pli, couvre toute la face du ciel; l'horizon porte une couronne de vapeurs bleuâtres; pas un souffle dans l'air. Tous les bruits qui s'élèvent dans le lointain de la campagne arrivent à l'oreille à la faveur de ce silence : ce sont des chants de laboureurs, des voix d'enfants, des piaulements et des refrains d'animaux, et de temps à autre un chien qui aboie je ne sais où, et des coqs qui se répondent comme des sentinelles. Au dedans de moi, tout aussi est calme et reposé. Un voile gris et un peu triste s'est étendu sur mon âme, comme ont fait les nuages paisibles sur la nature. Un grand silence s'est établi, et j'entends comme les voix de mille souvenirs doux et touchants, qui s'élèvent dans le lointain du passé et viennent bruire à mon oreille.

Les peintures qu'il a retracées de ces jours d'automne et d'hiver, passés au bord de l'Océan dans la maison de l'hospitalité, dans cette *Thébaïde des Grèves* (au Val de l'Arguenon) comme l'appelait un peu ambitieusement son ami H. de La Morvonnais, sont de belles pages qui se placent d'elles-mêmes à côté des meilleures, en ce genre, que nous connaissons. Le contraste saisissant de cette paix du foyer et de ces tempêtes presque continuelles de l'Océan, quelquefois cet autre contraste non moins frappant entre la mer paisible, le sommeil des champs et le cœur orageux du contemplateur, donnent aux divers tableaux toute leur vie et leur variété :

Et voyez combien la Providence est pleine de bonté pour moi. De crainte que le passage subit de l'air doux et tempéré de la vie religieuse et solitaire à la zone torride du monde n'éprouvât trop mon âme, elle m'a amené, au sortir du saint asile, dans une maison élevée sur les confins des deux régions ,où, sans être dans la solitude, on n'appartient pas encore au monde; une maison dont les croisées s'ouvrent d'un côté sur la plaine où s'agite le tumulte des hommes, et de l'autre sur le désert où chantent

les serviteurs de Dieu; d'un côté sur l'Océan, et de l'autre sur les bois; et cette figure est une réalité, car elle est bâtie sur le bord de la mer. Je veux coucher ici l'histoire du séjour que j'y ferai, car les jours qui se passent ici sont pleins de bonheur, et je sais que dans l'avenir je me retournerai bien des fois pour relire le bonheur passé. Un homme pieux et poète, une femme dont l'âme va si bien à la sienne qu'on dirait d'une seule âme, mais dédoublée; une enfant qui s'appelle *Marie*, comme sa mère, et qui laisse, comme une étoile, percer les premiers rayons de son amour et de son intelligence à travers le nuage blanc de l'enfance; une vie simple, dans une maison antique; l'Océan qui vient le matin et le soir nous apporter ses accords; enfin un voyageur qui descend du Carmel pour aller à Babylone, et qui a posé à la porte son bâton et ses sandales pour s'asseoir à la table hospitalière : voilà de quoi faire un poème biblique, si je savais écrire les choses comme je sais les éprouver.

Je n'ai point de regret à ce poème biblique; il va nous en dire assez, tout en disant qu'il ne le saurait faire. Nous en aurons tout à l'heure une *journée* entière, une *journée modèle;* mais auparavant donnons-nous avec lui le spectacle d'une *mer agitée* et, en même temps, de l'âme humaine qui la contemple :

8 décembre. — Hier, le vent d'ouest soufflait avec furie. J'ai vu l'Océan agité, mais ce désordre, quelque sublime qu'il soit, est loin de valoir, à mon gré, le spectacle de la mer sereine et bleue. Mais pourquoi dire que l'un ne vaut pas l'autre? Qui pourrait mesurer ces deux sublimités et dire : la seconde dépasse la première! Il faut dire seulement : mon âme se complaît mieux dans la sérénité que dans l'orage. Hier, c'était une immense bataille dans les plaines humides. On eût dit, à voir bondir les vagues, ces innombrables cavaleries de Tartares qui galopent sans cesse dans les plaines de l'Asie. L'entrée de la baie est comme défendue par une chaîne d'îlots de granit : il fallait voir les lames courir à l'assaut et se lancer follement contre

ces masses avec des clameurs effroyables; il fallait les voir prendre leur course et faire à qui franchirait le mieux la tête noire des écueils. Les plus hardies ou les plus lestes sautaient de l'autre côté en poussant un grand cri; les autres, plus lourdes ou plus maladroites, se brisaient contre le roc en jetant des écumes d'une éblouissante blancheur, et se retiraient avec un grondement sourd et profond comme les dogues repoussés par le bâton du voyageur. Nous étions témoins de ces luttes étranges, du haut d'une falaise où nous avions peine à tenir contre les furies du vent. Nous étions là, le corps incliné et les jambes écartées pour élargir notre base et résister avec plus d'avantage, et les deux mains cramponnées à nos chapeaux pour les assurer sur nos têtes. Le tumulte immense de la mer, la course bruyante des vagues, celle, non moins rapide, mais silencieuse, des nuages, les oiseaux de marine qui flottaient dans le ciel et balançaient leur corps grêle entre deux ailes arquées et d'une envergure démesurée, tout cet ensemble d'harmonies sauvages et retentissantes qui venaient toutes converger à l'âme de deux êtres de cinq pieds de hauteur, plantés sur la crête d'une falaise, secoués comme des feuilles par l'énergie du vent, et qui n'étaient guère plus apparents dans cette immensité que deux oiseaux perchés sur une motte de terre : oh! c'était quelque chose d'étrange et d'admirable, un de ces moments d'agitation sublime et de rêverie profonde tout ensemble, où l'âme et la nature se dressent de toute leur hauteur l'une en face de l'autre.

A quelques pas de nous, il y avait un groupe d'enfants abrités contre un rocher, et paissant un troupeau répandu sur l'escarpement de la côte.

Jetez un vaisseau en péril sur cette scène de la mer, tout change : on ne voit que le vaisseau. Heureux qui peut contempler la nature déserte et solitaire! Heureux qui peut la voir se livrant à ses jeux terribles sans danger pour aucun être vivant! Heureux qui regarde, du haut de la montagne, le lion bondir et rugir dans la plaine, sans qu'il vienne à passer un voyageur ou une gazelle! Hippolyte, nous eûmes ce bonheur hier, nous devons en remercier le Ciel.

De la hauteur nous descendîmes dans une gorge qui ouvre une retraite marine (comme savaient en décrire les Anciens) à quelques flots de la mer qui viennent se reposer, tandis que leurs frères insensés battent les écueils et luttent entre eux. Des masses énormes de granit gris, bariolés de mousses blanches, sont répandues en désordre sur le penchant de la colline qui a ouvert cette anse en se creusant. On dirait, tant elles sont étrangement posées et inclinées vers la chute, qu'un géant s'est amusé un jour à les faire rouler du haut de la côte, et qu'elles se sont arrêtées là où elles ont rencontré un obstacle, les unes à quelques pas du point de départ, les autres à mi-côte; mais ces obstacles semblent les avoir plutôt suspendues qu'arrêtées dans leur course, car elles paraissent toujours prêtes à rouler. Le bruit des vents et des flots,qui s'engouffre dans cet enfoncement sonore, y rend les plus belles harmonies. Nous y fîmes une halte assez longue, appuyés sur nos bâtons et tout émerveillés....

En regagnant le Val, nous admirâmes la position d'une maisonnette habitée par un vieillard. Elle est appuyée contre un mamelon et tourne le dos à la mer, en vraie solitaire qui ne veut qu'entendre le bruit des choses d'en bas. Un petit jardin bien planté, et où il vient un peu de tout, s'étend sur le devant jusqu'à un petit ruisseau qui tombe dans la mer. C'est un petit paysage comme les aimait Virgile.

Le soir, la voix de l'Océan était rauque et sourde.

Les poètes anglais du foyer, Cowper, Wordsworth, ont-ils jamais rendu plus délicieusement les joies d'un intérieur pur, la félicité domestique, ce ressouvenir de l'Éden, que le voyageur qui s'asseyant un moment sous un toit béni, a su dire :

Le Val, 20 décembre. — Je ne crois pas avoir jamais senti avec autant d'intimité et de recueillement le bonheur de la vie de famille. Jamais ce parfum qui circule dans tous les appartements d'une maison pieuse et heureuse ne m'a si bien enveloppé. C'est comme un nuage d'encens

invisible que je respire sans cesse. Tous ces menus détails de la vie intime, dont l'enchaînement constitue la journée, sont pour moi autant de nuances d'un charme continu qui va se développant d'un bout de la journée à l'autre : — le salut du matin qui renouvelle en quelque sorte le plaisir de la première arrivée, car la formule avec laquelle on s'aborde est à peu près la même, et d'ailleurs la séparation de la nuit imite assez bien les séparations plus longues, comme elles étant pleine de dangers et d'incertitude; — le déjeuner, repas dans lequel on fête immédiatement le bonheur de s'être retrouvés; — la promenade qui suit, sorte de salut et d'adoration que nous allons rendre à la nature, car à mon avis, après avoir adoré Dieu directement dans la prière du matin, il est bon d'aller plier un genou devant cette puissance mystérieuse qu'il a livrée aux adorations secrètes de quelques hommes; — notre rentrée et notre clôture dans une chambre toute lambrissée à l'antique, donnant sur la mer, inaccessible au bruit du ménage, en un mot, vrai sanctuaire de travail; — le dîner qui s'annonce non par le son de la cloche qui sent trop le collège ou la grande maison, mais par une voix douce qui nous appelle d'en bas; la gaieté, les vives plaisanteries, les conversations brisées en mille pièces qui flottent sans cesse sur la table durant le repas : le feu pétillant de branches sèches autour duquel nous pressons nos chaises après ce signe de Croix qui porte au Ciel nos actions de grâces; les douces choses qui se disent à la chaleur du feu qui bruit tandis que nous causons; et, s'il fait soleil, la promenade au bord de la mer qui voit venir à elle une mère portant son enfant dans ses bras, le père de cet enfant et un étranger, ces deux-ci un bâton à la main; les petites lèvres de la petite fille qui parle en même temps que les flots, quelquefois les larmes qu'elle verse, et les cris de la douleur enfantine sur le rivage de la mer; nos pensées à nous, en voyant la mère et l'enfant qui se sourient ou l'enfant qui pleure et la mère qui tâche de l'apaiser avec la douceur de ses caresses et de sa voix, et l'Océan qui va toujours roulant son train de vagues et de bruits; les branches mortes que nous coupons dans le taillis pour nous allumer, au retour, un feu vif et prompt; ce petit

travail de bûcheron qui nous rapproche de la nature par un contact immédiat — les heures d'étude et d'épanchement poétique, qui nous mènent jusqu'au souper; ce repas qui nous rappelle avec la même douce voix et se passe dans les mêmes joies que le dîner, seulement un peu moins éclatantes parce que le soir voile tout, tempère tout; — la soirée qui s'ouvre par l'éclat d'un feu joyeux, et de lectures en lectures, de causeries en causeries, va expirer dans le sommeil; — et à tous les charmes d'une telle journée ajoutez je ne sais quel rayonnement angélique, je ne sais quel prestige de paix, de fraîcheur et d'innocence qu'y répandent la tête blonde, les yeux bleus, la voix argentine, les petits pieds, les petits pas, les rires, les petites moues pleines d'intelligence d'une enfant qui, j'en suis sûr, fait envie à plus d'un ange; qui vous enchante, vous séduit, vous fait raffoler avec un léger mouvement de ses lèvres, tant il y a de puissance dans la faiblesse! ajoutez-y tout ce que vous dira votre imagination, et vous serez loin encore d'avoir touché le fond de toutes ces voluptés secrètes.

Cependant ces joies de la famille, trop senties par un cœur à qui il n'était point donné de les goûter pour son propre compte, l'attendrissaient trop; il en était venu, il nous le dit, à pleurer pour un rien, « comme il arrive aux petits enfants et aux vieillards. » Ce calme continuel, cette douce monotonie de la vie familière, en se prolongeant comme une note suave, mais toujours la même, avaient fini par l'énerver, par l'exalter et le jeter hors de lui ou le noyer trop avant au dedans de lui; le trop de paix lui était une nouvelle espèce d'orage; son âme était *en proie*, et il y avait danger, de ce côté, à je ne sais quelle ivresse de langueur, s'il n'eût trouvé un contrepoids, une puissante diversion dans la contemplation de la nature, de même qu'à d'autres moments il y avait eu danger que l'attraction souveraine, la puis-

sante voix de cette nature ne l'absorbât et ne le dominât uniquement. Car Guérin était une âme merveilleuse, la plus sensible, la plus impressible, mais sans garantie contre elle-même et sans défense. Cette fois il sut se détourner à temps et alterner dans le mode de sa sensibilité :

Je me mis à la considérer (la nature) encore plus attentivement que de coutume, et par degrés la fermentation s'adoucit ; car il sort des champs, des flots, des bois, une vertu suave et bienfaisante qui me pénétrait et tournait tous mes transports en rêves mélancoliques. Cette fusion des impressions calmes de la nature avec les rêveries orageuses du cœur, engendra une disposition d'âme que je voudrais retenir lontemps, car elle est des plus désirables pour un rêveur inquiet comme moi. C'est comme une extase tempérée et tranquille qui ravit l'âme hors d'elle-même sans lui ôter la conscience d'une tristesse permanente et orageuse. Il arrive aussi que l'âme est pénétrée insensiblement d'une langueur qui assoupit toute la vivacité des facultés intellectuelles et l'endort dans un demi-sommeil vide de toute pensée, dans lequel néamoins elle se sent la puissance de rêver les plus belles choses....

Rien ne peut figurer plus fidèlement cet état de l'âme que le soir qui tombe en ce moment. Des nuages gris, mais légèrement argentés par les bords, sont répandus également sur toute la face du ciel. Le soleil qui s'est retiré, il y a peu d'instants, a laissé derrière lui assez de lumière pour tempérer quelque temps les noires ombres et adoucir en quelque sorte la chute de la nuit. Les vents se taisent, et l'Océan paisible ne m'envoie, quand je vais l'écouter sur le seuil de la porte, qu'un murmure mélodieux qui s'épanche dans l'âme comme une belle vague sur la grève. Les oiseaux, gagnés les premiers par l'influence nocturne, se dirigent vers les bois et font siffler leurs ailes dans les nuages. Le taillis qui couvre toute la pente de la côte du Val, retentissant tout le jour du ramage du roitelet, du sifflement gai du pivert et des cris divers d'une multitude d'oiseaux, n'a plus aucun bruit dans ses sentiers ni sous

ses fourrés, si ce n'est le piaulement aigu jeté par les merles qui jouent entre eux et se poursuivent, tandis que les autres oiseaux ont déjà le cou sous l'aile. Le bruit des hommes, qui se taisent toujours les derniers, va s'effaçant sur la face des champs. La rumeur générale s'éteint, et l'on n'entend guère venir de clameurs que des bourgs et des hameaux, où il y a, jusque bien avant dans la nuit, des enfants qui crient et des chiens qui aboient. Le silence m'enveloppe; tout aspire au repos, excepté ma plume qui trouble peut-être le sommeil de quelque atome vivant, endormi dans les plis de mon cahier, car elle fait son petit bruit en écrivant ces vaines pensées. Et alors, qu'elle cesse; car ce que j'écris, ce que j'ai écrit et ce que j'écrirai ne vaudra jamais le sommeil d'un atome.

Certes, cela est beau comme de beaux vers. On parle des Lakistes et de leur poésie, et La Morvonnais, vers ce temps même, en était fort préoccupé, au point d'aller visiter Wordsworth à sa résidence de Rydal-Mount, près des lacs du Westmoreland, et de rester en correspondance [1] avec ce grand et pacifique esprit, avec ce patriarche de la muse intime. Guérin, sans tant y songer, ressemblait mieux aux Lakistes en ne visant nullement à les imiter : il n'est point chez eux de sonnet pastoral plus limpide, il n'est point dans les poétiques promenades de Cowper de plus transparent tableau, que la page qu'on vient de lire, dans sa peinture si réelle à la fois et si tendre, si distincte et si émue. L'humble sentiment qui termine, et qui tient compte du moindre atome vivant, est à faire envie à un doux poète de l'Inde.

[1] On me dit qu'il n'a pas fait le voyage; mais je suis bien sûr au moins de la correspondance, car j'y ai vu avec une surprise reconnaissante que mon nom était connu de Wordsworth.
S. B.

Mais Guérin dut s'arracher à cette solitude, où il allait s'oublier et trop savourer, s'il n'y prenait garde, le fruit du *lotos*. Dans une dernière promenade par une riante après-midi d'hiver sur ces falaises, le long de ce sentier qui tant de fois l'y avait conduit à travers les buis et les coudriers, il exhale ses adieux et emporte tout ce qu'il peut de l'âme des choses. Le lendemain il est à Caen, quelques jours après à Paris.

(*Causeries du Lundi*, t. XV).

BÉRANGER

Lundi 15 juillet 1850.

Je parlais l'autre jour de Voltaire, parlons un peu de Béranger ; rien de plus naturel. Mais pourquoi ne traiterions-nous pas aussi en tout Béranger comme Voltaire, c'est-à-dire sans le surfaire cette fois, sans le flatter, et en le voyant tel qu'il est, tel que nous croyons le connaître ? La part encore lui restera bien assez belle. Nous avons tous, presque tous, autrefois professé pour Béranger plus que de l'admiration, c'était un culte ; ce culte, il nous le rendait en quelque sorte, puisque lui-même il était idolâtre de l'opinion et de la popularité. Le temps n'est-il pas venu de dégager un peu toutes ces tendresses, toutes ces complaisances, de payer à l'homme, à l'honnête homme qui a, comme tous, plus ou moins, ses faibles et ses faiblesses, au poète qui, si parfait qu'on le suppose, a aussi ses défauts, de lui payer, dis-je, une large part, mais une part mesurée au même poids et dans la même balance dont nous nous servons pour d'autres ? Encore une fois, le lot qui lui revient à juste

titre entre les contemporains se trouvera, réduction faite, un des plus enviables et des plus beaux.

Pour couper court avec ceux qui se souviendraient que j'ai autrefois, il y a plus de quinze ans, fait un portrait de Béranger tout en lumière et sans y mettre d'ombre, je répondrai que c'est précisément pour cela que je veux le refaire. Quinze ans, c'est assez pour que le modèle change, ou du moins se marque mieux ; c'est assez surtout pour que celui qui a la prétention de peindre se corrige, se forme, se modifie en un mot lui-même profondément. Jeune, je mêlais aux portraits que je faisais des poètes beaucoup d'affection et de l'enthousiasme, je ne m'en repens pas ; j'y mettais même un peu de connivence. Aujourd'hui je n'y mets rien, je l'avoue, qu'un sincère désir de voir et de montrer les choses et les personnes telles qu'elles sont, telles du moins qu'en ce moment elles me paraissent.

On pourrait diviser les Chansons de Béranger en quatre ou cinq branches : 1° L'ancienne chanson, telle qu'on la trouve avant lui chez les Collé, les Panard, les Désaugiers, la chanson gaie, bachique, épicurienne, le genre grivois, gaillard, égrillard, *le Roi d'Yvetot, la Gaudriole, Frétillon, Madame Grégoire :* ce fut par où il débuta. 2° La chanson sentimentale, la romance, *le Bon Vieillard, le Voyageur,* surtout *les Hirondelles ;* il a cette veine très fine et très pure par moments. 3° La chanson libérale et patriotique, qui fut et qui restera sa grande innovation, cette espèce de petite ode dans laquelle il eut l'art de combiner un filet de sa veine sensible avec les sentiments publics dont il se faisait l'organe ; ce genre, qui constitue la pleine originalité de Béranger et comme le milieu de son talent, renferme *le Dieu des Bonnes Gens, Mon*

Ame, *la Bonne Vieille*, où l'inspiration sensible donne le ton; *le Vieux Sergent, le Vieux Drapeau, la Sainte Alliance des Peuples*, etc., où c'est l'accent libéral qui domine. 4° Il y faudrait joindre une branche purement satirique, dans laquelle la veine de sensibilité n'a plus de part, et où il attaque sans réserve, avec malice, avec âcreté et amertume, ses adversaires d'alors, les ministériels, les ventrus, la race de Loyola, le pape en personne et le Vatican; cette branche comprendrait depuis *le Ventru* jusqu'aux *Clefs du Paradis*. 5° Enfin une branche supérieure que Béranger n'a produite que dans les dernières années, et qui a été un dernier effort et comme une dernière greffe de ce talent savant, délicat et laborieux, c'est la chanson-ballade, purement poétique et philosophique, comme *les Bohémiens,* ou ayant déjà une légère teinte de socialisme, comme *les Contrebandiers, le Vieux Vagabond.*

Voilà bien des genres, et il semble que tout soit épuisé : on assure pourtant que Béranger garde encore en portefeuille une dernière forme de chanson plus élevée, presque épique : ce sont des pièces en octave sur Napoléon, sur les diverses époques de l'Empire. Ceux de ses amis qui les connaissent n'en parlent qu'avec admiration. J'entendais un jour, il y a quatre ou cinq ans, M. de Lamennais qui en disait : « Cela me paraît plus beau que tout ce qu'il a fait jusqu'ici, mais il ne veut rien en publier. Moi (ajoutait-il en souriant et en faisant allusion à sa propre impatience de publicité), si j'avais fait une seule de ces octaves-là, je l'aurais déjà mise partout; mais lui, il ne veut pas être remis en question, c'est plus prudent peut-être et plus sage. »

En nous tenant à ce que nous avons, il est certain que Béranger a fait de la chanson tout ce qu'on en peut faire ; il en a tiré tout ce qu'elle renferme, et on pourrait croire qu'il est bien difficile désormais d'aborder ce genre après lui sans l'imiter. Entre ses mains, l'ancienne chanson française, légère, moqueuse, satirique, non contente de se revêtir d'un rythme plus sévère, s'est transformée en esprit et s'est élevée ; ceux qui en aimaient avant tout la gaieté franche, malicieuse en même temps et inoffensive, ont pu trouver chez lui qu'elle perdait du caractère. Par ce côté d'une gaieté naïve, d'une ronde et franche bonhomie, l'aimable Désaugiers lui reste supérieur. Béranger, même comme chansonnier, a trop d'art, trop de ruse et de calcul, il pense à trop de choses à la fois, pour être parfaitement et innocemment gai. Il a poussé la chanson jusqu'au point où elle peut aller et où elle cesse d'être elle-même. C'est là sa gloire ; elle implique un léger défaut.

Béranger a fait des chansons, et mieux que des chansons : a-t-il fait pour cela des odes parfaites ? Il y a ici une question littéraire qui n'a jamais été touchée qu'à peine, tant il a été convenu d'emblée et d'acclamation que Béranger était classique comme Horace, et le seul classique des poètes vivants.

Je viens de relire presque tout entier (de relire, il est vrai, et non pas de chanter) le Recueil de Béranger, et j'ai acquis la conviction que, chez lui, l'idée première, la conception de la pièce, est presque toujours charmante et poétique, mais, que l'exécution, par suite des difficultés du rythme et du refrain, par suite aussi de quelques habitudes littéraires qui tiennent à sa date ou à sa manière, laisse souvent à

désirer. Pour rendre évidentes ces observations de détail, je n'ai rien de mieux à faire qu'à prendre une à une quelques-unes de ses plus belles et de ses plus célèbres pièces, et qu'à expliquer ma pensée.

Le Roi d'Yvetot, par où il débuta en mai 1813, me semble parfait ; pas un mot qui ne vienne à point, qui ne rentre dans le rythme et dans le ton ; c'est poétique, c'est naturel et gai ; la rime si heureuse ne fait, en badinant, que tomber d'accord avec la raison.

Les Gueux, si vantés, me plaisent moins. Si ce n'est qu'une boutade, à la bonne heure :

> Les Gueux, les Gueux,
> Sont les gens heureux,
> Ils s'aiment entre eux...

Les gueux, en effet, s'aiment-ils mieux que d'autres, et de ce qu'on n'a rien que sa guenille, est-on moins tenté de se la disputer ? Je vois un peu de déclamation dans cette petite pièce et de la faiblesse de pensée :

> D'un faste qui vous étonne
> L'exil punit plus d'un grand...
> D'un palais l'éclat vous frappe,
> Mais l'ennui vient y gémir...

L'ennui bâille plutôt qu'il ne *gémit*. Mais tout est vite racheté et regagné par la gaieté du refrain.

Béranger a de ces vers heureux qui sont d'un vrai poète et d'un peintre, de ces coins de tableaux frais et riants, à condition qu'ils ne se prolongent pas. Ainsi dans *les Hirondelles :*

Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine...

Ainsi, dans *Maudit Printemps*, quand il regrette l'hiver, et qu'il voudrait qu'on entendît

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.

Ainsi encore, dans *le Voyage imaginaire*, ce vers tout matinal :

J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles.

C'est tout un ciel, tout un paysage en un vers, et un tel vers rachète bien des choses. Je dis *rachète*, car, du moment que nous ne chantons plus et que nous lisons, le faible, le commun, le recherché et l'obscur nous apparaissent même dans ces petites trames si bien ourdies. Le mouvement du refrain enlevait et sauvait tout; mais, dès que le ballon n'est plus lancé et qu'il ne nage plus dans la lumière, on saisit de l'œil les défauts, les fissures et les *coutures*.

Cette remarque serait perpétuelle ; elle se renouvelle et se vérifie pour moi presque à chacune des chansons de Béranger. La conception, d'ordinaire, la composition de ces petits cadres, le *motif* est délicieux, poétique ; c'est l'expression, le style souvent qui s'étrangle ou qui fléchit. L'étincelle sous laquelle son idée lui arrive, il la développe, il l'étend, il la divise, mais c'est ce qui reste de mieux après tout dans sa chanson. Elle se résume dans le refrain : c'est par là qu'elle lui est venue, et c'est par là qu'elle demeure

aussi dans notre souvenir, bien supérieure souvent à ce qu'elle est par l'exécution.

Mon Habit est une des chansons qu'on aime le plus à citer. On en a retenu le refrain et des vers charmants.

> La fleur des champs brille à ta boutonnière...
> Ces jours mêlés de pluie et de soleil.

C'est très joli de motif, très spirituel d'idées, quelquefois très heureux d'expression. Et pourtant je ne puis m'empêcher de noter quelques mauvais vers, des expressions vagues et communes. Ainsi dans le premier couplet :

> Quand le *Sort* à ta mince étoffe
> *Livrerait de nouveaux combats.*

Et dans le second couplet, où il parle de ses amis :

> Ton indigence qui m'honore
> *Ne m'a point banni de leurs bras.*

Banni des bras de ses amis, n'est-ce pas une expression bien académique pour quelqu'un qui ne veut pas être académicien? On pourrait continuer cette manière de critique sur la plupart des pièces, et je ne fais qu'indiquer la voie.

Dans *le Dieu des bonnes gens* il y a une idée élevée, morale même dans un certain sens, dans le sens de l'abbaye de Thélème; mais l'exécution, de tout point, répond-elle? La troisième strophe semble atteindre un moment au sublime :

> Un conquérant, dans sa fortune *altière,*
> Se fit un jeu des sceptres et des lois;

Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô Rois qu'on *déifie!*
Moi, pour braver des maîtres *exigeants,*
Le verre en main gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Hélas! c'est dommage: ces rois qu'on *déifie*, ces maîtres *exigeants* ne viennent là qu'à toute force et par la nécessité du refrain. La strophe si haute et si fière en est un peu déparée. Et à la quatrième strophe, c'est bien pis:

Sur nos débris *Albion nous défie.*

A la cinquième, le poète a épuisé ses rimes et ses ressources; la langue française, en poésie, n'en a pas plus. Il se voit obligé de détonner et de grimacer:

O Chérubins *à la face bouffie,*
Réveillez donc les morts *peu diligents!*

Béranger a beau vouloir élever le génie de la chanson, il n'y parvient que jusqu'à un certain point; on ne force pas la nature des choses, ni ce qu'il y a d'inhérent dans les genres. C'est encore, après tout, dans le genre semi-sérieux, semi-badin, qu'il s'en tire le mieux et qu'il réussit plus complètement qu'ailleurs. Là, du moins, si le mot grimace, la chanson s'en accommode. Il est plus à son aise avec l'esprit qu'avec la grandeur, bien qu'il y atteigne par jets. Je crois littérairement ce point très essentiel à rappeler. Rabattons-nous à voir son originalité et sa perfection où elle est véritablement, tout en lui sachant gré des autres tentatives. Il n'excelle que là où il faut surtout

de l'esprit : ailleurs, là où il faudrait de l'élévation continue, il a des élans, de l'effort, même des traits sublimes, mais aussi des entorses et des faux pas.

On a tant dit et redit que Béranger a fait plus et mieux que des chansons, qu'il est sans doute arrivé lui-même à croire qu'il ne s'est resserré dans ce genre que parce qu'il l'a bien voulu, et qu'il n'eût tenu qu'à lui de tenter une plus vaste carrière, de remplir indifféremment, par exemple, le cadre de l'Idylle, de la Méditation poétique, ou qui sait? de l'Épopée. A bien étudier pourtant sa manière à froid et sans plus de prévention politique, sans rien apporter à cette lecture d'étranger à l'œuvre même, j'en suis venu à croire qu'il est plutôt heureux pour lui d'avoir rencontré tous ces petits canaux et jets d'eau et *ricochets* de chanson, qui ont l'air de l'arrêter et qui font croire à plus d'abondance et de courant naturel dans sa veine qu'elle n'en aurait peut-être, en effet, livrée à elle seule. Il y a quelques années déjà que, l'étudiant à part moi, et sans songer à venir reparler de lui au public, j'écrivais cette page que je demande la permission de transcrire, comme l'expression la plus sincère et la plus nette de mon dernier sentiment littéraire à son égard :

Béranger a obtenu de gloire tout ce qu'il en mérite, et un peu au delà; sa réputation est au comble. On a beau dire, le genre fait quelque chose, et une *chanson* n'est pas une *épopée;* ce n'est pas même une *ode* (j'entends une ode comme celles de Pindare). L'habileté, l'art, la ruse du talent de Béranger a été de faire croire à sa grandeur; il a fait des choses charmantes, et il semble que, pour la grandeur, il n'y ait que l'espace qui lui ait manqué. Mais s'il avait eu cet espace, il eût été bien embarrassé de le

remplir. Il nous a fait croire qu'il était *gêné* dans la chanson, quand il n'y était qu'*aidé*.

Et puis cette gêne même, quand elle se fait sentir, est un véritable défaut. Or, on la sent à tout moment dans les chansons à *refrain*, dès que le poète veut s'élever; il y a, tous les six ou huit vers, un *hoquet* qui lui coupe l'haleine. Je vais prendre une comparaison qui n'est pas noble, mais elle est parfaitement exacte. Supposez une lecture touchante ou sublime faite à haute voix dans la loge du portier, un peu comme dans la scène d'Henri Monnier. Au moment où le lecteur commence à s'échauffer et à user de tout son organe, un mot brusque venu du dehors : *Le cordon, s'il vous plaît!* l'interrompt et lui coupe la voix. Ce *Cordon, s'il vous plaît,* c'est le refrain obligé. Si haut que soit le poète, et fût-il monté pendant la durée du couplet jusqu'au premier étage ou jusqu'au belvédère, il faut qu'il redescende tout d'un coup brusquement, quatre à quatre, pour tirer à temps ce malheureux *cordon* du refrain. Dans quelques cas, cela fait merveille à force de dextérité; dans beaucoup d'autres cas, on s'y casse bras et jambes.

Ce que j'appelle le *coup de cordon* est très sensible dans les derniers couplets du *Dieu des bonnes Gens*.

Pour ne pas abuser des termes, Byron, Milton, Pindare restent seuls les vraiment grands poètes, et Béranger est un poète charmant.

Telle est ma conviction, que je viens de me confirmer à moi-même par une entière lecture.

« Le peuple, c'est ma muse, » a dit Béranger. Mais il a pris trop souvent, ce me semble, le mot *peuple* dans un sens étroit, il l'a pris dans un sens qui est celui de l'opposition et du combat des classes ; il s'est vanté d'être du peuple quand il suffisait de ne pas se vanter du contraire. Et pourquoi, je vous prie, cette vanité de naissance ainsi affichée au rebours, mais toujours affichée ? Y a-t-il de quoi se vanter d'être sorti de terre ici plutôt que là ? Et ne serait-il pas plus

simple et plus humble de se redire, avec un antique poète : « Un même Chaos a engendré tous les mortels ? »

En relisant les anciennes pièces de Béranger, cette préoccupation constante du poète déplaît. Il dira de son ami Manuel, dans un vers compact et un peu dur :

Bras, tête et cœur, tout était *peuple* en lui.

Un homme d'un autre parti dirait aussi bien d'un de ses chefs : Tout était *royal* en lui. » On dirait d'un Bayard : « Tout était *chevaleresque* en lui. » Et ce ne serait ni plus faux ni plus juste. Soyons hommes avant toute chose, et sachons ce que valent les hommes. Vous savez bien, ô Poète, aujourd'hui à demi dégoûté, mais non encore revenu du rôle, vous savez bien, et vous l'avez dit, qu'il y a dans le monde *plus de fous que de méchants ;* mais il y a beaucoup de fous, vous le savez aussi : ne faisons donc pas d'une classe, si nombreuse qu'elle soit, l'origine et la souche de toutes les vertus.

Croirait-on que dans une chanson sur *les Rossignols,* dont le refrain est : « *Doux Rossignols, chantez pour moi,* » le poète ait pu dire :

Vous qui redoutez l'esclavage,
Ah ! refusez vos tendres airs
A ces *nobles* qui, d'âge en âge,
Pour en donner portent des fers.

Ainsi, parce qu'on est né *noble,* on sera exclu et privé du chant du rossignol ! C'est ainsi encore que, dans

les *Adieux à la Campagne*, qui ont un accent si vrai de mélancolie, le rossignol est pris pour un emblème politique :

> Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
> Jadis un roi causa tous ses malheurs.

Il faut connaître sa mythologie pour comprendre cela ; il faut se rappeler qu autrefois, en Thrace, un scélérat de roi appelé *Térée* fit un mauvais parti à la pauvre Philomèle. De Térée à Louis XVIII ou à Charles X, il n'y a que la main, comme on sait. C'est là un côté petit des Chansons de Béranger, et que l'avenir même, fût-il le plus démocratique du monde, ne relèvera pas.

D'autres côtés grandiront et survivront : ce sont ceux qu'a touchés le souffle pur et frais de la poésie. *Les Bohémiens* sont une de ces ballades ou fantaisies philosophiques, d'un rythme vif, svelte, allègre, enivrant ; c'est la meilleure peut-être, la plus belle et la plus parfaite de ses chansons que j'appelle désintéressées, et qui ne doivent rien aux circonstances.

(*Causeries du Lundi*, t. II).

LAMARTINE

A M. Paul Verlaine qui avait loué les *Rayons Jaunes* de *Joseph Delorme,* dans le journal l'*Art*, mais qui avait parlé légèrement de Lamartine.

Ce 19 novembre 1865

L'ombre de *Joseph Delorme* a dû tressaillir de se voir si bien traitée et louée si magnifiquement pour une des pièces les plus contestées de tout temps et les plus raillées de son Recueil. Il se permettrait toutefois, si je l'ai bien connu, une observation au sujet du dédain qu'on y témoigne, tout à côté, pour l'inspiration *lamartinienne*. Non, ceux qui n'en ont pas été témoins ne sauraient s'imaginer l'impression vraie, légitime, ineffaçable, que les contemporains ont reçue des premières *Méditations* de Lamartine, au moment où elles parurent, en 1819. On passait subitement d'une Poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une Poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine. Les comparaisons avec le passage d'une journée aigre, variable et désagréable de mars à une tiède et

chaude matinée de vrai printemps, ou encore d'un ciel gris, froid, où le bleu paraît à peine, à un vrai ciel pur, serein et tout éthéré du Midi, ne rendraient que faiblement l'effet poétique et moral de cette poésie si neuve sur les âmes qu'elle venait charmer et baigner de ses rayons. D'un jour à l'autre on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe : c'était une révélation. Comme ces pièces premières de Lamartine n'ont aucun dessin, aucune composition dramatique, comme le style n'en est pas frappé et gravé selon le mode qu'on aime aujourd'hui, elles ont pu perdre de leur effet à une première vue ; mais il faut bien peu d'effort, surtout si l'on se reporte un moment aux poésies d'alentour, pour sentir ce que ces Élégies et ces Plaintes de l'âme avaient de puissance voilée sous leur harmonie éolienne et pour reconnaître qu'elles apportaient avec elles le souffle nouveau. Notre point de départ est là. Hugo, ne l'oublions pas, à cette date où déjà il se distinguait par ses merveilles juvéniles, n'avait pas cette entière originalité qu'il n'a déployée que depuis, et je ne crois pas que lui-même, dans sa générosité fraternelle, démentît cet avantage accordé à son aîné, le poète des *Méditations*.

Et maintenant je demande excuse pour cette petite dissertation posthume de *Joseph Delorme*. Je remercie M. Paul Verlaine de toute sa bienveillance, et je le prie de recevoir, ainsi que ses amis du groupe de l'*Art*, l'assurance de mes sympathies dévouées.

SAINTE-BEUVE.

(*Causeries du Lundi*, t. IX. Appendice).

LE ROMANTISME

Lundi 12 octobre 1857.

Après les générations de l'Empire qui avaient servi, administré, combattu, il en vint d'autres qui étudièrent, qui discutèrent, qui rêvèrent. Les forces disponibles de la société, refaites à peine des excès et des prodiges de l'action, se portèrent à la tête ; on se jeta dans les travaux et les luttes de l'esprit. Après les premières années de tâtonnement et de légère incertitude, on vit se dessiner, en tous sens, des tentatives nouvelles, — en histoire, en philosophie, en critique, en art. La poésie eut de bonne heure sa place dans ce concours universel : elle sut se rajeunir et par le sentiment et par la forme. Elle aussi, à son tour, elle put produire ses merveilles.

Les uns donnaient à l'âme humaine, à ses inspirations les plus hautes, à ses regrets, à ses vagues désirs, à ses tristesses et à ses ennuis d'ici-bas, à ces autres ennuis plus beaux qui se traduisent en soif de l'Infini, des expressions harmonieuses et suaves qui semblaient la transporter dans un meilleur monde, et qui, pareilles à la musique même, ouvraient les

sphères supérieures. D'autres fouillaient les antiques souvenirs, les ruines, les arceaux et les créneaux, et, du haut de la colline, assis sur les débris du château gothique, ils voyaient la ville moderne s'étendre à leurs pieds comme une image encore propre à ces vieux temps.

Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié!

Ils évoquaient les Génies et les Sylphes, les Fantômes et les Gnômes ; ils refaisaient présent le moyen âge, — notre moyen âge mythologique et fabuleux. Ils cherchaient jusque dans l'Orient des couleurs et des prétextes à leurs splendides pinceaux. Ils chantaient la gloire même et les triomphes de cette récente et gigantesque époque la plus guerrière qui ait été. Et en chantant, ils rendaient au vers la trempe de l'acier, et à la strophe le poli, le plein et la jointure habile de l'armure.

D'autres, à la suite de ce Grec retrouvé qui se nomme André Chénier, eussent voulu recréer et former, à leur usage, dans un coin de notre société industrieuse, une petite colonie de l'ancienne Grèce ; ils aimaient les fêtes, les festins. Mais au milieu de ces oublis, ils avaient une pensée, un culte, l'amour de l'Art, la curiosité passionnée d'une expression vive, d'un tour neuf, d'une image choisie, d'une rime brillante ; ils voulaient à chacun de leurs cadres un clou d'or : enfants si vous le voulez, mais enfants des Muses, et qui ne sacrifièrent jamais à la grâce vulgaire.

C'est tout cela, c'est bien d'autres choses encore (car je ne puis tout énumérer) que l'on a appelé de

ce nom général de *Romantisme* en notre poésie. Ce mot a été souvent mal appliqué ; il a été surtout employé dans des sens assez différents. Dans l'acception la plus générale et qui n'est pas inexacte, la qualification de *romantique* s'étend à tous ceux qui, parmi nous, ont essayé, soit par la doctrine, soit dans la pratique, de renouveler l'Art et de l'affranchir de certaines règles convenues. Mme de Staël et son école, tous ces esprits distingués qui concoururent à introduire en France de justes notions des théâtres étrangers ; qui, les premiers, nous expliquèrent ou nous traduisirent Shakespeare, Gœthe, Schiller, ce sont relativement des romantiques ; en ce sens M. de Barante, M. de Saint-Aulaire même, M. de Rémusat en seraient, et je ne crois pas que ces fins esprits eussent jamais désavoué le titre entendu de la sorte.

C'est par une sorte d'abus, mais qui avait sa raison, que l'on a compris encore sous le nom de romantiques les poètes, comme André Chénier, qui sont amateurs de la beauté grecque et qui, par là même, sembleraient plutôt classiques ; mais les soi-disant classiques modernes étant alors, la plupart, fort peu instruits des vraies sources et se tenant à des imitations de seconde ou de troisième main, ç'a été se séparer d'eux d'une manière tranchée que de revenir aux sources mêmes, au sentiment des premiers maîtres, et d'y retremper son style ou son goût. C'est ainsi que M. Ingres se sépare de l'école de David. Ainsi André Chénier se sépare de Delille, Paul-Louis Courier de Dussault ou de M. Jay.

M. de Chateaubriand, qui aimait peu ses enfants les romantiques plus jeunes, était lui-même (malgré son apprêt de rhétorique renchérie) un grand roman-

tique, et en ce sens qu'il avait remonté à l'inspiration directe de la beauté grecque, et aussi en cet autre sens qu'il avait ouvert, par *René*, une veine toute neuve de rêve et d'émotion poétique.

C'était un romantique encore, et de la droite lignée de Walter Scott, un romantique d'innovation et peut-être de témérité (nonobstant la précision et la correction scrupuleuse de sa ligne), qu'Augustin Thierry avec ses résurrections saxonnes et mérovingiennes. Il n'en aurait peut-être pas voulu convenir, mais le classique Daunou le tenait pour tel et le savait bien.

C'était un romantique aussi que ce Fauriel qui considérait volontiers tous les siècles de Louis XIV comme non avenus, et qui, bien loin de tous les Versailles, s'en allait chercher dans les sentiers les plus agrestes et les plus abandonnés, des fleurs de poésie toute simple, toute populaire, mais d'une vierge et forte senteur. La poésie parée, civilisée, celle des époques brillantes, ne lui paraissait, comme à Mérimée, qu'une poésie de secondes ou de troisièmes noces : il la laissait à de moins curieux et à de moins jaloux que lui.

Cependant l'expression de romantique, surtout à mesure que s'est prononcé le triomphe des idées et des œuvres modernes, et que ce qui avait paru romantique la veille (c'est-à-dire un peu extraordinaire) ne le paraissait déjà plus, s'est particulièrement concentré sur une notable portion de la légion poétique la plus riche en couleur, la plus pittoresque, la plus militante aussi, et qui, après avoir conquis bien des points qu'on ne lui dispute plus, a continué d'en réclamer d'autres qui ont été contestés ; je veux

parler de l'importante division de l'école romantique qui se rattachait à l'étendard de Victor Hugo. Ayant eu l'honneur d'en faire partie à un certain moment et en des temps difficiles, je sais ce qu'il en est, et j'ai souvent réfléchi à ce qui s'est fait et à ce qui aurait pu se faire.

En laissant de côté toute la tentative dramatique immense, mais laborieuse et inachevée, en s'en tenant à la rénovation lyrique, il est difficile de ne pas convenir que celle-ci a fini par avoir gain de cause et par réussir. Il parait généralement accordé aujourd'hui que l'école moderne a étendu ou renouvelé la poésie dans les divers modes et genres de l'inspiration libre et personnelle ; et, quelque belle part qu'on fasse en cela au génie instinctif de M. de Lamartine, il en reste une très grande aux maîtres plus réfléchis, qui ont donné l'exemple multiplié des formes, des rythmes, des images, de la couleur et du relief, et qui ont su transmettre à d'autres quelque chose de cette science.

Et comment oublier, à ce propos, celui qui, dans le groupe dont il s'agit, s'est détaché à son tour en maître et qui est aujourd'hui ce que j'appelle un chef de branche, Théophile Gautier, arrivé à la perfection de son faire, excellant à montrer tout ce dont il parle, tant sa plume est fidèle et *ressemble à un pinceau?* « On m'appelle souvent un *fantaisiste,* me disait-il un jour, et pourtant, toute ma vie, je n'ai fait que m'appliquer à bien voir, à bien regarder la nature, à la dessiner, à la rendre, à la peindre, si je pouvais, telle que je l'ai vue. »

Qu'il y ait eu des excès dans le *rendu* des choses réelles, je le sais et je l'ai dit quelquefois. Tandis

que, dans un autre ordre parallèle, de nobles poètes, qui procèdent plutôt de M. Alfred de Vigny et à qui il a le premier, donné d'en haut le signal, cherchaient, un peu systématiquement eux-mêmes, à relever l'esprit pur, les tendances spiritualistes, à traduire les symboles naturels, à satisfaire les vagues élancements de l'être humain vers un idéal rêvé, de l'autre côté on s'est trop tenu sans doute à ce qui se voit, à ce qui se touche, à ce qui brille, palpite et végète sous le soleil. M. Victor de Laprade dans ses poèmes, d'autres à son exemple dans leur ligne également élevée, tels que M. Lacaussade, ont paru plus d'une fois protester contre un excès qui n'est pas le leur. Mais, d'un peu loin, je vois en tous ces poètes bien moins des adversaires que des rivaux et des émules, que des frères qui croient se combattre et qui seraient plus propres à se compléter. Ils ont un grand point de ralliement d'ailleurs, le culte de l'Art compris selon l'inspiration moderne rajeunie en ce siècle.

C'est ce sentiment qui vit dans leurs cœurs, et que moi-même (si je puis me nommer) j'ai embrassé à mon heure et nourri dans le mien.

Il y a eu, durant cette période de 1819-1830, dans beaucoup de jeunes âmes, un sentiment sincère, profond, passionné, qui, pour s'appliquer aux seules choses de l'Art, n'en avait que plus de désintéressement et de hauteur, et n'en était que plus sacré. Il y a eu la *flamme de l'Art*. Ceux qui en ont été touchés une fois peuvent la sentir à regret s'affaiblir et pâlir, diminuer avec les années en même temps que la vigueur qui leur permet d'en saisir et d'en fixer les reflets dans leurs œuvres, mais ils ne la perdent jamais. « Il y a, disait Anacréon

un petit signe au cœur, auquel se reconnaissent les amants. » Il y a de même un signe et un coin auquel restent marqués et comme *gravés* les esprits qui, dans leur jeunesse, ont *cru* avec enthousiasme et ferveur à une certaine chose tant soit peu digne d'être crue. C'est le signe peut-être du *sectaire*, comme disait en ce temps-là M. Auger à l'Académie d'alors. Va pour sectaire ! « Je suis donc un sectaire, » disait Stendhal. Quoi qu'il en soit, ce signe persiste ; il peut se dissimuler par instants et se recouvrir, il ne s'efface pas. Viennent les crises, viennent les occasions, un conflit, l'apparition imprévue de quelque œuvre qui vous mette en demeure de choisir, de dire *oui* ou *non* sans hésiter, une œuvre qui fasse office de pierre de touche, et vous verrez, chez ceux même qui s'étaient fait des concessions et qui avaient presque l'air d'être tombés d'accord dans les intervalles, le vieil homme aussitôt se ranimer. Les différences de religion se prononcent. Les blancs sont blancs, et les bleus sont bleus. Voilà que vous vous retranchez dans le beau convenu et dans le noble, fût-il ennuyeux, et moi je me déclare pour la vérité à tous risques, fût-elle même la réalité. — Ou en d'autres jours, vous abondez dans votre prose, et je me replonge dans la poésie.

Et pour ce qui est de l'inspiration, et du programme poétique lyrique de ces années primitives, à nous en tenir à celui-là, il y avait bien lieu en effet de s'éprendre et de s'enflammer. Rendre à la poésie française de la vérité, du naturel, de la familiarité même, et en même temps lui redonner de la consistance de style et de l'éclat ; lui rapprendre à dire bien des choses qu'elle avait oubliées depuis plus d'un siècle, lui en apprendre d'autres qu'on ne lui avait pas dites

encore ; lui faire exprimer les troubles de l'âme et les nuances des moindres pensées ; lui faire réfléchir la nature extérieure non seulement par des couleurs et des images, mais quelquefois par un simple et heureux concours de syllabes ; la montrer, dans les fantaisies légères, découpée à plaisir et revêtue des plus sveltes délicatesses ; lui imprimer, dans les vastes sujets, le mouvement et la marche des groupes et des ensembles, faire voguer des trains et des appareils de strophes comme des flottes, ou les enlever dans l'espace comme si elles avaient des ailes, faire songer dans une ode, et sans trop de désavantage, à la grande musique contemporaine ou à la gothique architecture, — n'était-ce rien ? c'est pourtant ce qu'on voulait et ce qu'on osait ; et si l'on n'a pas réalisé tout cela, on a du moins le droit de mettre le résultat à côté du vœu, et l'on peut, sans trop rougir, confronter le total de l'œuvre avec les premières espérances.

Il faut vraiment qu'en notre pays de France nous aimions bien les guerres civiles : nous avons toujours à la bouche Racine et Corneille pour les opposer à nos contemporains et les écraser sous ces noms. Mais étendons notre vue et songeons un peu à ce qu'a été la poésie lyrique moderne, en Angleterre, de Kirke White à Keats et à Tennyson en passant par Byron et les Lakistes, — en Allemagne, de Burger à Uhland et à Ruckert en passant par Gœthe, — et demandons-nous quelle figure nous ferions, nous et notre littérature, dans cette comparaison avec tant de richesses étrangères modernes, si nous n'avions pas eu notre poésie, cette même école poétique tant raillée. Vous vous en moquez à votre aise en famille, et pour la

commodité de votre discours, le jour où vous entrez à l'Académie; mais devant l'Europe, supposez-la absente, quelle lacune!

(*Causeries du Lundi*, t. XIV. — Art. sur Théodore de Banville).

VICTOR HUGO

Pendant les trois mois qui suivirent la Révolution de Juillet, je fis nombre d'articles de tout genre, mais je ne perdais point de vue la poésie et nos chers amis les poètes. C'est ainsi que dans le numéro du 19 août 1830, vingt jours après la Révolution, nous insérâmes dans *le Globe* une pièce de vers de Victor Hugo; et dans les volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, l'auteur a cru devoir citer tout au long l'article du journal, qui venait à propos en aide au poète et garantissait le libéralisme de ses sentiments auprès des générations modernes. Voici cet article du *Globe*, cet *en-tête* qui est de moi :

La poésie s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers évènements; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour, avec une audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants; mais en même temps par ses opinions premières, par les affections de son adolescence, qu'il a consacrées dans plus d'une ode mémorable, le poète était lié au passé qui finit, et avait à le saluer

d'un adieu douloureux en s'en détachant. Il a su concilier dans une mesure parfaite les élans de son patriotisme avec ces convenances dues au malheur; il est resté citoyen de la nouvelle France, sans rougir des souvenirs de l'ancienne; son cœur a pu être ému, mais sa raison n'a pas fléchi : *Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes*. Déjà, dans l'*Ode à la Colonne*, M. Hugo avait prouvé qu'il savait comprendre toutes les gloires de la patrie; sa conduite, en plus d'une circonstance, avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté; son talent vivra et grandira avec elle, et désormais un avenir illimité s'ouvre devant lui. Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller, en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les destinées diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre. (Suivait la pièce de vers de Victor Hugo : *A la jeune France*).

Je suis tout fier aujourd'hui en relisant cet article; dans un détroit difficile et toujours assez périlleux à franchir, je faisais comme le pilote côtier qui donne son coup de main, et qui aide le noble vaisseau à doubler l'écueil ou à trouver la passe.

(*Causeries du Lundi*, t. XI. Notes et Pensées).

ALFRED DE MUSSET

Lundi 11 mai 1857.

C'est un devoir à chaque génération comme à une armée d'enterrer ses morts, de leur rendre les derniers honneurs. Il ne serait pas juste que le poète si charmant qui vient d'être enlevé disparût sans recevoir, même au milieu de ce qui a été dit et de ce qui se dira de vrai et de senti sur son talent, quelques mots particuliers d'adieu de la part d'un ancien ami, d'un témoin de ses premiers pas. La note chantante d'Alfred de Musset nous était si connue et si chère dès le premier jour, elle nous était allée si avant au cœur dans sa fraîcheur et sa verte nouveauté, il était tellement, avec plus de jeunesse, de la génération dont nous étions nous-mêmes, génération alors toute poétique, toute vouée à sentir et à exprimer! Il y a vingt-neuf ans de cela, je le vois encore faire son entrée dans le monde littéraire, d'abord dans le cercle intime de Victor Hugo, puis dans celui d'Alfred de Vigny, des frères Deschamps. Quel début! quelle bonne grâce aisée! et dès les premiers vers qu'il récitait, que de surprise et quel ravissement il excitait alentour!

C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit ans, le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avançait le talon sonnant et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie. Nul, au premier aspect, ne donnait mieux l'idée du génie adolescent. Tous ces brillants couplets et ces jets de verve que leur succès même a usés depuis, mais qui dans la poésie française étaient alors si nouveaux;... tous ces passages comme marqués d'un accent shakespearien, ces furieux élans au milieu des audaces fringantes et des sourires, ces éclairs de chaleur et de précoce orage, semblaient promettre à la France un Byron. Les chansons sveltes, élégantes, qui s'envolaient chaque matin de ses lèvres, et qui bientôt coururent sur celles de tous, étaient bien de son âge; mais la passion, il la devinait, il l'aspirait avec violence, il la voulait devancer. Il en demandait le secret à ses amis plus riches en expérience et encore humides du naufrage... Au bal, dans les réunions et les fêtes riantes, quand il rencontrait le plaisir, il ne s'y tenait pas, il cherchait par la réflexion à en tirer tristesse, amertume; il se disait, tout en s'y livrant avec une apparence de fougue et d'abandon, et pour en rehausser même la saveur, que ce n'était qu'un instant fugitif, aussitôt irréparable, et qui ne reviendrait plus jamais sous ce même rayon; et en tout il appelait une sensation plus forte, plus aiguë, d'accord avec le ton auquel il avait monté son âme. Il trouvait que les roses d'un jour n'étaient pas encore assez rapides; il eût voulu les arracher toutes pour les mieux respirer, pour en mieux exprimer l'essence.

Une préoccupation lui vint presque en même temps que son premier succès. Il y avait alors une école nouvelle, non encore régnante, mais déjà des plus en vogue et qui se dessinait au complet. C'était dans son sein qu'il avait préludé, qu'il s'était produit, et il pouvait sembler y être éclos. Il s'appliqua à montrer que cela n'était pas, ou du moins aurait pu ne pas être, qu'il ne relevait de personne, et que, même dans les rangs nouveaux, il ne ressemblait qu'à lui. Ici encore il se hâtait trop impatiemment sans doute. Qu'avait-il à craindre ? le seul développement de ce talent si franc et si vif aurait bien suffi à manifester naturellement son originalité. Mais il n'était pas homme à attendre le fruit du temps et le cours des saisons. L'école poétique nouvelle avait été volontiers jusque-là religieuse, élevée, un peu solennelle, ou sentimentale et rêveuse : elle se piquait d'être exacte et même scrupuleuse par la forme : il rompit d'emblée en visière à cette solennité ou à cette sensibilité, et se montra familier ou persifleur à l'excès ; il nargua le rythme et la rime ; il mit la poésie en déshabillé. O le profane, ô le libertin ! s'écriait-on de toutes parts ; mais on le savait par cœur aussi, on retenait, on récitait des dizains entiers sans se rendre bien compte du pourquoi, si ce n'est que c'était plein de facilité, de fantaisie, parfois d'un bon sens inattendu jusque dans l'insolence.

A reprendre, maintenant qu'il n'est plus, bon nombre des pièces et des personnages d'Alfred de Musset, on arriverait à découvrir en cet enfant de génie le contraire de Gœthe, de ce Gœthe qui se détachait à temps de ses créations, même les plus intimes à l'origine,

qui ne pratiquait que jusqu'à un certain point l'œuvre de ses personnages, qui coupait à temps le lien, les abandonnait au monde, en étant déjà lui-même partout ailleurs et pour qui « poésie était délivrance. »

Gœthe, dès sa jeunesse et dès le temps de Werther, s'apprêtait à vivre plus de quatre-vingts ans. Pour Alfred de Musset, la poésie était le contraire; sa poésie, c'était lui-même, il s'y était rivé tout entier; il s'y précipitait à corps perdu; c'était son âme juvénile, c'était sa chair et son sang qui s'écoulait; et quand il avait jeté aux autres ces lambeaux, ces membres éblouissants du poète qui semblaient parfois des membres de Phaéton et d'un jeune dieu, il gardait encore son lambeau à lui, son cœur saignant, son cœur brûlant et ennuyé. Que ne prenait-il patience? tout serait venu en sa saison. Mais il avait hâte de condenser et de dévorer les saisons.

Après les jeux de la passion que devinait cette enfance, elle-même pourtant elle vint, la passion en personne : nous le savons; elle éclaira un moment ce génie si bien fait pour elle, elle le ravagea.

Mais il a dû à ces heures d'orage et de douloureuse agonie de laisser échapper en quelques *Nuits* immortelles des accents qui ont fait vibrer tous les cœurs, et que rien n'abolira. Tant qu'il y aura une France et une poésie française, les flammes de Musset vivront comme vivent les flammes de Sapho. — A ces quatre *Nuits* célèbres, n'oublions pas d'ajouter un *Souvenir* qui s'y rattache étroitement, un retour à la forêt de Fontainebleau, qui est d'une émouvante et pure beauté, et, ce qui est rare chez lui, d'une grande douceur.

Il y eut dans cette vie rapide un favorable moment

où, pendant l'intervalle et au lendemain des crises, la fatigue déjà venue laissait pourtant à la parole d'Alfred de Musset toute sa fraîcheur, en même temps qu'il s'y mêlait une finesse nouvelle de pensée, une ironie, une légèreté moqueuse, la plus aisée et la plus française peut-être depuis Hamilton et Voltaire. Ce moment fut court, avec Musset tout se menait vite et courait; mais ce fut un moment unique et bien précieux où il donna l'idée et l'espérance à quelques-uns de ses amis qu'il pouvait mûrir et se transformer. Des proverbes d'une délicatesse exquise, de beaux vers toujours, des vers légers et qui sentaient une aisance supérieure, qui portaient un bon sens spirituel mêlé à d'aimables négligences, puis des accents soudains qui se relevaient avec chant et rappelaient les sons mélodieux d'autrefois :

Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

tout cela semblait présager une saison plus tempérée et le règne durable d'un talent qui était devenu cher à tous, et que le monde le plus choisi, comme la plus fervente jeunesse, avait décidément adopté. Qu'il s'agît de chanter les premiers triomphes de Rachel et le début de Pauline Garcia, ou de railler de grosses emphases patriotiques venues du libre *Rhin allemand*, ou de filer un conte moqueur, Alfred de Musset était là, mêlant à propos un éclair d'enthousiasme, un grain d'ironie ; il vérifiait de plus en plus la devise du poète :

Je suis chose légère et vole à tout sujet.

Il était même à la mode.

C'est alors qu'on entendait dans les salons des gens d'esprit et réputés gens de goût, des demi-juges de l'art comme il y en a surtout dans notre pays ([1]), affecter de dire qu'ils aimaient Musset pour sa prose, et non pour ses vers, comme si la prose de Musset n'était pas essentiellement celle d'un poète : qui avait fait les vers pouvait seul faire cette fine prose. Il y a des gens qui couperaient, s'ils le pouvaient, une abeille en deux.

Cependant le succès du théâtre était venu se joindre pour lui à la faveur du monde. On s'était aperçu depuis quelque temps que plus d'un de ces jolis proverbes qui composaient *le Spectacle dans un fauteuil* pouvait, bien compris et bien rendu par des acteurs et des actrices de société, procurer une heure de très agréable délassement. On essayait à l'envi de monter ces petites pièces dans les loisirs de la vie de château. Mme Allan eut l'honneur de cette même découverte au théâtre ; on a dit spirituellement qu'elle rapporta de Russie *le Caprice* de Musset dans son manchon. Le succès qu'obtint à la Comédie-Française cette jolie chose poétique prouva qu'il y avait lieu encore, dans le public, à de l'émotion littéraire délicate quand on la savait éveiller. Que manquait-il donc en ces années au poète, bien jeune encore, pour être heureux, pour vouloir vivre et aimer la vie, pour laisser son esprit courir et jouer en conversant sous des regards prêts à lui sourire, et son talent désormais plus calme, plus apaisé, s'animer encore par instants et

([1]) Un élégant écrivain, qui passe pour un de nos premiers critiques, mais qui n'a jamais été un bon critique dès qu'il s'agissait de se prononcer sur les contemporains et les vivants, M. Villemain (puisqu'il faut le nommer), était de ceux-là. S. B.

combiner des inspirations renaissantes avec les nuances du goût ?

Musset n'était que poète ; il voulait sentir. Il était d'une génération dont le mot secret, le premier vœu inscrit au fond du cœur, avait été la *poésie en elle-même*, la *poésie avant tout.* « Dans tout le temps de ma belle jeunesse, a dit l'un des poètes de cette même époque, j'ai toujours été ne désirant, n'appelant rien tant de mes vœux, n'adorant que la passion sacrée, » la passion, c'est-à-dire la matière vive de la poésie. Tel, au plus haut degré, était Musset, prodigue entre tous. Comme un soldat téméraire, il ne sut pas d'avance préparer la seconde moitié du voyage : il eût dédaigné d'accepter ce qu'on appelle sagesse et qui lui semblait la diminution graduelle de la vie. Se transformer n'était pas son fait. Arrivé au haut et déjà au revers de la montagne, il lui semblait être arrivé à l'extrémité et au delà de tous les désirs : le dégoût l'avait saisi. Il n'était pas de ceux que la critique console de l'art, qu'un travail littéraire distrait ou occupe, et qui sont capables d'étudier, même avec emportement, pour échapper à des passions qui cherchent encore leur proie et qui n'ont plus de sérieux objet. Lui, il n'a su que haïr la vie, du moment, pour parler son langage, qu'elle n'était plus la jeunesse sacrée. Il ne la concevait digne d'être vécue, il ne la supportait qu'entourée et revêtue d'un léger délire. Il a souffert ; que ceux qui l'ont aimé et qui l'aimeront toujours pour ses vers ne l'oublient pas. Il a eu, il a dû avoir bien des fois le sentiment et comme l'agonie de sa défaillance devant l'idée de cette vérité supérieure, de cette beauté poétique plus sereine qu'il concevait et qu'il n'avait plus assez de force pour

atteindre ni pour embrasser. Un jour, un de ses amis les plus dévoués et dont la perte bien récente a dû lui porter un coup, lui être d'un fâcheux présage, Alfred Tattet, que je rencontrais sur le boulevard, me montra un chiffon de papier sur lequel étaient quelques vers tracés au crayon, et qu'il avait, le matin même, surpris sur la table de nuit de Musset, en ce moment à la campagne chez lui, dans la vallée de Montmorency. Voici ces vers qui ont été depuis imprimés, mais qui n'ont tout leur sens que quand on les voit ainsi tracés par le poète dans une nuit d'abattement et de regret amer, et dérobés à son insu, par l'amitié :

J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis, et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
—Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Qu'on se rappelle ses premières chansons de page ou de cavalier amoureux : *En chasse, et chasse heureuse !...* ce son matinal du cor, et qu'on mette en regard cet admirable et affligeant sonnet final, toute la carrière poétique d'Alfred de Musset m'apparaît

comprise entre deux : gloire et pardon ! Quel sillon brillant, hardiment tracé ! que de lumière ! que d'éclipse et d'ombre ! Poète qui n'a été qu'un type éclatant de bien des âmes plus obscures de son âge, qui en a exprimé les essors et les chutes, les grandeurs et les misères, son nom ne mourra pas. Gardons-le particulièrement gravé, nous à qui il a laissé le soin de vieillir, et qui pouvions dire l'autre jour avec vérité en revenant de ses funérailles : « Notre jeunesse depuis des années était morte, mais nous venons de la mettre en terre avec lui. » Admirons, continuons d'aimer et d'honorer dans sa meilleure part l'âme profonde ou légère qu'il a exhalée dans ses chants, mais tirons-en aussi cette conséquence de l'infirmité inhérente à notre être, et de ne nous enorgueillir jamais des dons que l'humaine nature a reçus.

(*Causeries du Lundi*, t. XIII).

H. DE BALZAC

(LES ROMANCIERS)

Lundi 2 septembre 1850.

M. de Balzac fut bien un peintre de mœurs de ce temps-ci, et il en est peut-être le plus original, le plus approprié et le plus pénétrant. De bonne heure, il a considéré ce XIXe siècle comme son sujet, comme sa chose ; il s'y est jeté avec ardeur et n'en est point sorti. La société est comme une femme, elle veut son peintre, son peintre à elle toute seule : il l'a été ; il n'a rien eu de la tradition en la peignant ; il a renouvelé les procédés et les artifices du pinceau à l'usage de cette ambitieuse et coquette société qui tenait à ne dater que d'elle-même et à ne ressembler à nulle autre ; elle l'en a d'autant plus chéri.

Né en 1799, il avait quinze ans à la chute de l'Empire ; il a donc connu et senti l'époque impériale avec cette clairvoyance et cette pénétration de coup d'œil particulière à l'enfance, et que la réflexion achèvera ensuite, mais dont rien n'égalera la jeune lucidité. Quel-

qu'un du même âge que lui a dit : « Dès mon enfance, je pénétrais les choses avec une sensibilité telle, que c'était comme une lame fine qui m'entrait à chaque instant dans le cœur. » Ainsi il a pu dire lui-même. Ces impressions de l'enfance, ressaisies plus tard dans les jugements ou dans les peintures, s'y font sentir par un fonds d'émotion singulière, et sont précisément ce qui y donne la finesse et la vie.

Jeune homme sous la Restauration, il l'a traversée, il l'a vue tout entière comme on est le mieux placé peut-être pour voir les choses en observateur artiste, c'est-à-dire d'en bas, dans la foule, dans la souffrance et les luttes, avec ces convoitises immenses du talent et de la nature qui font que les objets défendus ont été mille fois devinés, imaginés, pénétrés, avant d'être possédés enfin et connus.

Il commençait à arriver à la réputation en même temps que s'installait le nouveau régime promu en Juillet 1830. Ce dernier régime, il le vit de plain-pied et même un peu de haut; il le jugea dans sa rondeur, il l'a peint à ravir dans ses types et ses reliefs bourgeois les plus saillants. Ainsi ces trois époques de physionomie si diverse qui constituent le siècle arrivé à son milieu, M. de Balzac les a connues et les a *vécues* toutes les trois, et son œuvre en est jusqu'à un certain point le miroir.

Voilà donc un champ immense, et il faut dire que M. de Balzac se l'est proposé de bonne heure dans toute son étendue, qu'il l'a parcouru et fouillé en tout sens, et qu'il le trouvait encore trop étroit au gré de sa vaillance et de son ardeur. Non content d'observer et de deviner, il inventait et rêvait bien sou-

vent. Quoi qu'il en soit de son rêve, ce fut d'abord par ses observations de finesse et de grâce qu'il gagna le cœur de cette société aristocratique à laquelle il avait toujours aspiré.

Si rapide et si grand qu'ait été le succès de M. de Balzac en France, il fut peut-être plus grand encore et plus incontesté en Europe.

Comment l'artiste serait-il resté insensible et sourd à ces mille échos de la célébrité, et n'y aurait-il pas entendu l'accent de la gloire ?

Il y croyait, et ce sentiment d'une ambition, du moins élevée, lui a fait tirer de son organisation forte et féconde tout ce qu'elle contenait de ressources et de productions en tout genre. M. de Balzac avait le corps d'un athlète et le feu d'un artiste épris de la gloire ; il ne lui fallut pas moins pour suffire à sa tâche immense. Ce n'est que de nos jours qu'on a vu de ces organisations énergiques et herculéennes se mettre, en quelque sorte, *en demeure* de tirer d'elles-mêmes tout ce qu'elles pourraient produire, et tenir durant vingt ans la rude gageure. Quand on lit Racine, Voltaire, Montesquieu, on n'a pas trop l'idée de se demander s'ils étaient ou non robustes de corps et puissants d'organisation physique. Buffon était un athlète, mais son style ne le dit pas. Les écrivains de ces âges plus ou moins classiques n'écrivaient qu'avec leur pensée, avec la partie supérieure et tout intellectuelle, avec l'essence de leur être. Aujourd'hui, par suite de l'immense travail que l'écrivain s'impose et que la société lui impose à courte échéance, par suite de la nécessité où il est de frapper vite et fort,

il n'a pas le temps d'être si platonique ni si délicat. La personne de l'écrivain, son organisation tout entière s'engage et s'accuse elle-même jusque dans ses œuvres; il ne les écrit pas seulement avec sa pure pensée, mais avec son sang et ses muscles. La physiologie et l'hygiène d'un écrivain sont devenues un des chapitres indispensables dans l'analyse qu'on fait de son talent.

M. de Balzac se piquait d'être physiologiste, et il l'était certainement, bien qu'avec moins de rigueur et d'exactitude qu'il ne se l'imaginait ; mais la nature physique, la sienne et celle des autres, joue un grand rôle et se fait sentir continuellement dans ses descriptions morales. Ce n'est pas un blâme que je lui adresse, c'est un trait qui affecte et caractérise toute la littérature pittoresque de ce temps-ci.

Je suis un peu comme M. de Balzac. Mais je l'arrête pourtant, je m'arrête moi-même sur deux points. J'aime de son style, dans les parties délicates, cette *efflorescence* (je ne sais pas trouver un autre mot) par laquelle il donne à tout le sentiment de la vie et fait frissonner la page elle-même. Mais je ne puis accepter, sous le couvert de la physiologie, l'abus continuel de cette qualité, ce style si souvent chatouilleux et dissolvant, énervé, rosé, et veiné de toutes les teintes, ce style d'une corruption délicieuse, tout asiatique comme disaient nos maîtres, plus brisé par places et plus amolli que le corps d'un mime antique. Pétrone, du milieu des scènes qu'il décrit, ne regrette-t-il pas quelque part ce qu'il appelle *oratio pudica*, le style *pudique* et qui ne s'abandonne pas à la *fluidité* de tous les mouvements ?

Un autre point sur lequel j'arrête en M. de Balzac le physiologiste et l'anatomiste, c'est qu'en ce genre il a pour le moins autant imaginé qu'observé. Anatomiste délicat au moral, il a certainement trouvé des veines neuves ; il a découvert et comme injecté des portions de vaisseaux lymphatiques encore inaperçus jusqu'alors ; mais il en invente aussi. Il y a un moment où, dans son analyse, le plexus véritable et réel finit et où le plexus illusoire commence, et il ne les distingue pas : la plupart de ses lecteurs, et surtout de ses lectrices, les ont confondus comme lui. Ce n'est pas le lieu ici d'insister sur ces points de séparation. Mais, on le sait, M. de Balzac a un faible déclaré pour les Swedenborg, les Van-Helmont, les Mesmer, les Saint-Germain et les Cagliostro en tout genre : c'est dire qu'il est sujet à illusion. En un mot, pour suivre mon image toute physique et anatomique, je dirai : Quand il tient la *carotide* de son sujet, il l'injecte à fond avec fermeté et vigueur, mais quand il est à faux, il injecte tout de même et pousse toujours, créant, sans trop s'en apercevoir, des réseaux imaginaires.

M. de Balzac avait la prétention de la science, mais ce qu'il avait surtout en effet, c'était une sorte d'*intuition* physiologique. M. Chasles l'a très bien dit : « On a répété à outrance que M. de Balzac était un observateur, un analyste , c'était mieux ou pis, c'était un *voyant.* » Ce qu'il n'avait pas vu du premier coup, il le manquait d'ordinaire ; la réflexion ne le lui rendait pas. Mais que de choses aussi il savait voir et dévorer d'un seul coup d'œil ! il venait, il causait avec vous ; lui, si enivré de son œuvre, et, en apparence, si plein de lui-même, il savait interroger à son

profit, il savait écouter ; mais, même quand il n'avait pas écouté, quand il semblait n'avoir vu que lui et son idée, il sortait ayant emporté de là, ayant absorbé tout ce qu'il voulait savoir, et il vous étonnait plus tard à le décrire.

J'ai dit qu'il était comme enivré de son œuvre ; et, en effet, dès sa jeunesse, il n'en sortait pas, il y habitait. Ce monde, qu'il avait à demi observé, à demi créé en tous sens ; ces personnages de toute classe et de toute qualité qu'il avait doués de vie, se confondaient pour lui avec le monde et les personnages de la réalité, lesquels n'étaient plus guère qu'une copie affaiblie des siens. Il les voyait, il causait avec eux, il vous les citait à tout propos comme des personnages de son intimité et de la vôtre ; il les avait si puissamment et si distinctement créés en chair et en os, qu'une fois posés et mis en action, eux et lui ne s'étaient plus quittés : tous ces personnages l'entouraient, et, aux moments d'enthousiasme, se mettaient à faire cercle autour de lui et à l'entraîner dans cette immense ronde de la Comédie humaine qui nous donne un peu le vertige, rien qu'à la regarder en passant, qui le donnait à son auteur tout le premier.

La puissance propre à M. de Balzac a besoin d'être définie : c'était celle d'une nature riche, copieuse, opulente, pleine d'idées, de types et d'inventions, qui récidive sans cesse et n'est jamais lasse ; c'était cette puissance-là qu'il possédait et non l'autre puissance, qui est sans doute la plus vraie, celle qui domine et régit une œuvre, et qui fait que l'artiste y reste supérieur comme à sa création. On peut dire de lui qu'il était en proie à son œuvre, et que son talent l'empor-

tait souvent comme un char lancé à quatre chevaux Je ne demande pas qu'on soit précisément comm Goethe et qu'on ait toujours son front de marbre au dessus de l'ardent nuage ; mais lui, M. de Balzac, il voulait (et il l'a écrit) que l'artiste se précipitât dans son œuvre tête baissée, *comme Curtius dans le gouffre* De telles allures de talent impliquent bien de la verve et de la fougue, mais aussi du hasard et beaucoup de fumée.

Pour exposer sa vraie théorie littéraire, il ne faudrait d'ailleurs qu'emprunter ses paroles : si je prends, par exemple, *les Parents pauvres*, son dernier roman et l'un des plus vigoureux, j'y trouve, à propos de de l'artiste polonais Wenceslas Steinbock, les idées favorites de l'auteur et tous ses secrets, s'il eut jamais des secrets. Pour lui, « un grand artiste aujourd'hui, c'est un prince qui n'est pas titré ; c'est la gloire et la fortune. » Mais cette gloire ne s'acquiert pas en se jouant ni en rêvant ; elle est le prix du travail opiniâtre et de l'ardeur appliquée : « Vous avez des idées dans la cervelle? la belle affaire! et moi aussi j'ai des idées.,. A quoi sert ce qu'on a dans l'âme, si l'on n'en tire aucun parti ? » Voilà ce qu'il pensait, et aussi ne s'épargna-t-il jamais le travail acharné de l'exécution. Concevoir, disait-il, c'est jouir, c'est *fumer des cigarettes enchantées ;* mais sans l'exécution tout s'en va en rêve et en fumée : « Le travail constant, a-t-il dit encore, est la loi de l'art comme celle de la vie ; car l'art, c'est la création idéalisée. »

M. de Balzac parle encore quelque part de ces artistes qui ont « un succès fou, un succès à écraser les gens qui n'ont pas des épaules et des reins pour le

porter ; ce qui, par parenthèse, dit-il, arrive souvent. » En effet, il est pour l'artiste une épreuve plus redoutable encore que la grande bataille qu'il doit tôt ou tard livrer, c'est le lendemain de la victoire. Pour soutenir cette victoire, pour porter cette vogue, n'en être ni effrayé ni découragé, ne pas défaillir et ne pas abdiquer sous le coup comme fit Léopold Robert, il faut avoir une force réelle, et se sentir arrivé seulement à son niveau. M. de Balzac avait ce genre de force, et il l'a prouvé.

Quand on lui parlait de la gloire, il en acceptait le mot et mieux que l'augure ; il en parlait lui-même quelquefois agréablement : « La gloire, disait-il un jour, à qui en parlez-vous ? je l'ai connue, je l'ai vue. Je voyageais en Russie avec quelques amis. La nuit vient, nous allons demander l'hospitalité à un château. A notre arrivée, la châtelaine et ses dames de compagnie s'empressent ; une de ces dernières quitte, dès le premier moment, le salon pour aller nous chercher des rafraîchissements. Dans l'intervalle, on me nomme à la maîtresse de la maison ; la conversation s'engage, et quand celle des dames qui était sortie rentre, tenant le plateau à la main pour nous l'offrir, elle entend tout d'abord ces paroles : « Eh bien ! mon-« sieur de Balzac, vous pensez donc... » De surprise et de joie elle fait un mouvement, elle laisse tomber le plateau de ses mains, et tout se brise. N'est-ce pas là la gloire ? »

On souriait, il souriait lui-même, et pourtant il en jouissait. Ce sentiment-là le soutenait et l'enflammait dans le labeur. Le plus spirituel et le plus regrettable de ses disciples, M. Charles de Bernard, mort depuis peu, manquait de ce mobile ; il doutait de tout avec

ironie et avec goût, et son œuvre si distinguée s'en est ressentie. L'œuvre de M. de Balzac a gagné en verve et en chaleur à l'enivrement même de l'artiste. Une exquise finesse trouvait moyen de se glisser à travers cet enivrement.

L'Europe tout entière lui était comme un parc où il n'avait qu'à se promener pour y rencontrer des amis, des admirateurs, des hospitalités empressées et somptueuses. Cette petite fleur qu'il vous montrait sèche à peine, il l'avait cueillie l'autre matin en revenant de la Villa-Diodati ; ce tableau qu'il vous décrivait, il l'avait vu hier dans le palais d'un prince romain. Il semblait pour lui que, d'une capitale à l'autre, d'une villa de Rome ou de l'*Isola-Bella* à un château de Pologne ou de Bohême, il n'y eût qu'un pas. Un coup de baguette l'y transportait.

Tous les artistes du temps furent ses amis, et il les a presque tous magnifiquement placés dans ses œuvres. Il avait le goût, la passion des œuvres de l'art, peinture, sculpture, antiques ameublements. Quand il était de loisir (et il trouvait souvent moyen de l'être, livrant ses journées à la fantaisie, consumant ses nuits au travail), il aimait à aller à la chasse de ce qu'il appelait *les beaux morceaux*. Il connaissait en fureteur tous les magasins de *bric-à-brac* de l'Europe, et il en discourait à merveille. Aussi, lorsque ensuite il plaçait dans un roman ces masses d'objets qui, chez d'autres, eussent ressemblé à des inventaires, c'était avec couleur et vie, c'était avec amour. Les meubles qu'il décrit ont quelque chose d'animé ; les tapisseries frémissent. Il décrit trop, mais le rayon tombe en général là où il faut. Même lorsque le résultat ne répond

pas à l'attention qu'il a paru y donner, il en reste au lecteur l'impression d'avoir été ému. Balzac a le don de la couleur et des *fouillis*. Par là il a séduit les peintres, qui reconnaissaient en lui un des leurs transplanté et un peu fourvoyé dans la littérature.

Il appréciait peu la critique; il avait fait sa trouée dans le monde presque malgré elle, et sa fougue n'était pas, je crois, de celles qui se peuvent modérer ni diriger. Il a dit quelque part d'un artiste sculpteur découragé et tombé dans la paresse : « Redevenu artiste *in partibus,* il avait beaucoup de succès dans les salons, il était consulté par beaucoup d'amateurs; *il passa critique comme tous les impuissants qui mentent à leurs débuts.* » Ce dernier trait peut être vrai d'un artiste sculpteur ou peintre qui, au lieu de se mettre à l'œuvre, passe son temps à disserter et à raisonner; mais, dans l'ordre de la pensée, cette parole de M. de Balzac, qui revient souvent sous la plume de toute une école de jeunes littérateurs, est à la fois (je leur en demande bien pardon) une injustice et une erreur. Pourtant, comme il est toujours très délicat de démontrer aux gens comme quoi l'on est ou l'on n'est pas impuissant, passons.

Un Aristarque vrai, sincère, intelligent, s'il avait pu le supporter, lui eût été pourtant bien utile; car cette riche et luxueuse nature se prodiguait et ne se gouvernait pas. Il y a trois choses à considérer dans un roman : les caractères, l'action, le style. Les caractères, M. de Balzac excelle à les poser; il les fait vivre, il les creuse d'une façon indélébile. Il y a du grossissement, il y a de la minutie, qu'importe? ils ont en eux de quoi subsister. On fait avec lui de fines, de gracieuses, de coquettes et aussi de très joyeuses

connaissances, on en fait à d'autres jours de très vilaines; mais, une fois faites, ni les unes ni les autres, on est bien sûr de ne les oublier jamais. Il ne se contente pas de bien tracer ses personnages, il les nomme d'une façon heureuse, singulière, et qui les fixe pour toujours dans la mémoire. Il attachait la plus grande importance à cette façon de baptiser son monde; il attribuait, d'après Sterne, aux noms propres une certaine *puissance occulte* en harmonie ou en ironie avec les caractères. Les *Marneffe,* les *Bixiou*, les *Birotteau*, les *Crevel,* etc., sont ainsi nommés chez lui en vertu de je ne sais quelle onomatopée confuse qui fait que l'homme et le nom se ressemblent. Après les caractères vient l'action : elle faiblit souvent chez M. de Balzac, elle dévie, elle s'exagère. Il y réussit moins que dans la formation des personnages. Quant au style, il l'a fin, subtil, courant, pittoresque, sans analogie aucune avec la tradition. Je me suis demandé quelquefois l'effet que produirait un livre de M. de Balzac sur un honnête esprit, nourri jusqu'alors de la bonne prose française ordinaire dans toute sa frugalité, sur un esprit comme il n'y en a plus, formé à la lecture de Nicole, de Bourdaloue, à ce style simple, sérieux et scrupuleux, *qui va loin*, comme disait La Bruyère : un tel esprit en aurait le vertige pendant un mois. La Bruyère a dit encore qu'il n'y a pour toute pensée qu'une *seule* expression qui soit la bonne, et qu'il faut la trouver, M. de Balzac, en écrivant, semble ignorer ce mot de La Bruyère. Il a des suites d'expressions vives, inquiètes, capricieuses, jamais définitives, des expressions *essayées* et qui cherchent. Ses imprimeurs le savent bien; en faisant imprimer ses livres, il remaniait, il refaisait sur chaque épreuve

à n'en plus finir. Chez lui le moule même était dans un bouillonnement continuel, et le métal ne s'y fixait pas. Il avait trouvé la forme voulue, qu'il la cherchait encore.

La critique la plus cordiale, celle d'un ami, d'un camarade, comme il l'était de Louis Lambert, aurait-elle jamais pu lui faire accepter quelques idées de sobriété relative, et les lui introduire dans le torrent de son talent, pour qu'il le contînt et le réglât un peu ? Sans prétendre le détourner en rien de sa voie féconde j'aurais voulu qu'il eût présents à l'esprit quelques axiômes que je crois essentiels en tout art, en toute littérature :

« La netteté est le vernis des maîtres. »

(VAUVENARGUES).

« L'œuvre d'art ne doit exprimer que ce qui élève l'âme, la réjouit noblement, et rien de plus. Le sentiment de l'artiste ne doit porter que là-dessus, tout le reste est faux. »

(BETTINE A LA MÈRE DE GŒTHE).

« Le bon sens et le génie sont de la même famille ; l'esprit n'est qu'un collatéral. »

(BONALD).

Enfin, lui, qui admirait tant Napoléon, et que ce grand exemple, transposé et réfléchi dans la littérature, éblouissait comme il en a ébloui tant d'autres, j'aurais voulu qu'il laissât de côté, une bonne fois, ces comparaisons, ces émulations insensées et à l'usage des enfants, et, s'il lui fallait absolument chercher son idéal de puissance dans les choses militaires,

qu'il se posât quelquefois cette question, bien faite pour trouver place dans toute bonne rhétorique française : « Lequel est le plus beau, un conquérant d'Asie entraînant à sa suite des hordes innombrables, ou M. de Turenne défendant le Rhin à la tête de trente mille hommes ? »

Ne forçons point les natures, et, puisque la mort a fermé la carrière, acceptons, du talent qui n'est plus, l'héritage opulent et complexe qu'il nous a légué. L'auteur d'*Eugénie Grandet* vivra... Ceux qui cherchent joie, gaieté, épanouissement, la veine satirique et franche du Tourangeau rabelaisien, ne sauraient méconnaître les illustres *Gaudissart*, les excellents *Birotteau* et toute leur race. Il y en a, comme on voit, pour chacun.

M. de Balzac a souvent pensé à Walter Scott, et le génie du grand romancier écossais l'a vivement excité, dit-il. Mais au milieu de cette œuvre immense de l'aimable enchanteur, n'avait-il donc pas reconnu, selon l'heureuse expression de M. de Lamartine :

> Les nobles sentiments s'élevant de ces pages,
> Comme autant de parfums des odorantes plages?

N'avait-il pas respiré ce charme universel de pureté et comme de santé, ces courants d'air salubre qui y circulent, même à travers le conflit des passions humaines? On sent d'abord le besoin d'aller s'y retremper, d'aller se jeter dans quelque lecture limpide et saine au sortir des *Parents pauvres*, — de se plonger dans quelque chant de Milton, *in lucid streams*, dans les *purs et lucides courants*, comme dit le poète.

Il y aurait, dans un travail moins incomplet, et si l'on était libre de se donner carrière, à bien établir et à graduer les rapports vrais entre le talent de M. de Balzac et celui de ses plus célèbres contemporains, Mme Sand, Eugène Suë, Alexandre Dumas. En un tout autre genre, mais avec une vue de la nature humaine qui n'est pas plus en beau ni plus flattée, M. Mérimée pourrait se prendre comme opposition de ton et de manière, comme contraste.

M. Mérimée n'a peut-être pas une meilleure idée de la nature humaine que M. de Balzac, et, si quelqu'un a semblé la calomnier, ce n'est pas lui certes qui la réhabilitera. Mais c'est un homme de goût, de tact, de sens exact et rigoureux, qui même dans l'excès de l'idée, garde la retenue et la discrétion de la manière; qui a autant le sentiment personnel du ridicule que M. de Balzac l'avait peu, et en qui, au milieu de tout ce qu'on admire de netteté, de vigueur de trait et de précision de burin, on ne peut regretter qu'un peu de cette verve, dont l'autre avait trop. On dirait qu'en lui l'homme du monde accompli, l'*honnête homme,* comme on s'exprimait autrefois, a tenu de bonne heure l'artiste en échec.

Mme Sand, est-il besoin de le rappeler? est un plus grand, plus sûr et plus ferme écrivain que M. de Balzac; elle ne tâtonne jamais dans l'expression. C'est un grand peintre de nature et de paysage. Comme romancier, ses caractères sont souvent bien saisis à l'origine, bien dessinés; mais ils tournent vite à un certain idéal qui rentre dans l'école de Rousseau, et qui touche au systématique. Ses personnages ne vivent pas d'un bout à l'autre; il y a un moment où ils passent à l'état de type. Elle ne calomnie jamais la

nature humaine, elle ne l'embellit pas non plus; elle veut la rehausser, mais elle la force et la distend en visant à l'agrandir. Elle s'en prend surtout à la société, et déprime des classes entières, pour faire valoir *quand même* des individus, qui restent encore, malgré tout, à demi abstraits. En un mot, cette sûreté de maître qu'elle porte dans l'expression et la description, elle ne l'a pas également dans la réalisation de ses caractères. Ceci soit dit avec toutes les réserves convenables pour tant de situations et de scènes charmantes et naturelles. Quant au style, c'est chez elle un don de première qualité et de première trempe.

M. Eugène Suë (laissons de côté le socialiste et ne parlons que du romancier) est peut-être l'égal de M. de Balzac en invention, en fécondité et en composition. Il dresse à merveille de grandes charpentes; il a des caractères qui vivent aussi, et qui, bon gré, mal gré, se retiennent; surtout il a de l'action et des machines dramatiques qu'il sait très bien faire jouer. Mais les détails sont faibles souvent; ils sont assez nombreux et variés, mais moins fins, moins fouillés, d'une observation bien moins originale et moins neuve que chez M. de Balzac. Il a aussi de la gaieté et rencontre en ce genre des types heureux et naturels; mais, de plus, il aime, il affecte les excentricités et se plaît trop à les décrire. Chez l'un comme chez l'autre, il faut faire bon marché de la nature saine; ils opèrent volontiers sur le gâté ou le factice. Eugène Suë ne sait pas autant écrire que Balzac, ni aussi bien, ni même aussi mal, et aussi subtilement dans le mal. Enfin il a eu le tort de ne pas se livrer uniquement aux instincts de sa nature propre, et de consulter les systèmes du jour, de les professer dans ses derniers ro-

mans, ce que M. de Balzac n'a jamais fait. Au moins lui, il n'a obéi qu'à ses instincts, à ses inspirations favorites, et s'y est livré de plus en plus en artiste qui ne transige pas. En fait de torrent, M. de Balzac n'a jamais suivi que le sien.

Quant à M. Dumas, tout le monde sait sa verve prodigieuse, son entrain facile, son bonheur de mise en scène, son dialogue spirituel et toujours en mouvement, ce récit léger qui court sans cesse et qui sait enlever l'obstacle et l'espace sans jamais faiblir. Il couvre d'immenses toiles sans fatiguer jamais ni son pinceau ni son lecteur. Il est amusant. Il embrasse, mais n'étreint pas comme M. de Balzac.

Des trois derniers, M. de Balzac est celui qui étreint et qui creuse le plus.

La Révolution de Février avait porté un coup sensible à M. de Balzac. Tout l'édifice de la civilisation raffinée, telle qu'il l'avait rêvée toujours, semblait s'écrouler; l'Europe un moment, son Europe à lui, allait lui manquer comme la France. Cependant il se relevait déjà, et méditait de peindre à bout portant cette société nouvelle sous la quatrième forme dans laquelle elle se présentait à lui. Je pourrais tracer ici l'esquisse de son futur roman, son dernier roman en projet, dont il ne parlait qu'avec flamme. Mais à quoi bon un songe de plus? Il est mort d'une maladie de cœur, comme meurent aujourd'hui tant d'hommes parmi ceux qui ont trop ardemment labouré la vie. C'est au même mal qu'avait succombé, il y a trois ans à peine, Frédéric Soulié, qu'il serait injuste d'oublier, dès l'instant qu'on groupe les principaux chefs de cette littérature.

Peut-être, sur la tombe d'un des plus féconds d'entre

eux, du plus inventif assurément qu'elle ait produit, c'est l'heure de redire que cette littérature a fourni son école et fait son temps; elle a donné ses talents les plus vigoureux, presque gigantesques; tant bonne que mauvaise, on peut penser aujourd'hui que le plus fort de sa sève est épuisé. Qu'elle fasse trêve du moins, qu'elle se repose; qu'elle laisse aussi à la société le temps de se reposer après l'excès, de se recomposer dans un ordre quelconque, et de présenter à d'autres peintres, d'une inspiration plus fraîche, des tableaux renouvelés. Une terrible émulation et comme un concours furieux s'était engagé dans ces dernières années entre les hommes les plus vigoureux de cette littérature active, dévorante, inflammatoire. Le mode de publication en feuilletons, qui obligeait, à chaque nouveau chapitre, de frapper un grand coup sur le lecteur, avait poussé les effets et les tons du roman à un diapason extrême, désespérant, et plus longtemps insoutenable. Remettons-nous un peu. En admirant le parti qu'ont su tirer souvent d'eux-mêmes des hommes dont le talent a manqué des conditions nécessaires à un développement meilleur, souhaitons à l'avenir de notre société des tableaux non moins vastes, mais plus apaisés, plus consolants, et à ceux qui les peindront une vie calmante et des inspirations non pas plus fines, mais plus adoucies, plus sainement naturelles et plus sereines.

(*Causeries du Lundi*, t. II).

GEORGE SAND

Lundi 18 février 1850.

Voilà donc, grâce à Mme Sand, notre littérature moderne en possession de quelques tableaux de pastorales et de géorgiques bien françaises. Et, à ce propos, je songeais à la marche singulière que le genre pittoresque a suivie chez nous. Au XVIIe siècle, le sentiment du pittoresque naturel est né à peine, il n'est pas détaché ni développé, et, si l'on excepte le bon et grand La Fontaine (1), nous n'avons alors à admirer aucun tableau vif et parlant. La marquise de Rambouillet avait coutume de dire « Les esprits doux et amateurs des Belles-Lettres ne trouvent jamais leur compte à la campagne. » Cette impression a duré longtemps ; tout le XVIIe siècle et une partie du XVIIIe en sont restés plus ou moins sur cette idée de Mme de Rambouillet, qui est celle de toute société polie et,

(1) Ce bon et *grand* La Fontaine venait là non sans dessein, et parce que dans le même temps il avait paru une petite diatribe de M. de Lamartine contre La Fontaine (Voir *le Conseiller du Peuple,* premier numéro de janvier 1850). S. B.

avant tout, spirituelle. Mme de Sévigné, dans son parc ne voyait guère que les grandes allées, et ne les voyait encore qu'à travers la mythologie et les devises. Plus tard, Mme de Staël elle-même ne trouvait-elle pas que « l'agriculture sentait le fumier? » Ce fut Jean-Jacques qui le premier eut la gloire de découvrir la nature en elle-même et de la peindre; la nature de Suisse; celle des montagnes, des lacs, des libres forêts, il fit aimer ces beautés toutes nouvelles. Bernardin de Saint-Pierre, peu après, découvre à son tour et décrit la nature de l'Inde. Chateaubriand découvre plus tard les savanes d'Amérique, les grands bois canadiens et la beauté des campagnes romaines. Voilà bien des découvertes, les déserts, les montagnes, les grands horizons italiens; que restait-il à découvrir? Ce qui était le plus près de nous, au cœur même de notre France. Comme il arrive toujours, on a fini par le plus simple. On avait commencé par la Suisse, par l'Amérique, par l'Italie et la Grèce : il fallait Mme Sand pour nous découvrir le Berry et la Creuse.

(*Causeries du Lundi*, t. I).

GUIZOT

Lundi 4 février 1850.

M. Guizot est un des hommes de ce temps-ci qui, de bonne heure et en toute rencontre, ont le plus travaillé, le plus écrit, et sur toutes sortes de sujets, un de ceux dont l'instruction est le plus diverse et le plus vaste, qui savent le plus de langues anciennes et modernes, le plus de Belles-Lettres, et pourtant ce n'est pas un *littérateur* proprement dit, dans le sens exact où se définit pour moi ce mot. Napoléon écrivait à son frère Joseph, alors roi de Naples, qui aimait fort les gens de lettres : « Vous vivez trop avec des lettrés et des savants. Ce sont des coquettes avec lesquelles il faut entretenir un commerce de galanterie, et dont il ne faut jamais songer à faire ni sa femme ni son ministre. » Cela est vrai de bien des gens de lettres, de quelques-uns même de ceux que nous avons vus, de nos jours, ministres. Mais ce n'est vrai ni de M. Guizot ni de M. Thiers. Tous les deux sont des politiques qui ont commencé par être écrivains; ils ont passé

par la littérature, ils y reviennent au besoin, ils l'honorent par leurs œuvres; mais ils n'appartiennent pas à la famille des littérateurs proprement dits, à cette race qui a ses qualités et ses défauts à part. M. Guizot, peut-être, y appartient moins que personne. Il n'est pas d'esprit à qui l'on puisse moins appliquer ce mot de *coquette* dont usait Napoléon; c'est l'esprit qui, en tout, s'arrête le moins à la forme, à la façon. La littérature n'a jamais été son but, mais son moyen. Il n'a pas l'ambition littéraire, en ce que celle-ci a de curieux, de distrayant, de chatouilleux, d'aisément irrité, de facilement amusé et consolé. Il ne fait rien de futile, rien d'inutile. Il va en toute chose au fait, au but, au principal. S'il écrit, il ne se soucie pas d'une perfection chimérique; il vise à bien dire ce qu'il veut, comme il le veut; il ne recherche pas un mieux qui retarde et qui consume. Il n'est pas épris d'un idéal qu'il veuille réaliser. Esprit d'exécution, il rassemble avec vigueur, avec ardeur, ses forces, ses idées, et se met résolûment à l'œuvre, peu soucieux de la forme, l'atteignant souvent par le nerf et la décision de sa pensée. Quand un ouvrage est fait, il n'y revient guère; il ne le reprend pas pour le revoir à loisir, pour le retoucher et le caresser, pour y réparer les parties inexactes ou faibles, les imperfections d'une rédaction première; il passe à un autre. Il pense au présent et au lendemain.

Tel il était à ses débuts, avant le pouvoir, tel dans les intervalles de sa vie politique. Dès l'avènement de la Restauration, il sentit que, sous un gouvernement non militaire qui admettait le droit de discussion et la parole, il était de ceux que leur vocation naturelle et leur mérite appelaient à compter dans les affaires

et dans les délibérations du pays. Tout en écrivant beaucoup, tant par goût que par une nécessité honorable, il se dit qu'il était de ceux qui deviennent ministres et qui gouvernent. Dès le premier jour, il marqua haut sa place du regard, et il s'y prépara avec énergie.

En attendant toutefois que vînt l'heure d'être orateur et ministre, il enseigna à la Sorbonne ; il fut le plus grand professeur d'histoire que nous ayons eu. Il a fondé une école; cette école règne, elle règne en partie chez ceux mêmes qui croient la combattre. Dans ses *Essais sur l'Histoire de France,* dans son *Histoire de la Civilisation en Europe et en France*, M. Guizot a développé ses principes et ses points de vue. Plus précis que les Allemands, plus généralisateur que les Anglais, il est devenu européen par ses écrits avant de l'être par son rôle d'homme public. Dès le premier jour qu'il mit le pied dans l'histoire, M. Guizot y porta son instinct et ses habitudes d'esprit : il prétendit à la régler, à l'organiser. Son premier dessein, à travers ce vaste océan des choses passées, fut de saisir et de tracer une direction déterminée sans être pour cela étroit, et sans rien retrancher à la diversité de l'ensemble. Faire acte d'impartialité, admettre tous les éléments constitutifs de l'histoire, l'élément royal, aristocratique, communal, ecclésiastique, n'en exclure aucun désormais, à condition de les ranger tous et de les faire marcher sous une loi, voilà son ambition. Elle était vaste, et si l'on en jugeait par l'effet obtenu, M. Guizot a réussi. Il a été loué comme il le méritait. Il n'a pas été combattu comme il aurait pu l'être. Daunou seul lui fit quelques observations judicieuses, mais timides. Aucun esprit ferme, au nom

de l'école de Hume et de Voltaire, au nom de celle de l'expérience et du bon sens, au nom de l'humilité humaine, n'est venu lui dérouler les objections qui n'auraient rien diminué de ses mérites vigoureux de penseur et d'ordonnateur, qui auraient laissé subsister bien des portions positives de son œuvre, mais qui auraient fait naître quelques doutes sur le fond de sa prétention exorbitante.

Je suis de ceux qui doutent, en effet, qu'il soit donné à l'homme d'embrasser avec cette ampleur, avec cette certitude, les causes et les sources de sa propre histoire dans le passé : il a tant à faire pour la comprendre bien imparfaitement dans le présent, et pour ne pas s'y tromper à toute heure ! Saint Augustin a fait cette comparaison très spirituelle. Supposez que, dans le poème de *l'Iliade,* une syllabe soit douée, un moment, d'âme et de vie; cette syllabe placée comme elle l'est, pourrait-elle comprendre le sens et le plan général du poème? C'est tout au plus si elle pourrait comprendre le sens d'un vers où elle est placée, et le sens des trois ou quatre vers précédents. Cette syllabe animée un moment, voilà l'homme ; et vous venez de lui dire qu'il n'a qu'à le vouloir pour saisir l'ensemble des choses écoulées sur cette terre, dont la plupart se sont évanouies sans laisser de monuments ni de traces d'elles-mêmes, et dont les autres n'ont laissé que des monuments si incomplets et si tronqués !

Cette objection ne s'adresse pas à M. Guizot seul, mais à toute l'école doctrinaire dont il a été l'organe et le metteur en œuvre le plus actif, le plus influent. Elle s'adresse à bien d'autres écoles encore, qui se croient distinctes de celle-là et qui ont donné sur le même

écueil. Le danger surtout est très réel pour quiconque veut passer de l'histoire à la politique. L'histoire, remarquez-le, ainsi vue à distance, subit une singulière métamorphose, et produit une illusion, la pire do toutes, celle qu'on la croit raisonnable. Dans cet arrangement plus ou moins philosophique qu'on lui prête, les déviations, les folies, les ambitions personnelles, les mille accidents bizarres qui la composent et dont ceux qui ont observé leur propre temps savent qu'elle est faite, tout cela disparaît, se néglige, et n'est jugé que peu digne d'entrer en ligne de compte. Le tout acquiert, après coup, un semblant de raison qui abuse. Le fait devient une vue de l'esprit. On ne juge plus que de haut. On se met insensiblement en lieu et place de la Providence. On trouve à tout accident particulier des enchaînements inévitables, des *nécessités*, comme on dit. Que si l'on passe ensuite de l'étude à la pratique, on est tenté d'oublier dans le présent qu'on a sans cesse à compter avec les passions et les sottises, avec l'inconséquence humaine. On veut dans ce présent, et dès le jour même, des produits nets comme on se figure qu'ils ont eu lieu dans le passé. On met le marché à la main de l'expérience. Dans cet âge de sophistes où nous sommes, c'est au nom de la philosophie de l'histoire que chaque école (car chaque école a la sienne) vient réclamer impérieusement l'innovation qui, à ses yeux, n'est plus qu'une conclusion rigoureuse et légitime. Il faut voir comme, au nom de cette prétendue expérience historique qui n'est plus de la logique, chacun s'arroge avec présomption le présent et revendique comme sien l'avenir.

M. Guizot sait mieux que nous ces inconvénients,

et il les combattrait au besoin avec sa supériorité. Mais il n'en a pas été exempt pour son compte, et il a autorisé ces manières générales de voir, par son ascendant. Sa philosophie de l'histoire, pour être plus spécieuse et plus à hauteur d'appui, n'en est pas moins beaucoup trop logique pour être vraie. Je n'y puis voir qu'une méthode artificielle et commode pour régler les comptes du passé. On supprime toutes les forces qui n'ont pas produit leur effet et qui auraient pu cependant le produire. On range dans le meilleur ordre, sous des noms complexes, toutes celles qu'on peutrassembler et ressaisir. Toutes les causesperdues, qui n'ont pas eu leur représentant ou qui ont été vaincues en définitive, sont déclarées impossibles, nées caduques, et de tout temps vouées à la défaite. Et souvent à combien peu il a tenu qn'elles ne triomphassent! Les faits très anciens sont ceux qui se prêtent le mieux à ce genre d'histoire systématique. Ils ne vivent plus, ils nous arrivent épars, morcelés; ils se laissent régenter et discipliner à volonté, quand une main capable s'étend pour les dresser et les reconstruire. Mais l'histoire moderne offre plus de résistance. M. Guizot le sait bien. Dans son *Histoire de la Civilisation en Europe*, quand il arrive au XVIe siècle, c'est alors seulement qu'il se fait quelques objections sur les inconvénients des généralisations précipitées: c'est qu'alors aussi ces objections s'élèvent d'elles-mêmes de toutes parts, et nous rentrons dans l'atmosphère orageuse et variable des temps modernes et présents. La généralisation qui semble de la profondeur pour les siècles déjà lointains, semblerait de la légèreté et de la témérité en deçà. Entendons-nous bien: j'admire cette force d'esprit étendue et ingé-

nieuse qui refait, qui restaure du passé tout ce qui peut se refaire, qui y donne un sens, sinon le vrai, du moins un sens plausible et vraisemblable, qui maîtrise le désordre dans l'histoire, et qui procure à l'étude des points d'appui utiles et des directions. Mais ce que je relève comme danger, ce serait l'habitude de vouloir conclure d'un passé ainsi refait et reconstruit, d'un passé artificiellement simplifié, au présent mobile, divers et changeant. Pour moi, quand j'ai lu quelques-unes de ces hautes leçons si nettes et si tranchées sur l'*Histoire de la Civilisation*, je rouvre bien vite un volume des *Mémoires* de Retz, pour rentrer dans le vrai de l'intrigue et de la mascarade humaine.

Nous touchons ici à l'une des raisons essentielles qui font que l'historien, même le grand historien, n'est pas nécessairement un grand politique ni un homme d'État. Ce sont là des talents qui se rapprochent, qui se ressemblent, et qu'on est tenté de confondre, mais qui diffèrent par des conditions intimes. L'historien est chargé de raconter et de décrire la maladie quand le malade est mort. L'homme d'État se charge de traiter le malade encore vivant. L'historien opère sur des faits accomplis et des résultats simples (au moins d'une simplicité relative) : le politique est en présence d'une certaine quantité de résultats, dont plus d'un a chance de sortir à tout moment.

Des faits récents ont mis cette dernière vérité en lumière. Je fais ici appel au bon sens de tout le monde, et je dis : En politique, il y a plusieurs manières différentes dont une chose qui est en train de se faire peut tourner. Quand la chose est faite, on ne voit plus que l'événement. Ce qui s'est passé sous nos

yeux en février est un grand exemple. La chose pouvait tourner de bien des manières différentes. Dans cinquante ans on soutiendra peut-être (selon la méthode des doctrinaires) que c'était une nécessité. En un mot, il y a bien des défilés possibles dans la marche des choses humaines. Le philosophe absolu a beau vous dire : « En histoire, j'aime les grandes routes, je ne crois qu'aux grandes routes. » Le bon sens répond : « Ces grandes routes, c'est l'historien le plus souvent qui les fait. On fait la grande route en élargissant le défilé où l'on a passé, et aux dépens des autres défilés où l'on aurait pu passer. »

Esprit positif, et qui savait combiner le but pratique et la vue abstraite, M. Guizot n'avait garde de s'embarrasser trop longtemps dans ces formules historiques où serait à jamais demeuré un professeur allemand. Lui, il les posait, mais il ne s'y enfermait pas. En 1826, il sut choisir comme matière d'histoire un sujet qui était alors le plus heureux par les analogies avec notre situation politique, et qui s'appropriait, de plus, à son talent par toutes les sortes de convenances : il entreprit l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*. Deux volumes seulement de cette Histoire ont paru jusqu'ici, et le récit ne va que jusqu'à la mort de Charles Ier. M. Guizot, après une longue interruption, s'y remet aujourd'hui, et il signale cette rentrée par le remarquable *Discours* qu'on peut lire. A travers les interruptions et les intervalles, il y a ceci de commun entre le début de 1826 et la reprise de 1850, qu'il publiait alors cette Histoire comme une leçon donnée au temps présent, et que c'est encore à titre de leçon donnée à notre temps qu'il y revient aujourd'hui. En 1826, la leçon s'adressait à la royauté

qui voulait être absolue, et aux *ultras*. En 1850, elle s'adresse à la démocratie. Mais pourquoi donc une leçon toujours ? L'histoire ainsi offerte ne court-elle pas risque de se détourner, de se composer un peu?

Quoi qu'il en soit, les deux volumes publiés de cette *Histoire de la Révolution anglaise* sont d'un sérieux intérêt et présentent un récit mâle et grave, une suite d'un tissu ferme et dense, avec de grandes et hautes parties. Les scènes de la mort de Strafford et du procès de Charles Ier sont traitées simplement, et d'un grand effet dramatique. Ce qui était plus difficile et ce que M. Guizot excelle à exposer, ce sont les débats, les discussions, les tiraillements des partis. le côté parlementaire de l'histoire, la situation des idées dans les divers groupes à un moment donné : il entend supérieurement cette manœuvre des idées. Sorti de race calviniste, il en a conservé un certain tour austère, l'affinité pour comprendre et rendre ces naturels tenaces, ces inspirations énergiques et sombres. Les habitudes de race et d'éducation première se marquent encore dans le talent et se retrouvent dans la parole, même lorsqu'elles ont disparu des habitudes de notre vie : on en garde la fibre et le ton. Les hommes, les caractères sont exprimés, à la rencontre, par des traits vigoureux; mais le tout manque d'un certain éclat, ou plutôt d'une certaine animation intime et continue. Les personnages ne vivent pas d'une vie à eux ; l'historien les prend, les saisit, il en détache le profil en cuivre. Son dessin accuse une main d'une grande fermeté, d'une grande assurance. Il sait ce qu'il veut dire et où il veut aller : il n'hésite jamais. Le côté ridicule et ironique des choses, le côté sceptique dont d'autres historiens ont abusé, n'a

chez lui aucune place. Il fait très bien sentir une sorte de gravité morale subsistante chez les mêmes hommes au milieu des manœuvres et des intrigues ; mais il ne met pas la contradiction assez à jour. Il a, chemin faisant, mainte maxime d'État, mais aucune de ces réflexions morales qui éclairent et réjouissent, qui détendent, qui remettent à sa place l'humanité même, et comme il en échappe sans cesse à Voltaire. Son style, à lui, est triste et ne rit jamais. Je me suis donné le plaisir de lire en même temps des pages correspondantes de Hume : on ne croirait pas qu'il s'agisse de la même histoire, tant le ton est différent ! Ce que je remarque surtout, c'est qu'il m'est possible, en lisant Hume, de le contrôler, de le contredire quelquefois : il m'en procure le moyen par les détails mêmes qu'il donne, par la balance qu'il établit. En lisant M. Guizot, c'est presque impossible, tant le tissu est serré et tant le tout s'enchaîne. Il vous tient et vous mène jusqu'au bout, combinant avec force le fait, la réflexion et le but.

Jusqu'à quel point, même après ces deux volumes, et à le considérer dans son ensemble, M. Guizot est-il peintre en histoire ? Jusqu'à quel point et dans quelle mesure est-il proprement narrateur ? Ce seraient des questions très intéressantes à discuter littérairement, sans complaisance, sans prévention : et même dans ce qu'on refuserait à M. Guizot, il entrerait toute une reconnaissance et une définition d'une originalité de manière à part et qui n'est qu'à lui. Même lorsqu'il raconte, comme dans sa *Vie de Washington*, c'est d'une certaine beauté abstraite qu'il donne l'idée, non d'une beauté extérieure et faite pour le plaisir des yeux. Il a l'expression forte, ingénieuse ; il ne l'a pas

naturellement pittoresque. Il a parfois du burin, jamais de pinceau. Son style, aux beaux endroits, a des reflets de cuivre et comme d'acier, mais des reflets sous un ciel gris, jamais au soleil. On a dit du bon Joinville, le naïf chroniqueur, que son style *sent encore son enfance*, et que « les choses du monde sont nées pour lui seulement du jour où il les voit. » A l'autre extrémité de la chaîne historique, c'est tout le contraire pour M. Guizot. Sa pensée, son récit même, revêtent volontiers quelque chose d'abstrait, de demi-philosophique. Il communique à tout ce qu'il touche comme une teinte d'une réflexion antérieure. Il ne s'étonne de rien, il explique ce qui s'offre, il en donne le pourquoi. Une personne qui le connaissait bien disait de lui : « Ce qu'il sait de ce matin, il a l'air de le savoir de toute éternité. » En effet, l'idée, en entrant dans ce haut esprit, laisse sa fraîcheur ; elle est à l'instant fanée et devient comme ancienne. Elle contracte de la préméditation, de la fermeté, du poids, de la trempe, et parfois un éclat sombre.

Tout cela dit, il est juste de reconnaître que dans le second volume surtout de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre,* il y a des parties irréprochables d'un récit continu. C'est quand M. Guizot se livre à sa manière favorite, comme dans le *Discours* récent, que tout alors se tourne naturellement chez lui en considérations. La description elle-même du fait est déjà un résultat.

Mais on ne jugerait pas bien l'écrivain chez M. Guizot, si l'on ne parlait de l'orateur. L'un tient étroitement à l'autre, et a réagi sur l'autre. Le plus habituellement, c'est l'écrivain (Cicéron l'a remarqué) qui contribue à former l'orateur. Chez M. Guizot, c'est

plutôt l'orateur qui a contribué à perfectionner l'écrivain, et quelqu'un a pu dire que c'est sur le marbre de la tribune qu'il a achevé de polir son style. M. Guizot, à ses premiers débuts, n'a pas toujours bien écrit, il écrivait du moins très inégalement. Dès que sa passion pourtant était en jeu, dans ses articles de polémique, dans ses brochures, il avait bien du trait et de l'acéré. Longtemps j'ai entendu dire que M. Guizot n'écrivait pas bien. Il faut y regarder à deux fois avant de lui refuser une qualité ; car, avec cette volonté tenace et ardente qui est en lui, il peut bien ne pas tarder à conquérir cette qualité qu'on lui refuse et à dire : La voilà ! Comme professeur, M. Guizot parlait bien, mais sans rien d'extraordinaire ; il avait de la netteté, une lucidité parfaite d'exposition, mais des répétitions de termes abstraits, assez peu d'élégance, peu de chaleur. On a toujours la chaleur de son ambition. L'ambition de M. Guizot ne devait se sentir à l'aise et comme chez elle que sur la scène parlementaire, au cœur des luttes politiques : c'est là qu'il devint tout entier lui-même et qu'il grandit. Il lui fallut quelque apprentissage encore ; mais à partir de 1837, il déploya tout son talent. Il n'eut pas seulement ce que j'appelle la chaleur de son ambition, il en eut par instants la flamme dans sa parole. Pourtant cette flamme éclatait plutôt encore dans son regard, dans son geste, dans son action. Sa parole, à l'isoler en elle-même, a plutôt de la force et du nerf. Je m'arrête en le louant. On ne saurait ici, quand on a un sentiment de citoyen, s'en tenir au simple point de vue littéraire ; car, est-il donc possible de l'oublier ? cette parole s'est traduite en actes, elle a eu des effets trop réels. Cette faculté merveilleuse d'autorité et de

sérénité (pour prendre un mot qu'il affectionne), cet art souverain de conférer aux choses une apparente simplicité, une évidence décevante, et qui n'était que dans l'idée, a été l'une des principales causes de l'illusion qui a perdu le dernier régime. L'éloquence, à ce degré, est une grande puissance ; mais n'est-ce pas aussi une de ces *puissances trompeuses* dont a parlé Pascal ? Il existait, dans les dernières années du précédent régime, deux atmosphères très distinctes, celle de l'intérieur de la Chambre et celle du dehors. Quand l'éloquence de M. Guizot avait régné à l'intérieur, quand elle avait rempli et refait cette atmosphère artificielle, on croyait avoir conjuré les orages. Mais l'atmosphère du dehors en était d'autant plus chargée et sans équilibre avec l'air du dedans. De là finalement l'explosion.

Le style de M. Guizot est sorti de ces épreuves de tribune plus ferme et mieux trempé qu'auparavant ; sa pensée en est sortie non modifiée. Le présent *Discours* qu'il vient de publier l'atteste. Ce *Discours* est écrit de main de maître, mais aussi d'un ton de maître. Il y envisage la Révolution d'Angleterre dans tout son ensemble, depuis l'origine des troubles sous Charles Ier jusqu'après Guillaume III, et jusqu'à l'entière consolidation de l'Établissement de 1688. A voir l'intention directe qui ressort du tableau et qui se traduit formellement dans les conclusions, il est clair qu'aux yeux de l'éminent historien, toutes les leçons que peut nous fournir cette Révolution d'Angleterre, déjà si fertile en analogies réelles et fausses, ne sont pas épuisées. Cette préoccupation du régime anglais et du remède anglais appliqué à notre maladie, pour être une erreur plus spécieuse et plus prochaine de nous, ne

m'en semble pas moins une erreur grave et qui nous a déjà été assez funeste. Par exemple, on a beaucoup parlé, sous le précédent régime constitutionnel, du *pays légal:* « Le *pays légal* est pour nous, nous avons le *pays légal.* » Où cela a-t-il mené? En Angleterre, un tel mot est significatif; car on y a, avant tout, le respect de la loi. En France, c'est à d'autres instincts encore qu'il faut s'adresser, c'est à d'autres fibres qu'il faut se prendre pour tenir même le pays légal. Ce peuple gaulois est rapide, tumultueux, inflammable. Est-il besoin de rappeler à l'éminent historien, qui a connu et manié les deux pays, ces différences essentielles de génie et de caractère? Et c'est avec le caractère plutôt qu'avec les idées qu'on se gouverne. Un étranger, homme d'esprit, a coutume de partager la nature humaine en deux, *la nature humaine en général* et *la nature française,* voulant dire que celle-ci résume et combine tellement en elle les inconstances, les contradictions et les mobilités de l'autre, qu'elle fait une variété et comme une espèce distincte. M. de La Rochefoucauld, qui avait vu la Fronde et toutes ses versatilités, disait un jour au cardinal Mazarin: « Tout arrive en France! » C'est le même moraliste, contemporain de Cromwell, qui a dit cet autre mot si vrai qu'oublient trop les historiens systématiques: « La fortune et l'humeur gouvernent le monde. » Entendez par *humeur* le tempérament et le caractère des hommes, l'entêtement des princes, la complaisance et la présomption des ministres, l'irritation et le dépit des chefs de parti, la disposition turbulente des populations, et dites, vous qui avez passé par les affaires, et qui ne parlez plus sur le devant de la scène, si ce n'est pas là en très grande partie la vérité.

Ce n'est donc qu'avec une discrétion extrême qu'on devrait, ce me semble, proposer les remèdes généraux dans lesquels il n'entre que les idées. M. Guizot, après avoir embrassé avec sa supériorité de vues la Révolution d'Angleterre et celle d'Amérique, y reconnaît trois grands hommes, Cromwell, Guillaume III et Washington, qui restent dans l'histoire comme les chefs et les représentants de ces crises souveraines qui ont fait le sort de deux puissantes nations. Il les caractérise, l'un après l'autre, à grands traits. Tous les trois ont réussi, les deux derniers plus complétement, Cromwell moins: il n'a réussi qu'à se maintenir et n'a rien fondé. M. Guizot attribue cette différence à ce que Guillaume III et Washington, « même au milieu d'une révolution, n'ont jamais accepté ni pratiqué la politique révolutionnaire. » Il croit que le malheur de Cromwell fut d'avoir eu d'abord, par la nécessité de sa position, à embrasser et à pratiquer cette politique dont l'alliage rendit son pouvoir toujours précaire. M. Guizot en conclut que, sous toutes les formes de gouvernement, « qu'il s'agisse d'une monarchie ou d'une république, d'une société aristocratique ou démocratique, la même lumière brille dans les faits; le succès définitif ne s'obtient, dit-il, qu'au nom des mêmes principes et par les mêmes voies. L'esprit révolutionnaire est fatal aux grandeurs qu'il élève comme à celles qu'il renverse. »

M. Guizot me permettra ici de trouver que cette conclusion, en la tenant pour vraie dans sa généralité, est parfaitement vague et stérile. Dire en général aux gouvernants qu'il ne faut être à aucun degré révolutionnaire, ce n'est nullement leur indiquer les voies et moyens, les inventions nécessaires pour conserver; car c'est dans le détail de chaque situation que gît la

difficulté et qu'il y a lieu à l'art. Si vous venez dire à un général d'armée : « N'adoptez que la méthode défensive, jamais l'offensive, » en sera-t-il beaucoup plus avancé pour gagner une bataille? Comme s'il n'y avait pas des moments d'ailleurs où, pour défendre Rome, il faut aller attaquer Carthage!

En ce qui est des hommes en particulier, la conclusion de M. Guizot me paraît beaucoup trop absolue. Cromwell, dites-vous, n'a réussi qu'à moitié parce qu'il avait été révolutionnaire. J'ajouterai que Robespierre depuis a échoué par la même cause et par d'autres raisons encore. Mais Auguste avait réussi dans les deux rôles. Il a été tour à tour Octave et Auguste; il a proscrit et il a fondé. Et comme ce même Auguste nous le dit si éloquemment par la bouche du grand Corneille :

Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du Destin, qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Voilà la seule philosophie pratique de l'histoire : rien d'absolu, une expérience toujours remise en question, et l'imprévu se cachant dans les ressemblances.

Bossuet a l'habitude, dans ses vues, d'introduire la Providence, ou plutôt il ne l'introduit pas : elle règne chez lui d'une manière continue et souveraine. J'admire cette inspiration religieuse chez le grand évêque; mais, en pratique, elle l'a mené au droit divin et à la politique sacrée. Chez les historiens modernes, qui se sont élevés à des considérations générales et toutes

raisonnées, la Providence intervient seulement par endroits et, si l'on peut dire, dans les grands moments. Plus cette intervention, sous leur plume, est discrète et rare, plus elle atteste de véritable respect. Car, dans bien des cas, lorsqu'on la prodigue, elle peut sembler un instrument du discours, un effet oratoire et social, bien plutôt encore qu'une élévation intime et toute sincère. Ce n'est point le cas pour M. Guizot. Il a gardé de ses origines le sentiment religieux, le tour d'esprit et comme le geste habituel vers la Providence. Pour un homme toutefois qui en a, à ce degré, le respect et la religion, il se sert trop fréquemment selon moi, trop familièrement, de cette intervention mystérieuse :

On a attribué, dit-il, la chute de Clarendon aux défauts de son caractère et à quelques fautes ou à quelques échecs de sa politique, au dedans et au dehors. *C'est méconnaître la grandeur des causes qui décident du sort des hommes éminents. La providence, qui leur impose une tâche si rude, ne les traite pas avec tant de rigueur qu'elle ne leur passe point de faiblesse, et qu'elle les renverse légèrement,* pour quelques torts ou quelques échecs particuliers. D'autres grands ministres, Richelieu, Mazarin, Walpole, ont eu des défauts, et commis des fautes, et essuyé des échecs aussi graves que ceux de Clarendon. Mais ils comprenaient leur temps; les vues et les efforts de leur politique étaient en harmonie avec ses besoins, avec l'état et le mouvement général des esprits. Clarendon se trompa sur son époque : il méconnut le sens des grands événements auxquels il avait assisté...

Ainsi, vous paraissez croire que la Providence s'y prend avec plus de façons quand il s'agit de ces *hommes éminents* qu'on appelle Mazarin ou Walpole, que quand il s'agit des simples honnêtes gens privés ! Vous laissez à ceux-ci les petites causes et les chétifs

accidents qui décident de leur destinée. Quant aux autres, aux hommes d'État véritables, aux ambitieux de haute volée, vous croyez qu'ils ne succombent jamais que pour des motifs dignes d'eux, dignes du sacrifice pénible qu'ils s'imposent en nous gouvernant. En un mot, vous croyez que la Providence y regarde à deux fois avant de les faire choir. Pour moi, je crois que, du moment qu'elle y regarde, il lui suffit d'un seul regard et d'une seule mesure pour tous. Mais cette mesure nous est profondément inconnue.

Je pourrais choisir encore quelques autres assertions aussi absolues, aussi gratuites, et qui me font douter de la raison intérieure de cette philosophie imposante. Que si l'on examine le *Discours* par rapport au sujet même qui y est traité, c'est-à-dire à la Révolution d'Angleterre, il y a beaucoup à louer. Quand je conteste la possibilité pour l'homme d'atteindre aux mille causes lointaines et diverses, je suis loin de nier cet ordre de considérations et de conjectures par lesquelles, dans un cadre déterminé, on essaie de rattacher les effets aux causes. C'est la noble science de Machiavel et de Montesquieu, quand ils ont traité, tous les deux, des Romains. La Révolution d'Angleterre, considérée dans ses propres éléments et dans ses limites, cette Révolution qui s'offre comme enfermée et en champ clos, se prête mieux qu'aucune autre peut-être à une telle étude, et M. Guizot, plus que personne, est fait pour en traiter pertinemment, sans y mêler de ces conclusions disputées que chacun tire à soi. On relèverait dans son *Discours* des portraits tracés avec vigueur et relief, notamment celui de Monk, celui de Cromwell. Le talent, enfin, qui nous montre tout cela, est supérieur, est-il besoin de le dire? Mais, même en ne con-

sidérant que les jugements relatifs à la Révolution anglaise, l'enchaînement des causes et des effets y paraîtra trop tendu. L'auteur, à chaque crise décisive, ne se contente pas de l'expliquer, il déclare qu'elle n'aurait pu se passer autrement. Il lui est habituel de dire : « Il était trop tôt... il était trop tard... Dieu commençait seulement à exercer ses justices et à donner ses leçons (page 31.) » Qu'en savez-vous ?

Restons hommes dans l'histoire. Montaigne, qui en aimait avant tout la lecture, nous a donné les raisons de sa prédilection, et ce sont aussi les nôtres. Il n'aimait, nous dit-il, que les historiens tout simples et naïfs, qui racontent les faits sans choix et sans triage, *à la bonne foi*, ou, parmi les autres plus savants et plus relevés, il n'aimait que les excellents, ceux qui savent choisir et dire ce qui est digne d'être su. » Mais ceux d'*entre-deux* (comme il les appelle) nous gâtent tout ; ils veulent nous mâcher les morceaux : ils se donnent loi de juger, et par conséquent d'incliner l'histoire à leur fantaisie ; car depuis que le jugement pend d'un côté, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais. » Voilà l'écueil, et un talent, même du premier ordre, n'en garantit pas. Du moins une expérience tout à fait consommée devrait en garantir, ce me semble. Les hommes supérieurs qui ont passé par les affaires, et qui en sont sortis, ont un grand rôle encore à remplir, mais à condition que ce rôle soit tout différent du premier, et que même ce ne soit plus un rôle. Initiés comme ils l'ont été aux secrets des choses, à la vanité des bons conseils, à l'illusion des meilleurs esprits, à la corruption humaine, qu'ils nous en disent quelquefois quelque chose ; qu'ils ne dédaignent pas de nous faire toucher du doigt les petits res-

sorts qui ont souvent joué dans les grands moments. Qu'ils ne guindent pas toujours l'humanité. La leçon qui sort de l'histoire ne doit pas être directe et roide ; elle ne doit pas se tirer à bout portant, pour ainsi dire, mais s'exhaler doucement et s'insinuer. Elle doit être savoureuse, comme nous le disions dernièrement à propos de Commynes ; c'est une leçon toute morale. Ne craignez pas de montrer ces misères à travers vos grands tableaux ; l'élévation ensuite s'y retrouvera. Le néant de l'homme, la petitesse de sa raison la plus haute, l'inanité de ce qui avait semblé sage, tout ce qu'il faut de travail, d'étude, de talent, de mérite et de méditation, pour composer même une erreur, tout cela ramène aussi à une pensée plus sévère, à la pensée d'une force suprême ; mais alors, au lieu de parler au nom de cette force qui nous déjoue, on s'incline, et l'histoire a tout son fruit.

(*Causeries du Lundi*, t. I).

M. THIERS

Lundi 24 décembre 1860.

Ce n'est pas un volume comme je l'avais cru d'abord, c'est trois volumes que M. Thiers a consacrés à l'exposé de l'année 1814 et des Cent-Jours. Le tome présent (XVIII) qui entame cette dernière période de son Histoire, nous ouvre une série de faits nouveaux et nous montre une nouvelle application de ce talent multiple et fertile. C'est la troisième fois que M. Thiers historien aborde un ordre de choses, un régime social tout différent, et chaque fois il est tellement entré dans l'esprit de chaque régime qu'il a semblé en être un historien spécial et presque partial, tandis qu'il n'en était qu'un interprète et un explicateur souverainement intelligent.

Jeune, à l'âge des assauts et des audaces, il a abordé l'Histoire de la Révolution française, et avec une telle verve, un tel entrain, une telle résolution de ne pas s'arrêter à mi-chemin avant le triomphe et la bonne issue, qu'il a semblé être, avant tout, un

historien révolutionnaire. On sait quelle trace lumineuse, et non effacée encore, il a laissée dans cette marche rapide à travers les diverses phases de cette grande et terrible époque. S'il avait à repasser aujourd'hui sur ce sujet, je ne doute pas qu'il ne le traitât autrement, et cependant je serais fâché qu'il ne l'eût pas traité comme il l'a fait, dussent quelques parties de cette première œuvre être un peu trop abrégées et incomplètes. Mais que de justesse de premier coup d'œil ! quel prompt éclair jeté sur les situations, sur les groupes divers ! quelle vue sympathique, non systématique, sur tout ce qui tient au cœur de la nation et s'y rattache par quelque fibre profonde ! Quelle modération (on a droit de le dire maintenant, après qu'on a lu les historiens ses successeurs) dans les jugements sur les hommes de la Convention, sur ces Montagnards qu'on l'accusait d'abord de trop favoriser ! Non, — il les désavouait pour leurs crimes, pour leur inhumanité, mais il sentit en même temps ce qu'il y avait dans quelques-uns des plus fameux d'essentiellement patriotique, d'héroïque et d'invincible. « Et, après tout, comme il le disait un jour à Chateaubriand lui-même, ç'a été une bataille où chaque parti a eu ses morts. » Et le plus affreux de la crise passé, aux différentes phases du décours, comme il touche à point les moments essentiels, les occasions irréparables et fugitives ! Dans l'éclat si pur de cette première campagne d'Italie, quel sentiment vif, léger, allègre, de liberté et de victoire ! Le mérite et le charme de l'historien dans ce premier ouvrage, c'est que tout cela semble enlevé, tout cela court et n'appuie pas. Le tableau même des intrigues et des boues du Directoire, suffisamment indiqué, n'en

éteint pas, tout à côté, les parties honnêtes, recommandables et saines. Tant que cette histoire dure il y règne, il y circule un souffle de jeunesse, d'espérance, celui même de l'aurore de la Révolution, celui de 89 et de 91, et c'est ce qui en fait l'unité et la vie.

Le second ordre de choses, le second régime, commencé et inauguré sous un astre tout différent et sous un génie réparateur, a été celui du Consulat. Quel historien a semblé plus fait que M. Thiers pour en raconter et en développer les merveilles, tant civiles que militaires, tous les bienfaits! Là encore, on l'a pu croire quelquefois entraîné, fasciné, tant il pénétrait avec satisfaction et avec plénitude dans toutes les branches de son sujet, tant il se laissait porter avec la pensée de son Héros à toutes les conséquences, et jusqu'aux extrêmes splendeurs, jusqu'aux éblouissements de l'Empire. Mais ici la rapidité n'est plus la même : c'est le *complet* auquel aspire l'historien dorénavant formé par la connaissance des affaires, et devenu à son tour homme d'État. Aussi, dans la peinture et l'explication de cette époque, la plus fertile en conceptions de toutes sortes et en créations, est-il l'historien administratif et stratégique par excellence. Tous les ressorts des machines diverses, il les a touchés; tous les plans et les projets jaillissant d'un front sublime, il les a eus sous les yeux, entre les mains; et le travail qu'il a fait lui-même en s'en rendant compte, le plaisir qu'il a ressenti en les découvrant, il nous le reproduit, il nous le communique avec largesse et lucidité. Il ne résume rien, ce n'est pas sa manière, il recommence son étude entière et toute son information personnelle

pour tous et devant tous. Nous assistons pour la première fois, dans le plus parfait détail, à ce que des particuliers (comme on disait autrefois) n'auraient jamais eu chance autrement de savoir, au secret des conseils, des négociations, à l'intimité des entretiens souverains, à la succession des pensées agitées sous la tente de César ou au chevet d'Alexandre. Le souffle de cette Histoire, dans toute son étendue, est le même, bien que dans les derniers volumes les réflexions, les regrets et les critiques s'y mêlent plus fréquemment : mais l'admiration, l'amour pour le Héros, pour sa personne encore plus que pour son œuvre, subsiste. L'historien rompu aux habitudes et aux discussions parlementaires a beau faire, son goût vif pour cette nature de conquérant organisateur et civilisateur a pu souffrir, mais n'a pas faibli ; et lorsqu'aux dernières heures de la lutte, il le retrouve tout d'un coup rajeuni, éblouissant de génie et d'ardeur, il retrouve à son tour sa note jeune, émue, sa note claire et première, le Chant du départ, trop tôt éteint et reperdu dans les deuils, dans les tristesses suprêmes de Fontainebleau.

Aujourd'hui, dans cet appendice historique de 1814-1815, qui va former une sorte de second ouvrage ajouté au premier, c'est décidément encore un nouveau régime qui s'inaugure, et M. Thiers n'a pas eu d'effort à faire pour en saisir d'abord le courant principal et pour nous le faire remarquer. Esprit marseillais et grec, du plus fin et du plus léger, il excelle à sentir le génie des temps. Ici d'ailleurs, avec la Restauration, c'est le régime plus ou moins combattu et contrarié, mais enfin c'est le régime et le règne des assemblées qui s'inaugure ; et M. Thiers est l'homme

qui a déployé le plus d'habileté pour amener insensiblement à ses fins, pour mouvoir et conduire les grandes assemblées. Ce n'est point de hauteur et d'autorité comme d'autres grands orateurs, ses rivaux, ce n'est point sur des majorités organisées et compactes qu'il agissait d'ordinaire, d'une parole tranchante et d'un geste décisif : lui, il persuadait, il s'insinuait, il avait faveur; par la clarté spécieuse de ses exposés, par l'abondance et le flot accumulé et limpide de ses déductions, il amenait ceux mêmes qui ne se croyaient point de son groupe et de son armée à conclure comme lui, à agir et voter comme lui, et dans un sens où la plupart n'auraient point pensé être conduits d'abord. Il a été un grand généralissime dans ce vaste champ de manœuvres qui n'était pas le plus pacifique de tous. Aussi dans ce nouveau volume, après avoir commencé par une revue des derniers événements de guerre qui se prolongèrent quelque temps avec obstination sur quelques points de la circonférence, depuis Anvers défendu par Carnot, depuis Hambourg défendu par Davout, jusqu'à la bataille livrée dans la plaine de Toulouse par le maréchal Soult; après avoir rendu justice à ces derniers efforts et avoir rallié, pour ainsi dire, tous les détachements de nos héroïques armées; puis, avoir montré les Bourbons et Louis XVIII rentrant dans le royaume de leurs pères, avoir tracé du roi et des princes des portraits justes, convenables, et qui même peuvent sembler adoucis et un peu flattés plutôt que sévères (tant l'ancien journaliste polémique, l'ancien fondateur du *National*, a tenu à s'effacer et à se faire oublier dans l'historien!) après avoir fait toucher du doigt les premières difficultés presque insurmon-

tables avec lesquelles on était aux prises, lorsqu'il arrive à l'ouverture des Chambres et à l'essai de ce nouveau régime de discussion, M. Thiers a ses pages les plus heureuses. Il n'insiste pas trop sur les gaucheries et les inexpériences inévitables dans tout noviciat, il est plutôt frappé de la promptitude de certains députés à se saisir des sujets qui occupaient l'opinion publique, et à conquérir aussitôt une part d'influence plus grande qu'on ne l'aurait cru. Lorsque dans la discussion de la loi de la Presse, M. Raynouard, nommé rapporteur, présente à la Chambre le résultat du travail de la Commission, l'historien a là une page que je mettrais volontiers à côté de telle de ses pages de jeunesse sur la mort des Girondins, sur les victoires encore républicaines des jeunes et brillants généraux de l'an V. Il est difficile, en général, de détacher rien des livres de M. Thiers pour le citer. Ce n'est pas un peintre qui se concentre dans des tableaux à part, en y sacrifiant les alentours; il ne sacrifie rien, il arrive par des revues étendues à un effet d'ensemble, sans rien de bien accentué dans le détail. Il y a dans ses écrits une grande *diffusion* de talent, si je puis dire; le talent, comme un air vif et subtil, y est disséminé partout, et ne s'y réfléchit guère avec splendeur et couleur à aucun endroit en particulier; il craint de paraître viser à l'effet, il se méfie de l'emphase; c'est tout au plus si par places il se permet des portraits proprement dits, tels que ceux du roi de Prusse Frédéric-Guillaume et de l'empereur Alexandre, et encore il les fait alors beaucoup plus fins et spirituels que saillants et colorés. Je veux pourtant donner cette page où respire l'esprit nouveau à sa naissance, où s'élève comme le pre-

nier souffle de cet air public qui va circuler et se développer durant plus de trente ans avec toutes les variations de sérénité et de tempête. C'est une grande délicatesse à un historien d'être sensible aux premiers symptômes des temps, et, en y étant sensible, de savoir les rendre avec cette vivacité, avec cet atticisme.

Le jour où M. Raynouard présenta son Rapport, dit M. Thiers, l'affluence au palais de la Chambre fut considérable. On n'avait jamais vu pour les séances du Corps législatif un pareil empressement. Le public qui accourait ainsi était un public à mille nuances, comme la France depuis trois mois. C'était dans l'émigration la portion instruite, acceptant la Charte par nécessité, mais ayant pour les choses de l'esprit un goût aussi ancien que la noblesse française ; c'étaient, parmi les amis de la liberté, des hommes nouveaux, acceptant les Bourbons comme les autres la Charte par nécessité, mais très disposés à recevoir la liberté de leurs mains, et résolus à leur être fidèles s'ils étaient sincères ; c'étaient, dans les partis mécontents, les révolutionnaires, les militaires, les partisans de l'Empire, se déguisant en amis de la liberté, et le devenant sans s'en apercevoir. Les uns et les autres étaient attirés par des motifs divers : ceux-ci par l'intérêt qu'ils portaient au Gouvernement, ceux-là par le plaisir de le voir contredire, beaucoup par zèle pour la question soulevée, tous enfin par la curiosité, et, il faut le dire, par un goût tout nouveau pour la discussion éloquente des affaires publiques qui venait de se développer dans notre pays. Il suffit chez une nation vive qu'un goût l'ait longtemps dominée pour qu'elle soit prête à en éprouver un autre. Si la France avait ressenti le goût des scènes militaires, elle avait eu, hélas ! le temps de le satisfaire... Il fallait désormais d'autres tableaux à son patriotisme et à son esprit. Le spectacle d'hommes remarquables par le caractère, l'intelligence, le talent, pensant différemment les uns des autres, se le disant vivement, rivaux sans doute, mais rivaux pas

aussi implacables que ces généraux qui, en Espagne, immolaient des armées à leurs jalousies; occupés sans cesse des plus graves intérêts des nations, et élevés souvent par la grandeur de ces intérêts à la plus haute éloquence; groupés autour de quelques esprits supérieurs, jamais asservis à un seul; offrant de la sorte mille physionomies, animées, vivantes, vraies comme l'est toujours la nature en liberté; — ce spectacle intellectuel et moral commençait à saisir et à captiver fortement la France. Les militaires, fatigués eux-mêmes de donner le spectacle de leur propre sang versé à flots, n'étaient pas les moins pressés d'assister à ces luttes, et de s'y mêler. On ne connaissait pas encore de grands talents; on les cherchait, on les espérait, on y croyait, par l'habitude de voir la France produire toujours ce dont elle a besoin. Elle n'avait pas manqué de généraux en 1792, on était certain qu'elle ne manquerait ni d'hommes d'Etat ni d'orateurs en 1814 ! Le rapport de M. Raynouard, un peu diffus, un peu académique, n'ayant pas encore la simplicité et le nerf du langage des affaires, que la pratique pouvait seule donner à l'éloquence française, fut écouté avec une religieuse attention. Il contenait, du reste, toutes les raisons, les médiocres et les bonnes, et il fit effet. Le soir on n'avait pas dans Paris d'autre sujet de conversation.

Quelle page vive et neuve! Comme tout y est, et sans effort! C'est ainsi, dirai-je, qu'on parle de ce qu'on aime... M. Thiers aime assurément beaucoup de choses; mais en parlant ainsi de la première journée marquante et de l'aurore de la discussion parlementaire, il parle de l'objet même et du théâtre de son talent, de son élément préféré, de ce à quoi (après l'histoire) il a le plus excellé et le mieux réussi.

J'ai eu l'occasion ici même, il y a quelques mois (1), à l'occasion de la consciencieuse et si estimable His-

(1) Dans le *Moniteur* du 21 mai 1860. — Voir au tome XIV de *Causeries*.

toire de M. Louis de Viel-Castel, de parcourir rapidement cette année de la première Restauration et d'en dire mon impression sincère, telle qu'elle résultait d'une fidèle lecture. L'impression que me laisse aujourd'hui le volume de M. Thiers n'est guère différente ; il est arrivé seulement que M. de Viel-Castel, plus attaché d'origine aux traditions monarchiques, n'a pas craint de se montrer à la rencontre plus rude parfois et plus bref dans l'énoncé de ses jugements envers d'anciens amis; il n'y a pas mis tant de façons : M. Thiers, au contraire, semble par moments s'être méfié davantage de sa plume, et il a redoublé, à l'égard des personnes, de précautions et de ménagements qui sont chez lui du meilleur goût ; il y a mis proprement de la courtoisie ; mais le résultat, le fin mot est le même : l'impossibilité d'une durée pour ce dernier essai de Restauration si mal conduit est également évidente. M. Thiers, qui d'ailleurs se montre si attentif à en signaler les parties recommandables, notamment le rétablissement des Finances dû au baron Louis, est plus sévère que M. de Viel-Castel au sujet des négociations diplomatiques, et sur le chapitre de M. de Talleyrand au Congrès de Vienne Selon lui, en effet, dans le récit des plus circonstanciés qu'il nous offre des dispositions des puissances à ce congrès et des phases diverses par lesquelles on passa successivement, M. de Talleyrand, qui eut l'art et le mérite, dès le premier jour, de s'y faire une place digne de la France, n'aurait point été également habile à profiter de la situation qu'il s'y était faite ; il aurait dû tenter d'autres alliances que celles qu'il pratiqua, se rapprocher de la Russie et de la Prusse plutôt que de se lier avec l'Angleterre et avec l'Au-

triche. Ce sont là de trop grosses questions pour nous, et sur lesquelles, dans tous les cas, il nous paraît plus facile de raisonner après coup que de se prononcer de si loin avec certitude. Mais ce qui n'est pas douteux, ce que M. Thiers fait énergiquement ressortir, c'est le triste et fort laid spectacle que présentent ces vainqueurs, coalisés la veille contre l'ambition d'un seul, à ce qu'ils disaient, et qui, le lendemain, se montrent les plus ambitieux et les plus avides à se partager ses dépouilles ; c'est cette politique de *Væ victis*, impitoyablement dirigée à la fois contre la France et contre ceux des États et des souverains secondaires qui lui étaient restés attachés dans la lutte, c'est cette curée de sang-froid, où quelques commissaires d'élite attablés autour d'un tapis vert se disputent, jusqu'à en venir (ou peu s'en faut) aux menaces, des morceaux de territoire et des lots de quelques centaines de mille âmes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu à peu près le chiffre rond qu'ils revendiquent pour le leur. Cet ensemble de procédés, cette rigueur européenne, d'où la France est sortie réduite à ses plus justes limites et à son strict nécessaire, mais digne et à son honneur, sinon à son profit, arrache à M. Thiers, en terminant, des réflexions empreintes d'une patriotique tristesse.

Le retour de l'île d'Elbe, les préparatifs de la campagne de 1815, et cette fatale journée de Waterloo dont il reste à dégager du moins la gloire lugubre, et sur laquelle nous croyons savoir qu'entre les partis contradictoires M. Thiers a une solution décidée, promettent aux prochains volumes un intérêt puissant.

(*Causeries du Lundi*, t. XV).

PROSPER MÉRIMÉE

Lundi 7 février 1853

La manière dont M. Mérimée écrit l'histoire est saine, simple, pleine de concision et de fermeté ; il y porte un esprit et un tour qui n'est qu'à lui entre les historiens modernes, et que j'aurai soin de définir, d'autant plus que cette forme n'a pas encore acquis tout son développement. De nos jours, on a fort abusé des idées et des considérations générales, des influences diverses qu'on a fait jouer à volonté à travers les siècles ; M. Mérimée, qui n'aime que ce qui est sûr, s'en abstient strictement ; il aborde l'histoire par ses monuments les plus authentiques et ses témoignages les plus précis, s'en écarte peu, ne les combine qu'autant qu'il lui semble que les faits s'y prêtent et s'arrête dès que la donnée positive fait défaut. Quand il est soutenu par des documents, comme cela est arrivé dans l'Histoire de don Pèdre, il s'élève à des exposés d'ensemble qui ont un grand mérite, et ce sont certainement de beaux chapitres que ceux où il a retracé l'état général de l'Espagne vers le milieu

du quatorzième siècle. Ce ne sont pas de ces constructions à demi historiques, à demi théoriques, faites à la main; on n'y marche que sur le sol et sur le roc. Si on prend les deux Études qu'il a publiées jusqu'ici sur l'Histoire romaine, M. Mérimée a de même été très original dans son *Essai sur la Guerre sociale;* il a été moins heureux, selon moi, pour son *Catilina*. Dans le premier sujet, plein d'actions coupées et de guerres, il a trouvé des caractères comme il les aime, il a exhumé et peint quelques-uns des défenseurs énergiques des nationalités italiennes: dans le second sujet, où il fallait entrer dans le Sénat et descendre dans le Forum, il a rencontré, en première ligne, le personnage de Cicéron, et c'est ici que, repoussé par le dégoût des lieux communs, il n'a pas rendu assez de justice à cet homme dont on a dit magnifiquement qu'il était *le seul génie que le Peuple romain ait eu d'égal à son empire*. N'oublions pas non plus ce qu'a dit Montesquieu : « Cicéron, selon moi, est un des plus grands esprits qui aient jamais été : *l'âme toujours belle, lorsqu'elle n'était pas faible.* » C'est cette faiblesse trop souvent visible de l'âme, jointe à la pompe parfois surabondante du discours, qui a donné à M. Mérimée, à l'égard de Cicéron, cet éloignement que l'historien de César est digne de surmonter[1].

(1) Sur Cicéron, par contraste avec l'impression de M. Mérimée, on peut lire un article d'admiration et de tendresse de M. de Sacy (*Journal des Débats* du 8 décembre 1852). Et à ce propos je ne puis m'empêcher de remarquer à part moi, en souriant, combien M. de Sacy est, en tout, de la famille d'esprits la plus opposée à celle de M. Mérimée, tout en étant lui-même, dans son genre, un individu excellent. Je note cette comparaison du coin de l'œil, et je passe. S. B.

Cicéron, en un endroit de son Traité *de l'Orateur,* a parlé de la manière d'étudier et d'écrire l'histoire. Il nous montre un de ses interlocuteurs, l'avocat orateur Antoine, qui se pique peu de littérature grecque, discourant toutefois à merveille des historiens de cette nation, et les ayant lus plus qu'on ne croirait : « Si je lis quelquefois ces auteurs et d'autres de la même nation, dit Antoine, ce n'est pas en vue d'en tirer quelque profit par rapport à l'éloquence, c'est pour mon agrément quand je suis de loisir. Qu'est-ce à dire? j'y trouve bien un peu mon profit, je l'avoue : quand je marche au soleil, quoique ce soit pour tout autre chose, il arrive pourtant tout naturellement que mon visage prend le hâle : et c'est ainsi que lorsqu'à Misène (car à Rome je n'en ai guère le temps) je me suis mis à lire avec soin ces livres des historiens, je sens, comme à leur contact, que mon langage prend de la couleur (*sentio illorum tactu orationem meam quasi colorari*). » Quelle agréable expression, et qui nous rappelle Mme de Sévigné disant, au contraire, que, de ne point se plaire aux lectures solides, cela donne *les pâles couleurs !* Un jour, Louis XIV, apostrophant le maréchal de Vivonne lui demandait à quoi servait la lecture : « Sire, répondit Vivonne, la lecture fait à l'esprit ce que vos perdrix font à mes joues. » Vivonne les avait rebondies et vermeilles, et il tenait peut-être une perdrix à ce moment.

Parlant du style de l'histoire, Cicéron, par la bouche d'Antoine, le veut et le recommande sans rien qui rappelle le barreau ou la tribune, coulant et continu, et d'un beau courant de récit. L'historien, selon les anciens, n'est ni un orateur ni un poète ; il

n'invoquera point les Muses; il peut mériter pourtant, comme Hérodote, qu'on donne à ses histoires les noms des Muses. Tite-Live, dans sa belle et large manière qui est la vraie voie romaine en histoire, commence volontiers par invoquer les Dieux et les Déesses, sentant qu'il y a une sorte de religion dans ce qu'il entreprend. Lucien, qui se moque de ces historiens prétendus poétiques, qui ont, au début, des invocations pleines d'emphase, Lucien, qui veut de la simplicité dans l'histoire, admet pourtant que le style y participe, en certaines occasions, de la poésie: « Il faut alors qu'un petit vent poétique enfle les voiles du navire, et le tienne élevé sur le sommet des flots. » Il ne veut point que la diction s'élève trop, il suffit que la pensée soit un peu plus haut que l'expression, celle-ci à pied et tenant de la main, comme en courant, l'autre qui est montée et qui devance. M. Mérimée, qui a beaucoup étudié et médité les anciens, et qui met dans ses récits historiques plus d'art qu'il n'en montre, semble s'être particulièrement préoccupé de la manière de Xénophon et de César, et, bien qu'il varie sa narration, il la tient toujours la plus voisine qu'il peut de la sobriété et de la simplicité. Ce n'est pas nous qui l'en détournerons: ce caractère simple, ferme et marqué en tout genre, est son cachet et son honneur. Il n'est pas de ces esprits qui cherchent en toute étude autre chose qu'elle-même; il est droit, il aime le vrai, il l'aime avant tout. Antiquaire, il n'a rien sacrifié de l'exactitude et de la précision de ses notes de voyageur, pour se laisser aller à des descriptions faciles; romancier, il a scruté et buriné les sentiments du cœur, et les a indifféremment rendus tels qu'il les a observés dans

leur crudité ou dans leur délicatesse primitive. Arrivé aujourd'hui à la pleine maturité de la vie, maître en bien des points, sachant à fond et de près les langues, les monuments, l'esprit des races, la société à tous ses degrés et l'homme, il n'a plus, ce me semble qu'un progrès à faire pour être tout entier lui-même et pour faire jouir le public des derniers fruits consommés de son talent. Ce talent, à l'origine, et dans les directions diverses où il s'est si heureusement porté, a été en réaction contre le faux goût établi, contre le convenu en tout genre, contre la phrase, contre l'idée vague et abstraite, contre les séductions pittoresques ou déclamatoires. En un mot, ce talent, à tous les premiers pas qu'il a faits dans son retour à la réalité et à la nature, s'est méfié et a dû appuyer. Mon seul vœu, c'est qu'en avançant, et sûr désormais de lui et de tous, comme il l'est et le doit être, il se méfie moins, qu'il s'abandonne parfois à l'essor, et qu'il ose tout ce qu'il sent; voyageur, qu'il laisse étinceler cette larme amoureuse du beau, qui lui échappe en présence du Parthénon ou des marbres ioniens de l'Asie Mineure; romancier, qu'il continue d'appliquer ses burins sévères et qu'il craigne moins, jusque dans la passion ou dans l'ironie, de laisser percer quelque attendrissement; historien, qu'il laisse arriver quelque chose aussi de l'éloquence jusque dans la fermeté de ses récits.

On ne peut quitter M. Mérimée historien sans dire au moins un mot de lui comme romancier et auteur de Nouvelles. Dans un temps comme le nôtre, où il y a tant de talents épars et si peu d'œuvres achevées, M. Mérimée est arrivé plus d'une fois à la perfection.

La Prise d'une Redoute, *le Vase étrusque, Colomba*, sont des chefs-d'œuvre, chacun dans son genre. Dans *le Vase étrusque*, l'auteur s'est plu à retrouver des passions fortes et à les dessiner en quelques traits jusque sous notre civilisation élégante; plus habituellement, il s'est attaché à les découvrir ou à les créer hors du cadre des salons, et, se détournant des caractères effacés qu'on y rencontre, il s'est mis en quête des natures primitives, appartenant à un état de société antérieur, et qui sont comme égarées dans le nôtre. Un peu de férocité et de crime ne l'a point dégoûté, et il y a vu un relief de plus.

(*Causeries du Lundi*, t. VII).

VILLEMAIN ET COUSIN

Lundi 19 novembre 1849.

Quel est le rapport exact du style de M. Cousin et de celui de M. Villemain? En quoi les deux manières se rapprochent-elles et diffèrent-elles? J'oserai d'autant plus les comparer, qu'ici je n'aurai réellement pas à conclure, et que, tout balancé, je ne puis qu'admirer des deux parts sans incliner à une préférence. Le style de M. Cousin a l'air plus grand; il a la ligne plus ouverte, le dessin plus large; il se donne à première vue plus d'horizon. Mais il est de certains détails dont il ne tient pas compte et qu'il néglige. Comme les statuaires, il choisit son point de vue et y sacrifie le reste. Le style de M. Villemain, large et fin, avance comme un flot; il ne laisse aucun point de la pensée sans l'embrasser et la revêtir. Il est tout varié de nuances, de rencontres imprévues, d'expressions trouvées. S'il trahit par endroits un peu d'inquiétude et d'incertitude, dès qu'il est dans le plein du sujet il devient tout à fait grave et beau. J'ai pour idée que l'on est toujours de son temps, et ceux-là mêmes qui en ont le moins l'air. Le style de

M. Villemain appartient à notre temps par un certain souci et une certaine curiosité d'expression qui y met le cachet ; c'est un style, après tout, individuel, et qui ressemble à l'homme. Le style de M. Cousin, au premier abord, paraît échapper à la loi commune ; on dirait vraiment que c'est un personnage du XVIIe siècle qui écrit. Il entre dans son sujet de haute-lice ; il a l'élévation de ton aisée, naturelle, l'ampleur du tour, la propriéte lumineuse et simple de l'expression. Pourtant certain air de gloire répandu dans l'ensemhle trahit à mes yeux le goût de Louis XIII jusqu'en plein goût de Louis XIV. Son style est aussi moins individuel que l'autre, et serre de moins près les replis de la pensée ; c'est un style qui honore ce temps-ci bien plus encore qu'il ne le caractérise. Je ne veux pas prolonger outre mesure un parallèle qui peut se résumer d'un mot : M. Villemain a des teintes plus fines, M. Cousin a la touche plus large. Seulement si quelqu'un, frappé chez celui-ci de tant de grandes parties qui enlèvent, était tenté, entre les deux, de le préférer comme écrivain et de le lui dire, nous sommes bien sûr que lui-même serait le premier à renvoyer l'admirateur au style de l'autre en disant : « Regardez bien, vous n'y avez pas tout vu. »

(*Causeries du Lundi*, t. I).

SAINT-MARC GIRARDIN

Lundi 1er octobre 1849.

Si j'osais emprunter à M. Saint-Marc Girardin son propre langage ou du moins essayer de lui appliquer sa propre méthode pour le caractériser, voici comment je m'y prendrais. D'ordinaire, quand il veut triompher sur une ligne, en tacticien habile il choisit ses points. Il prend ses termes de comparaison chez les Grecs, chez les Latins, dans le siècle de Louis XIV; et enfin, quand il aboutit aux modernes, aux contemporains, il les bat, en les montrant inférieurs, malgré leur esprit, à ces maîtres plus naturels et plus graves. Or ici, dans la critique, voici ce qu'on pourrait lui dire, et ce que lui-même se dirait bien mieux que nous ne le pourrions, s'il voulait ajouter ce petit chapitre à tous les siens.

La critique chez les anciens, ferait-il remarquer était elle-même grave et sérieuse. En critique comme en morale, les anciens ont trouvé toutes les grandes lois : les modernes n'ont fait le plus souvent que raf-

finer spirituellement sur les détails. Quel plus exact et plus souverain classificateur qu'Aristote? C'est l'analyse et presque la loi littéraire dans sa perfection rigoureuse et son excellence. La critique, à ce degré, est devenue une magistrature, et ses arrêts ont pu sembler à quelques-uns une religion. Même dans la décadence de l'art, des rhéteurs tels que Longin (ou celui qu'on a désigné sous ce nom) ont une justesse sévère et d'admirables développements. La critique de détail, en ce qui concernait les moindres artifices de style et de diction, prenait chez les anciens une importance dont personne ne songeait à se railler. Le nom d'Aristarque, le maître en ce genre de sagacité grammaticale, est passé en circulation à l'état de type, et signifie l'oracle même du goût.

Cette tradition respectueuse de la critique se retrouve tout entière chez les Latins. Dans l'intervalle des fonctions publiques, dans les courtes trêves des tempêtes civiles, Cicéron écrivait, sans croire déroger, des traités de rhétorique. Horace, dans ses vers, a résumé toute la substance et la fleur de l'ancienne critique; en vraie abeille qu'il est, il en a fait un miel aussi agréable que nourrissant. Lors même que la décadence du goût est déjà avancée, quand Tacite (ou tout autre) écrivait ce *Dialogue des Orateurs*, où toutes les opinions, même celles des romantiques du temps, sont représentées, l'agrément et la raillerie ne nuisaient pas au sérieux; aucun système n'est sacrifié dans cet excellent dialogue, et chaque côté de la question est défendu tour à tour avec les meilleures raisons et les plus valables. Le nom de Quintilien suffit pour exprimer, dans l'ordre critique, le modèle du scrupuleux, du sérieux, de l'attentif, l'idée du jugement même.

Que si l'on passe aux rhéteurs modernes, à ceux des bons et grands siècles, on descend de haut : la critique, en ces belles époques, n'a pas pris tout son développement et son essor, elle se contente souvent de suivre : pourtant, en un ou deux cas, elle dirige, elle guide aussi ; elle semble recouvrer son antique autorité. Boileau devance Rollin. Et sur celui-ci, sur sa candeur et sa modestie de juge, sur la droiture de sa méthode littéraire, et sur Fénelon et sur Voltaire, à ne les prendre tous deux que comme simples critiques et gens de goût, que ne dirait-on pas ?

Remarquez que dans ce moment, je ne fais qu'esquisser un tout petit chapitre, comme M. Saint-Marc Girardin le saurait bien mieux remplir sans insister autant que moi sur les transitions. J'arriverais donc, comme il aime à le faire, aux modernes du jour, aux contemporains, à nous-mêmes, et je dirais : La critique semble, au premier coup d'œil, avoir fait beaucoup de progrès, en avoir fait autant que l'art en a fait peu ; elle semble avoir gagné ce que l'autre a perdu. Pourtant ne nous laissons pas séduire à ces apparents avantages. Et alors je prendrais pour exemple M. Saint-Mac Girardin lui-même, c'est-à-dire un des plus brillants exemples modernes, un des plus raisonnables, et je dirais : On est toujours de son temps. Les modernes ont beau faire, ils sont toujours des modernes. Tel qui parle contre le raffinement est lui-même légèrement raffiné, ou, s'il revient au simple, il n'y revient qu'à force d'esprit, de dextérité et d'intelligence. J'ai quelquefois entendu dire que certains grands esprits de nos jours n'avaient rien de leur temps, M. Royer-Collard, par exemple : « Il n'a rien de ce temps-ci, disait-on ; tour de pensée et langage, il est tout d'une autre

époque. » Pardon! répondais-je; M. Royer-Collard, tout comme M. Ingres, est encore de ce temps-ci, ne serait-ce que par le soin perpétuel de s'en garantir. Leur style à tous deux, est *marqué;* Nicole ou Raphaël autrefois y allaient plus uniment. On touche encore à son temps, et très fort même quand on le repousse. M. Saint-Marc Girardin m'excusera donc de lui dire, à côté de ces deux beaux noms, que, lui aussi, il est de son temps, et d'en chercher en lui la marque.

Je la trouverai, cette marque, dans sa méthode même. Elle n'est pas assez simple, assez suivie; elle fait trop de chemin en peu de temps; comme le théâtre des romantiques, elle a ses perpétuels changements à vue. Elle dissimule l'inquiétude propre aux modernes sous la mobilité, sous une agilité sémillante et gracieuse. Les choses qu'il dit sont fines, le plus souvent judicieuses, mais elles arrivent d'une manière scintillante. Lui qui sait si bien indiquer les défauts de la cuirasse d'autrui, voilà le sien. Il a des commencements de chapitres, parfaits de ton, de tenue, de sévérité, d'une haute critique; puis il descend ou plutôt il s'élance, il saute à des points de vue tout opposés. « Mais ce n'est point ma faute à moi, dira le critique; je n'invente pas mon sujet, je suis obligé d'en descendre la pente, et de suivre les modernes dans ces recoins du cœur humain où ils se jettent, après que les sentiments simples sont épuisés. » — Pardon, répondrai-je encore; votre ingénieuse critique, en faisant cela, n'obéit pas seulement à une nécessité, elle se livre à un goût et à un plaisir; elle s'accommode à merveille de ces recoins qu'elle démasque, et dont elle nous fait sentir, en se jouant, le creux et le faux.

Si ces auteurs, qui semblent avoir été mis au monde tout exprès pour lui procurer un facile triomphe, n'existaient pas, votre critique serait bien en peine, et elle n'aurait pas toute sa matière. Elle a besoin d'eux pour se donner à elle-même toute son originalité et tout son piquant, pour égayer à temps son sérieux, qui, en se prolongeant, pourrait tourner au subtil.

C'est là ce que j'appelle la marque moderne en M. Saint-Marc Girardin. Il y a dans un seul de ses chapitres prodigieusement d'idées, de vues, d'observations, bien plus sans doute que dans le même nombre de pages de Quintilien ou de Longin ; mais il y a aussi du bel esprit. Je serais assez embarrassé peut-être de le dénoncer du doigt dans un endroit précis, mais il est répandu partout dans l'ensemble. Le titre seul de certains chapitres est déjà une épigramme ; ces chapitres, commencés avec gravité, finissent souvent en pointe. Il suffirait d'y ajouter un certain accent pour avoir positivement du persiflage. Il y a, en tout cas, un cliquetis de rapprochements. Voilà comment, avec des parties hautes, sérieuses, éloquentes, M. Saint-Marc Girardin est lui-même essentiellement moderne.

Là où il me paraît tout à fait à l'aise et dans le milieu qui lui est propre, sans effort, avec une bonne grâce et une mesure de ton tout à fait naturelle, c'est quand il parle de la comédie, surtout de la comédie moyenne. Il a de la gaieté dans l'esprit, il a du léger et du plaisant ; il sait toutes les finesses du cœur et les nuances de la société. Il a écrit, à propos d'une comédie de Collé et de *la Métromanie* de Piron, des pages charmantes, délicates, que je prise bien plus comme témoignage vrai de son talent que d'autres plus sail-

lantes et où il élève la voix. Ce sont de petits chefs-d'œuvre de critique modérée. Il a aussi, dans l'ordre de critique morale, de fort belles pages, comme quand il commente la parabole de l'Enfant prodigue, en la rapprochant des pères de Térence. M. Saint-Marc Girardin aime à tirer de l'Écriture des exemples ou des maximes de morale, et il en assaisonne à ravir son enseignement. Je n'ai vu personne entendre si bien saint Paul parmi ceux qui goûtent si bien Collé.

L'influence de M. Saint-Marc Girardin sur la jeunesse a été réelle, et elle mérite d'être notée. Ennemi de l'enflure et des grands airs, il a aidé à désabuser de bien des déclamations en vogue ; il a crevé à coups d'épingle bien des ballons. Mais surtout il est de ceux qui ont le plus contribué à guérir les jeunes générations de la *maladie de René*. Qu'est-ce que cette maladie ? M. Saint-Marc Girardin l'a définie mainte fois et combattue sous toutes les formes ; il l'a rencontrée et décrite particulièrement avec une expression frappante dans un jeune homme à qui saint Jean Chrysostome en son temps adressait des conseils et qui passait pour possédé du démon, dans le jeune *Stagyre*, premier type reconnaissable de cette famille des René et des Werther. M. Saint-Marc Girardin a comme découvert ce Stagyre, et il lui adresse à son tour beaucoup de vérités que la politesse l'empêchait alors de dire en face à René lui-même. Le démon de Stagyre, ou, ce qui revient au même, le mal de René, c'est le dégoût de la vie, l'inaction et l'abus du rêve, un sentiment orgueilleux d'isolement, de se croire méconnu, de mépriser le monde et les voies tracées, de les juger indignes de soi, de s'estimer le plus désolé des hommes, et à la fois d'aimer sa tristesse ; le

dernier terme de ce mal serait le suicide. Peu de gens de nos jours se sont tués, eu égard à tous ceux qui ont songé à le faire. Mais tous, à une certaine heure, nous avons été plus ou moins atteints du mal de René. M. Saint-Marc Girardin, qui en fut toujours exempt, en a saisi les effets désastreux et les ridicules; il n'a rien épargné pour en dégoûter la jeunesse, il y a réussi. Il n'a cessé de lui redire sur tous les tons, sur le ton de la raillerie, comme aussi sur celui de l'affection : « Ne vous croyez pas supérieur aux autres; acceptez la vie commune; ne faites pas fi de la petite morale, elle est la seule bonne. Le démon de Stagyre, c'est la tristesse ou plutôt le défaut d'énergie et de ressort, c'est le néant de l'âme. Pour en sortir, préférez à tous les plaisirs des mœurs régulières et simples, des devoirs et des intérêts de tous les jours. Prenez un état, mariez-vous, ayez des enfants. Il n'est pas de démon, en effet, fût-ce même celui de la tristesse, qui ose affronter le voisinage des petits enfants. »

C'est en ces termes, et bien mieux encore (car je suis forcé d'abréger), que M. Saint-Marc Girardin, depuis tantôt dix-huit ans, a prêché à la jeunesse, le mariage, la régularité dans les voies tracées, l'amour des grandes routes : « Les grandes routes, s'écriait-il un jour, je n'en veux pas médire, je les adore. » J'ai dit qu'il a réussi en effet, trop réussi. La jeunesse, une partie de la jeunesse, est devenue positive; elle ne rêve plus; elle pense, dès seize ans, à une carrière et à tout ce qui peut l'y conduire; elle ne fait rien d'inutile. La manie et la gageure de tous les René, de tous les Chatterton de notre temps, c'était d'être grand poète ou de mourir. Le rêve des jeunes prudents aujourd'hui, c'est de vivre, d'être préfet à vingt-cinq

ans, ou représentant, ou ministre. Le mal n'a fait que changer et se déplacer. C'est ce qui arrive de presque toutes les maladies de l'esprit humain qu'on se flatte d'avoir guéries. On les répercute seulement, comme on dit en médecine, et on leur en substitue d'autres. M. Saint-Marc Girardin, qui connaît si bien la nature humaine, le sait mieux que nous.

(*Causeries du Lundi*, t. I).

D. NISARD[1]

HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE

Lundi 18 juin 1864.

L'ouvrage de M. Nisard est un livre; il se publie de nos jours bien des volumes; il y a peu de livres; il y a bien des assemblages faits de pièces et de morceaux, il est très peu de constructions qui s'élèvent selon un plan tracé et sur des fondements qui leur soient propres. L'Histoire de notre littérature par M. Nisard est une de ces rares constructions qui sont nées d'une idée, d'un dessein médité, et dont toutes les parties unies et conjointes, en parfait rapport entre elles, attestent la force de la conception, une exécution aussi ferme qu'ingénieuse, de grandes ressources de vues et d'aperçus, et une extrême habileté de style, enfin une forme originale de la critique.

Notre époque compte bien des formes de la critique littéraire, et M. Nisard les a lui-même énumérées et définies avec une équité élevée, parfois indulgente, et beaucoup d'impartialité. Quand on est critique soi-même, il est bien clair que si l'on adopte une méthode plutôt qu'une autre, c'est qu'on y est conduit par sa na-

[1] Voir sur l'*Histoire de la Littérature française* de Nisard, un article de M. Janet (*Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1866).

ture et par ses réflexions; l'on est bien près, dès lors, d'avoir des objections à adresser à n'importe quelle autre méthode, et tout en se disant que, quand même on le voudrait, on serait peu capable d'en changer, on est fort tenté d'ajouter qu'il n'y a pas grand mal à cela puisque la méthode qu'on suit est la meilleure et la plus vraie de toutes : sans quoi elle ne serait pas nôtre. Il s'établit au fond de nous une sorte d'intelligence et de connivence presque forcée entre notre talent et notre jugement, surtout quand ce jugement porte sur l'objet même auquel se rapporte notre talent habituel. Voilà pourquoi il est toujours très délicat à un critique qui a des procédés et des habitudes marquées de venir se prononcer sur la valeur absolue du procédé d'un autre critique, son contemporain et son confrère, si ce dernier a de son côté, une vue ferme, complexe mais arrêtée, et qui, s'appliquant à chaque point d'un vaste sujet, l'embrasse, le serre, le transpose même au besoin, et prétend à en tirer non seulement une impression et une image, mais une preuve et une conclusion. J'ai dit tout d'abord mon embarras afin d'être ensuite plus à mon aise pour louer hautement et approuver. Je suis moi-même trop l'homme d'une certaine méthode pour n'avoir pas quelques objections à opposer aux méthodes différentes et plus ou moins contraires.

Ayant à écrire de la littérature française et à la suivre dans son développement à travers les siècles, M. Nisard s'est demandé tout d'abord au début ce que c'est que *l'esprit français;* il s'en est fait préalablement une idée, il s'en est formé comme un exemplaire d'après les maîtres les plus admirés, d'après les

classiques les plus en honneur et en crédit; il a présenté aux lecteurs français un portrait tout à fait satisfaisant de l'esprit français vu par ses beaux côtés et en ses meilleurs jours. Est-ce là un portrait tout à fait réel? Il est des critiques qui disent : « Le vrai est ce qu'il peut, » et qui prennent les choses et les gens comme ils les rencontrent. M. Nisard n'est pas homme à s'en tenir à cette indifférence d'observateur et de naturaliste, surtout quand il s'agit de son pays; il a un désir, un but, et ce but est élevé. L'esprit français tel qu'il le voit et qu'il le définit, est encore moins ce que cet esprit a été dans la suite des âges, que ce qu'il a paru à certains moments admirables, et ce à quoi il doit tendre, ce qu'il doit tâcher d'être toujours. Je ne répondrais pas que, dans un congrès européen où tous les esprits des diverses nations et des diverses littératures seraient représentés, la définition de l'esprit français par M. Nisard, avec toutes les qualités qu'il lui attribue, passât sans contestation. Louer les Athéniens devant les Athéniens et faire accepter le portrait n'est pas la chose la plus difficile : « Mais s'il fallait, dit quelque part Socrate, louer des Athéniens parmi les gens du Péloponèse, ou ceux du Péloponèse parmi les Athéniens, c'est alors qu'il faudrait bien de l'habileté pour persuader son auditoire [1]. » Hâtons-nous de dire que si M. Nisard flatte peut-être l'esprit français dans la définition générale qu'il en donne, il ne flatte nullement les

[1] Si l'on cherchait un nom pour rendre l'idée plus sensible, le vrai représentant de l'esprit français dans ce que j'appelle un congrès européen serait Voltaire. Goëthe l'a vu et l'a exprimé avec sa supériorité de critique et de naturaliste : « Lorsqu'une famille s'est fait remarquer, dit-il, durant quelques générations par des

auteurs français en particulier; et, tout au contraire, en les comparant, en les confrontant sans relâche un à un avec ce premier idéal qu'il s'est proposé et qu'il a dressé comme une figure grandiose au vestibule de son livre, il leur fait subir la plus périlleuse des épreuves, le plus sévère des examens: plus d'un, et des plus célèbres, y laisse une part de lui-même, la partie caduque, éphémère et mensongère; et comme après un jugement de Minos ou de Rhadamanthe, c'est l'âme immortelle, c'est l'esprit dans ce qu'il a eu de bon, de pur, dans ce qu'il a de durable, de moral, de salutaire, de conforme et de commun avec le génie français (une des plus belles représentations de l'esprit humain), c'est cela seul qui survit, qui se dégage et qui triomphe.

Voilà l'idéal de la méthode : a-t-elle toujours été justement appliquée, et a-t-elle pu l'être? La nature est pleine de variétés et de moules divers : il y a une infinité de formes de talents. Critique, pourquoi n'avoir qu'un seul patron? Ah! je sais bien que votre patron est plus divers et plus varié qu'il ne semble

mérites et des succès divers, elle finit souvent par produire dans le nombre de ses rejetons un individu qui réunit les défauts et les qualités de tous ses ancêtres, en sorte qu'il représente à lui seul sa famille entière. Il en est de même des peuples célèbres : la plupart ont vu naître dans leur sein des hommes profondément empreints de la physionomie nationale, comme si la nature les eût destinés à en offrir le modèle. — Et c'est ainsi, ajoute-t-il, que la nature produisit dans Voltaire l'homme le plus éminemment doué de toutes les qualités qui caractérisent et honorent sa nation, et le chargea de représenter la France à l'univers. » Et il énumère les qualités nombreuses et les quelques défauts essentiels qui font de lui l'image du brillant Français accompli. Que si on prétendait donner pour type de l'esprit français tout autre plus sérieux, plus grandiose, Bossuet par exemple, on se tromperait en visant trop haut; on déplacerait le centre. S. B.

d'abord, que votre exemplaire de l'esprit français est multiple, compliqué, et assez élastique comme cet esprit lui-même. Il n'est pas moins vrai que cette Histoire devient par nécessité, un procès continuel. Le critique-historien ne s'abandonne jamais au courant de chaque nature d'écrivain qu'il rencontre ; il la ramène d'autorité à lui, à son modèle ; il force plus d'un fleuve qui s'égarait à rentrer dans ce canal artificiel dont il a creusé le lit à l'avance : il y a des branches rebelles ; elles sont sacrifiées. L'Esprit français, à l'état d'archétype comme dans Platon, est censé présider en personne à cette Histoire : selon qu'il se reconnaît plus ou moins dans tel ou tel écrivain qui passe, il l'approuve ou le condamne, il l'élève ou le rabaisse. Ceux que naturellement il préfère, sont ceux en qui il se reconnaît plus ressemblant. Tout cela est très ingénieux, et suppose une grande distinction, une grande force, un *acumen ingenii* infiniment aiguisé. Cette histoire sera donc à la fois, chemin faisant, un enseignement continuel, une exhortation au bien et au mieux, une correction et un châtiment du mal. C'est moins encore une Histoire qu'une suite de discours ingénieux et neufs sur toute notre littérature.

Je voudrais bien indiquer comment M. Nisard, qui représente ostensiblement parmi nos principaux critiques en renom la doctrine classique, n'est pas un classique comme un autre et ne défend pas la tradition comme on la défend communément et comme on le faisait avant lui. Les Grecs avaient un précepte dont je ne puis donner ici que le sens, à défaut des mots mêmes qui, par leur jeu et leur cliquetis de

son [1], y ajoutaient de l'agrément : ce précepte et ce conseil, c'était d'exprimer autant que possible les choses neuves simplement, et au contraire les choses communes avec nouveauté (*inaudita simpliciter*, *proprie communia dicere*). Il semble que M. Nisard se soit appliqué cette dernière partie du précepte. Défenseur d'une cause ancienne, et pour bien des gens, censée rebattue, il l'a singulièrement rajeunie par le tour et l'esprit de sa défense même ; il l'a transformée. J'ai souvent pensé, en le lisant, à la mine que ferait un vieux classique, un classique de la vieille roche et du bon vieux temps, Rollin, par exemple, ou même La Harpe, et cette monnaie de La Harpe, Dussault, Geoffroy, Duviquet, etc., en voyant leur cause ainsi plaidée par l'ingénieux, le subtil (ici, au sens latin, c'est un éloge), l'énergique et brillant avocat que le cours du temps a suscité. Que de hardiesses les feraient se retourner de surprise au milieu de leur joie ! que de propositions leur sembleraient trop fortes et trop brèves, et sur lesquelles ils demanderaient à réfléchir un moment avant de se risquer à y adhérer ! « Mais, s'écrieraient-ils, vous présentez la vérité sous forme bien paradoxale ; votre style, à vous-même, est trop *pensé ;* vous frappez à tout coup ; vous parlez Quintilien, mais en traits à la Sénèque. » Et moi je l'en louerai et je lui dirai : « Vous nous réveillez sur ces vieilles questions ; vous avez trouvé moyen de nous promener dans la terre de la patrie par des chemins imprévus. Comme ces doctes et ingénieux philosophes païens du IIIe siècle, vous nous ramenez aux autels connus par des raisons ignorées, avec cette dif-

(1) Τά μὲν κοινὰ καινῶς εἰπεῖν, τὰ δὲ καινὰ κοινῶς.

férence que vous n'êtes point païen et que vos dieux sont immortels ! »

Il y a un charmant passage que je veux pourtant citer, car je suis de ceux qui citent, et qui ne sont contents que quand ils ont découpé dans un auteur un beau morceau, un joli échantillon qui va peut-êtr: aller contre mon dire de tout à l'heure et me démentir, tant il est à la fois bien pensé, simple et courant Il s'agit de la Correspondance de Voltaire, et des jugements ou des préceptes littéraires qui y sont semés,

S'il y avait, dit M. Nisard, à préférer dans l'excellent, je préférerais, parmi ces lettres, celles dont le sujet est littéraire. Je voudrais qu'on en fit un recueil. Ce cours de littérature sans plan et sans dessein, cette poétique sans dissertation, cette rhétorique sans règles d'école, seraient un livre unique. Voltaire parle des choses de l'esprit comme on en parle entre honnêtes gens qui songent plus à échanger des idées agréables qu'à se faire la leçon. Les genres sont sentis plutôt que définis, et leurs limites plutôt indiquées comme des convenances de l'esprit humain que jetées en travers des auteurs comme des barrières. Le goût n'est pas une doctrine, encore moins une science : c'est le bon sens dans le jugement des livres et des écrivains. La vérité au lieu de s'imposer, se donne comme un plaisir d'esprit dont Voltaire nous invite à essayer. Il y a des prescriptions, des conseils, car il faut bien que le temple du goût ait une enceinte sacrée ; mais quiconque sait n'être pas ennuyeux a le droit d'y entrer, fût-ce par la brèche.

Cependant le goût de Voltaire n'est pas le grand goût. Je ne parle pas d'une sorte de religion littéraire, qui aurait ses dogmes et aussi son intolérance. Le grand goût n'est que le bon sens appliqué au gouvernement des choses de l'esprit ; mais il y a un bon sens gouverné par des principes, et un autre qui dépend de l'humeur de l'homme. Tel est trop souvent le bon sens de Voltaire, et son goût en porte la peine. Les erreurs de cet esprit si juste sont des jugements intéressés, où il a pris sa commodité pour règle.

Et comparant cette Correspondance de Voltaire avec les lettres de Cicéron, cet autre esprit universel et le grand épistolaire de l'Antiquité, il dira :

L'amour de la gloire est l'âme de ces deux recueils, et ce que Voltaire fait dire au Cicéron de sa *Rome sauvée :*

Romains, j'aime la gloire et ne veux pas m'en taire,

est aussi vrai du poète que de son héros. La même faiblesse se trahit dans le Romain et le Français ; c'est cette vanité si reprochée à tous deux, dans Cicéron plus abandonnée et plus naïve, dans Voltaire mieux conduite. Tous les genres d'esprit de la *Correspondance* brillent dans leurs *Lettres*, sauf l'esprit de se faire louer, dont Voltaire donne plus volontiers la commission aux autres, et dont Cicéron se charge lui-même. Même naturel dans les deux ouvrages, avec plus d'éclat dans Cicéron, par le bonheur d'une langue plus colorée et plus sonore ; avec plus de finesse et de saillie dans Voltaire. Même critique exquise et même délicatesse de goût, si ce n'est que les erreurs de Cicéron sur les choses de l'esprit viennent de sa faiblesse pour la rhétorique, et celles de Voltaire de sa faiblesse pour lui-même. Mais l'ancien me semble avoir un grand avantage sur le moderne. Il y a plus de cœur dans les *Lettres* que dans la *Correspondance* ; je devrais dire un cœur plus cultivé. La famille seule cultive le cœur. Le père qui a connu ce que c'est que d'aimer quelqu'un plus que soi-même a senti tout son cœur, et telle est la chaleur de l'amour paternel, que le même homme en aime mieux tout ce qui est à aimer. Cicéron, tendre père d'une fille charmante, père désespéré quand il perdit Tullie, en est meilleur citoyen, plus attaché à ses amis, plus épris de la vérité, laquelle devient plus chère à l'homme chez qui la tendresse de cœur se communique à l'esprit, et qui aime la vérité à la fois comme une lumière et comme un sentiment. — J'ai peur que Voltaire n'ait aimé que son esprit...

Il ne serait pas besoin d'avoir beaucoup vu M. Ni-

sard pour reconnaître ici plus et mieux qu'un auteur, pour sentir l'homme et son cœur tout entier dans cette page.

Le dernier chapitre, consacré aux principaux auteurs du XIX[e] siècle, et qui condense un si grand nombre de jugements en termes frappants et concis, prouverait, une fois de plus, s'il en était besoin, la parfaite sincérité de l'auteur, sa bienveillance unie à ce fonds de sévérité qu'elle corrige bien souvent et qu'elle tempère même jusqu'à la faveur, dès qu'il y entre un peu d'amitié; son scrupule à ne tirer son impression que de lui, de son propre esprit, et de l'écrivain à qui il a directement affaire, sans s'amuser aux accessoires et aux hors-d'œuvre ; son attention à choisir, à peser chaque mot dans la sentence définitive qu'il produit. C'est à cause de cette rigoureuse recherche d'exactitude que je me permettrai de remarquer qu'en appréciant si bien André Chénier et en rendant à ce jeune et nouveau classique la part entière qui lui est due, il l'a un peu trop appareillé en tout, et même pour la destinée, avec cet autre charmant poète de nos jours, Alfred de Musset. André Chénier, mort bien plus jeune que ce dernier, n'a pas été seulement un aimable et poétique génie, ç'a été un caractère. Il a aimé la liberté, il l'a voulue et comprise au sein de l'ordre ; il l'a défendue de sa plume avec habileté, vigueur et courage ; il est mort sur l'échafaud en la confessant, et non sans avoir auparavant transpercé les bourreaux *barbouilleurs de lois* de son ïambe vengeur. Le citoyen, chez Musset, était absolument absent : il s'en est vanté lui-même : si deux noms, par hasard, *s'embrouillent sur sa lyre*, il veut, et il a bien soin de nous le dire, que ce ne soit

jamais que *Ninette* ou *Ninon*. Je n'insiste pas. Il n'y a, à cet égard, entre eux, aucune parité à établir. Et même, à ne parler qu'élégies, il ne faut pas oublier que, dans l'intervalle d'André Chénier à Musset, Byron est venu. André Chénier, quand il chante l'amour, est le disciple des Anciens et de son cœur ; Musset est le disciple de son cœur et de Byron.

Si le livre de M. Nisard, terminé ainsi qu'il a été conçu et sans que l'auteur ait jamais dévié de sa ligne principale, peut être considéré, d'après le point de vue didactique et moral qui y domine, comme une protestation contre le goût du temps, il en est à la fois un témoignage, et il en porte plus d'un signe par la nouveauté du détail, par la curiosité des idées et de l'expression : ce dont je le loue. Il rend surtout témoignage du caractère et du talent de l'auteur, — un caractère ami du bien et jaloux du mieux, un de ces esprits comme il y en a peu, fixés et non arrêtés, défendus par des principes, et qui restent ouverts aux bonnes raisons ; un esprit qui a en soi son moule distinct, et qui imprime à tout ce qu'il traite ou ce qu'il touche un certain composé bien net de sagacité, de savoir, de moralité et de style, — qui y met sa marque enfin.

(*Causeries du Lundi*, t. XV)

M. TAINE

LES FABLES DE LA FONTAINE. — VOYAGE AUX PYRÉNÉES

Lundi 9 mars 1857.

Je viens de parler d'Aristote : M. Taine, dans sa théorie de la Fable et dans la théorie du Beau qu'il y adapte, montre combien il l'a lu et le possède, combien il applique et imite son procédé d'abstraction quand il le veut. Avoir lu Aristote et Kant, et le prouver à chaque ligne en parlant de La Fontaine, là est le tour singulier et comme la gageure. La méthode de M. Taine est tout le contraire de la manière discursive, de ces promenades dans le goût de Montaigne, où l'on a l'air d'aller tout droit devant soi à l'aventure et au petit bonheur de la rencontre. Ici tout prend la régularité d'une science positive, d'une analyse exacte et rigoureuse, dominée et couronnée par une logique inexorable ; si l'on observe et si l'on recueille les détails, ce n'est que pour y démêler des lois.

D'abord il donne le procédé et la recette de la fable qu'il appelle *philosophique*, de l'apologue dans toute sa simplicité. C'est un court récit, une vive morale en

action, où figurent en général des animaux, des plantes, des êtres plus ou moins voisins de l'homme, et qui représentent ses vices ou ses vertus, ses défauts ou ses qualités. Dès que le récit est terminé, la moralité sort et on la déduit ; elle se grave dans l'esprit par l'exemple : car ce que l'homme aperçoit moins quand il s'agit d'hommes ses semblables, et ce qui glisse sur lui, le frappe davantage quand cela se transpose et se réfléchit par allégorie chez des êtres d'une espèce différente. Ainsi ont fait dans leurs fables Ésope, Lessing, et chez nous La Motte, que M. Taine ne nomme pas, et qui est un des plus ingénieux fabricateurs de fables faites exprès et purement en vue de la leçon.

La fable *poétique*, que M. Taine oppose à la fable *philosophique*, sera celle où le poète ne courra pas tout droit à son but moral, où il s'oubliera et se complaira à animer ses personnages, à les faire parler, à les rendre vraisemblables et vivants. La morale ne viendra pas au bout toute sèche et toute directe :

> Une morale nue apporte de l'ennui.

Le poète aura l'air, par moments, de n'y plus songer; elle lui échappera même quelquefois en mouvement touchant, en effusion de tendresse, comme dans une idylle, comme dans une élégie ; *les Deux Pigeons*, critiqués par La Motte, sont le chef-d'œuvre de ce genre libre et de cette espèce d'épopée en petit : La Fontaine en est l'Homère.

Mais il y a autre chose que la fable *poétique* ainsi considéré dans sa richesse dernière et que la fable *philosophique* ou *didactique* dans sa stricte justesse : il y a

a fable *enfantine*, toute primitive,qui n'est pas exacte et sèche dans son ingénieux comme l'une, et qui n'est pas vivante et amusante comme l'autre : c'est la fable naïve, spirituelle encore, mais prolixe, mais languissante et souvent balbutiante, du moyen âge, le genre avant l'art et avant le goût. M. Taine a montré le même sujet de fable traité dans les trois manières, *le Renard et la Panthère* — par Ésope (genre didactique), — puis par un des Ysopets du moyen âge (genre enfantin),— et enfin *le Singe et le Léopard* de La Fontaine (genre de génie, et qui est la perfection) : « Ce même sujet, dit-il, « trois fois raconté, distingue les trois sortes de fables. « Les unes, lourdes, doctes, sentencieuses, vont, len- « tement et d'un pas régulier, se ranger au bout « de la morale d'Aristote, pour y reposer sous la garde « d'Ésope. — Les autres, enfantines, naïves et traî- « nantes, bégayent et babillent d'un ton monotone dans « les conteurs inconnus du moyen âge. — Les autres « enfin, légères, ailées, poétiques, s'envolent, comme « cet essaim d'abeilles qui s'arrêta sur la bouche de « Platon endormi, et qu'un Grec aurait vu se poser « sur les lèvres souriantes de La Fontaine. »

M. Taine examine successivement, dans le grand fabuliste, les *caractères*, l'*action* et l'*expression*. Les *caractères*, suivant lui, les personnages des fables de La Fontaine, quels qu'ils soient, animaux, hommes ou dieux, ce sont toujours des hommes et des contemporains du poète; et il s'applique à le démontrer, en parcourant les principales catégories sociales, roi, courtisans, noblesse, clergé, bourgeoisie, peuple, et en les retrouvant en mille traits dans sire Lion, dans maître Renard, maître Bertrand, ours, loups, chats et rats, mulets et baudets, etc., etc. M. Taine se garde bien

de prétendre que le fabuliste, en faisant agir et parler son sire Lion, ait songé expressément à Louis XIV. « Certes, dit-il, on ferait tort à La Fontaine si l'on trou-« vait dans son lion le Louis XIV des bêtes. Il est mora-« liste, et non pamphlétaire ; il a représenté les rois et « non le roi. Mais il avait des yeux et des oreilles, et « faut-il croire qu'il ne s'en soit jamais servi ? On copie « ses contemporains en dépit de soi-même, et les Ro-« mains ou les Grecs de Racine sont bien souvent des « marquis beaux diseurs et d'agréables comtesses. Avec « un peu de complaisance, on découvrirait dans La Fon-« taine *des souvenirs qn'il avait et des intentions qu'il n'a-« vait pas.* » Ce sont ces souvenirs reconnus involontaires, ces refletsd'alentour que M. Taine prend plaisir à rassembler dans les analyses qui suivent, y passant en revue les différentes classes de la société du dix-septième siècle telles qu'elles nous reviennent par le miroir du fabuliste. M. Taine excelle à situer les auteurs qu'il étudie, dans leur époque et dans leur moment social, à les y encadrer, à les y enfermer, à les en déduire : ce n'est pas seulement chez lui une inclination et une pente, c'est un résultat de méthode et une conséquence qui a force de loi. C'est ainsi qu'il cerne, en quelque sorte, La Fontaine dans les mille circonstances du monde d'alors, dans les anecdotes les plus caractéristiques que nous en savons, et qu'il essaye de montrer le contre-coup, la réverbération, — comment dirais-je ? — les ricochets de cet état de choses dans ses fables. Il le confronte sans cesse avec Saint-Simon, avec La Bruyère. C'est extrêmement ingénieux, d'une sagacité perçante, mais fatigant à suivre et d'une lecture trop peu courante. Le tout va au plus grand honneur de La Fontaine, et l'impression reçue est anti-

pathique à celle que produit La Fontaine. Le bonhomme est opprimé. On a beau dire, il y a là un désaccord trop criant entre le procédé critique et l'idée aimable que suggère le poète. Qui serait le premier étonné de s'entendre expliquer et commenter de la sorte? ce serait La Fontaine. — Un jour que, devant une toile de Raphaël, un de nos peintres modernes, grand esthéticien encore plus que peintre, homme à vastes idées et à plans grandioses, avait développé devant quelques élèves une de ces théories sur l'art chrétien et sur l'art de la Renaissance, où le nom de Raphaël sans cesse invoqué sert de prétexte, il se retourna tout d'un coup en s'éloignant, et, en homme d'esprit qu'il est, il s'écria : « Et dire que s'il nous avait entendus, il n'y aurait rien compris ! » Je ne voudrais jamais que telle chose se pût dire de l'auteur, de l'artiste que l'on explique, même après des siècles, et que l'on commente.

J'ai hâte d'arriver au second ouvrage de M. Taine, dans lequel, tout en gardant ses qualités nerveuses, il montre avec plus d'étendue et avec largeur la portée de son talent. Son *Voyage aux Eaux des Pyrénées* (1855), illustré de soixante-cinq vignettes sur bois par Doré, et qui s'accommode très bien de ce dangereux vis-à-vis, rappelle à quelques égards les charmants Voyages de Topffer, et l'on y trouve des pages descriptives qui peuvent se mettre à côté des paysages de montagne tracés par Ramond et par Sénancour. L'auteur ici, pas plus qu'ailleurs, ne procède au hasard, et ne se laisse aller à son impression sans la juger et la commander. Il est *naturiste* au fond, *naturiste* par principes, et accorde tout à cette grande

puissance universelle qui renferme en elle une infinie variété d'êtres et d'accidents. Il a sa théorie du climat, du sol, de la race. Il ne se borne pas à reconnaître des rapports et des harmonies, il voit des causes directes et des effets. Parlant d'un coin particulier du Béarn, il dira : « Ici les hommes sont mai-
« gres et pâles : leurs os sont saillants et leurs grands
« traits tourmentés comme ceux de leurs montagnes.
« Une lutte éternelle contre le sol a rabougri les fem-
« mes comme les plantes ; elle leur a laissé dans le
« regard une vague expression de mélancolie et de
« réflexion. Ainsi les impressions incessantes du
« corps et de l'âme finissent par modeler le corps et
« l'âme ; la race façonne l'individu, le pays façonne
« la race. Un degré de chaleur dans l'air et d'incli-
« naison dans le sol est la cause première de nos fa-
« cultés et de nos passions. » Et ailleurs : « Le climat
« façonne et produit les bêtes aussi bien que les
« plantes. Le sol, la lumière, la végétation, les ani-
« maux, l'homme, sont autant de livres où la nature
« écrit en caractères différents la même pensée. » De même, en étudiant l'histoire, il est porté à voir dans les individus, et sans excepter les plus éminents, une production directe, un résultat à peu près fatal du siècle particulier où ils sont venus. Il accorde peu à la force individuelle. Il le dira énergiquement dans son *Essai sur Tite-Live*. « Si inventeur que soit un
« esprit, il n'invente guère ; ses idées sont celles de
« son temps, et ce que son génie original y change
« ou ajoute est peu de chose. La réflexion solitaire, s
« forte qu'on la suppose, est faible contre cette mul-
« titude d'idées qui de tous côtés, à toute heure, par
« les lectures, les conversations, viennent l'assiéger

« Tels que des flots dans un grand fleuve, nous avons « chacun un petit mouvement, et nous faisons un « peu de bruit dans le large courant qui nous em- « porte ; mais nous allons avec les autres, et nous « n'avançons que poussés par eux. » Chacun des remarquables articles de M. Taine aux *Débats* est signé par une profession toujours nouvelle et une variante de cette théorie. Ce qu'il faut lui répondre quand il s'exprime avec une affirmation si absolue, c'est que, entre un fait si général et aussi commun à tous que le sol et le climat, et un résultat aussi compliqué et aussi divers que la variété des espèces et des individus qui y vivent, il y a place pour quantité de causes et de forces plus particulières, plus immédiates, et tant qu'on ne les a pas saisies, on n'a rien expliqué. Il en est de même pour les hommes et pour les esprits qui vivent dans le même siècle, c'est-à-dire sous un même climat moral : on peut bien, lorsqu'on les étudie un à un, montrer tous les rapports qu'ils ont avec ce temps où ils sont nés et où ils ont vécu ; mais jamais, si l'on ne connaissait que l'époque seule, et même la connût-on à fond dans ses principaux caractères, on n'en pourrait conclure à l'avance qu'elle a dû donner naissance à telle ou telle nature d'individus, à telles ou telles formes de talents. Pourquoi Pascal plutôt que La Fontaine ? pourquoi Chaulieu plutôt que Saint-Simon ? On ignore donc le point essentiel de la difficulté ; le *comment* de la création ou de la formation, le mystère échappe. Ce qu'on peut faire de plus sage, c'est de bien voir et d'observer, et ce qu'il y a de plus beau quand on le peut, c'est de peindre. Les formules générales n'attestent qu'une vue et un vœu de certains esprits ; il est mieux d'en

être sobre et de ne les faire intervenir qu'à la dernière extrémité, car, trop fréquentes et présentées à tout moment, elles offusquent et elles écrasent.

Si, dans l'*Essai sur les Fables de La Fontaine*, l'auteur avait fait excès de raisonnement, et comme orgie d'austérité, c'est parce qu'il l'avait voulu, et qu'il n'avait qu'à vouloir dans un autre sens pour se détendre. S'il y avait *de l'École* au point de départ, il l'a usée en partie, il achèvera de l'user encore. Nous aurons à le suivre dans son *Essai sur Tite-Live* et dans son livre sur les *Philosophes* modernes. Son Étude de Tite-Live surtout nous montrera dans un beau jour ses qualités littéraires supérieures, mais encore adhérentes à un système. Novateur, M. Taine ne craint pas de forcer ses idées en les promulguant : « Selon la coutume des novateurs, a-t-il dit de l'historien philosophe Niebuhr, « il pousse la vérité jusqu'à l'erreur : exagérer est la « loi et le malheur de l'esprit de l'homme : *il faut* « *dépasser le but pour l'atteindre.* » Pourquoi, comme innovation la plus rare, n'essayerait-on pas une fois de commencer, s'il se peut, par une entière justesse? M. Taine a le bonheur d'être savant, et ce qui est mieux, d'avoir l'instrument, l'esprit scientifique joint au talent littéraire; tout s'enchaîne dans son esprit, dans ses idées; ses opinions se tiennent étroitement et se lient : on ne lui demande pas de supprimer la chaîne, mais de l'accuser moins, de n'en pas montrer trop à nu les anneaux, de ne pas trop les rapprocher, et, là où dans l'état actuel de l'étude il y a lacune, de ne pas les forger prématurément. Il procède trop par voie logique et non à la façon des sciences naturelles.

Si l'on peut espérer d'en venir un jour à classer les talents par familles et sous de certains noms génériques qui répondent à des qualités principales, combien, pour cela, ne faut-il pas auparavant en observer avec patience et sans esprit de système, en reconnaître au complet, un à un, exemplaire par exemplaire, en recueillir d'analogues et en décrire!

(*Causeries du Lundi*, t. XIII).

EDMOND SCHERER

Lundi 29 octobre 1860

M. Scherer est un des nobles types des esprits sérieux qui croient à une vérité absolue, qui, même lorsqu'ils ont le sourire fin, ne l'ont pas léger et moqueur; et quand il ne nous le déclarerait pas, on sent, en le lisant, qu'il signerait volontiers cette pensée du théosophe Saint-Martin : « La vie nous a été donnée pour que chacune des minutes dont elle se compose soit échangée contre une parcelle de la vérité. » Voilà une vocation. Maintenant il peut chercher toujours, ne s'arrêter jamais ; il n'est pas de ceux qui doutent radicalement, et qui ont pour chef de file Montaigne, le badin charmant et intrépide. Il est de la famille opposée, de la race de Lessing.

De Maistre a trouvé en M. Scherer un jouteur digne de lui, — et plus qu'un jouteur, un vrai juge.

Le morceau qu'il lui a consacré est de tout point excellent.

Je ne sais pas en notre langue d'article critique de pareille étendue qui soit mieux pensé, mieux frappé. Le talent de de Maistre y est reconnu, mais strictement caractérisé et réduit à ses seuls éléments originaux. M. Scherer ne se laisse pas distraire un seul instant de son objet principal; sa plume a quelque chose d'inflexible. Les charmantes Lettres de Joseph de Maistre qu'on a publiées en dernier lieu, et qui nous ont presque séduit jusqu'à amollir notre jugement, ne lui font pas illusion. Au milieu de tout ce qu'elles renferment de gracieux, d'aimable, de tendre même au point de vue de la famille, il fait remarquer qu'on n'y rencontre jamais l'expression d'un sentiment religieux, pieux, jamais une larme de tendresse ou de tristesse, une parole d'humilité ou de compassion. En ce sens, il est vrai de dire que de Maistre, le plus catholique des esprits, paraît le moins chrétien des cœurs. La religion est avant tout, pour lui, une théologie, une théorie; sa foi est un système sur la foi. Avec ses grands airs qui imposent au premier abord, il a plus d'esprit, de mordant et de vivacité picarde que d'autorité grave et de véritable éloquence. Le *parti pris* est au point de départ et remplace, chez lui, le foyer de l'inspiration; l'avocat revient et perce sans cesse, et prime tout. Il est érudit, il sait beaucoup, il a beaucoup lu et dévoré,: mais tout cela est à une fin déterminée d'avance; il tire à lui les textes et les détourne; ses étymologies sont dérisoires et sentent le calembour. « Il a de l'érudition, il n'a point de science. On ferait une longue liste de ses bévues. » M. Scherer

en énumère quelques-unes, et il en cite une surtout qu'il a faite en traduisant à contre-sens Bacon, et en le dénaturant pcur mieux l'insulter ensuite. Un écolier en anglais ne le ferait pas. Tous ceux qui ont eu à passer sur un des chemins que M. de Maistre a traversés savent à quoi s'en tenir sur son exactitude et ses scrupules en matière de citation. M. Scherer a très bien dit que le de Maistre historique, c'est bien souvent *du Voltaire retourné.* Les prédictions, qui sont une forme favorite de la pensée de de Maistre et de sa rhétorique, une de ses manies, sont réduites à leur valeur. Pour une ou deux qui ont réussi, toutes les autres portent à faux et ont été démenties par les événements : le courant du siècle lui donne de plus en plus tort. M. de Lamartine, dans une conclusion éloquente qui termine ses *Entretiens* sur de Maistre, a également relevé cette suite de démentis éclatants donnés au prophète du passé ; et, comme pour les consommer et les résumer en un seul, la vieille Savoie elle-même, avec ses glaciers, ses rochers et ses chalets, ne vient-elle pas de rouler, de glisser vers la France? Illustre de Maistre, qui vous occupiez de Paris et des Parisiens plus que vous n'en vouliez convenir, vous voilà cependant devenu Français et des nôtres, plus encore que vous n'auriez voulu ! — De quelle vigueur de discussion a fait preuve M. Scherer dans l'examen du livre du *Pape* et des autres écrits du grand théocrate! Quelle argumentation serrée et vigoureuse! Le caractère *scolastique* essentiel à la pensée de de Maistre est parfaitement mis à nu et démontré. Ces trente pages sont à la fois une réfutation solide et un portrait. — Et cependant (car je suis l'homme des doutes et des repentirs), tout en reconnaissant, surtout quand je

considère certains disciples, que cette conception théocratique, telle que l'a présentée de Maistre, est en effet comme une armure du moyen âge qu'on va prendre à volonté dans un vestiaire ou dans un musée et qu'on revêt extérieurement sans que cela modifie en rien le fond, je me demande quand je considère d'autres disciples, s'il n'y avait pas un côté mystique en lui, plus intérieur, et répondant aux sources secrètes de l'intelligence et de l'âme. En un mot, quand je lis madame Swetchine, ce subtil et fidèle élève de Maistre, il me semble que M. Scherer n'a pas tout dit, et qu'il aurait pu lui accorder quelque chose de plus.

Sur Lamennais, tout en étant aussi sévère et aussi rigoureux pour chaque ouvrage en particulier, il se montre plus indulgent dans l'ensemble ; il est respectueux et presque sympathique en concluant. Il sait gré à cet infatigable coureur, même à travers toutes ses chutes et ses culbutes, d'avoir été sincère et de s'être fait le chevalier errant de la vérité. M. Scherer d'ailleurs, quel que soit le sentiment qui l'anime, ne mollit jamais dans la discussion, et avec Lamennais il institue sur chaque article, à chaque étape du système, une discussion encore plus en règle qu'avec de Maistre. Le théologien croise le fer avec le théologien. Lamennais, pour ceux qui l'ont le mieux connu, reste une énigme ; on s'explique difficilement qu'une si haute et si puissante intelligence, à côté de si vives lumières et de si profondes pénétrations, ait eu de telles éclipses, de tels aheurtements presque absurdes. Je dis cela, à quelque point de vue qu'on se place, soit religieux, soit philosophique. Au point de vue religieux et quand il s'y plaçait lui-même, son système du *consentement*

universel donné comme base et mesure de l'orthodoxie était une invention insoutenable, tout au moins une innovation étrange; et cependant il ne paraissait pas se douter qu'il y eût lieu seulement de la mettre en question, de la discuter. Dès qu'on n'est pas de l'avis de Lamennais, de l'opinion et du système qu'il tient pour vrai dans le moment, il vous insulte et vous injurie; il vous appelle imbécile, *idiot,* et vous loge aux petites maisons; c'est sa formule invariable : « Le sentiment que fait éprouver la lecture de l'*Essai sur l'Indifférence,* dit M. Scherer, est un sentiment mêlé. D'un côté, on s'étonne qu'un si grand et, à certains égards, un si puissant esprit ait pu se faire autant d'illusions sur la valeur de ses idées; on rougit pour l'auteur de la faiblesse, nous dirions presque de la puérilité de son argumentation. Il semble, et ce n'est pas le seul des ouvrages de Lamennais qui fasse éprouver cette impression, il semble qu'il y ait eu dans cette vigoureuse intelligence quelque vice organique, une lacune secrète, je ne sais quel manque de netteté dans les conceptions et de rigueur dans la dialectique. D'un autre côté, en faisant même abstraction du talent de l'écrivain, il est impossible de ne pas être touché de la généreuse hardiesse de sa tentative. » Il y avait dans l'esprit de Lamennais un noble besoin qui était de savoir *à quoi s'en tenir* sur la vérité; mais il voulait le savoir sur l'heure, à la minute, absolument comme si la vérité pouvait s'enfermer une fois pour toutes dans une formule et se serrer, pour ainsi dire, dans la main; il avait une impatience d'enfant pour s'en emparer là où il la croyait voir, pour l'arracher et la cueillir. On raconte qu'Alfred de Musset, tout enfant, eut un jour de petits souliers rouges fort

jolis, qu'on appelle, je crois, des *mignons*, et pendant qu'on les lui mettait pour aller à la promenade, comme cela tardait un peu, il s'impatientait et disait à sa bonne : « Dépêche-toi, je veux sortir, mes mignons seront *trop vieux.* » Lamennais était cet enfant, et comme lui avide, à sa manière, de jouir ; en présence de la vérité qu'il essayait, il était si pressé, si impatient, qu'on aurait dit qu'à tarder d'un seul instant, elle allait devenir trop vieille. Pour un homme qui avait des parties si élevées de philosophie et des prétentions à tout fonder ou reconstruire, il se payait souvent de mots ; on n'a jamais tant usé et abusé des mots *passé* et *avenir;* ils ont pour lui un sens absolu; ce sont des êtres complets, déterminés, des abstractions distinctes, des idoles ; il maudit l'un et adore l'autre. Il ne soupçonne pas que le présent est mêlé et comme tissu, à tout moment, de passé et d'avenir. Il a, lui aussi, la manie de prédire, le *tic prophétique*, autant et plus que de Maistre. Il porte dans son esprit je ne sais qu'elle vision apocalyptique qu'il promène devant lui et qu'il projette dans les différentes sphères d'idées et de passions qu'il traverse. Toujours il se croit à la veille d'une révolution qui va tout changer et renouveler entièrement la face de la terre. Attention ! le rideau va se déchirer ; le présent ne compte pas ; il marche dessus avec mépris, ce n'est que boue et fange : mais l'avenir, que ce sera beau ! Il faut faire dans tout cela la part de l'amour-propre et de l'orgueil personnel plus que ne l'a fait M. Scherer. Lamennais, en prédisant un tel renouvellement social, a l'air de s'oublier, il ne s'oublie pas ; car il est le précurseur, le saint Jean-Baptiste, ou le saint Jean évangéliste de cette révélation nouvelle, il est la trompette

éclatante, et pour qui ne hait rien tant que le silence, c'est là un rôle assez grand. Tous les défauts, au reste, de l'esprit et de l'œuvre de Lamennais sont dénoncés et marqués avec précision par M. Scherer; il ne tâtonne pas, il n'hésite pas; c'est un esprit assis et ferme qui a en soi de quoi prendre l'exacte mesure de tout autre esprit, c'est un pair qui rend son verdict sur ses pairs, un vrai juge. Il y a, en ce qui est du jugement littéraire proprement dit, une page excellente, définitive :

Les *Paroles d'un Croyant*, dit M. Scherer, ouvrent une série assez nombreuse de pamphlets politiques dans l'examen desquels nous ne croyons pas devoir entrer : aussi bien, nous pensons qu'ils ont mal servi la réputation de Lamennais. L'auteur s'y est montré dénué du sens pratique, violent, déclamateur. Son talent d'écrivain y a même perdu. On a beaucoup admiré les *Paroles d'un Croyant;* nous n'avons, pour notre part, jamais su goûter ce pastiche apocalyptique, ce genre emprunté à la Bible et qui consiste essentiellement dans le dépècement du discours en versets et dans l'usage de la conjonction *et* au commencement des phrases, cette prose soi-disant poétique enfin, qui trahit par son ambition même l'impuissance d'écrire un poème véritable. Lamennais avait de bonne heure cultivé ce genre, il avait composé des hymnes *aux Morts, à la Pologne;* il avait terminé son livre des *Maux de l'Église* par un épilogue dans le même style. Il nous semble qu'il y a là un manque de goût littéraire et que ce manque de goût tient au vice fondamental du talent de Lamennais, la tendance à l'emphase et à la déclamation. Malheureusement, cette tendance se développa à mesure que l'auteur entra plus dans la carrière politique; son rôle d'opposition, le vague de ses principes, ses emportements, le poussaient à la phrase. Il devint sonore et vide, quelquefois même boursouflé et burlesque. Ce mot ne semblera pas trop fort si l'on prend la peine de relire des sorties telles que la suivante (*je supprime la citation probante qui vient à l'appui*).

— Quelle chute, continue M. Scherer, qu'un semblable passage pour un grand écrivain! Hâtons-nous d'ajouter qu'il serait souverainement injuste de juger du talent de Lamennais d'après des morceaux de ce genre. Son style est l'un des plus puissants et plus magnifiques de la langue française. Ce style n'est point inférieur en ressources à celui de Chateaubriand, et il tend moins au pur effet littéraire. La gamme en est d'ailleurs plus étendue qu'on ne croit généralement. Les *Affaires de Rome* renferment des descriptions charmantes et de piquants portraits; la préface des *Troisièmes Mélanges* est un modèle de lucide discussion; l'*Esquisse d'une Philosophie* contient sur l'Art un chapitre d'une merveilleuse et mystique poésie.

Il est très vrai, en effet, que dans ses productions de cette seconde époque, la *gamme* de l'écrivain, chez Lamennais, s'est étendue. On pourrait croire qu'il manquait tout à fait de tendresse et d'onction; mais, par un ou deux chapitres de ces *Paroles* même *d'un Croyant* qu'on vient de voir si sévèrement jugées, il a commencé de prouver qu'il n'était pas tout à fait dépourvu de cette fibre-là. On pouvait croire qu'avec toute son éloquence d'invective, il manquait de finesse; mais il a prouvé par deux ou trois passages des *Affaires de Rome* qu'il en était capable à l'occasion. Cependant c'est dans la véhémence qu'il triomphe, et M. Scherer a raison de dire que « Lamennais est, avec Chateaubriand, le plus grand maître d'invective que nous offre la langue française. » Il est juste aussi de remarquer que, peu intelligent de l'histoire et « dépourvu de tout sens politique proprement dit, Lamennais a une certaine intuition des grands mouvements de l'humanité, » un pressentiment que bien des politiques, réputés habiles et qui de près le méprisaient comme visionnaire, n'avaient pas. C'est jusqu'à un cer-

tain point un *voyant*. La conclusion de ce beau travail de M. Scherer est à lire et si dans cette conclusion l'impression morale qui surnage semble un peu en contradiction avec la conséquence intellectuelle, si l'on s'étonne de trouver l'une beaucoup plus favorable que l'autre, je me l'explique très bien par la situation personnelle du critique lui-même, qui fait un retour sur son propre passé, et qui, lui aussi, a osé se modifier, varier (toute proportion gardée) dans le degré de sa foi, et l'avouer sincèrement à son monde. — Et je me rappelle à ce sujet un dernier entretien que j'eus avec Lamennais. Après l'avoir beaucoup connu, je m'étais éloigné et l'avais perdu de vue pendant près de dix ans. Le retrouvant au printemps de 1846, il avait oublié quelques critiques de moi un peu vives, et me les avait pardonnées ; il me parut aimable, gai, comme il l'était volontiers dans ses bonnes heures, fécond de vues et jeune d'esprit ; et entre autres choses, il me dit ces propres paroles qui étaient une manière d'apologie en réponse à des objections qu'il devinait au dedans de moi et que je me gardais bien d'exprimer; je ne donne d'ailleurs l'apologie que pour ce qu'elle vaut: « J'ai reçu de la Providence, me disait-il, une faculté heureuse dont je la remercie, la faculté de me passionner toujours pour ce que je crois la vérité, pour ce qui me paraît tel actuellement. Je m'y porte à l'instant comme à un devoir sans trop me soucier de ce que j'ai pu dire autrefois. On arrangera tout cela un jour après moi, on en tirera ce qu'on pourra; je ne m'en charge pas, et je laisse ce soin aux autres. On dira : *Il fut sot tel jour*, ce qui ne m'étonnerait pas beaucoup si j'étais là pour l'entendre. » Et il riait de son petit rire en parlant ainsi.

Je n'examinerai point les autres morceaux critiques de M. Scherer, et qui touchent à des contemporains pleins de vie. Il me serait impossible de le faire en toute liberté et en toute convenance.

(*Causeries du Lundi*, t. XV).

LA

CONDITION DE L'HOMME DE LETTRES

AU XIXe SIÈCLE

Lundi 28 octobre 1850.

Qui pourrait se le dissimuler ? la condition de l'homme de Lettres, comme tant d'autres conditions dans notre société, a changé, et probablement changera de plus en plus ; elle est soumise bien autrement qu'elle ne l'a jamais été à ces grandes lois de l'égalité, de l'émulation, de la libre concurrence. Heureux qui peut encore cultiver les Lettres comme du temps de nos pères, dans la retraite ou dans un demi loisir, faisant aux affaires, aux inévitables ennuis leur part, et se réservant l'autre ; s'écriant avec le poète : *O campagne, quand te reverrai-je ?* et la revoyant quelquefois ; et là, dans la paix, dans le silence, mûrissant quelques beaux fruits préférés, résumant dans quelque livre choisi, et qu'on ne recommence pas, les trésors de son imagination ou de son cœur, ou, comme Montaigne, le suc le plus exquis de ses lectures et de son étude ! La littérature ainsi comprise et cultivée, se peut appeler la fleur et le parfum de l'âme.

Mais elle est encore autre chose, Messieurs, elle est un instrument plus puissant, ou du moins plus actif, l'expression et l'organe perpétuel des pensées, des travaux de toute une vie. Il est homme de Lettres aussi, celui que le feu de son imagination porte sans cesse vers des sujets nouveaux; qui, doué de verve et de fécondité naturelle, n'a pas plus tôt fini d'une œuvre qu'il en recommence une autre; qui se sent jeune encore pour la production à soixante ans comme à trente, qui veut jouir tant qu'il le peut de cette noble sensation créatrice et mener la vie active de l'intelligence dans toutes les saisons. Il est homme de Lettres celui que la nécessité (pourquoi ne pas la nommer, cette mère rigoureuse de plus d'un grand esprit?), — que la nécessité, dis-je, aiguillonne et arrache à la douce paresse, que l'occasion encourage et multiplie, et qui, une fois voué à cette vie de labeur et de publicité incessante, ne déroge point pour cela, ne tombe point par là même en décadence, mais a chance de se varier, de s'élever, de se perfectionner parfois. On parle toujours de La Bruyère et de son livre unique, immortel. Heureux La Bruyère en effet! Mais qui nous dit que si, dès l'âge de vingt-cinq ans La Bruyère, dans un siècle différent du sien, avait été obligé pour vivre, pour se faire connaître, de tailler sa plume, d'écrire moins bien d'abord, mais vite, mais toujours, il n'aurait point tiré de lui autre chose encore que ce que nous en avons, et je veux dire autre chose de bien, qui sait? de mieux peut-être? Ces roideurs de style, ces passages qui sentent l'huile dans son beau livre, auraient disparu. Ces portraits et caractères composés si savamment, mais composés et concertés, auraient pris plus de naturel et de vie; les ori-

ginaux vrais auraient apparu, se seraient développés avec ampleur, abandon, et je ne sais quel charme qui leur manque ; je le suppose toujours à l'abri du trop de facilité et du laisser-aller. Il aurait peut-être créé des genres, trouvé des veines que nous ne soupçonnons pas, qu'il n'a pas soupçonnées lui-même. Sans doute faire trop est un danger, mais faire trop peu est une tentation. Il y a bien des couches dans la profondeur d'un vrai talent ; la première couche peut être riche : qui nous dit que la seconde ou la troisième ne le serait pas davantage, si le chercheur d'or, stimulé par un maître sévère, creusait sans cesse et allait plus à fond ?

Ce ne sont là que des aperçus ; ils ont leur vraisemblance, et je ne les crois pas dénués de vérité. En fait, la condition de l'homme de Lettres a changé ; le nombre est de plus en plus grand de ceux qui, ne pouvant s'assujettir à ce qui fait l'objet de la plupart des ambitions, à ce qu'on appelle *une place*, sont prêts à se confier tout entiers, eux et les leurs, à leur plume, à leur plume seule. A ceux-là, généreux imprudents et qui vont courir tant de hasards, s'ils ont même un véritable talent, que de conseils nouveaux à donner et non prévus par Quintilien, pour leur dignité, pour la conduite et l'économie de leur verve laborieuse, pour la modération des désirs, pour qu'ils ne sacrifient pas l'art au métier, l'inspiration à l'industrie, pour qu'ils ne fassent du moins que les concessions indispensables !

S'ils sont aimés du public, et si la faveur, si l'estime ou l'admiration les récompense, il importe de plus que cette récompeuse, sous ses différentes formes, aille bien à eux, leur revienne en une juste

proportion et ne reste point en chemin : c'est à cette condition que leur talent vieillissant ne sera point condamné à une production toujours recommençante, et que là aussi, au bout de la carrière, il y aura la dignité d'un certain loisir. Être homme de Lettres comme on est avocat, comme on est médecin, ne vivre que de sa plume, ne relever que du public, des nombreux amis et des clients qu'on s'y est fait, quoi de plus noble et de plus honorable ?

Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux arts qu'on aime,

a dit André Chénier : mais encore faut-il que ce soit possible, et que l'organisation de la chose littéraire s'y prête. Ici se rencontre une question forcément matérielle, et que les esprits mêmes qui aimeraient le moins à s'occuper de ce côté de la vie ne peuvent éviter. Du moment d'ailleurs, qu'il y a production d'une richesse dans la société, il y a un possesseur, et il est juste que la richesse produite ne se trompe point, qu'elle n'aille point presque entière à qui l'a moins méritée. De là, des questions positives qui se mêlent aux questions morales et qui intéressent la condition future de l'homme de Lettres et sa véritable indépendance. Ces questions complexes resteront longtemps encore proposées ; nous aimons à espérer qu'elles se résoudront peu à peu, et dans un sens qui ne sera pas défavorable, en définitive, à l'honneur des Lettres, ni à l'émancipation de l'esprit.

(*Causeries du Lundi*, t. XIII. Appendice. — Rapport fait par S. B. au nom du jury d'examen pour les prix proposés par la Société des gens de Lettres).

LETTRE SUR L'ORTHOGRAPHE

Le Figaro eut un jour l'idée d'offrir en prime à ses abonnés un buvard ou sous-main dans lequel on avait fait tenir tout un petit vocabulaire assez complet de la langue française. Le directeur du *Figaro* désira avoir mon avis sur ce sous-main dictionnaire, et me le fit demander par le jeune homme, auteur même de ce travail. Je répondis par la lettre suivante qui fut publiée.

S. B.

15 mars 1867.

A M. H. de Villemessant.

Mon cher monsieur,

Vous me faites l'honneur de me demander mon avis au sujet de ce petit Vocabulaire français qui va se trouver si à propos sous la main de quiconque aura une lettre à écrire : en voulant bien m'adresser pareille question, vous vous êtes souvenu sans doute que je ne suis pas seulement un académicien, mais que je suis aussi un membre de la Commission du Dictionnaire. Charles Nodier, en son temps, avait souvent à donner de ces sortes de consultations que, tour à tour, il traitait avec son savoir varié ou qu'il

éludait avec son aimable esprit. Je n'ai ni la plume ni le fonds de Charles Nodier; je suis fort peu grammairien, et, de plus, je sens qu'un disciple de Franklin, de cet ingénieux utilitaire, trouverait mieux que moi ce qui est à dire sur l'épargne du temps, sur la simplification des moyens, sur la mise de toutes choses en petite monnaie à l'usage de tous.

Tout le monde, en effet, en est venu là aujourd'hui, de vouloir écrire correctement, décemment. Oh! qu'on en était loin encore du temps de ces *précieuses* si vantées! J'avais tout récemment l'occasion d'en faire la remarque. Ce n'est que dans la seconde moitié du dix-septième siècle que les femmes de la société se sont piquées d'honneur et se sont mises, dans l'usage ordinaire, à vouloir écrire convenablement. La génération antérieure à madame de Maintenon, à madame de Sévigné, écrivait les plus jolies choses, ou les plus raffinées, dans une orthographe abominable. Ces habituées de l'hôtel de Rambouillet, ces correspondantes de la célèbre madame de Sablé, et madame de Sablé elle-même, avaient, avec de très beaux esprits, une orthographe de cuisinière. Madame de Bregy, une nièce du savant Saumaise, une précieuse des plus qualifiées, auteur d'un petit volume de *Pièces galantes*, félicitant un jour madame de Sablé sur son esprit à la fois et sur son potage qui était en renom, trouvait moyen de lui dire qu'elle quitterait volontiers tous les mets du plus magnifique repas de la Cour pour une assiettée de ce potage, à la condition de l'écouter tout en mangeant; cela est flatteur et spirituel, mais elle le lui écrivait en ces termes impossibles, dont je ne veux rien dérober :

.... Aujourduy la Rayne et madame de Toscane vont à Sain-Clou don la naturelle beauté sera réausé de toute les musique possible et d'un repas manifique don je quiterois tous les gous pour une ecuele, non pas de nantille, mes pour une de vostre potage; rien n'étan si délisieus que d'an manger an vous écoutan parler.

Une *ecuele de nantille* pour un *plat de lentilles*, et le reste : qu'en dites-vous?

Et voilà le bel esprit de ces grandes dames, dans tout le scandale du texte. Cette lettre, qui n'est que l'échantillon de beaucoup d'autres, est datée du 19 septembre 1675. On peut la voir au long dans l'édition de Tallemant des Réaux donnée par M. Paulin Paris.

On en était là dans la première moitié du dix-septième siècle et dans le monde le plus raffiné : il y a de quoi rougir. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, on en est resté longtemps au superflu avant de s'aviser du nécessaire. L'orthographe, c'est le nécessaire pour quiconque écrit.

Que si quelque docteur relâché venait à poser en principe que plus on a d'esprit et moins on est tenu à ces misères de l'orthographe, que ce sont choses à laisser à des plumes bourgeoises et que la marque de la supériorité consiste à ne pas se priver de ces licences d'autrefois, un exemple comme celui de madame de Bregy suffirait, certes, à dégoûter les moins susceptibles, à effrayer les moins timides, et il n'est personne qui ne s'écriât : « Dieu nous garde d'être jamais beaux esprits à ce point! »

Personne, aujourd'hui, ne veut donc se passer d'orthographe. C'est un signe de première éducation, et celles même qui n'en ont pas eu tiennent à s'en don-

ner le semblant. Au pis, on prend un maître de français. Mais que cette parfaite orthographe, si on ne la possède par usage et d'enfance, est donc rare! Et je ne sais pourquoi je n'ai l'air de parler ici que des femmes : les hommes y manquent bien souvent. J'ai vu, j'ai reçu des lettres d'hommes, même les plus instruits d'ailleurs, des lettres pleines de sens ou de bonne information, et qui avaient de ces taches vraiment fâcheuses. Un savant qui passe pour orientaliste vous écrira, par exemple : « Le jour de *notre* arrivée... nous *causammes*... » Un autre, des plus experts dans la langue française romane, dans notre vieille langue du moyen âge, vous dénoncera dans un événement d'hier un fait « *grâve.* » Rien, à mes yeux, ne trahit son homme comme une faute d'orthographe. C'est presque toujours par une faute d'orthographe qu'on laisse passer le bout de l'oreille. Celui qui m'écrit qu'il a « de curieux *authographes* » peut savoir le turc ou le chinois, mais, à coup sûr, il n'a pas fait ses simples études classiques. Combien d'auteurs, même de nos jours, combien de critiques et de juges ou qui se donnent pour tels auraient besoin de se souvenir que l'orthographe est le commencement de la littérature!

Mais que Mgr le public est donc heureux, pensais-je, et que c'est un grand personnage! Ces soins qu'on prenait autrefois pour les fils de princes ou de grands seigneurs, pour Mgr le Dauphin en personne, on les a pour lui. On lui épargne toutes les difficultés, on va au devant de tous ses désirs; on prévient ses méprises ou ses faux pas; il a sous la main, en quelques minces feuillets, ce qui faisait autrefois la matière d'un in-

folio. Puisse-t-il, ainsi servi en enfant de grande maison, possesseur de tant d'instruments exacts et commodes, muni de toutes les facilités, de toutes les promptitudes, en faire le meilleur usage! C'est mon vœu toutes les fois que je vois se produire une amélioration matérielle, une innovation petite ou grande. Et si nous écrivons plus correctement, que ce soit pour exprimer surtout des sentiments droits ou des pensées justes. Mais, pardon! ce n'est plus de la lexicographie ni de la grammaire; je vais moraliser, si je n'y prends garde, et je sors de la question.

Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance, etc.

(*Causeries du Lundi*, t. XI).

LES THÉATRES

Lundi 15 octobre 1849.

Les théâtres présentent le moyen d'action le plus prompt, le plus direct, le plus continu sur les masses. Nous vivons dans un temps où la société imite le théâtre bien plus encore que celui-ci n'imite la société. Dans les scènes scandaleuses ou grotesques qui ont suivi la Révolution de février, qu'a-t-on vu le plus souvent? La répétition dans la rue de ce qui s'était joué dans les théâtres. La place publique parodiait au sérieux la scène; les coulisses des boulevards s'étaient retournées, et on avait le paradis en plein vent. « Voilà mon histoire de la Révolution qui passe, » disait un historien, en voyant de sa fenêtre défiler une de ces parodies révolutionnaires. Un autre aurait pu dire également : « Voilà notre drame qui passe.» Une chose entre autres qui m'a frappé dans ces événements si étonnants, et dont je ne prétends point d'ailleurs diminuer la portée, c'est, à travers tout, un caractère d'imitation, et d'imitation littéraire. On sent que la phrase a précédé. Ordinairement la littérature et le théâtre s'emparaient des grands événements histo-

riques pour les célébrer, pour les exprimer : ici c'est l'histoire vivante qui s'est mise à imiter la littérature. En un mot, on sent que bien des choses ne se sont faites que parce que le peuple de Paris a vu le dimanche, au boulevard, tel drame, et a entendu lire à haute voix dans les ateliers telle histoire. Avec les dispositions d'un pareil peuple, abandonner au hasard la direction des théâtres, ne s'en réserver aucune, ne pas user de ces grands organes, de ces foyers électriques d'action sur l'esprit public, ne pas assurer une existence régulière à trois ou quatre d'entre eux qui, à force de zèle et d'activité, à force de bonnes pièces, de nouveautés entremêlées à la tradition, fassent concurrence aux théâtres plus libres et empêchent qu'on ne puisse dire *Paris s'ennuie,* ou *Paris s'amuse, à faire peur,* ce serait méconnaître les habitudes et les exigences de notre nation, le ressort de l'esprit français lui-même.

Qu'on ne s'y trompe pas : à travers les formes diverses et les bigarrures qui se succèdent et qui déguisent souvent le fond, cet esprit français subsiste ; il subsistera tant qu'il y aura une France, et il faut espérer que ce sera bien longtemps encore. Cet esprit qu'on croyait inhérent à l'ancienne société a triomphé de tout ce qui l'a modifiée successivement et détruite; il a triomphé de 89, de 93, de l'Empire, du régime constitutionnel des deux Chambres. On le dit toujours mort ou bien malade ; il vit, il reparaît à chaque intervalle, le même au fond ; il cherche avec avidité à se satisfaire ; et ce qui importe, c'est d'empêcher qu'il ne tourne à mal et qu'il ne se pervertisse. Français, nous avons depuis quelque temps tous nos défauts ; gardons au moins quelques-unes de nos qua-

lités. Là où les institutions favorisent et défraient ces qualités, et où elles ne sont pas écroulées avec le reste, maintenons-les soigneusement, et attachons-nous à les réparer plutôt qu'à les ébranler dans l'entre-deux des crises et au lendemain des orages.

Un petit nombre de choses anciennes sont restées debout en France à travers nos révolutions périodiques, et plus que périodiques ; de ce nombre est ce qu'on appelle si justement la Comédie-Française. Lors de la première Révolution, de celle de 89, la Comédie-Française y avait, pour sa part, puissamment contribué. Les tragédies de Voltaire avaient fait des républicains de la veille de ceux-là même qui avaient goûté *le Mondain ;* ils purent s'apercevoir plus tard de la contradiction, trop tard pour se corriger. *Le Mariage de Figaro* avait enflammé les esprits et allumé une gaieté folle, inextinguible, mais qui n'était pas inoffensive comme le bon rire des pièces de Molière. La tragédie de *Charles IX* sonna le tocsin. La Comédie-Française avait trop marqué pour rester inviolable et innocente ; elle fut atteinte et frappée. Une moitié des comédiens fit emprisonner l'autre. Il y eut, au sortir de la Terreur, division persistante et schisme ; mais, lorsque enfin la réunion se fit, jamais la Comédie-Française ne parut plus au complet ni plus brillante qu'à la veille de brumaire et en ces années du Consulat. Elle répara ses fautes avec splendeur. Nulle institution ne contribua plus directement à la restauration de l'esprit public et du goût. Après 1814, la Comédie-Française eut à peine un instant d'éclipse ; durant toute la Restauration, nous l'avons vue briller du plus vif et du plus pur éclat. Sans vouloir faire tort à aucun des poètes dra-

matiques d'alors, on accordera peut-être qu'elle possédait en Talma le premier de ces poètes, le plus naturellement inventeur, créant des rôles imprévus dans des pièces où ils n'eussent point été soupçonnés sans lui, créant aussi ces autres rôles anciens qu'on croyait connus, et sur lesquels il soufflait la vie avec une inspiration nouvelle. Depuis qu'il eut disparu et Mlle Mars après lui, on a pu dire que la Comédie-Française dégénérait ; et pourtant elle dure, elle s'est tout à coup rajeunie avec un jeune talent doué de grâce et de fierté (1) ; elle a des retours inattendus de faveur et de vogue auprès d'un public qui y raccourt au moindre signal et qui a le bon sens de lui demander beaucoup. Le public français, qui a si peu de choses en respect, a gardé la religion du Théâtre-Français ; il y croit : à chaque annonce d'une pièce nouvelle, il s'y porte avec espérance. Voilà ce qu'on est trop heureux de n'avoir qu'à entretenir.

J'ai cru remarquer que, même dans les Lettres, dans cette république des Lettres, le plus sûr, pour que les choses aient quelque ensemble, c'est qu'il y ait au fond quelqu'un, un seul ou un petit nombre, qui tienne la main. J'ai besoin de m'expliquer, ayant là-dessus depuis longtemps des idées qui ne sont peut-être pas d'accord avec celles qui ont cours aujourd'hui. En réfléchissant à ce qu'étaient ce qu'on appelle les grands siècles et pourquoi ils l'ont été, toujours il m'a semblé qu'indépendamment des beaux génies et des talents sans lesquels la matière aurait

(1) Mademoiselle Rachel

fait faute, il s'était rencontré quelqu'un qui avait contenu, dirigé, rallié autour de lui. Autrement le concert manque avec les plus riches éléments, et les beaux génies eux-mêmes courent risque de se dissiper. La conscience publique l'a bien senti lorsqu'elle a salué certaines époques des noms de Périclès, d'Auguste, de Médicis, de François Ier, d'Élisabeth. Au XVIIe siècle, en France, on avait Richelieu. Après lui, sous Louis XIV, on eut d'abord Colbert, protecteur un peu lourd en fait de belles lettres et qui s'aidait de Chapelain ; mais bientôt on eut Louis XIV lui-même, avec son bon sens royal, aidé de Boileau. Et tout alentour, que de cercles délicats sans lesquels l'épreuve d'un bon ouvrage n'était pas complète ! Il y avait l'épreuve redoutable de Chantilly, où M. le Prince, le plus railleur des hommes, ne faisait grâce qu'à l'excellent ; l'épreuve de la cour de Madame, où la nouveauté était sûre de trouver faveur, à condition de satisfaire l'extrême délicatesse ; puis l'épreuve redoublée des cercles de M. de La Rochefoucauld, de Mme de La Fayette et de tant d'autres. Voilà ce qu'on peut appeler des garanties. Ainsi resserré et contenu par ces regards vigilants, le talent atteignait à toute sa hauteur. C'est à ce prix que se composent et s'achèvent les grands siècles littéraires. Le souffle vivifiant de la liberté, dans un premier moment d'inspiration générale et d'enthousiasme, suffit certes à féconder les talents ; mais, en se prolongeant, il s'épuise ou s'égare : l'enthousiasme, sans points d'appui, sans foyers réguliers qui le concentrent et l'alimentent, se dissipe bientôt comme une flamme.

Au XVIIIe siècle, il se fit un grand changement et une grande révolution dans la manière de voir et de

juger; on se passa volontiers de la Cour en matière d'esprit. On n'avait pas encore le régime de la liberté, on eût le régime de l'*Opinion*, et l'on y crut. Que si l'on analyse ce qu'était l'Opinion au XVIIIe siècle, on verra pourtant qu'elle se composait du jugement de plusieurs cercles réguliers, établis, donnant le ton et faisant la loi. C'était l'aristocratie constituée de l'intelligence ; et cette aristocratie put, un certain temps subsister en France, grâce à ce pouvoir absolu même qu'elle frondait le plus souvent et qu'elle combattait. Avec la chute de l'ancien régime, les cercles réguliers qui en dépendaient tout en réagissant contre lui, et qui dirigeaient l'opinion publique, se brisèrent eux-mêmes, et ils ne se sont jamais reformés qu'incomplètement depuis. On eût l'entière liberté, mais avec ses rumeurs confuses, ses jugements contradictoires et toutes ses incertitudes.

De nos jours la dispersion est complète ; elle ne l'était pas encore sous la Restauration. Il s'y reforma tout d'abord des salons distingués, débris de l'ancien régime ou création du nouveau. Leur influence était réelle, leur autorité sensible. Jamais les grands talents qui se sont égarés depuis ne se seraient permis de telles licences, s'ils étaient restés en vue de ce monde-là. Une des grandes erreurs du dernier régime a été de croire qu'on ne dirige pas l'opinion, l'esprit littéraire, et de laisser tout courir au hasard de ce côté. Il en est résulté que les grands talents, ne sentant plus nulle part des juges d'élite, n'étant plus retenus par le cercle de l'opinion, n'ont consulté que le souffle vague d'une popularité trompeuse. L'émulation chez eux s'est déplacée, et au lieu de viser en haut, elle a visé en bas. Aujourd'hui la dispersion, disons-nous, la con-

fusion est arrivée à son dernier terme. Il n'y a plus en haut de pouvoir qui ait qualité pour diriger; les cercles distingués sont brisés pour le moment et ont disparu. On chercherait vainement quelque chose qui ressemble à une opinion régnante en matière littéraire.

Au milieu d'une situation si désespérée, ce semble, je persiste pourtant à croire, qu'il ne serait pas impossible, si la société politique dure et se rasseoit, de voir se rétablir un certain ordre où la voix de l'Opinion redeviendrait peu à peu distincte. Il faudrait seulement que les gouvernements, quels qu'ils fussent, que les grands corps littéraires, les Académies elles-mêmes, en revinssent à l'idée qu'une littérature se peut jusqu'à un certain point contenir et diriger. En tout état de cause, un Théâtre Français, bien mené, serait un premier centre, un foyer autour duquel pourraient se reformer une galerie habituelle et quelques juges.

Pour mon compte, je n'ai pas si mauvaise idée du public pris en masse, mais à condition qu'il soit suffisamment averti. « Combien faut-il de sots pour composer un public? » disait un homme d'esprit ironique. Je suis persuadé que cet homme d'esprit avait tort, qu'il disait une chose piquante et fausse. Un public n'est jamais composé de sots, mais de gens de bon sens, prudents, hésitants, dispersés, qui ont besoin le plus souvent qu'on les rallie, qu'on leur dégage à eux-mêmes leur propre avis et qu'on leur indique nettement ce qu'ils pensent. Cela est vrai de tous les publics, grands ou petits, même de ceux qui sont déjà un choix.

Ce qu'il faut de plus en plus à la France, appelée

indistinctement à la vie de tribune et jetée tout entière sur la place publique, c'est une école de bonne langue, de belle et haute littérature, un organe permanent et pur de tradition. Où le trouver plus sûrement qu'à ce théâtre ? On y va voir et entendre ce qu'on n'a plus le temps de lire. La vie publique nous envahit ; des centaines d'hommes politiques arrivent chaque année des départements avec des qualités plus ou moins spéciales et des intentions que je crois excellentes, mais avec un langage et un accent plus ou moins mélangés. Tout cela pourtant est voué par devoir et par goût à la parole et à l'éloquence. Où se former en se récréant ? Sera-ce à voir les gracieuses esquisses, les charmantes bluettes des petits théâtres, où l'esprit tourne trop souvent au jargon ? Les salons proprement dits, les cercles du haut monde ont disparu, ou, s'il s'en rouvrait encore, ils ne feraient que retentir, tout le soir, de la politique du matin. Mais le Théâtre-Français est là. Gouvernement, maintenez-le de plus en plus à l'état d'institution ; de ce que vous êtes républicain vous-même, n'en concluez pas qu'il faille le laisser se régir à l'état de république. Appréciez mieux les inconvénients et les différences. Qu'il n'y ait là du moins qu'un maître et qu'un roi, comme dit Homère, mais un roi que vous ferez responsable, et que vous-même surveillerez.

Un homme de grand esprit, l'abbé Galiani, parlant de la liberté de la presse, que Turgot, en 1774, voulait établir par édit, écrivait très sérieusement : « Dieu vous préserve de la liberté de la presse établie par édit ! Rien ne contribue davantage à rendre une nation plus grossière, à détruire le goût, à abâtardir l'élo-

quence et toute sorte d'esprit. Savez-vous ma définition du *sublime oratoire?* C'est l'art de tout dire sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est défendu de rien dire... La contrainte de la décence et la contrainte de la presse ont été les causes de la perfection de l'esprit, du goût, de la tournure chez les Français. Gardez l'une et l'autre, sans quoi vous êtes perdus... Vous serez aussi rudes que les Anglais sans être aussi robustes... » L'abbé Galiani en parlait un peu à son aise. La liberté de la presse n'a pas été accordée, elle a été conquise; elle n'a pas vérifié toutes les craintes du spirituel abbé, mais seulement quelques-unes. Elle a trouvé un correctif dans l'esprit français lui-même, qui, tout en s'émancipant, s'est encore imposé de certaines règles et de certaines difficultés pour avoir le plaisir de s'en jouer. Il existe une presse, et c'est la seule estimée, qui se commande à elle-même cette retenue dont la loi, à la rigueur, l'affranchit. Cette presse y gagne en esprit et en trait. Nous sommes en voie peut-être, sur trop d'articles de nos mœurs, de devenir aussi rudes que les Anglais et les Américains; mais par moments aussi, dans le journal et dans le pamphlet, Voltaire nous reconnaitrait encore. Le plus sûr pourtant, c'est, là où il y a une différence profonde et sentie, comme entre la liberté absolue du théâtre et celle de la presse, de ne pas abolir toute garantie, tout contrôle, et d'être persuadé que l'esprit français, dans le dramatique, ne s'en trouverait pas plus mal à l'aise pour se sentir un peu contenu.

Je n'ai pas à conclure ici. Ma seule conclusion serait que sous une forme politique ou sous une autre, l'État en France a les mêmes intérêts et les mêmes devoirs;

qu'il se tromperait en abdiquant toute direction de l'esprit public, en n'usant pas des organes légitimes d'action qui lui sont laissés; que c'est faire de la bonne politique que de travailler d'une manière ou d'une autre à contenir la grossièreté croissante, la grossièreté immense qui, de loin, ressemble à une mer qui monte; d'y opposer ce qui reste encore de digues non détruites, et de prêter la main, en un mot, à tout ce qui s'est appelé jusqu'ici goût, politesse, culture, civilisation. Quelles que soient les apparences contraires, et même après tous les naufrages, pourvu qu'on n'y périsse point, il y aura toujours de l'écho en France pour ces noms et ces choses-là.

(*Causeries du Lundi*, t. I).

L'ART DRAMATIQUE ET LA MORALE

6 juin 1854.

Il ne suffit pas pour qu'un ouvrage prétende à un renom et à une récompense de moralité dans le talent, qu'après avoir présenté des scènes plus ou moins vives et hasardées, empruntées à un monde équivoque, l'auteur se ravisant ajoute après coup je ne sais quelle intention et quel correctif, comme on met une affabulation au bout d'une fable, ou plutôt comme on mettrait un quatrain moral à la fin d'un conte. Cette moralité qui vient tard et seulement pour la forme, ne fait illusion à personne ; le public n'y donne jamais, et ce serait de la part des auteurs attribuer par trop de simplicité aux juges d'un concours que de les croire capables de se prendre à cette morale du lendemain.

Quelques auteurs pourtant peuvent se tromper avec une sorte de sincérité et croire qu'il n'y ait nul inconvénient à présenter hardiment les scènes d'un monde mélangé et corrompu, en ayant pour guide et pour conducteur quelque sentiment pur, quelque passion plus élevée, représentée dans un des personnages, et

en visant à une conclusion satisfaisante pour les cœurs honnêtes ou pour les convenances sociales. Ici la question est délicate et touche à l'essence même du drame et de la comédie. Celle-ci sans doute se flatte de corriger en riant les mœurs, et pour cela elle ne craint jamais d'étaler les ridicules; elle se prend même quelquefois aux vices, et elle les produit vivement au grand jour pour leur faire honte. Pourtant la limite entre les ridicules et les vices proprement dits ne saurait se franchir indifféremment, et dans ces vices mêmes tous ne sont pas de telle sorte qu'ils puissent être impunément exposés. L'antique législateur ne craignait pas de montrer au noble enfant de Sparte l'Ilote ivre afin de le dégoûter à jamais de l'ivresse; mais il est des images plus flatteuses et qui peuvent surprendre avant même que le temps de la réflexion et de la leçon soit venu. En médecine, il est une doctrine qui prétend guérir les semblables par les semblables; en morale, surtout au théâtre, pareille doctrine est des plus périlleuses; chercher le retour au bien par les images prolongées et souvent attrayantes du mal, c'est aimer à rester en chemin.

Le mieux donc et le plus sûr pour tout auteur qui se préoccupe du noble but qu'a en vue l'institution présente, c'est que la pensée morale préexiste dès l'origine de l'ouvrage, qu'elle en domine la conception, qu'elle le pénètre ensuite dans le détail par une intention pleine et droite, qu'on la sente circuler et ressortir à travers les égarements mêmes, les luttes de passions et les aventures qui sont du ressort de la scène. Les hardiesses sont permises à ce prix; car il ne faut point confondre ces hardiesses légitimes,

inhérentes à tout franc et véritable talent, avec ces peintures complaisantes et insidieuses d'une imagination qui caresse le vice en ayant l'air, tout à la fin, de l'abandonner.

La grande difficulté littéraire que rencontre l'institution présente, c'est que le but moral qu'elle réclame avant tout puisse tomber d'accord, dans les ouvrages dramatiques d'un ordre élevé, avec toutes les autres conditions de grâce, d'élégance, d'émotion, de divertissement et de distinction légère que le monde proprement dit a droit de son côté d'exiger ; c'est que le but moral, s'y on l'y introduit, ne s'y affiche pas d'une manière contraire à la vérité des choses ni au goût, et qu'un genre prétendu honnête mais faux, comme en d'autres temps, n'aille pas en sortir. Le poète dramatique, s'il est vraiment tel qu'il s'en est vu aux glorieuses époques et qu'on a le droit d'en espérer toujours, ce poète, dans la liberté et le premier feu de ses conceptions, ne songe point à faire directement un ouvrage moral; il pense à faire un ouvrage vrai puisé dans la nature, dans la vie ou dans l'histoire, et qui sache en exprimer avec puissance les grandeurs, les malheurs, les crimes, les catastrophes et les passions. A quoi pensait Corneille quand il créait Rodogune? à quoi pensait Racine dans ses tendresses de Monime? à quoi visait Shakspeare en peignant Macbeth ou Roméo? et songeaient-ils à autre chose qu'à donner vie entière par l'imagination à des êtres ambitieux ou chéris ? Mais à cette hauteur, la nature vraie, mâle ou tendre, fortement ou ingénument passionnée, la nature humaine encore vertueusement malade, si je puis dire, produit le plus

souvent, grâce au génie et à un art tout plein d'elle, une impression morale qui ennoblit, qui élève, et qui surtout jamais ne corrompt.

A défaut de si grandes choses, désirons du moins des ouvrages touchants et émouvants à bonne fin, divertissants et spirituels avec goût, puisés dans le cercle de la famille et de la société telles que, grâce à Dieu et à l'immortel génie de la France, elles existent encore; des ouvrages sentant, pour tout dire, une habitude de bonnes mœurs et de bonne compagnie.

(*Causeries du Lundi*, t. X).

Appendice. — *Rapport de Sainte-Beuve au nom de la Commission des primes à décerner aux ouvrages dramatiques « qui satisferaient le mieux à toutes les conditions désirables d'un but moral et d'une exécution brillante. »*

DE LA PROSE FRANÇAISE

ET DE LA NETTETÉ

Lundi 12 novembre 1849.

Le vice moderne qui a fait le plus de mal peut-être dans ces derniers temps a été la phrase, la déclamation, les grands mots dont jouaient les uns, et que prenaient au sérieux les autres, que prenaient au sérieux tout les premiers ceux mêmes qui en jouaient. Je ne veux pas dire que nous ne soyons malades que de ce mal-là, ni qu'il ne se rattache aussi à beaucoup d'autres ; mais je crois que ce mal a été l'un des plus contagieux, l'un des plus directement nuisibles depuis bien des années, et que ce serait avoir beaucoup fait que de travailler à nous en guérir. Tout ce qui contribuerait à nous rendre dans l'expression la netteté première, à débarrasser la langue et l'esprit français du pathos et de l'emphase, de la fausse couleur et du faux lyrique qui se mêle à tout, serait un vrai service rendu non seulement au goût, mais aussi à la raison publique. S'accoutumer à écrire comme on parle et comme on pense, n'est-ce pas déjà se mettre en demeure de bien penser? Après tout, on n'a jamais tant

d'efforts à faire en France pour revenir à cette netteté, car elle n'est pas seulement de forme chez nous, elle constitue le fond de la langue et de l'esprit de notre nation; elle en a été la disposition et la qualité évidente durant des siècles, et, au milieu de tout ce qui s'est fait pour l'altérer, on en retrouverait encore de nombreux et d'excellents témoignages aujourd'hui.

J'irai même plus loin et je dirai que, quoi qu'on fasse, la netteté est et sera toujours de première nécessité chez une nation prompte et pressée comme la nôtre, qui a besoin d'entendre vite et qui n'a pas la patience d'écouter longtemps, Nous retrouvons ainsi des ressources dans nos inconvénients, et nous sommes ramenés à notre qualité par nos défauts mêmes.

Parmi les auteurs célèbres de notre langue, tous pourtant ne sont pas propres indifféremment à nous montrer l'image de cette parfaite netteté. Il s'en rencontrerait sans doute des exemples en tout temps, même dans les âges anciens : témoin Philippe de Commynes et Montaigne. Malgré le pédantisme des fausses sciences et les restes de barbarie, la disposition et le tour particulier à l'esprit français ne laissaient pas de se faire jour, et les natures originales prenaient le dessus. Pourtant ce n'est qu'à partir d'une certaine époque plus également éclairée, que cette netteté devint habituelle et, on peut le dire, universelle chez tous les bons écrivains, et qu'elle a tout à fait passé dans l'usage. Cette époque est assez récente, et je ne saurais la dater que de la fin du XVIIe siècle.

Ce n'est que vers le milieu de ce siècle seulement que la prose française, qui avait fait sa classe de grammaire avec Vaugelas et sa rhétorique sous Balzac, s'émancipa tout d'un coup et devint la langue du

parfait honnête homme avec Pascal. Mais ce qu'avait fait d'abord un homme de génie, ce que d'autres esprits supérieurs rompus au monde, les La Rochefoucauld, les Retz, pratiquaient également, il fallut quelque intervalle pour que tous en profitassent et que la monnaie au titre nouveau circulât. La Bruyère marque décidément l'ère nouvelle, et il inaugure cette espèce de régime tout à fait moderne dans lequel la netteté de l'expression veut se combiner avec l'esprit proprement dit, et ne peut absolument s'en passer pour plaire. A côté de La Bruyère on trouverait d'autres exemples moins frappants, mais aussi peut-être plus coulants et plus faciles. Fénelon, dans ses écrits non théologiques, est le plus léger et le plus gracieux modèle de ce que nous cherchons. Quelques femmes distinguées, avec ce tact qu'elles tiennent de la nature, n'avaient pas non plus attendu La Bruyère pour montrer leur vive et inimitable justesse dans les genres familiers. Il eut plus qu'elles de bien savoir ce qu'il faisait et de le dire.

Depuis cette fin du XVII[e] siècle et durant la moitié du XVIII[e], il y eut une période à part pour la pureté et le courant de la prose. Lorsque viendra la seconde moitié du siècle, lorsque Jean-Jacques Rousseau aura paru, on s'enrichira de parties plus élevées, plus brillantes et toutes neuves; on gagnera pour les nuances d'impressions et pour les peintures, mais la déclamation aussi s'introduira; la fausse exaltation et la fausse sensibilité auront cours. Cette déclamation dont nous souffrons aujourd'hui, a pris bien des formes depuis près d'un siècle; elle a eu ses renouvellements de couleurs tous les vingt-cinq ans; mais elle date en premier lieu de Rous-

seau. Quoiqu'il en soit, entre la fin de La Bruyère et de Fénelon et les débuts de Jean-Jacques, on embrasse une période calme, éclairée, modérée, où se retrouve la langue telle que nous la parlons ou que nous la pourrions parler, et telle que rien n'en a vieilli encore. « Notre prose, dit Lemontey, s'arrêta au point où, n'étant ni hachée ni périodique, elle devint l'instrument de la pensée le plus souple et le plus élégant. » On peut assurément préférer, comme amateur, d'autres époques de prose à celle-là ; il ne serait pas difficile d'indiquer des moments où cette prose a paru revêtir plus de grandeur où d'ampleur, et réfléchir plus d'éclat ; mais, pour l'usage habituel et général, je ne sais rien de plus parfait, rien de plus commode ni d'un meilleur commerce que la langue de cette date. J'y rencontre à première vue, comme noms principaux, Le Sage, l'abbé Prévost, Mme de Staal (de Launay), Mme Du Deffand, Fontenelle, Vauvenargues, Montesquieu enfin, et Voltaire déjà dans toute sa variété et sa richesse. J'y rencontre même, au début, l'incomparable auteur des Mémoires, Saint-Simon, et un conteur unique, le très aimable Hamilton.

(*Causeries du Lundi*, t. I. — Art. sur *Hamilton*).

DE LA

TRADITION EN LITTÉRATURE

ET

DANS QUEL SENS IL LA FAUT ENTENDRE

LEÇON D'OUVERTURE A L'ÉCOLE NORMALE.
12 avril 1858 (1).

Si pressé que je sois d'entamer l'étude précise de notre littérature et d'entreprendre avec vous la revue de nos principales œuvres littéraires dans notre siècle le plus brillant, j'ai besoin de vous dire, au préalable, quelques mots, et de l'esprit que j'apporterai dans cet examen, et de celui dans lequel je vous demanderai de vouloir bien m'écouter. Ayant beaucoup écrit depuis plus de trente ans, c'est-à-dire m'étant beaucoup dispersé, j'ai à me recueillir avant d'aborder un enseignement proprement dit, et à poser quelques règles ou principes, qui marqueront du moins la

(1) Je choisis, entre mes leçons à l'École normale où j'ai eu l'honneur d'être maître de conférences pendant quatre années (1857-1861), celle dont le sujet est le plus général, et qui est la plus propre, en effet, à montrer comment j'entendais mon devoir de professeur, très distinct du rôle de critique ; le critique s'inquiétant avant tout, comme je l'ai dit, de chercher le nouveau et de découvrir le talent, le professeur de maintenir la tradition et de conserver le goût. S. B.

direction générale de ma pensée; j'en ai besoin, pour qu'il n'y ait entre nous aucun malentendu, et que ma parole puisse aller ensuite devant vous avec d'autant plus de liberté et de confiance.

Il y a une tradition. —

En quel sens il la faut entendre. —

En quel sens il faut la maintenir. —

Il y a une tradition : qui le nierait? Elle existe pour nous toute tracée, elle est visible comme une de ces avenues et de ces voies immenses, grandioses, qui traversaient autrefois l'Empire, et qui aboutissaient à la Ville par excellence. Descendants des Romains, ou du moins enfants d'adoption de la race latine, cette race initiée elle-même au culte du Beau par les Grecs, nous avons à embrasser, à comprendre, à ne jamais déserter l'héritage de ces maîtres et de ces pères illustres, héritage qui, depuis Homère jusqu'au dernier des classiques d'hier (s'il y a eu hier un classique [1]), forme le plus clair et le plus solide de notre fonds intellectuel. Cette tradition, elle ne consiste pas seulement dans l'ensemble des œuvres dignes de mémoire que nous rassemblons dans nos bibliothèques et que nous étudions : elle a passé en bonne partie dans nos lois, dans nos institutions, dans nos mœurs, dans notre éducation héréditaire et insensible, dans notre habitude et dans toutes nos origines; elle consiste en un certain principe de raison et de culture qui a pénétré à la longue, pour le modifier, dans le caractère même de cette nation gauloise, et qui est entré dès longtemps jusque dans la trempe

[1] Et pourquoi pas? Ce dernier des classiques pour nous a été Chateaubriand. S. B.

des esprits. C'est là tout ce qu'il importe de ne point laisser perdre, ce qu'il faut ne point souffrir qu'on altère, — sans avertir du moins et sans s'alarmer comme dans un péril commun.

Ce n'est pas une comparaison que j'établis entre deux ordres profondément distincts et parfaitement inégaux, mais c'est un rapprochement qui rendra plus saillante ma pensée.

M de Chateaubriand, se souvenant de quelques chapitres très beaux de l'*Esprit des Lois*, terminait le *Génie du Christianisme* en se posant cette question : « Quel serait aujourd'hui l'état de la société, si le Christianisme n'eût point paru sur la terre? » Les réponses, comme bien l'on pense, se pressaient sous la plume et jaillissaient de toutes parts.

Un savant auteur anglais, le colonel Mure, dans son *Histoire de la Littérature grecque*, se pose, à son tour, cette question : « Si la nation grecque n'avait jamais existé, ou si ses œuvres de génie avaient été anéanties par la grandeur de la prédominance romaine, les races actuelles principales de l'Europe se seraient-elles élevées plus haut dans l'échelle de la culture littéraire que les autres nations de l'antiquité avant qu'elles eussent été touchées par le souffle hellénique ? » — Grande et belle question, et de celles qui font le plus penser et rêver !

J'y ai bien souvent rêvé, messieurs, et je me suis demandé, sous toutes les formes et en prenant quantité d'exemples particuliers, en me mettant à tous les points de vue, ce qu'il en aurait été de la destinée moderne littéraire (pour n'envisager que celle-là), si la bataille de Marathon avait été perdue et la Grèce assujettie, asservie, écrasée avant le siècle de Périclès,

lors même qu'elle aurait gardé dans son lointain la large et incomparable beauté de ses premiers grands poètes de l'Ionie, — mais sans le foyer réflecteur d'Athènes.

N'oublions jamais que Rome était déjà arrivée, par son énergie et son habileté, au pouvoir politique le plus étendu et à la maturité d'un grand État, après la seconde guerre punique, sans posséder encore rien qui ressemblât à une littérature proprement dite digne de ce nom ; il lui faut conquérir la Grèce pour être prise, en la personne de ses généraux et de ses chefs illustres, pour être touchée de ce beau feu qui devait doubler et perpétuer sa gloire. Combien de nations et de races (si l'on excepte cette première race hellénique si privilégiée entre toutes et uniquement douée) sont ou ont été plus ou moins semblables en cela aux Romains, c'est-à-dire n'ayant par elles-mêmes, en fait de poésie ou de littérature, qu'un premier développement rudimentaire, agreste et qui ne dépassait pas une première poussée sauvage ! Cela suffisait pour des peuples en marche, qui avaient devant eux la forêt verte ou la steppe en fleurs au printemps. Quelque chose de court, de simple (ou de grossier) et de tout trouvé, d'informe et de vague, de tout voisin de la terre ou de trop voisin du nuage.

J'entends, il est vrai, venir, j'entends se grossir et se former les nations du Nord avec leurs chants de guerre ou de festin, leur mythologie, leurs légendes. Je ne nie pas la faculté poétique, jusqu'à un certain point universelle, de l'humanité. Toutes les nations qui se sont détachées successivement du point central, du cœur de l'Asie, sont reconnues aujourd'hui pour des frères et sœurs de la même famille, et d'une

famille empreinte au front d'un air de noblesse, mais, dans cette famille nombreuse, il y a eu un front choisi entre tous, une vierge de prédilection sur laquelle la grâce incomparable a été versée, qui avait reçu, dès le berceau, le don du chant, de l'harmonie, de la mesure, de la perfection (*Nausicaa*, *Hélène*, *Antigone*, *Électre*, *Iphigénie*, toutes les nobles Vénus); et cette charmante enfant de génie, cette Muse de la noble maison, si on la suppose retranchée et immolée avant l'âge, n'est-il pas vrai? l'humanité elle-même tout entière aurait pu dire, comme une famille quand elle a perdu celle qui faisait sa joie et son honneur : « *La couronne de notre tête est tombée!* »

Toutes les moissons sauvages, si on parvenait à les ramasser à grand'peine, valent-elles, en effet, une seule de ses guirlandes? Tout le butin épars, toute la monnaie des autres, mise en tas et en monceau, aurait-elle valu et pesé un seul talent d'or de celle-là?

Je n'immobilise point cette beauté hellénique première, je ne l'isole point, et c'est pour cela que je ne crains pas de lui tant attribuer. Vous le savez comme moi, messieurs, Rome toute seule, et si elle n'avait été touchée du rameau d'or au moment même où elle le brisait, courait risque de rester à jamais une force puissante, écrasante au monde, sénat, camp ou légion. C'est l'âme légère de la Grèce qui, passant en elle et se combinant avec le sens ferme et judicieux de ces politiques et de ces vainqueurs, a produit, à la seconde ou à la troisième génération, ce groupe de génies, de talents accomplis, qui composent le bel âge d'Auguste. Soit directement, soit dorénavant par les Romains, cette âme légère, cette étincelle (car il ne faut pas plus qu'une étincelle), cet atome igné et

subtil de civilisation n'a cessé d'agir aux époques décisives pour donner la vie et le signal à des floraisons inattendues, à des renaissances. La littérature chevaleresque elle-même, que nous voyons s'épanouir pour la première fois dans sa précoce et brillante expansion au midi de notre France, au bord de la Méditerranée, semble avoir été effleurée, caressée de quelque souffle lointain venu des antiques rivages et qui a pu apporter quelque invisible semence. L'antiquité chrétienne, littérairement imparfaite, moralement supérieure, n'avait cessé d'être en ces siècles un véhicule actif et un trésor. Dante aurait-il eu l'idée et la force de construire son poème, son monument si particulier au moyen âge, s'il n'avait reçu ce que la tradition, même si incomplète, lui avait transmis de souvenirs, de réminiscences ou d'illusions fécondes, et s'il n'avait eu, à la lettre, Virgile pour guide, pour soutien et pour patron à demi fabuleux? Quoi qu'il en soit, Béatrix et l'inspiration d'où elle est sortie étaient, certes, un sentiment nouveau dans le monde ; comme notre tradition n'est point fermée ni exclusive, nous sommes heureux de reconnaître ce sentiment délicat de l'amour et de la courtoisie chevaleresque, d'y voir un fleuron de plus qui vient s'ajouter à la couronne humaine, à côté de l'atticisme et de l'urbanité.

Mais l'atticisme, mais l'urbanité, mais le principe de sens et de raison qui s'y mêle à la grâce, ne nous en séparons pas. Le sentiment d'un certain beau conforme à notre race, à notre éducation, à notre civilisation, voilà ce dont il ne faut jamais se départir. Ne pas avoir le sentiment des *Lettres*, cela, chez les anciens, voulait dire ne pas avoir le sentiment de la vertu, de

la gloire, de la grâce, de la beauté, en un mot de tout ce qu'il y a de véritablement divin sur la terre : que ce soit là encore notre symbole. Il ne s'agit pas ici de distinguer entre les Grecs et les Latins; leur héritage pour nous et leurs bienfaits se confondent. Certes, le *Græcia capta ferum...* est au fond de tout : c'est le point de départ. Mais la force romaine, le bras romain, la langue et la pratique romaines sont aussi partout : ç'a été le grand instrument de propagation et de culture.

Sans doute Isocrate, en son célèbre Panégyrique, avait raison de dire à sa date, à la veille d'Alexandre : « Notre Ville a laissé si loin derrière elle, en pensée et en éloquence, les autres hommes, que ses élèves sont devenus les maîtres des autres, et elle a fait si bien que le nom de Grecs ne semble plus être la désignation d'une race, mais celle de l'intelligence même, et qu'on appelle Grecs ceux qui ont part plutôt encore à notre culture qu'à notre nature. » Périclès, avec plus d'autorité, disait la même chose dans cet admirable Panégyrique d'Athènes qu'il fit magnifiquement entrer au cœur de son Éloge funèbre des guerriers morts pour la patrie. Jamais a-t-on mieux parlé de cette Ville heureuse, où rien de chagrin, de jaloux, de rigide et d'austère n'affligeait le regard et ne mortifiait la joie du voisin; où l'on jouissait rien qu'à y vivre, à y respirer, à s'y promener, et où la seule beauté des bâtiments et des constructions, la beauté du jour et certain air de fête secouaient loin de l'esprit la tristesse [1];

[1] Cela fait souvenir de ces deux vers charmants de La Fontaine :

> L'innocente beauté des jardins et du jour
> Allait faire à jamais le charme de ma vie.

Vers, en effet, tout attiques, tout athéniens! S. B.

où l'on aimait le Beau avec simplicité et la philosophie sans mollesse, où la richesse était à propos et sans faste, où le courage n'était pas aveugle (comme celui du Mars fougueux), mais éclairé et sachant ses raisons (comme il sied à la cité de Minerve); véritable Athènes selon l'idéal de Périclès, sa création et son œuvre à lui, l'école de la Grèce (Ελλάδος Ελλὰς Αθῆναι) (1), telle qu'il l'avait faite durant les longues années de sa domination personnelle et puissamment persuasive : car on a dans Périclès le type le plus noble et le plus brillant du chef populaire, d'un dictateur de démocratie par raison éloquente, par talent et persuasion continue. Dans un autre discours bien mémorable que lui prête Thucydide, et que sans doute il ne lui prête pas sans de bons motifs, Périclès traite déjà les Athéniens comme plus tard on traitera les Romains; il s'efforce de les soutenir et de les fortifier contre la double épreuve de la guerre et de la terrible peste; il prétend inspirer à ces citoyens d'une grande ville, et nourris dans des mœurs et des sentiments dignes d'elle, la force de tenir tête aux plus grands malheurs. Leur parlant déjà comme à un peuple-roi, leur prouvant, que du moment qu'ils l'ont été une fois, ils ne peuvent reculer et sont condamnés à l'être toujours ou à ne plus être du tout, à n'espérer plus même, s'ils tombent, la condition ordinaire des cités sujettes, il professe, à leur usage, les plus fermes maximes publiques et politiques : « Être haï, être odieux dans le présent, ç'a été le lot de tous ceux qui ont aspiré à l'empire sur les autres : mais quiconque encourt cet odieux pour de grandes choses, il prend le bon parti

(1) La Grèce de la Grèce, Athènes.

et il n'a pas à s'en repentir. » Et certes, si l'on entendait toujours le Périclès de Thucydide, ce Démosthènes non seulement en parole, mais en action, on ne permettrait plus aux Romains de se vanter, comme ils l'ont fait, d'avoir ajouté la solidité au génie charmant des Grecs.

Mais les Athéniens n'ont su remplir qu'une moitié de son vœu, et cette œuvre rêvée, — et mieux que rêvée, proposée par Périclès, — œuvre de constance, d'énergie durable et d'empire politique universel, ce sont les Romains qui se sont chargés de l'accomplir dans des proportions tout autrement vastes, et non plus sur mer, mais sur terre; et en même temps que les Grecs déchus, privés de l'exercice des vertus publiques, devenaient (sauf de rares exceptions) plus légers, plus volubiles, plus sophistiques, plus flatteurs, plus fabuleux qu'ils n'avaient jamais été, les vainqueurs se saisirent du précieux élément divin, d'une part de ce feu de Prométhée, et en animèrent leur vigueur pratique et leur sens solide, dans un tempérament qui unit la vivacité et la consistance. Que ce n'ait jamais été que l'élite des hommes chez les Romains qui ait eu cette finesse, cette délicatesse, et non tout le peuple comme à Athènes, peu importe! la postérité ne connaît plus que l'élite. Je n'admettrai pourtant jamais que Rome, la Rome même du peuple, que nous avons vue depuis si fine et si piquante à la raillerie, n'ait pas eu, dès qu'elle en eut le loisir et l'occasion, l'esprit aiguisé en même temps que le parler agréable et doux. Cela a dû s'établir à peu près vers le temps de Cicéron, le mot comme la chose.

On eut donc alors l'autre Ville par excellence, celle dans la lumière de laquelle Cicéron voulait

qu'on vécut toujours, pour être plus sûr de ne se rouiller jamais, la Rome de Catulle et d'Horace, jusqu'à celle de Pline le Jeune. Ce sont nos patries.

Lorsque après Trajan sonna décidément l'heure de la décadence romaine, la littérature sacrée, en train de naître, n'hérita pas aussi vite ni aussi directement de la beauté littéraire que Rome l'avait fait dans son premier contact avec la Grèce : on ne se passa pas de la main à la main le flambeau. En Grèce seulement, par une fortune singulière et un reste de privilège natal, cette littérature sacrée, dans la bouche des Basile et des Chrysostome, retrouva sans effort l'abondance et l'harmonie, et comme des accents de Platon; mais à Rome, mais en Afrique, le latin des premiers Pères fut dur, recherché, tourmenté, en même temps que la pensée neuve, excellente et souvent sublime. On partait dans le Christianisme d'un principe trop différent, trop contraire à cette beauté du dehors, pour la saluer à première vue et pour ne pas l'offenser à la rencontre. Mais avec la marche des siècles, après les révolutions et les cycles laborieusement accomplis, les astres se rejoignent et redeviennent cléments; l'harmonie, la suprême Beauté se retrouve, elle éclate, elle resplendit dans le monde des arts, dans cette Rome aimable et raphaélesque de Léon X: dans un ordre moins brillant, mais plus estimable peut-être, dans l'ordre moral et de la parole éloquente, de la poésie sincère et convaincue, elle reparaît en France sous le règne de Louis XIV. Il y eut un jour où la grandeur biblique et la beauté hellénique se rencontrèrent, se fondirent et se mêlèrent d'esprit et de forme dans une haute simplicité; et quand nous parlons aujourd'hui de la tradition et

de ce qui ferait faute, si elle avait manqué, de ce qui serait absent dans les fonds les plus suaves, dans les plus nobles fresques de la mémoire humaine, nous avons le droit de dire, à des titres également incontestables :

Quoi? il n'y aurait pas eu d'Homère et de Xénophon!

Il n'y aurait pas eu de Virgile!

Il n'y aurait pas eu d'*Athalie!*

Mais il s'est produit des grands hommes littéraires tout à fait en dehors de cette tradition. Nommez-les. Je n'en sais qu'un, et bien grand en effet, Shakespeare; et celui-là, êtes-vous bien sûr qu'il est tout à fait en dehors? N'avait-il pas lu Montaigne et Plutarque, ces copieux répertoires, ou mieux, ces ruches de réserve de l'antiquité où tant de miel est déposé? Poète admirable et le plus naturel sans doute depuis Homère (quoique si diversement), de qui l'on a pu écrire avec raison qu'il a une imagination si créatrice et qu'il peint si bien, avec une si saillante énergie, tous les caractères, héros, rois, et jusqu'aux cabaretiers et aux paysans, « que si la nature humaine venait à être détruite et qu'il n'en restât plus aucun autre monument que ses seuls ouvrages, d'autres êtres pourraient savoir par ses écrits ce qu'était l'homme! » Oh! ce n'est pas à vous qu'il faut dire que cet homme, si homme entre tous, n'était pas un sauvage ni un désordonné, qu'il ne faut pas le confondre (parce qu'il a été parfois énergique ou subtil à l'excès, et qu'il a donné ou dans les grossièretés ou dans les raffinements de son temps) avec les excentriques et les fous pleins d'eux-mêmes, ivres de leur propre nature et de leurs œuvres. — *ivres de leur vin.* Si

nous le voyions paraître tout à coup et entrer en personne, je me le figure noble et humain de visage, n'ayant rien du taureau, du sanglier ni même du lion, portant dans sa physionomie, comme Molière, les plus nobles traits de l'espèce et ceux qui parlent le plus à l'âme et à l'esprit, modéré, sensé de propos, et le plus souvent (pitié ou indulgence) souriant et doux; car il a créé aussi des êtres ravissants de pureté et de douceur, et il habite au centre de la nature humaine. Et n'est-ce pas chez lui qu'on doit aller chercher le mot le plus expressif pour rendre la douceur même (*the milk of human kindness*), cette qualité que je demande toujours aux talents énergiques de mêler à leur force pour qu'ils ne tombent pas dans la dureté et dans la brutale offense, de même qu'aux beaux talents qui inclinent à être trop doux, je demanderai, pour se sauver de la fadeur, qu'il s'y ajoute un peu de ce que Pline et Lucien appellent *amertume*, ce sel de la force; car c'est ainsi que les talents se complètent; et Shakespeare, à sa manière (et sauf les défauts de son temps), a été complet. Rassurez-vous, messieurs, les grands hommes en tout genre, — et surtout, je le dirai, dans l'ordre de l'esprit, — ne sont jamais des fous et des barbares. Si quelque écrivain nous apparaît, dans sa conduite et dans toute sa personne, violent, déraisonnable, choquant au bon sens, aux convenances les plus naturelles, il peut avoir du talent (car le talent, un grand talent, est compatible avec bien des travers), mais soyez sûrs qu'il n'est pas un écrivain de la première marque dans l'humanité. Homère sommeille quelquefois; Corneille en conversation est lourd et sommeille, la Fontaine sommeille: ils ont des absences,

des oublis ; mais les plus grands des hommes ne sont jamais extravagants, ridicules, grotesques, fastueux, jactancieux, cyniques, *messéants* en permanence. Pour moi, quelque large part que je fasse à la variété et à la singularité des natures, je ne me figurerai jamais le chœur révéré des cinq ou six grands hommes littéraires et des génies créateurs dont se vante l'humanité, et qui ne sauraient être enfin que les cinq ou six premiers honnêtes gens de l'univers, comme une bande, une meute de forcenés et de maniaques, courant chacun, tête baissée, après leur proie, dussent-ils l'atteindre. Non, la tradition nous le dit, et la conscience de notre propre nature civilisée nous le dit encore plus haut, la raison toujours doit présider et préside en définitive, même entre ces favoris et ces élus de l'imagination ; ou si elle ne préside pas constamment et si elle laisse par accès courir la verve, elle n'est jamais loin, elle est à côté qui sourit, attendant l'heure prochaine et l'instant de revenir. C'est de cette religion littéraire que nous sommes, au milieu même des plus vives hardiesses, et que nous voulons être toujours.

Critique, qu'il me soit permis d'invoquer l'exemple du plus grand des critiques, Gœthe, de celui de qui l'on peut dire qu'il n'est pas seulement la tradition, mais qu'il est toutes les traditions réunies : laquelle donc en lui, littérairement, domine? l'élément classique. J'aperçois chez lui le temple de la Grèce jusque sur le rivage de la Tauride. Il a écrit *Werther*, mais c'est *Werther* écrit par quelqu'un qui emporte aux champs son *Homère*, et qui le retrouvera, même quand son héros l'aura perdu. C'est ainsi qu'il a gardé sa sérénité dominante. Personne n'habite moins que lui

dans les nuages. Il agrandit le Parnasse, il l'étage, il le peuple à chaque station, à chaque sommet, à chaque angle de rocher; il le fait pareil, trop pareil peut-être au Mont-Serrat en Catalogne (ce mont plus dentelé qu'arrondi) (1); il ne le détruit pas. Gœthe, sans son goût pour la Grèce qui corrige et fixe son indifférence ou, si l'on aime mieux, sa curiosité universelle, pouvait se perdre dans l'infini, dans l'indéterminé; de tant de sommets qui lui sont familiers, si l'Olympe n'était encore son sommet de prédilection, où irait-il, — où n'irait-il pas, lui, le plus ouvert des hommes et le plus avancé du côté de l'Orient? Ses transformations, ses pérégrinations à la poursuite des variétés du Beau, n'auraient plus de fin. Mais il revient, mais il s'asseoit, mais il sait le point de vue d'où l'univers contemplé apparaît dans son plus beau jour; et lui-même, toutes les fois que nous voulons nous représenter l'esprit critique à son plus haut degré d'intelligence et de compréhension réfléchie, nous nous le figurons spectateur attentif et vigilant, curieux au loin, à l'affût de toute découverte, de tout ce qui se passe, de toute voile à l'horizon, mais du haut d'un Sunium.

C'est lui, l'auteur de *Werther* et de *Faust*, et qui s'y connaissait, qui a dit ce mot si juste : « J'appelle le classique le sain, et le romantique le malade. » Comme le classique, et même le romantique, font partie de la tradition, à le considérer dans toute sa série et

(1) « Le Parnasse, dit-il quelque part, est un Mont-Serrat qui admet quantité d'établissements à ses divers étages : laissez chacun aller et regarder autour de lui, et il trouvera quelque place à sa convenance, que ce soit un sommet ou un coin de rocher. » S. B.

dans l'étendue du passé, j'ai à m'arrêter à ce mot de Gœthe, et je veux chercher à me l'expliquer devant vous.

Le classique en effet, dans son caractère le plus général et dans sa plus large définition, comprend les littératures à l'état de santé et de fleur heureuse, les littératures en plein accord et en harmonie avec leur époque, avec leur cadre social, avec les principes et les pouvoirs dirigeants de la société ; contentes d'elles-mêmes, — entendons-nous bien, contentes d'être de leur nation, de leur temps, du régime où elles naissent et fleurissent (la joie de l'esprit, a-t-on dit, en marque la force ; cela est vrai pour les littératures comme pour les individus) ; les littératures qui sont et qui se sentent chez elles, dans leur voie, non déclassées, non troublantes, n'ayant pas pour principe le *malaise*, qui n'a jamais été un principe de beauté. Ce n'est pas moi, messieurs, qui médirai des littératures romantiques ; je me tiens dans les termes de Gœthe et de l'explication historique. On ne naît pas quand on veut, on ne choisit pas son moment pour éclore ; on n'évite pas, surtout dans l'enfance, les courants généraux qui passent dans l'air, et qui soufflent le sec ou l'humide, la fièvre ou la santé ; et il est de tels courants pour les âmes. Ce sentiment de premier contentement, où il y a, avant tout, de l'espérance et où le découragement n'entre pas, où l'on se dit qu'on a devant soi une époque plus longue que soi, plus forte que soi, une époque protectrice et juge, qu'on a un beau champ à une carrière, à un développement honnête et glorieux en plein soleil, voilà ce qui donne le premier fonds sur lequel s'élèvent ensuite, palais et temples réguliers, les œuvres harmonieuses. Quand on vit dans une perpétuelle instabilité

publique, et qu'on voit la société changer plusieurs fois à vue, on est tenté de ne pas croire à l'immortalité littéraire et de se tout accorder en conséquence. Or, ce sentiment de sécurité et d'une saison fixe et durable, il n'appartient à personne de se le donner; on le respire avec l'air aux heures de la jeunesse. Les littératures romantiques, qui sont surtout de coup de main et d'aventure, ont leurs mérites, leurs exploits, leur rôle brillant, mais en dehors des cadres; elles sont à cheval sur deux ou trois époques, jamais établies en plein dans une seule, inquiètes, chercheuses, excentriques de leur nature, ou très en avant ou très en arrière, volontiers ailleurs, errantes.

La littérature classique ne se plaint pas, ne gémit pas, ne *s'ennuie* pas. Quelquefois on va plus loin avec la douleur et par la douleur, mais la beauté est plus tranquille.

Le classique, je le répète, a cela, au nombre de ses caractères, d'aimer sa patrie, son temps, de ne voir rien de plus désirable ni de plus beau; il en a le légitime orgueil. *L'activité dans l'apaisement* serait sa devise. Cela est vrai du siècle de Périclès, du siècle d'Auguste, comme du règne de Louis XIV. Écoutons-les parler, sous leur beau ciel et comme sous leur coupole d'azur, les grands poètes et les orateurs de ce temps-là : leurs hymnes de louanges sonnent encore à nos oreilles; ils ont été bien loin dans l'applaudissement.

Le romantique a la nostalgie, comme Hamlet; il cherche ce qu'il n'a pas, et jusque par delà les nuages; il rêve, il vit dans les songes. Au dix-neuvième siècle, il adore le moyen âge; au dix-huitième, il est déjà révolutionnaire avec Rousseau. Au sens de Gœthe,

il y a des romantiques de divers temps : le jeune homme de Chrysostome, Stagyre, Augustin dans sa jeunesse, étaient des romantiques, des Renés anticipés, des malades; mais c'étaient des malades pour guérir, et le Christianisme les a guéris : il a exorcisé le démon. Hamlet, Werther, Childe-Harold, les Renés purs, sont des malades pour chanter et souffrir, pour jouir de leur mal, des romantiques plus ou moins par dilettantisme : — la maladie pour la maladie.

Oh! que si un jour, dans notre belle patrie, dans notre cité principale de plus en plus magnifique, qui nous la représente si bien, nous nous sentions heureux, sincèrement heureux d'en être; que si surtout les jeunes âmes touchées d'un bon souffle, atteintes de ce contentement louable et salutaire qui n'engendre pas un puéril orgueil, et qui ne fait qu'ajouter à la vie de l'émulation, se sentaient heureuses de vivre dans un temps, dans un régime social qui permet ou favorise tous les beaux mouvements de l'humanité[1]; — si elles ne se constituaient pas dès le début en révolte, en fronde, en taquinerie, en aigreur, en regrets ou en espérances d'en arrière ou d'au delà, si elles consentaient à répandre et à diriger toutes leurs forces dans le large lit ouvert devant elles; — oh! alors l'équilibre entre les talents et le milieu, entre les esprits et le régime social se trouverait établi; on se retrouverait à l'unisson; la lutte, la maladie morale cesseraient, et la littérature d'elle-même redeviendrait classique par les grandes lignes et par le fond (c'est l'essentiel); — non pas qu'on aurait plus de talent,

[1] La vraie nuance de ma pensée eût été de dire : « ... qui *permît ou favorisât;* » car, au milieu de ce qu'on a il reste bien des choses à souhaiter. S. B.

plus de science, mais on aurait plus d'ordre, d'harmonie, de proportion, un noble but, et des moyens plus simples et plus de courage pour y arriver. Nous recommencerions peut-être à avoir des monuments.

Nous n'avons pas ici pour mission et pour prétention de les faire naître, nous avons, avant tout, à les conserver. Quelle est la meilleure et la plus sûre manière de maintenir la tradition? Messieurs, c'est d'abord de la posséder tout entière, de ne pas la concentrer et resserrer sur quelques points trop rapprochés, de ne pas l'exagérer ici pour la méconnaître là. Ce n'est pas à vous qu'il est nécessaire de dire ces choses, puisque dès l'origine, et dans les différentes littératures, les modèles vous sont familiers et présents, et que vos esprits sont meublés de vrais termes de comparaison en tout genre. D'autres ont dressé au fond de vous les colonnes; vous avez les exemplaires de la Beauté véritable. Quand on peut voir face à face Platon, Sophocle, Démosthènes, on n'est pas tenté de trop accorder aux modernes, même les plus illustres. C'est l'inconvénient de ceux qui ne possèdent qu'une langue, une littérature. Le grand Frédéric n'accordait tout à Voltaire, — même à Voltaire poète, — et ne lui décernait toutes les couronnes, que parce qu'il n'avait pas assez comparé. Pour avoir trop rétréci la tradition, pour l'avoir faite trop courte et trop sèche, plusieurs de ceux qui, au commencement de ce siècle, s'intitulaient exclusivement classiques étaient, dans la querelle d'alors, ceux qui l'étaient le moins.

A chaque renouvellement de siècle, il y a dans la tradition récente qu'on croyait fondée des portions qui s'écroulent, qui s'éboulent, en quelque sorte, et n'en

font que mieux apparaître dans sa solidité le roc et le marbre indestructible.

Pour maintenir la tradition, il ne suffit point toutefois de la bien rattacher à ses monuments les plus élevés et les plus augustes ; il convient de la vérifier, de la contrôler sans cesse sur les points les plus rapprochés, de la rajeunir même, et de la tenir dans un rapport perpétuel avec ce qui est vivant. Ici nous touchons à une question assez délicate ; car il ne s'agit pas de venir introduire dans l'enseignement des noms trop nouveaux, de juger hors de propos des ouvrages du jour, de confondre les fonctions et les rôles. Le professeur n'est pas le critique. Le critique, s'il fait ce qu'il doit (et où sont ces critiques-là aujourd'hui ?), est une sentinelle toujours en éveil, sur le qui-vive. Et il ne crie pas seulement *holà !* il aide. Loin de ressembler à un pirate et de se réjouir des naufrages, il est quelquefois comme le pilote côtier qui va au secours de ceux que surprend la tempête à l'entrée ou au sortir du port. Le professeur est obligé à moins, ou plutôt à autre chose ; il est tenu à plus de réserve et de dignité, il doit peu s'écarter des lieux consacrés qu'il a charge de montrer et de desservir. Cependant il ne peut pas entièrement échapper à la connaissance des choses nouvelles, des arrivées et des approches pompeusement annoncées, des voiles qu'on signale de temps en temps à l'horizon comme des armadas invincibles : il faut qu'il les connaisse (au moins les principales), qu'il ait son avis ; en un mot, qu'il ait l'œil au prochain rivage et qu'il ne s'endorme pas.

S'endormir dans la tradition est un danger qui nous menace peu. On n'est plus au temps où, quand on

naissait dans une capitale, on n'en sortait pas. Il s'est vu des classiques qui se sont amollis à la seconde génération, qui sont devenus sédentaires et casaniers : ils ont fait comme le fils de Charles-Quint, l'empereur qui avait le plus voyagé, comme ce Philippe II qui ne bougeait plus de son Escurial. Personne n'a le droit aujourd'hui d'être si tranquille, même dans les admirations les mieux établies. Il s'y remue sans cesse quelque chose à vue d'œil ; il s'y perce, comme dans nos vieilles villes, de longues et nouvelles perspectives qui changent les aspects les plus connus. L'enseignement est tenu, bon gré mal gré, de s'y orienter derechef, de s'y raviser ; il a de quoi s'y renouveler aussi, de quoi y modifier sa manière de servir le goût et de défendre la tradition. Je prendrai pour exemple notre dix-septième siècle.

La critique et l'érudition, guidées par l'esprit historique, se sont livrées depuis quelques années à un grand travail qui a son prix, et dont je me garderai bien de diminuer l'importance et l'utilité incontestable. On a eu le goût des sources ; on a voulu connaître toutes choses de plus près, moyennant des pièces et des documents de première main et, autant que possible, inédits. On est arrivé de la sorte à pénétrer le secret de bien des affaires et le sens intime de bien des personnages, à savoir en détail et presque jour par jour les motifs de son admiration pour Henri IV, pour Richelieu, pour Louis XIV, à dénombrer les ressorts de leur administration, et à suivre tous les mouvements de leur politique à l'étranger. Grâce à cette divulgation de pièces diplomatiques, ce que quelques érudits seuls possédaient autrefois, ce qui était le domaine propre d'un Foncemagne, d'un

père Griffet, a été mis à la disposition de tous. Il n'y a plus eu dans le passé de mystères d'État. On ne s'est pas borné aux figures historiques, à proprement parler, on a voulu descendre dans le for intérieur, dans le foyer privé des hommes les plus éloquents par la plume ou la parole, et en examinant leurs papiers, leurs lettres autographes, les éditions premières de leurs œuvres, les témoignages de leurs alentours, les journaux des secrétaires qui les avaient le mieux connus, on s'est fait d'eux des idées un peu différentes, et certainement plus précises que celles que donnait la seule lecture de leurs œuvres publiques. Les gens de goût d'autrefois, dans leur appréciation littéraire des œuvres, étaient un peu trop paresseux, trop délicats et trop gens du monde ; ils s'arrêtaient aux moindres difficultés de recherche, et s'y rebutaient comme à des épines. Les critiques mêmes de profession, pour peu qu'ils fussent élégants, ne s'informaient pas assez à l'avance de tout ce qui pouvait donner à leur jugement des garanties d'exactitude parfaite et de vérité ; on en sait plus qu'eux aujourd'hui sur bien des points dans les sujets où ils ont passé ; on a sous la main toutes les ressources désirables ; sans parler de la biographie, la *bibliographie*, cette branche toute nouvelle, d'abord réputée ingrate, cette science des livres dont on a dit « qu'elle dispense trop souvent de les lire, » et que nos purs littérateurs laissaient autrefois aux critiques de Hollande, est devenue parisienne et à la mode, presque agréable et certainement facile, et le moindre débutant, pour peu qu'il veuille s'y appliquer deux ou trois matinées, n'est pas embarrassé de savoir tout ce qui concerne le matériel des livres et le personnel de l'auteur dont il

s'occupe pour le moment. Voilà les avantages, voilà le bien ; mais les inconvénients aussi de ces nouveaux procédés, à une époque où il y a trop peu de haute critique surveillante et judicieuse, n'ont pas tardé à se produire, et, si je ne m'abuse, ils nous crèvent de toutes parts les yeux.

Il ne se passe pas de jour sans qu'on annonce une découverte : chacun veut faire la sienne, chacun s'en vante et fait valoir sa marchandise sans contrôle. On attribue une importance et une valeur littéraire disproportionnée à des pages jusqu'ici inconnues. On est fier de simples trouvailles curieuses (quand elles le sont), qui n'exigent aucune méditation, aucun effort d'esprit, mais seulement la peine d'aller et de ramasser.

Les papiers Conrart et autres papiers plus ou moins lisiblement écrits (et ces papiers Conrart sont d'une très belle écriture), sont devenus une mine de gloire. On dirait que l'ère des scholiastes et commentateurs se rouvre et recommence. On est ausssi honoré, considéré pour cela, et bien plus, que si l'on avait tenté un beau roman, un beau poème, les chemins de la vraie invention, les routes élevées de la pensée. Il y a eu déplacement dans le niveau de l'approbation publique, en même temps que le point d'honneur de l'écrivain s'est lui-même déplacé, et que son ambition a sensiblement descendu. C'est un travers très général, très prononcé, qui s'est mêlé à une chose utile. Pour des travaux qui, faits avec conscience et modestie (comme nous en pourrions citer), appellent l'estime, je vois venir le moment où l'on n'aura plus assez de couronnes.

Maintenons, messieurs, les degrés de l'art, les

étages de l'esprit ; encourageons toute recherche laborieuse, mais laissons en tout la maîtrise au talent, à la méditation, au jugement, à la raison, au goût. J'estime fort, par exemple, ces thèses que l'on voit se produire chaque année sur des sujets spéciaux, et où l'auteur a souvent cherché à creuser plus avant qu'on ne l'avait fait, à ajouter quelque chose à ce qu'on savait déjà; je m'y instruis; vous en ferez vous-mêmes bientôt, messieurs, et de bonnes, et même de neuves, j'espère. Mais vous l'avouerai-je? quand je vois ces titres qu'on y affiche par trop complaisamment, ces promesses et ces engagements publics de découvertes, *tel ou tel personnage d'après des documents inédits*, je me défie un peu du goût et de la parfaite justesse des conclusions ; je ne conseillerai pas de mettre, mais j'aimerai tout autant qu'on mît en tête une bonne fois : *tel ou tel personnage d'après des idées et des vues judicieuses fussent-elles même anciennes.*

Entrez bien dans la mesure de mes réserves. Loin de moi, encore une fois, de vouloir diminuer l'estime due à un mouvement d'investigation qui est devenu général, et qui, sous l'apparence un peu confuse et poudreuse d'un grand inventaire, tend à renouveler, à rafraîchir peut-être, dans un temps futur, la surface de l'histoire littéraire (quoique la littérature ait moins, je crois, à y gagner que l'histoire) ! Si le temps, ce grand dévorateur, fait disparaître le souvenir de bien des faits, et anéantit avec les témoins les explications véritables, il est aussi, à bien des égards, le grand révélateur ; il fait sortir d'autres soudains témoins de dessous terre, et livre bien des secrets inespérés. Mais cela dit, et nonobstant ces suppléments d'enquête toujours ouverts, conservons, s'il se peut, la légèreté du

goût, son impression délicate et prompte; en présence des œuvres vives de l'esprit, osons avoir notre jugement net et vif aussi, et bien tranché, bien dégagé, sûr de ce qu'il est, même sans pièces à l'appui.

Je ne crains pas de varier les exemples, les rapprochements, et de choisir ceux qui vous associeront le mieux à ma pensée. Thucydide, vous le savez, pour la composition de sa belle et sévère Histoire, avait, pendant vingt ans, amassé des notes; il avait dû écrire des espèces de mémoires ou de journaux détaillés sur tous les événements auxquels il assistait du sein de l'exil. L'artiste historien, une fois à l'œuvre, s'en est servi librement, en a pris ou rejeté ce qui convenait ou non à son dessein, et puis il les a détruits ou ne s'en est plus soucié. Je ne dis pas qu'il ne serait pas extrêmement curieux aujourd'hui d'avoir ces notes si, par hasard, elles s'étaient conservées, mais je dis que, dans le système qui tendrait à prévaloir et qui prévaut déjà, on en viendrait à les préférer décidément à la composition même, à cette Histoire de la Guerre du Péloponèse si parfaite, si épique ou dramatique, et d'une si austère unité d'action; on en viendrait en tout à préférer les matériaux à l'œuvre, l'échafaudage au monument. Les carnets de Thucydide plutôt que la statue d'airain de Thucydide! — Vous résisterez de votre mieux à ce renversement des points de vue, même en ce qui est des époques modernes, et si, dans celles-ci, la vérité à tout prix (ou ce qu'on prend pour elle), si la curiosité l'emporte décidément sur l'art, vous ferez du moins que le procédé antique et ce qui en est sorti reste en honneur, un objet de culte et d'étude, présent à la mémoire et à la réflexion des intelligences fidèles que touche encore l'idée de beauté.

De cette disposition bien avouée et convenue entre nous, de ce que, tout en profitant de notre mieux des instruments, un peu onéreux parfois, de la critique nouvelle, nous retiendrons quelques-unes des habitudes et les principes mêmes de l'ancienne critique, accordant la première place dans notre admiration et notre estime à l'invention, à la composition, à l'art d'écrire, et sensibles, avant tout, au charme de l'esprit, à l'élévation ou à la finesse du talent, vous n'en conclurez pas, messieurs, que nous serons nécessairement, à l'égard des livres et des écrivains célèbres. dans la louange monotone, dans une louange universelle. La meilleure manière, non seulement de sentir, mais de faire valoir les belles œuvres, c'est de ne point avoir de parti pris, de se laisser faire chaque fois en les lisant, en en parlant ; d'oublier s'il se peut, qu'on les possède de longue main, et de recommencer avec elles comme si on ne les connaissait que d'aujourd'hui. Le jugement, ainsi retrempé à sa source. dût-il rester inférieur quelquefois à ce qu'on avait trouvé précédemment, y reprend du moins de la vie et de la fraîcheur. L'homme de goût, quand même il n'est pas destiné à enseigner, et s'il avait tout son loisir, devrait pour lui seul, revenir, tous les quatre ou cinq ans, ce me semble, sur ses anciennes et meilleures admirations, les vérifier, les remettre en question comme nouvelles, c'est-à-dire les réveiller, les rafraîchir, au risque même de voir s'y faire, çà et là, quelque dérangement : l'essentiel est qu'elles soient vives. Mais soyez tranquilles sur le résultat ; toutes celles de ces admirations qui sont bien fondées, si lui-même, lecteur, en son âme secrète, n'est pas devenu, dans l'intervalle, moins digne d'admirer le Beau, toutes ou presque

toutes gagneront et s'accroîtront à cette revue sincère : les vraiment belles choses paraissent de plus en plus telles en avançant dans la vie et à proportion qu'on a plus comparé.

Nous tâcherons donc, messieurs, de ne pas admirer plus qu'il ne faut, ni autrement qu'il ne faut ; — de ne pas tout donner à un siècle, même à un grand siècle, de ne pas tout mettre à la fois sur quelques grands écrivains. Nous tâcherons, en parlant d'eux, que l'éloge porte sur la qualité principale ; car il y a, même chez les grands auteurs, une qualité principale. Il n'y a que les contemporains qui aient toutes les qualités, et à la fois les plus contradictoires ; nous serons plus sobres avec nos anciens et avec nos classiques : cette sobriété sera elle-même un hommage.

Et, en cela, je suis averti d'être circonspect, quand je me rappelle combien les plus grands des esprits, les plus fermes et les plus hautes intelligences dans les différents ordres (Laplace, Lagrange, Napoléon), sont sobres d'éloges, mais aussi comme ils les font tomber juste sur la partie principale d'un mérite ou d'un talent ; et alors, il suffit d'un mot pour le marquer à jamais. Cela se fixe et se grave. Je sais que d'en bas, et quand on est de la simple majorité des mortels, il convient de moins compter ses paroles et de se moins garder d'admirer ; mais encore faut-il savoir diriger sa louange et ne pas la faire monter en fusée. Laissons d'autres s'exalter dans des admirations exagérées qui portent à la tête et qui tiennent d'une légère ivresse : je ne sais pas de plaisir plus divin qu'une admiration nette, distincte et sentie.

Je n'irai, point, chez un auteur, louer l'art, là où il y a surtout force et grandeur. Si je loue l'art dans les

Provinciales, je ne louerai, chez ce même Pascal, que la force et l'énergie morale dans les *Pensées*. Je m'inclinerai devant la grande, la puissante et sublime parole de Bossuet, la plus impétueuse certainement et la plus pleine qui ait éclaté dans la langue française; mais s'il s'agit d'agrément et de grâces, je les réserverai pour Fénelon. Quand je parlerai de Boileau, je ne louerai que modérément la poésie ou la pensée de ses *Satires*, et même la pensée de ses *Épîtres;* nous verrons pourtant bien au net sa qualité rare, à titre de poète, dans quelques *Épîtres* et dans *le Lutrin;* mais surtout je vous le montrerai tout plein de sens, de jugement, de probité, de mots sains et piquants et dits à propos, souvent avec courage, — caractère armé de raison et revêtu d'honneur, et méritant par là, autant que par le talent toute l'autorité qu'il exerça même à deux pas de Louis XIV.

Il se pourra quelquefois que, dans cette quantité d'appréciations, d'estimations successives, où je mettrai tout mon soin, nous différions un peu de mesure, qu'il y ait des cas où vous me trouviez moins vif que vous ne comptiez, et que vous admiriez plus que moi certaines qualités de nos écrivains ; je serai heureux d'être en cela comme en d'autres choses, dépassé par vous. Nous aurons à nous faire quelques concessions réciproques. J'ai souvent remarqué que, quand deux bons esprits portent un jugement tout à fait différent sur le même auteur, il y a fort à parier que c'est qu'ils ne pensent pas en effet, pour le moment, au même objet, aux mêmes ouvrages de l'auteur en question, aux mêmes endroits de ses œuvres; que c'est qu'ils ne l'ont pas tout entier présent, qu'ils ne le *comprennent* pas actuellement tout entier. Une

attention et une connaissance plus étendues rapprocheraient les jugements dissidents et les remettraient d'accord. Mais aussi il y a, même dans le cercle régulier et gradué des admirations légitimes, une certaine latitude à laisser à la diversité des goûts, des esprits et des âges.

(*Causeries du Lundi*, t. XV).

QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE?

Lundi 21 octobre 1860.

Question délicate et dont, selon les âges et les saisons, on aurait pu donner des solutions assez diverses. Un homme d'esprit me la propose aujourd'hui, et je veux essayer sinon de la résoudre, du moins de l'examiner et de l'agiter devant nos lecteurs, ne fût-ce que pour les engager eux-mêmes à y répondre et pour éclaircir là-dessus, si je puis, leur idée et la mienne. Et pourquoi ne se hasarderait-on pas de temps en temps dans la critique à traiter quelques-uns de ces sujets qui ne sont pas personnels, où l'on parle non plus de quelqu'un, mais de quelque chose, et dont nos voisins, les Anglais, ont si bien réussi à faire tout un genre sous le titre modeste d'*Essais?* Il est vrai que, pour traiter de tels sujets qui sont toujours un peu abstraits et moraux, il convient de parler dans le calme, d'être sûr de son attention et de celle des autres, et de saisir un de ces quarts d'heure de silence, de modération et de loisir, qui sont rarement accordés à notre aimable France, et que son brillant

génie est impatient à supporter, même quand elle veut être sage et qu'elle ne fait plus de révolutions.

Un classique, d'après la définition ordinaire, c'est un auteur ancien, déjà consacré dans l'admiration, et qui fait autorité en son genre. Le mot *classique*, pris en ce sens, commence à paraître chez les Romains. Chez eux, on appelait proprement *classici*, non tous les citoyens des diverses classes, mais ceux de la première seulement, et qui possédaient au moins un revenu d'un certain chiffre déterminé. Tous ceux qui possédaient un revenu inférieur étaient désignés par la dénomination *infra classem*, au-dessous de la classe par excellence. Au figuré, le mot *classicus* se trouve employé dans Aulu-Gelle, et appliqué aux écrivains : un écrivain de valeur et de marque, *classicus*, *assiduusque scriptor*, un écrivain qui compte, qui a du bien au soleil, et qui n'est pas confondu dans la foule des prolétaires. Une telle expression suppose un âge assez avancé pour qu'il y ait eu déjà comme un recensement et un classement dans la littérature.

Pour les modernes, à l'origine, les vrais, les seuls classiques furent naturellement les anciens. Les Grecs qui, par un singulier bonheur et un allégement facile de l'esprit, n'eurent d'autres classiques qu'eux-mêmes, étaient d'abord les seuls classiques des Romains qui prirent peine et s'ingénièrent à les imiter. Ceux-ci, après les beaux âges de leur littérature, après Cicéron et Virgile, eurent leurs classiques à leur tour, et ils devinrent presque exclusivement ceux des siècles qui succédèrent. Le moyen âge, qui n'était pas aussi ignorant de l'antiquité latine qu'on le croirait, mais qui manquait de mesure et de goût, confondit les rangs et les ordres : Ovide y fut traité sur un meilleur pied

qu'Homère, et Boëce parut un classique pour le moins égal à Platon. La renaissance des Lettres, au XVe et au XVIe siècle, vint éclaircir cette longue confusion, et alors seulement les admirations se graduèrent. Les vrais et classiques auteurs de la double antiquité se détachèrent désormais dans un fond lumineux, et se groupèrent harmonieusement sur leurs deux collines.

Cependant les littératures modernes étaient nées, et quelques-unes des plus précoces, comme l'italienne, avaient leur manière d'antiquité déjà. Dante avait paru, et de bonne heure sa postérité l'avait salué classique. La poésie italienne a pu se bien rétrécir depuis, mais, quand elle l'a voulu, elle a retrouvé toujours, elle a conservé de l'impulsion et du retentissement de cette haute origine. Il n'est pas indifférent pour une poésie de prendre ainsi son point de départ, sa source classique en haut lieu, et, par exemple, de descendre de Dante plutôt que de sortir péniblement d'un Malherbe.

L'Italie moderne avait ses classiques, et l'Espagne avait tout droit de croire qu'elle aussi possédait les siens, quand la France se cherchait encore. Quelques écrivains de talent, en effet, doués d'originalité et d'une verve d'exception, quelques efforts brillants, isolés, mais sans suite, aussitôt brisés et qu'il faut recommencer toujours, ne suffisent pas pour doter une nation de ce fonds solide et imposant de richesse littéraire. L'idée de *classique* implique en soi quelque chose qui a suite et consistance, qui fait ensemble et tradition, qui se compose, se transmet et qui dure. Ce ne fut qu'après les belles années de Louis XIV que la nation sentit avec tressaillement et orgueil qu'un

tel bonheur venait de lui arriver. Toutes les voix alors le dirent à Louis XIV avec flatterie, avec exagération et emphase, et cependant avec un certain sentiment de vérité. Il se vit alors une contradiction singulière et piquante : les hommes les plus épris des merveilles de ce siècle de *Louis le Grand* et qui allaient jusqu'à sacrifier tous les anciens aux modernes, ces hommes dont Perrault était le chef, tendaient à exalter et à consacrer ceux-là mêmes qu'ils rencontraient pour contradicteurs les plus ardents et pour adversaires. Boileau vengeait et soutenait avec colère les anciens contre Perrault qui préconisait les modernes, c'est-à-dire Corneille, Molière, Pascal, et les hommes éminents de son siècle, y compris Boileau l'un des premiers. Le bon La Fontaine, en prenant parti dans la querelle pour le docte Huet, ne s'apercevait pas que lui-même, malgré ses oublis, était à la veille de se réveiller classique à son tour.

La meilleure définition est l'exemple : depuis que la France posséda son siècle de Louis XIV et qu'elle put le considérer un peu à distance, elle sut ce que c'était qu'être classique, mieux que par tous les raisonnements. Le XVIIIe siècle jusque dans son mélange, par quelques beaux ouvrages dus à ses quatre grands hommes, ajouta à cette idée. Lisez le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire, *la Grandeur et la Décadence des Romains* de Montesquieu, les *Époques de la Nature* de Buffon, le *Vicaire savoyard* et les belles pages de rêverie et de description de nature par Jean-Jacques, et dites si le XVIIIe siècle n'a pas su, dans ces parties mémorables, concilier la tradition avec la liberté du développement et l'indépendance. Mais au commencement de ce siècle-ci et sous l'Empire, en présence des pre-

miers essais d'une littérature décidément nouvelle et quelque peu aventureuse, l'idée de classique, chez quelques esprits résistants et encore plus chagrins que sévères, se resserra et se rétrécit étrangement. Le premier Dictionnaire de l'Académie (1694) définissait simplement un auteur classique, « un auteur ancien fort approuvé, et qui fait autorité dans la matière qu'il traite. » Le Dictionnaire de l'Académie de 1835 presse beaucoup plus cette définition, et d'un peu vague qu'elle était, il la fait précise et même étroite. Il définit auteurs classiques ceux « qui sont devenus *modèles* dans une langue quelconque ; » et dans tous les articles qui suivent, ces expressions de *modèles,* de *règles* établies pour la composition et le style, de *règles strictes* de l'art auxquelles on doit se *conformer*, reviennent continuellement. Cette définition du *classique* a été faite évidemment par les respectables académiciens nos devanciers en présence et en vue de ce qu'on appelait alors le *romantique*, c'est-à-dire en vue de l'ennemi. Il serait temps, ce me semble, de renoncer à ces définitions restrictives et craintives, et d'en élargir l'esprit.

Un vrai classique, comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré ; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi ; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau

sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges.

Un tel classique a pu être un moment révolutionnaire, il a pu le paraître du moins, mais il ne l'est pas; il n'a fait main basse d'abord autour de lui, il n'a renversé ce qui le gênait que pour rétablir bien vite l'équilibre au profit de l'ordre et du beau.

On peut mettre, si l'on veut, des noms sous cette définition, que je voudrais faire exprès grandiose et flottante, ou, pour tout dire généreuse. J'y mettrais d'abord le Corneille de *Polyeucte*, de *Cinna* et d'*Horace*. J'y mettrais Molière, le génie poétique le plus complet et le plus plein que nous ayons eu en français :

Molière est si grand, disait Goethe (ce roi de la critique), qu'il nous étonne de nouveau chaque fois que nous le lisons. C'est un homme à part; ses pièces touchent au tragique, et personne n'a le courage de chercher à les imiter. Son *Avare*, où le vice détruit toute affection entre le père et le fils, est une œuvre des plus sublimes, et dramatique au plus haut degré... Dans une pièce de théâtre, chacune des actions doit être importante en elle-même, et tendre vers une action plus grande encore. Le *Tartufe* est, sous ce rapport, un modèle. Quelle exposition que la première scène! Dès le commencement tout a une haute signification, et fait pressentir quelque chose de bien plus important. L'exposition dans telle pièce de Lessing qu'on pourrait citer est fort belle : mais celle du *Tartufe* n'est qu'une fois dans le monde. C'est en ce genre ce qu'il y a de plus grand... Chaque année je lis une pièce de Molière, comme de temps en temps je contemple quelque gravure d'après les grands maîtres italiens.

Je ne me dissimule pas que cette définition que je viens de donner du classique excède un peu l'idée qu'on est accoutumé de se faire sous ce nom. On y

fait entrer surtout des conditions de régularité, de sagesse, de modération et de raison, qui dominent et contiennent toutes les autres. Ayant à louer M. Royer-Collard, M. de Rémusat disait : « S'il tient de nos classiques la *pureté du goût*, la *propriété des termes*, la *variété des tours*, le soin attentif d'*assortir l'expression et la pensée,* il ne doit qu'à lui-même le caractère qu'il donne à tout cela. » On voit qu'ici la part faite aux qualités classiques semble plutôt tenir à l'assortiment et à la nuance, au genre orné et tempéré : c'est là aussi l'opinion la plus générale. En ce sens, les classiques par excellence, ce seraient les écrivains d'un ordre moyen, justes, sensés, élégants, toujours nets, d'une passion noble encore, et d'une force légèrement voilée. Marie-Joseph Chénier a tracé la poétique de ces écrivains modérés et accomplis dans ces vers où il se montre leur heureux disciple :

C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
Vertu, génie, esprit, talent et goût.
Qu'est-ce vertu ? raison mise en pratique ;
Talent ? raison produite avec éclat ;
Esprit ? raison qui finement s'exprime ;
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat ;
Et le génie est la raison sublime.

En faisant ces vers, il pensait manifestement à Pope, à Despréaux, à Horace, leur maître à tous. Le propre de cette théorie, qui subordonne l'imagination et la sensibilité elle-même à la raison, et dont Scaliger peut-être a donné le premier le signal chez les modernes, est la théorie *latine* à proprement parler, et elle a été aussi de préférence pendant longtemps la théorie *française*. Elle a du vrai, si l'on n'use qu'avec à-propos, si l'on n'abuse pas de ce mot *raison;* mais

il est évident qu'on en abuse, et que si la raison, par exemple, peut se confondre avec le génie poétique et ne faire qu'un avec lui dans une Épitre morale, elle ne saurait être la même chose que ce génie si varié et si diversement créateur dans l'expression des passions du drame ou de l'épopée. Où trouverez-vous la raison dans le IVe livre de l'*Énéide* et dans les transports de Didon? Où la trouverez-vous dans les fureurs de Phèdre? Quoi qu'il en soit, l'esprit qui a dicté cette théorie conduit à mettre au premier rang des classiques les écrivains qui ont gouverné leur inspiration plutôt que ceux qui s'y sont abandonnés davantage, à y mettre Virgile encore plus sûrement qu'Homère, Racine encore plus que Corneille. Le chef-d'œuvre que cette théorie aime à citer, et qui réunit en effet toutes les conditions de prudence, de force, d'audace graduelle, d'élévation morale et de grandeur, c'est *Athalie*. Turenne dans ses deux dernières campagnes, et Racine dans *Athalie*, voilà les grands exemples de ce que peuvent les prudents et les sages quand ils prennent possession de toute la maturité de leur génie et qu'ils entrent dans leur hardiesse suprême

Buffon, dans son Discours sur le style, insistant sur cette unité de dessein, d'ordonnance et d'exécution, qui est le cachet des ouvrages proprement classiques, a dit: « Tout sujet est un; et, *quelque vaste qu'il soit il peut être renfermé dons un seul discours* Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte

par la nécessité des circonstances : autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur... » Et il continue sa critique, ayant en vue *l'Esprit des Lois* de Montesquieu, ce livre excellent par le fond, mais tout morcelé, où l'illustre auteur, fatigué avant le terme, ne put inspirer tout son souffle et organiser en quelque sorte toute sa matière. Pourtant j'ai peine à croire que Buffon n'ait pas aussi songé par contraste, daus ce même endroit, au *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, ce sujet en effet si vaste et si *un*, et que le grand orateur a su tout entier *renfermer dans un seul discours*. Qu'on en ouvre la première édition, celle de 1681, avant la division par chapitres qui a été introduite depuis, et qui a passé de la marge dans le texte en le coupant ; tout s'y déroule d'une seule suite et presque d'une haleine, et l'on dirait que l'orateur a fait ici comme la nature dont parle Buffon, qu'*il a travaillé sur un plan éternel, dont il ne s'est nulle part écarté*, tant il semble être entré avant dans les familiarités et dans les conseils de la Providence.

Athalie et le *Discours sur l'Histoire universelle*, tels sont les chefs-d'œuvre les plus élevés que la théorie classique rigoureuse puisse offrir à ses amis comme à ses ennemis. Et cependant, malgré ce qu'il y a d'admirablement simple et de majestueux dans l'accomplissement de telles productions uniques, nous voudrions, dans l'habitude de l'art, détendre un peu cette théorie et montrer qu'il y a lieu de l'élargir sans aller jusqu'au relâchement. Gœthe, que j'aime à citer en pareille matière, a dit:

J'appelle le classique *le sain,* et le romantique *le malade.* Pour moi le poème des *Niebelungen* est classique comme Homère; tous deux sont bien portants et vigoureux. Les ouvrages du jour ne sont pas romantiques parce qu'ils sont nouveaux, mais parce qu'ils sont faibles, maladifs ou malades. Les ouvrages anciens ne sont pas classiques parce qu'ils sont vieux, mais parce qu'ils sont énergiques, frais et dispos. Si nous considérions le romantique et le classique sous ces deux points de vue, nous serions bientôt tous d'accord.

Et en effet, avant de fixer et d'arrêter ses idées à cet égard, j'aimerais à ce que tout libre esprit fît auparavant son tour du monde, et se donnât le spectacle des diverses littératures dans leur vigueur primitive et leur infime variété. Qu'y verrait-il ? un Homère avant tout, le père du monde classique, mais qui lui-même est encore moins certainement un individu simple et bien distinct que l'expression vaste et vivante d'une époque tout entière et d'une civilisation à demi barbare. Pour en faire un classique proprement dit, il a fallu lui prêter après coup un dessein, un plan, des intentions littéraires, des qualités d'atticisme et d'urbanité, auxquelles il n'avait certes jamais songé dans le développement abondant de ses inspirations naturelles. Et à côté de lui, que voit-on? des anciens augustes, vénérables, des Eschyle, des Sophocle, mais tout mutilés, et qui ne sont là debout que pour nous représenter un débris d'eux-mêmes, le reste de tant d'autres aussi dignes qu'eux sans doute de survivre, et qui ont succombé à jamais sous l'injure des âges. Cette seule pensée apprendrait à un esprit juste à ne pas envisager l'ensemble des littératures, même classiques, d'une vue trop simple et trop restreinte, et il saurait que cet ordre si exact et si mesuré, qui a tant

prévalu depuis, n'a été introduit qu'artificiellement dans nos admirations du passé.

Et en arrivant au monde moderne, que serait-ce donc ? Les plus grands noms qu'on aperçoit au début des littératures sont ceux qui dérangent et choquent le plus certaines des idées restreintes qu'on a voulu donner du beau et du convenable en poésie. Shakespeare est-il un classique, par exemple? Oui, il l'est aujourd'hui pour l'Angleterre et pour le monde; mais, du temps de Pope, il ne l'était pas. Pope et ses amis étaient les seuls classiques par excellence ; ils semblaient tels définitivement le lendemain de leur mort. Aujourd'hui ils sont classiques encore, et ils méritent de l'être, mais ils ne le sont que du second ordre, et les voilà à jamais dominés et remis à leur place par celui qui a repris la sienne sur les hauteurs de l'horizon.

Ce n'est certes pas moi qui médirai de Pope ni de ses excellents disciples, surtout quand ils ont douceur et naturel comme Goldsmith; après les plus grands, ce sont les plus agréables peut-être entre les écrivains et les poètes, et les plus faits pour donner du charme à la vie. Un jour que lord Bolingbroke écrivait au docteur Swift, Pope mit à cette lettre un post-scriptum où il disait : « Je m'imagine que si nous passions tous trois seulement trois années ensemble, il pourrait en résulter quelque avantage pour notre siècle. » Non, il ne faut jamais légèrement parler de ceux qui ont eu le droit de dire de telles choses d'eux-mêmes sans jactance, et il faut bien plutôt envier les âges heureux et favorisés où les hommes de talent pouvaient se proposer de telles unions, qui n'étaient pas alors une chimère. Ces âges, qu'on les appelle

du nom de Louis XIV ou de celui de la reine Anne, sont les seuls âges véritablement classiques dans le sens modéré du mot, les seuls qui offrent au talent perfectionné le climat propice et l'abri. Nous le savons trop, nous autres, en nos époques sans lien où des talents, égaux peut-être à ceux-là, se sont perdus et dissipés par les incertitudes et les inclémences du temps. Toutefois, réservons sa part et sa supériorité à toute grandeur. Les vrais et souverains génies triomphent de ces difficultés où d'autres échouent; Dante, Shakspeare et Milton ont su atteindre à toute leur hauteur et produire leurs œuvres impérissables, en dépit des obstacles, des oppressions et des orages. On a fort discuté au sujet des opinions de Byron sur Pope, et on a cherché à expliquer cette espèce de contradiction par laquelle le chantre de *Don Juan* et de *Childe-Harold* exaltait l'école purement classique et la déclarait la seule bonne, tout en procédant lui-même si différemment. Gœthe a encore dit là-dessus le vrai mot quand il a remarqué que Byron, si grand par le jet et la source de la poésie, craignait Shakespeare, plus puissant que lui dans la création et la mise en action des personnages : « Il eût bien voulu le renier; cette élévation si exempte d'égoïsme le gênait; il sentait qu'il ne pourrait se déployer à l'aise tout auprès. Il n'a jamais renié Pope, parce qu'il ne le craignait pas ; il savait bien que Pope était *une muraille* à côté de lui. »

Si l'école de Pope avait conservé, comme Byron le désirait, la suprématie et une sorte d'empire honoraire dans le passé, Byron aurait été l'unique et le premier de son genre ; l'élévation de la *muraille* de Pope masquait aux yeux la grande figure de Shake-

speare, tandis que, Shakespeare régnant et dominant de toute sa hauteur, Byron n'est que le second.

En France, nous n'avons pas eu de grand classique antérieur au siècle de Louis XIV; les Dante et les Shakespeare, ces autorités primitives, auxquelles on revient tôt ou tard dans les jours d'émancipation, nous ont manqué. Nous n'avons eu que des ébauches de grands poëtes, comme Mathurin Régnier, comme Rabelais, et sans idéal aucun, sans la passion et le sérieux qui consacrent. Montaigne a été une espèce de classique anticipé, de la famille d'Horace, mais, qui se livrait en enfant perdu, et faute de dignes alentours, à toutes les fantaisies libertines de sa plume et de son humeur. Il en résulte que nous avons, moins que tout autre peuple, trouvé dans nos ancêtres-auteurs de quoi réclamer hautement à certains jours nos libertés littéraires et nos franchises, et qu'il nous a été plus difficile de rester classiques encore en nous affranchissant. Toutefois, avec Molière et La Fontaine parmi nos classiques du grand siècle, c'est assez pour que rien de légitime ne puisse être refusé à ceux qui oseront et qui sauront.

L'important aujourd'hui me paraît être de maintenir l'idée et le culte, tout en l'élargissant. Il n'y a pas de recette pour faire des classiques; ce point doit être enfin reconnu évident. Croire qu'en imitant certaines qualités de pureté, de sobriété, de correction et d'élégance, indépendamment du caractère même et de la flamme, on deviendra classique, c'est croire qu'après Racine père il y a lieu à des Racine fils; rôle estimable et triste, ce qui est le pire en poésie. Il y a plus: il n'est pas bon de paraître trop vite et d'emblée classique à ses contemporains; on a grande

chance alors de ne pas rester tel pour la postérité. Fontanes, en son temps, paraissait un classique pur à ses amis; voyez quelle pâle couleur cela fait à vingt-cinq ans de distance. Combien de ces classiques précoces qui ne tiennent pas et qui ne le sont que pour un temps! On se retourne un matin, et l'on est tout étonné de ne plus les retrouver debout derrière soi. Il n'y en a eu, dirait gaiement Mme de Sévigné, que pour un *déjeuné de soleil.* En fait de classiques, les plus imprévus sont encore les meilleurs et les plus plus grands : demandez-le plutôt à ces mâles génies vraiment nés immortels et perpétuellement florissants. Le moins classique, en apparence, des quatre grands poètes de Louis XIV, était Molière ; on l'applaudissait alors bien plus qu'on ne l'estimait; on le goûtait sans savoir son prix. Le moins classique après lui semblait La Fontaine : et voyez après deux siècles ce qui, pour tous deux, en est advenu. Bien avant Boileau, même avant Racine, ne sont-ils pas aujourd'hui unanimement reconnus les plus féconds et les plus riches pour les traits d'une morale universelle?

Au reste, il ne s'agit véritablement de rien sacrifier, de rien déprécier. Le Temple du goût, je le crois, est à refaire; mais, en la rebâtissant, il s'agit simplement de l'agrandir, et qu'il devienne le Panthéon de tous les nobles humains, de tous ceux qui ont accru pour une part notable et durable la somme des jouissances et des titres de l'esprit. Pour moi, qui ne saurais à aucun degré prétendre (c'est trop évident) à être architecte ou ordonnateur d'un tel Temple, je me bornerai à exprimer quelques vœux, à concourir en quelque sorte pour le devis.

Avant tout je voudrais n'exclure personne entre les dignes, et que chacun y fût à sa place, depuis le plus libre des génies créateurs et le plus grand des classiques sans le savoir, Shakespeare, jusqu'au tout dernier des classiques en diminutif, Andrieux. « Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon père ; » que cela soit vrai du royaume du beau ici-bas non moins que du royaume des cieux. Homère, comme toujours et partout, y serait le premier, le plus semblable à un dieu ; mais derrière lui, et tel que le cortège des trois rois-mages d'Orient, se verraient ces trois poètes magnifiques, ces trois Homères longtemps ignorés de nous, et qui ont fait, eux aussi, à l'usage des vieux peuples d'Asie, des épopées immenses et vénérées, les poètes Valmiki et Vyasa des Indous, et le Firdousi des Persans : il est bon, dans le domaine du goût, de savoir du moins que de tels hommes existent et de ne pas scinder le genre humain. Cet hommage rendu à ce qu'il suffit d'apercevoir et de reconnaître, nous ne sortirions plus de nos horizons, et l'œil s'y complairait en mille spectacles agréables ou augustes, s'y réjouirait en mille rencontres variées et pleines de surprise, mais dont la confusion apparente ne serait jamais sans accord et sans harmonie. Les plus antiques des sages et des poètes, ceux qui ont mis la morale humaine en maximes et qui l'ont chantée sur un mode simple converseraient entre eux avec des paroles *rares et suaves*, et ne seraient pas étonnés, dès le premier mot, de s'entendre. Les Solon, les Hésiode, les Théognis, les Job, les Salomon, et pourquoi pas Confucius lui-même? accueilleraient les plus ingénieux modernes, les La Rochefoucauld et les La Bruyère, lesquels se diraient

en les écoutant : « Ils savaient tout ce que nous savons, et, en rajeunissant l'expérience, nous n'avons rien trouvé. » Sur la colline la plus en vue et de la pente la plus accessible, Virgile entouré de Ménandre, de Tibulle, de Térence, de Fénelon, se livrerait avec eux à des entretiens d'un grand charme et d'un enchantement sacré : son doux visage serait éclairé du rayon et coloré de pudeur, comme ce jour où, entrant au théâtre de Rome dans le moment qu'on venait d'y réciter ses vers, il vit le peuple se lever tout entier devant lui par un mouvement unanime, et lui rendre les mêmes hommages qu'à Auguste lui-même. Non loin de lui, et avec le regret d'être séparé d'un ami si cher, Horace présiderait à son tour (autant qu'un poète et qu'un sage si fin peut présider) le groupe des poètes de la vie civile et de ceux qui ont su causer quoiqu'ils aient chanté, — Pope, Despréaux, l'un devenu moins irritable, l'autre moins grondeur : Montaigne, ce vrai poète, en serait, et il achèverait d'ôter à ce coin charmant tout air d'école littéraire. La Fontaine s'y oublierait, et, désormais moins volage, n'en sortirait plus. Voltaire y passerait, mais, tout en s'y plaisant, il n'aurait pas la patience de s'y tenir. Sur la même colline que Virgile, et un peu plus bas, on verrait Xénophon, d'un air simple qui ne sent en rien le capitaine, et qui le fait ressembler plutôt à un prêtre des Muses, réunir autour de lui les attiques de toute langue et de tout pays, les Addison, les Pellisson, les Vauvenargues, tous ceux qui sentent le prix d'une persuasion aisée, d'une simplicité exquise et d'une douce négligence mêlée d'ornement. Au centre du lieu, trois grands hommes aimeraient souvent à se rencontrer devant le portique du principal temple

(car il y en aurait plusieurs dans l'enceinte), et, quand ils seraient ensemble, pas un quatrième, si grand qu'il fût, n'aurait l'idée de venir se mêler à leur entretien ou à leur silence, tant il paraîtrait en eux de beauté, de mesure dans la grandeur, et de cette perfection d'harmonie qui ne se présente qu'un jour dans la pleine jeunesse du monde. Leurs trois noms sont devenus l'idéal de l'art : Platon, Sophocle et Démosthène. Et, malgré tout, ces demi-dieux une fois honorés, ne voyez-vous point là-bas une foule nombreuse et familière d'esprits excellents qui va suivre de préférence les Cervantes, les Molières toujours, les peintres pratiques de la vie, ces amis indulgents et qui sont encore les premiers des bienfaiteurs, qui prennent l'homme entier avec le rire, lui versent l'expérience dans la gaieté, et savent les moyens puissants d'une joie sensée, cordiale et légitime ? Je ne veux pas continuer ici plus longtemps cette description qui, si elle était complète, tiendrait tout un livre. Le moyen âge, croyez-le bien, et Dante occuperaient des hauteurs consacrées : aux pieds du chantre du Paradis, l'Italie se déroulerait presque tout entière comme un jardin ; Boccace et l'Arioste s'y joueraient, et le Tasse retrouverait la plaine d'orangers de Sorrente. En général, les nations diverses y auraient chacune un coin réservé, mais les auteurs se plairaient à en sortir, et ils iraient en se promenant reconnaître, là où l'on s'y attendrait le moins, des frères ou des maîtres. Lucrèce, par exemple, aimerait à discuter l'origine du monde et le débrouillement du chaos avec Milton ; mais, en raisonnant tous deux dans leur sens, ils ne seraient d'accord que sur les tableaux divins de la poésie et de la nature.

Voilà nos classiques ; l'imagination de chacun peut achever le dessin et même choisir son groupe préféré. Car il faut choisir, et la première condition du goût, après avoir tout compris, est de ne pas voyager sans cesse, mais de s'asseoir une fois et de se fixer. Rien ne blase et n'éteint plus le goût que les voyages sans fin ; l'esprit poétique n'est pas le *Juif errant*. Ma conclusion pourtant, quand je parle de se fixer et de choisir, ce n'est pas d'imiter ceux même qui nous agréent le plus entre nos maîtres dans le passé. Contentons-nous de les sentir, de les pénétrer, de les admirer, et nous, venus si tard, tâchons du moins d'être nous-mêmes. Faisons notre choix dans nos propres instincts. Ayons la sincérité et le naturel de nos propres pensées, de nos sentiments, cela se peut toujours ; joignons-y, ce qui est plus difficile, l'élévation, la direction, s'il se peut, vers quelque but haut placé ; et tout en parlant notre langue, en subissant les conditions des âges où nous sommes jetés et où nous puisons notre force comme nos défauts, demandons-nous de temps en temps, le front levé vers les collines et les yeux attachés aux groupes des mortels révérés : *Que diraient-ils de nous ?*

Mais pourquoi parler toujours d'être auteur et d'écrire ? il vient un âge, peut-être, où l'on n'écrit plus. Heureux ceux qui lisent, qui relisent, ceux qui peuvent obéir à leur libre inclination dans leurs lectures ! Il vient une saison dans la vie, où, tous les voyages étant faits, toutes les expériences achevées, on n'a pas de plus vives jouissances que d'étudier et d'approfondir les choses qu'on sait, de savourer ce qu'on sent, comme de voir et de revoir les gens qu'on aime : pures délices du cœur et du goût dans la maturité.

C'est alors que ce mot de *classique* prend son vrai sens et qu'il se définit pour tout homme de goût par un choix de prédilection et irrésistible. Le goût est fait alors, il est formé et définitif; le bon sens chez nous, s'il doit venir, est consommé. On n'a plus le temps d'essayer ni l'envie de sortir à la découverte. On s'en tient à ses amis, à ceux qu'un long commerce a éprouvés. Vieux vin, vieux livres, vieux amis. On se dit, comme Voltaire dans ces vers délicieux :

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace!
. . . .
J'ai vécu plus que toi : mes vers dureront moins;
Mais, au bord du tombeau, je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens

Enfin, que ce soit Horace ou tout autre, quel que soit l'auteur qu'on préfère et qui nous rende nos propres pensées en toute richesse et maturité, on va demander alors à quelqu'un de ces bons et antiques esprits un entretien de tous les instants, une amitié qui ne trompe pas, qui ne saurait nous manquer, et cette impression habituelle de sérénité et d'aménité qui nous réconcilie, nous en avons souvent besoin, avec les hommes et avec nous-mêmes.

(*Causeries du Lundi,* t. III)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOUL. DE CHATEAUDUN. 18044.

